

HELIOG. DUJARDIN MOREAU de Tours Pinx.

Bretonneau

BRETONNEAU

ET SES CORRESPONDANTS

OUVRAGE COMPRENANT

LA CORRESPONDANCE DE TROUSSEAU ET DE VELPEAU
AVEC BRETONNEAU

PUBLIÉ AVEC UNE BIOGRAPHIE ET DES NOTES

PAR

PAUL TRIAIRE

ET PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

DE

L. LEREBOULLET
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

TOME PREMIER

PARIS

FÉLIX ALCAN, LIBRAIRE ÉDITEUR
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1892

A

MONSIEUR LE BARON LARREY

ANCIEN PRÉSIDENT DU CONSEIL DE SANTÉ DES ARMÉES

MEMBRE DE L'INSTITUT

Cher Maître,

Le grand et modeste savant dont je raconte la vie appartenait, avec votre illustre père, à cette admirable pléiade d'hommes d'élite qui a jeté dans la première moitié de ce siècle un si grand éclat sur la Médecine française.

Dans cette rénovation que subit alors la science, Larrey sut pénétrer le rôle qui était réservé à Bretonneau. Il saisit un des premiers l'importance de ses travaux et les appuya de toute l'influence que lui donnaient la grandeur de ses services et l'autorité de sa réputation.

Aussi ai-je tenu à inscrire votre nom à la première page de ce livre. J'ai la certitude de répondre ainsi à la fois aux souvenirs historiques dont vous avez recueilli les

traditions et aux sentiments de piété médicale que vous avez conservés vous-même pour le célèbre médecin tourangeau.

J'ai surtout la satisfaction très intime de réaliser vis-à-vis de vous un autre devoir. Un des plus fins et des plus érudits parmi les psychologistes contemporains n'a-t-il pas dit, en effet, que la dédicace de l'ouvrage auquel on a le plus pensé doit être offerte à l'homme que l'on respecte le plus?

Dr PAUL TRIAIRE.

Tours, le 14 mai 1892.

INTRODUCTION

La *Biographie de Bretonneau* est un commentaire si bien pensé et si bien écrit de sa correspondance, que, pour faire ressortir toute la valeur et tout l'intérêt des lettres qu'on va lire, il ne me reste presque rien à glaner dans les deux beaux volumes que publie M. le docteur Triaire.

J'aurais donc pu me borner à signaler les notes critiques et les biographies médicales dont il a enrichi chacune de leurs pages. Ce m'eût été une occasion de faire comprendre combien des appréciations aussi judicieuses ajoutent à la portée philosophique d'un ouvrage où se trouve écrite, avec une sincérité indéniable, l'histoire médicale de la première moitié de ce siècle.

Mais mon ami Triaire ne me permet d'insister ni sur le mérite qu'il a eu de compléter ainsi une œuvre à laquelle il s'est dévoué avec autant d'intelli-

gence que de talent, ni sur les services qu'il a rendus en réussissant à la mener à bonne fin.

Ce qu'il me demande, c'est de faire ressortir avec lui le caractère spécial de cette correspondance, et les enseignements qu'elle offre à la méditation de nos contemporains.

Une première réflexion s'impose. A l'époque déjà relativement ancienne où ces lettres ont été écrites, ni Bretonneau ni ses illustres disciples ne pouvaient prévoir quel intérêt s'attacherait, pour la postérité, aux faits qu'ils racontent, aux interprétations qu'ils en donnent, aux jugements qu'ils suggèrent. Si, au moment de les faire paraître, on les avait amendées ou corrigées, la série des témoignages qu'elles nous apportent auraient perdu quelque chose de leur spontanéité et partant de leur autorité. Écrites sous l'inspiration du moment, sans préparation, sans arrière-pensée, avec toute l'exubérance et quelquefois toute la passion de la jeunesse, les lettres de Velpeau et de Trousseau mettent mieux en lumière leurs sentiments intimes, leurs idées de prédilection. Malgré certaines vivacités de langage et quelques critiques trop sévères à l'égard des médecins dont nous aimons à respecter la mémoire, elles nous apparaissent surtout comme un hommage rendu au talent aujourd'hui incontesté et au grand caractère du modeste savant de Tours, dont le nom, grâce à elles, restera désormais impérissable.

Sera-t-il possible, en effet, à ceux qui liront ce qu'en dit M. Triaire, de dénier à Bretonneau l'honneur d'avoir, le premier, mis en évidence l'unité, la spécificité, les caractères anatomiques de la fièvre typhoïde? Depuis l'année 1818 il l'avait si bien fait connaître à ses élèves que l'on comprend la surprise de Velpeau lorsqu'il voyait ses maîtres de Paris disserter encore sur la nature des fièvres muqueuses, bilieuses, ataxiques, adynamiques, etc., et que l'on ne s'étonne point qu'il s'écrie : « Ils ont tous vu les altérations pathologiques qui s'y développent, mais chacun les interprète à sa manière et pas un ne semble approcher du vrai; » ou encore : « Vous voyez qu'ils ont le nez dessus, mais qu'ils n'y verront pas clair. Le principe de leur imagination les en éloigne de plus de cent lieues. Ils vous décriront une perforation, une plaque, un ulcère, un bouton, etc., comme autant de maladies différentes. » Chacun pardonnera donc au jeune disciple de Bretonneau d'avoir osé écrire : « Admirez, Monsieur, s'il vous plaît, la sagacité de pareils observateurs, et leur utilité pour les progrès de la science; » ou, dans un langage moins parlementaire : « Ah ! les chiens ! je leur arracherai les yeux. » L'irritation qui dicte ces paroles pourra, en effet, sembler presque naturelle à ceux qui ont peine aujourd'hui à admettre que l'on puisse méconnaître les principaux symptômes d'une fièvre typhoïde, et surtout les relations qui existent

nécessairement entre ces symptômes et les lésions intestinales. Mais n'est-ce point ce qui arrive toujours lorsqu'une maladie a été définitivement classée et bien décrite dans tous les traités ou manuels qui servent à l'éducation des élèves? N'en a-t-il point été ainsi à tous les âges de la médecine ? De nos jours encore, quand nous voyons un ataxique ou un paralytique général, ne nous paraît-il pas surprenant que l'on ait pu, durant de si longues années, assimiler les symptômes aujourd'hui classiques de ces maladies à ceux de toutes les affections que l'on confondait jadis sous le nom générique de paralysie? N'oublie-t-on pas trop souvent aussi que les immortels travaux de l'École de la Salpêtrière ont éclairé d'un jour tout nouveau l'étude des maladies du système nerveux et que, dès lors, les élèves de M. Charcot auront pu écrire sur leurs contemporains des appréciations aussi sévères que celles des disciples de Bretonneau lorsqu'ils parlent de la fièvre typhoïde ou de la diphthérie? Si donc, comme l'a bien dit M. Triaire, le génie est surtout « l'illumination soudaine qui enfante l'idée vraie », il convient de reconnaître que l'éclair de génie n'illumine que ceux qui ont tout à la fois le talent d'observation et la patience du clinicien vraiment digne de ce nom.

Ajoutons aussi que, pour être acceptée, l'*idée vraie* doit être bien comprise de tous, maîtres et élèves, et que, pour se faire comprendre, il faut que l'homme de génie sache exposer dans un langage qui

la rende plus saisissante, en la personnifiant pour ainsi dire par la parole ou par la plume, la découverte à laquelle il attachera son nom. L'œuvre de vulgarisation qui fait pénétrer et qui grave dans l'esprit les nouvelles acquisitions de la science peut donc devenir aussi utile que l'étude des problèmes qui s'offrent journellement à la méditation des chercheurs. Et ce sera la gloire de Trousseau d'avoir eu, sinon le génie qui découvre, du moins le talent qui applique et qui vulgarise. C'est à lui que nous devions de connaître Bretonneau avant la publication de sa correspondance. C'est lui aussi qui a provoqué, encouragé, je dirais presque rédigé bien des œuvres que d'autres ont signées. Ceux qui ont assisté aux leçons cliniques de Trousseau n'ont point oublié les services que sa belle intelligence toujours en éveil, toujours ouverte à tous les progrès, a rendus à tous les savants qui travaillaient à ses côtés. C'est dans son service que Duchenne (de Boulogne) commença les remarquables travaux qui lui ont valu une si grande renommée. Observateur toujours aussi bien inspiré que consciencieux et sagace, Duchenne n'arrivait que lentement et difficilement à exposer avec quelque précision les résultats de ses patientes recherches. Trousseau l'écoutait avec attention et traduisait ensuite dans un langage d'une lumineuse clarté les idées originales mais parfois confuses du novateur. S'il voyait, au cours de ses développe-

ments, Duchenne hocher la tête ou exprimer quelques réserves : « Ce n'est pas cela? disait Trousseau, eh bien, recommencez. » Puis, après quelques nouvelles explications, le maître orateur trouvait un tour plus nouveau, une forme plus précise, et, au grand étonnement de son auditoire et de Duchenne (de Boulogne) lui-même, il faisait une leçon admirable sur le sujet que venait d'étudier son savant confrère. Il ouvrait à ses ingénieuses recherches des aperçus nouveaux, il donnait à ses découvertes une formule définitive. Si bien que les spectateurs journaliers de cette collaboration si profitable se demandaient ce qu'il fallait admirer le plus, ou le génie de l'observateur, qui venait de créer une maladie nouvelle, ou la merveilleuse ouverture d'esprit du professeur éloquent qui arrivait, pour en mieux faire admettre l'existence, à en préciser la nature et les symptômes.

Tel a été Trousseau ; tel il se montre dans sa correspondance intime. Sachant bien voir, sinon toujours bien juger l'effet des médications les plus étranges en apparence, il ne peut comprendre l'empreinte souvent ineffaçable que laisse dans l'esprit du médecin l'influence des idées ambiantes. Bien que M. Triaire ait fait ressortir dans une note spéciale tout l'intérêt d'une des lettres de Trousseau, je veux en citer encore un passage qui démontre jusqu'à quel point les esprits les plus novateurs ont peine à secouer

le joug des doctrines médicales régnantes. Récamier traitait les typhoïdiques par les affusions froides. « Voici son procédé, dit Trousseau : il fait asseoir le malade nu dans une baignoire et lui verse sur la tête de grands bassins d'eau d'abord à 24° ou 25°, puis à la température du robinet de l'eau froide ; cela dure cinq à six minutes. On vous ramène les gens dans leurs lits, on les couvre bien, et voilà qui est dit. L'affusion n'a rien fait au premier que le faire grelotter pendant plus de deux heures. La langue du deuxième s'est humectée dix minutes après l'aspersion. La langue est restée humide, et il est entré en pleine convalescence. Ce même malade allait donc très bien. Que lui a-t-on fait ? On l'a saigné au bras, on lui a mis sur le ventre vingt-cinq sangsues et un énorme vésicatoire entre les deux épaules... Or savez-vous où il en est maintenant? Eh bien ! son vésicatoire me semble gangrené, et tout son dos est tellement tuméfié qu'il semble recéler un abcès. L'état général empire rapidement, je crains bien qu'il ne meure. Le pauvre garçon était resté dix-huit jours chez lui, ne buvant que de l'eau panée, se levant pour ses nécessités et, par une heureuse inspiration de Dieu, ne faisant pas appeler de médecin. Son mauvais génie l'amène à l'hôpital. *On trouve cet homme bien; on veut qu'il aille mieux, et voyez !* » Est-il besoin de commenter ces dernières paroles ?

Habitué à penser, à parler, à écrire avec une si

féconde activité, Trousseau n'a jamais pu admettre les lenteurs interminables apportées par Bretonneau à la rédaction de ses œuvres. C'est avec une extrême vivacité qu'il lui exprime parfois l'irritation que lui cause « cette manie de suivre les préceptes de Boileau et de limer incessamment ses écrits pour n'y point laisser le plus léger pli ». On comprend, on approuve même ce langage, qu'atténuent tout aussitôt les nombreux témoignages de déférence que prodigue l'élève reconnaissant au maître toujours bienveillant et affectueux. Et si l'on a plus de peine à excuser la passion avec laquelle, déjà arrivé au faîte des honneurs, Trousseau juge des hommes qui s'appelaient Pariset et Chomel, on reconnaît toujours cependant, dans ses appréciations, la sincérité qui les a dictées.

Dans cette volumineuse correspondance, deux séries de lettres semblent avoir été écrites pour répondre aux préoccupations qui se font jour, depuis quelques années, aussi bien dans les conseils de l'instruction publique que dans la presse médicale. Je veux parler de l'importance que pourraient prendre, si on les organisait sur de nouvelles bases, les écoles secondaires de médecine et de l'influence qu'exerce sur l'issue des concours l'autorité prépondérante des maîtres appelés à les juger.

Élevés à Tours, instruits par Bretonneau avant d'arriver à Paris, Trousseau et Velpeau étaient bien placés pour apprécier l'utilité d'un enseignement

préparatoire de la médecine dans un milieu moins encombré que nos hôpitaux parisiens.

« Ce que je vois ici, écrit Velpeau, me fait sentir le prix des avantages que présentent les hôpitaux de province à ceux qui veulent se donner la peine de travailler; car réellement il est difficile dans la capitale d'apprendre autre chose que des théories, à moins d'être interne quelque part. » De son côté, recommandant à Bretonneau de garder le plus longtemps possible près de lui ses deux élèves, Gouraud et Bassereau : « Faites-leur surtout bien entendre, ajoute Trousseau, qu'ils ne pourront presque rien faire s'ils viennent de trop bonne heure ici. En vérité, je crois impossible d'étudier utilement à Paris si l'on n'a pas encore étudié ailleurs. »

Que nos étudiants de province feraient bien s'ils écoutaient ces sages conseils ! Que l'enseignement et l'étude de la médecine gagneraient à cette division du travail, qui permettrait de diminuer à Paris l'encombrement des pavillons où l'on dissèque si peu et des cliniques où l'on voit si mal !

Quant aux concours incessants auxquels prenaient part, pour obtenir le titre envié de professeur, des médecins déjà célèbres, leur sincérité était alors, comme aujourd'hui, l'objet des commentaires les plus malveillants. « Dans ces adjudications de places, dit Velpeau, la faveur joue un grand rôle, » et le laborieux et énergique savant qu'on nous représente

toujours comme « ne demandant rien à personne et attendant tout de son infatigable activité » indique lui-même les moyens qu'il emploie pour « débaucher ses futurs juges » ; il raconte plaisamment que ceux-ci « n'ont cessé de se disputer pour décider quels seraient les heureux concurrents », et c'est dans les termes les plus pressants qu'il supplie Bretonneau de le recommander « avec une bonne petite phrase tranchante » et dans une lettre « qui devrait avoir l'air d'être écrite pour un autre motif ». Quant à Trousseau, ses lettres sont plus désolées encore. Il demande à son maître de plaindre la vie d'un pauvre jeune homme « qui voit devant lui d'insurmontables barrières, parce qu'il n'est pas dévot et que l'école est dévote ; parce qu'il n'a jamais fait le singe, et qu'il faut faire le singe ; parce qu'il faut être jésuite, et qu'il est libéral ; parce qu'enfin il est pauvre ».

Arrivés aux titres de professeurs et de juges, devenus les dispensateurs de toutes les places que sollicitent les candidats au bureau central ou à l'école, Velpeau et Trousseau seront à leur tour en butte aux récriminations de ceux qu'ils auront ajournés. Et de nos jours il en est de même, tant il est vrai que l'heure de la justice immanente n'a point encore sonné !

Combien cependant restent dignes les paroles adressées par Bretonneau à son impatient élève, et comme elles prouvent la sérénité d'âme avec laquelle

il juge sa conduite ! « Permettez-moi, écrit Bretonneau, une réflexion qu'autorisent et l'amitié paternelle que je vous porte et mon expérience de la vie : la *pièce* la plus importante d'un homme, celle qui a le plus de valeur intrinsèque, n'est ni son avoir, ni son savoir, ni son talent, c'est son caractère... » Et plus loin : « Ces profits sont peut-être licites pour des entrepreneurs, des gens d'affaires ; mais je suis convaincu qu'ils dégradent le caractère du médecin. » N'est-ce point là le cas de répéter que toute cette correspondance démontre l'élévation d'esprit avec laquelle Bretonneau comprenait ses devoirs ?

Il est grand temps de terminer cette introduction, et cependant je n'ai parlé que des lettres de Velpeau et de Trousseau. Aussi bien sont-elles les plus nombreuses. M. Triaire a commenté les autres et suffisamment insisté sur le charme de la correspondance de Béranger. Il a de plus fait ressortir tout l'intérêt d'une consultation demandée à Bretonneau par Mérimée et dans laquelle se trouvent décrits, dans un langage d'une admirable précision, les symptômes de la maladie qui a emporté Royer-Collard.

Ces commentaires et les notes qui les rendent plus précis offrent donc à tous ceux qu'intéresse l'histoire scientifique ou littéraire une ample moisson de documents précieux à consulter. Je tiens cependant à recommander surtout à mes jeunes confrères le bel ouvrage que nous devons à M. Triaire. Si préoccupés

qu'ils soient de recherches personnelles, si peu enclins qu'ils puissent être aux études de biographie et d'histoire médicale, ils feront bien de ne point réserver pour les années de la retraite et du repos, — ces années qu'on ajourne toujours et qui ne viennent jamais, — une lecture aussi attachante que profitable.

L. Lereboullet.

BIOGRAPHIE

DE BRETONNEAU

BIOGRAPHIE DE BRETONNEAU

I

Depuis les mordantes lettres de Guy Patin, aucune correspondance de médecin n'a été publiée. Le fait est assez étonnant à une époque où le goût et la mode sont à ce genre de publication. Il est permis de croire que l'on eût fait bien des volumes intéressants avec les lettres de certains médecins de la fin du XVIIIe et du commencement du XIXe siècle. Mais nous pensons, d'après les collections existant actuellement, que ces lettres auraient eu plutôt un succès d'esquisse historique ou sociale qu'un intérêt scientifique. Ce sont surtout des médecins lettrés et mondains qui ont laissé de volumineuses correspondances, et ils s'attachent plutôt dans celles-ci, en écrivant à des personnages célèbres, à raconter ce qui se passait dans le monde et dans « leurs sociétés » — comme on disait alors — qu'à discuter des points scientifiques [1].

Ce n'est point un succès de ce genre, nous nous

[1] Telle est la correspondance encore inédite de Tronchin, dont l'existence est bien connue des lettrés. — Cette correspondance, que nous avons pu parcourir, grâce à la complaisance de son détenteur actuel — l'arrière-petit-neveu du médecin génevois — est, en effet, dépourvue d'intérêt scientifique, mais offre une grande valeur historique et littéraire. — T.

empressons de le dire, qui attend la correspondance de Bretonneau. Sauf les lettres de Béranger, qui pour un poète raisonne cependant avec un rare bon sens des questions médicales, l'œuvre est entièrement scientifique, et elle n'est pas cependant assez éloignée de nous pour ne pas nous intéresser vivement. Il s'agit de personnages dont quelques-uns furent nos maîtres, dont d'autres furent les amis ou les collègues des maîtres contemporains, dont tous nous ont enseigné par leurs ouvrages. Il s'agit des questions médicales qui ont le plus agité notre génération. Nous les voyons naître, ces questions, grandir, se débattre et se développer conformément à la solution que notre époque leur a donnée.

Le fait est assez rare dans la science pour être mis en lumière. Ceux qui se livrent, en effet, à la lecture des anciens auteurs classiques, même les plus célèbres, savent combien il est blessant pour l'esprit de rencontrer — à côté de vues ingénieuses qui révèlent la plus sagace des observations et souvent la plus merveilleuse des intuitions — des billevesées scientifiques qui heurtent péniblement notre sens médical.

Cela est même vrai, quoiqu'à un moindre degré, pour des auteurs modernes qui ne sont déjà plus en communauté d'idées avec nous sur les plus importants sujets de la pathologie. La Correspondance de Bretonneau ne nous offre rien de semblable, et l'esprit contemporain goûte l'indicible plaisir d'y suivre, depuis le commencement jusqu'à la fin — sans être blessé une seule fois par une proposition devenue inacceptable — la genèse et l'évolution des doctrines qui le passionnent le plus, et dont la matérialisation est la glorification de la science française en cette fin de siècle.

Il ne faut donc pas chercher dans ce livre les menus faits qui alimentent les œuvres dont le titre pourrait l'en rapprocher. Bretonneau, dont les lettres feront comprendre l'originale figure, était inaccessible aux choses de la littérature et de la politique de son temps. Cet homme qui a tant vu et si longtemps vécu, qui a été l'ami ou le commensal des plus grands personnages de l'époque, qui a passé sa jeunesse dans l'intimité de M[me] Dupin, une des femmes les plus célèbres du XVIII[e] siècle, qui a été lié avec Chaptal, de Duras, Lamennais, Béranger, Tocqueville, les Rotschild, avec la duchesse de Bourbon, mère de l'infortuné duc d'Enghien, qui a vu deux révolutions et six règnes se succéder, ne fait presque jamais allusion, dans ses lettres, aux grands personnages dont il a été l'ami ou aux graves événements dont il a été le témoin.

Il était trop modeste pour tirer vanité de sa liaison avec les premiers; quant aux seconds, aux événements politiques ou sociaux dont il était loin cependant de méconnaître l'importance, ils disparaissaient dans les régions élevées et sereines de son esprit, devant les problèmes supérieurs de la science et de l'humanité, dont il était passionnément épris. Mais même, on peut le dire, pour bien faire connaître l'homme qu'il était, Bretonneau portait plus loin encore, trop loin peut-être, son dédain ou son insouciance pour les relations écrites; il l'appliquait aux productions scientifiques, et peu d'hommes jouissant d'une aussi grande réputation ont aussi peu écrit que lui.

Les œuvres imprimées du médecin tourangeau tiennent, en effet, dans un seul volume et quelques articles de journaux; et encore on verra au prix de quelles sollici-

tations, de quelle affectueuse et insistante pression, ces travaux lui furent arrachés par Trousseau et Velpeau. On pourrait croire que c'est peu pour la grande part qu'il a prise à la Révolution médicale dont notre siècle a été le témoin; mais la valeur des idées ne se mesure pas au nombre et à l'épaisseur des volumes, et le modeste et petit livre sur la diphthérie aura plus fait pour la science moderne que bien des in-folio entassés dans nos bibliothèques publiques ou privées.

Écrivain, certes, Bretonneau ne le fut pas dans le sens d'auteur professionnel où on l'entend.

Il n'avait ni assez le goût de la célébrité, ni assez l'ambition des honneurs, ni assez l'amour de la publicité pour cela, et il possédait trop d'indépendance dans le caractère et de fougue dans les idées pour s'astreindre à contenir l'un et à régler les autres dans le cadre convenu d'un ouvrage classique.

Il fut avant tout un esprit original et prime-sautier, un chercheur, un profond et perspicace observateur de la nature et de ses lois, se défiant de toute idée neuve et ne recevant qu'après contrôle et examen les notions universellement acceptées; — artiste convaincu et épris de son art, sans aucune nuance de scepticisme — contrairement à ce qu'ont dit certains de ses biographes, — clinicien sagace et lumineux, émettant, dans ses leçons familières improvisées au lit de ses malades comme dans ses conversations intimes, les vues les plus justes, les aperçus les plus nouveaux et souvent aussi les critiques les plus redoutables, et prodiguant ainsi toute sa vie sans compter les innombrables trésors de sa fine observation et les indiscutables arguments de sa redoutable logique.

Comme nous le verrons dans le cours de l'histoire de

sa vie, ce profond et ingénieux esprit s'est formé et s'est développé lui-même sans avoir à sa disposition les moyens auxiliaires d'étude et d'investigation que la science met d'ordinaire à la portée de ceux qui se donnent à elle. Et ce n'est pas pour l'historien un des moindres sujets d'étonnement que les résultats auxquels parvint Bretonneau dans les conditions morales et matérielles où il se trouva placé.

Dumas, le grand chimiste qui alliait une science si profonde à une si rare élévation d'esprit, raconte qu'ayant été admis auprès de Dalton — l'illustre inventeur de la théorie atomique, le physicien éminent à qui on doit la théorie des vapeurs — il lui demanda à visiter son laboratoire. Quelle ne fut pas sa surprise de se voir introduit dans un petit asile de quelques mètres carrés, contenant pour tout outillage un modeste assemblage de tubes et de fioles, et quelques instruments d'une simplicité primitive empruntés à l'obligeance d'un droguiste ou au magasin de quelques marchands de baromètres! Les larmes lui vinrent aux yeux à la pensée que c'était avec ces modestes et élémentaires moyens qu'une pensée puissante avait pu astreindre la matière à révéler les lois qui la régissent, et tirer du domaine de la spéculation grecque les atomes d'Empédocle pour en faire la base de la chimie moderne.

Si Dumas eût connu l'outillage de Bretonneau, il n'eût pu s'empêcher de le comparer, toute proportion gardée, avec celui du célèbre chimiste anglais. Le médecin de Tours a, il est vrai, ouvert devant lui le grand livre de la nature, mais il n'a que cela. Il ne possède pas, comme ses collègues de Paris, les ressources que donnent de vastes bibliothèques, des laboratoires merveilleusement agencés, de nombreuses cliniques rangeant par catégories d'importantes séries de malades. Il n'a pas à sa dispo-

sition des amphithéâtres spacieux, des élèves instruits déjà par un long enseignement, des instruments et des appareils perfectionnés. Sa bibliothèque se compose des ouvrages de quelques vieux maîtres qui tiennent aisément sur sa table de travail : Boerrhaave, Sydenham, Torti, Stoll. Les auteurs qu'il lui est utile de consulter, il en fait prendre des extraits dans les bibliothèques de Paris par ses élèves. Ses champs d'observation, ce sont le modeste hôpital de Tours et sa clientèle; ce sont aussi les cimetières où il va déterrer des cadavres pour compléter ses recherches. Ses instruments, il les fabrique lui-même; ses aides, il n'a que ceux qu'il forme. En arrivant auprès de lui, ils ne savent rien, ne possèdent quelquefois, comme Velpeau, qu'une instruction élémentaire; et c'est avec des ressources aussi imparfaites qu'il découvre des faits dont les conséquences ont été incalculables et qu'il édifie sur eux une doctrine dont le temps a démontré la justesse.

Voilà ce qu'était Bretonneau, et c'est ainsi qu'il va nous apparaître dans sa correspondance et dans celle de ses amis. Nous avons dû, à notre grand regret, pour nous maintenir dans le cadre que nous nous étions assigné, éliminer la plupart des lettres privées qui peignaient l'autre côté de sa nature, le côté intime. Là sont répandus à chaque page d'autres trésors de son cœur : le souci de la dignité humaine et professionnelle qu'il maintenait très haut, son extrême délicatesse, surtout dans les questions d'honoraires — écueil fréquent de l'honneur professionnel — un dédain absolu des honneurs et de l'argent porté jusqu'à l'oubli de ses propres intérêts, une bienveillance extrême qu'abritaient tantôt une spirituelle et malicieuse bonhomie, tantôt un grand air de dignité,

enfin une modestie parfaite et une charité sans bornes qui s'ignorèrent toujours, tels sont les traits sous lesquels il nous apparaît et que confirme le témoignage de ses contemporains.

Cette brève esquisse nous fait percevoir l'ensemble de l'homme. Sa biographie et ses lettres, celles de ses amis achèveront de le caractériser.

Souvent les correspondances publiées jusqu'à ce jour n'offrent que les lettres d'un seul auteur et omettent les réponses, soit parce qu'on n'a pu se les procurer, soit parce qu'elles manquent d'intérêt. On comprend combien ces lacunes enlèvent d'intérêt à un ouvrage. Quel que soit le talent et la célébrité de l'écrivain, il est bien difficile que la répétition de monologues n'engendre la monotonie. Ici cet ennui n'est pas à craindre, et le nombre et la qualité des correspondants de Bretonneau assurent et maintiennent en éveil l'attention.

Dans les premières années, ce sont le dessinateur Cloquet, le père des deux médecins, Hippolyte et Jules Cloquet, Guersant, le jeune et sympathique médecin de l'hôpital des enfants, Savigny, le naturaliste déjà connu par sa mission en Égypte, Duméril, le savant Duméril, le rival heureux de Dupuytren, à la fois anatomiste, pathologiste, naturaliste, praticien, et pourvu — à un âge où on est souvent encore aujourd'hui sur les bancs de la Faculté — de deux grandes chaires d'enseignement, l'une à l'École de médecine, l'autre au Jardin des Plantes.

Plus tard, ce sont ses élèves de prédilection, Trousseau et Velpeau, qui tiennent la plume. Trousseau, avec une verve exubérante, avec une ardeur passionnée, un enthousiasme juvénile que l'âge calme à peine; Velpeau, avec la volonté, la netteté et la précision quelquefois rigou-

reuse, qui de bonne heure dénoteront chez lui sa vocation chirurgicale.

Plus tard encore, à l'automne de sa vie, c'est Béranger, Béranger le poète, le doux et aimable philosophe, qui vient jeter sa note sereine dans ce concert scientifique.

Nous assistons aux dernières années de la vie du célèbre chansonnier, et quand l'heure a sonné pour lui de quitter ce monde, Trousseau, le fidèle Trousseau, qui reste jusqu'à la fin le plus constant et le plus assidu des correspondants, est là pour fermer les yeux du poète et raconter ses derniers moments.

Dans les intervalles de ces affectueuses et longues relations qui ne sont guère dénouées que par la mort de leurs auteurs, des lettres isolées, mais frappées au coin du plus vif intérêt, de personnages ayant marqué au premier rang dans la politique, les sciences et les lettres, de Chaptal, le grand ministre de Napoléon Ier, de Dutrochet, le célèbre physiologiste, de Brongnard, le minéralogiste, de Tocqueville, etc.

Tels sont les Correspondants de Bretonneau.

Rarement, on le voit, un homme s'est présenté devant l'histoire avec un semblable cortège d'amis.

Rarement aussi la biographie a pu disposer d'éléments aussi précieux de contrôle et de renseignements. Quoique le médecin tourangeau ait été le contemporain d'une génération qui compte encore de nombreux survivants, son histoire, celle de ses travaux, qui n'ont jamais été qu'esquissés par ses amis, restaient à faire. Les recherches que nous avons accomplies, les témoignages que nous avons recueillis, les documents nombreux et intéressants que nous avons reçus des mains mêmes qui les avaient

pieusement rassemblés pour la postérité[1], permettent d'établir l'une et l'autre aujourd'hui.

II

Pierre-Fidèle Bretonneau naquit, le 3 avril 1778, à Saint-Georges-sur-Cher, village situé sur les limites du département de Loir-et-Cher et de l'Indre-et-Loire, et qui faisait alors partie de la province de Touraine.

Son père, Pierre Bretonneau, était maître en chirurgie. Sa mère, appartenant à une vieille et honorable famille, était Élisabeth Lecomte, dont le frère, l'abbé Lecomte, joua un certain rôle, tout à son avantage du reste, dans l'histoire locale de la Révolution. Le parrain fut maître François Lecomte, notaire à Vallières, grand-père de l'enfant, et la marraine dame Martine Perray, veuve de Jean Bretonneau, chirurgien du prince de Montbazon, tante de l'enfant.

Ces deux médecins n'étaient pas les premiers de la famille; elle comptait parmi ses ancêtres le célèbre René Bretonneau (Bretonnyau, comme l'écrivaient les contemporains), qui fut l'auteur d'un traité sur la génération de l'homme. Né à Vernantes, en Anjou, il vint s'établir

[1] Mme la comtesse Clary.

à Loches vers 1584, et devint le médecin du frère du roi. Un de ses autres ascendants fut Robert-Lelièvre Dutaillis, médecin des *écuyeries* du roi, dont la fille épousa, en 1689, René Bretonneau, aïeul du médecin de Tours.

Bretonneau était donc issu d'une de ces vieilles familles bourgeoises qui faisaient déjà l'honneur de la France avant la Révolution, et parmi lesquelles se rencontraient alors les plus utiles et les plus intelligents serviteurs du pays.

Dans ces familles situées aux confins du monde parlementaire, avec lequel elles nouaient des alliances et entretenaient des relations, la Médecine, peut-être plus honorée qu'elle ne l'est aujourd'hui, était un héritage qui se transmettait souvent de père en fils. A cette hérédité professionnelle, à laquelle correspond une hérédité morale et intellectuelle, nous devons la forte race de savants qui ont refait en France, aux environs de 1815, l'édifice scientifique; et si on consultait leurs biographies, on verrait que la plupart et les plus célèbres étaient de souche médicale et avaient ainsi reçu par atavisme des prédispositions intellectuelles.

Chez Bretonneau, ces germes latents déposés par une longue hérédité sont manifestes. Soit par insouciance, soit par système d'éducation, ses parents négligent sa première instruction. A neuf ans, il n'a pas appris encore à lire. Son enfance se développe librement et sans compression, dans les riches et verdoyantes campagnes du Cher, où elle reçoit l'impression première et définitive qui devait le conduire à l'amour de la nature et à cette fidèle observation de ses lois, qui a fait plus tard son génie.

Il est probable que le jeune Bretonneau, épris de la vie champêtre, ne goûtait que médiocrement, à cette époque, le joug des études. Envoyé, en effet, pour commencer son instruction chez son aïeul maternel le notaire de Vallières, village proche de Saint-Georges, il fut confié aux soins du curé de l'endroit. Sans doute le maître n'était pas très doux, sans doute aussi l'élève, de son côté, n'était pas très discipliné; car l'oreille de l'enfant, tirée d'importance, fut déchirée et faillit rester dans la main du précepteur. D'une éducation aussi cuisante, Bretonneau avait conservé un désagréable souvenir, et racontait encore cette anecdote dans son extrême vieillesse.

A la suite de cet incident, il fut ramené par son père à Saint-Georges. Tous ses biographes ont au contraire écrit qu'il fut alors admis au château de Chenonceaux, habité par Mme Dupin, et qu'il y partagea les leçons données aux neveux de la châtelaine — les jeunes de Villeneuve — par leur précepteur, l'abbé Lecomte, qui se trouvait être précisément son oncle maternel.

C'est là une erreur que pendant sa vie Bretonneau a rectifiée lui-même. Il a toujours protesté contre la légende qui le représentait comme devant son éducation à la charité de Mme Dupin. Il n'eût pas rougi, certes, de recevoir ses bienfaits, et il reconnaissait, du reste, comme le prouve une lettre que nous avons de lui, l'influence considérable qu'elle exerça sur le développement de son esprit. Mais la vérité est, que la situation de son père lui permettait de l'élever lui-même, et qu'il resta auprès de lui à Saint-Georges-sur-Cher, tout en recevant des leçons de son oncle, l'abbé Lecomte, qui paraît

cependant avoir été chargé de lui faire poursuivre ses études.

Cette instruction nous semble avoir été assez sommaire. On ne lui apprit ni les lettres ni la langue latine, qui était considérée alors comme la pierre angulaire des connaissances humaines, et dont la possession était surtout indispensable à l'étude de la Médecine. Les notions qu'il reçut furent surtout élémentaires, et — comme tant d'autres — Bretonneau dut combler lui-même quelques années plus tard les lacunes de sa première éducation.

En dehors de ces détails, nous ne savons pas comment se passèrent les années de sa seconde enfance. Il est probable que son père lui inculqua le goût de la Médecine et de l'histoire naturelle, qui chez lui se transformèrent en passions maîtresses, qui durèrent toute sa vie. Ce que nous savons, c'est qu'en 1795 il fut envoyé par le département de Loir-et-Cher à l'École de santé de Paris. Nous avons, en effet, une lettre de lui, la première de sa correspondance, datée de Paris le 18 brumaire, an IV.

Ici encore les historiens de Bretonneau ont commis une nouvelle erreur. Ils racontent qu'il fut envoyé Paris par M[me] Dupin, qui, frappée de l'intelligence du jeune homme, aurait voulu faire les frais de ses études. Ils ne se sont évidemment pas rendu compte de ce qu'étaient les Écoles de santé établies par la Convention, le 14 frimaire an III (4 décembre 1794).

Ces établissements, créés, sur un rapport de Fourcroy rédigé par Chaussier, à Paris, à Montpellier et à Strasbourg, étaient destinés à remplacer les anciennes Écoles de Médecine, disparues dans la fameuse tourmente du

18 août 1792, qui avait emporté les associations et les corporations. La nouvelle loi avait pour but de former le plus rapidement possible des chirurgiens militaires pour les armées, et assurait aux élèves, en même temps qu'un enseignement pratique, un traitement qui leur permettait de vivre[1].

Elle décidait en outre qu'un élève âgé de dix-sept à vingt ans serait choisi par chaque district de la République, pour être envoyé dans ces écoles. C'est donc sur le choix de son département que le jeune Bretonneau fut admis à l'École de Paris. En 1795, Mme Dupin, qui disputait sa fortune aux émeutes et aux municipalités révolutionnaires, et qui n'achetait sa sécurité qu'au prix de sacrifices toujours croissants, n'avait pas le crédit nécessaire pour faire entrer un jeune homme dans une école créée par la Convention.

Les mêmes événements qui venaient d'envoyer Bretonneau à Paris faisaient à la même époque surgir, du fond de leurs provinces, une pléiade de jeunes gens animés comme lui du feu sacré de la science. Ces jeunes gens, qui furent ses camarades d'étude, et qui prirent également une part considérable à la rénovation de la Médecine française, s'appelaient Dupuytren, Duméril, Richerand, Marc, Bayle, Récamier, Husson, Guersant, Savigny, de Candolle, Esquirol, etc. C'était le moment où Cor-

[1] L'article 9 de la loi était ainsi conçu :

Il sera appelé de chaque district de la République un citoyen âgé de 17 à 20 ans parmi ceux qui ne sont pas compris dans la première réquisition.

Trois cents de ces élèves seront destinés pour l'École de Paris, cent cinquante pour celle de Montpellier et cent pour celle de Strasbourg.

Les élèves recevront, par chaque année, un traitement égal à celui des élèves de l'École centrale des travaux publics.

Les Écoles de santé portèrent ce nom bizarre jusqu'en 1808. — T.

visart préludait à l'enseignement clinique le plus retentissant et le plus fécond, et où Cuvier, arrivé lui aussi, la veille, de son pays natal, des confins de la Normandie, groupait autour de lui tous ces jeunes savants et reconstituait la zoologie en appliquant à cette branche des sciences naturelles les principes qu'avait entrevus Bernard de Jussieu. C'est avec ces hommes distingués, qui devaient être l'honneur de leur siècle, que se lia Bretonneau. Il est probable que, malgré son âge, — il n'avait que dix-sept ans, — il reçut de ses relations journalières une impression qui ne s'effaça jamais et qui ne resta pas étrangère à la direction que prirent plus tard ses propres recherches.

Les lettres de Bretonneau nous le montrent travaillant dès cette époque sans relâche, partageant son temps entre l'anatomie, la médecine opératoire et la chimie, et veillant tous les soirs jusqu'à minuit, habitude qu'il gardera toute sa vie. C'est dans cette période de sa jeunesse qu'il publia son premier ouvrage : une traduction, faite en collaboration avec Saclier, de l'ouvrage de Mascagni sur les vaisseaux lymphatiques [1]. Le travail assidu auquel il se livrait, joint aux privations qu'éprouvait nécessairement à Paris, à cette époque, un jeune étudiant, altérèrent sa santé, et sa famille alarmée le fit rentrer en Touraine avant l'expiration de ses trois années réglementaires à l'École. C'est à ce séjour de Bretonneau dans son pays natal que se rattachent ses relations avec la châtelaine de Chenonceaux. Mme Dupin, qui avait beaucoup d'attachement pour le père de Bretonneau, son médecin habituel, accueillit le jeune étudiant avec une extrême

[1] *Mémoires de la société médicale d'émulation*, 1798.

bienveillance; elle lui ouvrit les portes de Chenonceaux et l'admit dans son intimité. Ces affectueuses relations avec une des femmes les plus distinguées du XVIII[e] siècle ont exercé une grande influence sur l'esprit de Bretonneau, et doivent nous arrêter un instant.

M[me] Dupin n'est plus — à cette époque de sa vie — la brillante figure qui a charmé la moitié du XVIII[e] siècle, que Rousseau a appelée une des quatre plus jolies femmes de Paris, et qui a enchaîné à son char les hommes les plus spirituels d'un temps qui a été si fertile en gens d'esprit. Les années heureuses sont passées, elle est nonagénaire, elle a éprouvé les plus grandes et plus tristes épreuves qui puissent atteindre les longues existences. Elle a perdu son mari, son fils, ses neveux, ses amis. Elle a assisté à une révolution qui a profondément bouleversé ses habitudes, meurtri ses fidélités, blessé ses croyances, compromis sa fortune et menacé presque chaque jour sa propre sécurité. Mais le temps et les épreuves n'ont ni altéré son esprit, ni, ce qui est plus rare, endurci son cœur; et, à travers toutes les agitations de sa longue vie, elle a conservé la vivacité de son intelligence et la douce bienveillance qui avaient fait d'elle une des plus aimables femmes de son temps.

Dans ce château royal qu'elle habite, et dont les origines et l'histoire auraient à cette époque irrémédiablement perdu toute autre, elle traverse — respectée — la tourmente de la Terreur; et la reconnaissance de la population pour ses bienfaits, son admiration pour ses vertus, la défendent contre les entreprises révolutionnaires qui sont tentées contre elle.

Dans son entourage immédiat vivaient l'abbé Lecomte,

l'oncle de Bretonneau, qui, chassé de sa cure de Chenonceaux, est venu s'installer au château en qualité de régisseur [1], Mlle Adam, sa lectrice, plus que sa lectrice, sa confidente et son amie, et Bretonneau le père, qui de Saint-Georges venait régulièrement visiter sa vieille amie et passait de longues heures auprès d'elle.

Le jeune étudiant fut immédiatement accueilli dans ce milieu sympathique, et ne tarda pas à y conquérir les bonnes grâces de Mme Dupin. Elle avait toujours aimé la jeunesse, et on sait combien, soixante ans auparavant, elle avait été secourable à Jean-Jacques. Cette fois sa bienveillance était mieux inspirée. Elle discerna vite les aptitudes variées de cet esprit déjà ferme et original, et semble avoir pris à tâche de les cultiver et de les développer. L'instruction de Bretonneau était, nous le savons, passablement incomplète, surtout au point de vue littéraire.

Dans sa société, il acquit les notions et le goût qui lui manquaient, il apprit à converser avec les maîtres de

[1] Une intéressante figure que celle de l'abbé Lecomte. Adoré de ses paroissiens pour sa charité et ses vertus, il ne fuit pas le pays quand on le chasse de son presbytère et de son église. Il accepte un asile auprès de sa vieille amie et, décidé à tout pour la sauver, entre dans le comité révolutionnaire d'Amboise, dont il devient le président. Là il emploie toute son influence pour la défendre contre les périls qui la menacent. Elle lui dut entre autres signalés services et la postérité lui doit la conservation de Chenonceaux.

« Un jour, dit l'abbé Chevalier (*Histoire de Chenonceaux*), qu'on parlait au comité révolutionnaire d'Amboise de démolir la maison de Chenonceaux (le château avait été destitué de son titre) : « Eh quoi ! citoyens, « s'écria le spirituel curé, ne savez-vous pas que Chenonceaux est un « pont? Vous n'avez sur le Cher qu'un seul pont entre Montrichard et « Bléré, et vous voulez le démolir! Vous êtes les ennemis du bien public. »

« Ce mot heureux sauva le château, et Chenonceaux, conservé en qualité de pont, fut désormais ouvert au public pour intéresser tout le monde à sa conservation. » — T.

la langue et de la pensée et se familiarisa avec l'histoire et la poésie, pour lesquelles il conserva toute sa vie un goût très vif. Elle possédait — au plus haut degré — ce talent supérieur de conversation qui faisait le charme de l'ancienne société et arrachait ces paroles à Walpole : « Ce qu'il y a de plus délicieux au monde, c'est la conversation d'une vieille dame française. » Bretonneau s'initia auprès d'elle à ce talent qui devait si vite devenir très rare; il se forma à ce mode d'entretien, à la fois simple, spirituel et poli, qui porte encore le nom de « causerie », assouplit, à son école, son esprit original et entier, et apprit à résumer sa pensée sous cette forme brève et piquante qui devait faire de lui le plus intéressant des causeurs.

La langue italienne était alors à la mode et Mme Dupin la possédait parfaitement. Elle l'enseigna à Bretonneau, et c'est là l'origine des citations italiennes que contiennent fréquemment ses lettres. C'est probablement auprès d'elle aussi qu'il étudia l'anglais, qu'il parlait avec facilité et dont il citait souvent des textes. Mais il apprit surtout de cette femme, dont la modestie et la sagesse égalaient l'intelligence et le savoir, à se défier de ce qu'il savait et à ne considérer la science acquise que comme un minimum de notions insuffisantes, réclamant toujours de nouveaux efforts. « Souviens-toi, mon enfant, lui disait-elle, que ce que nous savons souffre de ce que nous ne savons pas. » Cette parole de Mme Dupin, que Bretonneau citait fréquemment, résume son programme d'éducation et indique la hauteur de vues à laquelle elle se plaçait.

Cette formule devint à son tour le programme du médecin tourangeau, et on le vit toujours vérifiant atten-

tivement les données qu'il avait reçues ou les expériences qu'il avait faites, les complétant par d'autres expériences, et agrandissant sans jamais se lasser le champ de ses observations et de ses travaux.

Nous avons dit qu'aux côtés de Mme Dupin vivait aussi une femme jeune encore qu'elle aimait et traitait comme sa fille, et qui remplissait auprès d'elle les fonctions de lectrice. Elle s'appelait Marie-Thérèse Adam[1], et devait devenir peu d'années après Mme Bretonneau. Un certain mystère plane sur sa naissance, et il est permis de penser qu'elle tenait de près à la famille de Mme Dupin. Née à Paris en 1753, elle avait vingt-cinq ans de plus que Bretonneau. Un de ses contemporains la représente comme douée d'une physionomie agréable et régulière, d'une voix harmonieuse et d'un caractère doux et aimable[2]. Il est probable qu'entre elle et le jeune homme se nouèrent dès cette époque les relations d'amitié qui, malgré la différence des âges, devaient amener ce dernier à lui donner son nom.

Jusqu'à la mort de Mme Dupin, survenue le 30 brumaire an VIII (octobre 1799), Bretonneau résida à Chenonceaux au milieu de ces affectueuses intimités, et il est probable que ce furent les années les plus calmes et les plus sereines de sa vie. Après sa mort, il retourna à Paris pour continuer ses études médicales, et se logea chez Mlle Adam, qui y était de son côté venue habiter, rue de la Roquette,

[1] Pendant la Révolution, Mme Dupin assistait comme témoin à la plupart des naissances, mariages et décès, et on retrouve le nom et la signature de Marie-Thérèse Adam à côté du sien dans tous les actes civils de l'époque. Dans un de ces actes, à la date du 4 mars 1795, on voit qu'elle est née à Paris le 13 novembre 1759. — T.

[2] Jules Cloquet. *Lettre à M. Leseble.*

dans le faubourg Saint-Antoine, une maison que lui avait léguée Mme Dupin. Il se mit à suivre les cours de la Faculté et prépara activement ses examens de doctorat. Un témoin de sa vie nous le montre travaillant activement, suivant attentivement les cliniques, spécialement celle de Corvisart, et s'adonnant avec prédilection aux sciences naturelles, surtout à la botanique, qui après la médecine fut sa science favorite [1]. Entre temps il prenait des leçons de dessin de Cloquet le père, qui resta pendant trente ans son fidèle ami, et il devint rapidement aussi habile que son maître.

Dès cette époque ses goûts s'affirment, et, à côté de ses études scientifiques, il s'est déjà créé des délassements qu'il n'abandonnera jamais. Passionné pour la physique, comme tant d'hommes illustres du XVIIIe siècle, il a installé un laboratoire dans son appartement, souffle le verre avec la lampe d'émailleur et fabrique avec une rare habileté des marteaux hydrauliques, des baromètres, des thermomètres, des endoscopes, qu'il distribue à ses amis. Sa profonde et spirituelle originalité, qui a fait de lui un être à part, en dehors du moule commun et banal dans lequel est jetée l'humanité, est également déjà caractéristique.

Ses distractions sont légendaires et servent de thème aux plaisanteries amicales de ses camarades.

Il est indifférent aux heures conventionnelles de sommeil et de repas. Ses idées sont souvent contraires aux doctrines courantes : il les soutient avec une conviction profonde, parfois égayée par quelques traits satiriques. Sa bonhomie fine et quelquefois narquoise se

[1] Jules Cloquet. *Loco citato.*

dessine et se révèle par une boutade spirituelle ou malicieuse.

Tel était Bretonneau à vingt-deux ans. Nous avons là l'estompe du médecin tourangeau. Plus tard ces traits s'affirmeront, son caractère se précisera.

Cependant il passait ses examens et il avait obtenu aux deux premiers de brillantes mentions. S'il en était un pour lequel il fût admirablement préparé, c'était certainement le troisième qui comprenait ses études favorites (Physique, Chimie, Pharmacie, Botanique, Histoire naturelle), et ce fut précisément à celui-là qu'il éprouva l'échec immérité qui faillit si profondément modifier sa carrière.

Un de ses examinateurs était Boyer. Comment Boyer, professeur de clinique externe, faisait-il partie d'un jury de sciences naturelles? Nous l'ignorons. Ce qu'il y a de certain, c'est que Bretonneau eut avec lui une discussion très vive sur l'analyse des fruits, et que le professeur s'opposa à son admission. La compétence de Bretonneau en ces questions est indiscutable, et il est probable que celle de Boyer était douteuse. Aussi l'irritation de l'étudiant fut-elle extrême. Outré de ce déni de justice, il résolut d'abandonner ses examens de doctorat, de se contenter du modeste titre d'officier de santé, et de se retirer à Chenonceaux.

On voit déjà s'affirmer dans cette résolution un des côtés les plus saillants du caractère de Bretonneau, le dédain du convenu, des règlements officiels, l'insouciance absolue des titres et des honneurs. Nul homme, nul savant ne fut plus réellement fier de son état, ni plus sincèrement modeste, ni plus étranger aux sentiments de vanité même les plus légitimes. Docteur ou officier de

santé, le titre lui importait déjà peu; plus tard, les dignités ne lui importeront pas davantage. La vérité seule le possédait; le reste, les mobiles que lui ont attaché les hommes, les pompeux dehors dont ils l'ont revêtu, lui étaient et devaient toujours lui rester indifférents.

A côté de cet acte si grave se place un autre des événements importants de sa vie, qui dénote, autant que le premier, l'affranchissement de son caractère. Avant de partir pour Chenonceaux, il voulut épouser la femme dont il avait éprouvé le cœur et le dévouement, Mlle Adam. Elle avait, nous l'avons dit, vingt-cinq ans de plus que lui. Ce mariage, comme celui qu'il contracta à la fin de sa vie, fut vivement critiqué. Cette critique est-elle juste? Nous avons le tort, quand nous apprécions les actes d'un homme, de nous placer à notre point de vue spécial, qui est celui de la sagesse commune et de l'uniformité dans les règles sociales.

Mais les hommes auxquels la nature a donné une organisation spéciale ne peuvent être justifiables de notre méthode ordinaire de critique, et le génie s'est toujours affranchi des règles qui nous sont communes. En faisant un mariage disproportionné par l'âge, Bretonneau paraissait manquer aux règles de la prudence et de la raison, mais il obéissait à son indépendance sociale, à la reconnaissance, à l'impulsion de son cœur, — sentiments auxquels il ne sut jamais se soustraire; — et, pour lui, l'homme de la spontanéité, de la vérité abstraite et immédiate, ces arguments primaient tous les autres. Psychologiquement, il est clair pour nous — étant donné son caractère — qu'il ne pouvait sentir et agir autrement; la femme qu'il connaissait, dont il avait apprécié la bonté, la douceur, l'intelligence et les vertus, était en effet pour

lui — malgré son âge — celle qui devait lui donner le plus de bonheur[1].

Le mariage eut lieu le 28 floréal an 9 (avril 1801), et, peu de temps après, le ménage s'installait à Chenonceaux.

III

Bretonneau retrouvait à Chenonceaux un voisinage qui devait exercer sur son avenir la plus grande influence. Le château était passé entre les mains du comte de Villeneuve, son ancien camarade d'enfance, petit-neveu de Mme Dupin, qui avait repris dans cette historique et fastueuse demeure les traditions de son illustre aïeule.

Son nom est resté trop lié à cette phase de l'existence de Bretonneau, pour qu'il ne soit pas nécessaire de lui consacrer quelques lignes.

René Vallet de Villeneuve, né à Paris le 7 juin 1777, était petit-fils de ce Dupin de Francueil dont l'esprit, les

[1] Mme Bretonneau, dont nous avons lu la correspondance, fut d'abord pour son mari la plus tendre et la plus aimable des compagnes. Mais de bonne heure elle eut la sagesse de transformer cette affection en sollicitude maternelle, et elle resta jusqu'à la fin sa conseillère et son amie.

Il est du reste vraisemblable qu'en contractant ce mariage, elle avait mesuré avec son sens calme et précis les inconvénients qu'il pourrait offrir, et une faculté de divorce inscrite au contrat de mariage paraît être un effet de sa prévoyance. Cette précaution fut inutile, car ils n'en usèrent pas pendant les dix années où la législation le leur permettait.

Mme Bretonneau mourut en 1836, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

« L'an 1836, le 13 janvier, est décédée à Chenonceaux Marie-Thérèse Adam, femme de Pierre-Fidèle Bretonneau, fille de Jacques Adam et de Nicolle Avrillon, née à Paris le 11 novembre 1753. » — T.

talents de société et surtout la liaison avec Mme d'Épinay sont si connus, et arrière-petit-fils de Claude Dupin. Il avait épousé, en 1795, la fille unique du comte de Guibert, non moins célèbre pour son « Essai de tactique militaire » que pour la véhémente passion qu'il inspira à Mlle de Lespinasse. Entré de bonne heure dans la diplomatie consulaire, il fut remarqué par Napoléon, qui, dit-on, professait pour l'auteur de la « Tactique militaire » une estime particulière, et nommé, après différentes missions importantes à l'étranger, chambellan du roi de Hollande. La jeune comtesse était en même temps attachée à la reine Hortense, en qualité de dame d'honneur du palais.

M. de Villeneuve était un homme de mérite, qui devait, comme Bretonneau, au long commerce de Mme Dupin une distinction parfaite, un esprit fin et délicat, un goût éclairé pour les sciences et les arts, et ce talent supérieur de conversation qui a caractérisé l'exquise société du XVIIIe siècle, dont Mme Dupin était un des derniers reflets. Très épris de Chenonceaux et des souvenirs historiques que représentait cette magnifique résidence, il y passait tout le temps que son service à la cour lui laissait.

Il accueillit son ancien condisciple avec le plus affectueux empressement; et pendant tout le temps que celui-ci passa dans le pays, il fut l'ami et l'hôte nécessaire du château. En attendant qu'il eût construit une maison, il fut logé dans un appartement des Domes — pavillon aujourd'hui démoli — et qui, situé dans le parc, lui laissait toute sa liberté. C'est dans ce même pavillon que Dupin de Francueil et Jean-Jacques Rousseau avaient installé leurs cabinets d'histoire naturelle[1].

[1] L'Abbé Chevalier, *Histoire de Chenonceaux*. Lyon 1868.

La correspondance qu'eut Bretonneau avec Cloquet, et dont nous ne publierons que les lettres les plus intéressantes, nous permet de le suivre dans cette période de son existence[1].

On conçoit qu'en 1801, comme aujourd'hui, les occupations professionnelles, dans le petit bourg de Chenonceaux, étaient loin de constituer un écrasant fardeau. Bretonneau, qui, du reste, devait à sa modeste aisance personnelle et à celle de sa femme d'être affranchi des soucis matériels de la vie, ne pouvait trouver de retraite plus conforme à ses goûts et plus propice aux pensées qui agitaient son esprit.

Son premier soin, dans la maison qu'il fait construire, est d'aménager à côté de son cabinet de travail un laboratoire de chimie et d'histoire naturelle, et le voilà partageant son temps entre les soins des malades et le culte de ses sciences favorites. Son habileté manuelle lui permet d'exécuter lui-même ses conceptions scientifiques. Il se remet à la fabrication d'instruments de physique, et, fidèle à la méthode de contrôle qu'il apportera à toutes ses études, il vérifie la construction des thermomètres et tente de remplacer le mercure ou l'alcool par des essences très sensibles qu'il croyait préférables.

Bientôt il ajoute à son laboratoire une forge, un atelier de tourneur, les instruments de taillandier, les outils de

[1] Le manuscrit des lettres de Bretonneau à Cloquet père a été donné par Jules Cloquet à la bibliothèque de Tours. Les lettres de Cloquet à Bretonneau font partie, comme l'immense majorité de celles que nous publions, de la collection de Mme la comtesse Clary, qui a bien voulu s'associer de la façon la plus aimable à notre œuvre, mettre à notre disposition les précieux documents qu'elle possède et nous donner de vive voix — avec une admirable précision — tous les renseignements qu'elle recueillit de Bretonneau lui-même sur l'histoire de sa vie. — T.

l'émailleur ; il sculpte du bois, fabrique des instruments de toutes espèces, file le verre et devient un artiste consommé dans ces diverses industries. Ses lettres à Cloquet nous le montrent adonné à ces passe-temps récréatifs, qui apaisaient son puissant esprit tout en donnant un aliment à la fièvre de connaître qui le possédait. Il rend compte à son ami de ses essais, de ses expériences ; lui adresse les produits de son industrie, tantôt une machine à perspective qu'il a construite pour lui, tantôt de l'esprit-de-vin qu'il a distillé, tantôt le modèle du monument consacré à Mme Dupin, qu'il a exécuté de ses propres mains après avoir reçu des leçons du sculpteur Montpellier. On pense bien que l'histoire naturelle n'était pas négligée dans cette période de son existence, où, — circonstance bien rare, — Bretonneau put donner satisfaction à tous ses penchants et à tous ses goûts. Il s'y livra avec l'ardeur qu'il apportait à tout ce qui l'intéressait, et, là encore, son active intelligence ne se borna pas à une seule branche de cette vaste science, mais s'appliqua successivement à chacune d'elles. Il écrivit un essai sur la greffe de l'herbe, des plantes et des arbres, mémoire original et plein de vues neuves et intéressantes pour l'époque, qui, si l'auteur eût été moins modeste, eût mérité les honneurs de la publication et l'approbation de tous les savants[1].

Vivant à la campagne, il eût été étonnant que son génie scrutateur n'eût pas été attiré par l'intérêt qu'offrent les mœurs des abeilles et des fourmis. Il s'appliqua à l'étude de ces intéressants insectes et ne tarda pas à découvrir les mystères de leur vie. Malheureusement, il avait été précédé dans cette voie par Hubert de Genève,

[1] Ce manuscrit est conservé à la Bibliothèque de Tours. — T.

et il ne put que satisfaire son esprit critique en reconnaissant que ses propres observations étaient en tous points semblables à celles de l'illustre naturaliste suisse.

Mais c'est surtout l'horticulture qui occupa Bretonneau et resta la distraction favorite de sa vie, distraction dans laquelle il excella au point de devenir plus tard un des horticulteurs les plus célèbres de France. Il fut admirablement servi, dans cette partie de ses recherches, par les circonstances. Mme de Villeneuve avait rapporté de la cour impériale et des magnifiques jardins de la Malmaison le goût des fleurs et des plantes rares. Pendant que M. de Villeneuve s'adonnait à la restauration de leur résidence princière, elle voulut aussi en renouveler les parterres et confia à Bretonneau la direction de cette rénovation. Elle ne pouvait mieux s'adresser.

Les connaissances approfondies de celui-ci en histoire naturelle, sa sagacité, son extraordinaire faculté d'observation, firent de lui un maître en horticulture. Sous son impulsion et grâce à d'ingénieuses combinaisons, le parc se peupla d'arbres exotiques, les serres se remplirent de végétaux précieux, les jardins d'espèces inconnues jusqu'alors dans la région. La pomologie fut surtout l'objet de ses études attentives et de ses expériences toujours étonnantes et toujours ingénieuses.

C'est ainsi que Bretonneau préluda à ces merveilleuses créations horticoles qui furent le grand et utile délassement de sa laborieuse existence. Plus tard, il créa le jardin de Palluau, dont la célébrité devint européenne et qui contribua plus encore que ceux de Chenonceaux à vulgariser en Touraine le goût raffiné de l'horticulture qui, avec son climat, a fait la réputation de cette province.

Ces occupations multiples ne nuisaient en aucune façon à l'exercice de ses modestes fonctions d'officier de santé. Nous avons fait remarquer que, dans un bourg comme Chenonceaux, elles lui laissaient nécessairement beaucoup de temps ; elles lui en auraient encore laissé davantage, s'il n'eût pratiqué la médecine d'une façon originale et imprévue. Bretonneau sortait de la grande école de Corvisart, qui venait de renouveler l'enseignement clinique et de le porter à un degré inouï de perfection. C'est auprès de ce maître qu'il s'était formé à l'observation des faits et à l'exploration méthodique des organes. Mais aux procédés minutieux et pénétrants d'investigation de Corvisart, sa propre nature ajouta une intensité d'observation tellement extraordinaire, qu'elle confondit ses contemporains. Il observait un malade non en praticien pressé par le temps et qui ne lui donne que les moments nécessaires à l'examen de son cas spécial, mais en observateur curieux et attentif, qui voit pour la première fois un phénomène singulier dont il voudrait approfondir le secret. Il prend pour non avenues les descriptions pathologiques qu'il sait par cœur, et se livre sur chacun de ses sujets à une longue et patiente investigation, recherchant les antécédents, interrogeant avec soin chaque symptôme, scrutant chaque organe, et se livrant, au chevet même des malades, à de longues méditations sur les signes qu'il découvre.

A un moment donné, — son observation étant sur le point de lui donner des résultats, — son attention redouble ; il multiplie ses visites, oublie les affaires les plus importantes, et passe des heures entières à épier de la nature la révélation de son secret.

Cette manière sera celle de toute sa vie, et on verra plus tard le médecin de Tours, parvenu au faîte de la

réputation et des honneurs, montrer en face des malades la même puissance d'observation ; devant un cas intéressant ou difficile, perdre la notion du temps, de ses intérêts, de ses affaires, de ses heures de rendez-vous, et s'absorber totalement dans l'événement pathologique qui se déroule sous ses yeux. Avec un semblable procédé d'analyse, il est clair qu'il ne faudra pas beaucoup de malades, à un homme comme Bretonneau, pour faire la lumière dans son esprit sur la nature et la marche de certaines affections dont la pathologie restait obscure.

Il est probable que c'est dans sa retraite de Chenonceaux qu'il médita les graves sujets qui firent plus tard la base de son enseignement. En ce qui concerne la dothiénentérie, nous en avons la certitude, car Velpeau[1] nous apprend que, dès 1812, l'opinion de Bretonneau était faite sur la non essentialité des fièvres continues; il savait déjà, — et il s'en était expliqué avec Duméril et Guersant, — que la doctrine de Pinel était fausse et que l'altération de l'intestin était la cause matérielle, appréciable de ces affections.

Plus tard, à l'hôpital de Tours, il le prouvera et démontrera pièces en mains la lésion anatomo-pathologique; mais, pendant son séjour à Chenonceaux, son instinct et sa sagacité clinique avaient déjà résolu le problème.

Cependant sa réputation s'affirmait et croissait tous les jours. Ce serait, en effet, s'abuser sur son caractère et son génie, de penser qu'il ne fut qu'un chercheur, qu'un artiste épris de son art, bornant son ambition à découvrir

[1] Velpeau. — *Discours prononcé aux obsèques de Bretonneau*, 4 mai 1862.

des faits nouveaux ; nul ne porta plus loin au contraire la préoccupation de guérir ; chez lui le souci même de l'observation s'alliait à la poursuite de la guérison de la maladie qui en est la fin dernière, et ses lettres nous montrent, — avec une rare sensibilité que les événements graves faisaient facilement vibrer, — la foi profonde et enthousiaste qu'il avait dans sa thérapeutique. Il réalisait donc, — en cet étroit espace où se mouvait son génie, — des cures heureuses, de grands succès de clientèles, qui attirèrent de bonne heure l'attention sur lui.

Dans le salon de M. de Villeneuve, il obtenait des succès d'un autre genre. Dans ce salon, passaient successivement, attirés par la sociabilité ou l'importance politique des châtelains, les plus grands personnages du temps.

Ils trouvaient Bretonneau parmi les commensaux ordinaires de la maison, et ce n'était pas pour eux un léger sujet d'étonnement d'entendre sa conversation spirituelle et originale, et de constater l'immense étendue de connaissances de cet officier de santé d'une des plus petites bourgades de l'empire. C'est là sans doute qu'il fut connu et apprécié de Chaptal, le grand ministre de Napoléon Ier, qui, de sa terre de Chanteloup, se rendait fréquemment à Chenonceaux. C'est là aussi que le préfet d'Indre-et-Loire, M. de Kergariou, se prit d'amitié pour lui, lui fit soigner sa femme, qui fut guérie par ses soins, et forma le projet de l'attirer à Tours et de le placer à la tête du grand hôpital de cette ville.

C'était du reste, le premier mouvement de surprise passé, l'unanime opinion des hôtes du château que Bretonneau n'était pas à sa place, et qu'il fallait le décider à paraître sur un plus grand théâtre. Ce désir était partagé par M. de Villeneuve, qui voyait avec peine son ami

soustrait aux brillantes destinées auxquelles sa remarquable intelligence paraissait l'appeler; et il n'épargnait aucun effort pour le décider à écouter les propositions du préfet d'Indre-et-Loire.

Mais il fallait vaincre la profonde indifférence de Bretonneau pour les satisfactions de l'ambition ou les séductions de la fortune, et ce n'était pas une tâche aisée. On n'eut raison de ses résistances qu'en faisant valoir auprès de lui les services qu'il rendrait à la science et à l'humanité, dans une grande ville où il rencontrerait les conditions favorables à la réalisation de ses conceptions et à la démonstration des découvertes qui hantaient son esprit.

Toutefois, cette difficulté levée, une autre grave objection se présentait alors : Bretonneau n'était pas docteur, et il n'était pas possible, alors pas plus qu'aujourd'hui, à un officier de santé, — quelle que fût sa valeur, — d'être appelé à la direction d'un service hospitalier. Bretonneau le comprit bien. Mais il avait conservé le souvenir de certains examens où une grave injustice avait été commise envers lui, et il ne se sentait pas d'humeur à renouveler l'expérience.

Cependant aux instances de ses amis tourangeaux se joignaient celles de ses anciens condisciples de l'École de santé, et particulièrement de Duméril, de Guersant et de Savigny. Ceux-ci n'avaient pas quitté Paris, et, parvenus au professorat ou aux honneurs scientifiques, ils entretenaient avec lui les plus affectueuses relations; et nous voyons dans leur correspondance que toutes les fois que Guersant ou Duméril venaient à Tours présider le jury médical, ils se faisaient une fête d'aller voir Bretonneau à Chenonceaux. Ils finirent par vaincre sa résistance et obtinrent qu'il se présenterait devant la Faculté pour compléter ses examens.

Sa décision prise, ce n'était pas la nature même des examens qui était faite pour l'embarrasser ; mais une dernière difficulté se présentait, qui eût été des plus graves pour un autre : il parlait mal le latin, et on sait qu'à cette époque l'École de médecine, encore dominée par l'ancien enseignement, exigeait des candidats la connaissance de cette langue. Longtemps celle-ci avait été la langue médicale universelle, et les docteurs régents de l'ancienne Faculté avaient toujours témoigné une juste fierté de leur érudition classique. Cette tradition avait en partie survécu à la disparition des anciennes institutions, et la nouvelle École avait maintenu la langue latine pour le cinquième examen.

Décidé à vaincre rapidement cet obstacle, Bretonneau se mit à l'œuvre, et en peu de temps il acquit les connaissances qui lui manquaient, au point de rester toute sa vie un latiniste élégant et érudit. C'est même à l'âge tardif auquel il commença cette étude qu'il attribuait sa supériorité sur ceux qui s'y sont livrés dès leur enfance.

Dans le but de prendre des renseignements, il fit un premier voyage à Paris vers le mois d'avril 1814, et il descendit chez son ami Cloquet. Ses lettres nous dépeignent l'intérieur de Cloquet, qui était un dessinateur de grand talent. Mais, à cette époque, les arts ne conduisaient pas encore à la fortune, et, malgré son mérite, Cloquet luttait péniblement pour élever ses enfants et avait connu plus d'un mauvais jour.

Cette situation précaire de son ami affligeait péniblement le cœur sensible de Bretonneau, et il avait souvent tenté de lui rendre service en intéressant à son sort M. et Mme de Villeneuve et leurs puissants amis. Cloquet avait deux fils, qui étudiaient eux-mêmes la médecine et

devaient laisser, l'un et l'autre, un nom honoré dans la science : Hippolyte Cloquet, qui soutint sa thèse la même année que Bretonneau et fut un remarquable professeur d'Anatomie, et Jules Cloquet, plus jeune de quelques années, qui devint professeur de Clinique chirurgicale à la Faculté et dont le nom et les travaux sont bien connus.

Pendant ce voyage d'exploration, Bretonneau vit ses amis et prit ses renseignements. L'important pour lui était de passer rapidement ses examens, car la place vacante qui lui était offerte à l'hôpital de Tours ne pouvait rester longtemps sans titulaire. Mais Duméril et Guersant étaient en situation d'aplanir tous les obstacles. Ces deux noms reviennent souvent dans la première partie de la Correspondance et méritent de nous arrêter un instant.

Constant Duméril, venu à Paris à l'âge de vingt et un ans, en 1795, s'était trouvé à l'École de santé, où l'avait envoyé le district de son pays natal, en même temps que Bretonneau, et avait contracté avec lui une de ces solides amitiés plus fréquentes autrefois qu'aujourd'hui, et que la mort seule peut dénouer. Doué d'une remarquable intelligence, d'une incomparable fermeté de caractère, il avait déjà parcouru une carrière extraordinairement brillante et rapide. Rival heureux de Dupuytren au concours pour les fonctions de chef des travaux anatomiques, bientôt distingué par Cuvier, qui lui donna la suppléance de sa chaire au Panthéon, nommé professeur d'Anatomie et de Physiologie à la Faculté en 1801, à la suite d'un concours où il bat Dupuytren pour la deuxième fois, suppléant, — à vingt-sept ans, — de Lacépède au Muséum d'histoire naturelle, médecin des hôpitaux, praticien recherché, écrivain érudit et consciencieux, assidu, en outre, aux réunions des sociétés savantes,

il supportait toutes ces charges sans faiblir et préludait à cette longue et prodigieuse existence, dont l'extraordinaire activité et les travaux incessants nous remplissent aujourd'hui d'étonnement.

L'origine de la liaison de Guersant avec Bretonneau remontait également aux jours de l'École de santé, à laquelle il avait été envoyé lui aussi par son département, en 1794. D'abord médecin à Rennes, il se fixa définitivement à Paris en 1803, et acquit rapidement, par son caractère et son travail acharné, l'estime de ses confrères et une clientèle considérable. Médecin à l'hôpital des enfants, et adonné à l'étude des maladies du jeune âge, — ce qui jusqu'alors n'avait pas été la même chose, — il créa, on peut le dire, la pathologie de l'enfance, qui n'existait pas avant lui ; et c'est à son école que se sont formés les praticiens qui s'adonnèrent depuis à cette branche de l'art. Son savoir étendu, ses remarquables qualités d'homme privé, une très grande bienveillance naturelle, lui avaient fait beaucoup d'amis et lui donnaient une influence considérable. Il était membre de l'Académie depuis sa fondation, médecin consultant du roi et un des rédacteurs les plus laborieux du *Dictionnaire de médecine* de l'époque, où presque tous les articles de thérapeutique générale, de la thérapeutique et des maladies de l'enfance furent écrits par lui.

Tels étaient les deux hommes qui eurent l'honneur de ramener Bretonneau à cette Faculté dont l'avait exclu l'irritable humeur de Boyer. Duméril et Guersant possédaient une grande influence, qu'ils devaient à leur caractère, à la considération dont ils jouissaient, autant qu'aux charges dont ils étaient revêtus. Sur leur proposition, le conseil de l'École décida que Bretonneau serait exempté

des trois premiers examens et qu'il n'aurait à soutenir que le quatrième (Médecine légale, Hygiène, Physique), le cinquième en latin (Médecine et Chirurgie clinique), et la thèse[1].

Cependant Bretonneau est retourné chez lui. Là il est repris de ses hésitations et ne donne plus signe de vie. Ses amis, qui le connaissent, le relancent. Ils lui ont coupé toute retraite. « Nous voulons, lui écrit Duméril, vous doctorifier malgré vous; apprenez que vous devez comparaître le 5 décembre devant MM. Sue, Bourdier et Le Roy, qui sont les meilleurs gens du monde et qui savent moins d'hygiène, de physique et peut-être moins de médecine légale que vous[2]. »

Il n'était plus possible de reculer, et peu de jours après avoir reçu cet avis, Bretonneau était à Paris. Logé près de Duméril, reçu et choyé par sa famille, il passe chez son ami la plus grande partie de son temps et essaie de travailler, quoique Duméril se moque de lui. Il lit cependant beaucoup, au point, dit-il, « de devenir une machine à lecture et d'être étourdi par toutes les sottises qu'il lit. » La Médecine légale surtout l'exaspère; il ne trouve dans les ouvrages spéciaux que « présomptions, graves futilités, et bien souvent des inepties[3] ». Il passa son

[1] Lettre de Duméril, 10 novembre 1814.

[2] Lettre de Duméril, 23 novembre 1814.

[3] A l'époque où Bretonneau écrivait ces lignes (1er décembre 1814), la Médecine légale, qui ne datait à proprement parler que de la fin du siècle précédent, était, en effet, à peine constituée à l'état de science. Malgré les importants travaux de Foderé, de Chaussier, de Sue, de Gilbert, de Marc, elle était encore obscurcie par un amas d'assertions douteuses et de citations indigestes et inutiles.

Ce ne fut qu à partir de 1821 qu'Orfila la fit entrer dans la voie expérimentale et lui donna un degré d'exactitude qui lui manquait et que Duvergie devait encore porter plus loin (1837). — T.

quatrième examen le 5 décembre, et le cinquième le 14 décembre.

Ces examens furent pour lui l'occasion d'un triomphe. Quoique sa modestie se refuse dans ses lettres à répéter tous les éloges qu'il reçut, on lit entre les lignes que l'accueil qui lui fut fait par les membres du jury ressembla presque à une réparation. Ils lui décernèrent la note « éminemment satisfait ».

Bretonneau apportait à Paris sa thèse toute prête, sauf les remaniements indispensables qu'il fit sous les yeux de Duméril et de Guersant. Il la soutint le 7 janvier 1815.

Il avait pris pour sujet l'étude de la compression dans les inflammations idiopathiques de la peau [1]. Comme c'est un des rares ouvrages imprimés que nous ayons de lui, qu'on peut déjà distinguer dans ce premier essai les qualités maîtresses d'observation qui caractérisent le talent de Bretonneau, et qu'on y voit poindre les doctrines qui ont fait sa célébrité, il nous arrêtera un instant.

La compression dans les affections idiopathiques de la peau avait déjà été préconisée par Theden ; mais son emploi était, — dans la pratique, — resté limité aux ulcères variqueux.

Bretonneau, conduit spontanément par ses propres remarques à observer l'efficacité de la compression, reprit en les élargissant les idées de ce chirurgien, et appliqua son traitement aux brûlures et aux érysipèles

[1] *De l'utilité de la compression et, en particulier, de l'efficacité du bandage de Theden dans les inflammations idiopathiques de la peau.* Th. de Paris, 1815, nº 3.

phlegmoneux, — cas dans lesquels Theden ne l'avait pas indiquée.

Sa thèse est principalement consacrée au traitement préventif ou curatif, par la compression, de ces dernières affections et aux observations personnelles qu'il apporte à l'appui de cette méthode ; mais elle offre cela de particulier, que le bandage qu'il préconise est non seulement un bandage compressif, mais encore une enveloppe imperméable. Il se compose d'un taffetas ciré, très fin, enduit d'une couche d'huile siccative, destiné à être appliqué sur la région malade, et d'une bande roulée, trempée dans un liquide résolutif. C'est donc aussi un bandage *antiseptique*.

Il ne faut pas se récrier. Le mot est en effet répété plusieurs fois par Bretonneau dans l'ouvrage, et il est manifeste, — si étonnant que cela nous paraisse à nous qui considérons l'antisepsie comme une expression nouvelle, appliquée à une conquête récente, — que le médecin de Chenonceaux connaissait l'influence nocive de l'air sur les plaies et avait voulu, tout en comprimant la région contuse ou enflammée, la soustraire au contact des germes infectieux de l'atmosphère, c'est-à-dire faire de l'antisepsie.

Dans le courant de la thèse, il s'écrie avec enthousiasme en parlant de son bandage : « Voilà l'antiphlogistique, l'*antiseptique* par excellence ; » et aillleurs : *De toutes les circonstances qui dans ce cas peuvent aggraver l'inflammation, une des plus puissantes sans doute est l'influence de l'air, surtout si ce fluide, qui se montre si peu nuisible dans l'emphysème artificiel, se trouve en contact soit avec des liquides épanchés, soit avec des solides privés en totalité ou en partie de leur vitalité.* Et

Bretonneau, énumérant ensuite les hypothèses qui peuvent être invoquées pour expliquer les effets curatifs de la compression, signale expressément la barrière opposée à l'action de l'atmosphère.

Ainsi, ce puissant esprit avait déjà entrevu en 1815 la cause véritable de l'altération des plaies et posé le principe de leur traitement. De son pansement au pansement ouaté de Guérin, aux pansements antiseptiques de Lister, il n'y a qu'un pas ; mais ce pas, il faudra plus d'un demi-siècle pour le franchir.

Les juges accueillirent avec faveur la thèse de Bretonneau, et il fut, entre autres, chaudement félicité par Antoine Dubois ; mais les idées nouvelles qu'elle renfermait leur échappèrent. Les hommes acceptent, en effet, difficilement les nouveautés qui heurtent les idées courantes, les opinions au milieu desquelles ils ont été élevés, et personne ne comprit que cette thèse contenait les germes et la doctrine qui a si complètement révolutionné la science médicale. Il retrouvait du reste parmi eux son vieil adversaire Boyer, que les nouveautés chirurgicales laissaient insensible, et qui accueillit durement le récipiendaire. « Sans avoir lu, dit Bretonneau, une ligne de ma thèse, il m'a dit sur le titre qu'il n'était pas possible d'appliquer une bande sur une jambe enflammée ; il a été révolté d'appliquer la compression au traitement de la brûlure, il m'a parlé assez grossièrement. »

Bretonneau ne devait pas rester sur ce jugement partial, et vingt ans plus tard un des plus illustres de ses élèves, Velpeau, devenu le successeur de Boyer, reprendra la méthode de son maître, l'appliquera dans sa pratique et en fera l'objet d'une importante commu-

nication à l'Académie de médecine[1] (16 mars 1833).

Cet incident, dont il rit lui-même, n'était pas fait pour altérer sa bonne humeur. Il avait du reste, pour se consoler des critiques de Boyer, son titre de docteur, les compliments d'Antoine Dubois, de Pinel, de Husson, les affectueuses félicitations de ses amis Duméril et Guersant ; et ses lettres nous le montrent jouissant sans arrière-pensée de la liberté d'esprit que laisse à tout étudiant l'heureuse issue de la définitive épreuve. Mais bientôt de nouvelles préoccupations le saisissent. M. de Kergariou, l'aimable préfet d'Indre-et-Loire, qui lui avait proposé une place de médecin en chef à l'hôpital de Tours, et qui avait tant insisté auprès de lui pour qu'il se résignât à compléter ses examens de doctorat, avait été remplacé par M. Destouches.

Le nouveau préfet se considérerait-il comme engagé par les promesses de son prédécesseur, et le ministre ratifierait-il lui-même le choix de son subordonné ? Aucun homme ne convenait moins que Bretonneau au métier de solliciteur. Plus tard, quand l'influence lui sera venue, il dépensera sans compter son crédit pour ses élèves et ses amis ; mais il ne saura jamais demander pour lui-même. Les événements se pressaient cependant. Un M. B..., médecin à Tours, faisait des démarches pour obtenir non seulement le service hospitalier qui avait été proposé par l'administration à Bretonneau, mais également le dépôt de vaccin auquel l'ingénieuse invention des tubes capillaires destinés à sa conservation lui

[1] Velpeau. — *Mémoire sur l'emploi du bandage compressif, dans le traitement de l'érysipèle phlegmoneux, de la brûlure et de plusieurs autres inflammations des membres.* (Arch. gén. de méd., juin 1833.)

donnait des droits incontestables. L'Académie avait, en effet, accepté avec empressement cette invention, qui, comme le disait Bretonneau lui-même, lui avait permis de propager le vaccin « par toute la terre », et il paraissait juste que la charge lui en fût confiée.

Ce M. B... était un concurrent dangereux : médiocre, souple et intrigant, possédant d'assez belles relations, il réalisait le type de ces médecins qui remplacent le talent par l'astuce, et substituent, — dans des luttes qui devraient être courtoises, — des menées souterraines savamment ourdies au mérite personnel qui leur fait défaut. La vie de province, — Bretonneau l'éprouvera plus tard cent fois dans sa vie, — est un terrain éminemment favorable à l'éclosion et au développement de cet astucieux personnage.

Il y a trois quarts de siècle de cela, B... n'est pas mort. Et qui de nous ne l'a rencontré sur son chemin?

Il s'en allait de par la ville et les salons et les bureaux du ministère, décriant Bretonneau, « homme qui ne sait que tourner et forger, mais qui n'est pas médecin. » Ignorant les relations intimes de son concurrent avec Chaptal, il s'adressait à celui-ci : « Croiriez-vous, Monsieur, lui disait-il, que notre ancien préfet propose pour médecin de notre hôpital de Tours un chirurgien de village, qui n'est même pas officier de santé, et qui ne met pas un mot d'orthographe? J'ai vu une de ses consultations, et il écrit du « cainé » au lieu de « séné », ce qui peut, vous le voyez, occasionner une méprise. »

Bretonneau, avec son insouciance accoutumée, ne faisait que rire de ces perfides propos; mais ceux-ci, répétés et appuyés par les protecteurs de B..., n'en faisaient pas moins leur chemin, et la nomination paraissait douteuse.

Il aurait fallu qu'il se mît lui-même en mouvement, qu'il se montrât, qu'il contestât les insinuations lancées contre lui ; mais c'était lui demander l'impossible. Heureusement ses amis veillaient, et ils étaient eux-mêmes tout-puissants. Chaptal et Duméril d'un côté, Husson de l'autre, emportèrent la nomination, et Bretonneau fut définitivement appelé au poste de médecin de l'hôpital de Tours, qu'au grand détriment de la science et de l'humanité, son insouciance avait failli lui faire perdre.

Il revint à Chenonceaux dans les derniers jours de janvier. Il projetait d'y conserver son domicile et de ne se rendre à Tours que pour y passer les quelques mois que durerait son service à l'hôpital ; — le reste de l'année, ce service devant être assuré par le suppléant. Cet arrangement, on le comprend, n'était pas fait pour durer, et à la fin de l'année 1815 nous le retrouvons fixé définitivement à Tours.

Avec cette année prend fin aussi l'activité de sa correspondance avec les amis de sa jeunesse, — non que leur amitié soit, en aucune façon, altérée, — elle subsistera jusqu'à la fin entre eux, toujours aussi vive et aussi ardente, et ils s'en donneront mutuellement, pendant toute leur vie, les témoignages les moins équivoques. Mais les grandes et incessantes occupations sont survenues de part et d'autre, de nouveaux et grands devoirs ont surgi, et les lettres sont devenues plus rares.

IV

Au moment où Bretonneau prend possession de l'hôpital de Tours, il a trente-sept ans, l'âge où l'homme arrive à la plus complète possession de ses facultés morales et de ses forces physiques. Son talent, mûri par l'étude et la méditation intensive, est guidé par la rigoureuse méthode d'observation à laquelle il a soumis son esprit. Il a déjà arrêté en lui-même certains des faits qu'il veut vérifier, d'autres qu'il se propose de rechercher, et il est armé de toutes pièces pour prendre part à la Révolution médicale qui se prépare.

A cette époque, les esprits avancés pressentaient bien les profondes modifications qui allaient bientôt bouleverser la science. La nosographie de Pinel ne pouvait plus satisfaire les intelligences médicales qui examinaient de près les problèmes de la pyrétologie, et sa méthode de classification chancelait sur ses bases.

Nombre de médecins comprenaient que la science, bornée à l'observation des symptômes, avait fini son temps, et qu'à côté des appréciations tirées de l'état général, il fallait placer la connaissance de l'état local; que la distinction des espèces morbides ne pouvait être établie par les signes extérieurs, mais devait être basée sur l'étude approfondie des lésions organiques. Ces mé-

decins appartenaient surtout à l'École anatomo-pathologique qui commençait à s'ébaucher, et dont Morgagni peut être considéré comme le promoteur. En montrant, en effet, dans son impérissable ouvrage[1], les richesses de connaissances que dévoilent les pénibles travaux de l'autopsie, ce savant fameux, qu'Haller appelait l' « irrefragabilis autor », et dont on a pu dire qu'il n'avait écrit que des chefs-d'œuvre, ouvrait dès la fin du XVIIIe siècle l'avenir aux générations scientifiques qui venaient après lui.

A l'aurore du siècle suivant, Bichat féconde les germes déposés dans la science par le médecin de Forli, et proclame à son tour la nécessité de l'Anatomie pathologique et de la localisation des maladies[2]. Désormais la voie est ouverte. Prost écrit en enfant perdu, dès 1804, un ouvrage qui ne fut pas alors remarqué comme il le méritait. L'heure était peut-être prématurée. Dans ce livre il montrait déjà que les fièvres muqueuse, ataxique, adynamique, ont leurs localisations anatomiques dans l'intestin grêle, et sont liées à l'inflammation de la muqueuse intestinale[3]. Petit et Serres publient à leur tour, en 1814, cette monographie célèbre qui eut un si grand retentissement, et dans laquelle ils décrivaient, sous le nom de fièvre entéro-mésentérique, les signes classiques et les lésions d'une maladie qui n'était autre que la dothiénentérie[4]. Tous deux serraient de près la vérité, et ébran-

[1] Morgagni. — *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis. Libri quinque* (Venetiis, 1760).

[2] *Anatomie générale.* Bichat.

[3] Prost. — *Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps.* Paris, 1804.

[4] Petit et Serres, *Traité de la fièvre entéro-mésentérique.* Paris, 1813.

laient fortement la doctrine des fièvres essentielles, mais ils commettaient encore chacun une incalculable erreur. Prost, en effet, n'avait pas vu l'unité de la maladie, et signalait des lésions qu'il croyait être affectées à diverses espèces morbides, tandis que Petit et Serres pensaient avoir découvert, dans leur fièvre entéro-mésentérique, une affection nouvelle très voisine des fièvres ataxique, adynamique et muqueuse, et, au lieu de simplifier l'ancienne classification, la dotaient d'une maladie de plus.

Sur ces difficiles problèmes qui agitaient alors les esprits, Bretonneau avait fréquemment médité dans sa solitude de Chenonceaux. Sa sagacité se refusait à suivre les nosologistes dans ce dédale de classifications qui transformaient artificiellement les maladies, — d'après les manifestations extérieures, — en entités fictives et arbitraires. Sa pénétration naturelle, aiguisée par la connaissance approfondie des anciens auteurs, ne pouvait se borner à la contemplation des mouvements vivants et de l'ensemble de la symptomatologie. Son œil exercé s'était efforcé de sonder la genèse des maladies à travers le voile des phénomènes morbides, et soit qu'il ait pu pratiquer des nécropsies, soit, ce qui est plus probable, que par une extraordinaire intuition il ait deviné la lésion, il savait, dès 1812, que l'essentialité des fièvres continues reposait sur une base illusoire, et que c'était dans l'anatomie pathologique de l'intestin qu'il fallait chercher leur détermination locale[1].

Sur le nouveau théâtre où il se trouvait transporté, il n'eut pas longtemps à attendre la démonstration des idées

[1] Velpeau. — *Loco citato.*

auxquelles il s'était arrêté, et de graves événements devaient rapidement le servir.

De 1818 à 1819, plusieurs épidémies de fièvres continues ravagèrent le département d'Indre-et-Loire, et de nombreux malades encombrèrent les salles de l'hospice. C'est alors que Bretonneau montra une activité inconnue jusqu'alors en ce lieu, et qui ne s'est après lui jamais renouvelée. Arrivé à l'hôpital dès l'aurore, il y passait sa matinée pour y retourner dans la soirée. Tous les malades étaient examinés avec un soin minutieux et une attention de chaque instant. Les traits de la maladie étaient notés avec une exactitude scrupuleuse, et chaque patient était le sujet d'une observation dont la rédaction était tenue soigneusement à jour. Les autopsies de tous ceux qui succombaient étaient pratiquées par lui-même avec la plus scrupuleuse attention, les lésions cadavériques consignées par écrit et les pièces anatomiques conservées avec soin. Dans ces recherches qu'il poursuivit pendant des années, on ne peut mieux le comparer qu'à un voyageur, qui ne connaîtrait un pays que par une description imaginaire ou incomplète, et qui veut à son tour l'explorer lui-même, sans tenir compte du tableau vrai ou faux qui lui a été tracé. Chemin faisant, il relève les erreurs commises, complète des faits qui ont été insuffisamment examinés, constate que des particularités signalées n'existent pas, et découvre des régions qui ont passé inaperçues aux premiers explorateurs.

Tel était le médecin de Tours, refaisant l'étude clinique et nécroscopique de la fièvre continue, et apportant à ses investigations une patience d'observation, une ténacité et une puissance d'analyse qu'aucun médecin, — sauf peut-être Louis, — n'a jamais égalées. Aussi eut-il la satisfac-

tion d'atteindre son but, et il fut bientôt manifeste et démontré, par la clinique comme par l'anatomie pathologique, qu'il avait trouvé la solution du problème des fièvres.

Il vérifia d'abord la découverte de Prost et de Petit et Serres, et constata que l'altération de l'intestin était bien la lésion matérielle et appréciable des épidémies qui désolaient alors la Touraine. Mais il alla alors bien plus loin que ces observateurs : pendant, en effet, que les auteurs de la fièvre entéro-mésentérique se bornaient à signaler des ulcères intestinaux et des engorgements des ganglions, Bretonneau vit clairement que cette lésion avait son siège précis dans les glandes ou follicules des tubes digestifs, glandes de Payer et de Brunner. Il étudia l'évolution des altérations de ces glandes et reconnut qu'elles étaient comparables à une éruption parcourant, — sous l'influence d'un état général et dans un ordre régulier, — diverses phases, à la façon d'une pyréxie exanthématique ; il consacra cette analogie, et l'idée de spécificité qu'il y attachait, en lui donnant la dénomination de « Dothinentérite » ou « Dothinentérie » (de δοθιήν, bouton, pustules, furoncles, et ἔντερον, intestin), 1818 [1].

En même temps, il ramenait à sa valeur l'engorgement des ganglions, et il établissait qu'ils ne s'altéraient que secondairement.

Il consacrait enfin l'importance de sa découverte et l'unité de la maladie, en démontrant que les diverses affections décrites sous les noms de fièvres adynamique, ataxo-adynamique, muqueuse, putride, entéro-mésenté-

[1] Bretonneau écrivait « dothinenthérite ». L'usage a prévalu d'orthographier, conformément à l'étymologie grecque : « dothiénentérite. » — T.

rique, n'étaient que des formes de la même affection, de la dothiénentérie[1].

Ainsi, *localisation intestinale, unité de la maladie* démembrée jusqu'alors et éparpillée sur cinq ou six points n'ayant entre eux que des différences extérieures, *spécificité*, tels sont les trois grands faits que, dès 1818, Bretonneau peut mettre en évidence. Ces magnifiques découvertes qui dominent aujourd'hui la science contemporaine, et qui sont indestructiblement établies, furent loin, on le sait, de triompher immédiatement. Du temps de Bretonneau, la presse médicale était dans l'enfance, relativement à ce qu'elle est devenue aujourd'hui; les difficultés des communications opposaient une invincible barrière à la diffusion des idées et des opinions, et des esprits progressifs n'avaient pas encore inventé le « reportage » scientifique. D'un autre côté la modestie, le désintéressement de Bretonneau, son indolence même, ne se prêtaient guère à la vulgarisation de ses doctrines en

[1] « C'est quelques mois après avoir pris le service de l'hôpital de Tours que Bretonneau attira l'attention de son modeste auditoire (car nous n'étions pas plus de douze à quinze) sur la fièvre entéro-mésentérique de Petit et Serres, muqueuse ou catarrhale de Rœder et Wagler, *entérite qui est l'effet d'un agent spécifique transmissible...* A partir de ce jour, il nous lut souvent des passages de ces deux ouvrages; puis, après nous avoir montré l'affinité et les différences qui existent entre cette maladie et la variole, il nous fit voir que la fièvre bilieuse ainsi que celles dites adynamiques, ataxiques, n'étaient que des nuances de cette maladie; que dans cette entérite, *effet d'un agent spécifique transmissible*, l'un des moments les plus à redouter est celui où les plaques de Brunner et Payer laissaient aller leurs bourbillons, que les ulcérations et les accidents qui en résultaient sont comparables à ce qui se fait sous les boutons de la variole, par le fait de la résorption purulente; il ajoutait à sa démonstration que chaque agent a sa manière d'agir, que le vésicatoire n'agit pas comme la moutarde, ni la pince à cautère comme l'acide sulfurique ou le fer rouge. C'est à partir de ce moment que, pour nous, la *spécificité* fut un fait démontré. » Miquel. (Lettre d'un vétéran de l'école de Bretonneau au professeur Bouillaud; Tours, 1874.)

dehors de l'hôpital où il se livrait à ses recherches et du petit cénacle de disciples qui suivait son enseignement. La localisation intestinale entrevue par la plupart des observateurs de l'École anatomo-pathologique, et qui répondait aux idées du jour, fut admise après l'exposé que Trousseau fit des travaux de son maître [1]. L'unité de la maladie ne fut universellement acceptée qu'après le beau livre de Louis [2], en 1829, ouvrage composé avec d'immenses matériaux accumulés par la patience de l'auteur pendant des années, mais dont l'idée originale n'est autre que le principe posé par le médecin de Tours [3].

On doit distinguer, en effet, dans le célèbre ouvrage de celui que l'on a appelé le chef de l'École médicale d'observation, deux éléments d'une portée bien différente: un fait et une idée. D'un côté, le fait qui est la méthode, le soin minutieux de l'observation, la réunion de nombreux

[1] *De la maladie à laquelle M. Bretonneau a donné le nom de dothinenthérite ou dothinenthérie.* (Arch. gén. de méd., 1826.)

[2] Louis. — *Recherches anatomiques, pathologiques et thérapeutiques sur les maladies connues sous le nom de gastro-entérite, fièvre putride, adynamique,* etc. Paris, 1829.

[3] Bretonneau l'avait reconnu dès 1818 et proclamé dès 1820, comme on peut le voir dans la correspondance de Velpeau, à une époque où Louis, médecin à Odessa, n'était pas encore né à la vie scientifique. Il y a donc une injustice criante à voir dans Louis, — comme on le fait de nos jours, — le restaurateur de l'unité des fièvres essentielles. La vérité est qu'il a apporté un supplément de preuves à la découverte de Bretonneau, qu'il fut un admirable numériste, entassant observations sur observations et amoncelant des montagnes de feuilles obituaires avec une patience bénédictine qui a fait dire de lui ce mot paradoxal: *La patience, c'est le génie.*

Non, la patience n'est pas le génie, l'observation ne l'est pas davantage. Il y a longtemps que l'on a dit que celle-ci était compatible avec la médiocrité intellectuelle, et ce n'est pas de nos jours, — où, dans toutes les branches des connaissances humaines, des hommes de la plus mince valeur ont tant abusé de la méthode d'observation, — que l'on pourra contester cette appréciation. L'observation n'est, en effet, qu'un moyen de connaître à l'usage et au service de la raison. Pour voir les choses

documents, et leur classification numérique. De l'autre, l'idée première qui a inspiré le travail : l'unité de la fièvre typhoïde. Or cette notion que Louis a fait définitivement prévaloir, il la tenait de Bretonneau ; et sans elle, sans cette idée qui imprime à ses observations la marque du génie, celles-ci n'auraient jamais été qu'un recueil de compilations sans valeur.

Quant à l'autre terme du problème, la spécificité, qui est aujourd'hui le plus beau titre de gloire du médecin de Tours, on sait qu'il n'a été définitivement résolu que de nos jours par les récentes découvertes bactériologiques qui ont matériellement démontré sa conception géniale sur la genèse des maladies.

En même temps que Bretonneau poursuivait ses travaux sur la dothiénentérie, un autre grave sujet de recherches s'imposait à son attention. Une meurtrière épidémie de croup venait s'ajouter à l'épidémie de fièvre continue qui déjà sévissait dans le centre de la France (1818).

On sait quelle confusion régnait également, à cette

telles qu'elles sont, la patience et les procédés ordinaires de l'entendement humain sont des instruments suffisants. Le génie, au contraire, est l'illumination soudaine qui enfante l'idée vraie, celle qui devra triompher un jour ou l'autre, et que la volonté la plus tenace, les efforts de travail les plus puissants sont, sans elle, impuissants à faire naître.

Il y a donc cette différence entre Bretonneau et Louis. Le premier découvrit et proclama l'unité des fièvres essentielles. Le second, — neuf ans après, — apporta une nouvelle démonstration à l'idée géniale de Bretonneau, en s'appuyant sur la méthode numérique dont le programme était contenu dans cette formule qui eut son heure de célébrité : *numerandæ et perpendæ observationes*.

Il s'assimila cette idée, puis il la démarqua de ce terme caractéristique de dothiénentérie que lui avait attribué le médecin de Tours, et lui donna l'incompréhensible nom de fièvre typhoïde, que les contemporains eurent la faiblesse d'adopter et que nous avons eu l'injustice de conserver. — T.

époque, dans la nomenclature des maladies de la gorge. On y retrouvait le même chaos que dans la nosologie des affections pyrétiques, et l'angine maligne, l'angine gangreneuse, l'ulcère syriaque, le croup, l'angine couenneuse, etc., qui avaient traversé les siècles à l'état d'entités, étaient encore considérés comme des affections distinctes. En vain les médecins de l'antiquité avaient-ils, avec Arétée, entrevu la vérité. En vain, quelques observateurs sagaces, Mercado[1], Sgambati[2], Huxham[3], avaient-ils suivi la tradition léguée par Arétée. En vain, un médecin américain du XVIIIe siècle, Bard, avait-il reconnu les principales formes de la diphthérie et les avait-il réunies en une seule et même maladie[4]; l'affection couenneuse du larynx avait continué à être considérée comme une maladie locale et à être séparée de l'angine maligne; et au concours de 1783, établi par la Société de médecine royale, comme au concours international décrété par Napoléon Ier en 1807, cette même séparation arbitraire avait été maintenue par tous les auteurs. On verra, du reste, dans les lettres de Velpeau et de Trousseau, l'inimaginable confusion qui régnait encore de 1821 à 1830 dans les cliniques de Paris, et quels efforts durent faire les élèves de Bretonneau auprès des chefs de service pour rectifier leur jugement et leur faire connaître les caractères de l'angine croupale.

[1] Mercado. — *Consult. morb. complic., et grav.* Francof., 1614. Consult. 14.

[2] Sgambati. — *De pestilenti faucium adfectu Neapoli sævienti, opusc.* Neapoli, 1620.

[3] Huxham. — *A Dissertation on the malignant sore throat.* London, 1757.

[4] Bard. — *Recherches sur la nature, la cause et le traitement de l'angine suffocante.* (Traduction de Ruette. Paris, 1810.)

Bretonneau étudia l'épidémie de croup dont il était le témoin avec le même soin d'observation qu'il avait apporté à ses recherches sur la dothiénentérie, contrôlant sans cesse la clinique par l'anatomie pathologique et l'expérimentation, et projetant sur les faits qu'il découvrait les clartés que lui donnait l'histoire. Il ne tarda pas à se reconnaître dans le dédale des angines graves, comme il s'était reconnu dans le labyrinthe des fièvres essentielles, et constata l'identité de nature des diverses affections connues sous le nom d'angines gangreneuses, de croup, d'ulcère malin, etc. Il établit d'une façon irréfragable qu'elles n'étaient que des manifestations différentes d'une seule et même maladie, à laquelle il donna le nom caractéristique de Diphthérite, de διφθέρα, membrane. Cette dénomination lui est restée et établit — en même temps que l'immortelle découverte de Bretonneau — la spécificité de l'affection.

Il reconnut d'abord que la gangrène n'était pour rien dans l'angine dite gangreneuse, et que les prétendues eschares de la gorge étaient constituées par la fibrine exsudée par les muqueuses enflammées. Il constata par une série d'autopsies que les fausses membranes du larynx et de la trachée se continuaient avec celles du pharynx et des fosses nasales; et, renouvelant la tentative de Bichat[1], il démontra par l'analyse chimique l'identité de ces membranes. S'il alla trop loin en niant absolument l'angine gangreneuse, la rareté de cette affection et la confusion dont elle était l'objet lui servent d'excuse.

Il montra que dans le croup, comme dans la diphthérie, il y a de part et d'autre sur la muqueuse enflam-

[1] Bichat. — *Traité des membranes.*

mée, mais intacte et non ulcérée, exsudation de fausses membranes; que l'inflammation qui provoque la formation de la fausse membrane est une phlogose spécifique absolument différente des autres inflammations qui atteignent les mêmes tissus, et aussi séparée de l'inflammation catarrhale que la pustule maligne l'est du zona, plus distincte de l'angine scarlatineuse que la scarlatine elle-même l'est de la variole, et qui n'est pas plus le dernier terme du catarrhe, que la dartre squameuse l'est de l'érysipèle. Et, comme démonstration de cette doctrine, il s'attacha à préciser les caractères qui séparent la diphthérie des autres variétés pathologiques, de l'angine couenneuse, de l'angine scarlatineuse, de l'angine couenneuse mercurielle et de l'angine striduleuse. Depuis Home[1], cette dernière affection, que Millar avait appelée « asthme laryngé », était confondue avec le croup. Bretonneau en traça le tableau avec une admirable exactitude, et la remit à sa place dans le cadre nosologique.

Désormais la lumière est faite, la diphthérie est fondée en tant qu'espèce morbide, et, dès le mois de janvier 1821, Bretonneau pouvait apporter à l'Académie de médecine les importants résultats de ses premières observations. Mais il continue ses recherches; l'épidémie de la Ferrière (1825), celle de Chenusson (1826), lui fournissent de nouvelles études cliniques, de nouvelles nécropsies, de nouveaux documents anatomo-pathologiques. Il confirme, complète ou rectifie ses premières observations. Il proclame la contagion de la maladie, étudie son mode de transmission et publie enfin, en 1826, ce livre sur la

[1] Home. — *An Inquiry into the nature, cause and cure of the croup.* Edinburgh, 1765.

« diphthérite », qui devait avoir un si grand retentissement, qui désormais fera autorité dans la science et restera encore de nos jours l'ouvrage original et classique par excellence, celui qui est la source primitive à laquelle tous les auteurs devront, pour s'éclairer, toujours avoir recours [1].

La spécificité de la diphthérie reconnue, son identité établie, il restait à constituer la médication. On sait ce qu'elle était alors : émissions sanguines, vomitifs, vésicatoires, — tout l'arsenal de la médecine physiologique. Du moment où la doctrine était fausse, la thérapeutique était funeste. Bretonneau n'hésita pas, en condamnant la première, à réformer la seconde.

Dans une maladie infectieuse, de nature septique, qui jette les malades dans un état de prostration considérable, les émissions sanguines ne pouvaient qu'accélérer les progrès de l'affection en activant l'épuisement du malade. Bretonneau les proscrivit, et c'était un acte de courage, à une époque où les doctrines de Broussais gouvernaient despotiquement l'opinion, et où les saignées et les sangsues constituaient la médication classique par excellence des inflammations. Les vésicatoires, dont il avait reconnu les dangers et l'inutilité, ne pouvaient pas davantage trouver grâce devant lui. Et quant aux vomitifs, si Bretonneau les admet, c'est avec la sage mesure où ils sont encore conseillés aujourd'hui, dans le but exprès de favoriser l'expulsion des productions diphthéritiques, et en prenant garde de ne pas affaiblir le malade.

Au traitement de l'École physiologique, Bretonneau

[1] Bretonneau. — *Des inflammations spéciales du tissu muqueux et, en particulier, de la Diphthérite ou inflammation pelliculaire,* etc. Paris, 1826, in-8°.

substitua la médication locale, dont les astringents, les cathérétiques et les caustiques constituaient la base. Cette innovation, qui eut alors une si grande portée, vient de recevoir une nouvelle consécration par de récentes découvertes bactériologiques, et on nous permettra à ce sujet une courte digression.

Si, depuis les travaux du maître de Tours, tout le monde a été en effet d'accord sur la nature infectieuse et contagieuse de la maladie, on a discuté cependant jusqu'à nos jours le problème que posaient les manifestations de l'infection ; les uns subordonnant — comme le voulait Bretonneau — les phénomènes généraux aux accidents locaux pseudo-membraneux, les autres ne voyant dans ceux-ci que des accidents consécutifs à une infection générale d'emblée.

Cette question, si intéressante au point de vue doctrinal, offre la plus haute importance pour le traitement ; car il est manifeste que si la diphthérie est une maladie « totius substantiæ », générale primitivement, et dont les accidents ne sont que des manifestations secondaires, le traitement doit être surtout général ; la médication locale n'a plus qu'une importance relative, et Bretonneau et ses disciples jusqu'à nos jours se sont absolument trompés.

Si, au contraire, la maladie est locale au début et ne devient générale que par la résorption des produits qui proviennent de l'altération des fausses membranes, une médication locale énergique s'impose dès l'apparition des premiers accidents. Aujourd'hui le doute n'est plus possible, et c'est Bretonneau qui avait vu clairement le processus de l'infection. Elle est en effet primitivement locale, et elle pourra — comme le montre la clinique —

rester localisée à la région contaminée ou être suivie d'un état général plus ou moins grave. L'agent de cette infection est le bacille décrit par Klebs (1883), puis par Læflers (1884), et plus récemment étudié par Roux et Yersin[1]. Ces expérimentateurs, en effet, ont démontré que l'existence de la fausse membrane est nécessairement subordonnée à la présence du bacille de Klebs, que ce bacille ne pullule qu'au niveau de l'exsudation diphthérique et n'existe pas dans les organes d'animaux morts d'infection. Les accidents généraux sont au contraire sous la dépendance d'un poison sécrété par ce bacille, et la présence de ce poison est expérimentalement reconnue.

Au mérite d'avoir substitué une médication rationnelle, et dont la justesse est aujourd'hui expérimentalement démontrée, à un traitement perturbateur et périlleux, Bretonneau ajouta la gloire de l'application méthodique de la trachéotomie, à cette terrible et émouvante période de la diphthérie, où celle-ci, envahissant les canaux bronchiques, menace le malade d'une asphyxie imminente. Cette opération, qui avait été conseillée par Stoll, avait été pratiquée pour la première fois, à Londres, avec un succès fort contesté. Le médecin de Tours la tenta d'abord cinq fois infructueusement ou avec des demi-succès, et, sans se laisser décourager par ce revers, fit, en 1825, un nouvel essai[2].

[1] Roux et Yersin. — *Annales de l'Institut Pasteur,* 1888.

[2] Les biographes de Trousseau disent que Bretonneau l'avait seulement tentée trois fois. C'est une erreur accréditée — il est vrai — par Trousseau lui-même. (*Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris,* 1er vol., p. 465.) Mais nous avons le propre témoignage de Bretonneau : « Cinq fois, dit-il, je l'avais pratiquée et n'avais obtenu que de cruels demi-succès. » (*Arch. gén. de méd.* Janvier 1855.)

Si nous relevons cette erreur de chiffre, qui paraît cependant sans

Cette histoire est bien connue. Il s'agissait de la fille du comte de Puységur, un des plus intimes amis de Bretonneau, Élisabeth de Puységur[1], que la Correspondance désigne familièrement sous le nom de « Babeth ».

Le comte de Puységur avait déjà perdu trois enfants enlevés par le croup. Le quatrième, une fille âgée de quatre ans, se mourait sous les yeux du père désespéré et du médecin impuissant et désolé; et peut-être que le chagrin du médecin égalait celui du père. C'est alors que Bretonneau, voulant faire une suprême tentative pour arracher à la mort une enfant qu'il aimait comme sa fille, proposa à M. de Puységur l'opération, sans lui dissimuler sa nouveauté, ses dangers et les insuccès qu'il avait éprouvés. Il s'adressait à une intelligence ouverte, capable de le comprendre, et à un caractère ferme et bien trempé, habitué aux énergiques décisions.

« Faites, dit le père, comme pour votre enfant. »

L'enfant fut sauvée, et la trachéotomie fut fondée ce jour-là comme méthode opératoire. Préconisée à partir de ce moment par Bretonneau, vulgarisée par le merveilleux talent de Trousseau, elle entra dans la pratique courante et a sauvé depuis des milliers d'existences.

Il était nécessaire, dans une notice de ce genre, de reproduire un exposé sommaire, — quoique cela ait été fait bien des fois, — de ces grandes découvertes qui modifièrent si profondément les doctrines de l'époque et ont exercé une si grande influence sur celles de notre

importance, c'est qu'elle fait ressortir la profonde conviction et la rare ténacité du médecin de l'hôpital de Tours, qui, après avoir échoué cinq fois dans une opération considérée alors comme une périlleuse utopie, ne recule pas devant une sixième tentative. — T.

[1] Aujourd'hui comtesse de Billy.

temps. Elles conduisirent en effet plus tard Bretonneau à élever avec une admirable intuition le problème dont il avait surpris la solution, à en généraliser le principe et à formuler cette grande et profonde doctrine à laquelle il a attaché son nom, la doctrine de la spécificité.

Pour comprendre tout ce que cette doctrine, qui nous paraît aujourd'hui si simple, contenait à cette époque de neuf et d'original, et pour apprécier les longues résistances auxquelles elle se heurta, il faut se reporter à la situation médicale vers 1820.

La Médecine, sous l'influence de Broussais, avait subi une révolution qui ne peut guère être comparée qu'à celle que d'autres réformateurs avaient imposée à l'ordre politique et social à la fin du siècle précédent. L'auteur de l'*Examen de la doctrine généralement adoptée*, poursuivant avec une logique outrée les vues encore timides des localisateurs de l'École anatomo-pathologique, avait fait table rase de la nosographie de Pinel et renversé violemment l'échafaudage dogmatique que le médecin de la Salpêtrière avait laborieusement construit.

Sur les ruines qu'il amoncela, il reconstruisit un système aussi séduisant par sa simplicité qu'il était exagéré dans son exclusivisme, et redoutable dans ses conséquences thérapeutiques. Empruntant à Brown le fond commun de sa doctrine, il proclama que toutes les maladies proviennent d'une irritabilité des tissus, et procèdent de l'action intempestive des agents susceptibles d'exagérer cette propriété.

Les irritants sont donc les seules influences morbifiques ; il faut, suivant lui, pour remettre les fonctions dans leur état physiologique, chercher à éteindre cette irritation, d'où la méthode antiphlogistique.

Dans ce système, loin d'être hostile à l'étude et à l'importance des lésions dans les maladies, Broussais proclamait que ces altérations en sont le fait majeur et causal. La lésion n'est plus un effet, elle est le point de départ, le fait primordial. Tous les symptômes en dépendent et ils ne sont eux-mêmes que le « cri de l'organe souffrant ». Ce cri, du reste, est toujours à peu près le même, c'est l'écho de l'estomac et de l'intestin. C'est à la surface de leur muqueuse que viennent aboutir toutes les causes morbifiques, toutes les souffrances locales ou générales. Les diathèses sont des entités imaginaires, de ridicules *ontologies*. Les fièvres n'existent pas ; il n'y a que des mouvements fébriles symptomatiques d'une gastro-entérite. Il n'y a pas non plus de maladies spécifiques. La syphilis, les pyrexies exanthématiques, les fièvres dites essentielles ne sont pas plus épargnées que les fièvres paludéennes, et l'interprétation de celles-ci est des plus simples : les miasmes enflamment l'estomac et produisent une gastro-entérite par inflammation.

A vrai dire, la gastrite et la gastro-entérite deviennent l'unique maladie de la pathologie, ou la compagne tyrannique de toutes les maladies ; et de même qu'il n'y a plus dans ce système qu'une maladie unique : l'inflammation de l'estomac, il n'y a plus aussi qu'une seule thérapeutique, celle qui consiste à enrayer l'inflammation de cet organe, et c'est la médication antiphlogistique.

Tel est, à grands traits, — car il est trop connu pour être ici l'objet de plus longs développements, — le système imposé par Broussais. Il consacrait à la vérité un incontestable progrès en restituant à l'inflammation la place qu'elle doit occuper en pathologie et en ramenant les fièvres essentielles à l'unicité, par la localisation dans

le tube digestif de la lésion inflammatoire. Malheureusement, son esprit de systématisation à outrance édifia sur des faits vrais tout un ensemble d'erreurs et de paradoxes dont la conception nous paraît extraordinaire et que personne ne croirait aujourd'hui dignes d'une réfutation sérieuse. Mais à l'époque où parut le médecin du Val-de-Grâce, les temps étaient mûrs pour une réforme, et les bons esprits — nous l'avons vu — ne pouvaient plus se contenter du chaos des anciennes doctrines.

L'état de l'opinion offrait donc un terrain favorable à l'entreprise de Broussais ; mais sa réalisation fut surtout rendue possible par les impétueuses qualités qui constituaient son génie.

Sa doctrine, présentée et défendue avec une entraînante et fougueuse éloquence qui ne supportait aucune contradiction, avec une véhémence de langage qu'aucune considération ne pouvait refréner, avec une dialectique déclamatoire violente et imagée d'invectives et d'épithètes sonores, groupa rapidement autour de lui un grand nombre de disciples.

Avec ce talent particulier qu'ont certains hommes à jeter aux foules une formule qui les séduit et les entraîne, Broussais donna à son système le nom de « Médecine physiologique ».

Le mot fit fortune, et la nouvelle méthode, acclamée par des disciples enthousiastes, s'imposa comme une dictature dont Broussais fut le tribun aux générations médicales. Ce ne fut pas cependant sans soulever d'ardentes polémiques et de vives hostilités; et la domination de la doctrine physiologique fut troublée par des luttes passionnées qui ont fait de cette époque la période la plus orageuse de l'histoire de la Médecine.

L'opposition la plus redoutable lui vint précisément de l'École anatomo-pathologique, sur laquelle — pour édifier sa méthode — s'était appuyé Broussais, et dont son exclusivisme outré avait fait dévier le mouvement, pour le convertir à son profit en système médical. Elle se composait alors d'un petit groupe d'hommes qui travaillaient en silence à fonder sur de patientes observations, sur l'étude minutieuse des caractères extérieurs des lésions, l'ensemble des doctrines que représentera un jour l'École de Paris.

Ayant à sa tête Bayle, et surtout Laennec, — bientôt dans tout son prestige de la découverte de l'auscultation, — sourde aux sarcasmes de Broussais et aux clameurs de ses adeptes, elle opposa aux doctrines nouvelles une âpre et dédaigneuse résistance qui sauva certainement l'anatomie pathologique d'un obscurcissement passager. C'est elle, en effet, qui fut l'âme et le foyer de l'opposition au physiologisme systématique. C'est dans son sein que se conservèrent les enseignements du passé, dans ce qu'ils avaient de compatible avec les notions récemment acquises, et que se continuèrent les traditions de l'enseignement de Corvisart, qui avait su allier le culte des anciens maîtres au perfectionnement de l'exploration des organes. C'est de cette école que devaient sortir les travaux de Bretonneau, de Cruveilhier et bientôt d'Andral, qui mirent fin au règne de la doctrine de Broussais — au moins dans ce qu'elle avait de contradictoire et d'absolu.

V

Telle était la situation médicale, au moment où Bretonneau édifiait sa doctrine de la spécificité. Formé aux leçons de Corvisart, ami de Bayle, condisciple de Laennec, le médecin de l'hôpital de Tours appartenait à la seconde de ces écoles. Il était du petit nombre de ceux qui avaient prévu de bonne heure les profondes modifications qui allaient s'opérer dans la science, et qui avaient recherché dans l'étude des altérations anatomiques la solution du problème des accidents morbides. Du fond de sa province, il avait suivi la naissance et les progrès de la doctrine de Broussais, en avait saisi le côté paradoxal et systématique, et vu clairement le danger qu'elle faisait courir à l'école d'observation qui travaillait à se fonder.

Dès 1816, dès l'apparition du fameux pamphlet de l'*Examen*, Bretonneau, par ses recherches sur la diphthérie et la dothiénentérie, entre dans la lutte et dessine des positions qu'il ne devra plus quitter. Mais ce n'est pas en prenant part aux ardentes polémiques qui divisaient alors le monde médical que le médecin tourangeau attaque et sape la doctrine physiologique. C'est dans son modeste hôpital de Tours, devant un très petit nombre de disciples, qu'il livre le secret de ses découvertes et les oppose aux doctrines du médecin du Val-de-Grâce.

C'est dans ses causeries familières qui remplacent dans son service les leçons cliniques, et qui, — sous une forme brève et piquante, — décèlaient son profond esprit et son incalculable bon sens, qu'il expose à ses élèves les vices du despotique système qui pesait alors sur la Médecine.

Il fait passer ses convictions dans l'esprit de ces jeunes gens, leur inculque son aversion pour la doctrine physiologique; et ce sont eux qui, dès leur arrivée à Paris, se rangeant — au nom des doctrines de Bretonneau — parmi les plus redoutables adversaires du chef de l'École physiologique, poursuivent la lutte pour le compte de leur maître. C'est sous l'ardente pression de Trousseau et de Velpeau qu'il publie bientôt ses deux mémoires sur la diphthérie et la dothiénentérie, qui portent à la méthode du réformateur des coups dont elle devra périr. C'est en effet dans ces brefs travaux qu'il faut chercher l'interprétation de la doctrine de la spécificité et la clef de voûte de l'édifice qu'a élevé Bretonneau.

« La spécificité des maladies, y disait-il, est prouvée par une telle masse de faits, que peut-être il n'y a pas une vérité mieux démontrée et plus féconde. Elle a été plus ou moins expressément reconnue dans tous les âges; les divers noms donnés aux phlegmasies cutanées en font foi, et les médecins mêmes qui refusent de l'admettre, lorsqu'elle contredit leur théorie, lui rendent hommage dans leur pratique. C'est sur la notion plus ou moins exacte, nette ou confirmée, avouée ou tacite, d'un caractère spécifique, qu'a toujours reposé le diagnostic de la plupart des maladies; sans cette notion, l'issue du plus grand nombre ne peut être prévue; sans elle le choix, l'à-propos des moyens thérapeutiques restent toujours

indécis, et, loin de pouvoir compter sur leur succès, on ne sera pas même assuré de leur innocuité. »

Mais le médecin de Tours n'en resta pas là.

De bonne heure il généralisa en doctrine ses vues sur la spécificité, et, prenant corps à corps les doctrines de Broussais, il s'attaqua au système lui-même. S'il ne publia pas l'ensemble de ses idées, nous savons que Trousseau les recueillit de lui et se donna la mission de les propager et de les défendre.

La théorie de la spécificité développée par Trousseau est, en effet, de Bretonneau. Rappelons-en les principes en quelques mots.

Il proclame qu'à côté d'un élément commun à un grand nombre de maladies, l'inflammation, il en est un autre très considérable qui distingue ces diverses affections et offre une bien autre importance.

Cet élément qui imprime à la maladie tout entière un caractère particulier, qui lui assigne une origine unique, un principe spécial, est l'élément spécifique nié par Broussais. Empruntant par un mode de raisonnement qui lui était familier des comparaisons à l'histoire naturelle, il montra que, dans les maladies qui semblent se rapprocher le plus les unes des autres, il y a des caractères spécifiques qui les distinguent autant que les diverses espèces d'une même famille végétale ou animale se distinguent entre elles. « Sans doute, disait-il, presque toutes ces modifications qui s'appliquent au corps de l'homme suscitent localement une réaction commune que l'on est convenu d'appeler inflammation. Toute la question se réduit à savoir si ce phénomène commun a vraiment l'importance pathologique qu'on lui accorde. . . . .

« . . . . . La situation d'un médecin qui ne persiste

à voir dans le catarrhe bronchique et dans l'angine pelliculaire que deux nuances peu importantes de la même affection, n'équivaut-elle pas à celle d'un naturaliste qui soutiendrait que la vipère n'est qu'une variété de la couleuvre, et qui, apportant en preuve de son opinion la similitude du mode de circulation et celle des caractères génériques seulement, regarderait les écailles ou les plaques qui recouvrent la tête, l'absence ou la présence des crochets à venin, comme des différences peu importantes? Qu'objecter cependant à l'antagoniste des distinctions, lorsqu'à ses yeux fascinés par la prévention une vipère et un serpent à sonnettes ne sont que des couleuvres exagérées?

« Quel parti prendre? Insister sur les différences des effets que produisent les morsures de ces reptiles, et, en attendant que la vérité éclate à tous les regards, se hâter, si une blessure envenimée vient d'être reçue, d'enlever la cause d'une grande maladie en retranchant la petite portion de tissu vivant que le venin a pénétré[1]. »

En somme, pendant que pour Broussais l'inflammation était tout, et la spécificité rien, pour Bretonneau la qualité, c'est-à-dire la spécificité, affectait au contraire le rôle prédominant. Remarquons cependant que le médecin de Tours ne tombait pas dans les excès des réformateurs, qui font table rase des notions, même justes, admises avant eux, et qu'il évitait le travers justement reproché à certains de ses disciples qui sont arrivés à considérer l'inflammation comme une quantité négative.

Il pensait, au contraire, que l'inflammation est un élément commun à toutes les maladies spécifiques, et

[1] Bretonneau. — *Notes inédites sur les phlegmasies spéciales.*

qu'il faut se préoccuper du rôle qu'elle joue, — tout en le réduisant dans la plupart des cas à sa juste valeur, — et donner à la spécificité, à ce qu'il appelait aussi la qualité, la cause morbifique, la prédominance qu'elle doit avoir.

Pour Bretonneau, les maladies spécifiques et contagieuses sont celles qui font espèce et qui se sèment en graines. Chaque semence morbifique donne lieu à une maladie spéciale, comme chaque graine donne lieu en histoire naturelle à une espèce déterminée. Mais à l'inverse du poison qui ne peut s'accroître, le germe de la maladie spécifique est une graine qui se développe et se multiplie quand elle trouve une lésion favorable. Ainsi, d'un côté, existence d'un germe, d'une semence spéciale; de l'autre, coexistence d'un terrain favorable, c'est-à-dire de la prédisposition, voilà les deux conditions — posées par Bretonneau — des affections spécifiques et contagieuses.

Mais si chaque espèce de maladie a un caractère et un germe spécial, elle doit aussi réclamer un traitement spécifique. La médication spécifique constitue le complément de la doctrine de la spécificité; et de même que la spécificité dans les maladies renversait la doctrine de l'inflammation de Broussais, la spécificité de la médication renversait la thérapeutique univoque antiphlogistique. Bretonneau démontra, en effet, la spécialité des phlegmasies par celles de leurs médications, et fonda le précepte de la spécialité de celles-ci sur la distinction des phlegmasies en espèces déterminées.

On connaît les pages remarquables que Trousseau a consacrées à la spécificité médicamenteuse dans son traité de thérapeutique. C'est là que sont exprimées et développées, avec son talent d'exposition habituel, les idées

de son maître; car, sur cette question aussi, Bretonneau a enseigné, mais n'a rien publié et n'a laissé que des notes manuscrites où sont exposées les mêmes idées que reproduit Trousseau. Les médicaments qui sont les modificateurs de l'organisme à l'état pathologique, au même titre que les agents de l'hygiène sont les modificateurs de l'organisme à l'état sain, ont des propriétés communes à tout un genre, qui n'excitent dans l'économie que des actions communes ou générales, et d'autres particulières à chaque espèce auxquelles répondent des effets spéciaux. Le mode de manifestation de ces deux genres de propriétés, selon les prédispositions individuelles des sujets auxquels les médicaments sont administrés, constitue ce qu'il entend par spécificité des médicaments.

Sur cette notion de spécificité repose tout entière la médication substitutive à laquelle Bretonneau a également attaché son nom, et qui est le dernier terme de son œuvre scientifique. Il serait oiseux de décrire ici longuement cette méthode thérapeutique; il est plus intéressant de savoir comment le médecin de Tours arriva à la concevoir. La marche et la durée d'une phlegmasie étant connue, il se demanda s'il n'était pas possible d'abréger sa durée ou de la faire disparaître, par l'application de médicaments doués d'effets pathologiques semblables aux phénomènes morbides que l'on veut combattre. Le fait une fois constaté, il fallait étudier ses lois et tout d'abord se rendre compte de l'influence du modificateur thérapeutique, afin d'adapter à la phlegmasie l'agent substituteur, et de proportionner son intensité d'action au degré de l'inflammation.

L'expérimentation seule pouvait donner à Bretonneau le secret de ce problème, et, nous le savons, il était non

moins habile expérimentateur qu'il était puissant observateur. C'est même à cette double qualité qu'il dut de s'élever au-dessus de l'école d'observation, qui fut longtemps dominante, — en lui associant l'expérimentation, — et de devancer ainsi d'un demi-siècle les meilleurs esprits de son temps. Il s'attacha donc à étudier sur les animaux l'effet de certains médicaments, et vérifia la façon dont les agents irritants influencent les propriétés vitales. Il détermina ainsi la durée et l'intensité des phénomènes opérés sur les tissus par l'application du nitrate d'argent, du sulfate de zinc, du nitrate de mercure, du calomel, du tartre stibié, etc. Ces épreuves avaient certainement déjà été faites, et l'on connaissait bien les propriétés irritantes ou caustiques des agents chimiques qu'il expérimentait. Mais Bretonneau, créant la méthode substitutive, cherchait à doser la véritable portée de ses armes thérapeutiques, à proportionner l'action substitutive médicatrice à l'action pathologique existante, et ce fut là l'objet de ces longs travaux poursuivis pendant des années à l'hôpital de Tours. C'est ainsi qu'il reconnut expérimentalement la gravité, la marche et la durée des phlegmasies thérapeutiques[1], et qu'il rapprocha ensuite l'irritation morbide de l'irritation substitutive pour établir la dose de l'agent substituteur, dont il montra que l'action doit être soutenue et l'augmentation graduelle, dans des proportions indiquées par l'étude expérimentale de l'irritabilité du malade.

Aujourd'hui que nous connaissons mieux que du temps

[1] Nous avons entre les mains le cahier d'observations de Bretonneau où sont notées, jour par jour, les lésions artificielles produites sur les animaux sains par les agents chimiques dont il voulait déterminer l'action. — T.

de Bretonneau les effets thérapeutiques de cette grande classe de médicaments dits irritants, une réflexion se présente à notre esprit. Le médecin de Tours croyait que leurs résultats curatifs étaient dus à la substitution d'une inflammation de bonne nature — douée de tendances résolutives — à une inflammation morbide de mauvaise nature. Cependant il recommandait et ses disciples prescrivaient avec lui de rester plutôt en deçà de l'action irritante, pourvu qu'on soutienne cette action, que d'aller au delà. Si dans ces conditions la substitution n'est pas proportionnelle à la phlegmasie locale, le peu d'intervention de l'agent substituteur est compensé par la durée de l'application. Cette méthode paraissait d'autant plus rationnelle, qu'il est impossible de mesurer à priori l'irritabilité des tissus, et qu'il est préférable d'avoir à augmenter l'irritation que d'être obligé de la tempérer lorsqu'on a imprudemment dépassé la mesure.

Il ressort bien de ce *modus faciendi* qu'il ne s'agit pas du tout dans la pratique de rechercher par la médication substitutive une irritation violente, et que c'est plutôt une énergique action astrictive sur les vaisseaux et les éléments cellulaires que l'on veut obtenir.

Par le fait, il est rare que l'on cherche à dépasser cet effet primordial. Or l'astringence n'est pas l'inflammation; c'est donc un contraire, et non un semblable, et il semble qu'il faudrait rayer du vocabulaire le terme de médication homœopathique par lequel Trousseau désignait l'action substitutive.

VI

Au moment où Bretonneau inaugurait cette série de travaux qui commençaient à la clinique, interrogeaient l'anatomie pathologique pour aboutir à la thérapeutique, celle-ci avait subi une éclipse qui était le contre-coup de la révolution médicale qui venait de s'accomplir.

Sous l'influence du tyrannique esprit de système, les esprits avaient perdu de vue les exigences les plus pressantes de l'art médical. Au milieu des dogmatisations nouvelles, on avait oublié que la thérapeutique est le terme à atteindre, qu'elle poursuit la réalisation de la guérison du malade. Les dialecticiens l'avaient négligée pour se livrer à leurs orageuses et ardentes polémiques; les anatomo-pathologistes l'avaient délaissée pour s'adonner à la recherche de la lésion, et s'étaient attiré de Broussais la dédaigneuse épithète d' « ouvreurs de cadavres ». Enfin Broussais lui-même, faisant table rase de la polypharmacie et de la matière médicale, niant le remède comme il contestait la maladie, avait plié la thérapeutique à sa doctrine systématique et l'avait réduite à l'hygiène et à une unique classe de médicaments : les antiphlogistiques.

Bretonneau appartenait avant tout à la variété des médecins guérisseurs, et les spéculations théoriques n'avaient pour lui de valeur que si elles étaient susceptibles de se résoudre en actes d'active intervention. Il avait

fait, on le sait, son éducation entière au lit des malades, et, pour lui, la pathologie ne pouvait jamais être qu'un moyen, et la thérapeutique restait la fin de l'art de guérir. Aussi s'en occupa-t-il activement et prit-il de bonne heure une place importante parmi le petit nombre des bons esprits qui se mirent à restaurer, dans la première moitié de ce siècle, cette importante branche de l'art. Nous avons vu les progrès qu'il lui fit accomplir par la découverte de la méthode substitutive. Mais il ne s'en tint pas là, et chaque médication importante fut l'objet d'une attentive et habile expérimentation.

Une de ses premières préoccupations fut le traitement des fièvres paludéennes par les préparations de quinquina. Dans le désarroi qui avait suivi l'effondrement du vieil édifice doctrinal, on avait perdu de vue les sages préceptes de Torti et de Sydenham, et les méthodes rationnelles de traitement établies par ces grands praticiens étaient tombées dans l'oubli. Le médecin de Tours, exerçant dans un pays où les fièvres intermittentes étaient alors fréquentes et parfois graves, réhabilita ces procédés et les améliora en combinant la méthode de Torti avec celle de Sydenham. Il posa le principe qui a gardé son nom, « *Méthode française ou de Bretonneau,* » et qui consiste à donner le quinquina le plus loin possible de l'accès futur, dans les accès simples, et au milieu même du premier paroxysme, quand on a pu en constater les caractères pernicieux.

Il établit en outre les doses, reconnut et fit connaître le premier les accidents d'ivresse quinique qui surviennent chez certains malades à la suite de doses exagérées. Enfin il traça sous la forme brève d'*Aphorismes,* qui restent encore aujourd'hui le guide du

praticien dans les régions paludéennes, le mode d'administration du médicament et la progression dans laquelle il doit être continué.

Mais c'est surtout dans la diphthérie et la dothiénentérie, — ces grandes affections qui furent la préoccupation de sa vie, — qu'il eut le mérite d'instituer une thérapeutique rationnelle.

Nous avons raconté plus haut comment, aux principes antiphlogistiques de l'École physiologique, il avait substitué dans la première les applications topiques, astringentes et caustiques, et finalement, dans les cas graves, la trachéotomie. Parmi les agents médicamenteux topiques, le calomel, l'alun, l'acide chlorhydrique, le nitrate d'argent, furent de sa part l'objet d'études spéciales, qui les firent passer dans la médecine courante, où tous trouvent, encore de nos jours, d'utiles applications.

D'abord partisan des mercuriaux, dans lesquels il croyait voir une action spécifique, Bretonneau ne tarda pas à reconnaître les graves accidents qu'ils peuvent entraîner, et il n'est pas étranger au discrédit mérité dans lequel ne tarda pas à tomber dans les pyrexies cette méthode de traitement.

Dans la médication de la dothiénentérie, le médecin de Tours ne réalisa pas de moins importantes réformes. Basant sa thérapeutique sur la doctrine de la spécificité, il n'hésita pas à proscrire, — comme il l'avait fait dans la diphthérie, — la méthode de traitement que Broussais et ses élèves avaient érigée en système. Aux émissions sanguines, il opposa les préparations de quinquina, et inaugura la méthode substitutive, — dont il devait faire plus tard de si brillantes applications, — en créant le procédé

thérapeutique qui consiste à modifier par des purgatifs salins la nature des sécrétions intestinales.

Bretonneau, réformateur dans la médication, le fut également dans le régime, et ce n'est pas un de ses moindres titres de gloire d'avoir fait prévaloir une alimentation modérée contre la diète abusive à laquelle l'école de Broussais avait soumis les malades. De bonne heure, en effet, comme Graves, — auquel on l'a comparé souvent — il s'éleva contre l'abstinence érigée en système dans les pyrexies, et montra la nécessité de soutenir les forces des malades, pendant toute la durée de l'affection, par quelques aliments légers.

Les mêmes principes rationnels le guident dans le traitement de la variole, où il proscrit les antiphlogistiques et préconise le quinquina ; dans celui de la scarlatine, où il conseille et applique les traitements antithermiques, — entre autres, les affusions froides, trait d'audace à cette époque ; — dans celui de la goutte, où il arrive à prescrire l'abstention médicamenteuse pendant l'accès, — théorie que Trousseau reprendra avec son talent ordinaire ; — dans celui du rhumatisme articulaire, où il institue le traitement antipyrétique ; dans l'angine de poitrine, qu'il traite par les alcalins, auxquels il associe la belladone ; enfin dans les nosohémies, où il remet en vigueur les préparations martiales, qui avaient presque totalement disparu de la thérapeutique pendant la domination de l'École du Val-de-Grâce.

Il étudie le premier en France l'acupuncture[1]. Il créera le traitement de la constipation par la belladone, celui de

[1] Haime. — *Note sur l'acupuncture et observations médicales sur ses effets thérapeutiques.* (Journ. univ. des sciences méd., 1819.)
Le travail de Haime fut rédigé sous l'inspiration de Bretonneau. — T.

la fissure anale par le ratanhia, et, sur ses vieux jours, il découvrira, vingt ans avant nous, le traitement local des hémorragies par l'eau chaude.

Cette rapide énumération des travaux spéciaux de Bretonneau fait comprendre le rôle important qu'il joua dans la restauration de la thérapeutique. Dans cet ordre d'idées, son nom doit être associé à celui de Laennec. Partis tous deux de l'anatomie pathologique, ils reconstituèrent la nosologie et la matière médicale que l'on croyait ensevelies dans l'amphithéâtre de Broussais. Pendant que, sous le titre modeste d'une découverte séméiologique, Laennec présidait à cette restauration dans les affections chroniques, Bretonneau — avec plus de simplicité encore et non moins de modestie — l'accomplissait dans les maladies aiguës. En faisant revivre, en effet — sous une face nouvelle — les maladies essentielles, en affirmant la spécialité des altérations, ces deux grands médecins ont rétabli les médications spéciales, et affirmé la matière médicale en même temps que la nosologie. Mais Bretonneau vit plus juste que Laennec, et poussa plus loin que lui ses investigations. Pendant qu'en effet l'illustre auteur de l'Auscultation médiate, — prenant le contre-pied des idées de Broussais, — ne voyait dans les altérations des tissus que ce qu'elles ont de morbide, sans se préoccuper de l'élément inflammatoire, Bretonneau, qui fut loin de repousser systématiquement l'inflammation, réunissait les deux points de vue dans une seule idée, et créait les inflammations spéciales.

Il établit sa thérapeutique sur une pathologie des inflammations qui renfermait l'idée de Broussais et celle de Laennec, et prit ainsi ce qu'il y avait d'acceptable dans l'ancienne matière médicale, comme il avait pris

ce qu'il y avait de bon dans l'ancienne pathologie.

Mais il ne s'arrêta pas à ses recherches sur le traitement des phlegmasies spéciales, qui est la seule partie publique de ses travaux ; il expérimenta et étudia tous les agents importants de la matière médicale, vérifia leurs propriétés, constata leur action, rechercha leurs indications et établit les règles de leur administration.

Vienne maintenant Trousseau, et les matériaux seront prêts pour la reconstitution complète de la thérapeutique.

VII

Pendant ces années qui constituent l'époque héroïque de la vie de Bretonneau, celle où il accomplit ses grands travaux d'anatomie pathologique, et où il conçut sa doctrine de la spécificité, un certain nombre d'élèves suivaient son enseignement dans le service de l'hôpital dont il était chargé. Parmi ces jeunes gens, dont la plupart ont brillamment marqué dans la science, il en était deux qui avaient plus spécialement frappé le maître par leur intelligence, leur assiduité au travail et ce goût passionné pour la médecine qui dénote bien les vocations certaines.

Pauvres tous deux, — mais inégalement, — appartenant l'un à la modeste et laborieuse classe des artisans agricoles, l'autre à une famille de la bourgeoisie tourangelle éprouvée par des malheurs de fortune, ils semblaient déjà porter en eux, à ce point de départ commun, les affinités de leur origine et les contrastes de leur hérédité qui plus

tard deviendront caractéristiques. Réunissant chacun des qualités exceptionnelles et rares,— mais différentes : — l'un, au caractère déjà très arrêté et très ferme, maître de sa volonté et de son imagination, infatigable aux plus rudes labeurs, âpre aux sacrifices de tous genres, d'un extérieur un peu rude, d'un esprit positif peu enclin au côté spéculatif et brillant des choses, mais d'un incomparable bon sens, d'une intelligence admirablement pondérée et doué primitivement d'un coup d'œil qui deviendra presque infaillible ; l'autre, au caractère plus faible, mais aussi plus aimable et d'un esprit plus fin, d'un extérieur plus séduisant, se laissant plus facilement aller au mirage de ses rêves et aux entraînements de son cœur, plus expansif aussi et plus sensible aux impressions extérieures, possédant une merveilleuse facilité d'élocution et animé de cette chaleur communicative qui fait les orateurs entraînants ; l'un et l'autre, armés d'un jugement très net, servis par une mémoire remarquable et une très grande puissance de travail, avides de savoir et ne connaissant pas plus de limites au champ de leurs études que d'obstacles à la nature de leurs recherches ; au fond, de vrais tempéraments merveilleusement organisés pour les veilles de la science et les luttes de la vie, et recélant en eux les forces latentes d'une ambition qui s'ignorait encore à cette aurore de leur jeunesse, mais qui ne tarda pas à s'éveiller et à les porter au sommet de la réputation et des honneurs. On a deviné leurs noms, qui sont les plus illustres de la génération qui nous a précédés et rayonnent encore de tout leur éclat sur la science contemporaine. Après avoir été les élèves de prédilection de Bretonneau, Velpeau et Trousseau furent les dépositaires et les interprètes de ses doctrines, les témoins de

sa vie, et leur histoire, qui se confond avec celle de leur maître, doit ici trouver sa place.

Le plus âgé des deux, Alfred Velpeau, était né à la Brèche, petit village du département d'Indre-et-Loire, le 18 mai 1795. Son père était un simple ouvrier maréchal, dénué d'instruction, chargé de famille, et n'ayant pour toutes ressources que les travaux de sa forge. L'enfant apprit à lire presque seul, et ses premiers livres, — ceux qui influencèrent peut-être sa vocation, — furent deux ouvrages de médecine vétérinaire. Il lut et relut ces livres, — tout en prenant une part des labeurs de son père, — et il eut l'idée d'appliquer sur l'homme quelques-unes des connaissances que cette lecture lui avait inculquées. Ce fut d'abord sur lui-même, à propos d'une blessure à la jambe que personne n'avait pu guérir, puis sur les paysans du voisinage, qui lui firent une sorte de réputation locale; puis enfin sur une pauvre idiote, qu'il traita par l'ellébore, — sur la foi de ses auteurs, — et qui faillit en mourir.

Cette aventure, qui aurait pu tourner tragiquement, décida au contraire de son avenir en le mettant en relations avec un excellent et bienveillant praticien du voisinage, le docteur Bodin.

Vivement intéressé par l'intelligence du jeune maréchal et touché du chagrin que lui causait un accident qui paraissait devoir miner ses espérances, le docteur le recommanda à un grand propriétaire du voisinage, M. Ducan, qui l'admit à partager les leçons de ses enfants. Velpeau avait vingt ans en ce moment, et ses connaissances se bornaient à savoir improprement lire, écrire et compter. En peu de temps, grâce à son protecteur et à son énergique volonté, il compléta le bagage de

son instruction primaire et se trouva en état de réaliser son rêve le plus cher, celui d'étudier à Tours pour devenir officier de santé.

Il y arriva le 28 août 1816, et, sur les recommandations qui lui sont adressées, M. Gouraud, aïeul du sympathique médecin de l'hôpital Cochin, le prend dans son service. Là, Velpeau commence cette rude existence d'abnégation et de travail qu'il poursuivra pendant des années. Il loge dans une mansarde, vit des plus dures privations, travaille sans relâche, et souvent l'aube le surprend penché sur ses livres.

Bientôt Bretonneau le remarque et se l'attache en qualité de premier élève. Cette heure fixe la destinée de Velpeau, comme elle devait fixer plus tard celle de Trousseau. Avec l'enseignement de son nouveau maître, s'élève devant lui l'horizon sans limites de la science, et se dévoilent les régions nouvelles qu'il avait crues longtemps inaccessibles et dans lesquelles il va hardiment pénétrer.

Pendant quatre années il suit sa clinique, assiste à ses impérissables recherches sur la diphthérie et la dothiénentérie, prend lui-même une part active à ses travaux, rédige ses observations cliniques, pratique sous sa direction les autopsies, et se pénètre de sa méthode et de son génie. En sortant des puissantes mains qui l'ont façonné, il est déjà Velpeau, c'est-à-dire une puissante intelligence, armée de toutes pièces pour la lutte, et qui devra fatalement parvenir au premier rang. « Il sera le successeur de Boyer, » dit un jour Bretonneau ; l'horoscope se réalisa. Plus tard, — au faîte des honneurs et de la célébrité, — il a raconté ces années d'étude et rendu hommage à l'influence qu'elles exercèrent sur le développement de ses

facultés et à la direction qu'elles imprimèrent à sa carrière.

Cependant, conseillé par Bretonneau, il a résolu de compléter son instruction secondaire. A vingt-trois ans, — plus familier avec le marteau qu'avec le rudiment, — il fait ce que l'on appelait alors « ses humanités », et, renouvelant le tour de force accompli quelques années plus tôt par le médecin de Chenonceaux, il s'assimile en moins de deux ans la langue latine et la littérature française au point de devenir, sinon un érudit, du moins un bon latiniste, un lettré parfois fin et spirituel, — sa correspondance en fait foi, — qui restera bien supérieur, même en cela, à la plupart des médecins de son temps et du nôtre.

L'histoire des débuts de Trousseau est peut-être moins romanesque, mais elle emprunte aussi un intérêt spécial au hasard qui le plaça en face de Bretonneau, et au rôle que joua également celui-ci dans son éducation scientifique et dans la formation de son talent.

Trousseau était né à Tours le 14 octobre 1801. Sa mère, veuve d'un premier mariage, était déjà mère de deux enfants, dont l'un fut un architecte habile, et dont l'autre fut le général Jacquemin. Une entreprise de pensionnat, que les désastres militaires et les événements politiques de l'époque firent échouer, ruinèrent le père de Trousseau et entraînèrent sa mort. Le jeune homme dut par suite chercher de bonne heure les moyens de subvenir à son existence.

D'abord répétiteur dans un pensionnat de Tours, puis maître d'étude au collège de Blois, il était à vingt ans professeur de rhétorique au collège de Châteauroux. Un jour il se trouva dans un salon en face de Bretonneau.

Le médecin tourangeau, qui était un si remarquable observateur, était non moins habile physionomiste. « Soyez médecin, » lui dit-il après une courte conversation. Et voilà comment le jeune professeur abandonna l'Université pour entrer à l'hôpital de Tours.

Comme Velpeau, c'est dans le service de Bretonneau qu'il est admis. Il y conquiert rapidement son affection par son enthousiasme juvénile et presque passionné, par son intelligence ouverte à tous les problèmes qu'agitait le génie du maître, et par la respectueuse et tendre déférence dont il l'environnait, et qui persista toute sa vie.

A cette époque, les rapports entre le médecin et l'élève n'étaient pas ce qu'ils sont devenus aujourd'hui.

Le relâchement des liens de solidarité, qui constituaient autrefois en famille les membres du corps médical et groupaient autour d'eux les élèves, la disparition des anciennes traditions qui étaient très présentes encore dans la première moitié du siècle, les grandes occupations de clientèle qui absorbent désormais tous les instants de la vie de beaucoup de maîtres, ont radicalement modifié ces relations, en les restreignant, la plupart du temps, aux rapports officiels et banals entre professeurs et disciples. Mais il y avait encore dans le premier quart de ce siècle une sorte de patronage exercé par les premiers, et qui suivait les seconds en dehors de l'enceinte de l'école ou de l'hôpital, patronage bienveillant, quasi paternel, et qui continuait sous forme de recherches entreprises en commun, de conversations familières et instructives, l'enseignement officiel.

Bretonneau pratiquait envers ses élèves ces touchantes traditions de l'ancienne scolarité, et les admettait volon-

tiers dans son intimité. Velpeau, avant Trousseau, en avait éprouvé les bienfaits. Mais Trousseau alla plus avant dans la tendresse du maître, qui de bonne heure le traita comme un fils ; et c'est à cette situation privilégiée auprès de lui, comme à la direction spéciale que son influence imprima à ses études, qu'il dut de devenir l'interprète de ses doctrines.

L'enseignement de Bretonneau ne ressemblait du reste à rien de ce qui se faisait de son temps, et à plus forte raison de ce qui se pratique de nos jours.

Commencé à l'hôpital au lit du malade, — à des heures tellement matinales qu'elles nous paraîtraient extraordinaires, — il se poursuivait à l'amphithéâtre, où l'anatomie pathologique était longuement et minutieusement démontrée ; il se continuait ensuite en conversations familières dans le cabinet de la religieuse du service, dans le jardin de l'hôpital et dans le laboratoire où il pratiquait ses expériences de médicaments sur les animaux, en sorte que fréquemment l'entière matinée se trouvait employée. Il était repris ensuite dans sa maison largement ouverte à ses élèves, dans son jardin de Palluau où la physiologie et la pathologie des plantes faisait constamment jaillir de son esprit d'ingénieux rapprochements avec la médecine pratique. La clinique, l'anatomie pathologique, la thérapeutique, l'expérimentation commençant aux végétaux pour finir à l'homme malade, marchaient donc de concert dans son esprit, et restaient toujours l'objet de ses constantes préoccupations. C'est ce qui fit à la fois la singularité et la haute valeur de cet enseignement : il était permanent. Tout était bon à Bretonneau pour éclaircir une question ; et en tout temps, en tout lieu, le sujet le plus vulgaire en apparence, le plus étranger à la méde-

cine, le ramenait toujours par d'habiles déductions à un fait pathologique intéressant.

On comprend les fruits qu'une intelligence aussi déliée que celle de Trousseau dut retirer de cette intimité de chaque instant. Il devint l'élève favori du maître, l'aide de ses travaux, le dépositaire de ses espérances, le témoin de ses succès. Il s'imprégna de ses idées, s'assimila ses doctrines, et ce sont elles qu'il importa à Paris, et qui, présentées avec son éloquence naturelle et sa chaleur communicative, feront le tour du monde savant, seront la source de sa réputation et constitueront l'originalité de son enseignement.

Il est intéressant de constater jusqu'à quel point l'esprit du maître pénétra le disciple, et combien celui-ci conserva toute sa vie l'ineffaçable empreinte qu'il reçut dans ces premières années d'études. Qu'on relise, en effet, les deux œuvres capitales de Trousseau, le *Traité de Thérapeutique* publié en collaboration avec Pidoux et les célèbres *Conférences de l'Hôtel-Dieu*. On retrouve à chaque chapitre les doctrines de Bretonneau, et soit qu'il établisse l'action spécifique ou rationnelle des médicaments, soit qu'il expose la méthode substitutive ou qu'il retrace les processus de la diphthérie, de la dothiénentérie, des affections exantématiques, de la goutte, du rhumatisme, etc., ce sont toujours les idées du médecin tourangeau qui sont retracées, et avec elles, — planant sur toute son œuvre, — la grande doctrine de la spécificité. Mais cette hérédité morale, dont la Correspondance nous fournit tant de traits puissants, est portée plus loin encore. Il s'assimile même certains de ses goûts, par exemple sa passion pour l'horticulture, et jusqu'à ses tours d'esprit, tels que les ingénieuses comparaisons em-

pruntées à l'histoire naturelle dont on retrouvera plus d'une fois la source primitive dans les lettres que lui adressa Bretonneau. Plus tard, — à l'automne de sa vie, — de nouveaux caractères apparaîtront, et l'on verra Trousseau faire revivre à sa clinique les ingénieuses causeries de Bretonneau, déployer à son tour, dans ces familiers et instructifs entretiens, les ressources infinies de son esprit, et oublier, lui aussi, comme autrefois son vieux maître, les obligations qui l'attendent au dehors.

En constatant ces faits, auxquels Trousseau lui-même a toujours publiquement rendu hommage, — et ce n'est pas le moindre exemple de sincérité que puisse offrir l'histoire, — nous sommes loin d'avoir la pensée de diminuer sa gloire. Elle reste très grande, et il est certain que sans lui, sans la profonde et inaltérable conviction avec laquelle il proclama les découvertes de son maître, sans le remarquable talent avec lequel il les défendit, et même parfois les compléta, elles auraient pu rester sinon inconnues, du moins longtemps oubliées, et la science aurait certainement subi une de ces éclipses passagères qui constituent un retard dans l'évolution de l'humanité.

VIII

Pendant que Trousseau se formait ainsi auprès de Bretonneau à cet inimitable enseignement qui devait faire un jour de lui le maître de la clinique française, Vel-

peau, ses études préparatoires terminées et décidé à aller étudier quelque temps à Paris avant d'exercer la médecine, réalise enfin le projet qu'il caressait depuis longtemps. Il reçoit de Bretonneau des lettres de recommandation pour ses fidèles amis, Chaptal, Duméril, Guersant, Cloquet, se munit d'une modique somme d'argent, — premières et modestes épargnes péniblement prélevées sur ses besoins journaliers, — et le 1er août 1820 prend place dans la diligence de Paris. Le lendemain soir il traversait le village d'Antony et se trouvait aux portes de Paris. A cette heure solennelle pour lui, comme elle l'a été pour tant d'autres, eut-il le pressentiment de sa destinée ?

Pariset, le célèbre secrétaire perpétuel de l'Académie, raconte, dans son éloge de Portal, que trois jeunes gens, se rendant à Paris pour y tenter la fortune, devisaient gaiement en route de leur avenir. Arrivés au but de leur voyage, ils s'arrêtent quelques instants sur les hauteurs pour contempler avant d'y entrer la grande cité qui renferme le secret de leurs destinées. Au même instant une cloche résonne.

« Entendez-vous cette cloche? dit l'un d'eux à l'un de ses compagnons ; elle signifie que vous serez archevêque de Paris.

— Probablement lorsque vous serez ministre, réplique le second.

— Et moi, que serai-je? dit le troisième.

— Ce que vous serez, la belle affaire! lui répondirent les deux autres, vous serez médecin du roi. »

Ces trois jeunes gens étaient Treilhard, Maury et Portal. L'histoire réalisa leur audacieuse plaisanterie, et la fortune qu'ils interrogeaient en se jouant dépassa

leurs rêves, et leur donna plus qu'ils ne lui avaient demandé.

A lui aussi, à ce pauvre enfant de la Touraine, les cloches de Paris auraient pu prédire le plus brillant avenir ; elles auraient pu lui dire :

« Tu seras professeur à la Faculté de médecine, où tu remplaceras le chirurgien du roi. Tu seras membre de l'Institut et tu deviendras le chirurgien le plus illustre et le plus considéré de ton temps. Ta célébrité te désignera à la pairie, et si tu n'es pas pair, c'est qu'une révolution imprévue aura supprimé la chambre haute. Dans ta vieillesse, tu posséderas, dans ce village d'Antony que tu traverses, une magnifique villa, et c'est sous ses ombrages que tu viendras te reposer de tes labeurs. »

Voilà ce qu'auraient pu dire les voix argentines des cloches au jeune et pauvre étudiant tourangeau. Mais Velpeau n'était pas du Midi, et son imagination calme et rassise n'avait pas appris à interpréter le son des cloches. Ce qu'il désirait alors simplement, c'était augmenter son instruction scientifique pour revenir en Touraine exercer la médecine. Ce qu'il voulait aussi non moins fermement, c'était faire connaître les travaux de Bretonneau sur la diphthérie et la dothiénentérie, et se livrer, — pour la publication à laquelle se préparait son maître, — à des recherches bibliographiques qu'il lui avait demandées. Sa correspondance montre bien qu'à ce moment sa plus grande ambition ne dépassait guère ces vues simples et modestes.

Il descend à Paris dans un hôtel meublé de la rue du Foin, où il loue une chambre à sept francs par mois, et se met immédiatement en relations avec les amis de Bretonneau, auxquels il apporte des lettres de références.

On verra dans ses lettres combien à cette époque, et plus tard dans ses examens et ses concours, lui furent utiles les recommandations de son maître de Tours. Chaptal possédait encore, sous la Restauration, un crédit considérable. Son caractère intègre, sa haute valeur scientifique, les grandes situations qu'il avait occupées dans l'État, l'universelle considération qui l'entourait, lui donnaient dans les ministères, dans les sociétés savantes et à la Faculté, une influence qui restait sourde à l'intrigue, mais qui se dispensait toujours en faveur du mérite.

Duméril et Guersant, — tous deux en possession de grandes situations scientifiques, — jouissaient, comme nous l'avons vu, d'une grande autorité. Le fils aîné du dessinateur Cloquet, — l'intime ami de la jeunesse de Bretonneau, — élevé par son père dans le culte du médecin de Tours, était prosecteur d'anatomie à la Faculté et en position, par conséquent, d'aider le jeune étudiant.

Tous accueillirent avec la plus grande faveur l'élève de leur ami et lui promirent leur appui.

Ses lettres nous le montrent travaillant laborieusement et partageant son temps entre la Faculté, les hôpitaux et les bibliothèques. Il rend compte à Bretonneau du mouvement médical de l'époque, des recherches bibliographiques auxquelles il se livre pour lui. Ce n'est pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage. Nous avons là le tableau stéréotypé de l'état de la science en 1820 ; et il faut avouer qu'il n'est pas flatté. Pour Velpeau, la plupart des idées qui étaient, à Tours, des notions courantes, étaient à peine entrevues dans ces grands hôpitaux de la capitale, dont les maîtres étaient célèbres ou illustres.

Ce qui le préoccupait le plus était, — on le comprend, — la question de la diphthérie, sur laquelle il était si bien édifié. Or, il se trouvait que la plus grande confusion régnait dans les affections de gorge, et que personne ne s'entendait plus sur l'angine maligne, sur le croup et sur la signification à donner à ces termes. On ne se préoccupait pas du reste davantage de faire la lumière, et Velpeau le constate en des termes empreints de cette netteté tranchante qu'il apporte souvent dans ses jugements.

« Le sujet du croup est bien à vous, et rien qu'à vous, et vous ne trouverez parmi les membres de la Faculté que M. Guersant, et surtout M. Duméril, qui s'en occuperont avec le désir de trouver le vrai ; quant aux autres, n'en attendez rien que de la censure, si vos idées n'impressionnent pas agréablement leur entendement. Pour la plupart, ils n'ont jamais rien vu, et s'ils se donnent la peine d'en regarder un seul, je le répète, un seul, tout au plus encore à la manière de M. Gouraud, c'est pour trancher tout de suite et n'y pas revenir ; ils trouvent tout de suite dans Hippocrate, Galien et Jurine, Albin; Caillaux, etc., des axiomes pour établir leurs principes et n'en pas démordre [1]. »

Cependant Velpeau devait modifier rapidement cette situation. Dans ses conversations avec les chefs de service, il fait connaître les idées de son maître sur la diphthérie. Il a vite converti Guersant et Duméril. — Lherminier, Lugol, Marjolin, sont surpris et intéressés par ses communications, et lui demandent de les mettre en relations avec Bretonneau. L'illustre chirurgien en chef de la grande

[1] Velpeau. — *Lettre à Bretonneau*. 7 mai 1820.

armée, Larrey, s'éprend d'une affection spéciale pour lui, et veut l'amener dans son cabinét pour l'entendre et lui montrer ses pièces pathologiques. Enfin le jeune étudiant fait si bien que, quelques mois à peine après son arrivée, la plupart des médecins de Paris, sans que Bretonneau eût encore écrit une seule ligne, connaissaient déjà et discutaient ses travaux sur la diphthérie.

« En arrivant, je pars à la leçon du professeur Marjolin. Il se trouve qu'il en était aux diverses angines ; après les avoir divisées et subdivisées à sa manière, il finit par dire un mot du croup, dont il doit parler en grand dans une de ses prochaines leçons, et en terminant il dit : « Le croup paraît être une maladie spécifique, « trop peu connue jusqu'à présent ; j'ai entendu parler « d'un travail sur ce mal par un médecin fort distingué, « dont je ne me rappelle pas le nom, — je ne sais s'il « n'est pas d'Orléans, — qui doit paraître incessamment. « Ce médecin est porté à croire que le croup commence « toujours par les amygdales, d'après un grand nombre « d'observations, et à conclure, d'après les faits, que l'on « peut toujours guérir les malades quand l'affection n'a « pas franchi le gosier. » J'ai cherché à l'attraper pour « lui demander qui lui avait parlé de ce médecin et qui « il était ; je n'ai pu y parvenir. Mais j'ai su qu'un des « élèves de l'hôpital de M. Guersant lui avait parlé du « croup de Tours et du topique, de sorte que je ne doute « pas que ce soit de vous qu'il voulait parler.

« Après cela, je m'en vais à la Société de l'École.

« Il se trouve qu'on a une observation de croup par M. Saclier, de Versailles, à lire avec le rapport de M. Léveillé. Ce M. Saclier a observé un enfant très jeune, qui a présenté les symptômes d'un léger catarrhe

pendant quelques jours ; puis on l'a laissé exposé à l'air frais, et les symptômes du catarrhe se sont aggravés à un tel point, que la face est devenue bleuâtre et la voix croupale. M. le docteur ne doute pas de l'existence du croup ; il applique trois sangsues sur chaque clavicule, qui saignent abondamment ; l'enfant paraît beaucoup soulagé au bout de trois heures. Mais M. Saclier n'est pas satisfait, le soulagement n'est qu'apparent ; il tient à la faiblesse produite par la perte de sang, l'irritation lui semble aussi forte ; en conséquence, il emploie le sulfure de potasse, et, après la première application, le malade est guéri comme par enchantement ! !

« Pendant cette lecture, je n'étais pas trop à mon aise ; j'enrageais, j'aurais voulu être membre de la Société pour un instant seulement, afin de parler à ces beaux faiseurs de croup. Mais M. Guersant me fait signe et demande la parole ; vous voilà sur la table, et vous avez bientôt fait le tour du cercle, quoiqu'il soit grand. M. Guersant réfute l'observation de M. Saclier, dit qu'une foule de prétendus croups ne sont que des catarrhes plus intenses et de nature particulière, que le croup est une maladie spécifique toujours précédée de la formation d'une fausse membrane sur les amygdales, dans l'arrière-bouche, etc. Il appuie les observations que vous lui avez données de ses propres observations ; mais il s'élève aussitôt dans toute l'assemblée un murmure, un tumulte, un bruit terrible, une véritable révolution ; tout le monde parle, questionne, objecte ou combat, et personne ne s'entend ; il y avait réellement pour étouffer de rire. M. le président a beau clocheter, il ne peut rétablir le silence. On distingue les voix de MM. Récamier, Fouquet, Léveillé, etc., contre vous, et celles de MM. Guersant, Duméril, Larrey,

Husson, Marjolin, Piorry et Desgenettes, pour vous, et, par parenthèse, M. Desgenettes, président, cite en riant (c'est son habitude) un enfant qui lui a présenté la voix croupale il y a quelques jours, et dont les parents, fortement alarmés, cherchaient de tous côtés des secours, en même temps qu'ils n'en trouvaient point.

« Lorsqu'il l'eut examiné, les symptômes parurent diminuer ; il l'examina de plus près, prescrivit des adoucissants, et le lendemain il était guéri. Il conclut que ce n'était pas le croup, et dit à M. Guersant : « Je suis des vôtres. » On finit généralement par dire : « Il faut attendre ce travail, on pourra l'examiner et le juger avec connaissance de cause. »

« Mais tenez-vous bien, mon cher maître ; heurtez le plus doucement que vous le pourrez les opinions reçues, insistez sur l'identité et la différence de la couenne buccale et de la concrétion laryngienne de l'angine maligne ; sur la différence de cette couenne avec les autres conditions morbifiques : le charbon de la face, l'affection vraiment gangreneuse de la bouche, etc. Quel trouble, grand Dieu, vous allez introduire dans la médecine[1] ! »

Mais dans la grave question des fièvres essentielles, les choses étaient loin d'aller aussi vite.

Nous avons vu le désarroi qui régnait dans le monde médical depuis les retentissants travaux de Broussais. Les esprits hésitaient entre ce qui restait encore des vieilles traditions représentées par la nosographie de Pinel et la doctrine physiologique. La fièvre entéro-mésentérique de Petit et Serres, qui aurait dû mettre sur la voie, n'avait au contraire fait qu'augmenter la confusion ; et,

[1] Velpeau. — *Lettre à Bretonneau*. 3 août 1820.

soit aveuglement, soit esprit de système, soit orgueil doctrinal, chaque maître interprétait les pyrexies d'une façon différente, et l'unité de l'enseignement n'existait pas plus que l'unité de la maladie.

Cette situation, entretenue d'un côté par la prépondérance autoritaire de Broussais, de l'autre par le traditionnalisme exagéré de ses adversaires, dura longtemps, et la Correspondance nous montre Trousseau, — quelques années plus tard, — reprenant à son tour l'œuvre commencée par Velpeau et luttant dans les amphithéâtres contre les mêmes préjugés et la même opposition systématique, qui auraient découragé des esprits moins ardents et moins convaincus que ne l'étaient les élèves de Bretonneau.

Il existe une lettre de Velpeau qui peint bien cette situation et montre ce qu'était alors l'état de l'enseignement sur cet important sujet :

« Toutes les fièvres, dit-il, décrites sous le nom de muqueuses, bilieuses, ataxiques, adynamiques, gastro-antériques, traitées ici comme telles, ne sont autre chose que la fièvre entéro-mésentérique, à différents degrés d'intensité[1]. J'en ai vu à l'Hôtel-Dieu, à la Charité, à l'hospice de clinique interne, à Saint-Louis, au Val-de-Grâce; partout mêmes symptômes, mêmes apparences de phénomènes, et partout il en meurt, — moins cependant, je pense, — chez M. Broussais qu'ailleurs. . . . . .

. . . .

« Monsieur, ils ont tous vu les altérations pathologiques qui s'y développent, mais chacun les interprète à sa manière, et pas un n'approche du vrai. »

[1] Cette assertion de Velpeau démontre bien qu'il avait appris à connaître à l'école de Bretonneau l'unité des fièvres continues. — T.

Suit un résumé de l'observation d'un jeune homme qui, entré à la Charité avec les symptômes de la fièvre soi-disant ataxique, meurt au bout de vingt jours. L'autopsie en est faite, et la façon dont on la pratique fait bondir Velpeau, habitué aux sérieuses et minutieuses nécropsies de l'hôpital de Tours.

« M. Fouquet dit : « C'est dans le cerveau que nous « allons trouver le mal et dans le ventre. » On commence par le crâne : tout était dans l'état que vous avez vu tant de fois; mais ils le trouvèrent très malade et furent presque tentés de s'en tenir là.

« Enfin on ouvrit le ventre : ganglions très gros, violets, intestins violets, livides par place à l'extérieur; dans l'intérieur boutons, plaques, ulcères, muqueuse de couleur vineuse, etc., au plus haut degré, comme chez celui pour lequel vous me reprochiez mon pyronisme au sujet du kina. Moi, qui étais dans l'amphithéâtre, par conséquent assez éloigné, je les distinguais très bien; je devais donc m'attendre à ce que ces désorganisations fussent attentivement examinées par ceux qui étaient très rapprochés... Mais non; M. Fouquet y jette un coup d'œil en disant : « Oui, c'est évidemment enflammé... Mais, « voyez comme la membrane est boursouflée et cette cou- « leur livide des adynamies; » et tous se sauvèrent. Ma foi, je n'y pus pas tenir, je sautai dans l'enceinte, pris le scalpel de l'élève interne, ouvris la plus grande partie de l'iléon et lui fis baiser les boutons, les plaques et les ulcères, en lui disant : « C'est cela qu'il faut examiner, « et non pas cette rougeur, qui n'est qu'accidentelle... » Le pauvre diable fut un peu étonné de voir ces énormes plaques, mais il n'en continua pas moins à nettoyer ses mains et ne parut pas en penser plus long.

« Admirez, Monsieur, la sagacité de pareils observateurs, et leur utilité pour le progrès de la science. »

Velpeau n'est pas plus heureux avec Broussais, Lherminier, Lugol; il voit Broussais prendre pour des cancers les ulcères de l'entérite chronique. Il voit Lherminier, le maître d'Andral, l'inspirateur de sa célèbre Clinique, examiner un iléon avec une lunette éloignée de six pieds, et négliger totalement les traces d'ulcérations qu'offre l'intestin. Il voit Lugol, le chirurgien de Saint-Louis, fermer également les yeux devant les ulcérations caractéristiques de l'intestin et persister à chercher l'explication des symptômes dans un cerveau et dans un estomac que l'autopsie lui montrait cependant parfaitement sains[1].

Aussi le découragement le prend, et en même temps perce dans ses lettres la méfiance traditionnelle du Tourangeau vis-à-vis des Parisiens.

« Pour moi, j'y perds courage, et dorénavant je veux me borner à les observer sans leur parler de ce que je pense; et puis, avec ces hommes de Paris, je ne suis pas trop à mon aise; il faut que je prenne le langage de chacun, avec les jeunes gens surtout, qui avalent tout ce qu'on leur dit, sans le mâcher, dans l'école qu'ils suivent. Ainsi, avec les uns je suis obligé de demander des renseignements sur les fièvres bilieuses, adynamiques; avec d'autres, sur la gastro-entérite compliquée d'adynamie; avec d'autres enfin, sur la fièvre entéro-mésentérique. Tous les élèves des différentes salles conviennent bien y voir les mêmes altérations, mais leurs maîtres, ils les interprètent chacun à leur manière et se moquent sérieuse-

[1] Velpeau. — *Lettre à Bretonneau.* Août 1820.

ment les uns des autres. Il n'y a pas à résister : M. un tel l'a dit. »

Tel était donc sur ce point, en 1820, l'état des esprits.

Les six ordres de fièvres de Pinel, contestés, attaqués, mais encore acceptés par nombre de maîtres de l'époque; la fièvre entéro-mésentérique, considérée comme une entité nouvelle et curieuse, suscitant l'attention et l'intérêt des cliniciens, mais déroutant encore leur perspicacité; enfin la gastro-entérite de Broussais, absorbant au profit de la doctrine physiologique toutes ces affections, et réalisant l'unité dans l'inflammation, — ce qui était un progrès considérable.

Au résumé, le problème le plus élevé de la science planait au-dessus de toutes ces contradictions, et ce problème était alors le suivant : Étant donné une maladie, déterminer sa nature. Pinel, rangeant les maladies par espèces, comme en histoire naturelle, n'avait fait que de la classification; et tout le monde comprenait, professeurs et élèves, sans avoir cependant le courage de l'avouer hautement, que ce système avait fait son temps. Les anatomo-pathologistes, comme nous l'avons dit, modifièrent ainsi sa formule : Étant donné une maladie, en déterminer le siège et non le rang.

A cette formule ainsi modifiée, il manquait un des termes. — Broussais ne s'y trompa pas, et, se proposant de déterminer à la fois la nature et le siège de la maladie, il lia la première aux altérations inflammatoires et plaça le second dans le tube digestif. C'était faire faire un grand pas à la question, mais ce n'était encore la résoudre qu'incomplètement; car, en contestant la spécificité des maladies, le chef de l'École physiologique méconnaissait leur nature.

L'homme supérieur, le vrai médecin qui débrouillait toutes ces contradictions, ramenait du coup les fièvres à leur véritable unité et restaurait une thérapeutique rationnelle, est celui qui disait par l'organe de Velpeau : « Étant donné une maladie, en déterminer le siège et le principe spécial, c'est-à-dire la qualité; » et qui, pour les fièvres essentielles, en plaçait le siège dans les follicules de l'intestin, rattachait leur nature à la spécificité, et démontrait que toutes les fièvres n'étaient que des modes de l'entéro-mésentérique.

IX

Cependant ce n'était pas tout pour Velpeau d'être à Paris, d'y suivre les cliniques, de juger, de comparer, de propager les doctrines de son maître; il fallait y vivre. Malgré des prodiges d'économie, la somme qu'il avait emportée à son départ était épuisée. D'un autre côté, il avait conçu le projet de prendre ses grades de docteur. Les amis de Bretonneau, qui avaient apprécié son intelligence et son ardeur au travail, lui conseillaient, en effet, de ne pas se contenter du titre d'officier de santé, et de rester à Paris. C'était là son plus ardent désir. Mais comment faire? Bretonneau veillait. C'est dans cette circonstance, au plus fort de sa détresse, qu'il reçut une nouvelle et touchante preuve de la sollicitude de son

maître. Au moment où ses ressources vont être complètement absorbées, et où il va falloir abdiquer les plus nobles et les plus légitimes ambitions, Velpeau reçoit de lui une somme d'argent qui le tire de ce cruel embarras.

Sur ces entrefaites, Husson lui propose une place de secrétaire auprès d'un homme politique français, exilé en Belgique, et qui avait joué un rôle important pendant la Révolution. On ne peut calculer ce que serait devenu Velpeau, s'il eût quitté la France et se fût lancé dans une carrière à laquelle son caractère convenait si peu. Il est probable que son robuste bon sens l'aurait à temps détourné des aventures, et que son tempérament de médecin l'aurait de bonne heure ressaisi. Mais il n'est pas moins vrai que sa carrière eût pu être gravement modifiée; et il est heureux pour lui et la science que la place qu'on lui proposait eût été donnée à un autre, le jour où il apporta son adhésion à Husson.

Heureusement, d'autres circonstances favorables ne tardèrent pas à se présenter. Sur les instantes recommandations de Bretonneau, Jules Cloquet, qui n'a rien à refuser au vieil ami de son père, et qui a pris son protégé en grande estime, lui offre, à l'hôpital Saint-Louis, une situation d'élève logé et nourri dans l'établissement. Il fait plus encore : il lui confie quelques élèves et lui donne à préparer son cours d'anatomie. « Ma fortune est faite, » s'écrie alors Velpeau, dans une note écrite de sa main; et à partir de ce moment, en effet, elle va grandir tous les jours. Exonéré des soucis matériels de l'existence qui pesaient si lourdement sur lui, pouvant se livrer à son amour pour l'étude et à son goût

pour l'enseignement, où le succès ne tarde pas à le suivre, Velpeau marche rapidement dans la voie que lui a tracée le génie de son maître et que lui ont ouverte sa bienveillance et sa paternelle amitié. Il remporte, à la fin de l'année 1820, le prix d'anatomie et de physiologie à l'école pratique; puis le titre d'aide d'anatomie à la Faculté. Nous avons le récit de cette première épreuve, où le suivit encore le patronage de Bretonneau, comme dans tous les autres concours de sa vaillante carrière.

Malgré son incomparable valeur, Velpeau ne pouvait, en effet, méconnaître l'importance des protections dans les concours, et il savait déjà trop bien quelle influence ont les relations de parenté, d'école et de monde dans les luttes où il jouait son avenir, pour négliger le patronage de son maître. Pas plus qu'à Trousseau, celui-ci ne lui fit jamais défaut; et non seulement le médecin de Tours écrivait avec instance aux juges des concours, mais il lui arrivait souvent de quitter ses occupations et d'arriver à Paris pour soutenir ses anciens élèves de ses encouragements et de sa présence.

Nous sommes en 1821. Il y a cinq ans que Velpeau a abandonné l'atelier, et qu'il a commencé son instruction primaire. Il y a un an qu'il a quitté l'hôpital de Tours, et déjà il est professeur, et professeur recherché. Il possède presque l'omniscience médicale et enseigne l'anatomie descriptive, la physiologie, l'anatomie chirurgicale, les bandages, la médecine opératoire. Bientôt il professera la pathologie externe, l'embryologie, l'oculistique, l'obstétrique.

Entre temps, il passe ses examens et subit sa thèse de doctorat le 27 mai 1823, dans laquelle il reproduit les

idées de Bretonneau sur les fièvres intermittentes, les altérations du sang, les compressions [1], etc.

Il reçut la note « éminemment satisfait ».

Nous sommes loin de 1814, où Boyer rudoyait Bretonneau soutenant sa thèse sur les compressions. Les idées du médecin de Tours exposées par Velpeau sont cette fois accueillies par les juges avec la plus grande déférence, et celles qu'ils se croient obligés de discuter, ils déclarent qu'elles ne sont pas de lui et qu'elles ne peuvent appartenir qu'à Velpeau.

C'est que le petit officier de santé de Chenonceaux a fait du chemin depuis cette époque. Sa réputation est arrivée jusqu'à Paris, et il est aujourd'hui une personnalité. Ses doctrines sont connues et citées, et tout le monde attend avec impatience le livre sur la diphthérie, où il doit les exposer, et qui est annoncé par Velpeau.

En attendant ce livre qu'il n'a pas fini d'écrire, ses amis ont obtenu, à force d'instances, qu'il vienne faire une lecture à l'Académie de médecine. Il y est venu à son corps défendant, car il a peu de goût pour les représentations académiques et n'aime pas à paraître en public; et il a lu, le 26 juin et le 6 août 1821, ses deux premiers mémoires sur la diphthérie [2]. Sans doute, les révélations que contenait ce travail sont déjà escomptées par la propagande de Velpeau, mais elles n'en produisent pas moins un grand effet; désormais elles prennent officiellement

[1] Sur quelques propositions de Médecine. (Velpeau, *Thèse de doctorat*, 27 mai 1823.)

[2] *Mémoire sur l'inflammation pelliculaire des membranes muqueuses*, 26 juin 1821.

Mémoire sur la diphthérite ou inflammation pelliculaire des membranes muqueuses, 6 août 1821. Voir la Correspondance.

leur rang dans la science; et, en attendant qu'elles triomphent, elles constituent une doctrine avec laquelle il faudra dès maintenant compter.

La correspondance de Velpeau nous montre le retentissement considérable qu'elles eurent dans le monde médical de l'époque. Ce retentissement enveloppe Velpeau lui-même; il reçoit sa part dans le triomphe de son maître, et déjà très en vue par ses leçons, par ses concours, par ses communications à l'Académie de médecine, il est mis davantage en évidence par les liens qui l'unissent au médecin tourangeau. Aussi, quand il se présente à l'agrégation, en mars 1824, son mérite réel, sa profonde connaissance des sujets qu'il traite, rencontrent-ils auprès des plus éminents de ses juges la sympathie éveillée pour la part qu'il a prise aux travaux de Bretonneau.

Il est admis après de brillantes épreuves[1].

Mais ce n'est là que le prélude d'autres concours et d'autres labeurs. Bientôt après, il concourt pour le prosectorat, est nommé chef de clinique, et entreprend cette prodigieuse série de travaux qui devaient un jour faire de lui le chef reconnu de la chirurgie française.

Après quelques hésitations, il se tourna, en effet, du côté de la chirurgie; mais il garda toujours, de ses premières années d'étude, la forte empreinte de Bretonneau, et c'est à cette première éducation que son talent chirurgical doit ses meilleures qualités : la préoccupation du diagnostic, le souci poussé très loin de l'observation clinique et anatomique dans lesquelles Bretonneau était passé maître, l'étude de l'histoire, de l'érudition et de la

[1] An tuberculorum crudorum in pulmonibus certa diagnosis, possibilis curatio? (Velpeau, *Thèse d'agrégation.* Mars 1824.)

critique qu'il tenait également de lui, la connaissance de l'humorisme scientifique où il s'était engagé à la suite de son maître, et qu'il a contribué à orienter vers l'immense domaine qu'il a aujourd'hui conquis.

Ces conditions primordiales pour un chirurgien, — mais peut-être très négligées avant Velpeau, — lui permirent d'imprimer à la chirurgie un caractère médical dans son origine et dans son principe, et ont contribué à la maintenir dans la voie où elle a accompli de si merveilleux progrès. De bonne heure, dans ces travaux qui ont embrassé successivement presque tous les points de la science, il prit position, et, s'inspirant des idées de son maître, il se montra l'adversaire de la doctrine physiologique. Il y avait quelque mérite à cette attitude dans les premières années de son séjour à Paris, où, pauvre et inconnu, n'ayant d'autres relations que celles que lui avait faites Bretonneau, et candidat successif dans tous les concours, il se heurtait à la coterie physiologique, dont la puissance était considérable et les haines implacables[1].

Mais cette âme énergique resta toujours sourde aux compromissions et inaccessible aux faiblesses, et l'intérêt qu'avait Velpeau à se ménager certains hommes ne put jamais prévaloir contre les convictions qu'il s'était faites à l'hôpital de Tours. C'est sous l'empire de ces convictions qu'il presse Bretonneau, dans de nombreuses lettres, de terminer enfin ce livre sur la diphthérie qui doit confondre l'école physiologique. Velpeau a annoncé hautement la prochaine apparition de cet ouvrage, et n'a

[1] Trousseau, dans ses lettres, fait à diverses reprises allusion aux hostilités qu'on lui suscita et qui faillirent plus d'une fois enrayer sa carrière. — T.

pas caché les coups qu'il portera à la doctrine de celui qu'il appelle le « Paracelse moderne ».

Il est engagé à fond dans la lutte, et il a besoin pour la continuer des armes que lui donnera le livre de son maître. Pour la gloire même de Bretonneau, il attache un grand prix à sa publication, qui doit mettre le sceau à la réputation du médecin tourangeau.

Pendant deux ans, il revient sur ce sujet et presse Bretonneau; il gourmande son indolence, et fait appel à tous les sentiments qu'il juge capables de l'ébranler, à son honneur engagé, à sa passion pour l'humanité, à son amour-propre scientifique. Il faut avouer que Velpeau avait bien raison, et que ce retard trop prolongé était, en effet, préjudiciable aux découvertes de Bretonneau, à Bretonneau lui-même et à ceux de ses amis qui avaient embrassé ses doctrines. Mais le médecin de Tours n'était pas, comme nous l'avons dit, un homme comme les autres, et les mobiles qui dirigent les actions de la plupart des hommes n'exerçaient sur lui aucun empire. Il s'expliquait, s'excusait, promettait, et ajournait toujours, au grand désespoir de ses amis, l'envoi de son manuscrit.

X

En 1825, arrivait à Velpeau un auxiliaire : le plus jeune des deux élèves de prédilection de Bretonneau, Armand Trousseau, quittait à son tour l'hôpital de Tours, et

venait rejoindre son compatriote à Paris. Nous avons esquissé déjà les traits de cette sympathique physionomie, nature ardente et expansive, d'un enthousiasme juvénile, que tempéraient par un heureux mélange des dons les plus divers, une intelligence nette et précise et un rare et fin bon sens.

Trousseau avait été captivé dès la première heure par la bienveillante et spirituelle familiarité du maître, et conquis par l'originalité et la profondeur de son enseignement. Il se donna tout entier et pour sa vie entière. Sa correspondance, qui commence à son arrivée à Paris, pour se terminer seulement peu de temps avant la mort de Bretonneau, nous donne pendant cette longue série d'années l'image de la plus tendre et de la plus affectueuse des intimités, en même temps qu'elle retrace les épisodes de leur carrière, et les travaux qui feront l'objet de leur commune préoccupation. Nous ne pensons pas que, dans l'histoire de la Médecine, il existe un seul exemple d'un aussi constant et aussi noble attachement; et on ne sait quel est celui qu'il faut le plus admirer, du maître qui sut l'inspirer, ou du disciple qui y resta fidèle toute sa vie.



Mais ces pages, où vibrent les meilleures qualités du cœur et les dons les plus brillants de l'esprit, offrent aussi les traits les plus justes du caractère national : la clarté des idées, la netteté du jugement, la finesse du sens médical, la spontanéité de l'érudition, la facilité et la liberté du style.

En les lisant on reconnaît la marque, — devenue rare dans la science, — de l'esprit français, tel qu'il se manifestait encore parfois, il n'y a pas très longtemps. On perçoit nettement, — dans ce renouveau qui nous entoure, — qu'elles ont été écrites par un des derniers maîtres

de l'ancienne École, de celle que les hommes de notre génération ont connue et aimée, et qui ne compte plus désormais que quelques rares représentants. Le génie de notre langue a subi, en effet, depuis vingt ans, l'influence de la froide et lourde érudition germanique, et si, au contact de la bibliographie d'outre-Rhin, il a gagné une apparente profondeur, il a certainement perdu de ses qualités de clarté, de simplicité, de souplesse et de bon sens qui ont été ses plus brillants attributs. Aussi les lettres de Trousseau resteront-elles les derniers échos de cette littérature scientifique, vive, claire, imagée, aussi nette que l'esprit qui l'inspire et aussi solide que le jugement qui la mène, qui fut pendant tant d'années l'apanage de la science française.

Trousseau arriva à Paris pauvre d'argent comme Velpeau, mais, comme lui aussi, plein d'ardeur, — avec plus d'audace peut-être encore et plus de confiance en lui-même, — et comme lui aussi muni de cette forte éducation médicale qu'il avait puisée auprès de Bretonneau ; féconde semence qui devait, en peu d'années, produire une abondante et riche moisson. Dès son arrivée, il se met en mesure de suivre les hôpitaux et de préparer ses examens de doctorat. Ses lettres rendent compte à son maître de ce qui se passe dans les cliniques de Paris, et complètent très heureusement le tableau qu'a déjà tracé Velpeau, dans les siennes, de l'enseignement hospitalier. Velpeau nous avait fait pénétrer dans les services de Dupuytren, de Broussais, de Cayol, de Lugol, de Guersant. Trousseau nous fait connaître à son tour les cliniques de Récamier, de Husson, de Lisfranc, les leçons de Magendie, et nous ramène à cette retentissante École du Val-de-Grâce, sur laquelle tous les médecins du temps avaient les yeux fixés.

Rien de plus intéressant, au point de vue historique, que cette partie de sa correspondance. Nous voyons Récamier, l'homme des initiatives hardies, des inspirations heureuses et soudaines, des clairvoyances inattendues, mais qui compromettait fréquemment ces dons d'un esprit vraiment remarquable par des expérimentations hâtives, incomplètes, ou dépourvues d'esprit de suite, traiter la dothiénentérie par les affusions froides, et préluder à la méthode de Brandt, comme il a préludé à certaines opérations aujourd'hui usuelles chez les gynécologistes. Nous voyons Lisfranc manier les antiphlogistiques dans le traitement des tumeurs blanches avec une extraordinaire habileté, apaiser l'état aigu, le raviver quand il le jugeait utile, et, selon le mode d'application des émissions sanguines, obtenir des effets de sédation ou d'excitation, et finalement de résolution. Peu de médecins sont aujourd'hui au courant de la façon méthodique, et vraiment scientifique, avec laquelle étaient alors pratiquées les émissions sanguines par les praticiens qui savaient observer, réfléchir et diriger un traitement. On s'imagine trop facilement que ce moyen thérapeutique était toujours livré à la fantaisie ou à l'inspiration du médecin, et ne reconnaissait d'autres règles que le degré de l'intensité inflammatoire, et d'autres limites que l'état d'épuisement des malades. Sans doute, il en fut fréquemment ainsi, et les disciples de Broussais, exagérant encore la doctrine de leur maître et la poussant à l'extrême, comme cela arrive souvent, ont fait inconsidérément couler des torrents de sang.

Ces abus ont emporté la méthode dans le mouvement de réprobation universelle qu'ils ont soulevé, et privé ainsi la thérapeutique d'un de ses moyens les plus

héroïques. Mais à côté de ces frénétiques ou de ces inconscients, qui se livraient au délire des déplétions sanguines, il y avait d'habiles et expérimentés praticiens qui savaient en mesurer et en varier sagement l'emploi.

Le même Lisfranc traite les cancers par la méthode qu'il a employée pour les tumeurs blanches, et il obtient des résolutions.

Étaient-ce des cancers?

Il est aujourd'hui plus que jamais permis d'en douter; mais, cancers ou non, il n'en reste pas moins acquis que des tumeurs d'apparence maligne, — dont l'une avait récidivé après une ablation pratiquée par Dupuytren, — pouvaient être heureusement modifiées par l'intervention méthodique des antiphlogistiques. Le fait est indéniable, et les observations sont là avec les lettres de Trousseau et les mémoires du temps[1]. Broussais lui-même obtient des résultats qui paraîtraient extraordinaires si on ne connaissait pas les puissantes qualités d'observation et l'acuité de pénétration dont il était doué. Pendant que le troupeau médical suivait aveuglément ses doctrines et décimait les générations en les saignant à blanc, le chef de la doctrine physiologique, en face du malade, dans les salles de son hôpital, soustrait un moment aux influences doctrinales et aux polémiques orageuses qui agitaient son existence, se ressaisissait, se retrouvait le médecin sagace et expérimenté qui chez lui doublait le chef d'école, et réalisait des guérisons qui faisaient l'étonnement d'adversaires même aussi déterminés que l'étaient Velpeau et Trousseau.

C'est bien celui-ci qui nous raconte que, pendant que M. Husson, partisan déterminé des doctrines physiolo-

[1] Voir la Correspondance. Lettres de Trousseau.

giques, perd les deux tiers de ses dothiénentériques en appliquant la médication antiphlogistique, Broussais, par le même traitement, guérit tous ceux qui se trouvent dans ses salles. C'est que Broussais savait, mieux que Husson, manier les émissions sanguines. Affaire de méthode et de tact médical. Aussi Trousseau, frappé de ces résultats, conclut-il en disant à Bretonneau, dans le langage un peu libre auquel il aimait à se laisser aller :

« Pensez à cela et rendez justice à Broussais, en croyant que, si comme théoricien c'est un animal, comme médecin, dans les maladies graves, il gouverne bien ses malades. »

En parlant ainsi, Trousseau rendait hommage au talent médical de Broussais; mais il ne désarmait pas pour cela envers le chef de doctrines qu'il abhorrait, et il employait une grande partie de son temps à préparer leur ruine en prenant dans les hôpitaux, comme l'avait fait Velpeau, des notes pour son maître. Sa correspondance contient de nombreuses observations de diphthérie et de dothiénentérie; et les réflexions dont il les accompagne, les conseils qu'il y donne, dénotent déjà un talent mûri par l'étude, une mémoire puissante, une sagacité et un sens médical extraordinaires, bien rares chez un jeune homme de vingt-trois ans.

Cependant le fin et ambitieux Tourangeau qu'il était au fond n'abandonnait pas ses droits, et il ne perdait pas de vue son avenir. Il travaillait pour lui avec une incessante activité, passait ses examens avec les meilleures mentions et soutenait sa thèse le 19 août 1825 [1]. Peu de

[1] Trousseau. — *Des lividités cadavériques du canal digestif.* (Thèse de doctorat, 1825.)

temps après, au mois d'octobre de la même année, il entrait comme interne à Charenton, — sur la recommandation de Velpeau, — dans le service de Royer-Collard.

Le passage suivant d'une de ses lettres explique les motifs très nets de cette détermination :

« J'entre à Charenton, mon cher maître, et dans huit jours ce sera une affaire faite. Voici mes motifs :

« J'ai songé que, dans le cas même où je serai reçu agrégé, il ne me resterait pas assez de temps pour gagner de l'argent, parce que, la première année, je serai forcé de faire mes cours gratuits, si toutefois je fais des cours. J'ai songé qu'ensuite je perdrais à Paris un temps infini en longues courses, en tentations auxquelles je succombais, en curiosités médicales satisfaites, et qu'en somme, les semaines, les mois se passaient sans avoir beaucoup profité; j'ai donc fait un grand coup d'État : je me suis fait présenter à M. le docteur Royer-Collard par le compatriote Velpeau. Il m'a agréé comme interne; et moyennant une heure et demie de service, tout au plus, je serai nourri, éclairé, blanchi, etc. Je puis donc en liberté préparer mes examens pour l'agrégation, étudier l'aliénation mentale en me promenant, et vous éventrer tant de bêtes que vous voudrez à l'école vétérinaire d'Alfort, qui touche presque la maison des fous.

« Cette dernière idée me sourit surtout singulièrement, et je me fais une véritable fête de faire les recherches que vous ordonnerez, et de chercher dans le canal digestif des pauvres bêtes des armes contre ce fat de Broussais. Je m'étudierai surtout à vous donner une description pathologique des épidémies que j'aurai occasion d'y observer, et, Dieu m'aidant, j'en tirerai quelque science. Joint à cela que j'y veux puiser les matériaux, — vous

allez rire, — j'y veux puiser les matériaux d'un cours de pathologie et d'anatomie pathologique comparées, que je veux faire, si c'est possible, aussitôt que je serai reçu agrégé[1]. »

Ce n'est pas tout que d'avoir de grands projets de travaux ; tous les jeunes gens de tous les temps en ont conçu, et le difficile n'est pas de les rêver, mais de les réaliser. Mais Trousseau était de ceux qui savent exécuter les programmes qu'ils se sont tracés, et celui qu'il avait dressé dans sa lettre à Bretonneau fut fidèlement accompli. C'est, en effet, pendant son séjour à Charenton qu'il écrivit une partie des œuvres de sa jeunesse et qu'il prépara des documents pour ses publications ultérieures.

Le voisinage de l'école d'Alfort lui offrait une mine inépuisable pour ses recherches anatomo-pathologiques. Il obtint par l'influence de Bretonneau auprès de M. Bacot de Roman, — alors député tout-puissant du département d'Indre-et-Loire, — et, malgré le mauvais vouloir du directeur Girard, d'y faire, en collaboration avec des vétérinaires distingués, MM. Dupuy et Rigot, des expériences qui aboutirent à ses publications sur les altérations du sang considérées comme cause ou complication des maladies locales, et sur les altérations des vaisseaux sanguins et des organes respiratoires après la mort.

C'est là qu'il se livra à ces savantes recherches d'anatomie pathologique comparée dont il parle dans sa lettre, et qu'il devait poursuivre plus tard en collaboration avec Leblanc; c'est là aussi qu'il recueillit les matériaux qu'il devait un jour utiliser, quand, au cours de ses leçons cli-

[1] Trousseau. — *Lettre à Bretonneau.* 17 octobre 1825.

niques, il eut à aborder les délicates questions de la pathologie cérébrale. On verra dans sa correspondance toutes les phases par lesquelles a passé son esprit pendant la préparation de ces travaux. Il consulte son maître, réclame son avis, lui fait part de ses hésitations, lui adresse le récit de ses expériences, et c'est à lui, en définitive, qu'il envoie, sous forme de lettres, les manuscrits qui devront être publiés dans les Archives générales de médecine.

Peu de temps après l'entrée de Trousseau à Charenton, le directeur de cet établissement, Royer-Collard, étant venu à mourir, Esquirol, déjà inspecteur général de l'Université, fut désigné pour le remplacer.

A cette époque se poursuivait dans les asiles d'aliénés l'œuvre humanitaire dont Pinel avait donné le signal, et partout s'écroulait l'abominable régime sous lequel avaient longtemps gémi de malheureux malades traités en criminels. Esquirol, disciple favori de Pinel, formé à son école et à son exemple, pénétré de ses doctrines et animé d'un zèle et d'une charité identiques, avait continué l'œuvre humanitaire de son maître et fait prévaloir dans la France entière ses méthodes de traitement. Il apportait à Charenton ses vues sur la pathologie mentale, qui, malgré leurs lacunes, constituaient alors un progrès considérable, et ses idées de réforme dans le régime des aliénés. Au contact de cet esprit élevé, qui partage avec Pinel la gloire d'avoir créé la pathologie mentale, et d'avoir défriché et cultivé les premiers le domaine sans limite de la folie, Trousseau, qu'aucune science ne pouvait laisser indifférent, sentit s'éveiller en lui la curiosité des difficiles et intéressants problèmes que posent les maladies de l'esprit.

Entré à Charenton pour se livrer à Alfort à des obser-

vations d'anatomie comparée, pour avoir du temps à donner à la préparation de son examen pour l'agrégation, et probablement aussi avec la plus profonde insouciance des aliénés, voilà que le pathologiste qui veillait en lui le ressaisit et qu'il prend goût à l'étude de l'aliénation mentale.

« Faut-il vous le dire, écrit-il à Bretonneau, cette aliénation est une chose si intéressante et si belle à examiner, que je crains de m'en occuper avec trop d'ardeur et de négliger pour cela l'objet de mon concours. »

Son concours n'en souffrit pas, mais son esprit s'enrichit de données nouvelles. C'est certainement aux connaissances spéciales qu'il acquit à cette époque auprès d'Esquirol, qu'il dut la remarquable compétence avec laquelle il traita plus tard les sujets de pathologie cérébrale. Nous avons des lettres de lui à Bretonneau qui montrent combien ces questions le préoccupent déjà, et qui révèlent le futur auteur des magnifiques leçons sur l'épilepsie et la congestion cérébrale épileptiforme. Un moment même, il songea à devenir aliéniste et à accepter la direction d'une maison de santé. Ses expériences d'Alfort, qu'il aurait fallu interrompre, et sa mission en Sologne le firent reculer; mais les offres étaient très avantageuses, et il disait, en faisant allusion à son refus, à Bretonneau : « Je ne suis, comme dit ma mère, qu'un sot qui ne saurait jamais que manger de l'argent et non en gagner. »

Cependant ses propres études ne lui faisaient pas négliger les intérêts et la gloire de son maître. Toutes ses lettres réclament avec une affectueuse insistance les manuscrits des deux traités, toujours promis, toujours ajournés, sur la diphthérie et la dothiénentérie, et dont

Velpeau sollicitait depuis si longtemps lui-même la publication. La diphthérie était prête, et, pour elle, les élèves de Bretonneau allaient bientôt recevoir satisfaction; mais le second ouvrage les inquiétait davantage. Les idées de Bretonneau, les travaux sur lesquels il les édifiait, commençaient en effet à être connus dans le grand public médical de l'époque, et il était à craindre qu'on ne lui ravît ses découvertes, et que la priorité ne lui fût enlevée. C'est pour couper court à toute entreprise de ce genre que Trousseau se décida à publier, le 1er janvier 1826, son mémoire si connu sur la dothiénentérie[1].

Dans ce travail, le premier qui ait été publié sur cette affection, Trousseau établit, — c'est là l'idée mère, — que le tégument interne aussi bien que l'externe est sujet à des altérations diverses et spécifiques. Il décrit la découverte que fit Bretonneau de l'altération des glandes de Payer et de Brunner. Il trace le tableau des lésions de ces glandes avec une exactitude que l'avenir devait confirmer, et en suivant jour par jour et pas à pas leur transformation morbide.

Il montre que ces lésions se rencontrent dans une affection spécifique à laquelle Bretonneau a donné le nom de dothiénentérie ou dothiénentérite; que cette affection est commune, au point que peu de personnes arrivent au terme de leur existence sans en avoir éprouvé les atteintes; que, comme les phlegmasies cutanées, elle n'affecte guère qu'une fois le même individu, et qu'elle est contagieuse. Il affirme ensuite que cette maladie n'est autre que la *febris putrida germina*, le *synochus putris et imputris*, la *fièvre*

[1] Trousseau. — *De la maladie à laquelle M. Bretonneau a donné le nom de dothiénentérie ou dothiénentérite.* (Arch. gén. de méd., liv. Ier, t. X, p. 67-169.)

muqueuse adynamique de Pinel, le prototype de la *gastro-entérite* de Broussais, la *fièvre entéro-mésentérique* de Petit et Serres, le *typhus mitior* d'Irlande. C'étaient là de grands faits qui jetaient subitement un jour inattendu sur de profondes obscurités. Quelques esprits clairvoyants avaient bien entrevu ces altérations; mais ils les avaient insuffisamment étudiées, et n'avaient pas eu conscience de leur signification.

C'est ainsi que Broussais, après avoir soupçonné un moment que les ulcères intestinaux ont leur siège dans les cryptes muqueux, se ravise de crainte de compromettre son système et déclare que la gastro-entérite, complication ou élément essentiel de toutes les fièvres, crée, au même titre, la gravité de la variole, de l'intermittence pernicieuse et de la fièvre typhoïde.

Pour Petit et Serres, les ulcérations sont une complication due aux purgatifs, pouvant préexister ou succéder à la fièvre, pouvant représenter une métastase syphilitique ou dartreuse. Les auteurs de l'époque sont toujours d'ailleurs hypnotisés par les idées de Pinel, comme nous l'ont montré les lettres de Velpeau, et ils n'ont pas assez rompu avec la tradition pour oser concevoir qu'une seule espèce morbide puisse résumer dans son unité les six ordres de fièvres envisagés comme classiques.

C'est là, au contraire, où Bretonneau affirme son indépendance et montre une décision sans réserve. Il soutient que l'éruption est une, spécifique; qu'elle accomplit ses phases à la manière de la variole, et que les états divers que l'on rencontre, suivant que la mort a eu lieu à une époque plus ou moins avancée de la maladie, représentent seulement les phases d'une évolution spéciale.

Tels sont les principaux éléments du mémoire de

Trousseau : la doctrine de Bretonneau, les vérités primordiales qu'il a reconnues, et que le temps a consacrées depuis, y sont nettement tracées, et on ne comprend guère aujourd'hui comment elles ne frappèrent pas davantage l'opinion publique. Il ne s'agissait, en effet, de rien moins que d'une des plus grandes découvertes du siècle, et il semble que le nom de Bretonneau ait dû, dès ce moment, lui être indestructiblement attaché. Malheureusement l'insouciance, la sincérité, le désintéressement, la bonne foi du médecin de Tours, défendirent mal son œuvre. Dans sa modestie, au lieu de déclarer la cause entendue et de clore péremptoirement la discussion, il présentait son travail comme une pierre d'attente, sur laquelle il devrait plus tard édifier une œuvre scientifique plus complète.

Cet ouvrage ne parut pas, pour des motifs tirés du caractère même de Bretonneau. Des contemporains plus avisés profitèrent de cette circonstance pour s'attribuer la gloire de ses découvertes, et la postérité, qui se souvient mal de l'histoire des origines de la fièvre typhoïde et qui ne remonte pas volontiers aux sources scientifiques certaines, a enregistré l'iniquité qui fut alors commise. Mais l'histoire est revisable par l'histoire, et les lettres de Trousseau et de Velpeau, écrites au jour le jour, preuves vivantes, pièces incontestables de conviction, constituent le dossier qui juge définitivement le procès. Ce sont elles, ce sont ces témoignages illustres, qu'il faut désormais « peser et compter », selon la célèbre devise de l'École d'observation.

La postérité fut plus équitable envers Bretonneau pour la diphthérie, et elle a glorieusement inscrit son nom au frontispice de l'histoire de cette affection. Le livre si

impatiemment attendu parut enfin au mois de juin 1826. Les lettres de Trousseau et Velpeau nous apprennent quelles phases traversa cette publication, et il est bien évident que, sans leurs efforts incessants, sans leur affectueuse et pressante insistance, il n'eût jamais été terminé ; Bretonneau eût toujours trouvé des raisons pour le perfectionner et en ajourner l'apparition.

Le titre donna lieu à plus d'une discussion entre Trousseau et Bretonneau. Le maître voulait donner à l'affection qu'il avait découverte le nom de diphthérite ; Trousseau, au contraire, insistait pour que le terme de diphthérie fût préféré. Ce fut Bretonneau qui l'emporta, et la maladie reçut la dénomination de diphthérite, qu'elle conserva jusqu'en 1855. A cette époque, Bretonneau, d'accord avec Trousseau, lui restitua le nom de diphthérie, qui rappelle mieux l'infection générale de l'organisme provoquée par l'angine couenneuse.

Nous avons déjà montré que Bretonneau n'était pas un écrivain dans le sens didactique du mot. Il écrivait comme il parlait, sans art, sans méthode, sans grand souci des répétitions, et avec un désordre apparent dans l'exposition des faits ; mais on se tromperait gravement, si on se basait sur cette absence d'artifices académiques pour rendre un jugement défavorable à son œuvre.

L'écrivain chez Bretonneau est l'homme tout entier, le penseur original disparate et profond, semblant s'égarer en touchant successivement à des questions diverses, mais obéissant toujours à une idée unique à laquelle le ramènent toujours les sujets en apparence les plus étrangers. De même que, dans ses ingénieuses et pénétrantes causeries, il n'a cure de l'art oratoire, et fait assister ses auditeurs surpris au travail qu'engendre dans son esprit

l'enchaînement successif des idées, de même, dans son livre, il s'affranchit de la méthode classique, il l'écrit au courant de la pensée et non de la plume, et associe le lecteur à l'élaboration et à l'évolution graduelle de ses propres connaissances.

Mais dans ce travail exécuté hâtivement, sans ordre, sans plan préconçu, où les redites sont fréquentes, on distingue clairement le principe qui l'inspire, qui en relie toutes les parties, qui est l'idée féconde et géniale, le point de mire sur lequel l'écrivain a toujours les yeux fixés, et qui donne naissance à une doctrine complète. D'une part, décomposition des lésions suivant les éléments anatomiques et les fonctions physiologiques ou morbides qui appartiennent en propre à chacun d'eux et, par suite, spécificité de la diphthérie. D'autre part, revision des affections similaires confondues avec elle, et unicité dans la diphthérie des maladies connues jusqu'alors sous la dénomination d'ulcère syriaque, de croup, d'angine maligne, d'angine gangreneuse, etc.

Ces idées lumineuses jaillissent devant les yeux à mesure que l'on avance dans la lecture de l'ouvrage; elles pénètrent peu à peu le lecteur. Les redites mêmes, au lieu de le fatiguer, apportent à l'esprit un supplément d'informations et de preuves. Qu'importe l'absence de plan et le désordre apparent de l'ouvrage, si ces défauts ne nous choquent pas et ne nuisent pas à ses effets, et si nous percevons les détails du tableau aussi nettement que l'unité de la composition !

Celle-ci est conforme au principe que Bretonneau a appliqué à la dothiénentérie, qu'il ne perd pas non plus de vue au milieu des nouveautés que soulève son génie d'observation : classifier les affections inflammatoires des

membranes muqueuses comme les nosologistes ont classifié celles de la peau.

Telles sont, succinctement analysées, les idées contenues dans ce livre qui fixa définitivement le type de la diphthérie, et la fit entrer de toutes pièces dans le cadre scientifique. Soixante-cinq ans, — près de trois quarts de siècle, — se sont écoulés depuis, et la postérité n'a rien à retrancher aux doctrines du médecin de Tours. La science contemporaine a cependant révolutionné plusieurs fois des dogmes considérés comme définitifs A l'École nosographique elle a fait succéder l'École physiologique, puis l'École anatomo-pathologique; et à celle-ci elle a substitué l'École d'observation. Elle a remplacé l'École d'observation par la méthode expérimentale. Les traités les plus fameux ont vieilli, et ne supportent pas la lecture, tant ils heurtent le sens médical contemporain; seule la doctrine de la spécificité reste debout. Seules les pages incorrectes et hâtives du médecin tourangeau, — bravant l'épreuve du temps et du progrès, — restent neuves et continuent à satisfaire l'esprit moderne par le fonds et la forme.

Et cependant aucune question n'a plus été débattue que la diphthérie, aucune n'a éveillé plus de discussions, suscité plus de recherches et provoqué plus de contradictions. La découverte de Bretonneau est sortie fortifiée de ces luttes. C'est, en effet, l'éternel privilège du génie que le temps vérifie ses déductions; il peut pour un moment les méconnaître, les modifier, les agrandir ou les transformer, mais il arrive toujours l'heure où il leur rend justice et leur imprime le sceau de la pérennité.

XI

Les idées que renfermait le livre de Bretonneau furent accueillies par le monde médical avec une grande faveur. Combattues naturellement par l'école de Broussais, entre autres par Boisseau, un des plus fougueux partisans de la doctrine physiologique, elles furent acceptées par tout ce que l'École de Paris comptait alors d'esprits élevés et indépendants. C'est à partir de ce moment que sa réputation déjà établie grandit au point de le rendre en peu d'années un des médecins les plus célèbres de France. L'Angleterre, qui avait Graves, voulut lire son rival et son émule, et traduisit la diphthérite. Cette traduction eut de l'autre côté de la Manche un grand retentissement.

Nul cependant n'est, dit le proverbe, prophète dans son pays ; et la plus grande résistance aux idées de Bretonneau vint, en effet, des médecins de Tours. Le corps médical de province n'était pas au commencement du siècle ce que nous le voyons aujourd'hui, c'est-à-dire un ensemble de praticiens instruits et distingués. Les troubles de la Révolution qui avaient fait table rase des institutions médicales, les longues guerres de la République et de l'Empire, avaient complètement modifié les conditions du recrutement professionnel autrefois inattaquable, et introduit subitement dans la carrière un grand nombre d'hommes qui se trouvaient insuffisamment préparés par leurs aptitudes et leur instruction scientifique et littéraire à l'exercice de l'art.

La Touraine avait subi, comme les autres régions, cet

amoindrissement du niveau médical, et il se trouvait là comme ailleurs, à côté d'hommes de valeur, un certain nombre de praticiens incapables de discuter des faits qui heurtaient leur entendement et leur routine, et peu disposés, du reste, à reconnaître la suprématie que son renom scientifique donnait à Bretonneau. Ils crurent devoir contester ses découvertes et ses conclusions, et la Société de médecine locale fut plus d'une fois le théâtre de leurs attaques. Déjà, à propos de la dothiénentérie, ils avaient protesté contre la donnée de la localisation intestinale, alléguant que dans la clientèle civile les choses ne se passaient pas comme à l'hôpital où leur confrère avait fait ses premières recherches. Bretonneau, dont l'ardente conviction ne fléchissait devant aucun obstacle, n'avait pas hésité, pour les confondre, à déterrer pendant la nuit les cadavres du cimetière, pour en pratiquer l'autopsie et faire la preuve contestée des lésions de l'intestin [1].

[1] Pendant les épidémies des maux de gorge et de fièvres graves, les médecins de la ville, étonnés des doctrines nouvelles, objectent que dans leur clientèle les choses se passent autrement qu'à l'hôpital. Comment s'assurer de leur erreur? que faut-il faire pour les détromper? L'examen des cadavres peut seul en décider. Oui, mais les familles n'y consentiront point, ou en seront alarmées; d'autre part, *les confrères s'en soucient peu.*

Cependant il le faut, la question l'exige, en vaut la peine. Aller au cimetière à l'insu des vivants? La loi, les gardiens de la cité le défendent. Le jour c'est impossible; mais après le couvre-feu l'autorité à demi prévenue peut, en faveur des motifs, dormir ou faire semblant de dormir. On se risque donc. Nous voilà chaque nuit, armés d'échelles, escaladant des murs comme des malfaiteurs.

Trente-six autopsies sont ainsi obtenues dans l'espace de quelques mois. A diverses reprises, on se doute de nos profanations; plus d'une fois même, des habitants effrayés tirent sur nous, à tel point qu'il m'en reste même un grain de plomb à certain lieu, à moi qui lui servais de complice dans ces évolutions nocturnes. Mais aussi, le bien fait, la question scientifique se trouvant ainsi résolue, ne laissèrent pas l'ombre d'un doute. La maladie avait produit des lésions parfaitement identiques à l'hôpital et à la ville. (Velpeau. — *Loc. cit.*)

Les mêmes dénégations, sincères ou non, accueillirent les découvertes de la diphthérie. Certains prétendaient que l'affection n'était nullement spécifique et que les émissions sanguines, les scarifications sur les amygdales, suffisaient à la guérir ; ils publièrent des observations à l'appui, dont quelques-unes furent portées jusqu'à l'Académie de médecine. Évidemment, il s'agissait soit d'angines pultacées, soit d'angines scarlatineuses ; c'est ce que soutenait et prouvait Bretonneau, et son irritation, dont on retrouve les échos dans sa correspondance avec Velpeau et Trousseau, fut extrême. Cet homme, dont la charité et le désintéressement étaient incomparables, mais dont le caractère était fier et droit et aussi peut-être peu patient, ne pouvait supporter les injustices, surtout quand elles émanaient de ses collègues ; et il se défendait contre elles avec d'humoristiques coups de boutoir, dont on a gardé le souvenir. Il ne souffrit pas moins beaucoup des contestations et des jalousies que lui attirèrent ses travaux et le renom dont ils furent la conséquence, et nous verrons qu'au moment de la fondation de l'École de médecine de Tours, qui fut créée pour lui, elles le conduisirent à refuser d'en faire partie.

A ces éternelles misères de la vie médicale en province, qui ne seraient pas dignes d'arrêter un instant l'historien s'il ne s'agissait d'un homme comme Bretonneau, il trouvait, il est vrai, une grande compensation dans la haute estime que professaient pour lui ses confrères de Paris et de l'étranger. A partir de la publication de la diphthérie, son nom, déjà connu, devint européen et acquit la célébrité des anciens chefs d'école ; et ce n'était pas une vaine image de rhétorique que le passage de ce

discours où Bouillaud, voulant peindre son universelle réputation, invoquait la légende de Boerrhaave et rappelait qu'une lettre simplement adressée à Bretonneau, en Europe, était certaine d'arriver à son adresse[1]. L'Académie de médecine, et plus tard l'Institut, presque tous les corps savants de la France et de l'étranger, tinrent à honneur de se l'associer sans qu'il l'ait désiré et sans que, selon l'usage, il l'ait sollicité.

Mais Bretonneau, nous l'avons dit, n'était guère sensible aux honneurs. Ils ne le touchaient qu'en ce qu'ils étaient un hommage rendu à la vérité, et ses meilleures joies venaient encore, non des succès académiques ou de sa célébrité, mais de ses élèves favoris, qui continuaient à lui témoigner, dans leur correspondance, une affection croissante. Ils lui en avaient donné une nouvelle preuve dans cette publication de la diphtérite qu'ils avaient mise à point, pour laquelle ils avaient traité eux-mêmes avec un libraire, — débarrassant leur maître de démarches dont il ne serait jamais sorti, — dont ils avaient atténué les incorrections et revu les épreuves, et qu'ils avaient enfin lancée et appuyée dans la presse avec toute l'ardeur qui les animait.

Au mois de décembre 1826, Trousseau venait de lui donner une grande joie. Il avait subi avec un merveilleux succès les épreuves de l'agrégation, auxquelles il avait voulu se présenter en dépit de sa jeunesse, — il avait à peine vingt-six ans, — et malgré les appréhensions que cette audacieuse résolution inspirait à son maître. Sa leçon orale sur l'anatomie, la physiologie et

[1] Bouillaud. — *Discours prononcé aux obsèques de Bretonneau*, 4 mai 1862.

la pathologie de la vessie, avait été traitée *ex professo,* sans notes, avec une verve et une facilité qui avaient provoqué d'unanimes applaudissements.

Le sujet de sa thèse était précisément, de tous, celui qu'il eût pu le mieux souhaiter, l'ayant étudié bien des fois avec Bretonneau : « Les altérations inflammatoires de la muqueuse intestinale. »

Dans cette épreuve, la supériorité des connaissances spéciales de Trousseau fut encore relevée par l'élégance et la facilité avec laquelle il soutint l'argumentation latine. La langue latine, qui avait été si longtemps la marque élégante et distinctive de l'éducation médicale, commençait déjà à tomber en désuétude. La plupart des candidats la parlaient avec une incorrection qui faisait bondir les derniers représentants de l'ancienne éducation classique. Aussi, la manière dont argumentait Trousseau en latin fut-elle très remarquée. Il fut classé le cinquième entre Piorry et Bouillaud ; mais les journaux du temps s'accordèrent à reconnaître qu'il méritait un meilleur rang.

C'est à cette époque que se place aussi un événement important de sa carrière, mal connu jusqu'à présent, et sur lequel nous pouvons aujourd'hui faire la lumière. Au moment même où Trousseau subissait son concours d'agrégation, il était nommé chirurgien de l'hôpital de Tours et, à peine nommé, donnait sa démission de ce poste. Comment Trousseau, candidat à la Faculté de Paris, pouvait-il être en même temps postulant à l'hôpital de Tours? Ses biographes, en relatant le fait, paraissent croire qu'il avait été nommé spontanément à l'hôpital de sa ville natale. Les choses ne se passèrent pas aussi simplement, et ses lettres, celle de Bretonneau,

que nous avons tout au long, nous donnent la clef de l'énigme.

A cette époque de sa jeunesse, Trousseau était loin, malgré la vivacité de son imagination, de prévoir l'avenir qui s'ouvrait devant lui, et de mesurer les brillantes étapes qu'il allait parcourir. Si l'agrégation lui paraissait un titre important à obtenir, il ne savait pas trop où ce titre le conduirait et comment, après l'avoir conquis, il orienterait sa carrière. Il n'osait s'arrêter à l'espoir de revêtir un jour la toge de professeur. Il avait vu porter aux chaires de l'école des hommes comme Fizeau et Guilbert, que ne recommandaient ni leurs travaux, ni leur savoir, ni leurs aptitudes oratoires[1].

Des faits semblables étaient peut-être moins fréquents qu'il ne le dit. Mais les jeunes gens généralisent volontairement, dans leur jugement, les cas exceptionnels. N'avait-il pas, du reste, entendu Lisfranc, agrégé et chirurgien très connu et très suivi d'un grand hôpital, regretter d'être resté à Paris? Notons, en passant, combien les temps sont changés et combien peu de chirurgiens de sa valeur émettraient aujourd'hui le même regret.

Le manque d'argent venait encore augmenter ses hésitations et redoubler ses craintes sur son avenir. Trousseau regardait alors en arrière. Sa pensée se reportait vers cette ville de Tours, où il avait sa famille, ses amis, son maître, — qui était un appui incomparable, — où les

[1] On verra dans la Correspondance ce que pensait Velpeau de Fizeau. Quant à Guilbert, il lisait ses cours et était considéré, pour cette raison, comme un personnage des plus médiocres. Quand il entrait dans l'amphithéâtre, les élèves l'applaudissaient, puis se retiraient tous, le laissant, en face des bancs absolument vides, lire son cahier. — T.

débuts seraient faciles, où la vie serait exempte de ces grands labeurs, de ces luttes opiniâtres qui l'attendaient à Paris et dont l'issue était à ses yeux si incertaine. Que d'hommes, au moment d'aiguiller définitivement leur carrière et d'affronter, dans la plus grande capitale du monde, le combat pour l'existence, ont été assaillis des mêmes pensées, et dans l'angoisse de l'inconnu se sont tournés aussi vers le pays natal !..... Et qui pourra dire si cette voix secrète qui a murmuré à leurs oreilles l'écho des années heureuses et insouciantes, et évoqué le paisible tableau d'un avenir calme et tranquille, — à l'abri des orages et des compétitions sans pitié, — n'est pas l'ultime avertissement que leur adresse la destinée ?

Au moment même où ces réflexions s'agitaient dans l'esprit de Trousseau, il apprend que le chirurgien en chef de l'hôpital de Tours, le docteur Mignot, est tombé gravement malade et que, selon toutes les prévisions, son poste va devenir vacant. Immédiatement ses hésitations sont terminées et son parti est arrêté : il renonce à ses vastes ambitions, à l'enseignement, à la chaire entrevue à l'École, peut-être à la célébrité, et c'est à Tours, auprès de son maître, qu'il ira se fixer. . . . .

Il lui écrit aussitôt et lui demande son appui. Bretonneau, qui avait mesuré la valeur de son élève et avait depuis longtemps acquis la conviction qu'il fallait à ses brillantes facultés un autre théâtre que le modeste hôpital d'une ville de province, se montra très nettement hostile à ce projet, et parvint un moment à le lui faire abandonner. Trousseau en prit malaisément son parti et décocha à son maître quelques arguments *ad hominem :*

« Vous êtes de « chiffe » pour vous-même, répond-il à Bretonneau, vous êtes un roc pour les autres. Vous

voyez ce bœuf de Velpeau qui, au travers de mille tribulations, est arrivé au bout de son pénible sillon, et vous voulez que je ne quitte le joug que lorsque j'en aurai fait autant. Est-ce là l'exemple que vous nous avez donné? Toute votre vie hors du chemin de l'ambition, occupé de travaux qui vous charmaient, qui vous honoraient, vous êtes arrivé à la considération et à la réputation en ne méritant l'une et l'autre que par des occupations attrayantes pour vous. Croyez-vous que je vous plaigne de venir chaque matin à cinq heures dans un hôpital, braver le froid et la colique; d'être arraché de votre jardin, de votre lit, de votre dothinentérie, entraîné par une rosse trop pacifique au milieu des boues de nos chemins vicinaux? . . . .

. . . .

« Je le veux bien, je serai nommé agrégé; je sacrifierai tout à ma réputation, à mon avancement, et dans quinze ans je serai l'un des vingt-deux professeurs de notre Faculté... J'aurai quarante ans, ma vie sera aux trois quarts usée, je ne saurai pas de médecine et je commencerai à me faire une clientèle; me voilà bien satisfait et bien glorieux...

« Et le bonheur, mon cher maître! Vous riez. Qu'est-ce que cela fait? je n'en entends pas moins le bonheur à ma façon; et vous, qui vous moquez ici, vous l'avez entendu, vous l'entendez comme moi. Ainsi soit-il. Mais parlons d'autre chose... [1]. »

On voit que Trousseau était mal résigné. On devine, — à travers l'exagération toujours un peu déclamatoire de son langage, — que son projet n'est, au fond, que réservé.

[1] Trousseau. — *Lettre à Bretonneau.* 22 juillet 1828.

Aussi, Mignot étant mort, le voyons-nous revenir à la charge avec une ardeur extraordinaire ; il multiplie les lettres, il plaide, il insiste, il invoque tous les arguments favorables à sa cause, fait valoir tous les motifs capables d'influencer Bretonneau, parlant tour à tour à son cœur et à sa raison, et proposant des combinaisons de candidatures qui ont pour objet de faire triompher la sienne. Enfin, pour porter le dernier coup à son maître, compléter sa déroute et achever ses dernières résistances, il lui fait écrire par Velpeau, dont il connaît l'influence, une lettre pressante. C'est ici que l'on admire le profond bon sens et l'affectueuse bienveillance de Bretonneau. Il adresse d'abord à son disciple les plus sages remontrances, lui représente de nouveau la modestie du sort qu'il ambitionne, alors que ses heureuses facultés lui désignent de plus brillantes destinées. Puis il cherche à lui faire comprendre, — son affection pour lui ne pouvant éteindre l'équité que le médecin en chef de l'hôpital de Tours doit à ses collègues, — combien il est difficile qu'il sacrifie le chirurgien-adjoint qui était, il y a trois ans, le propre maître de Trousseau, en le plaçant sous les ordres de son ancien élève. Il lui conseille de passer ses examens d'agrégation et d'attendre.

Trousseau ne veut rien entendre, et c'est une chose surprenante, — étant donné ce qui fut la conclusion de cette campagne, — que l'ardeur avec laquelle il la conduisit. Agrégé ou non, il a pris Paris en horreur et veut revenir à Tours ; il se contentera même de la suppléance. Devant cette insistance de celui qu'il considère comme un fils, nous voyons s'amollir la résistance de Bretonneau : au fond, il n'était peut-être pas fâché de retrouver son disciple favori, et son opposition n'était qu'une opposition de

raison. Le voilà qui, à son tour, cherche des combinaisons, adopte un moment la nomination au concours, la rejette comme n'offrant pas en province de garanties suffisantes, et s'arrête au partage de la place entre Trousseau et son ancien chef de service, le chirurgien-adjoint. Il gagne non sans peine à cette façon de procéder le préfet, les administrateurs de l'hôpital et le ministère.

La nomination est enfin signée, les vœux de Trousseau vont être comblés; mais survient alors un extraordinaire coup de théâtre. Le nouvel élu la refuse et donne sa démission! Que s'était-il passé? La lettre de Trousseau qui pourrait nous donner l'explication de l'abandon subit d'un projet dont la réalisation a été si vivement désirée, manque au dossier. Mais il est facile d'en reconstituer les motifs. Pendant tous ces pourparlers, Trousseau avait subi les épreuves de l'agrégation avec un merveilleux succès. Il avait été longuement acclamé par l'auditoire après sa leçon théorique et après la soutenance de sa thèse. Il s'était, dans ses épreuves, révélé au public et à lui-même comme l'homme habile dans l'art de bien dire, comme un orateur à la parole élégante et facile, à la mémoire présente et sûre et à l'attitude que rien ne peut déconcerter. Ce sont là les qualités maîtresses du professeur. L'élève de Bretonneau le sentit, et on dut le lui dire et le lui répéter. Aussi, quand, après ce triomphe, que malgré la hardiesse de son esprit il n'avait osé escompter, sa nomination à l'hôpital de Tours lui fut communiquée, on peut penser que ses indécisions le ressaisirent et qu'obligé, par la nécessité de faire un choix, à une détermination subite, il eut la vision prophétique de ce que l'avenir lui réservait, et trancha la question en faveur de Paris.

Mais on comprend ce que dut être l'irritation de Bretonneau. C'est malgré lui et à son corps défendant qu'il avait fait triompher la candidature de Trousseau, et voici que celui-ci refusait maintenant cette nomination qu'il avait si ardemment sollicitée et pour laquelle il avait fallu troubler les règles de la hiérarchie hospitalière, vaincre la résistance des bureaux, violer les coutumes timorées de l'aréopage administratif qui veillait aux destinées de l'hôpital, et blesser peut-être des confrères méritants. Il s'en expliqua très nettement avec son protégé, et sa lettre, qu'on lira, est un admirable et sévère rappel à la droiture, à la convenance et à la fixité du caractère.

Mirabeau avait déjà dit que l'homme ne vaut, dans la partie exécutive de la vie humaine, que par le caractère. Bretonneau réédita à son insu le mot du célèbre orateur, en le précisant davantage : « La meilleure pièce d'un homme, écrit-il, n'est ni son savoir ni son avoir, c'est son caractère. » Et il lui reproche sévèrement ses irrésolutions et le manque de fixité de ses idées. La lettre est dure, mais il faut se rappeler que Trousseau était en effet dans son tort, et que l'âge et la paternelle amitié de Bretonneau lui conféraient le droit de parler ainsi. Du reste, on voit bien que c'est un père qui parle, et on sent vibrer, — à travers la véhémence des reproches, — l'intensité de l'affection qui les a provoqués.

Bretonneau reconnut toutefois très vite que Trousseau, s'il avait eu tort de ne pas se rendre aux premiers avis qui lui avaient été adressés, fut, au contraire, admirablement inspiré en ne persévérant pas dans sa première résolution, et en optant pour Paris. La Médecine française a conquis à cette détermination une des grandes illustra-

tions de notre siècle. Le médecin de Tours y a gagné, de son côté, l'éloquente vulgarisation de ses doctrines et la gloire durable qui s'est attachée à son nom.

Une fois sa détermination prise, nous voyons le nouvel agrégé de la Faculté se jeter dans la mêlée avec une décision qui contraste singulièrement avec les incertitudes dont il vient de donner l'exemple, — contraste qui est loin d'être rare chez les hommes d'action, — et poursuivre désormais son but avec une activité extraordinaire et une inébranlable opiniâtreté. Il réalise dans cette nouvelle phase de sa vie tout un ensemble de travaux remarquables qui étonnent aujourd'hui autant par leur importance que par leur diversité. En dehors des articles originaux, insérés dans différents journaux, il publie son *Anatomie chirurgicale des principaux animaux domestiques* avec Leblanc, un *Traité de pathologie médico-chirurgicale* avec Blandin, une *Table analytique du traité des opérations chirurgicales de Boyer*. En même temps il fait des expériences d'anatomie pathologique au clos d'équarrissage de Montfaucon, et commence un cours sur l'anatomie pathologique comparée, qui compte bientôt de nombreux auditeurs.

Ce n'est pas encore suffisant pour cet esprit, dont l'activité et l'expansion ne connaissent pas de bornes. Une épidémie de diphthérie éclate en Sologne. Il s'adresse à Bretonneau pour qu'il lui obtienne une mission qui lui permette d'aller l'observer. Celui-ci intervient, et, — sur sa recommandation, — le ministère accorde à Trousseau la faveur qu'il sollicite. Muni des instructions de Bretonneau, il part au printemps de l'année 1828, et le voilà parcourant les campagnes de la Sologne, désolées par le croup, en compagnie de M. Ramon. Cette mission est le

point de départ de nouvelles reconnaissances dans le champ de la diphthérie : il vérifie la diphthérie cantharidienne, il constate la diphthérie de la mamelle, la diphthérie vulvaire, et complète par de nouvelles observations celles de Bretonneau sur la contagion de la maladie.

XII

Au mois d'octobre de la même année, la correspondance de Trousseau avec Bretonneau nous transporte à Gibraltar. Trousseau a été désigné par le ministère Martignac, avec Louis et Chervin, pour aller étudier la fièvre jaune à Gibraltar, et c'est de cette ville qu'il poursuit avec son maître sa correspondance régulière. La fièvre jaune préoccupait alors au plus haut degré les gouvernements et les sociétés savantes. A la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, elle avait apparu en Europe et frappé durement Livourne et les côtes d'Espagne. Elle avait même fait une courte excursion à Brest, en 1815; mais les épidémies de Cadix (1819) et de Barcelone (1821) avaient été exceptionnellement sérieuses, et leur souvenir était resté gravé dans tous les esprits. Ces épidémies, qui avaient soulevé à nouveau l'importante question des quarantaines, avaient en même temps ravivé les vieilles querelles, qui ont duré jusqu'à nos jours, entre contagionnistes et anticontagionnistes. Les commissions françaises, présidées par Pariset, envoyées sur les lieux pour étudier l'origine et le mode de transmission du fléau,

avaient bien conclu à la contagion; mais Pariset, écrivain distingué, orateur disert et éloquent, — à la façon de Vicq-d'Azyr, — avec la science profonde de celui-ci en moins, passait pour n'avoir pas les aptitudes nécessaires à l'observation et les connaissances indispensables aux recherches scientifiques. Aussi quand Chervin, qui avait consacré toute sa vie à l'étude de la fièvre jaune, fit connaître la masse des faits qu'il avait réunis sur la question et qui étaient contraires à la contagion, l'opinion se montra favorable à ses idées, et le développement spontané ou par infection de la maladie prévalut contre son importation ou transmissibilité [1].

Les choses en étaient là, faisant couler des torrents d'encre et suscitant de nombreux discours dans les sociétés médicales, au moment où survint l'épidémie de Gibraltar. Quand Bretonneau apprit la résolution de Trousseau, il fut vivement ému du danger auquel il allait s'exposer, mais il ne fit rien pour l'en dissuader. Il comprenait trop bien, lui, l'épidémiologiste par excellence, et qui avait exposé mille fois sa vie au milieu des grandes et redoutables épidémies du commencement du siècle; il comprenait trop bien, disons-nous, cet acte de courage pour le combattre, et il l'admirait trop au contraire pour ne pas l'applaudir. Il

[1] L'Académie, après de longues discussions motivées par le rapport que fit Coutanceau sur les documents de Chervin, rapport dans lequel Pariset est visé plus d'une fois directement, adopta les conclusions suivantes qui montraient bien, sous la forme réservée habituelle, quel était au fond son sentiment :

« Que les documents de M. Chervin, en admettant comme exacts les faits qu'ils contiennent, méritent l'attention la plus sérieuse, qu'ils augmentent considérablement la masse des observations favorables à l'opinion de la non-contagion de la fièvre jaune, et qu'ils seraient de nature à établir en principe cette non-contagion, si dans l'état actuel de la science cette question pouvait être résolue. » (Bulletin de l'Académie de médecine. Séance du 22 janvier 1825.) — T.

exprime toute sa pensée dans une phrase concise à la manière antique : « Mon ami, je ne craindrais pas de vous accompagner et je crains de vous voir partir[1]. »

Son premier soin est de lui donner succinctement et à bâtons rompus, comme il écrit toujours, les indications sur le sens dans lequel devront être dirigées ses recherches. Bretonneau, le spécificiste, était, avons-nous besoin de le dire, contagionniste et partisan de l'origine exotique de la fièvre jaune, et ses conseils sont particulièrement inspirés par le désir de voir les faits confirmer ses convictions. Il l'engage à se dégager de tout parti pris, à étudier la question de la contagion comme si on ne s'en était pas encore occupé, quitte à examiner ensuite les opinions nées de la prévention ou de l'observation plus ou moins judicieuse des faits.

Le premier point à aborder est celui de savoir si la maladie a été transportée; ce point résolu dans le sens positif, il faudra ensuite rechercher les lois de la contagion, et celles-ci bien étudiées donneraient l'explication des erreurs d'observation qui ont donné naissance à la doctrine de l'infection.

« Ne perdez pas de vue, lui dit-il, qu'il aura suffi que la fièvre jaune ne fût pas contagieuse à la manière des exanthèmes cutanés pour qu'elle ait paru se développer sous l'influence d'une infection. Combien ces infections de vaisseaux, de maisons, de rues, de quartiers, ne vous paraîtraient-elles pas imaginaires et préconçues, si vous considérez que la dysenterie est à peine rangée dans les maladies contagieuses, que la tourbe moutonnière des médecins croit que la dothinentérie n'est pas contagieuse

[1] Bretonneau. — *Lettre à Bretonneau*. 27 octobre 1829.

et vient en toute humilité humer avidement les balivernes de Scoutetten, qui fabrique par infection de si belles entérites folliculaires, et par irritation des entérites villeuses. »

Il insiste sur ce sujet, il attire son attention sur la germination des maladies contagieuses, et, répondant à une observation de Trousseau au sujet de la spontanéité de la dothiénentérie, il lui fait remarquer que la génération de cette affection est moins spontanée qu'il ne se l'imagine :

« Qui peut dire à quelle époque peut germer la graine renfermée dans le matelas non assaini d'un dothinentérique? La graine du caféier et beaucoup d'autres doivent être semées aussitôt qu'elles sont mûres. On sait que des graines de pavot renfermées dans un vieux mur depuis plus de cent ans n'avaient pas perdu la faculté de germer. Notez que c'est parmi les graines de cette extrême ténuité que l'on retrouve cette tenace viabilité[1]. »

Peut-on établir de plus sages règles d'observation, et qui croirait que ces idées, frappées au coin de l'actualité, ont été émises en 1829, en plein courant antispécificiste et anticontagionniste? Notons dans ce passage d'une des lettres de Bretonneau un exemple sur les comparaisons si nombreuses qu'il empruntait à la botanique, et qui donnent à sa doctrine une si frappante analogie avec la doctrine microbienne. Ce sont ces comparaisons que plus tard Trousseau s'assimilera et dont il tirera, — en véritable virtuose, — les plus brillants effets.

Les lettres de Trousseau ne sont pas moins intéressantes, quoique à un autre point de vue.

Elles nous font comprendre comment, — dans ces épidémies dont la marche aux allures contradictoires déroutait

[1] Bretonneau. — *Lettre à Trousseau.* 3 février 1829.

les meilleurs esprits et divisait les médecins en deux camps également convaincus et souvent également passionnés, — la vérité était si difficile à saisir, et comment les commissions scientifiques elles-mêmes, malgré la rigueur qu'elles apportaient à leurs observations, se montrèrent si fréquemment impuissantes. Elles se trouvaient en effet placées entre les mêmes suppositions et les mêmes incertitudes que les médecins des pays contaminés, les uns croyant à l'origine exotique de la fièvre jaune, les autres à son développement spontané; les uns prétendant que tous ceux qui s'approchaient des malades étaient atteints, les autres affirmant que ceux qui avaient vécu auprès des malades n'avaient pas succombé en proportion plus considérable que ceux qui s'étaient tenus en dehors de toute communication.

Souvent des faits isolés venaient donner raison aux uns ou aux autres et troubler singulièrement l'esprit des commissaires enquêteurs.

A Gibraltar, les égouts et les terrains marécageux jouaient un rôle capital dans le camp des infectionnistes. C'était évidemment dans ces mares infectes que le fléau avait pris naissance. Or voilà qu'on révèle que les ouvriers employés aux égouts au début de l'épidémie ne se sont jamais si bien portés que pendant qu'ils accomplissaient ce travail. Ils le cessent et rentrent dans le rang, ils succombent alors à l'épidémie comme leurs voisins. Voilà donc la cause infectionniste anéantie. Mais, d'un autre côté, la contagion est aussi difficile à établir, et on voit dans certains cas la fièvre se développer dans une famille qui s'est soigneusement gardée, et, dans d'autres, ne pas se propager dans celles qui ont les rapports les plus intimes avec la fièvre jaune.

Mais du moins pouvait-on tomber d'accord sur le point de départ, sur l'origine de l'importation, sur le bâtiment infecté? On sait comment, dans toutes ces épidémies, le rôle du navire incriminé était diversement apprécié, selon que l'on professait une des deux doctrines.

A Gibraltar, la question était simplifiée.

« Il faut, sur ce point étiologique, dit Trousseau, être de l'opinion du gouvernement, de l'opinion du capitaine de port, de l'opinion du chef suprême de la police; et si le gouvernement, si le capitaine de port, le chef suprême de la police, ont des opinions et des intérêts différents, il est impossible d'arriver à la vérité; et si l'on a vingt certificats établissant authentiquement un fait, vingt autres certificats, également authentiques, appuient le contraire [1]. »

A cette situation, si difficile à élucider, venaient se joindre des dissidences dans le sein même de la commission. Louis était d'accord avec Trousseau pour réserver leur opinion, et la vérité est qu'ils revinrent tous deux, en effet, sans en avoir une. « Plus je m'enfonce dans ce bourbier, disait même Trousseau en manière de conclusion à sa dernière lettre à Bretonneau, moins je pense m'en tirer. »

Mais il n'en était pas de même de Chervin, qui avait son opinion faite et soutenait avec passion la doctrine de l'infection. Une étrange figure que celle de Chervin, et fort intéressante malgré l'aversion qu'elle inspire à Trousseau. Il avait consacré sa vie à l'étude de la fièvre jaune et s'était attaché à l'observer partout où elle s'était manifestée, à Mayence, en Amérique, en Espagne. Rien qu'en

[1] Trousseau. — *Lettre à Bretonneau*. 8 décembre 1828.

Amérique, il était resté six années en contact avec elle... Dans cette longue observation, il avait acquis la conviction qu'elle n'était point contagieuse, et avait rapporté d'innombrables documents par lesquels il croyait établir la solution du problème. Les *Documents Chervin*, comme on les appelait, jouirent un moment d'une grande célébrité, et ce sont eux qui déterminèrent le vote de l'Académie dans un sens favorable à la doctrine de l'infection, et contrairement aux conclusions de l'infortuné Pariset, qui ne s'en consola jamais, et dont la clairvoyance doit être aujourd'hui reconnue.

Chervin déploya autant d'activité pour faire triompher son opinion qu'il avait montré de courage pour l'acquérir, et jusqu'à l'épidémie de Saint-Nazaire (1861) et au rapport de Mélier[1], ses idées furent en effet acceptées. Il sacrifia à cette question, sur laquelle il s'est si complètement trompé, sa fortune, sa santé et son repos. Il offre un des plus remarquables exemples des erreurs dans lesquelles l'esprit de système uni à une aveugle opiniâtreté peut entraîner un esprit distingué. C'est que la vérité est dans les choses et non dans l'esprit qui les juge; et c'est pour avoir faussé par l'imagination l'impression exacte des faits que Chervin, comme tant d'autres médecins depuis les origines de la science, a pu vouer sa vie à une contre-vérité doctrinale, et, — ce qui est plus grave au point de vue de l'histoire, — réussir à l'accréditer pendant un certain temps aux yeux de ses contemporains.

On comprend toute la distance qui séparait un pareil caractère de l'esprit ouvert et délié de Trousseau, de l'in-

[1] Mélier. Relation de la fièvre jaune survenue à Saint-Nazaire en 1861. (Mémoires de l'Académie de médecine. Paris, 1863, t. XXVI.)

telligence grave et bien pondérée de Louis. Chervin, comme le curé de ce village dont parle Zimmermann et qui ne découvrait dans son télescope que le clocher de son église, voyait l'infection partout et la contagion nulle part.

« Mais enfin, lui disaient Trousseau et Louis, où voyez-vous sur ce roc sans terre et sans eau, battu par le vent, un marécage qui puisse expliquer l'origine palustre de la maladie ?

— Là, » disait Chervin, et il leur montrait une flaque d'eau de quelques centimètres[1].

Avec un pareil parti pris nulle entente n'était possible. Chervin revint avec ses idées que nul ne pouvait plus modifier, et Trousseau et Louis rentrèrent en France, convaincus que le problème de la contagion était encore à résoudre.

Les documents recueillis par Louis, Chervin et Trousseau furent publiés en 1832[2].

Mais Louis fit paraître en 1844, dans les mémoires de la Société médicale d'observation, un travail sur la fièvre jaune de Gibraltar, qui avait déjà été publié en Amérique par le docteur Shattuck, qui l'avait traduit sur le manuscrit original[3]. A l'époque de cette publication, l'opinion de Louis sur la contagion n'était pas plus établie qu'en 1828, et il fait remarquer que les faits cités par lui ne

[1] Peter. — *Éloge de Trousseau*. Tours, 1887.

[2] Documents relatifs à l'épidémie de fièvre jaune qui a régné à Gibraltar en 1828, recueillis par MM. Chervin, Louis et Trousseau, membres de la commission médicale française envoyée pour observer cette épidémie. — 2 vol. avec cartes et plans. 1830.

[3] *Mémoires de la Société médicale d'observation,* t. II. 1844. — La traduction de Shattuck avait paru à Boston en 1839. — T.

prouvent ni pour ni contre la contagion, dont il se refuse à aborder l'examen.

Pendant son séjour à Gibraltar, Trousseau contracta la fièvre jaune. Neuf ans auparavant, Mazet, le plus jeune des membres de la mission Pariset, avait succombé à Barcelone, et tous les médecins avaient encore présente à l'esprit la fin regrettable de ce jeune et courageux savant. On conçoit quelles furent les inquiétudes de Bretonneau. Ses lettres trahissent ses angoisses et dévoilent la profondeur de l'affection qu'il avait vouée à Trousseau. Heureusement celui-ci se rétablit et put rentrer peu de temps après à Paris (avril 1829).

Au moment même où Bretonneau entretenait avec Trousseau l'intéressante correspondance sur la fièvre jaune que nous venons d'analyser, il préparait une notice sur la contagion de la dothiénentérie. Peu de temps après le retour de Trousseau à Paris, le 7 juillet 1829, il vint lire ce travail à l'Académie[1], et comme cette lecture marque une date importante dans l'histoire des doctrines médicales, son examen nous arrêtera un moment.

C'est dans ce travail que Bretonneau établit, en effet, les conditions de transmissibilité de la dothiénentérie; et à une Académie dont la majorité des membres était incontestablement acquise à la cause de la non-contagion, il ne craint pas de faire entendre nettement les opinions les plus contagionnistes.

Le médecin de Tours commence par poser en principe que cette affection est contagieuse, et que nulle part

[1] *Notice sur la contagion de la dothinentérie*, lue à l'Académie de médecine, le 7 juillet 1829, par M. Bretonneau, médecin de l'hôpital de Tours. (Archives de médecine, t. XX.)

elle n'est plus contagieuse qu'à Paris. Mais, avant d'énumérer les preuves de son assertion, il rappelle à la savante compagnie la découverte qu'il a faite de l'altération morbide des glandes de Payer, et la définition qu'il a donnée de la dothiénentérie : une pyrexie exanthématique accompagnée d'éruption intestinale, et non une maladie causée par cette éruption; car on ne pourrait, sans tomber dans une grave erreur, imputer les phénomènes morbides qui la constituent à la phlegmasie intestinale. Il énonce, comme un axiome démontré par les faits, qu'une première attaque de l'affection préserve à l'avenir d'une nouvelle atteinte celui qui en aura été frappé, et proclame ainsi l'immunité reconnue de nos jours pour nombre d'affections spécifiques avérées.

Arrivant ensuite à l'épidémicité et à la contagion, il montre que la maladie devient épidémique dans les campagnes à la manière des affections contagieuses. Souvent importée dans un hameau, on la voit passer de l'individu qui en est atteint à une partie de ceux qui lui donnent des soins. Elle se transmet ensuite de la famille affectée à une autre, et généralement on remarque que ce n'est pas à une famille des plus voisines qu'elle se communique, mais à celles dont les rapports avec les malades ont été les plus continus et les plus fréquents.

Bretonneau cite de nombreux faits de contagion en province, dans les hameaux, dans les villages, dans les villes, s'appuyant tant sur ses observations personnelles que sur celles d'autres praticiens du temps. Mais c'est surtout, dans cette note, la contagion à Paris qu'il veut viser. A l'Académie, on avait en effet contesté que la dothiénentérie fût contagieuse à Paris, ou, du moins, on avait prétendu que la maladie perdait dans cette ville ses

facultés de transmission. Bretonneau s'éleva avec force contre cette opinion, et n'aurait pas eu de peine à prouver combien elle était insoutenable si les esprits de ses auditeurs eussent été moins prévenus. Il énuméra les faits multiples qui démontraient la fréquence de la contagion et des épidémies à Paris, et prouva que si dans cette grande et populeuse cité les faits de contagion et d'épidémie avaient passé inaperçus, c'est qu'on n'avait pas su chercher et suivre les traces de la transmission, plus difficiles à percevoir que dans les campagnes ou les villes de peu d'étendue.

Le médecin de Tours insiste sur ces difficultés : « Fréquemment, dit-il, on n'en peut douter, les lits des hôtels garnis et ceux des logeurs, chez lesquels les ouvriers se retirent en grand nombre, transmettent et propagent les maladies contagieuses. Dans ce cas, comment remonter à la source de la contagion?. . . . .

. . . .

« Pense-t-on que dans les hôtels garnis on prenne souvent le soin de lessiver les matelas et les fournitures du lit sur lequel un jeune homme affecté de la dothinentérie sera resté plusieurs jours, et sur lequel même il aura succombé? Qu'un autre étranger, que cette affection peut encore atteindre, vienne à la contracter dans le même appartement, sur le même lit, d'où viendront les renseignements qui pourraient mettre sur la voie de la contagion? »

Ainsi, transmissibilité par contages se reproduisant d'eux-mêmes, le premier ayant été le générateur des autres, comme celui-ci aussi suppose un cas antérieur: telle est la doctrine qui ressort nettement des idées exposées par Bretonneau devant l'Académie. C'est absolument

la doctrine moderne, et il n'y a qu'à remplacer l'expression de contages, ou plutôt le terme de graine dont le médecin de Tours affectait plutôt de se servir, et qui qualifie bien la vitalité qu'il entendait donner au germe reproducteur, pour nous trouver en face de la formule la plus contemporaine : la dothiénentérie a pour agent primitif un parasite vivant qui en constitue la spécificité et qui engendre l'affection par développement continu.

Aujourd'hui ces idées nous paraissent élémentaires. Mais qu'on se reporte à l'époque où Bretonneau les exposait devant l'Académie. On considérait alors, et cela dura longtemps encore, comme relevant du domaine de l'imagination pure ces histoires de germes vivants se reproduisant eux-mêmes pour transmettre l'affection spécifique, et capables d'un autre côté de sommeiller longtemps sans germer ni fructifier. Aussi bien les procès-verbaux de la discussion académique qui suivit la lecture de Bretonneau nous montrent clairement combien cette doctrine était avancée pour les esprits cependant très distingués devant lesquels elle était exposée.

Chomel prit le premier la parole; il contesta la fréquence de la contagion, et déclara que le plus souvent la maladie reconnaissait une origine spontanée. Notons en passant que cette conception de Chomel n'était pas déjà si défectueuse à une époque où l'on n'avait aucun soupçon que les miasmes et les contages pussent être des êtres vivants. Il n'y a pas d'ailleurs si longtemps encore que l'autogénèse de la fièvre typhoïde était défendue par de très brillants épidémiologistes.

Mais Rochoux alla plus loin que Chomel; il refusa d'admettre que la dothiénentérie pût jamais être conta-

gieuse. Bretonneau défendit ses opinions avec sa sagacité ordinaire. Il représenta que son origine spontanée était excessivement rare, et plus rare certainement qu'on ne le croyait. Il établit qu'il en était de cette affection comme de la variole hors des temps d'épidémie. On croit alors aussi qu'elle est spontanée, tandis que le plus souvent encore elle doit son origine au germe contagieux.

Revenant quelques jours plus tard sur cette question (28 juillet), à propos d'un mémoire de Toulmouche de Rennes, qui contestait aussi la nature contagieuse de la maladie, Rochoux attaqua de nouveau, — au nom de la commission académique dont il était rapporteur, — les conclusions du médecin de Tours. La majorité de l'assemblée sembla se rallier à sa manière de voir, et Itard proposa et obtint qu'il fût mentionné au rapport que « l'Académie entend rester dans le doute sur les propriétés contagieuses de la dothinentérie [1] ».

Nous ne savons pas comment Bretonneau accepta ce verdict. Il est probable qu'il comprit que l'Académie ne pouvait se prononcer officiellement sur une question qui heurtait ses plus anciennes et plus formelles tendances, et qui divisait alors profondément le monde médical. Au fond, le médecin de Tours rouvrait la grave question des contagions sur laquelle l'Académie avait refusé de se prononcer à propos de la fièvre jaune, quoique la plupart de ses membres fussent manifestement favorables à la doctrine de l'infection, et il ne pouvait espérer qu'elle se montrât moins réservée pour la contagion de la dothiénentérie qu'elle ne l'avait été pour l'autogénèse de la fièvre amarille. A toutes les époques ont surgi des esprits

[1] Bulletin de l'Académie de médecine, 7 et 25 juillet 1829.

hardis et avancés qui ont agité des vues nouvelles devant leurs contemporains, et les ont parfois entraînés dans de graves erreurs. Le rôle des Académies est de prémunir la science contre les doctrines hâtives en leur refusant la consécration de leur autorité, et on ne peut blâmer la savante compagnie de ne pas avoir accueilli les idées de Bretonneau, malgré leur admirable justesse.

Dès son arrivée à Paris, Trousseau s'était remis avec ardeur à ses travaux quelque temps interrompus par sa mission, et ses lettres toujours aussi intéressantes et aussi affectueuses deviennent un peu plus rares. Le temps, en effet, commence à lui manquer. Il a repris ses cours, et, outre son incessante collaboration aux journaux et aux revues, trouve encore le moyen de suffire à sa clientèle naissante et de consacrer du temps à des œuvres considérables. Il rédige les documents de sa mission à Gibraltar. Il entreprend avec Marjolin un gros livre, un traité de pathologie médico-chirurgicale, et il compte sur Bretonneau pour revoir la partie médicale dont il est chargé; en même temps il poursuit sa carrière de concours, et celui du bureau central lui ouvre la porte des hôpitaux. Il devient l'adjoint de Récamier, dont il avait déjà été l'élève à son arrivée à Paris. Nous avons déjà ébauché le portrait de ce praticien, qui a été si diversement apprécié de son temps, et dont l'histoire contemporaine doit réhabiliter la mémoire : tempérament sans règle, il est vrai, et sans mesure et audacieux jusqu'à la témérité, mais doué d'éclairs de génie, et ayant dans l'art une confiance inébranlable à laquelle il dut des inspirations soudaines et des succès inespérés qui, comme guérisseur, le rapprochent de Bretonneau. A cette école, dont l'esprit bien mesuré de Trousseau savait discerner les bons et les

mauvais côtés, et qui était si bien faite pour compléter l'éducation médicale qu'il avait reçue à l'hôpital de Tours, il apprit à se résoudre, à prendre une détermination dans les moments les plus critiques de la maladie, et à ne jamais désespérer des ressources de la nature et de celles de l'art.

C'est dans le service de Récamier, à l'Hôtel-Dieu, que Trousseau commença à appliquer la thérapeutique rationnelle que Bretonneau avait déjà mise en honneur à l'hôpital de Tours. Ce fut un événement considérable dont Pidoux, qui en avait été le témoin oculaire, a fait le récit.

La doctrine physiologique, — nous l'avons dit, — avait réduit la thérapeutique aux antiphlogistiques et la diététique à la simple diète. Le quinquina, le fer, l'antimoine, l'arsenic et tous les éléments héroïques de la matière médicale étaient bannis de tout traitement. Trousseau, qui avait, au contraire, appris de Bretonneau à manier ces agents des médications, s'empressa d'inaugurer la méthode de son maître.

Quand les médecins de cette génération, élevés dans les systématiques idées de Broussais et soigneusement entretenus dans l'effroi des « irritants », virent le jeune assistant de Récamier traiter les chlorotiques par le fer, les fiévreux par le quinquina, les pneumoniques par l'antimoine et le kermès, les phlegmasies des voies digestives par les purgatifs, et n'user des saignées qu'avec la plus grande modération, leur étonnement fut sans bornes et égala leur effroi. Il leur sembla que Trousseau maniait des charbons ardents, ou tout au moins les plus redoutables toxiques.

Mais quand ils purent apprécier les résultats de cette nouvelle méthode, quand ils constatèrent le retour de

l'appétit chez les gastralgiques, la régénération des globules sanguins chez les chlorotiques; quand ils furent les témoins de la résolution des phlegmasies catarrhales, des phlegmasies digestives et surtout des inflammations diphthéritiques, leur surprise ne diminua pas, mais leurs yeux se dessillèrent, leur foi en la thérapeutique, leur confiance dans les médicaments leur revinrent, et les vices de la doctrine de Broussais commencèrent à leur apparaître.

C'est ainsi que Trousseau, à peine sur le seuil des hôpitaux, inaugurait la renaissance de la thérapeutique, à laquelle il prit, dans ce siècle, une si grande part, en exposant et en développant les idées de Bretonneau. Mais bientôt cet enseignement hospitalier, où il n'est qu'en second, ne lui suffit plus; il ouvre un cours de matière médicale dans lequel il continue à faire connaître les préceptes de son maître, et prélude ainsi à son traité magistral de thérapeutique et à ses leçons professionnelles de la Faculté.

Ces travaux ne lui faisaient pas perdre de vue ses concours. En 1830, âgé par conséquent de vingt-neuf ans, il concourut pour la chaire de physiologie. C'était presque une gageure, car il savait bien que son âge ne lui permettait pas d'être nommé. Il savait aussi, — il le dit lui-même, — qu'il était peu versé dans la physiologie, et que ce n'était pas un concours où il pût briller. Malgré ces conditions défavorables, l'élégance de sa parole et la netteté de ses idées arrachèrent des applaudissements à l'auditoire, et il trouva le moyen de faire dans la forme et dans le fond une leçon remarquable.

Ce n'était là qu'une pierre d'essai, et, après la publication de son *Traité de thérapeutique,* qui lui crée des titres plus sérieux (1837), il vise, — en attendant la chaire de

thérapeutique qui n'est plus vacante, — celle d'hygiène, occupée par Desgenettes. Celui-ci était à cette époque fort âgé et gravement malade. « Il rendait, dit Trousseau, par le canal de l'urèthre, *mucosam et purulentam animam.* »

Trousseau, on le voit, n'est pas tendre pour le titulaire de la chaire qu'il ambitionne. Il ne le sera pas davantage plus tard pour Chomel, dont il devra recueillir l'héritage. C'est la férocité trop habituelle, hélas! aux légataires impatients. Hâtons-nous cependant de dire, à l'excuse de Trousseau, qu'il ne s'agit là que d'une boutade évidemment échappée au courant de la plume, et qui ne devait pas être dans sa pensée. L'histoire s'est fait, en effet, une haute opinion de Desgenettes.

L'homme qui fit à Bonaparte, lui proposant de hâter la mort des blessés désespérés qu'il était obligé d'abandonner, la fière réponse que l'on sait; le courageux médecin en chef qui, pour rendre confiance à l'armée dont le moral était ébranlé, osa s'inoculer la peste, avait, au contraire, une âme élevée, et il représente, avec Larrey, deux des grandes figures de l'impériale épopée. Aussi bien que nous, Trousseau sait cela, mais il est jeune, et la jeunesse de cette époque ne paraît pas avoir eu, pour les vieilles gloires contemporaines, le respect dont nous entourons aujourd'hui leur mémoire. Puis son naturel l'emporte; il aime à faire de bons mots, et il ne peut résister au plaisir de commettre en latin une très mauvaise plaisanterie.

Cette chaire, objet de son ambition, il ne l'eut cependant pas. Il échoua au concours, et c'est Hippolyte Royer-Collard qui fut nommé. Ces échecs successifs n'avaient rien que de très naturel; dans cette période qui est l'ère

des concours, les professeurs les plus célèbres en connurent plusieurs fois les déboires, et durent faire souvent de nombreuses stations à la porte du temple. Bretonneau cependant s'en émut. Il a découvert que le doyen, qui était alors Orfila, est défavorable à Trousseau, et il le mande à son ami. Sa lettre contient un curieux post-scriptum de la mère de Trousseau, qui est plus explicite. La finesse de la femme a deviné d'où vient l'hostilité du doyen, et elle désigne Mme Orfila. C'est elle qui est mécontente de lui; elle trouve le jeune agrégé trop peu empressé auprès d'elle, « pas assez révérencieux, » « trop superbe, » et elle engage son fils à courber la tête, à faire sa cour à la redoutable doyenne; et l'excellente femme, craignant sans doute que son conseil ne paraisse équivoque, s'empresse d'ajouter « en tout bien et en tout honneur ». Trousseau n'était pas homme à mépriser ces avis, et il ne dut pas lui être difficile de rentrer en grâce auprès de Mme Orfila, qui n'était autre que la fille de Lesueur, — artiste distinguée elle-même, — et que les contemporains représentent comme une des femmes les plus intelligentes et les plus charmantes de l'époque.

Enfin, la chaire de thérapeutique et de matière médicale étant devenue vacante, Trousseau concourut de nouveau et fut nommé. Nous avons la lettre de Bretonneau lui adressant, pendant les épreuves, une note sur l'influence de l'habitude en thérapeutique. Nous prenons encore une fois le vieux maître en flagrant délit d'assistance auprès de son ancien élève. Depuis le jour où celui-ci a soutenu sa thèse inaugurale, jusqu'à ce dernier et suprême concours qui clôt définitivement la série de ses épreuves probatoires, cette assistance ne lui a jamais fait défaut, et soit sous forme de recommandations,

soit sous celles de conseils pendant les concours ou de corrections de ses ouvrages, elle est toujours intervenue en temps opportun. Désormais le rôle de Bretonneau auprès de Trousseau est rempli, et celui de Trousseau va commencer ; il n'est pas inférieur devant l'histoire à celui de Bretonneau.

C'est lui qui, du haut de la chaire qu'il a conquise, va professer les doctrines de son maître, les répandre dans le monde entier et les léguer à la postérité. Déjà connu avant d'entrer à la Faculté, son enseignement le rendra bientôt célèbre, et cette célébrité redoublera encore lorsque, dans douze ans, il prendra possession de la chaire de clinique à l'Hôtel-Dieu, dont il fera la plus éloquente tribune que l'enseignement de la Médecine ait jamais possédée.

Venu de toutes les parties du monde, un auditoire de médecins et d'élèves se pressera autour de lui, avide d'entendre cette parole chaude et imagée qui revêt toutes les formes de l'éloquence professionnelle, tantôt brève et scandée, tantôt froide et d'une réserve voulue, tantôt au contraire pathétique ou frémissante, et martelant la pensée par des hardiesses de langage qui vont droit à l'attention, la pénètrent profondément et enchaînent pour jamais la mémoire.

Arrivé ainsi par le travail à la plus haute situation de la profession, et par son incomparable talent à sa plus grande illustration, entouré de la respectueuse déférence de ses pairs, désigné par l'éclat de la renommée aux sollicitations de tous ceux qui souffrent et à l'attention de tous ceux qui pensent, Trousseau n'oubliera jamais les souvenirs du passé. Il y reviendra sans cesse. Toujours il dira ce que fut pour lui Bretonneau. Il professera que

c'est à lui qu'il doit ce qu'il est. Dans son enseignement, il affectera de se couvrir de son autorité, il descendra de sa chaire devant lui pour prendre rang parmi ceux qui écoutent. Et jamais, dans aucune circonstance, même celles où son maître peut trouver légitime qu'il se dérobe, il ne cessera de lui témoigner la tendresse affectueuse d'un fils et le touchant respect d'un disciple.

XIII

Pendant que Trousseau accomplissait ainsi cette série de concours et de travaux qui devaient le conduire de bonne heure au but qu'il avait assigné à ses efforts, Velpeau suivait une marche parallèle, et à peu près dans le même espace de temps parvenait aussi à cette chaire de la Faculté, qu'il avait poursuivie avec plus d'opiniâtreté encore. Il s'était préparé des titres à sa nomination par les plus prodigieux efforts de travail qui puissent se réaliser. Pour en donner une idée, un de ses biographes, qui fut son élève de prédilection [1] et qui est devenu lui-même un des plus éminents et des plus sympathiques maîtres contemporains, raconte que les articles ou mémoires dus à Velpeau peuvent représenter vingt volumes. Or, à l'époque des grands concours qui

[1] Guyon. — *Éloge de Velpeau.* Tours, 1887.

marquent la période la plus productive de sa vie, il en avait exécuté plus de la moitié; mais parmi cette immense quantité de mémoires, de notes, d'articles, de revues, de communications aux sociétés savantes, qui touchent à toutes les parties de la science pour la vulgariser ou en étudier des points obscurs, nous en trouvons un certain nombre qui furent rédigés sous l'influence ou d'après les idées de Bretonneau. Tels sont un mémoire sur la meilleure manière de conserver le vaccin, où il préconise les tubes capillaires inventés par son maître; une note sur la contusion des organes, une autre sur l'azotate d'argent dans le traitement de la variole et d'autres éruptions cutanées; une série d'articles sur la compression dans les inflammations, sur le traitement de l'érysipèle, sur la variole, sur le choléra, sur la dothiénentérie, sur le rhumatisme, sur l'acupuncture. A propos de celle-ci, on sait qu'elle avait été étudiée d'une façon spéciale par Bretonneau, et que c'est le médecin de l'hôpital de Tours qui démontra expérimentalement l'innocuité de la perforation capillaire des principaux viscères.

Velpeau reprit et vérifia ces expériences et en appliqua la donnée au traitement des anévrismes. Ce fait est bien connu; mais ce qui l'est moins, c'est la façon dont Velpeau jugeait l'acupuncture, telle qu'on la pratiquait à Paris, après que les expériences de l'École de Tours l'eussent mise en lumière. J. Cloquet, qui fut à Paris l'initiateur et le propagateur de la méthode, l'appliquait aux rhumatismes musculaires, aux névralgies, aux névroses, — même aux névroses viscérales, — à la paralysie, aux contusions et aussi aux affections inflammatoires. C'était trop en vérité; il nous ramenait aux Chinois, qui en avaient fait, eux, l'unique agent thérapeutique dans

toutes les maladies. Il faut voir Velpeau juger le système. « Jules s'est emparé de l'acupuncture ; avec elle, il guérit tout et, qui plus est, il l'explique. Les maladies ne sont pas des inflammations, c'est un fluide... Dame, un fluide galvanique, magnétique, électrique, nerveux, comme vous voudrez ; enfin, un fluide qui s'accumule dans les organes. Eh bien, ce fluide, l'aiguille l'enlève. Est-il en plus, on fait une saignée nerveuse ; est-il en moins, on en prend dans une autre personne. Vous riez, mon maître. C'est exact cependant, et le petit Jules va piquant, déchirant, coupant tous ceux qu'il rencontre sous son aiguille ; rien ne lui résiste, toutes les névralgies, pleurésies, péritonites, pneumonies, se sauvent devant le piqueur. » Quelle précise et mordante ironie ! Et avec quelle dextérité, qui évoque sa façon de manier le bistouri, l'ancien apprenti forgeron fait maintenant courir sa plume !

Velpeau détesta toujours, du reste, les pratiques thérapeutiques qui peuvent se rattacher à la supercherie. Il avait appris, comme Trousseau, à la digne et sévère école de Bretonneau, à ne faire emploi que de moyens scientifiques, à rejeter tout ce qui est illusoire et ne peut agir que par une influence mensongère sur l'imagination, et il aurait banni ce qu'on appelle aujourd'hui, par euphémisme, les moyens suggestifs. Il porta très haut, — comme son maître, — le culte de la dignité de l'art, et ce sera son éternel honneur d'avoir toujours su défendre et garder intact le dépôt de ces grandes traditions professionnelles contre ceux qui les compromettaient.

Velpeau avait été nommé médecin du bureau central en 1828, et chirurgien de la Pitié en 1830.

En 1832, plus heureux que Trousseau, qui ne le fut que très tard, il avait été élu membre de l'Académie.

Mais tout cela pour lui n'était rien sans le professorat, et c'est une chaire à la Faculté qu'il poursuit avec cette tenace volonté qui ne connaît pas d'obstacles, et qui, à force de travaux et d'énergie, sut toujours faire plier les circonstances. Deux ordres d'enseignement surtout rentraient dans ses aptitudes, et avaient été pour lui l'objet d'études spéciales : la chirurgie et les accouchements. En chirurgie, — en dehors de multiples mémoires, — il avait publié, dès les premières années de son séjour à Paris, un important traité d'anatomie chirurgicale qui marque une date dans l'histoire de cette branche de l'art, et présente pour la première fois, sous une forme nouvelle, la science anatomique. Un peu plus tard, il avait donné au public ses *Éléments de médecine opératoire,* qui eurent un si grand et si légitime succès. En obstétrique, il avait fait paraître un traité d'embryologie qui constituait un rare progrès pour l'époque, et un traité d'accouchement, tableau complet de la science obstétricale, aussi remarquable par la multiplicité des recherches que par la nouveauté des aperçus.

C'est appuyé sur ces importants travaux, sur sa réputation déjà grande, que, de 1830 à 1834, il descend cinq fois dans l'arène des concours pour disputer une de ces chaires à de redoutables compétiteurs.

Nous avons dans sa correspondance quelques mots bien brefs de lui, — car il ne lui restait guère de temps pour écrire, — concernant ces grandes et pénibles luttes. Le plus souvent, il se borne à prévenir Bretonneau de l'époque des concours. Il calcule ses chances de succès, lui demande son appui auprès de ses amis, et indique les

juges auprès desquels des démarches peuvent être tentées. L'aspect de ces billets écrits à la hâte et jaunis par le temps décèle bien l'état d'esprit de celui qui les a rédigés; on sent vibrer, dans ces lignes fiévreuses, l'incertitude, la crainte, l'espérance; mais en même temps elles expriment le sentiment de la force et de l'injustice qui sera commise, si des rivaux mieux protégés que lui lui sont préférés. Après avoir échoué en pathologie chirurgicale (mai 1831) contre ce même J. Cloquet qui avait excité sa verve railleuse par ses pratiques d'acupuncture, et qui fut, du reste, le professeur distingué que l'on sait, il se présenta, en mai 1834, au concours de la clinique d'accouchements. Là aussi, nous l'avons dit, ses titres étaient des plus sérieux; et on peut penser que, s'il eût été nommé, il eût été un aussi grand accoucheur qu'il fut un éminent chirurgien. Mais il avait un redoutable concurrent, Paul Dubois, fils d'un des membres les plus illustres de la Faculté, et doué d'un mérite que l'on pouvait soupçonner, mais que le nom célèbre qu'il portait exposait précisément à être contesté. Velpeau ne manque pas de céder à ces préventions dans la lettre qu'il écrit à Bretonneau, et il se livre à des récriminations certainement injustes, mais qu'expliquent cependant la surexcitation de son esprit au moment du concours, et le peu de notoriété personnelle qu'avait encore, à cette époque, Paul Dubois. Il éprouva cependant que son adversaire était digne de lui. La lutte, qui, dès les premiers instants, se circonscrivit entre Velpeau et Dubois, fut une des plus brillantes du temps.

Velpeau se surpassa, et jamais il n'avait montré, dans ses concours précédents, plus de verve et plus de netteté; jamais il n'avait mieux circonscrit le sujet de ses

leçons. Malheureusement pour lui, Paul Dubois montra qu'il n'avait pas recueilli que l'héritage du nom glorieux de son père, et il étonna ceux qui croyaient le connaître le mieux, et ses juges, par la solidité de son argumentation, la facilité de son élocution, et les connaissances pratiques qu'il avait acquises dans les cliniques spéciales et à la Maternité. Ce sont ces connaissances pratiques que Velpeau possédait à un degré moindre, — les connaissances théoriques étant égales, — qui décidèrent la majorité du jury en faveur de Dubois.

Aujourd'hui que nous pouvons mesurer la carrière de ces deux hommes, et l'influence qu'ils ont chacun exercée sur les branches de l'art qu'ils ont enseigné, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que l'arrêt du concours, aveugle parfois, fut ici admirablement inspiré en les classant d'après leurs aptitudes réelles, et en réalisant l'axiome anglais : « The right man in right place. »

En rejetant Velpeau, et en l'obligeant ainsi à se présenter au concours de clinique chirurgicale, il le spécialisait définitivement en chirurgie, — science pour laquelle le désignaient ses travaux antérieurs, ses aptitudes, son caractère même. — En adoptant Paul Dubois, il maintenait au contraire dans la carrière un accoucheur élevé dans le goût de la profession, et qui y apporta, avec de brillantes aptitudes héréditaires, une étendue de connaissances considérables et des idées nouvelles qui exercèrent sur les progrès de l'art des accouchements une remarquable influence. C'est lui qui sera, en France, ce qu'étaient Nœgelé en Allemagne et Simpson en Angleterre; c'est lui qui formera cette école célèbre dont sont sortis les plus éminents accoucheurs de l'époque moderne, les

Cazeaux, les Jacquemier, les Depaul, les Pajot, et le dernier venu de cette lignée de grands cliniciens, le savant et modeste Tarnier; Tarnier, dont les élèves, devenus déjà, à leur tour, des maîtres, continuent, à la Maternité et à la Faculté, les traditions des grands accoucheurs français.

Cependant Velpeau ne devait pas tarder à prendre sa revanche.

Le concours d'accouchement s'était terminé le 18 mai 1834. Quinze jours après s'ouvrait le concours pour la chaire de clinique chirurgicale, laissée vacante par la mort de Boyer. Velpeau n'hésita pas à affronter de nouveau la lutte. Lorsque son tour arriva de prendre la parole, son entrée dans l'amphithéâtre fut saluée par une triple salve d'applaudissements. Les hommages rendus par l'auditoire à sa persévérance et à son mérite devaient, cette fois, être sanctionnés par le jury. Ici encore, Velpeau se trouvait en face de redoutables compétiteurs contre lesquels il s'était déjà mesuré, Samson, Lisfranc, Blandin. Samson surtout, que recommandaient sa valeur reconnue de praticien et de solides épreuves, lui disputa la place de très près, et Velpeau ne passa qu'à la stricte majorité. Mais il était nommé, et c'était là l'important. Son succès lui donna d'autant plus de joie qu'il lui avait été chèrement disputé, et le billet suivant qu'il écrit à Bretonneau montre bien quelle était l'intensité des impressions chez cet homme, que beaucoup ont jugé impénétrable et froid :

« Je suis nommé, mon cher maître; ma joie ne peut se peindre, mon cœur n'a jamais rien éprouvé de semblable, toutes mes idées se confondent, tout est bouleversé dans mon âme. Je ne puis vous dire que ce mot : demain le

calme me permettra de vous écrire en détail. Adieu, je vous embrasse mille fois [1]. »

Là s'arrête la période héroïque de la vie de Velpeau, celle sur laquelle son maître exerça une certaine action. En le prenant à sa modeste origine, et en traçant rapidement le chemin qu'il a parcouru jusqu'au jour où il a conquis de haute lutte sa chaire de professeur, nous avons voulu surtout montrer, — comme nous l'avons fait pour Trousseau, — la part que Bretonneau eut sur le développement de son talent et l'influence qu'il exerça sur la première période de sa carrière. A ce point culminant de son existence où Velpeau est maintenant arrivé, les rôles se modifient, et il y a loin, on le comprend, du successeur de Boyer, de celui qui va être le premier chirurgien de France, au petit étudiant qui faisait des recherches pour Bretonneau dans les bibliothèques de Paris. Aussi les lettres deviennent-elles plus rares et plus brèves, et la vie de Velpeau est de plus en plus entraînée en dehors de l'orbite de Bretonneau. On sait qu'il n'en fut pas ainsi pour Trousseau; mais les caractères étaient bien différents, et Bretonneau lui-même se sentait plus attiré vers celui-ci et lui témoigna une affection toute spéciale. Toutefois Velpeau resta toujours de la famille de Bretonneau, l'ami fidèle et constant, et il ne cessa de s'unir à son ancien maître dans toutes les circonstances importantes de leur vie. C'est là où nous le retrouverons plus d'une fois encore dans le cours de ce récit.

[1] Velpeau. — *Lettre à Bretonneau.* Juin 1834.

XIV

En 1840 survint dans la vie de Bretonneau un grave événement, dont il est longuement question dans sa correspondance et qui doit nous retenir quelques instants, parce qu'il a trait à l'histoire locale et qu'il exerça du reste son influence sur la carrière de Bretonneau. La ville de Tours, qui au XVIIIe siècle avait eu un collège royal de chirurgie, et qui jusqu'en 1820 avait maintenu des cours de médecine et de chirurgie à son hôpital, n'avait pas été comprise dans le nombre des villes que la loi de 1820 dotait d'écoles de médecine.

Au moment de la réorganisation de ces établissements par le ministère Cousin (octobre 1840), Bretonneau, qui se préoccupait beaucoup des questions d'enseignement, et qui était du reste l'interprète de l'administration de l'hôpital et de la municipalité, demanda que Tours fût favorisé d'une des écoles prévues par la nouvelle loi. Velpeau et Trousseau, alors très influents dans les régions supérieures de l'enseignement, appuyèrent la demande de Bretonneau, et la création de l'école de médecine de Tours fut décidée. Elle fut décidée, — notons-le bien, — à cause de Bretonneau, de l'éclat qu'il avait jeté sur sa ville natale, et des garanties scientifiques que sa présence à Tours assurait au nouvel établissement. C'est lui qui en sera le directeur, et il est chargé de désigner le corps des professeurs.

Bretonneau accepte la mission qui lui est confiée, se met à l'œuvre et prépare l'organisation de l'école. On conçoit combien, dans une ville de province, une semblable tâche, qui touche aux questions délicates et ombrageuses des personnes et des intérêts, est difficile à réaliser, et à quelles susceptibilités, à quels mécontentements, à quelles rancunes l'organisateur va se heurter. Elle était surtout redoutable pour Bretonneau, dont la célébrité, le caractère indépendant et les idées inflexibles avaient, comme nous l'avons montré, soulevé contre lui bien des inimitiés parmi ses confrères.

« J'apprends, lui écrivait Trousseau, que de terribles orages s'amoncellent à Tours contre vous. Allez vous réfugier dans vos bois sacrés de Palluau. »

Mais le vieux lutteur se riait de la tempête et défiait ses contradicteurs. « J'en ai cloué un, disait-il à Trousseau, au pilori, dans l'enceinte de la Société de médecine. » Les choses étaient à un tel point à un moment donné, que Tours était peut-être la seule ville de France où le terme « diphthérie » ne fût jamais prononcé à la Société de médecine en parlant de l'angine couenneuse, et qu'elle fut une des premières où l'expression « fièvre typhoïde » fut substituée au terme « dothiénentérie », rayé désormais du cadre nosologique local.

L'orage éclata à propos de la candidature d'un adversaire de Bretonneau à la nouvelle école. Bretonneau avait refusé de le porter sur la liste de présentation. Cette exclusion provoqua, de part et d'autre, une de ces détestables polémiques si fréquentes chez les médecins d'autrefois et que réprouvent aujourd'hui nos habitudes contemporaines, bien que les motifs qui donnaient naissance à ces irritants conflits soient loin d'avoir disparu,

— du moins en province, — des mœurs professionnelles.

Des lettres très vives furent échangées, la presse locale se mêla à la lutte pour l'aggraver et l'envenimer. Des réclamations passionnées furent adressées au ministère. C'est alors que Bretonneau renouvela un de ces traits d'indépendance de caractère que nous avons plusieurs fois notés dans sa carrière. Quoiqu'on lui offrît toute espèce de satisfaction, il résigna fièrement ses pouvoirs, abandonna la direction de l'école, son hôpital, et il se retira à Palluau comme au mont Aventin. On verra dans la correspondance la part que prirent Velpeau et Trousseau à toute cette affaire. Ils firent tous leurs efforts pour apaiser et retenir leur maître. Mais c'était là une tâche impossible. Jamais Bretonneau ne revenait sur les résolutions dictées par le sentiment très élevé qu'il avait de sa dignité. Il résista à toutes les sollicitations de ses amis et maintint sa décision.

Cependant l'école faillit sombrer dans le conflit. On avait peine à Paris à se figurer une école de médecine à Tours sans l'homme qui devait être son illustration. « Sans vous, disait Velpeau, pas d'école. — Sans vous, disait à son tour Béranger, l'école de médecine perd son plus beau fleuron. De loin, cela ressemble à l'enseigne de cabaretier : *La bonne femme sans tête.* » C'était l'avis général.

Mais si Bretonneau avait le caractère vif et bouillant, il avait aussi le cœur haut placé, et il fit tous ses efforts pour sauver le projet d'établissement que sa retraite menaçait. Il obtint de ses amis qu'ils persisteraient à s'en occuper; lui-même reprit l'étude de son organisation qui lui avait été confiée, et la conduisit jusqu'au bout.

Bientôt le cours de professeurs, dont il avait établi la

liste d'après les compétences de chacun, fut constitué par un arrêté ministériel, et l'existence du nouvel établissement devint un fait accompli. Seul, par sa volonté expresse, Bretonneau, — et ce fut là une lacune des plus regrettables, — manqua à la liste officielle publiée par le ministère, le 11 novembre 1841.

XV

A l'époque où ces événements se déroulaient, Bretonneau avait soixante-trois ans; mais il n'avait rien perdu de son activité intellectuelle et de ses forces physiques, ni, comme on vient de le voir, de la vivacité de sa jeunesse. Ce n'était pas pour se reposer qu'il avait voulu se soustraire à la direction de l'école, c'est parce qu'il croyait sa dignité engagée, et qu'il comprenait bien, du reste, qu'il n'était pas fait pour résoudre les questions administratives.

Le temps qui ne lui est plus demandé par l'enseignement de l'hôpital, il va le donner désormais à la médecine des pauvres, dont, comme il le dit lui-même, « le flot montant de la consultation gratuite le presse et l'enveloppe, » à sa vaste clientèle et aussi, il faut bien le dire, à son jardin de Palluau. Mais plus que jamais il est débordé par les grandes occupations. A aucune époque on ne vit, et on ne reverra sans doute, un médecin de province jouir d'un renom aussi étendu. De tous les coins de la

France, souvent de l'Europe, on vient le consulter, et il n'est pas un grand personnage qui n'ait recours à ses lumières. Sa renommée s'étend jusqu'en Angleterre, où, c'est un médecin anglais qui nous l'apprend[1], l'éclat de son nom est aussi célèbre qu'à Paris, et où l'on dit couramment en parlant de lui : « According to the opinion of that erudite and close observer of nature "Dr Bretonneau", the able and experienced practitioner of Tours, etc. » Cette popularité se manifeste au cours d'un voyage qu'il accomplit à Londres (1856). L'accueil qui lui est fait revêt un caractère presque triomphal; Clarck, Todd, Lawrens, et avec eux l'élite des médecins anglais, se disputent l'honneur de le recevoir et de le présenter au « Royal College of physicians », qui lui fait les honneurs de ses séances.

Les praticiens les plus illustres de Paris le traitent comme un égal et souvent comme un maître, sollicitant son amitié, réclamant fréquemment l'appui de ses conseils, et il n'est pas de mois où il ne soit appelé par eux en consultation. Dans cette existence mouvementée qui le mettait en contact avec tant de personnages, il contracta, on le sait, d'illustres amitiés, dont nous avons retrouvé les témoignages dans de nombreuses lettres émanant des hommes les plus marquants de l'époque[2]. C'est principa-

[1] Docteur Mac-Carty. — *Lettre à Bretonneau*. 23 octobre 1850.

[2] C'est à peu près à cette époque que Maxime Ducamp et Flaubert, passant par Tours, eurent l'occasion de voir Bretonneau. Ducamp a décrit en ces termes l'entrevue qu'ils eurent avec lui :

« Dès le quatrième jour, pendant que nous étions à Tours, Flaubert subit une crise nerveuse. Je fis appeler le docteur Bretonneau, qui était alors une des sommités de la France médicale. Il accourut. Déjà âgé, ayant en lui quelque chose de l'homme de campagne transplanté à la ville, il m'impressionna par son intelligence et par ce regard profond de

lement à Palluau, dont la porte hospitalière s'ouvrait facilement devant tous ceux que leur mérite scientifique ou littéraire, ou même une simple référence sympathique, recommandaient au bienveillant esprit de Bretonneau, que se nouaient ou se resserraient ces affectueuses intimités. L'esprit aime à se représenter ce que fut à cette époque cette petite maison hospitalière de Palluau, qui jette encore sa note claire au milieu des massifs d'arbres forestiers et de plantes rares, dont le génie botaniste du maître avait peuplé le parc. Là ont passé tour à tour Chaptal, Guersant, Duméril, Béranger, Tocqueville, Lamennais, Mme Récamier, Dutrochet le physiologiste, Chastenet de Puységur, Blache, Trousseau, Velpeau, Lasègue, Cruveilhier, Piorry, Bouillaud, d'autres que j'omets, les principales illustrations de la France scientifique ou littéraire.

C'est la serpe à la main, au milieu de ses expériences de greffe qu'il poursuivait, dans ses moments de loisir, avec la même ardeur et le même esprit d'observation qu'il apportait à ses recherches cliniques ou anatomo-pathologiques, que Bretonneau recevait ses amis. Il les entretenait de ses expériences nouvelles, leur montrait ses plantes, ses arbustes exotiques, ses greffes ingénieuses, et

vieux praticien qui semble scruter l'âme en même temps que le corps.

« Avec la modestie d'un vrai savant, il avouait son ignorance et disait : « Notre science n'est qu'une suite de *desiderata*, et nous en sommes « encore à nous demander ce qu'est la migraine. » Il ordonna le sulfate de quinine, mais dans des proportions telles, que j'en fus effrayé et me permis quelques objections. Le docteur Bretonneau m'écouta avec patience et me répondit : « Le sulfate de quinine n'est bon à rien, s'il ne « produit dans l'organisme l'effet d'un boulet de canon. » Je n'ai point oublié cette parole; trois ans plus tard, je me la suis rappelée dans les montagnes du Liban, et je m'en suis bien trouvé. »

(Maxime Ducamp. — *Souvenirs littéraires.* — *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1881.)

partait souvent de là pour émettre tout d'un coup un de ces aperçus lumineux sur un des problèmes les plus importants de la science, qui révélaient à ses auditeurs ravis et charmés toute la profondeur de ce grand et original esprit.

C'est à Palluau que se tenaient aussi avec Trousseau, Blache, Lasègue, — les familiers de la maison, — ces petits cénacles médicaux dont ses élèves parlent souvent dans leurs lettres, où ils venaient se « déphysiologiser », comme disait Trousseau, et où se traitaient les sujets à l'ordre du jour, la diphthérie, la dothiénenterie, la spécificité, la contagion, et où le maître livrait ses secrets sur la thérapeutique, sur ce que Trousseau appelait le « quomodo », le *modus faciendi*, la manière de s'en servir.

Il avait, en effet, sa thérapeutique à lui, qui ne ressemblait en rien à celle du formulaire ou du codex, qui en différait par le dosage, par le mode d'administration ou d'application, qui faisait que le quinquina ou la belladone, qui échouaient avec d'autres, réussissaient toujours entre ses mains. Ce sont ces procédés que Trousseau aimait à surprendre, et que Bretonneau livrait facilement dans ses causeries de Palluau, où il effleurait tous les sujets pour en revenir toujours à la médecine pratique, à l'art véritable de guérir.

Mais là on devait cependant faire plus d'horticulture que de médecine, et Trousseau lui-même était arrivé à partager la passion de son maître et à se livrer avec ardeur, sous sa direction, aux boutures, au marcottage et aux procédés de toutes sortes qu'expérimentait continuellement Bretonneau, et qu'il rapportait ensuite dans sa propriété de Bonneveau, dont il avait fait un

second Palluau. Il n'est pas jusqu'à Béranger qui ne prend goût, lui aussi, à ces savantes études végétales, et ne soit prêt à s'écrier avec Dioclétien qu'il préfère une laitue à l'empire romain.

Le célèbre chansonnier était un hôte assidu de la petite demeure de Palluau, et les relations qu'il eut avec Bretonneau sont trop intéressantes pour ne pas nous arrêter un moment. Il avait vers 1838 quitté Paris, et était venu chercher à Tours une retraite où il pût trouver, à l'abri des agitations politiques, un peu du calme nécessaire pour écrire sa biographie.

Il s'était installé dans une de ces villas qui s'étagent sur les riants et paisibles coteaux des bords de la Loire, et son choix était tombé sur la Grenadière, habitation que Balzac a mise en scène dans un de ses romans. La Grenadière est située sur le même versant que Palluau, et ce voisinage, les soins médicaux que Bretonneau donna au poète, ne tardèrent pas à établir entre eux une véritable et solide intimité.

Mais Béranger n'était pas homme à se complaire longtemps à l'horticulture. C'était plutôt la campagne, le ciel bleu, les vastes horizons qu'aimait le poète, et encore trouve-t-il un jour sagement que tout cela fait perdre bien du temps, et il quitte ce voisinage trop séduisant de Palluau pour s'installer à Tours et, de là, retourner promptement à Paris[1]. Il écrit alors à Bretonneau et le semonce sur ses fantaisies horticoles :

[1] Ernest Legouvé rapporte que, pendant son séjour à Tours, Béranger inspira malgré ses soixante-trois ans une vive passion à une jeune fille étrangère de grande famille. C'est pour fuir cet entraînement, qu'il partageait, que le poète aurait quitté précipitamment la Touraine et se serait réfugié dans une retraite cachée, aux environs de Paris. — T.

« Les jardins, les fleurs, les arbres sont d'agréables choses, et il n'y a pas encore bien des années que j'en disais autant des femmes; mais pourtant les femmes, les arbres, les fleurs vous empêchent trop souvent d'accomplir des tâches utiles à vos frères.

« Croyez-vous, monsieur le docteur, que si vous aviez le courage de renoncer à Palluau pour vous mettre à écrire un résumé de tous vos travaux scientifiques, vous ne mériteriez pas plus aux yeux de Dieu et des hommes qu'en greffant des cerises de Livourne sur des Sainte-Lucie[1]? »

Dans cette charmante lettre, qu'il faut lire tout au long, Béranger avait un peu raison, et il est évident que la passion de Bretonneau pour l'horticulture nuisit, non à sa pratique médicale, mais dans une certaine mesure à ses travaux écrits. Que de fois Velpeau et Trousseau, réclamant dans leur correspondance le traité de la diphthérie, qui n'arrivait pas, et celui de la dothiénentérie, qui n'arriva jamais, ont maudit Palluau et les greffes, et toutes les opérations savantes mais inopportunes de physiologie végétale de leur maître! Que de fois aussi un manuscrit commencé a été interrompu parce qu'il se passait, dans ses serres ou dans son jardin, un problème dont il fallait poursuivre la solution, un secret de botanique à pénétrer, une découverte à vérifier! Mais le caractère de Bretonneau était ainsi fait, et ni les objurgations, ni les remontrances, ni le souci de sa gloire, dont il n'avait cure, du reste, n'y pouvaient rien, et il fallait en prendre son parti et se résoudre, après l'avoir blâmé, à l'admirer encore sur ce terrain, où il réalisait aussi de

[1] Béranger. — *Lettre à Bretonneau.* 18 avril 1840.

merveilleuses découvertes. A son point de vue avait-il tout à fait tort? Trousseau, revenu des premières ardeurs de sa jeunesse, l'approuvait d'avoir sacrifié un peu de sa gloire pour son plaisir et son repos. La science ne peut pas se montrer plus sévère. Bretonneau a assez fait pour elle, pour qu'elle lui passe à son tour ce jardin de Palluau, qui fut l'unique délassement aux labeurs de sa vie.

Ce Palluau, que Béranger fuyait, il en emportait cependant l'image profondément empreinte dans son cœur, et c'est vers cette demeure hospitalière et attrayante qu'il se retournera souvent; c'est à elle qu'il songera dans les moments de crise et de détresse qui furent fréquents dans sa vieillesse, et qui lui font dire que souvent le poète chante quand il faudrait pleurer.

Il y avait, du reste, un autre motif puissant pour qu'il en évoquât fréquemment le souvenir. C'est là que respirait pour lui le dieu de la médecine, l'Hippocrate français, le seul médecin au monde en qui il eût confiance. Le chansonnier était d'une santé délicate et porté à s'exagérer cet état. Ses lettres sont pleines de doléances sur ses souffrances. Il les décrit avec complaisance. Il vante l'habileté de son ami et lui demande des avis.

Avec sa bienveillance ordinaire, Bretonneau se prête à ces consultations par correspondance. Il plaisante parfois le poète, qui se plaignait d'un eczéma des oreilles, en lui disant qu'à son âge on n'a pas besoin d'être beau. Mais il le guérit cependant, tout en le raillant. Il lui envoie des médicaments qu'il fait préparer sous ses yeux. Il fait plus, il va le voir à Paris dès qu'il est inquiet pour son état, et jusqu'à sa mort il dirige sa santé. C'est un des traits de Bretonneau, — malgré son âge et la fatigue, — de courir vers ses amis de Paris, au moindre signe d'alarme;

ce qui faisait dire à Béranger, un jour où sur un mot de Mérimée il était accouru près de lui : « Je l'ai grondé de vous avoir fait faire la course de Paris en vous inquiétant sur ma santé; il ne vous connaît pas, il ne savait pas que, pour si peu, vous alliez faire cent vingt lieues; il vit dans un monde où les autres ne se dérangent guère que d'un fauteuil à l'autre [1]. »

Béranger est loin d'être étranger aux choses de la médecine auxquelles il s'est initié dans la société de Bretonneau, et il en raisonne autrement que les poètes et les gens du monde n'ont l'habitude de le faire. Il sait à fond les travaux et les découvertes de Bretonneau, la part qu'il a prise à l'unicité des fièvres essentielles, et il l'entretient des prétentions de Serres à ce sujet. Il connaît ses idées arrêtées sur la spécificité et la contagion. Il est lui-même presque contagionniste, quoique la contagion lui fasse grand'peur en aggravant ses appréhensions naturelles pour les maladies.

Il a sans doute entendu son ami émettre, par un prodige de devination, des vues prophétiques sur la vaccination des maladies virulentes, et il l'engage à diriger ses travaux de ce côté. Il le conjure, — car il lui semble qu'il n'y a rien d'impossible à un tel médecin, — de chercher le vaccin de la peste et de la rage.

C'était prématuré en 1840, mais ne dirait-on pas que son ami lui a fait entrevoir la possibilité de la méthode de Pasteur? Et que dirait-il aujourd'hui s'il voyait ses vues réalisées, et les idées de Bretonneau, qui paraissaient alors chimériques, matériellement démontrées ?

Toutefois il ne s'agit pas, on le comprend, que de

[1] Béranger. — *Lettre à Bretonneau.* 27 novembre 1849.

médecine dans ces lettres d'un homme qui fut étroitement mêlé au grand mouvement politique et littéraire de son temps; elles nous apportent aussi les échos du monde spécial au milieu duquel il vivait. Elles sont semées de traits fins et délicats, de mots charmants, de détails intéressants et qui resteront historiques sur les hommes et les choses du temps. On lira avec intérêt ses appréciations sur la révolution de 1848, sur les personnages célèbres ou illustres avec lesquels il était lié, sur Lamennais, Chateaubriand, Mme Récamier, Lamartine, — dont il dit qu'il est le premier poète qui ait réalisé de grandes choses, — et sur cet infortuné Manin, pour lequel il invoque la science et la charité de Bretonneau. Toute cette correspondance respire, en outre, une douce et aimable philosophie, un haut sentiment de charité et d'humanité; on comprend, à sa lecture, le caractère du poète, et on conçoit l'affection qu'il inspira à des hommes qui étaient loin de partager ses doctrines, mais qui éprouvèrent une réelle estime pour ses vertus privées.

La correspondance de Béranger nous mène jusqu'en 1856. Il mourut le 16 juillet 1857, des suites d'une affection du cœur. Deux lettres de Trousseau à Bretonneau nous apprennent sa fin imminente et sa mort. Le médecin de Tours était accouru auprès de lui dès le début de la crise ultime. Il le confia à Trousseau, qui, avec l'aide de Lasègue, soigna jusqu'à ses derniers moments l'ami de son maître.

XVI

Pendant cette période, qui va de 1840 à 1856, la vie de Bretonneau paraît s'être écoulée telle que nous l'avons décrite, entre sa clientèle très active, sa correspondance avec ses amis et son jardin de Palluau.

Les lettres de Velpeau sont devenues rares. Il nous apprend un jour sa nomination à l'Institut. Une autre fois, une lettre de Bretonneau nous fait penser qu'il est question de porter l'éminent chirurgien à la pairie. Malheureusement, les événements de 1848, survenus peu après, vinrent anéantir ce projet, comme ceux de 1830 avaient fait évanouir le même rêve caressé par Dupuytren. Cette révolution, — entre autres mécomptes, — réserva à Bretonneau une surprise, celle de voir Trousseau représentant à l'Assemblée nationale. Trousseau représentant! On comprend bien que cette incarnation en législateur du brillant professeur, de l'incomparable clinicien, n'était pas du goût du maître de Tours, et il n'hésita pas à blâmer son ami. Nous avons vu, depuis, bien des médecins prendre place au parlement, pour y tenir malheureusement un rôle moins utile que celui qu'ils remplissent dans nos rangs. Mais à cette époque le fait était nouveau et heurtait les justes idées de Bretonneau sur la profession. Trousseau, du reste, comprit vite combien les combats de la science sont supérieurs aux stériles luttes de la vie politique.

Il avait cédé encore à l'impulsion de cette brillante imagination à laquelle nous l'avons vu obéir plus d'une fois ; mais, comme dans les circonstances précédentes, son incalculable bon sens, le souci de sa réputation justement acquise, le ramenèrent bientôt à une conception différente. Il s'aperçut bien vite que la tribune parlementaire, — où il obtint cependant des succès remarqués, — ne pouvait remplacer cette autre tribune plus attrayante encore, qui se dressait pour lui à l'hôpital et à la Faculté.

Aussi profita-t-il du nouveau changement survenu peu d'années après dans les institutions du pays pour rentrer dans la vie privée, et reprendre sa place au milieu de ses confrères et de ses élèves.

Il retrouvait, comme brillante compensation à ses désillusions politiques, la clinique de l'Hôtel-Dieu, que la retraite de Chomel laissait vacante. C'est à partir de ce moment que l'élève de Bretonneau entra dans la pleine réalisation de son génie. Ce nouveau théâtre convenait en effet admirablement à son éloquence professionnelle, trop fine et trop spéciale pour la tribune du parlement, mais dont les improvisations à la clinique faisaient ressortir les merveilleuses et diverses qualités. C'est là qu'il se montra vraiment orateur, et en même temps artiste et homme de science, dans la plus véritable et plus noble acception du mot, évoquant en face du malade les inspirations de l'art qu'il devait à son génie même, et sans lesquelles le meilleur et le plus savant esprit n'aboutit qu'à des défaillances envers la maladie; les fécondant par sa profonde science générale, les réalisant en indications thérapeutiques avec la hardiesse et la décision qu'il avait apprises à l'école de Bretonneau et de Récamier, et

appliquant alors le traitement avec cette profonde connaissance de la nature et son incomparable science des médicaments qu'il devait à son maître de Tours, et qui faisaient de lui le premier médecin de son temps.

XVII

Les années cependant s'écoulaient et paraissaient n'avoir pas même effleuré la verte vieillesse de Bretonneau. La plupart des amis de sa jeunesse et de ses contemporains avaient disparu, et il restait un des rares survivants de l'autre siècle, dans la plénitude de son intelligence et de ses forces physiques. L'âge, sa longue expérience, ne lui avaient rien enlevé de sa certitude dans la médecine, et n'avaient fait, au contraire, que confirmer sa confiance dans la doctrine de la spécificité et dans les moyens thérapeutiques qu'il avait préconisés. Le fait est assez intéressant pour être signalé. Il arrive en effet souvent qu'après une longue existence médicale, le praticien qui a vu les doctrines succéder aux doctrines et la thérapeutique se renouveler plusieurs fois, qui a éprouvé, du reste, les inévitables désillusions que la science elle-même peut entraîner après elle, se laisse aller jusqu'au scepticisme et renie l'ardente foi de sa jeunesse. Il n'en fut pas ainsi de Bretonneau, et ses lettres témoignent que l'extrême vieillesse ne peut même pas tempérer chez lui ses fortes convictions. Il faut voir avec quelle vivacité d'argumentation il gourmande Trousseau, dont l'esprit

mobile et impressionnable éprouve parfois des accès de découragement et de doute au sujet de la transmission de la diphthérie et de son traitement, et qui émet un jour quelques réserves sur l'existence du germe infectieux, qu'il défendit cependant avec tant d'éloquence.

Il faut lire sa correspondance sur la diphthérie, où il interprète et explique ses idées, n'hésitant pas à perfectionner son œuvre et à la compléter des vues nouvelles que le temps et l'expérience lui ont enseignées, mais la développant et l'interprétant toujours avec la même ardeur juvénile. Son travail sur la coqueluche, ses lettres sur l'épilepsie, sur le traitement de la fissure anale par le ratanhia, sur la goutte, sur l'hypochondrie, rédigés également dans sa vieillesse, portent l'empreinte du même esprit vigoureux et sagace qui écrivait dans sa jeunesse le livre sur la diphthérie. C'est aussi à cette époque qu'il revoyait, sur le désir de Trousseau, les épreuves de la Clinique de l'Hôtel-Dieu, dont son ancien élève lui attribuait le mérite.

Son génie d'observation était resté le même ; on ne se doute guère, aujourd'hui, que c'est lui qui découvrit, — dans cette période extrême de sa carrière, — le traitement héroïque des hémorragies par l'eau chaude, et on se demande comment il a pu se faire que cette médication n'ait pas été conservée par ses élèves et qu'il ait fallu la retrouver une seconde fois. Une aussi extraordinaire prolongation de son activité intellectuelle et physique fait comprendre un événement capital de cette phase de sa vie, qui offre un contraste singulier avec un acte opposé accompli dès le début de sa carrière.

En 1856, âgé par conséquent de soixante-dix-huit ans, Bretonneau se remaria avec une jeune fille de dix-huit ans.

Ainsi, après avoir épousé dans sa jeunesse une femme de vingt ans plus âgée que lui, il s'unissait, dans sa vieillesse, à une très jeune fille, dont il aurait pu être l'aïeul. On pense bien que la critique ne fut pas moins épargnée à ce second mariage qu'elle ne l'avait été au premier.

Mais, nous l'avons déjà dit, pour être équitable envers Bretonneau, il ne faut pas le juger avec le criterium applicable à tous. Il n'avait jamais rien fait comme tout le monde, non qu'il obéît au vain désir de se singulariser, — aucune nature n'était plus naïve et plus sincère, — mais parce que sa profonde et primesautière originalité ne lui offrait pas l'aspect des choses sous le même optique qu'aux autres hommes. Il voyait comme à travers un prisme différent, et c'est pour cela aussi qu'il voyait ce que les autres n'ont jamais aperçu, et qu'il eut plus d'une fois la prescience du génie. Et puis, il faut le dire, l'habitude d'observer et d'expérimenter, la méthode qui consiste à relire dans le livre de la nature autrement que l'on a appris à lire, et à se placer au-dessus et en dehors des notions considérées comme acquises dans la recherche de la science, peuvent très logiquement conduire, par une inconsciente application de la manière de penser et de réfléchir, à une certaine indifférence des coutumes et des règles qui régissent l'opinion. A ces règles Bretonneau s'était toujours dérobé, — sauf en ce qui concernait les questions de convenance et de sociabilité, auxquelles il tenait au contraire beaucoup, — comme il s'était soustrait de bonne heure aux doctrines de l'ancienne école, qui pesèrent si lourdement sur les hommes de sa génération.

Ceci posé, une circonstance déterminante et spéciale explique assez naturellement cette union.

La jeune fille qu'il épousait, douée d'une remarquable intelligence et d'une rare beauté, était la nièce de Moreau, de Tours, l'aliéniste, ancien élève de Bretonneau devenu l'un de ses meilleurs amis. Elle avait grandi au milieu de l'affectueuse intimité des deux médecins et avait été amenée dans les dernières années à servir de secrétaire à Bretonneau. Elle s'était acquittée de ces fonctions avec un charme et une bonne grâce qui l'avaient bientôt rendue indispensable au vieux maître et lui firent concevoir la pensée de ne plus s'en séparer et de se l'attacher par des liens plus étroits.

Toutefois, les amis de Bretonneau, plus sévères que l'histoire, se prononcèrent pour la plupart contre son mariage ; les uns protestant, comme Velpeau, par leur silence ; d'autres, comme Alexis de Tocqueville, faisant ressortir dans une phrase académique — et dont on perçoit la fine ironie — la différence des âges; d'autres, enfin, lui apportant sans ambages les observations que fait le monde en pareil cas. C'est là où nous attendions Trousseau, le constant ami, le disciple bien-aimé et fidèle, et nous nous demandions quelle avait été son attitude. Le maître lui a écrit une lettre, probablement un peu embarrassée, pour lui annoncer cet important événement. Il fait sans doute allusion, dans cette lettre, au choix de ses témoins, et il est probable, d'après les termes de la réponse, qu'il a craint de demander ce service à Trousseau. Nous avons, en effet, la réponse de celui-ci, et il n'en est pas, parmi les nombreuses lettres que nous publions de lui, qui puissent lui faire un plus grand honneur.

« Paris, 8 octobre 1856.

« Mon bien cher maître, mon père adoptif,

« Je n'ai, aujourd'hui, rien à approuver, rien à blâmer; j'ai à vous répéter ce que cent fois je vous ai dit, c'est que je n'ai pas oublié que je vous dois peut-être la plus haute, sinon la plus méritée des positions médicales dans notre pays; c'est que je vous ai toujours trouvé bon, affectueux, dévoué, que je suis décidé à entourer de respect la personne de votre choix, et à étouffer par l'éclat de mon approbation les murmures de ceux qui blâment ou dénigrent. Il serait injuste et injurieux de ne pas me prendre pour témoin [1]. Adieu, mon maître, je vous aime et vous embrasse bien tendrement.

« Trousseau ».

Le vieux médecin dut se sentir ému et réconforté à la lecture de cette lettre qui, dans sa concision, exprime à un si haut degré les sentiments de reconnaissance et d'affection que lui avait conservés Trousseau. Que d'autres l'aient blâmé, il n'en avait cure. Ce n'était pas la première fois que l'indépendance de son caractère se trouvait en lutte avec l'opinion. Mais la défaillance de son fils adoptif, de son élève de prédilection, lui eût été spécialement pénible, et c'est un des beaux traits de la vie de Trousseau de lui avoir montré, dans cette grave circons-

[1] Blache fut son second témoin.

tance, la tendre soumission d'un fils et la respectueuse déférence d'un disciple.

Bretonneau jouit quelques années de la nouvelle existence qu'il venait de se créer, partageant son temps entre sa maison de Palluau, devenue pour lui plus attrayante que jamais, ses amis de Paris qui le visitaient fréquemment, et la pratique médicale que d'incessantes et nombreuses sollicitations ne pouvaient lui permettre d'abandonner.

Ses derniers jours s'écoulèrent ainsi paisiblement. Il semble qu'alors il ait réalisé ce tranquille et serein bonheur qui parfois précède, à cet âge extrême de la vie, l'éternel repos, et qu'il ait pu tenir le langage que Cicéron prête au savant maître d'Isocrate : « Et moi aussi, aurait-il pu dire, je n'ai pas à me plaindre de la vieillesse, *Nihil habeo quod accusem senectutem,* » puisque, après de longs jours honnêtes et utiles, j'ai trouvé des jours non moins doux et non moins désirables.

Malheureusement, les heures de répit que la vieillesse accorde à l'homme sont trop souvent sans lendemain, et il arriva un moment où Bretonneau put prévoir, à des signes trop manifestes pour lui, l'invasion de l'affection qui allait tristement et lentement le conduire à la mort, après avoir désorganisé ses brillantes facultés.

Les médecins ont parfois le triste et cruel privilège de lire l'arrêt de leurs destinées dans les phénomènes pathologiques qu'ils subissent. A l'apparition d'une phlébite, survenue dans le cours d'une affection de l'estomac, Trousseau, qui avait lui-même mis en lumière la liaison de la thrombose veineuse avec le cancer gastrique, envisagea froidement sa situation, et se prépara à la mort

avec la sagesse et le stoïcisme d'un Socrate. Mais c'est autre chose de calculer l'heure très prochaine de la fin de sa vie, ou de découvrir les premiers et irrécusables signes d'une déchéance cérébrale inévitable, et on peut se demander quelle fut l'attitude de Bretonneau au moment où son intelligence perçut clairement qu'elle allait s'obscurcir et s'éteindre. Nous avons ici le témoignage de la compagne de ses derniers jours, et nous savons comment il reçut le coup qui le frappait. Préoccupé avant tout, — non de la misérable fin qui l'attendait, — mais de la dignité et de l'honneur de l'art, il comprit qu'il ne devait plus l'exercer, et il fit jurer à sa jeune femme de ne plus jamais laisser un consultant arriver jusqu'à lui.

Cet acte, par lequel il s'interdisait ce qui avait été la passion et la gloire de sa vie, fut la dernière prescription qu'il formula, et il est bien digne de l'homme qui porta si haut le renom de la profession et le souci de l'humanité.

Les prévisions de l'habile observateur, qui avait dans sa vie porté tant de jugements exacts sur l'évolution et l'issue des maladies, n'étaient que trop fondées. Comme beaucoup de savants, il fut, en effet, frappé au cerveau. La nuit se fit peu à peu dans cette intelligence qui avait été si lumineuse. En vain sa puissante et robuste organisation, aidée des soins les plus intelligents et les plus dévoués, lutta pendant plus de deux ans pour se ressaisir parfois; elle finit par succomber dans cette lutte inégale, et le grand médecin tourangeau expira à Passy, où il s'était retiré depuis quelque temps déjà, le 18 février 1862, à près de quatre-vingt-quatre ans. Comme si la destinée de ses disciples favoris, dont la vie avait été

si intimement mêlée à la sienne, eût été tranchée par sa mort, ils ne lui survécurent que peu d'années et le rejoignirent presque simultanément dans la tombe. Trousseau mourut le 23 juin 1867, et Velpeau succomba à son tour le 23 août de la même année [1].

[1] Les funérailles de Bretonneau eurent lieu à Tours avec une grande solennité et au milieu d'un nombreux concours de la population. D'importants discours furent prononcés sur sa tombe par Bouillaud, alors président de l'Académie, Velpeau et Trousseau, délégués par ce corps savant, Herpin, directeur de l'École de médecine, et Ernest Mame, maire de Tours. — T.

CORRESPONDANCE

1795 — 1858

LETTRE Ire

BRETONNEAU A SON PÈRE [1]

« Paris, 18 brumaire an IV (9 novembre 1795).

« Très cher papa,

« Enfin les espérances de rétablissement que m'avait données ta dernière lettre se réalisent. Le citoyen Duchesne, arrivé ces jours derniers, m'a remis avec les autres objets celle dont tu l'avais chargé. Ces petites provisions sont arrivées fort à propos. Le beurre vaut 72 sols, et il y a à peu près pour 100 sols de haricots au prix actuel [2].

[1] La suscription est ainsi libellée : « Au citoyen Bretonneau, officier de santé, à Saint-Georges-sur-Cher par Montrichard (Indre-et-Loire). »

[2] Au moment où s'ouvre sa correspondance, Bretonneau, né en 1778, avait dix-sept ans. Il faisait ses études à l'École de santé organisée, d'après le rapport de Fourcroy, sur les ruines des anciennes écoles de médecine.

On remarquera que dans cette lettre, qui porte cependant la date d'une époque si troublée, le jeune étudiant n'entretient son père que de ses travaux, de ses cours et des conditions matérielles de l'existence, fort graves à ce moment de renchérissement excessif des denrées. Il ne fait aucune allusion aux agitations révolutionnaires et aux événements historiques qui se déroulaient autour de lui et tenaient l'Europe en suspens. Ce trait confirme bien cette observation de Taine que la Révolution ne modifia ni les mœurs, ni les habitudes, ni les occupations de la majorité des habitants de Paris, qui continua au milieu de la tourmente à vaquer paisiblement à ses affaires, à ses travaux et même à ses plaisirs journaliers. — T.

Je regrette bien qu'il n'ait pu se charger d'un boisseau de farine en attendant celle que tu dois m'envoyer; il ne m'en reste plus que 4 à 5 kilos, et on continue de n'en donner que 12 onces et demi à la section; on craint même dans ce moment une diminution : tu vois que sous peu de temps je me verrai forcé d'en acheter ce qu'il m'en faudra au delà de mes trois quarterons; il vaut 20 sols et plus, encore quelquefois ne s'en procure-t-on pas facilement. Je désirerais que tu me trouves une occasion plus prochaine que celle des M..., qui sans doute sera l'affaire de quelques mois.

« J'admire avec quelle facilité les choses qui nous ont paru les plus révoltantes nous deviennent indifférentes par l'habitude; je dissèque depuis huit jours, et il y en a sept que je n'y apporte pas la moindre répugnance. Si j'ai encore différé ma réponse, vraiment je suis bien excusable; un mot de mes occupations te le fera connaître.

« Je pars le matin à dix heures. Je reste jusqu'à deux aux leçons d'anatomie, de médecine opératoire ou de chimie qui alternent ensemble. Je retourne à trois heures et demie, je dissèque et j'étudie la myologie jusqu'à huit. Tu ne saurais croire combien le temps me semble court; enfin je vais de là à notre petit laboratoire de chimie qui est dans les environs, et où nous repassons actuellement l'ostéologie, de façon que je ne rentre chez moi qu'à neuf heures et demie, dix heures. Comme je ne suis plus dormeur, j'étudie jusqu'à onze heures et demie, minuit, qui est l'heure à laquelle je me couche le plus ordinairement; tu vois combien j'ai peu de temps dont je puisse disposer. Je ne puis finir ma lettre ce matin, ce sera pour ce soir; ainsi elle ne partira pas aujourd'hui.

Ce 19. — « Je reprends ma lettre, que je n'ai pu achever hier; tu as la bonté, cher papa, de t'inquiéter de la manière dont je vis : il n'est pas possible que je ne me sente un peu de la disette générale; mais grâce aux soins véritablement maternels de la citoyenne Calot, je n'en ai pas encore beaucoup souffert. Il est plusieurs de mes condisciples qui, en dépensant 80 livres par jour, ne sont pas aussi bien que moi. J'ai emprunté, il y a quelques jours, 400 sols au citoyen Jacob; il a dû l'écrire à Chenonceaux. De mon côté j'en tiens mémoire, ainsi que de ma dépense. J'ai trouvé ces jours derniers un excellent ouvrage d'ostéologie (Berthin, 4 vol. reliés) pour 200 sols [1]. Cette partie se trouvant mal exposée dans mon traité complet d'anatomie par Sabatier [2], je n'ai pu résister à la tentation de l'acheter; au reste, je n'ai pas sujet de m'en repentir, puisque j'en ai déjà trouvé le double. J'ai maintenant tout ce qu'il me faut pour cette partie, ainsi que pour la chimie et la matière médicale; mais il me faut encore quelque chose de la physique et la botanique. Je n'ai rien du tout pour la médecine opératoire et la pathologie. Pour 30 à 40 francs en argent je pourrais avoir, sinon tout ce dont j'ai besoin, au moins tout ce qui est le plus urgent; on ne peut pas trouver un moment plus favorable, puisque par ce moyen ces ouvrages ne

[1] L'ouvrage de Bertin (1754) est en effet un des meilleurs de l'époque, et Bertin fut lui-même un des bons anatomistes du siècle dernier. Dans son livre, il donne le premier la description des sinus sphénoïdaux qu'on appela longtemps les cornets de Bertin. — T.

[2] Le *Traité d'anatomie* de Sabatier (1764) fut longtemps classique et resta entre toutes les mains jusqu'à l'apparition des ouvrages de Bichat et de Boyer. Sabatier, professeur d'Anatomie à Saint-Comes (1752), fut le successeur de Louis au secrétariat perpétuel de l'Académie royale de chirurgie. — T.

reviendraient pas au tiers de leur prix d'autrefois. Je sais qu'il peut arriver un instant où l'on serait trop heureux d'avoir conservé cet argent, mais aussi des livres seront toujours des livres, et conserveront en tout temps leur valeur intrinsèque. Ainsi vois si tu ne pourrais pas m'envoyer deux louis par les occasions sûres qui vont se présenter. Je connais un citoyen qui me les changera à la Bourse lorsque je le voudrai, et moi je changerai aussitôt mes assignats pour des livres. Cependant, quelque besoin que j'en aie, de quelque nécessité qu'ils soient pour un commençant, si tu pensais qu'il n'y a pas de sûreté à se défaire de l'argent, tu ne m'en enverrais que la moitié, ou même je m'en passerais entièrement. Je ne te demande pas des assignats pour cette emplette, il en faudrait trop. J'avais oublié dans ma dernière lettre de te marquer qu'il serait inutile de m'envoyer du vin, il m'en reste encore 150 bouteilles qui doivent bien me suffire; quand j'en aurais moins, je ne souffrirais pas que tu m'en envoyasse. La récolte n'a pas été considérable cette année, et je te coûte déjà assez sans cela. Au reste, tu vois que j'en ai autant qu'il m'en faut pour l'année; il vaut communément 40 sols la bouteille, sans doute, sous quelque temps il n'aura pas de prix. Comme on ne peut compter sur rien, je te conseille de ne t'en défaire qu'autant que tu y seras forcé; il y en a peu, et par conséquent il ne peut manquer d'avoir en tout temps un grand prix. Voudras-tu, bien cher papa, excuser tout ce bavardage? Je ne finis qu'à regret lorsque je m'entretiens avec toi; mais enfin le temps et la fin du papier m'y forcent; encore une fois excuse tout ce griffonnage, je suis bien pressé. Ton respectueux et affectionné fils.

« *P. S.* Le citoyen Duchesne part demain; je lui remettrai ce que maman demande, à l'exception de la serviette, qui me servira pour la dissection, en attendant les tabliers. Ma chère maman, mes sœurs, mon frère, ma mie, doivent être bien persuadés que je ne les oublie pas. »

LETTRE IIe

DE CLOQUET[1]

« Paris, 20 thermidor an IX (8 août 1801).

« Le plaisir que j'ai à vous répondre, Monsieur et Madame, l'emporte enfin sur ma paresse, causée peut-être par la difficulté que j'ai à écrire, et surtout quand ma femme exige aussi que je sois son secrétaire : c'est alors que je sens combien la facilité épistolaire de Mme Bretonneau me serait utile. Nous commencions à être inquiets de votre voyage, lorsque M. Obeuf[2] a eu la

[1] Jean-Baptiste Cloquet, l'ami et le maître de dessin de Bretonneau, ancien dessinateur de l'inspection générale des Échelles du Levant au service de la marine royale de France. Il était, à l'époque de sa correspondance avec Bretonneau, professeur de dessin à l'École des mines. L'École des mines ayant été supprimée par arrêté du premier consul à la date du 23 pluviôse an X, Cloquet se trouva sans position.

Il était le père d'Hippolyte et de Jules Cloquet dont il est fréquemment question dans la Correspondance. — T.

[2] Étudiant en médecine fort lié avec Bretonneau et ses amis, plus tard médecin à Meudon. — T.

complaisance de nous apporter votre lettre, ce qui nous a tranquillisés et fait grand plaisir.

« L'ennui que vous avez éprouvé où généralement tout le monde s'amuse, aurait pu être modifié par la réminiscence de la gaillote de Poissy. Je vous conseille, tout docteur que vous êtes, d'user quelquefois de ce minoratif; je crois que vous vous en trouverez moins mal. D'ailleurs votre peu de goût pour les plaisirs bruyants n'est pas tellement unique que je ne puisse vous en citer un exemple récent dans ce pays.

« Un de nos amis, quoique philosophe, était sur le point de se marier, et voulant donner à sa prétendue un prélude des béatitudes parisiennes qui l'attendaient, l'invita à venir passer quelques jours à Paris[1] (c'était à l'époque de la grande fête); elle se rendit à l'invitation accompagnée de son cher père. Il vous est plus facile d'imaginer tout ce qu'on mit en usage dans une telle circonstance, qu'à moi de vous le décrire; mais, ô vicissitude! n'a-t-elle pas eu le gros bon sens provincial de s'ennuyer. Alors les philosophes ses amis mirent en usage toutes les ressources usitées en pareille occurrence, même des thés; tout fut inutile, elle voulait s'en retourner sans attendre la fête, chose inouïe. On considéra alors gravement combien elle s'était ennuyée avant même d'être mariée, et l'on conclut très philosophiquement que ce serait bien autre chose après.

« Vous pouvez penser d'après cela que les affaires ne sont pas en bon train. Lorsqu'il me fit part des désagréments que cela lui causait, je ne pus m'empêcher de

[1] Il s'agit ici de Duméril, qui raconte lui-même à Bretonneau sa mésaventure dans la lettre suivante. — T.

lui faire mon compliment sur une femme aussi rare, actuellement surtout ; il m'objecta en propres termes qu'elle avait vu Paris trop philosophiquement, et qu'il était bien aise que cela fût arrivé avant son mariage, parce qu'il voulait une femme qui puisse lui faire honneur : à cela je jugeai à propos de répondre à peu près rien ; je n'ai pas besoin de vous prévenir que je vous fais part de cette anecdote pour vous seuls. Il n'y a rien de nouveau ici, sinon une fièvre maligne avec coma, qui attaque particulièrement les enfants ; j'ai en conséquence fait prendre un vomitif aux miens, et jusqu'ici ils continuent à se bien porter, ainsi que nous.

« Quant à votre bâtiment, vous avez pris un bon parti. Vos excuses sur le luxe sont excellentes, et je vois qu'à leur abri on va vous faire un château ; au moins ne faites pas faire une grande quantité de moulures de mauvais goût comme c'est l'usage, à moins que cela ne soit pas indifférent à messieurs les rats de votre pays.

« Vous ne me dites rien de monsieur votre père ; croyez que je m'y intéresse assez pour apprendre de ses nouvelles avec plaisir. Je vous prie de vouloir bien me rappeler à son souvenir la première fois que vous le verrez.

« Je suis occupé dans ce moment à laver une projection d'ombre et mon spectre solaire, dont je ne suis pas très content. Il y a des difficultés dans l'exécution que j'aime à croire inhérentes aux matières que l'on emploie, ce qui me décide dorénavant à faire ces sortes de dessins à l'huile.

« Ma femme, mes enfants et moi nous vous embrassons de tout notre cœur, et vous assurons bien sincèrement de la réciprocité des sentiments d'amitié que vous avez pour nous.

« Vos véritables amis.

« *P.S.* Hippolyte a fini de ranger ses cartes; il éprouve à présent le chagrin commun à tous les faiseurs de collections.

« Mon adresse est rue et porte Saint-Jacques, n° 87. J'ai demandé à M. Duméril s'il avait quelque chose à vous faire dire; il m'a répondu que non, qu'il savait bien que vous m'aviez écrit, qu'il croyait que vous étiez parti un peu fâché; mais il est survenu un importun qui nous a empêché d'en dire davantage. »

LETTRE IIIe

DE DUMÉRIL [1]

« Paris, le 4 fructidor an IX (22 août 1801).

« Votre lettre m'a fait grand plaisir, mon bien bon ami. Votre silence m'inquiétait : je craignais que vous ne me boudassiez. C'est avec peine que j'ai appris la maladie

[1] Duméril, dont le nom revient fréquemment dans cette correspondance, et dont nous publions un certain nombre de lettres, fut un des plus intimes amis de la jeunesse de Bretonneau.

Ils s'étaient connus en 1795 à l'École de santé créée par arrêté du 14 frimaire an III, où ils avaient été envoyés l'un et l'autre par le district de leurs villes natales.

Duméril était arrivé d'Amiens l'année précédente et venait d'être nommé prosecteur à l'École. Né en 1774, il avait à cette époque vingt et un ans. C'est à cette date, ou à ses environs, que se rapporte également sa liaison avec les deux amis de Bretonneau, Savigny et Guersant, et avec Cuvier, dont il fut plus tard le collaborateur.

La carrière de Duméril fut signalée dans l'enseignement par des succès

de monsieur votre père, heureusement que vous avez pu lui être utile. C'est une consolation bien douce dans le chagrin, j'espère qu'il est maintenant entièrement rétabli. Obœuf et M. Cloquet m'avaient donné de vos nouvelles. Le premier a subi son premier examen, il s'en est parfaitement tiré; mais il y a plus de quinze jours que je ne

constants et une activité extraordinaire. En 1799, il était élu au concours contre Dupuytren, chef des travaux anatomiques.

L'histoire de ce concours offre une circonstance spéciale, peu commune aujourd'hui, sans doute. Les deux rivaux étaient fort liés ensemble; ils étaient riches l'un et l'autre d'ardeur et de science, mais très pauvres d'argent. Avant de commencer la lutte, ils rédigèrent une convention qui engageait celui des deux qui sortirait vainqueur à donner au vaincu le cinquième de son traitement.

C'est à Duméril qu'était réservé d'exécuter le compromis dont il nous a paru intéressant de citer le texte.

« Accord entre le citoyen Dupuytren et moi pour la place de chef des travaux anatomiques.

« Nous, soussignés, forcés de concourir ensemble aujourd'hui pour la place de chef des travaux anatomiques vacante à l'École de médecine de Paris (les six autres concurrents qui s'étaient présentés avec nous s'étant retirés), voulant maintenir la perpétuelle amitié qui nous lie depuis longtemps, sommes convenus des résolutions suivantes avant de procéder aux examens :

« Article 1er. — Celui des soussignés qui obtiendra par l'événement du concours, ou bien par la désignation de l'École, la place susdite, s'oblige à remettre à l'autre, annuellement et au prorata de ce qu'il aura touché, le cinquième du traitement de sa place.

« Article 2. — Celui des soussignés qui n'aura pas obtenu le suffrage de l'École n'en demeurera pas moins tenu, ainsi que l'amitié doit l'y porter, à aider l'autre de ses conseils et bons offices, toutes les fois qu'il y sera invité.

« Article 3. — Les présentes résolutions n'auront, comme de fait elles ne peuvent avoir, leur exécution qu'autant de temps que les soussignés habiteront Paris, ou qu'ils se trouveront n'avoir d'ailleurs qu'un traitement de quatre mille francs.

« Fait et arrêté en double, dans le lieu des séances de l'École, le 2e prairial an VII, à midi. C. Duméril. — Dupuytren. »

Deux ans après, Duméril était élu professeur d'Anatomie, avant même d'être docteur (1802). Il fut en outre professeur d'Erpétologie et d'Ichthyologie au Muséum, où il succéda au comte Lacépède (1825), médecin de la Maison royale de santé, membre de l'Académie des sciences (1814) et de l'Académie de médecine.

Il remplit toutes ses charges avec une exactitude et une ponctualité

l'ai vu. Guersant est ici, il croiait vous y trouver; il subit le 9 son premier examen. Votre affaire a fait un bien infini, c'est un malheur qui sera très utile; depuis ce moment on n'en a refusé aucun, et il y a presque toujours quinze examens par décade[1]. M. Carr a subi les deux premiers; il est près de son père, qui a eu une fièvre inflammatoire, mais qui est maintenant convalescent; il doit revenir vers la fin de ce mois pour soutenir sa thèse. M. Garnier est de retour, il a laissé sa femme bien portante.

« Je vous ai parlé de tous vos amis, mon cher Bretonneau, il faut maintenant que je vous parle d'un autre, auquel vous avez bien voulu vous intéresser jusqu'ici. Mon mariage est entièrement rompu. La jeune personne, comme vous l'avez su, est venue à Paris. Là, elle a senti vivement la séparation qui allait s'opérer avec sa famille qu'elle n'avait jamais quittée. Cette affection a été même

scrupuleuse, et, à l'âge de quatre-vingt-un ans, il manquait encore rarement une des séances de l'Institut ou de l'Académie de médecine.

Malgré ses occupations multiples, Duméril visitait de nombreux malades. Il avait épousé la fille de Delaroche, praticien de renom, et avait hérité de sa clientèle, qu'il desservit avec la plus grande distinction.

Duméril occupa successivement à la Faculté les chaires d'Anatomie, de Physiologie et de Pathologie médicale.

Il présida longtemps les jurys médicaux; et quand il venait présider celui de l'Indre-et-Loire, il ne manquait jamais d'aller voir à Chenonceaux son ami.

Les principaux ouvrages de Duméril sont les suivants: *Leçons d'Anatomie comparée,* de Cuvier (1799), ouvrage fait en collaboration avec Duméril; *Essai sur les moyens de perfectionner et d'étendre l'art de l'Anatomie* (thèse doctorale. Paris, 1802); *Traité élémentaire d'histoire naturelle* (Paris, 1803); *Éléments de sciences naturelles* (1846); *Zoologie analytique ou méthode de classification des animaux* (1806), ouvrage terminé pendant un voyage en Espagne, où Napoléon l'avait envoyé étudier la fièvre jaune; *Considérations générales sur la classe des insectes* (1823); *Erpétologie générale ou histoire naturelle des reptiles* (1834-1854). — T.

[1] Comme nous l'avons raconté dans sa biographie, Bretonneau avait été refusé au troisième examen de doctorat. — T.

telle qu'on pouvait la regarder comme nostalgique. Malgré toutes les attentions, les prévenances que j'ai eues pour elle, elle a été froide, indifférente. Sur les derniers temps, je me suis plaint de cette apathie; elle s'est déclarée alors franchement, elle m'a demandé un mois de nouvelles réflexions, je le lui ai accordé, et c'est au bout de cet intervalle qu'elle s'est décidée pour la négative. L'hésitation première m'avait un peu refroidi; cependant j'étais sincèrement attaché.

« J'ai senti que je faisais une perte, j'ai eu du chagrin, et beaucoup ; mais maintenant je suis guéri, entièrement guéri, mon parti est pris. Ce qui est un très grand désagrément pour elle surtout, et un peu pour moi, eût été par la suite un grand malheur pour elle et pour moi. Je n'ai pas pu m'empêcher de trouver une certaine grandeur d'âme dans sa décision, et je vous avoue que je ne l'en estime pas moins. Cependant, c'est une affaire entièrement terminée ; il est une certaine fierté qui n'est pas de l'orgueil, qui veut qu'on ne rétrograde pas après une pareille décision. Au reste, s'il y avait un sentiment d'attachement qui me la faisait désirer, j'ose croire que je serai encore susceptible d'en retrouver la faculté, et puisqu'on l'a dit du rameau d'or, *uno avulso, non deficit alter,* peut-être trouverai-je encore le bonheur après lequel je cours.

« Je vous embrasse et vous prie de présenter mes civilités à Madame.

« Votre ami sincère.

« *P.-S.* Guersant est chez moi, il me recommande de ne pas oublier de vous embrasser pour lui : ainsi fais-je. »

LETTRE IV[e]

DE SAVIGNY

« Paris, ce 29 pluviôse an X (18 février 1802).

« Tu dois donc m'accuser d'ingratitude ou au moins de négligence, mon cher Bretonneau : notre ami commun, Duméril, n'a point reçu la lettre que je lui adressais pour toi.

« J'avais toujours conservé l'espoir de te retrouver à Paris. Ton goût pour les sciences, tes talents, ton génie, une réputation prochaine, tout me semblait devoir t'y fixer. C'eût été pour moi une bien douce jouissance, après une absence si longue, si pénible, de te revoir enfin, de t'embrasser, de te presser contre mon cœur. J'ai appris que tu étais marié, parle de moi à ton épouse. Tout ce que tu aimes m'est bien cher. Comme elle doit être heureuse !

« Puisse-t-elle te rendre toi-même aussi heureux que tu le mérites.

« Donne-moi vite de tes nouvelles. Songe bien que tu es toujours mon meilleur, je dirais presque mon unique ami. Je t'embrasse de toute mon âme[1]. »

[1] Savigny (de), naturaliste français, né en 1777, mort en 1851, se lia avec Bretonneau à l'École de santé (1794), fut attaché en qualité de zoologiste à l'expédition d'Égypte (1798), et chargé de rédiger, dans la magnifique collection consacrée à la description de ce pays, l'*Histoire naturelle des êtres intervertébrés.*

Membre de l'Institut d'Égypte, de l'Institut de France et de la plupart des sociétés savantes de la France et de l'étranger, il a publié de nombreux travaux spéciaux. — T.

LETTRE Vᵉ

DU MÊME

« Paris, 29 messidor an X (18 juillet 1802).

« Mon cher ami, j'ai été bien malade et alité pendant près de quarante jours. Je suis sorti hier pour la seconde fois, mais je sens que ma convalescence sera longue. Si un exercice soutenu a d'abord rendu ma constitution plus ferme et plus robuste, de longues fatigues et des privations pénibles lui ont ensuite porté de funestes atteintes. J'en ressentis les premiers effets à Alexandrie, et presque au moment de m'embarquer.

« On se persuada que j'avais la peste. Aucun bâtiment ne voulut me recevoir à son bord. Heureusement, le général Menou, qui se plaisait toujours beaucoup dans sa colonie (qui pourtant alors n'était plus la sienne), partit un mois plus tard qu'il ne l'avait d'abord projeté ; et ce fut ce qui me sauva.

« Aujourd'hui que l'abondance et le repos physique ont succédé à cet état de disette et d'extrême activité, mon âme, rendue à elle-même, est plus inquiète et plus agitée que jamais.

« Beaucoup trop faible pour résister à d'aussi fortes impressions, mon corps est devenu le jouet de mes folles pensées, et je suis malade ou en santé comme je suis triste ou content.

« Ma tête me fait bien du mal. Jamais passions ne furent plus vives et ne s'entrechoquaient avec plus de violence ; jamais on eut des désirs plus ardents ; jamais, peut-être, la soif de l'ambition et l'amour de la gloire ne furent portées plus loin ; et par une fatalité inconcevable, ce qui donne aux autres le courage et l'énergie me les enlève. C'est alors que j'aurais le plus besoin de réunir toutes mes forces, que je m'en défie davantage.

« Combien j'envie ton sort ! Heureux de ce qui t'environne, tu n'as que des désirs modérés et des passions douces ; tu nous regardes et tu souris de pitié. Au sein du bonheur, dans ta tranquille campagne, tu jouis avec reconnaissance de tous les dons que la nature prodigue à ses plus chers favoris ; tandis que moi, au milieu du torrent, je lutte contre les flots pour arriver au rivage qui s'éloigne toujours davantage, jusqu'à ce que mes membres, épuisés par de vains efforts, me laissent entraîner dans l'abyme[1], ou que ma tête aille heurter et se briser contre le premier écueil.

« Changeons de sujet, ou plutôt voyons s'il ne serait pas possible de mériter enfin une plus douce destinée. Tu sais que le premier consul a ordonné un grand ouvrage sur l'Égypte. Je suis du nombre des coopérateurs, et je jouis, en cette qualité, de 5,000 francs d'appointements. L'ouvrage terminé sera imprimé aux frais du gouvernement et vendu au profit des auteurs. Je réunirai ma part du produit de cette vente à quelques économies, à quatre années de traitement que je vais toucher en qualité de professeur d'histoire naturelle à l'école de

[1] Dans les lettres de cette époque, il y a parfois des mots écrits avec l'ancienne orthographe; nous l'avons respectée. — T.

la Seine-Inférieure, et à mon petit patrimoine. Le tout formera un fonds dont le revenu sera plus que suffisant pour me faire jouir en province d'une certaine aisance.

« Alors je surmonte tous les obstacles qu'enfantait mon imagination égarée ; je deviens libre et indépendant ; je réalise un de ces aimables rêves qui viennent trop rarement dans le calme des nuits chasser le chagrin et embellir une heure de mon existence ; je donne tout à l'amitié et à la simple nature ; pour prix de ce léger sacrifice, je reçois d'elles, et pour jamais, la paix de l'âme et le bonheur.

« Tu dois souvent parcourir les bois et les prairies aux environs. Je désirerais beaucoup ajouter à ma collection d'insectes les espèces de France. Elles me manquent toutes, à l'exception de quelques-unes que j'ai ramassées dans les campagnes de l'Égypte et de la Syrie. Dans tes promenades, tu pourrais prendre celles qui s'offriraient par hasard à ta vue ; et lorsque tu en aurais réuni un certain nombre, tu me les ferais parvenir.

« De mon côté, je t'enverrais boîtes, épingles. Il est inutile de te dire que tout ce que j'ai rapporté de mon voyage est à ta disposition.

« Que n'es-tu éloigné que de quelques lieues de la capitale ! Je te consacrerais souvent ces jours que je donne à l'ennui ou à de fades plaisirs. Mon ami, nous ne nous sommes écrit qu'une seule fois depuis mon retour, et je n'en suis point étonné. Quelle volupté n'éprouve-t-on pas à voir celui qui nous est cher, à lui parler, à épancher son cœur dans le sien ? et si on en est séparé par une distance impossible à franchir, combien l'illusion qui nous le rend présent, et nous fait nous entretenir avec lui,

n'a-t-elle pas encore de charmes ? Mais celui qui sent vivement tout cela pourra-t-il jamais exhaler ses sentiments sur le papier, et ne sera-t-il pas arrêté tout à coup, quand il voudra peindre ses émotions, qu'il est pourtant si facile à l'œil pénétrant de l'amitié de saisir [1] ?

« Fais agréer mes hommages à ton épouse et à tes respectables parents. Donne-moi des nouvelles de ton père.

« Adieu, mon bien bon ami ; je t'embrasse de toute mon âme.

« *P.-S.* Envoye-moi tout de suite deux lignes de réponse. »

LETTRE VI[e]

DE BRETONNEAU A CLOQUET

« Chenonceaux, 24 vendémiaire an XI (16 octobre 1802).

« J'aurais bien dû vous remercier plus tôt, mon cher bon ami, de l'aimable bonté avec laquelle vous vous êtes hâté de me répondre et de dissiper mes inquiétudes par votre lettre n° 1. Je voulais vous accuser réception

[1] Cette lettre de Savigny reproduit bien le style déclamatoire du temps. — T.

d'une gravure qui m'était adressée par le citoyen Calet, et qui est restée assez longtemps en chemin pour me donner quelque crainte qu'elle ne fût perdue; je n'avais point deviné sous ce titre un chef-d'œuvre de lavis qui m'a comblé de satisfaction lorsque je l'ai vue, et qui a fait l'admiration de tous ceux à qui je l'ai montrée. Je voudrais seulement être sûr qu'un travail si soigné ne vous eût pas dérobé quelques moments plus utiles.

« Depuis que je l'ai en ma possession, je n'ai pas passé un seul jour sans le voir et sans y trouver de nouvelles perfections. La sûreté de votre pinceau est toujours pour moi un sujet d'étonnement. Vos petits arbres ont tant de grâce, de variété, et le port propre à chaque espèce est si bien indiqué que je leur pardonne de tout mon cœur de n'être pas en projection horizontale. Je n'imaginais guère qu'une carte pût être susceptible d'une aussi grande variété de coloris que celle que vous avez su y mettre; le morceau de friche se couvre si naturellement d'une agréable verdure en approchant du ruisseau qui fait la plus agréable illusion! Le plaisir que m'a fait votre charmant ouvrage ne me rend point insensible à la frustration du plaisir plus grand sur lequel j'avais en quelque sorte compté.

« Les motifs qui nous empêchent de vous posséder nous rendent cette privation encore plus pénible. Je compte bien sur la promesse que vous nous faites de choisir le premier instant favorable de venir nous voir, et j'espère que cet instant se trouvera avant les vacances prochaines. Je crains bien de ne pas pouvoir aller à Paris aussitôt que je l'aurais désiré. Nous n'avons guère plus de satisfaction du menuisier que nous n'en avons eu du maçon. Je ne crois pas que nous puissions occuper notre

maison avant deux mois, et il en faudra davantage pour nous y arranger. Toute mal faite qu'elle est, elle nous coûte 10,000 livres au lieu de 5 à 6 sur lesquels nous avions compté. C'est de l'argent mal employé, mais c'est une sottise maintenant faite; nous devrons tâcher par de l'ordre et de l'économie à nous la rendre moins onéreuse; enfin j'irai à Paris aussitôt que je le pourrai, et je n'irai que pour vous voir. Pourquoi les circonstances nous ontelles transportés si loin de vous? les instants que nous passions ensemble étaient si heureux! S'il nous en était encore accordé de semblables, je vous proteste, mon cher maître, qu'il ne nous paraîtrait point trop dur d'être venus ici nous enterrer tout vifs; et nous souffririons même très patiemment d'être traités à tous égards en véritables morts. Il m'échappe là une espèce de récrimination qui n'est pas trop équitable, puisque à l'égard de certaines personnes je suis devenu moi-même aussi un habitant du sombre bord.

« Notre cours de chimie eût eu besoin d'un coopérateur tel que vous pour se soutenir avec vigueur; la désertion forcée de deux de nos plus assidus souffleurs le rendra plus languissant. En termes moins alambiqués, le père du maître de céans est parti avec sa femme pour aller solliciter et obtenir la place de trésorier de la ville de Paris. Cependant je ne suis pas pour cela beaucoup plus maître de mon temps. Je vous avouerai confidentiellement que je ne serai pas fâché d'être rendu un peu à moi-même; j'espère alors me faire une machine de perspective et exécuter le projet depuis longtemps formé de me remettre au dessin avec une nouvelle activité.

« Je ne puis, mon cher maître, vous donner gain de cause sur les deux pointes dont je veux faire usage pour

chaque baguette indicatrice, bien marri de ne pouvoir aussi facilement vous en disputer quatre autres à la possibilité desquelles j'ai cru pendant quelque temps; mais ces quatre surnuméraires ne peuvent sans une grande complication éviter la justesse de votre réflexion, et je les crois à jamais proscrites, si ces deux pointes ne peuvent se mouvoir dans la circonférence d'un cercle. C'est le cas du compas avec lequel on prend cependant deux points arbitraires, et cela parce que le centre du mouvement est mobile. Je puis facilement procurer cet avantage à mes deux compas destinés à prendre des mesures de perspective, et que vous me permettrez d'appeler, par abréviation, compas perspectif.

« Soient donc A et B les deux compas perspectifs; vous voyez que l'usage n'en peut être que très facile, et qu'il n'en serait peut-être pas de même si on en admettait plus de deux dans la composition de la machine; j'ai eu mes raisons pour faire tant le fier au sujet des pointes. Je n'ai pas beau jeu quant au trou de mire.

« Je ne sais pourquoi je me suis avisé de retourner son évasement du côté de l'œil, mais j'en suis si honteux que je n'ajouterai plus un seul mot.

« Le citoyen Dutertre n'est pas venu ici comme il l'avait promis, et je commence à désespérer de l'y voir cette année. Je suis bien désireux que vous puissiez voir ses dessins, et je serai bien aise d'avoir votre opinion sur sa manière. J'ai vu Mme de Villeneuve travailler dans ce genre, qui me paraît offrir de grandes ressources et des moyens d'exécution assez faciles. La base de sa manière consiste, il me semble, dans une préparation ou ébauche au lavis qui tient lieu de celle que quelques dessinateurs mettent à l'estompe, mais qui est plus solide

et plus douce. Les dessins sont remplis ou coloriés. Dans le premier cas, le sujet est esquissé sur papier bleu sans beaucoup de soin et mis à peu près à l'effet. La sépia est préférée pour cette première opération à l'encre de Chine, qui sert cependant pour certains coups de force. Le fonds du dessin est ensuite adouci à l'estompe. On admet non seulement pour cette seconde opération les différents crayons noirs, mais on y fait aussi entrer une espèce d'ocre, cette terre d'ombre et même du blanc. Le tout produit un effet que l'on ne peut obtenir, dit-on, qu'à ce prix. Je ne suis pas encore assez convaincu pour insister, comme je devrais peut-être, sur l'importance du mélange de ces divers ingrédients. Il paraît qu'en général le citoyen Dutertre fait grand usage des mélanges, jusqu'au rapport de son élève, et dit souvent qu'il ne pourrait pas énumérer tout ce qui est entré dans tel ou tel dessin.

« Les détails de la figure sont adoucis aux crayons noirs et blancs, quelquefois fondus avec de petites estompes en papier, de manière que le papier en soit entièrement recouvert. Comme la manière du citoyen Dutertre est très précieuse, beaucoup de traits fort peu délicats sont mis au pinceau. Quant aux dessins coloriés à sa nouvelle manière, ils sont préparés au lavis colorié. On ne craint point de forcer un peu les tons; on adoucit ensuite en repassant sur le tout avec de petits crayons de Nuremberg (espèces de pastels durs, renfermés dans du bois, qui m'ont paru pétris avec de la cire). Vous vous rappellerez peut-être que j'en avais fait un petit essai qui ne m'avait pas semblé très satisfaisant. Mme de Villeneuve m'en a fait cadeau d'une boîte de 50 qui me semblent beaucoup meilleurs que ceux que j'avais achetés, quoique, cepen-

dant, ils ne me paraissent propres qu'à cet emploi.

« Voici à peu près ce que j'ai pu recueillir de cette méthode. Je serai bien aise d'avoir votre opinion et vos instructions sur tout cela.

« Mme de Villeneuve assimile l'effet du dessin de D... à celui d'un tableau à l'huile. Peut-être les talents du dessinateur font-ils juger trop favorablement des moyens d'exécution sans avoir essayé.

« Cette méthode me paraît tellement préférable à l'emploi ordinaire du pastel, que j'ai voulu tout de suite adapter une boîte à cet usage, en donnant plus de consistance aux crayons qui la composent. Après plusieurs tentatives avec du savon gommeux, etc., je m'en suis tenu à une simple dissolution de gomme de cerisier avec une légère addition de terre à pipe, addition qui n'a pas affaibli le ton qui est rehaussé par la gomme. Voici quelques échantillons de mes essais [1].

« Les propriétaires du château viennent de faire élever un monument à la mémoire de Mme Dupin. J'ai eu occasion de faire connaissance avec le sculpteur qui y a travaillé. C'est Montpellier, homme fort aimable, et qui, entre autre chose, m'a appris à mouler sur nature et à estomper, c'est-à-dire à mouler avec de l'argile les corps dont on ne désire pas tirer beaucoup d'exemplaires. J'ai moulé de cette manière, qui est fort expéditive, un petit modèle du monument. Je suis resté possesseur de deux épreuves. J'espère que lorsque les propriétaires l'auront fait mouler à bon moule, je pourrai en obtenir une belle

[1] Bretonneau dessinait et peignait lui-même fort agréablement, et il a laissé des œuvres qui prouvent que son réel talent d'amateur, basé sur une facilité naturelle et sur son génie d'observation, eût pu facilement devenir un talent magistral, s'il s'y fût adonné. — T.

épreuve pour vous, ou du moins la permission de disposer d'une des miennes en votre faveur. Je pense que ce modèle, réunissant dans sa construction une partie des corps réguliers équilibrés entre eux, ne sera pas sans intérêt pour vous. Ci-joint les projections horizontales et verticales pour vous en donner une idée.

« Nous ne pouvons vous exprimer, mon bon et cher ami, toute la part que nous avons prise à la satisfaction que vous donne votre cher Hippolyte. Sans compliments, nous n'avons point été surpris de tant de succès.

« Ils étaient depuis longtemps annoncés et promis; le caractère de notre jeune ami est tel, que vous ne devez point craindre de lui laisser connaître la bonne opinion que nous avons de lui. Qu'il reçoive donc ici nos sincères félicitations.

« Nous vous embrassons tous du meilleur de notre cœur.

« Vos véritables amis. »

LETTRE VIIe

DU MÊME AU MÊME

« An XIII (1805).

« Je m'aperçois trop tard que j'ai oublié une branche de rechange, très longue, pour l'une des baguettes indicatrices. Je crois qu'elle serait convenable pour des objets

d'une grande dimension. Si vous la jugez nécessaire, je la ferai et vous l'enverrai.

« Les thermomètres ne sont point gradués d'après Réaumur. Je crois vous avoir dit que la difficulté de me procurer de l'esprit-de-vin d'une dilatabilité convenable, pour faire des étalons selon sa méthode dont je fusse sûr, m'a forcé de différer à l'an prochain. Or, la dilatabilité du mercure étant toute différente de celle de l'esprit-de-vin, un thermomètre fait avec la première liqueur ne peut s'accorder avec celui de Réaumur qu'autant qu'il a été gradué, degrés par degrés, sur le sien; car si on se contente par exemple d'indiquer des points extrêmes, les deux instruments d'accord dans ces points cesseront de l'être dans tous les intermédiaires.

« J'ai placé derrière le thermomètre à planche une correspondance de ces deux thermomètres du chiffre trois de la colonne indiquant les fractions décimales de degrés. Malheureusement Brissou ne nous a donné cette table que de cinq en cinq degrés ou pour quelques points remarquables, comme celui de la chaleur animale, qui est marquée sur le thermomètre Réaumur au 32° $^5/_{10}$, qui répond à 29° $^9/_{10}$ de degrés de celui de Deluc. Néanmoins, il est facile au moyen de cette table de substituer dans les observations le thermomètre de Deluc à celui de Réaumur, et d'évaluer à quelques fractions près le degré de l'un pour celui de l'autre. Au reste, je crois bien que la plupart des thermomètres à mercure donnés pour être selon Réaumur sont de mauvais thermomètres de Deluc.

« Je puis vous répondre de l'exactitude de ceux que je vous envoie, le tube, choisi sur plus d'un cent, étant de même calibre dans toute sa longueur. Il s'est développé un peu d'air dans le haut de la tige de celui qui est

appliqué sur un étui de verre, et cela en le soudant. J'imagine que ce dégagement de gaz est dû à la décomposition de quelque atome de matière combustible restée dans la tige. C'est si peu de chose que je ne pense pas que cela puisse influer sur son exactitude. J'aurais voulu indiquer les degrés remarquables de chaud et de froid observés dans certaines années; mais les thermomètres que j'ai achetés à Paris sont faits avec si peu de soin, qu'ils ne sont point d'accord à cet égard. Il vous sera plus facile qu'à moi de suppléer sans erreur à cette omission, surtout si vous pouvez vous procurer la vue d'un thermomètre de Deluc, sur lequel ces observations et autres semblables soient inscrites avec exactitude.

« J'aurais désiré joindre pour nos amis une petite peccadille. Vous voudrez bien donner à Obeuf ainsi qu'à Duméril un jet d'eau et un marteau d'eau, s'ils veulent bien accepter ces bagatelles, en attendant que je puisse finir les planchettes de leur thermomètre.

« Quant au jet d'eau, qui est un joujou de mon invention, il faut que je vous en dise deux mots, de peur que vous n'en deviniez pas de suite l'usage.

« En chauffant avec la main la partie A, la vapeur dilatée force l'esprit-de-vin à passer dans la boule B, ce qui ne se fait que lentement, l'effort se perdant en partie par l'orifice C. La transition de la liqueur étant opérée par ce moyen, si on applique la chaleur à la boule, la liqueur, chassée avec force, s'élance en jet par l'orifice C qui lui livre un passage plus libre que le petit trou X. Cet effet est beaucoup plus marqué quand on laisse la partie A se refroidir en renversant l'instrument.

« Bonsoir, mon bien cher ami, je suis un bavard impitoyable qui n'en finirait pas si je n'y étais forcé. »

LETTRE VIIIe

DU MÊME AU MÊME

« Chenonceaux, le 22 prairial an XIII (11 juin 1805).

« Ce n'est ni la mort ni la maladie, mon très cher ami, qui m'ont empêché de vous écrire, mais en punition d'un tel méchef, la fièvre tierce m'est arrivée en même temps que votre aimable lettre. Je me persuade que je vous aurais remercié plus tôt de votre aimable prévenance sans cette importune visite. Nous n'avons jamais été aussi peu empressés que vous pourriez l'imaginer à recevoir de vos nouvelles. Pellé, qui a été à Paris au commencement du printemps, nous en a rapporté de moins directes que nous ne l'aurions désiré, mais qui étaient pourtant très satisfaisantes. Vous vous portiez tous bien. Vous aviez été à Longchamps et vous veniez de vous coucher lorsqu'il a passé chez vous, ce qui l'a empêché de vous voir. Il vient, à son dernier voyage, de nous en donner de plus sûres encore, quoiqu'il ne vous ait pas vu personnellement, mais Mme Cloquet, qui l'a chargé de bien des reproches; ils ne sont, j'en conviens, que trop mérités. Un insigne paresseux comme moi ne se trouve pas tranquille sur le sort de ses amis sans tomber dans un engourdissement encore plus profond que celui dont vous vous plaignez.

« Le troisième jour complémentaire.

« Je suis bien honteux, mon bon ami, d'avoir pu rester si longtemps sans terminer cette lettre malheureusement interrompue. Rien ne peut diminuer le tort d'une aussi inconcevable négligence. Mes occupations médicales qui ne sont, à la vérité, que trop étendues, quelques accès de fièvre que j'ai encore éprouvés, ne sont que de bien misérables motifs pour empêcher de correspondre avec un vrai et sincère ami, auquel on est redevable des plus importants services. Vous ne pouvez, à cet égard, imaginer aucun reproche que je ne me sois déjà fait, et que ma bonne petite femme ne m'ait bien des fois répété, avec de bonnes et sages exhortations dont vous voyez que j'ai fort mal profité. Je m'étais malheureusement mis dans la tête de vous rendre compte d'un travail sur les thermomètres, auquel je me suis livré cet hiver. Cette nouvelle lubie, qui m'a empêché de vous écrire dans le temps, a encore en bonne partie été cause du retard que j'ai mis à répondre. Je n'ai jamais pu envisager sans effroi la longueur de la dissertation que je projetais de vous envoyer.

« J'eusse mieux fait de renoncer tout de suite à vous entretenir d'un sujet qui, maintenant que je l'envisage dans l'éloignement, commence à me paraître à moi-même médiocrement intéressant; mais, sortant de passer quatre grands mois alternativement à la glace et à l'eau bouillante, je n'en jugeais vraiment pas ainsi raisonnablement et j'imaginais, au contraire, que vous seriez bien aise de savoir comment le thermomètre de Réaumur, que l'on

croit communément ne marquer que 80° dans l'eau bouillante, monte à 100°, que le haut du tube soit fermé ou qu'il soit ouvert.

« Comment, en suivant pas à pas les procédés indiqués par Réaumur, il ne m'a cependant pas été possible de faire des thermomètres exactement comparables à ceux qu'il a fabriqués; comment j'ai d'abord désespéré de pouvoir même en obtenir qui fussent comparables entre eux en me servant d'esprit-de-vin, la dilatabilité de ce liquide variant considérablement selon la proportion d'eau, d'air et d'alcool qui entrent dans la composition, et cela dans le temps même de la construction de l'appareil; comment j'ai alors découvert, dans l'huile volatile de térébenthine, une liqueur bien plus constamment semblable à elle-même, d'une grande et invariable dilatabilité, qui ne bout qu'à un degré de chaleur supérieur à celui qui réduit l'eau en gaz aqueux, et paraît plus convenable qu'aucune de celles qui ont été employées jusqu'ici à la construction des thermomètres considérés comme instruments météorologiques; comment ces nouveaux thermomètres sont d'une construction plus facile, et surtout plus facilement exacts que ceux à mercure et à esprit-de-vin; comment, indépendamment des défauts déjà connus des thermomètres à mercure, ils en ont un autre bien singulier, celui de ne plus se fixer à leur zéro si on les replonge dans la glace fondante quelques semaines après leur construction; comment, à la fin, j'ai découvert la source de l'erreur dans laquelle est tombé Réaumur, et j'ai trouvé un nouveau procédé au moyen duquel il n'est pas impossible de faire des thermomètres à esprit-de-vin assez exactement comparables; comment, après avoir employé dans mes expériences quatre à cinq poinçons de glace bien

laborieusement conservés, je suis encore dans l'attente de l'hiver pour éclaircir bien des doutes; comment, etc. etc.

« Commencez à respirer, mon cher ami, si toutefois vous avez pu lire cette petite période toute d'une haleine, et je vous avouerai que mon attente commence à devenir moins impatiente. Je conviendrais bien aussi qu'il peut bien nous sembler qu'aucun de ces comment ne vaut guère la peine que je me suis donnée et que vous ne pourriez pourtant pas imaginer. Je vous laisse même la liberté de penser que j'ai fort bien fait de m'en tenir à l'exposé sommaire de mes expériences thermométriques. Si pourtant, malgré toute la raison que je vous connais, vous avez quelque désir de prendre plus ample connaissance de toutes ces balivernes, je ne doute guère qu'aux premières gelées mon mal ne me reprenne, et alors vous pourriez bien obtenir de moi, sur ce sujet, plus que vous ne me demanderiez.

« Dans huit jours, nous allons commencer nos vendanges, qui vont durer plus de six semaines. On prétend que nous allons avoir une abondance ruineuse pour ce pays-ci; mais, s'il en résulte un bien général, il y aurait trop d'égoïsme à s'en plaindre.

« Ah ! si malgré tous mes torts vous pouviez exaucer le premier et le plus constant de mes vœux, nos vignes ne seraient point dépouillées de leurs fruits avant que nous eussions le bonheur de vous posséder ici. Bien certainement alors j'irais cet hiver à Paris. Je sais bien que c'est là, comme vous le dites, un moyen de nous revoir, et que c'est autant à moi à aller qu'à vous de venir. Mais ma femme!... elle ne peut m'accompagner, et cependant elle ne désire pas moins que moi de vous embrasser. Elle le mérite mieux. Je n'ose pas vérifier ce qu'elle me dit

du temps qu'il y a que je ne vous ai écrit. Tâchez donc aussi de ne pas vous en rappeler, et de faire ma paix avec Mme Cloquet.

« Votre ami. »

LETTRE IXe

DE GUERSANT[1]

« Paris, 2 septembre 1811.

« C'est moi, mon cher ami, qui suis bien coupable, me portant bien, d'avoir attendu si patiemment de vos nouvelles, vous sachant toujours malade, d'après ce que vous aviez écrit il y a deux mois à M. Cloquet. Je me suis

[1] Louis-Benoît Guersant, fils d'un médecin de Dreux, avait commencé ses études médicales à Rennes quand il fut envoyé par son département, en 1794, à l'École de santé. C'est là où il rencontra Bretonneau et Duméril avec lesquels il se lia étroitement. D'abord professeur d'histoire naturelle à l'École centrale de Rouen, puis ensuite docteur en médecine, il ne tarda pas à venir se fixer à Paris. Membre de l'Académie dès sa fondation, médecin de l'hôpital des enfants, médecin consultant du roi, Guersant eut de bonne heure une très grande et très méritée réputation scientifique. Il s'adonna spécialement à la pathologie infantile, qui n'existait pas, à proprement parler, avant lui, et apporta une observation rigoureuse et éclairée dans l'étude de ces affections. Il rassembla autour de lui de nombreux élèves, et c'est de son école que sont sortis les médecins qui se livrèrent après lui à l'étude des maladies de l'enfance.

Guersant ne laissa pas d'ouvrage classique, mais il écrivit cependant beaucoup, fut un des fondateurs des Archives de médecine, et collabora avec une grande activité au Dictionnaire des sciences médicales et au Dictionnaire de médecine, où presque tous les articles de pathologie infantile et de thérapeutique sont sortis de sa plume.

Doué d'un caractère très sympathique et très bienveillant, très intègre et homme de bien, dans toute l'acception du mot, Guersant jouit d'une universelle considération auprès de ses contemporains.

Il mourut à l'âge de soixante et onze ans, le 23 mai 1848. — T.

reproché bien des fois ma négligence; mais chaque jour je trouvais un nouveau prétexte pour remettre au lendemain, et je vous avouerai même, à ma honte, que si le domestique de M. de Villeneuve n'était pas venu ce soir m'apporter vos quarante-huit francs, en me disant qu'il partait demain pour Chenonceaux, je ne sçais en vérité si ma réponse n'aurait pas été encore remise de quelques semaines; cependant, mon cher ami, j'ai bien souvent pensé à vous, et nous en avons plusieurs fois parlé avec Duméril, Savigny, Cloquet et ma femme. Je suis bien fâché que vous aiez autant souffert de votre sciatique; mais, néanmoins, cette nouvelle attaque de névralgie, que vous aviez déjà éprouvée ici, semble me prouver que les douleurs intestinales tiennent à la même cause.

« Comment vous en débarrasser, voilà le point difficile; mais au moins c'est une grande satisfaction pour vous, et pour tous vos amis, de ne voir dans cette maladie douloureuse aucune chose inquiétante. Bayle[1] est fâché que vous n'aiez pas fait complètement le traitement de

[1] Bayle (Gaspard-Laurent), né au Vésinet en 1774, mort à l'âge de quarante-deux ans, le 16 mai 1816.

Venu en 1795 à Paris, où il se lia avec Bretonneau. Suivit comme lui les cours de Corvisart, auquel il ne devait être un jour inférieur ni en étendue de connaissances, ni en talent d'observation, ni en science du diagnostic. On connaît l'immense part qu'il prit à la fondation de l'Anatomie pathologique. Cette part représente un grand nombre de remarquables travaux, et le premier de tous fut sa thèse dans laquelle il établissait déjà les principes qu'il se proposait d'appliquer et dont l'argumentation contre Pinel et Petit-Radel est restée un modèle du genre. Mais son œuvre capitale, celle qui a rendu son nom impérissable, est son *Traité de la Phthisie pulmonaire,* dans lequel il ramène à des lésions anatomiques bien déterminées une affection vaguement connue jusqu'alors, confusément décrite et dont on admettait jusqu'à vingt variétés.

Bayle était médecin de la Charité. Il laissa en mourant prématurément le souvenir d'un puissant observateur et d'un praticien consommé et doué d'une rare élévation morale. — T.

la colique des peintres ; peut-être, en effet, valait-il mieux le faire complètement ou ne rien faire du tout. Quant à moi, je vous engage fort à cesser toute espèce de remède et à observer ce que fera l'exercice du cheval aidé seulement du régime.

« Je suis très pressé par le temps, et je me hâte de vous dire que Bayle compte sur votre observation le plus tôt possible et qu'il faut absolument que vous me l'envoyiez pour la lui remettre ou que vous lui écriviez. Duméril ira vous voir vers le commencement du mois prochain, avec son beau-frère ; il sera plus heureux que moi et aura le plaisir de passer deux jours avec vous ; il est nommé pour le jury des officiers de santé; il vous portera l'aiguille à cataracte, car Cloquet ne pourra vous aller voir.

« Je viens de vous acheter trois livres de quinquina jaune royal à dix francs. Je le crois assez bon ; marquez-moi si vous en êtes content. J'ai fait tous les droguistes de la rue des Lombards, et c'est ce que j'ai trouvé de meilleur pour le prix.

« Ma femme est bien sensible à votre souvenir et me charge de vous dire mille choses honnêtes et à Madame; présentez-lui mes respects et recevez pour vous, en particulier, mon cher ami, l'assurance du plus sincère attachement.

« Votre affectionné.

« *P.-S.* Excusez mon griffonnage, car je suis pressé par le temps ; je vous écrirai plus posément un autre jour. »

LETTRE Xe

DE DUMÉRIL

« Orléans, le 20 septembre 1811.

« Mon cher ami, vous aurez appris, par Guersant, le grand chagrin que nous avons éprouvé par la perte de ma petite fille, dont le développement était si heureux. Ce cruel événement ne m'a pas permis de vous écrire plus tôt l'arrangement que j'ai pris d'aller passer une partie de la journée chez vous, lorsque je serai à Tours pour y présider le jury de médecine. Mon beau-frère, M. François Delaroche, m'accompagne.

« Nous serons le 25 à Châteauroux et le 30 à Tours. Mandez-nous à Châteauroux où nous devons quitter le chemin de poste pour nous faire conduire chez vous si cela se peut, ou comment nous nous y ferons conduire de Tours. Vous pourrez m'adresser votre lettre poste restante, ou chez M. le préfet, à Châteauroux.

« Guersant m'a appris que votre santé n'était pas meilleure, que vous aviez même éprouvé une douleur de sciatique, qui me semble à moi de bon augure, puisque cela semble indiquer une affection nerveuse.

« Veuillez me rappeler à l'aimable souvenir de Madame, et croire à mon inaltérable amitié. »

LETTRE XIe

DE GUERSANT

« Paris, ce 24 septembre 1811.

« J'attendais toujours une réponse de vous, mon cher ami, pour sçavoir si vous aviez reçu les trois livres de quinquina que je vous ai envoyées par M. de Villeneuve, et si vous l'avez essayé; mais comme je pourrais peut-être encore attendre cette réponse longtemps, je me détermine à faire un effort sur ma paresse et je prends la plume. Aiez donc au moins le courage d'imiter mon exemple et donnez-moi quelques signes de vie. J'espère que vous avez cessé toute espèce de remèdes et que vous n'en êtes que mieux; le seul que je vous conseille est de vous vêtir de laine de la tête aux pieds et de faire le plus d'exercice possible. Je ne vois dans votre maladie qu'un rhumatisme intestinal que vous garderez peut-être malheureusement encore longtemps, mais qui se dissipera d'autant plus promptement ou qui du moins deviendra d'autant moins incommode que vous vous en occuperez le moins.

« Si Duméril n'est pas déjà près de vous, il ne peut tarder à arriver; il a dû quitter Orléans samedi dernier pour se rendre à Blois. Vous le trouverez bien affecté de la perte qu'il vient de faire.

« Son étonnante petite fille, qui était si développée au physique et au moral, a succombé à une coqueluche com-

pliquée de dysenterie, et vous devez juger, mon ami, quel chagrin ont éprouvé le père et la mère. Le plaisir de vous voir et la distraction du voyage lui feront beaucoup de bien, j'espère. Ce voyage doit lui être utile aussi pour sa santé ; il a depuis près de deux mois une toux qui m'inquiète d'autant plus que lui et les personnes qui l'entourent n'y font aucune attention, et malheureusement il se croit trop médecin pour écouter les avis qu'on veut lui donner. Mme Duméril m'a dit qu'il était beaucoup mieux depuis qu'il était en route, et cette nouvelle me rassure un peu ; mais je crains quelque rechute à son retour ; il est beaucoup maigri.

« Parlez-lui un peu de sa santé, je vous en prie.

« Vous ne pouvez pas vous dispenser, mon ami, de m'envoyer ce que vous avez promis à Bayle ; je lui ai communiqué votre lettre pour lui faire prendre patience, et il me dit qu'il attendait votre observation pour continuer d'imprimer. Tâchez de prendre un peu sur vous, et si vous n'avez pas assez de courage pour prendre la plume, priez Mme Bretonneau de mettre vos notes telles qu'elles sont sous une enveloppe ; plus elles seront indigestes, et plus il y aura à ronger pour notre microphage.

« J'ai déjà profité de votre observation sur l'oxyde de bismuth, je l'ai donné à une femme qui paraissait avoir tous les symptômes d'une affection organique du pylore commençante ; mais comme les vomissements avaient déjà cessé par l'usage de l'eau de veau avant l'emploi du bismuth, je n'ai pu avoir aucun résultat palpable. Je l'emploierai à la première occasion. A propos de malades, j'ai toujours oublié de vous dire que le client que vous m'avez laissé a guéri après quelques légers accès de fièvre tierce, que j'ai cru devoir couper promptement avec le

quina, à cause de la faiblesse dans laquelle était tombé le malade. Il a voulu me payer cinq à six visites que je lui ai faites, et j'ai accepté, parce qu'au bout du compte il ne faut pas faire la bête et qu'il faut que chacun vive de son métier. Je vous remercie, mon cher Bretonneau ; envoyez-moi ainsi des clients qui payent, qu'il en arrive de tous les coins de la Touraine et je m'écrierai, avec le docteur Panglosse, que tout est le mieux du monde dans le meilleur des mondes possibles.

« Que sont devenus vos projets d'herborisation ? Qu'en est-il résulté ? Je crois que quelques courses dans les bois, par un tems chaud, vous auraient beaucoup mieux valu que l'huile douce de ricin et autres saloperies de cette espèce, qui ne sont faites que pour les profanes et les sots qui n'ont confiance que dans les médicaments. Soiez donc médecin pour vous, mon ami, et laissez là toute l'artillerie pharmaceutique.

« J'ai pris sur moi, sans vous en écrire, de vendre votre *Ventenat;* j'en ai trouvé juste le prix de la *Flore française* brochée, que j'ai rachetée pour moi chez Agasse. Je l'ai fait relier ensuite, comme était celle que je vous ai donnée, ce qui m'a coûté six francs. J'ai remis à Duméril une aiguille de Scarpa, avec la modification de Dupuytren. Comme vous n'en voulez qu'une et qu'il n'y a point d'étui pour une seule de ces aiguilles, j'ai pris le parti de la remettre à Duméril dans un grand étui bien rempli de sciure de bois, afin que la pointe ne soit point émoussée ; je désire qu'elle vous arrive à bon port. Je voulais employer le reste de l'argent que j'ai à vous en quinquina et le remettre à Duméril ; mais je n'ai point trouvé la même qualité, elle était vendue, et j'ai réfléchi, d'ailleurs, que peut-être vous pourriez en vouloir d'une autre

espèce ; j'attendrai donc votre réponse pour faire l'emploi que vous voudrez des huit francs qui me restent à vous.

« Voilà l'état de votre compte :

« Payé pour trois livres de quinquina. . .	30 fr.
« Pour l'aiguille à cataracte.	4
« Gardé pour la reliure de la *Flore*. . . .	6
« Reçu 48 fr.	40 fr.

« Partant, je reste votre débiteur de huit francs.

« Savigny a toujours à peu près le même mal de gorge, quoiqu'il ait fait un grand nombre de frictions et pris beaucoup de sublimé. Dupuytren, que nous avons été voir, pense que c'est une simple inflammation chronique, non syphilitique de la muqueuse du pharynx, et qu'il n'y a de moyen de détourner et de guérir cette affection invétérée qu'en appliquant un séton au col pour produire une forte dérivation; peut-être a-t-il raison, mais notre malade, qui paraissait d'abord tout à fait décidé, aime mieux, par réflexion, garder son mal de gorge, et je crois que j'en ferais autant à sa place[1].

« Ma femme est bien sensible à votre bon souvenir pour elle et pour ses enfants ; elle me charge de vous faire mille affectueux compliments pour Madame et pour vous ; ne m'oubliez pas non plus, je vous prie, auprès d'elle.

« Adieu, mon bon ami, écrivez-moi, de grâce, et surtout donnez-moi des détails sur votre santé. Je vous embrasse de cœur et suis, pour la vie, votre ami sincère et dévoué.

[1] Le remède était énergique, et la plupart des lecteurs penseront comme Savigny et Guersant. — T.

LETTRE XIIe

DE DUMÉRIL

Le secrétaire de la Société de médecine,
Professeur à la Faculté, à son ami Bretonneau.

« Paris, le 12 septembre 1812.

« J'ai le plaisir de vous annoncer, mon cher ami, que je vais encore cette année présider le jury de médecine à Tours, et que, par conséquent, je me procurerai la satisfaction de vous voir. Hippolyte Cloquet m'accompagne; nos plans sont arrangés de manière à ce que nous arrivions dimanche 18 octobre, de bonne heure, à Tours. Nous y descendrons à l'auberge où vous nous avez vus, qui est *la Boule d'or,* je crois. Nous resterons à Tours jusqu'au 23; nous espérons que vous viendrez passer au moins une journée avec nous pendant ce temps. Nous irons à Chenonceaux passer le samedi et le dimanche; nous partirons le lundi 26 pour Orléans, où j'ai annoncé l'ouverture du jury pour le mardi 27. Cloquet et moi, nous faisons une grande fête de vous trouver en route. Nous partons le 14 de ce mois pour Amiens et Laon; nous repasserons à Paris vers le 2 ou le 3 octobre; nous repartons ensuite le 4 pour Nantes, et je viens de vous donner le reste de notre itinéraire.

« J'espère que vous vous portez bien, ainsi que Mme Bretonneau, à laquelle je vous prie de vouloir pré-

senter mes civilités respectueuses; quant à moi, je suis tout à fait bien, ainsi que ma famille. Ma femme est très grosse, plus que dans ses autres grossesses; j'espère qu'elle attendra mon retour pour accoucher, car nous comptons qu'elle doit aller jusqu'au commencement de décembre. Pendant mon absence elle ira, comme l'année dernière, passer son veuvage chez ses parents, dans le quartier de la Comédie italienne.

« Mon beau-frère Delaroche m'a chargé de beaucoup d'amitiés pour vous. Je vous dirai beaucoup d'autres choses de vive voix.

« Votre sincère ami. »

LETTRE XIII[e]

DE GUERSANT

« Paris, le 21 septembre 1813.

« Je reçois à l'instant votre lettre, mon cher ami, et je m'empresse de vous dire que Duméril n'est pas encore parti, qu'il ne fera que deux ou trois petites absences de quatre à cinq jours, et n'ira pas dans votre pays. Je le verrai demain à la Maison de santé, et je le prierai de concerter dès demain avec M. Le Roux, le doyen, ce qu'il y aurait à faire pour que votre nomination n'éprouvât aucun obstacle dans les bureaux. Je pense qu'il faut que l'un des deux voye ou écrive à Barbier Neuville, chef

de bureau, chargé de cette partie, et le prévienne de l'état des choses. Je me réjouis de votre retour à la médecine d'observation, il n'en peut résulter que du bien pour vous et de l'avantage pour la science.

« J'ai vu votre neveu hier, à qui j'ai dit de vous écrire que nous vous attendons à la fin d'octobre, vous et votre thèse. Je ne vous ai pas envoyé l'adresse de Duméril, parce que j'ai toujours pensé que vous pouviez facilement lui écrire soit à l'École de médecine, soit à la Maison de santé. Je ne suis pas moi-même bien sûr de son numéro, je crois que c'est 184 ou 194, rue Montmartre, près le boulevard, à côté de l'hôtel des douanes.

« Je vous embrasse de cœur, mon cher ami, jusqu'à ce que je puisse le faire en effet.

« Tout à vous. »

LETTRE XIVe

DE DUMÉRIL

« Paris, ce 20 mars 1814.

« Guersant m'a communiqué, mon cher ami, la lettre que vous lui avez écrite, et j'ai pris beaucoup de part à vos projets [1]. Je ne puis vous donner des conseils bien éclairés sur la détermination qu'on vous propose de

[1] Voir la Biographie.

prendre, parce que je ne connais pas bien les inconvénients de votre mode d'existence actuelle; mais ce que je vois, ce sont de bien grands avantages du côté de la réputation et de la fortune. Abstraction faite de la qualité d'ami, qui n'a fait d'ailleurs que me mettre à portée de vous mieux apprécier, il me semble que vous vous remettrez à votre place et que vous pourrez jouir de toute la considération personnelle que vous méritez. Je ne me dissimule pas non plus les désagréments que les premiers temps de votre séjour à la ville pourront vous occasionner et qu'on ne manquera pas de vous faire éprouver; mais vos connaissances solides, l'aménité de votre caractère et fort heureusement surtout l'indépendance que votre état de fortune vous donnera dans les premiers temps vous acquéreront bientôt des amis, et vous ferez honorer la médecine dans un païs où, il faut le dire, vos matadores n'étaient guère honorables. Quant aux petits services que vous pourriez attendre de moi en cette circonstance, vous pouvez me féliciter d'avance du plaisir que vous me procurerez en me donnant le moyen de vous être agréable. J'espère vous épargner tout ce qui sera possible à cet égard. Je serai de toutes les épreuves que la forme exigera de vous, et je m'arrangerai de manière que mes amis et mes seuls amis en soient. Ce que je crains, c'est le temps qu'il vous faudra consacrer à ces examens, car je ne vois pas pour vous beaucoup d'avantage à vous y soustraire; nous l'essayerons cependant, si vous le croyez nécessaire, mais il faut faire une bonne thèse et y travailler d'avance à tête reposée. Il est probablement quelque sujet sur lequel vous aurez médité et qui, développé avec toute la sagacité que vous mettez à vos réflexions, pourra offrir beaucoup d'intérêt.

« Je vous le répète, je ne vous donne pas de conseils; mais je pense que, pour l'honneur de la médecine et de l'humanité, vous exercez sur un trop petit théâtre, et que vous avez trop de facilité pour vous livrer à la douceur du *farniente* par les ressources que vous avez su vous créer et qui vous étaient nécessaires.

« J'ai su par Hippolyte[1], qui m'a écrit de chez vous, et par Gautier que vous étiez très bien. Si j'avais pu penser qu'ils auraient le plaisir de vous voir, je vous aurais écrit par eux, mais ils auront pu vous donner des nouvelles de toute ma famille et vous parler de tout mon chagrin.

« Veuillez présenter mes civilités amicales à Mme Bretonneau et croire à ma bien sincère amitié.

« Votre tout dévoué. »

LETTRE XVe

DE GUERSANT

« Paris, ce 21 mars 1814.

« Malgré mon silence, mon cher ami, ne m'accusez pas d'indifférence; j'ai reçu votre lettre le lendemain du départ de celle que j'avais remise à M. Dromery, et vous avez dû voir que je vous demandais des nouvelles de

[1] Hippolyte Cloquet.

votre pauvre mère, ne sachant pas encore qu'elle avait succombé à sa maladie. Cette perte, toute grande qu'elle est pour un bon fils comme vous, doit être adoucie par la consolation d'avoir vu cesser les souffrances de votre chère malade.

« Je vous plains bien sincèrement, mon cher ami; mais la perte que vous avez éprouvée est dans l'ordre naturel, et de celles que nous éprouvons tous; c'est d'ailleurs un mal sans remède.

« Je reconnais bien la bonté de votre âme dans le motif qui vous entraîne à accepter la proposition de M. de Kergariou[1], et ce motif est en effet bien puissant; quant aux privations que vous éprouveriez en quittant Chenonceaux, vous en serez bien dédommagé, je pense, par les avantages que vous trouverez à la ville. D'ailleurs, je ne vois pas qui vous empêcherait de conserver une partie au moins des jouissances de la campagne. Habitant dans un faubourg de la ville, vous pourriez sans doute avoir un beau jardin, et tout en vous occupant un peu plus des bêtes ne pas négliger tout à fait les plantes. Ce projet me sourit beaucoup pour vous, mais je voudrais connaître mieux les lieux et les habitants des lieux pour vous donner un conseil : je ne suis pas, en vérité, en état d'apprécier de bonne raison le désir que j'ai de vous voir à Tours. Je ne vois que les avantages d'un peu plus d'aisance et les moyens d'être plus utile à votre famille, et ces moyens me paraissent bien puissants; mais je ne connais pas tous les inconvénients et les obstacles.

[1] M. de Kergariou, préfet d'Indre-et-Loire, qui avait connu et apprécié Bretonneau au château de Chenonceaux, insistait pour qu'il vînt s'établir à Tours, et lui offrait la direction d'un service médical à l'hôpital. — T.

« Je n'ai presque rien à ajouter à ce que vous écrit Duméril pour ce qui est relatif à votre réception, si ce n'est qu'il vous est facile de faire une thèse en réunissant plusieurs propositions médicales sur des sujets différents qui vous sont bien connus. Beaucoup de thèses se font ainsi.

« Duméril me disait ce matin qu'on pourrait vous faire subir deux examens par jour pour abréger le tems de votre absence. Ainsi donc, mon ami, point d'obstacles de ce côté, rien de plus facile. Dépêchez-vous donc, mon ami, vite, brochez votre thèse et arrivez. Nous causerons ici plus à notre aise.

« Pressé, je vous embrasse de cœur et vous prie de faire agréer mon respect à Mme Bretonneau.

« Tout à vous.

« Bien des compliments de la part de ma femme. »

LETTRE XVIe

DE DUMÉRIL

« Melun, le 6 octobre 1814.

« Mon cher ami, vous savez sans doute que je vais tout exprès à Tours, cette année, pour vous y voir. J'y ai convoqué le jury que je devais réunir à Châteauroux ou à Blois. J'ai écrit à M. de Kergariou une lettre ostensible en votre faveur. J'aurais bien désiré que M. Chaptal

eût été à Paris pour vous recommander à M. Barbier-Neuville, chef de division à l'intérieur, duquel l'affaire dépend. Je présume que vous n'aurez pas négligé cette voie; je lui ai fait donner une forte recommandation par M. le Roux[1], notre doyen, qui m'a appris que le fils d'un médecin de Tours était venu déjà lui demander une lettre qu'il n'avait pas cru devoir lui refuser. Il n'a pas su se rappeler son nom; mais, entre autres particularités, il m'a dit que, dans la conversation, il avait demandé au pétitionnaire s'il était présenté par M. le préfet, et que le jeune médecin avait répondu que non, *heureusement*, parce que le préfet était mal vu dans les bureaux, et que ce serait un moyen d'échouer que de venir avec de telles recommandations.

« J'ignore où en est votre affaire : je présume que vous êtes provisoirement à l'hôpital; mais cependant, par précaution, j'adresse cette lettre chez M. le préfet. Hippolyte Cloquet vient avec moi à Tours ; nous y serons le 20 du présent au soir.

« Votre ami bien dévoué. »

[1] Le Roux des Tillets (Jean-Jacques), né à Sèvres, le 17 avril 1749. Docteur en 1778, il joua un rôle important et périlleux au commencement de la Révolution. Proscrit en 1792, lorsqu'il rentra en France, il fut nommé, lors de la création de l'École de santé depuis Faculté de médecine, l'un des professeurs de cet établissement. En 1810, il succéda à Thouret dans les fonctions de doyen de la Faculté. Décoré de la légion d'honneur en 1814, il fut nommé membre de l'Académie de médecine lors de sa création en 1820. L'ordonnance de 1823, réformant l'enseignement de la Faculté de médecine, l'obligea à abandonner ses fonctions de doyen et de professeur. Il succomba à une attaque de choléra en avril 1832. — T.

LETTRE XVII[e]

DU MÊME

« Paris, le 10 novembre 1814.

« Mon cher ami, j'ai le plaisir de vous annoncer que l'affaire de votre réception a été arrangée hier au conseil, où j'ai assisté. Il a été arrêté que vous seriez exempté des trois premiers examens, de sorte que vous n'aurez à soutenir que le quatrième examen sur la Médecine légale, l'Hygiène, la Physique; le cinquième sur la Médecine et la Chirurgie cliniques, en latin, et la thèse. Descots fils, qui était venu déjeuner la veille chez moi, avait parfaitement préparé les voies. Vous pourrez venir maintenant quand vous voudrez, vous serez bientôt libéré. J'espère que vous ne vous tourmenterez pas de ces deux examens, car je ne compte pas la thèse. Soyez tranquille, vous aurez les examinateurs que vous désirerez.

« Je suis de retour ici depuis le 2 dans la nuit. J'ai continué d'être malade pendant tout le voyage, que par des circonstances bizarres je n'ai pu abréger.

« Depuis mon retour j'ai repris de l'appétit, et je suis beaucoup mieux. Je me suis beaucoup tranquillisé, j'ai peu parlé, je suis resté longtemps au lit, je ne suis sorti qu'en voiture et bien couvert; mais comme je tousse toujours quand je fais des mouvements; que les accès, lorsqu'ils sont un peu forts, amènent des nausées; enfin que j'ai une sorte de coqueluche, nous avons décidé, Guer-

sant et moi, que je m'appliquerais sur l'épigastre un emplâtre d'émétique retenu par la poix de Bourgogne, ce que j'ai fait hier soir.

« Dans deux jours j'aurai là cinq ou six boutons analogues à ceux du vaccin, et de l'irritation desquels nous attendons quelque bien. J'espère qu'à votre arrivée vous me trouverez tout à fait bien; au reste je suis décidé à ne reprendre mes occupations que lorsque je serai tout à fait guéri.

« Veuillez, je vous prie, présenter mes amitiés respectueuses à Mme Bretonneau. Je vous remercie de vos offres obligeantes auprès de M. Chaptal; il paraît décidé que Latreille sera nommé [1]. Je ne ferai aucune démarche.

« Guersant, qui est près de moi, se rappelle à votre amitié; il me charge de vous dire que s'il ne vous a pas écrit, c'est qu'il savait que j'en avais l'intention. Cloquet est très bien.

« Votre tout dévoué et sincère ami. »

[1] Latreille (Pierre-André), un des plus remarquables naturalistes de l'époque, né en 1762, mort en 1833. Longtemps attaché au Muséum, il publia, au cours de ses modestes fonctions dans cet établissement, de nombreux et importants travaux, et mérita d'être appelé le « législateur de l'entomologie ». Succéda dans sa chaire à Lamarck, dont il était l'ami. — T.

LETTRE XVIIIe

DU MÊME

« Paris, le 23 novembre 1814.

« Nous sommes étonnés, mon cher ami, de n'avoir pas de vos nouvelles, et nous pensions, Guersant et moi, que votre silence annonçait votre arrivée. Mais enfin, puisque vous ne venez pas, et que dans votre dernière vous paraissiez hésiter encore et disposé à retarder votre voyage, il faut que je vous presse et que je vous dise que nous voulons vous *doctorifier* malgré vous. Vous saurez donc que vous devez paraître le 5 décembre devant MM. Sue[1], Bourdier[2] et A. Leroy[3], qui sont les meilleurs gens du monde, et qui savent moins de physique, d'hygiène et peut-être moins de médecine légale que vous.

[1] Sue, professeur de Médecine légale et d'histoire de la Médecine à la Faculté. Né en 1739, mort en 1816. Il avait été membre de l'ancienne Académie royale de chirurgie et de l'ancien Collège des chirurgiens. — T.

[2] Bourdier (Joseph-François), né en 1757, mort en 1820. Avait été docteur régent et professeur de l'ancienne Faculté, devint plus tard médecin de l'Hôtel-Dieu et titulaire de la chaire de clinique de perfectionnement. — T.

[3] Leroy (Alphonse), professeur d'Accouchement à la Faculté, né en 1742. Très connu encore de nos jours par des travaux qui contiennent, malgré leur prolixité, quelques observations ingénieuses et quelque faits intéressants, Leroy n'était pas très estimé de ses contemporains. On lui a reproché son manque de bonne foi dans les questions scientifiques et des actes de charlatanisme que la haute situation qu'il occupait à la Faculté eût dû l'empêcher de commettre.

Il fut assassiné en 1816 par un domestique qu'il avait renvoyé. — T.

Hâtez-vous, le temps presse; on craint de nouveaux changements dans toute l'instruction publique. C'est à qui s'enrégimentera. Les jours d'examen sont pris trois semaines d'avance; il vous faudra toute la puissance de notre *protection* pour vous débarrasser dans le mois qui datera de votre arrivée. Je suis à peu près remis : je mange maintenant comme à mon ordinaire, et cela depuis cinq à six jours; je dors parfaitement, je n'ai plus la moindre fièvre; mais, comme je tousse encore un peu, je n'ai pas repris mes occupations, et je ne m'y remettrai que lorsque je serai tout à fait bien depuis quelque temps. Mes leçons à la Faculté m'auraient trop fatigué.

« Je n'ai pas besoin de vous redire combien je vous ai d'obligations pour les soins amicaux que j'ai reçus de vous à Tours, ni de vous exprimer de nouveau les regrets que j'ai éprouvés de ne pas aller vous retrouver, vous et Madame, à Chenonceaux. Veuillez me rappeler à son souvenir amical et continuer de croire à mon entière et absolue amitié.

« *P.-S.* H. Cloquet veut aussi être docteur de 1814. Il travaille beaucoup à sa thèse; s'il savait que je vous écris, il me chargerait de beaucoup d'amitiés; tenez-vous-le pour dit comme de sa part. »

LETTRE XIXe

DE BRETONNEAU A Mme BRETONNEAU

« Paris, mercredi, 30 novembre 1814.

« Chère amie, j'ai manqué l'heure de la petite poste, entraîné par mes courses ; j'aurais bien eu le temps ce matin, avant de sortir, car j'étais levé à cinq heures, mais je n'avais pas encore les provisions nécessaires. Je t'écris de la bibliothèque de l'école et je vais porter ma lettre à la grande poste ; je viens de recevoir le plus aimable accueil de Husson, un de mes anciens camarades [1]. La nomination du conservateur du dépôt de vaccin de Tours dépend de lui, et il m'a donné l'assurance que si jamais je me décidais à aller à Tours, je pourrais compter...

« Ma lettre a été interrompue, et si je voulais la reprendre, je m'exposerais à ne pas la mettre à temps dans la boîte. »

[1] Husson, élève à l'École de santé en 1796, y fut un des camarades de Bretonneau. Quand plus tard celui-ci se décida à passer ses examens de doctorat en médecine, Husson, devenu secrétaire du comité de vaccine et médecin de l'Hôtel-Dieu, lui fit le plus sympathique accueil et l'aida, comme on le sait par sa correspondance, par tous les moyens en son pouvoir.

Husson a puissamment contribué à la propagation de la vaccine, et on lui doit de nombreux rapports publiés chaque année par ordre du ministre (1806-1820).

Il était membre de l'Académie et professeur à la Faculté. — T.

LETTRE XX[e]

DU MÊME A LA MÊME

« Mercredi, 30 novembre, deux heures et demie.

. . . .

. . . .

« J'ai obtenu pour président M. Richerand[1], comme je le souhaitais, et je suis revenu chargé de livres. Je subirai lundi mon premier examen ; mais si je continue, je n'aurai pas lu dix lignes jusque-là. Tout mon temps s'évanouit je ne sais comment, et cependant je ne me couche qu'à minuit et me lève à cinq heures.

« Je suis très près de Duméril, qui se moque de mes études, et, malgré toutes mes belles résolutions, je n'ai pas encore pu le quitter avant onze heures. Ces dames,

[1] Chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis, professeur de Pathologie externe, puis d'opérations et d'appareils à la Faculté, chirurgien du roi Louis XVIII, Richerand fut un opérateur habile et surtout, en physiologie comme en chirurgie, un remarquable vulgarisateur.

Parmi ses travaux, qui furent tous très lus de son temps et traduits en plusieurs langues, les plus importants sont ses *Nouveaux Éléments de physiologie*, réédités un grand nombre de fois, et sa *Nosographie chirurgicale.*

Richerand, le « chevalier Richerand », quoique chirurgien (ce qui semble cependant indiquer l'obligation d'être positif), se rattachait à l'école des médecins, gens d'esprit et littérateurs, — école évanouie aujourd'hui, — dont en même temps que lui fit partie Alibert, et que représenta si bien, un peu plus tard, Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie.

Il était lié avec Lacretelle, Villemain, Campenon et surtout Brillat-Savarin, dont il réédita avec soin la *Physiologie du goût.*

Né en 1779, il mourut en 1840. — T.

qui sont Genevoises, commencent à prendre le thé à dix heures ; elles sont on ne peut plus aimables, et jusqu'ici je suis en pension. Nous dînons aujourd'hui chez Guersant, avec Savigny. Mais en vérité, aujourd'hui fait, je vis dans la plus absolue retraite. Je voudrais bien voir ce soir M. Auguste[1], j'en désespère ; le paquet d'Allemagne a été remis mardi, aussitôt que mes ballots ont été défaits.

« A demain matin, ma chère bonne, car il faut renoncer pour ce soir aux causeries. Je ne pouvais, au reste, que t'attrister. Je me suis replongé dans l'étude maudite de cette médecine légale, et en pensant à toi, qui es ma consolation, je ne vois que motifs de m'affliger. Soigne donc un peu ta santé, tu aurais été bien bonne de m'écrire tous les jours.

« *Samedi matin.* — Le jour fatal approche, je vais aller ce matin payer mes examens ; si je n'avais seulement que cette tribulation ! Le courage avec lequel je me tiens à feuilleter les ouvrages de ces médecins légistes est bien mal récompensé : je ne trouve que présomptions, graves futilités, et bien souvent des inepties. Adieu, chère amie, je ne sais si cette lettre part au bon jour. »

[1] M. Auguste de Villeneuve, neveu de Mme Dupin. — T.

LETTRE XXIe

DU MÊME A LA MÊME

« Le 6 décembre 1814, soir.

« Hier, le premier acte de la comédie ; cela s'est passé à merveille, avec des compliments embarrassants. Mais j'ai été un grand nigaud, avec mes études de jurisprudence médicale. Pas un seul mot, et on m'a surtout fait des questions sur les thermomètres. Duméril m'a juré qu'il n'en avait pas dit un mot, et que c'était par pur hasard qu'on m'avait pressé sur ce sujet ; mais, en vérité, j'étais dans mon fort.

« J'ai vu ce matin M. Chaptal et j'en ai reçu l'accueil le plus aimable ; j'ai appris que M. Dupéron était nommé médecin en chef à l'hôpital de Tours.

« Je suis allé ensuite chez M. de Kergariou, et j'ai appris que très positivement je venais d'être nommé par le ministre.

« Ne te tourmente point de cette nomination, rien de si aisé que de donner ma démission, et je ne fus jamais moins tenté de m'éloigner de toi, de M. de Villeneuve, qui paye d'un si sincère retour la tendre amitié que nous avons pour lui; et pour aller me jeter aux mains des infidèles, de gens dont les procédés haineux rempliraient une vie d'amertume ! Je m'attends à une rude persécution de la part de mes amis, je ne les ai point encore vus. J'ai passé tout le reste de ma journée chez Mlle Lorimier

et n'en suis sorti qu'à onze heures. Je ne sais si c'est parce que la probabilité de la nomination semblait s'éloigner, mais je les trouvais un peu plus occupés de l'idée de me voir à Paris que de celle de l'établissement de Tours. Je céderai un peu, et je leur ferai ensuite plus aisément partager ma manière de voir.

« Je reçois dans ta lettre un petit mot bien aimable, qui me va tout à fait au cœur. Mon Dieu, quel bonheur de vivre au milieu d'amis éprouvés! non seulement la convenance des caractères serre ces nœuds, mais le charme des souvenirs leur prête la force. A quarante ans, comment acquérir des amis? on ne fait guère que des connaissances.

« A demain, chère amie.

« *Le* 7. — Je quitte M. de Kergariou ; il a mis un zèle trop flatteur pour son pauvre ami. Dans la poursuite du succès de mon affaire, ou plutôt de la sienne, il s'est adressé directement au ministre, etc...; enfin il me conjure de lui remettre mon attestation de la Faculté, et je ne jouirai que du plaisir de sacrifier tout cela à notre ami du Monomotapa, qui te soigne si bien avec tant de bonté.

« Je manquerais la poste si je voulais causer plus longtemps avec toi; la note de l'examen était un *éminemment satisfait*, c'est le *nec plus ultra.* »

LETTRE XXIIe

DU MÊME A LA MÊME

« Le 9 décembre 1814.

« J'ai vu toute l'aimable famille de Cloquet, et j'en ai été reçu comme tu peux l'imaginer; je n'ai pas besoin de te dire combien on m'a parlé de toi. Nous avons déjeuné dimanche chez Hippolyte. Duméril ne s'est pas trouvé trop bien de ce déjeuner-là. Il est cependant bien, très bien ; il a été dix fois plus content que moi de l'*éminemment satisfait*. J'aurais aussi bien fait de m'établir tout de suite chez lui; j'y passe la plus grande partie de mon temps. Le 14, je subirai le cinquième examen, et il ne restera plus que la thèse; je suis encore un peu poursuivi de ma manie de lecture; mais, ma foi, celui-là passé, je compte bien un peu m'amuser et badauder, si toutefois j'ai de bonnes nouvelles de ma reine Blanche.

« J'ai pour ma thèse un rapport très favorable et je puis la faire imprimer ; heureusement que, malgré toutes ses occupations, Duméril prend les trois quarts de tous mes embarras, car je suis devenu une machine à lecture. Il est bien temps que cela finisse; à force de lire des sottises, je ne laisse pas que de faire dans ce sens-là d'assez grands progrès. Jamais je ne me suis senti plus gauche et plus distrait. Adieu, chère amie, j'espère que

si je te reviens un peu plus bête, je resterai une bonne bête, la plus attachée de toutes les bêtes, oui, plus même que M. Nitte[1]. »

LETTRE XXIIIe

DU MÊME A LA MÊME

« Le 15 décembre 1814.

« Enfin, chère amie, cette journée du 14 s'est passée tout à fait à souhait : plus de mal de gorge, des questions telles que j'aurais pu les choisir.

« La première sur l'anévrysme. J'ai répondu en latin, et mes études de cet hiver m'ont été d'un merveilleux secours ; au lieu de la traduire comme un de mes compagnons de captivité, — car on est sous la clef et au secret, — j'ai, de prime abord, écrit ma réponse en latin, calquant mes expressions et mes tournures sur mes réminiscences.

« Cette réponse, qui au moment du jugement est venue la dernière, a réussi, et pour le fond et pour la forme, bien au delà de mes espérances. Quant aux deux questions médicales qui m'ont été dévolues par le sort, l'une sur les fièvres intermittentes, l'autre sur les rhumatismes, je les ai traitées en français. Il s'agissait surtout de fièvres

[1] Nom du chien de Bretonneau.

intermittentes pernicieuses, j'avais pour appui mon vieux Torti et j'étais dans mon fort.

« Enfin, j'ai reçu en sortant de prison et de jugement une bonne lettre de toi, et j'aurais été parfaitement content si ma bonne, mon excellente femme, n'était pas reprise de ses maux de tête qu'elle me fait bien petits, et qui peut-être la font plus souffrir qu'elle ne me le dit.

« Je n'ai pu quitter que ce matin mon nouveau gîte et rendre le lit et la chambre de mon ami ; il a été impossible d'échapper plus tôt à tant de soins et de bons traitements, qui commençaient à me gâter : une bergère, des oreillers; jusqu'à Constant qui, avec ses sept ans, s'en mêlait aussi. « Mon Dieu, il est bien heureux que cet « abcès soit ouvert; mais pourtant j'en suis fâché, parce « que monsieur voudra s'en aller. » Il faut pourtant que j'avoue que j'ai trouvé bien du soulagement à être plaint. Le bon Guersant ne m'a pas moins gâté. Je me suis donné, pour ces examens, bien des peines inutiles, j'en conviens ; mais considère, chère amie, si, en conscience, je n'étais pas obligé à me tenir prêt à tout événement. Jamais ce n'a été mon tour de parler que je n'ai vu mes deux amis en émoi, blottis dans un coin de la salle ! En vérité, j'ai beaucoup plus joui pour eux que pour moi-même des compliments qui m'ont été prodigués ; mais juge aussi combien j'aurais été désespéré du malheur de leur faire honte, ou, si tu veux, du chagrin qu'ils auraient eu à me voir molester... Duméril m'avait offert de remplacer un M. Petit-Radel[1], qui est un des redoutables ; mais je l'ai remercié en voyant mes questions. Tu vois

[1] Petit-Radel, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté. Né en 1749, mort en 1815.

que pour cela je ne lui ai pas rendu beaucoup de liberté, car il n'en est pas moins resté dans la salle pendant trois heures à attendre le résultat. Un pauvre diable n'a pas eu le courage de tenir bon, et il a aggravé le lot de ses quatre compagnons d'infortune, en se sauvant à l'approche des examinateurs. Il paraît que maintenant qu'il y a foule, on en renvoye en assez bon nombre impitoyablement. J'avais perdu, à aider ce poltron, une bonne heure d'un temps qui me devenait bien précieux, et j'en ai un peu manqué vers la fin. J'ai bonne grâce à appeler poltron ce pauvre diable, lorsqu'à l'approche du danger il ne m'est pas resté une goutte de sang dans les veines; mais, en vérité, je me suis bien vite remis, et Duméril m'a dit que j'avais eu le mot pour rire. J'oublie, en causant avec ma reine Blanche, que l'heure avance et que je dois aller déjeuner chez M. Chaptal.

« Je suis désolé de savoir Mme de Courcelles toujours souffrante ; peut-être des frictions avec un mélange d'une cuillerée d'huile dans laquelle on a fait fondre un demi-gros de camphre la soulageraient-elle ? Une cuillerée à café du laudanum peut rendre ce topique plus calmant, ou lui donner un peu plus de consistance en ajoutant au tout un peu de savon râpé.

« Voilà les doses pour une friction...

« Je vais me coucher de bien bonne heure, car il n'est qu'une heure un quart.

« Adieu, mes enfants. »

LETTRE XXIVe

DU MÊME A LA MÊME

« Le 17 décembre 1814.

« J'ai dîné hier chez M. Chaptal, j'espère que les dames ne se seront pas trop aperçu que je dormais debout. Avant-hier, nous avons dîné chez Guersant, avec Duméril et Savigny. Guersant avait toute sa famille. Picard est toujours comme dans ses pièces, bon et gai [1]. Duméril est enfin au comble de ses vœux, il vient de voir le jugement porté sur son ami : *Entend et écrit très bien le latin* (je ne m'en étais guère douté; à la bonne heure, il m'en est advenu comme au bourgeois gentilhomme), *il a parfaitement traité ses questions.* M. Hallé [2], qu'il a rencontré, lui a parlé d'une manière

[1] Picard, auteur dramatique et romancier français, né en 1769, mort à Paris en 1828, se lia avec Bretonneau vers 1794-95, au moment où celui-ci faisait ses études médicales.

A cette époque, Picard cumulait les fonctions d'auteur et d'acteur et tenait pour le moment l'emploi des comiques à la Comédie-Française. Il abandonna ses fonctions de comédien pour siéger à l'Institut en 1807.

Il a produit un nombre extraordinaire de pièces de théâtre et reste, malgré sa prodigieuse fécondité, un de nos meilleurs auteurs dramatiques par le naturel, la gaieté et la vérité d'observation de ses compositions. — T.

[2] Hallé (J.-H.), né à Paris en 1754, mort dans la même ville le 11 février 1822. Membre de la Société royale de médecine (1778). Professeur d'hygiène et de physique médicale à la nouvelle école, fondée en 1794. Membre de l'Institut dès sa fondation.

Neveu de Lorry, et appartenant à une famille dans laquelle le culte des arts et des sciences était héréditaire, Hallé fut un des savants les plus laborieux et les plus honnêtes de l'époque. La science lui doit de nombreux et utiles travaux. C'est lui qui inaugura la chaire d'Hygiène, et il peut être considéré comme le fondateur de cette branche de l'enseignement médical. — T.

si flatteuse de ton pauvre mari, qu'il serait ridicule à moi de te répéter tous ces éloges usurpés.

« Reste la thèse. Duméril n'en est plus tout à fait si content, il l'épluche mot à mot. En vérité, pour lui je veux bien m'évertuer à la limer un peu, mais c'est bien pour lui ; que ne ferais-je pas pour un tel ami ! car, à te parler franchement, je suis rendu de lassitude et d'ennui. J'ai vu Obeuf, et je n'ai pu refuser d'être parrain de son fils, qui n'est pas encore baptisé. Je te remercie de ton exactitude à m'écrire. Je serais bien malheureux si je manquais à recevoir tes lettres toujours si impatiemment attendues.

« J'embrasse toute la maisonnée.

« J'ai gardé cette lettre dans ma poche jusqu'à deux heures et demie. Je me défiais de mes étourderies et de mes distractions, et je ne m'en suis pas assez défié.

« Que je suis fâché, chère amie, du retard que va éprouver cette lettre !

« Je viens de me remettre entièrement entre les mains du tailleur de M. de Marolles pour deux cent soixante-douze francs. »

LETTRE XXVe

DU MÊME A LA MÊME

« Mardi, 27 décembre 1814.

J'ai livré ce matin ma thèse à l'imprimerie, elle doit être imprimée le 7 janvier, et j'aurais quelque espoir de me trouver un peu plus tôt libre que je ne croyais, si Duméril ne m'assurait qu'il me faudra peut-être attendre encore huit à dix jours pour voir le dernier acte de la mascarade. Je n'ai mangé depuis plusieurs jours qu'hier à dîner chez lui, parce que je voulus aller chez notre cher Guersant; aujourd'hui, il semblait que j'eusse fait une grande absence : on se lamentait d'avoir mangé sans moi la plus grande part d'une carpe de neuf livres (de la Moselle) et dont, au fait, les restes étaient bien bons. Je t'entretiens là de circonstances bien minutieuses; mais me voilà rentré seul au coin de mon feu, il faut bien conter à ma reine Blanche tout ce qui m'advient, tout ce qui me passe par la tête et dans le cœur. Ma chère bonne verra que je suis assez choyé et qu'il ne me manque que d'être près d'elle. J'ai vu aujourd'hui cette bonne Mlle Lorinier; maintenant j'espère ne pas lui faire faux bond pour le salon, ce maudit mal de gorge m'a empêché de me trouver à un premier rendez-vous.

« Devine à quelle heure je me suis levé? neuf heures passées; mais il faut dire, pour excuser ma paresse, que j'ai été obligé de me lever pour faire du feu qu'hier j'avais

couvert comme à mon ordinaire de gros tisons, mais la disposition de l'air ne permettait pas à la fumée de s'élever. Depuis hier matin, il a plu à seaux. Je vais m'acquitter le plus tôt possible de mon parainage; c'est une petite corvée et une petite dépense qui tombe assez mal à propos. Je voudrais bien imaginer quelques jolies étrennes à donner à Constant, le jeune fils de mon ami.

« Comment se fait-il, chère bien-aimée, qu'avec le projet d'écrire, de manière à ménager ses yeux, ma main s'emporte toujours ? Ne parlons plus de ce qui a pu nous paraître choquant dans la manière de certaine personne, je lui ai à quelques égards de grandes obligations; trois ou quatre loüis, ou plutôt cinq ou six que j'ai pu dépenser dans une vingtaine de courses, seraient revenus à propos, mais nous n'en mourrons pas. Je n'ai pas cru devoir donner moins de dix francs à la femme de chambre de M. Duméril, qui était venu savoir de mes nouvelles, m'apporter du potage et qui m'avait si bien entouré d'oreillers. *Je n'imagine pas comment aimant tant à donner, je crains tant de recevoir, surtout directement; mais tu m'avoueras aussi qu'il y a bien peu de délicatesse à traiter son médecin comme son cordonnier. Je ne supporterais jamais que certaines personnes me demandent un mémoire, et me fassent tendre la main pour recevoir de l'argent bien compté et disputé; je suis toujours tenté de leur jeter à la tête leur or dont ils ont tant de peine à se séparer*[1]. J'aime encore mieux être envoyé à l'hôpital.

[1] Ces paroles expriment à un très haut degré la dignité et la délicatesse professionnelles telles que les comprenait Bretonneau. — Nul, en effet, n'était plus désintéressé que lui, mais nul aussi n'était plus délicat dans les questions d'honoraires. Il entendait cette expression d'honoraires dans son sens vrai, si différent de celui qui correspond au terme salaire. — T.

A propos, chère reine d'Antioche (voilà une expression qui ne sent guère la gravité du doctorat), je ne sais pas plus que toi où en est cette affaire; on m'avait bien recommandé d'engager M. Chaptal à en parler à Barbier-Neuville; mais ma foi, c'est par trop fort, que j'aille faire la moindre démarche, c'est-à-dire la chose que je redoute le plus au monde, pour la chose dont je me soucie le moins! Il serait curieux qu'il y eût un peu d'exagération de l'approbation ministérielle, que le lièvre eût été seulement livré et qu'il m'eût fallu bien courir pour le rattraper; et quel lièvre! Il y a un peu d'injustice dans cette pensée, et je la rétracte.

« Je prendrai bien du papier in-folio que je n'en aurai jamais assez, et cependant je voudrais dire quelque chose d'aimable au beau et bon consolateur; ne me parle point d'être à sa disposition, de pouvoir jouir avec un peu de loisir du bonheur d'être ensemble, de laisser doucement aller le temps sans chercher à le devancer à la course comme je fais depuis quelques mois, tu me donnes la maladie du pays; j'ai en vérité besoin de quitter et de m'enfuir à la leçon de Duméril, je n'ai pas encore pu m'y trouver.

« Adieu, chère amie. »

LETTRE XXVIe

DU MÊME A LA MÊME

« Lundi, 30 décembre 1814.

« Chère bien-aimée, j'ai eu beaucoup plus de loisir, et j'ai passé hier ma journée à flâner; et, ce matin, je me laisse presque surprendre par l'heure.

« J'ai vu hier soir Mme de Villeneuve, qui était, à dix heures, au moment de se coucher; quelles manières provinciales! Elle m'a reçu avec tant de bonté que je lui ai pardonné ce petit travers, qu'elle ne va pas garder longtemps; du reste, c'était la seule personne qui fût encore sur pied; j'ai eu des nouvelles de ma chère bonne qui m'ont fait grand bien.

« Je vais ce matin à Saint-Denis avec M. Chaptal voir une presse hydraulique. Il m'a dit qu'il croyait que j'étais nommé à cette place de Tours; j'ai à ce sujet une bonne petite histoire de M. Bouviat[1], mais elle serait trop longue et je manquerais mon rendez-vous. Il m'a indiqué (M. Chaptal) la demeure de notre nouveau préfet; je ne me sens aucun penchant à lui faire une visite. Duméril en jette les hauts cris, mais je trouve la position du médecin de ce dernier préfet fort délicate à l'égard de son successeur; cela ne ressemblerait-il point aux démarches odieusement ridicules de quelques-uns de mes très honorés

[1] Médecin de Tours, concurrent de Bretonneau. Voir la Biographie.

cônfrères? Je tâcherai (si on peut m'y résoudre) à me présenter chez lui dans un moment où je serai à peu près sûr de ne le pouvoir trouver. Voilà ma lettre bien dépêchée; il ne faut pourtant pas que j'oublie de te dire que je pourrais bien être libre le 8, que je dois soutenir ma thèse le 7... Il ne faut point trop se flatter, mais donne-moi tes commissions tout de suite. Du moment où on a subi son cinquième examen et à la satisfaction de ses juges, on est reçu, et on peut prendre dans sa thèse le titre de docteur. Je suis étonné que tu ne te sois pas aperçue que depuis plusieurs jours tu écrivais à un docteur. Il a dû se faire en moi une révolution dont je suis scandalisé que tu ne te sois pas aperçue.

« Mon Dieu, j'oublie M. Chaptal.

« Adieu, chère amie. »

LETTRE XXVIIe

DU MÊME A LA MÊME

« Mardi, 31 décembre 1814.

« Je t'avais promis une petite histoire dont M. Bouviat est le héros infortuné. Ma foi, s'il triomphe, ce ne sera pas sans combat et sans avoir reçu quelques échecs. Husson, du comité de vaccine, l'ayant rencontré, a fait une levée de boucliers; il a argumenté son comité en faveur de son ancien camarade, il a vanté les services que j'avais rendus en appliquant à la conservation du vaccin la propriété des

tubes capillaires, moyen qui avait mis le comité à même de conserver et d'envoyer du vaccin par toute la terre, etc. etc. Il a ajouté qu'il n'y avait qu'à résister à d'illégitimes sollicitations, sans faire aucune démarche; que, dussent-ils en faire, ils ne devraient pas les épargner en faveur d'une personne qui les avait si puissamment secondés; que six cents messieurs Bouviat ensemble ne pouvaient soutenir sa concurrence, etc. Il a enfin parlé avec tant de véhémence qu'il a entraîné tout son auditoire, qui lui a répondu par une acclamation unanime. Ce soir Duméril dînant avec lui chez le préfet, et lui faisant compliment de ce qu'il s'était montré si bon camarade, il lui a demandé s'il n'en aurait pas fait autant. Dupuytren a fait chorus, et si le pauvre villageois n'a pas fait grands frais pour sa défense, tu vois qu'il n'a pas été trop mal secouru. Le mot de défense te paraîtra peut-être un peu déplacé; mais voici un incident qui le justifie : M. B..., qui a ici beaucoup de relations et de protections, ayant appris que le nouveau préfet de Tours dînait chez M. Chaptal, y est allé, demandant à M. Chaptal la faveur d'être présenté au préfet dans la soirée, qu'il avait les motifs les plus pressants de le voir : « Vous n'imagineriez pas, Monsieur, que notre ancien préfet propose pour médecin de notre hôpital un chirurgien de village, qui n'est pas même officier de santé et qui ne met pas un mot d'orthographe; j'ai vu une de ses consultations, il écrit du cainé au lieu de séné, ce qui peut, comme vous voyez, occasionner une méprise. » Admire, chère amie, l'habileté d'un ennemi à découvrir mes défauts; car s'il y a de l'exagération, il est très vrai qu'il m'échappe d'énormes fautes, et que je mets continuellement et mal à propos des doubles lettres. M. Chaptal l'a laissé un peu

aller, y a mis d'abord une froide politesse, puis il s'est tout à fait fâché ; je l'ai trouvé encore tout en colère, répétant à chaque mot : « Ce polisson ! comme je l'ai traité ! » Et qui pis est, il l'a forcé d'entendre le panégyrique du chirurgien de village, etc. Il m'a répété qu'il m'engageait fort à ne point avoir de démêlé avec toute cette canaille, qui me mangerait les mollets ; qu'il avait dit à notre préfet que je pouvais bien prendre la direction de l'hôpital, à condition d'y aller à mon aise, de temps en temps, mais que je ne pouvais pas me fixer à Tours ; que ce préfet n'avait pas entendu de cette oreille-là. Il a fini en me disant qu'il me conseillait d'exercer pendant quelques mois les fonctions de médecin afin d'acquérir ce titre, et de me retirer à Chenonceaux, où il ne serait pas aisé de m'ôter le dépôt de vaccin.

« Ce conseil m'a semblé assez sage. Husson, à qui je demandais si je pouvais avoir ce dépôt, m'a dit que non. Mais je pense bien que ce serait tout autre chose s'il s'agissait de m'en déposséder, l'invention des tubes me donnant droit à une sorte d'exception et à des prérogatives particulières.

« Voilà des châteaux en Espagne ou plutôt l'arrangement de Pérette ; et peut-être que pendant qu'on m'assure que je suis triomphant, l'ennemi emporte la victoire. En vérité, je suis bien décidé à ne pas bouger pour la lui disputer.

« Adieu, chère âme, il était minuit quand j'ai commencé à écrire. J'irai demain à Meudon. J'ai parlé pour Mahiet ; mais je vois bien que je n'ai qu'à attendre de moi seul, et, en vérité, si je réussissais ce serait miracle.

« Je conterai dans ma première lettre, pour M. Nitte, l'histoire d'un beau chien qui lui ressemble. »

LETTRE XXVIIIe

DU MÊME A LA MÊME

« Mardi, 3 janvier 1815.

« Je suis revenu hier soir de Meudon; j'avais eu l'imprévoyance de ne pas prendre ma redingote et j'ai bien souffert. Mme Duméril m'a déjà bien grondé, et tu peux te dispenser de me reprocher mes imprudences et mes distractions. A mon arrivée, un bon feu, une bonne lettre m'ont bien vite refait; un moment plus tard, une joyeuse lettre de mon bon et excellent ami Moreau a mis le comble à mon aise. Je suis allé tout radieux chez Duméril, que j'ai trouvé tout rayonnant : il avait vu Dubois dans la journée et il avait été question de ma thèse[1]. M. Dubois a appliqué la compression avec de tels succès au traitement de la brûlure, qu'il se faisait des reproches de sa paresse à en rendre compte. « Vous pouvez dire à votre ami que la petite-fille de Mme d'Hondelot, la fille du

[1] Antoine Dubois, né à Gramat (Lot), né en 1756, mort à Paris en 1837. Prévôt de Dupuytren, élève favori de Peyrilhe, il fut nommé professeur à l'École de santé au moment de sa formation.

Fit la campagne d'Égypte avec Larrey et Desgenettes et, à son retour, se livra avec ardeur à l'enseignement de l'art des accouchements. Choisi pour accoucher l'impératrice Marie-Louise, il fut la même année nommé professeur à la Maternité en remplacement de Baudelocque et, en 1812, professeur de clinique à la Faculté.

Dubois jouissait d'une réputation européenne.

Il fut doyen de la Faculté en 1830, était membre de l'Académie, et, comme Larrey et Desgenettes, avait été créé baron par Napoléon Ier. — T.

prince de....., en ont éprouvé les heureux effets; je me console de ma négligence en pensant qu'un bon esprit, un habile observateur s'est emparé de cet excellent sujet. » J'ai assez mauvaise grâce à répéter des discours dans lesquels la politesse a la plus grande partie. J'espère que ma bonne est bien persuadée qu'à cet égard je ne me fais pas illusion, quoique je mette de côté toute modestie qui la priverait de ce qu'on dit d'obligeant à son ami.

« J'ai éprouvé une vraie satisfaction à penser que je n'aurais guère que M. Boyer pour antagoniste. Par un singulier hasard, c'est un des examinateurs de ma thèse; mais je le connais à peine et j'aime mieux l'avoir pour adversaire que M. Dubois, à qui je dois tant de reconnaissance pour les soins affectueux qu'il prit de moi dans la rue Plâtrière, où il vint si à propos me saigner après une chute qui m'avait jeté dans un si cruel état.

« Obeuf a une bien charmante propriété à Bellevue; du coin du feu on jouit de la vue de Paris. Il s'entend à merveille à bâtir, mais je crains qu'il n'y prenne trop de plaisir; il m'a bien promis qu'il attendrait pour mettre à exécution le reste de ses projets, qu'il peut y penser sans courir le risque de se gêner. Il met lui même la main à l'œuvre : cheminée, fenêtres, portes d'alcôve mobiles, châssis à tabatières pour les mansardes. J'ai vu des choses très bien exécutées. Madame était à Paris; nous nous sommes acheminés ensemble pour Boulogne, mais nous avions rencontré mon neveu à Bellevue et nous avons amené déjeuner le pauvre enfant, qui revenait de Paris où il ne m'avait pas trouvé. Je tiens toujours à l'aller voir dans sa pension, parce que j'imagine qu'une visite ne peut faire qu'un bon effet.

« J'ai eu des nouvelles de M. Huber[1], mais d'une manière un peu poignante. Mme Delaroche, la mère de Mme Duméril, vient de recevoir une lettre d'une demoiselle Ratte, qui voit tous les jours Mme Huber; elle écrit qu'en parlant abeilles la conversation tombe aussi sur les amateurs de ruches, et puis il est question de M. Bretonneau : « Pourquoi ne m'accuse-t-il pas la réception de mon ouvrage ? Pour moi, je soutiens que M. Bretonneau n'a pas reçu le livre. M. Huber prétend qu'il l'a trouvé mauvais; ai-je tort de me faire le champion de M. Bretonneau ? »

« Voilà Obeuf qui m'arrive. Je n'ai que le temps d'embrasser ma bien-aimée femme, toute la maisonnée. »

[1] Huber (François), naturaliste suisse, né à Genève en 1750, mort en 1830, s'occupa spécialement de recherches sur les abeilles et en a consigné les résultats dans un très intéressant ouvrage : *Nouvelles Observations sur les abeilles,* 1792; 2e édition, 1796, 2 vol.

Fait curieux, mais qui n'est pas sans exemple, pendant que Huber publiait son ouvrage, Bretonneau rédigeait lui-même un travail important sur les abeilles, dont nous avons le manuscrit entre les mains, et dans lequel il établissait les mêmes observations que le naturaliste genevois. Devant la publication des découvertes de Huber, Bretonneau jugea inutile de faire paraître les siennes.

Des fragments en ont été cependant publiés par Guersant dans le Dictionnaire de médecine en 60 volumes. (Édition Panckoucke.) Art. *Épizootie des abeilles.* Voir la note de la page 281. — T.

LETTRE XXIXe

DU MÊME A LA MÊME

« Mercredi, 4 janvier 1815.

« Obeuf est venu m'interrompre lorsque j'avais encore bien des choses à te dire, et ce soir je ne puis causer avec ma bien-aimée aussi longtemps que je voudrais ; il est une heure du matin et je dois être demain de bonne heure chez le libraire. J'espérais voir aujourd'hui Mme de Villeneuve, mais j'ai passé mon temps à corriger des épreuves et à faire des recherches. J'ai trouvé quelques passages de vieux auteurs (il en faut, pour la forme, coudre cinq ou six au bout de la thèse), qui vont très bien à mon sujet.

. . . .

. . . .

« Husson me presse d'aller voir notre préfet, il voudrait déjà m'avoir donné son dépôt de vaccin. Il persiste à dire que je ne pourrai pas l'avoir à Chenonceaux, et je lui ai protesté que si je l'avais une fois, à coup sûr je le garderais. Il s'est mis à rire, et je ne doute point que cela ne s'arrangeât très bien. A coup sûr, ces six cents francs à Chenonceaux, avec l'embarras de fournir du vaccin, embarras que j'ai déjà, ce dont je l'ai bien averti, me conviendraient très fort.

Il prétend que ce M. Bouviat va remuer ciel et terre, et que si je n'en veux pas bouger, il aura la place de

l'hôpital, et aussi le dépôt de vaccin qui est attaché à cette place. Je suis persuadé que la nomination n'est point encore faite, quoi que m'en aient dit M. de Kergariou et M. Chaptal. Bonsoir, chère bien-aimée; à demain matin, si je puis avoir un moment avant l'heure de la poste. Dis donc à toute la maisonnée combien je souhaite d'être au milieu de vous; j'oublie toujours l'histoire promise à mon Nitte, mais il l'aura; si je ne la lui écris pas, je la lui conterai.

« Je reviens de chez le libraire. Enfin je n'ai plus à m'en occuper jusqu'à samedi. Mais il est midi, et je n'ai que le temps de te prier de dire quelque chose de bien aimable à ton beau et bon consolateur. J'ai perdu un peu de temps à bouquiner, et j'ai fait la folie de payer huit francs un *Martial*. Ce sont des provisions pour notre folio. Eh! mon Dieu, quand y serons-nous? Je vais voir Mme de Villeneuve.

LETTRE XXXe

DU MÊME A LA MÊME

« 8 janvier 1815.

« J'aurais bien dû ne pas attendre au dernier moment pour écrire à ma bien-aimée femme. Mais j'ai bien couru tout le jour dans la neige fondue. Je suis allé chez M. Chaptal pour avoi: une lettre pour Barbier-Neuville

du ministère de l'Intérieur, afin de savoir où en est cette affaire de Tours. Je regretterai un peu le dépôt de vaccin si je ne puis l'avoir à Chenonceaux; je ferai quelques tentatives à cet égard si la place de l'hôpital est donnée. Guersant veut avoir mardi Husson à dîner, afin de former notre complot.

« Duméril en serait. J'ai dîné en petit comité aujourd'hui chez notre bon Guersant. Je ne puis te dire tout le charme de nos souvenirs, tout l'épanchement qui règne entre nous quand, une de ses filles sur ses genoux, réunis au coin du feu avec sa femme, nous parlons de nos ménages, de nos arrangements domestiques. C'est cette bonne Mme Guersant qui nous prêtait quelquefois de l'argent pour aller dîner. Voilà le moment de quitter ces chers amis qui approche; j'ai passé encore la soirée avec Guersant à l'opéra (*Aristipe* et le ballet de *Télémaque*). Nous nous sommes tenus la plus grande partie du temps dans un bon petit cabinet dont il dispose seul; nous nous sommes bien chauffés; c'est au milieu de tout ce boulevard l'endroit le plus solitaire du monde. Nous avons donné une consultation à Eucharis, qui était enrhumée, et surtout nous avons été ensemble. Ces bons et excellents amis étaient comme à l'ordinaire témoins de mon dernier acte, qui ne s'est pas passé à ma plus grande satisfaction. Ils ont cependant trouvé que je ne m'en étais pas mal tiré. Boyer[1], sans avoir lu une ligne de ma

[1] Né en 1757 à Uzerche (Limousin), mort à Paris, le 25 novembre 1833. Appartenant à une famille pauvre, Boyer eut des débuts très pénibles, et ce n'est qu'à force de courage et de persévérance qu'il put les surmonter.

D'abord garçon barbier, puis serviteur des élèves dans un amphithéâtre d'anatomie voisin de sa boutique, il devint bientôt leur aide et leur démonstrateur. A cette époque l'Anatomie conduisait à tout, en chirurgie

thèse, m'a dit, *sur le titre,* qu'il n'était pas possible d'appliquer une bande sur une jambe enflammée sans augmenter le mal; il a été révolté de l'idée d'appliquer la compression au traitement de la brûlure. Il m'a parlé assez grossièrement, j'ai tenu bon; je l'ai un peu turlupiné, mais pas assez au gré de mes amis. J'ai eu la sottise de ne m'endormir hier qu'à deux heures en pensant à tout ce que j'aurais dû lui dire. Mais me voilà revenu à ma manière d'être habituelle. Bien fou de m'être tourmenté pour des chimères.

« Voilà donc cette grande affaire faite. Ne parlez plus qu'avec *vénération* au grave docteur, qui espère partir le 15 ou le 16 janvier.

« Demain cette ennuyeuse cérémonie. J'ai fait ce matin des lots de l'argent qui me reste; mon loyer, ma thèse payée, avec toutes mes autres dettes, il me restera encore cent francs, de quoi faire les frais du voyage, peut-être un peu plus; je ne m'en vanterai pas à ma commère.

« Je te dirai de vive voix à ce sujet des choses qui te

et même en médecine. Bientôt Boyer fut nommé, au concours, élève à l'hôpital de la Charité, et plus tard (1787) obtint une place de « gagnant-maîtrise ».

En l'an III, lors de la fondation de l'École de santé, Boyer, déjà connu par le cours libre d'Anatomie qu'il avait institué, fut nommé professeur de Médecine opératoire, puis bientôt après de Clinique chirurgicale, et chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu.

Sa réputation grandit alors rapidement; premier chirurgien de l'Empereur, baron de l'Empire (an XII), il est élu membre de l'Académie de médecine à sa formation, chirurgien en chef de la Charité et membre de l'Institut, où il succéda à Deschamps (1825).

Les travaux les plus importants de Boyer sont un *Traité d'Anatomie* (1797-1799) et un *Traité des maladies chirurgicales.*

Ce dernier ouvrage obtint en France un immense succès et a été le code de plusieurs générations chirurgicales. Rédigé avec un grand art et une grande sagacité, il est surtout le reflet et la continuation des travaux de l'Académie royale de chirurgie, et donne aux contemporains un tableau fidèle de la chirurgie au XVIIIe siècle. — T.

paraîtront bien drôles, et tu m'approuveras fort de n'avoir pas été plus magnifique. Guersant en riait hier jusqu'aux larmes. Je tâcherai de bien employer le peu d'argent qui me reste. Un peu de quinquina, un ouvrage de chirurgie, quelques drogues et quelques substances chimiques.

« J'ai vendu les salières trente-trois francs. Je tâcherai de me donner un bon Dictionnaire français de Boiste; et, si possible, un bon *Ovide* avec des commentaires; mais c'est une affaire de vingt-cinq francs. Tes cent francs sont intacts; je viens de relire ta bonne lettre du 3 et du 4. Que tu es bonne, aimable, aimante, et que je serai heureux de me retrouver auprès de toi! Mme Duméril est tout à fait de mon avis sur l'article du taffetas vert; elle veut avoir ta lettre, parce qu'elle n'a pas assez de confiance à ma mémoire, et qu'elle craindrait de mal faire tes commissions. Conviens, chère amie, que Guersant, Duméril et leurs femmes m'ont assez gâté.

« Adieu, chère amie. »

LETTRE XXXIe

DU MÊME A LA MÊME

« 9 janvier 1815.

« J'ai vu notre préfet. Ce projet de nomination a la fièvre tierce. C'était hier un bon jour. Le ministère persistait dans sa promesse, et la commission devait être expédiée. Lundi je l'aurai, ou du moins je dois l'avoir

mardi matin. J'ai consenti à différer jusque-là mon départ, mais j'ai bien signifié à mes amis que c'était la dernière réponse qu'ils parviendraient à me faire attendre. La commission viendra ou ne viendra pas à Chenonceaux; c'est là que j'irai l'attendre, l'attendre tant qu'on voudra. J'espère donc que je pourrai partir mercredi, et je serais cruellement contrarié si quelque obstacle venait encore contrarier le désir que j'ai de me revoir chez nous. Ce ne sera pourtant pas sans un véritable chagrin que je quitterai mes excellents amis. Le pensionnat tenu par cet ami de Duméril, qui est venu m'offrir ses services pour Mahiet, m'a paru sur un si bon pied, que si le projet du lycée venait à échouer, j'engagerais Duméril à voir si ton neveu ne pourrait pas être placé dans la maison de son ami, qui m'a semblé d'une très bonne tenue, et dont le chef est si obligeant. J'ai toujours eu le tort de trop resserrer mes relations. Heureusement qu'au moyen de celles de mes amis je tiens dans ce monde un peu plus de place que je ne l'imaginais. Duméril est vraiment comme un enfant, ou du moins le même qu'aux premières années de nos études; lorsque l'affaire de Tours va bien, peu s'en faut qu'il ne saute de joie.

« Je ne veux rien dire de tendre ni à ma bien-aimée femme, ni au bon consolateur, ni à personne de la maisonnée. Je ne puis fixer ma pensée sur Chenonceaux sans éprouver une émotion qui devient douloureuse. L'instant où nous comptons être comblés de joie est souvent celui où nous allons être accablés. Ce n'est qu'après m'être un peu reposé au sein de ta douce amitié que je pourrai reprendre ces illusions qui nous voilent les déplorables chances de la vie. J'espère que le rhume n'est qu'un rhume. J'ai pour l'avenir une chopine d'excellent

esther. J'espérais écrire à Moreau, à Mabile, à Mme de Marolles. Si tu trouves quelque nécessité d'atténuer mes torts, qui en vérité ne sont qu'apparents, tu feras une œuvre de charité et de justice.

« J'ai été voir Mme la duchesse de Duras[1], qui m'avait fait dire par Mme de Villeneuve qu'elle espérait que je ne quitterais pas Paris sans qu'elle m'eût vu; j'en ai reçu le plus aimable accueil. Elle m'a dit les choses les plus obligeantes sur l'affaire de Tours, qu'elle croit entièrement terminée; qu'elle attachait le plus grand intérêt à ce que je fusse rapproché d'Ussé... Je n'ai pas dit toute ma pensée; mais je puis bien protester à ma bonne, dans toute la sincérité de mon cœur, que rien de ce qui pourrait lui être désagréable ne pouvait me convenir. Mais je ne pense pas qu'elle me blâme d'attacher quelque prix à ce dépôt de vaccin que Husson dit de sept cents francs. Je suis resté hier trois heures avec lui à fabriquer des tubes capillaires, à rectifier les moyens employés et à démontrer le meilleur usage qu'on en peut faire. Je n'ai pas le temps d'être plus modeste. Tout à ma bonne. »

[1] La duchesse de Durfort-Duras fut une des plus charmantes et des plus intelligentes femmes de la restauration.

Fille du comte de Kersaint, membre de la Convention et l'un des officiers les plus distingués de la marine française, exécuté par arrêt du tribunal révolutionnaire, elle épousa à Londres le duc de Duras, qui devint, sous la restauration, gentilhomme de la chambre du roi et pair de France.

Après le 18 brumaire, elle vint avec le duc de Duras se fixer au château d'Ussé, en Touraine, appartenant aujourd'hui au duc de Blacas, où elle eut l'occasion de connaître et d'apprécier Bretonneau. Douée d'un esprit très fin et délicat, qu'elle dissimulait sous une modestie parfaite, elle sut attirer chez elle un groupe de lettrés et de causeurs d'élite, et son salon, que visitaient Mme de Staël et Chateaubriand, éveillait, avec le scepticisme en moins, le souvenir des spirituelles réunions du XVIIIe siècle.

Elle publia une charmante nouvelle, *Ourika*, qui révéla un vrai talent d'auteur et obtint un très grand succès. — T.

LETTRE XXXIIe

DU MÊME A LA MÊME

« Mardi, 11 janvier 1815.

« J'aurais beaucoup à te dire; mais me voilà, chère bonne, rentré bien tard de notre opéra. Nous y sommes allés avec Guersant sur les neuf heures, après que nos amis ont été retirés. Le roi y était, toute la cour. La salle était comble. Mme de Villeneuve, ses enfants et Mme Pouard y étaient. J'ai pu d'abord bien voir le roi, mais d'une assez grande distance. Le bon Guersant, qui avait été hier au bal, qui avait eu le matin l'obligeance d'apporter à ces dames des billets qu'elles avaient demandés, a bien voulu attendre avec moi sur le passage du roi pour que je pusse le voir d'assez près pour le toucher, lui et toute sa famille.

« Notre réunion de ce soir a été bien amicale. J'ai fait hier une terrible journée. Je t'assure bien que j'avais eu raison de déclarer que je n'y pouvais dépenser que vingt francs ; ces vingt francs ont été mis en bonbons, et la dépense s'est encore montée à trente et un francs : ma commère n'exigeait pas en vérité que je me ruinasse ! Tudieu ! quelle commère ! Haute d'une demi-aune, des tetons presque aussi longs, réunis au devant ! En me rendant chez elle avec mes dragées, j'ai perdu son adresse, et je ne savais pas son nom. Je n'ai jamais eu tant d'impatience et en même temps une si grande envie de rire

de tant de malheurs qui surpassaient les trente-six infortunes d'Arlequin. Enfin je l'ai retrouvée, et il a fallu mener l'enfant à l'hôtel de Luynes, rue Saint-Dominique, et j'y étais allé deux fois le matin pour savoir où en était l'éternelle affaire. Mais ce M. Barbier est plus difficile à aborder qu'un grand lama, et j'en ai sottement été pour mes deux courses. Car, en arrivant pour la deuxième fois à l'heure par lui indiquée, la porte m'a été refusée (à chaque mot je tombe de sommeil). J'ai maudit de bon cœur sa sotte importance. Ce matin je suis allé chez notre préfet, M. Destouches. J'en ai reçu le plus gracieux accueil. Il m'a dit qu'il n'ignorait point qu'on remuait ciel et terre. J'ai vu alors qu'il était bien au courant de l'affaire. Il avait vu une lettre de Duméril adressée au secrétaire du ministre, ma lettre d'hier adressée par M. Chaptal. Il m'a engagé à inviter les personnes que je pourrais savoir disposées à écrire en ma faveur à s'en dispenser ; que c'était une affaire terminée ; qu'il l'avait dit bien positivement à trois dames qui étaient venues l'accabler de sollicitations (je dors, je dors malgré moi). Il m'a traité comme s'il m'eût connu depuis dix ans, ajoutant que dès qu'il aurait mon diplôme, ma commission serait expédiée dans les vingt-quatre heures; que si, par quelques menées de bureau, il pouvait craindre quelque trahison, il irait directement trouver le ministre dont il avait la parole; que je ne me donnasse pas la peine de bouger pour m'adresser à des gens qui prenaient ridiculement à tâche d'être inaccessibles. Je ne lui ai pas dissimulé combien il me serait difficile de m'éloigner de Chenonceaux; il m'a dit que j'irais, et que j'y resterais tout ce que je voudrais, que j'aurais un suppléant, qui d'abord me bouderait, mais qui ne tarderait

pas à s'adoucir. Je me suis excusé sur mon mal de gorge de ne l'avoir pas vu plus tôt. Il m'a dit qu'à Tours nous nous verrions plus souvent, et mille choses plus polies, plus engageantes les unes que les autres. Duméril a été dédommagé aujourd'hui de sa mauvaise journée de samedi. Il a fait plus de remerciements à Husson que s'il avait été obligé personnellement. Ce matin M. Pinel[1] m'a dit devant lui qu'il aurait bien voulu être mon examinateur, en ajoutant : « Bien, très bien; il faut avoir le courage de combattre l'opinion des professeurs; quand on a de bonnes raisons, c'est le seul moyen d'avancer l'art, etc. » Il faut que M. B... crève de dépit.

« Hier il se trouve à l'Institut à côté du borgne, et lui parle du petit bonhomme qui est naturaliste, qui étudie les abeilles, qui tourne, mais qui n'est point médecin. Il a encore le nez cassé. L'oncle du filleul est aumônier de Mme la duchesse de Luynes; il a un ulcère à une

[1] Pinel était né en 1745 à Saint-Paul (Tarn). Docteur en 1773, lié à Montpellier avec Chaptal, à Paris avec Roussel, Cabanis, Desfontaines, Cousin, Thouret, il fut placé, par leur influence, à la tête de l'hôpital de Bicêtre (1792), puis fut nommé médecin de la Salpêtrière, avec la mission de réformer ces hôpitaux et de modifier l'abominable régime auquel étaient soumis les aliénés.

On sait comment il remplit cette mission humanitaire, et comment à des procédés injustes et arbitraires il substitua un régime dans lequel l'équité était remplacée par la douceur et la bonté. Il publia le résultat de ses études dans ces hôpitaux sous le titre suivant : *Traité médical philosophique de l'aliénation mentale* (1801-1809).

Mais son œuvre scientifique la plus importante fut son fameux *Traité de Nosologie,* qui eut un immense retentissement, le plaça parmi les médecins les plus illustres de l'Europe, et lui donna la célébrité d'un chef d'École.

Pinel fut médecin de la Salpêtrière, professeur d'Hygiène et de Physique médicales, puis de Pathologie à l'École de médecine, membre de l'Institut où le remplaça Cuvier.

Il fut destitué à la suite de la réorganisation qui suivit la suppression de la Faculté en 1822, et mourut le 25 octobre 1826. — T.

jambe, qui par le conseil de la duchesse est traité par la compression.

« Obeuf a donné ma thèse à son oncle. Je dors, je dors. Je me réveille, et suis tout surpris de ne pas me trouver chez nous. »

LETTRE XXXIIIe

DE GUERSANT

« 2 février 1815.

« Malgré mon insigne paresse, je ne puis, mon cher ami, résister au plaisir de vous écrire au moins deux mots par l'occasion de M. Dromery neveu, qui part avec sa femme et son enfant pour aller visiter son oncle.

« Comment vous portez-vous ainsi que tout ce qui vous intéresse? votre mère, votre épouse? J'ai eu de vos nouvelles indirectement en vous envoyant le quinquina que j'ai remis moi-même à M. de Villeneuve; mais pourquoi diable me l'avez-vous envoyé payer ? je vous redois toujours huit francs; comment voulez-vous que je vous les fasse parvenir? ou que voulez-vous que je vous achète pour cette somme ?

« Je n'ai point donné l'ouvrage d'Euler à la personne à laquelle vous prétendiez en faire cadeau, parce qu'on ne le trouve plus. Nous avons ici souvent parlé de vous

avec Duméril, ma femme, Savigny et tous ceux qui vous connaissent. Pourquoi ne nous écrivez-vous pas? et comment se fait-il qu'aucun de nous ne vous ait écrit depuis un siècle? Je n'en sais ma foi rien; je m'accuse, je vous accuse, nous nous accusons, et les jours s'écoulent sans qu'on jouisse seulement du plaisir de se communiquer une seule idée.

« Mais soiez tranquille, si les Cosaques dans leur transport de joie mettent le feu aux quatre coins de Paris et que je ne sois point grillé, rôti ou bouilli avec toute ma famille, je suis déterminé à faire une irruption en Touraine, et j'irai m'installer chez vous : c'est alors que nous bavarderons du matin au soir; priez pourtant le ciel, mon cher ami, que cela n'ait pas lieu, et venez plutôt au printems nous visiter un peu quand nous serons plus tranquilles. Amen, amen.

« Pressé par le temps, je vous embrasse de cœur et vous renouvelle l'assurance de la plus sincère amitié.

« *P.-S.* Mes compliments à Mme Bretonneau, mille choses honnêtes de la part de ma femme.

LETTRE XXXIVe

DE Mme CONSTANT DUMÉRIL

« Paris, 5 février 1815.

« Monsieur,

« Nous sommes si étonnés et si peinés de ne point recevoir de vos nouvelles, qu'il faut absolument que nous venions vous en demander ; mon mari ayant toujours très peu de tems, c'est moi qui prends la plume, et je le fais avec un grand plaisir, quoique je prévoye bien que cette lettre pourra peut-être vous rendre un peu honteux, car vous avez fait une *grande* faute à nos yeux en ne nous donnant point de nouvelles de votre voyage, de votre santé, ainsi que de celle de Mme Bretonneau. Vous l'aurez retrouvée, j'espère, très bien portante, ainsi que les autres habitans de votre maison. Les cinq ou six premiers jours qui ont suivi votre départ étant écoulés, nous avons espéré recevoir au moins quelques lignes de vous, pour nous dire : « Je suis arrivé en bonne santé, j'ai fait un très heureux voyage. » Non seulement nous ne les avons point reçues alors, mais depuis nous avons espéré tous les jours voir arriver de votre écriture, mais en vain. L'idée nous vient quelquefois que vous pourriez être malade, et puis nous la repoussons bien vite; nous aimons bien mieux prévoir que ces lignes vous donneront quelques remords et que vous jouissez de la meilleure

santé possible, dont vous profitez peut-être pour vous installer dans vos nouvelles fonctions. Nous espérons que vous nous direz en détail comment vous vous trouvez *d'être à l'hôpital;* si vous êtes déjà un peu établi à Tours et comment vous vous y trouvez : je croirais fort que le regret de n'être plus tranquillement à Chenonceaux vous occupe encore plus que tout le reste.

« Chez nous, tout le monde pense à vous, Constant comme les autres, et ma tante, chaque fois qu'elle vient, demande si l'on a enfin de vos nouvelles. Nous sommes tous assez bien portans. Maman a eu sa santé assez dérangée pendant quelques jours par un accès de fièvre, mais elle est beaucoup mieux. Votre ami a repris un peu de rhume, mais point sa vilaine toux qui nous a tourmentés. Nos enfants sont parfaitement. Constant est souvent étourdi, mais toujours bon garçon et sensible, quelquefois appliqué ; j'espère que nous verrons venir un moment où il le sera habituellement. Auguste fait de bien légers progrès pour la parole, mais il en fait beaucoup dans la gentillesse de ses petites manières, qui nous amusent tous les jours davantage ; il commence à développer un petit naturel charmant [1]. Nous attendons aujourd'hui, pour quelques jours, notre jolie amie, Mlle de Carondelet ; nous comptons la mener au spectacle, entre autres à l'Opéra, où nous tâcherons de ne pas dormir.

[1] Cet enfant était Auguste Duméril, né le 30 novembre 1812. Il devait un jour continuer les traditions de son père, et soutenir dignement la célébrité de son nom. Comme lui, il s'attira l'estime générale autant par son savoir que par sa modestie et son extrême simplicité; comme lui aussi il s'adonna aux sciences naturelles, et on lui doit, entre autres importants travaux, un *Traité d'Ichthyologie générale* (1865-1870). Il le remplaça dans sa chaire au Muséum (1857) et succéda à Delessert à l'Académie des sciences (1869). — T.

Voilà bien assez de babil, il faut s'arrêter ; M. Duméril vous envoye mille tendresses. Votre bonne société lui manque beaucoup, ainsi qu'à nous tous. Recevez, Monsieur, les compliments très empressés de maman, ainsi que l'expression de l'affectueux dévouement de la compagne d'un de vos meilleurs amis.

« *P.-S.* M. Cloquet a enfin terminé sa thèse, il compte la soutenir incessamment ; s'il savait que je vous écris, il m'aurait sûrement chargée de ses amitiés pour vous. M. Guersant et sa famille se portent bien. »

LETTRE XXXV[e]

DE BRETONNEAU A M[ME] CONSTANT DUMÉRIL

« Février 1815.

« Madame, j'ai été puni plus sévèrement que vous ne le désiriez sans doute, moins que je ne l'ai mérité. En voyant sur deux lettres le timbre de Paris, j'ai rougi. J'ai craint pour la première fois qu'elles ne fussent de mes amis. Ce ne pouvait être une réponse. Ma lettre, trop tardive, n'était partie que de la veille. Je reprenais courage en reconnaissant le caractère de l'une des deux lettres ; j'ouvre la vôtre et, à coup sûr, je vous aurais fait pitié si vous eussiez vu sur moi l'impression de votre nom. Je m'attendais si peu aux aimables reproches que

vous aviez la bonté de m'adresser, que les pensées les plus sinistres entrèrent à la fois dans mon âme : c'est de Mme Duméril ! mon Dieu, mon ami est malade... Non, c'est un de ses enfants. Oh ! certainement, il n'y a pas de malades qui puissent me retenir ; je pars ce soir. Mon effroi gagnait ma femme. M. de Villeneuve, qui était chez nous, conservait seul un peu de sang-froid et cherchait à me rassurer : « Remettez-vous, lisez; le mal « n'est peut-être pas si grand. » Quel bon conseil ! que votre lettre, Madame, était propre à calmer le trouble dans lequel elle m'avait jeté ! le ménagement avec lequel vous traitiez le coupable était bien propre à augmenter ses remords ; mais, je vous l'avouerai, j'étais si heureux, que j'échappais presque entièrement au sentiment de la honte dont je devais être pénétré. Mon ami n'avait qu'un peu de rhume, mais point de vilaine toux ; vos aimables enfants se portaient bien. Mme Delaroche, après une indisposition de peu de durée, était beaucoup mieux. J'étais rassuré par tous les mots de votre lettre, qui avaient pu m'alarmer au moment où je voulais la deviner tout entière. Que je suis touché de la bienveillance qui règne dans toute cette lettre de la femme de mon meilleur ami ! J'éprouve bien vivement, en la recevant, le besoin de vous témoigner ma reconnaissance. Comment ai-je pu avoir de nouveaux torts? Pour cette fois, j'en ai d'autant plus de honte que j'ai plus de peine à le comprendre. Car, il le faut avouer, mes malades se sont comportés à ma très grande satisfaction. La jeune femme même qui avait une fièvre maligne est en parfaite convalescence. Je n'ai pas visité une seule fois mes ruches. On a eu bien de la peine à me faire indiquer les opérations que je voulais faire faire dans le jardin. Je ne suis

pas une seule fois allé voir mon ami Moreau, qui se plaint de moi à juste titre. J'ai dû avoir du loisir, j'en ai eu ; il faut convenir que je l'ai bien mal employé. Au moment où je recevais votre lettre, je terminais des briquets phosphoriques ; je connaissais enfin la composition de ce mastic inflammable. Sous peu de jours, j'allais trouver moyen d'en fabriquer. Je vous raconterais ma découverte si vous y preniez quelque intérêt. Je me laissai entraîner à cette recherche, et les journées et les semaines y sont allées. Un appareil, un procédé a été substitué à un autre. Que de soins pour chercher une matière toute trouvée! pour acquérir la satisfaction de savoir qu'on vendait quatre francs, dans la rue, ce qui revient à quatre sols! Je joins ici pour M. Duméril un croquis des divers appareils que j'ai employés pour oxyder le phosphore ; je lui fais grâce des fausses tentatives qui m'ont arrêté si longtemps.

« Cent fois, j'avais retracé à ma femme le tableau de votre intérieur ; votre lettre, bien mieux que moi, lui en a peint toute l'aménité. Que peut dire maintenant en ma faveur votre excellente tante ? J'ai mis à bout son inépuisable bonté. Je voudrais bien lui suggérer quelque excuse, mais je ne sais que la remercier de l'intérêt qu'elle a bien voulu prendre au coupable. Je n'ose implorer Mme Delaroche, elle est bien indulgente ; mais l'indulgence a un terme et je redoute sa justice. Il n'y a que Constant, qui ne sent peut-être pas toute l'énormité de mes torts, qui puisse plaider ma mauvaise cause. Mon ami devrait bien aussi dire un mot en ma faveur. Ma femme triomphe de tous les avis qu'elle m'a donnés ; mais je vous assure qu'elle est en ceci plus ma complice qu'elle ne l'imagine. Elle ne se couche pas encore comme vous, à deux heures

du matin ; dès minuit elle aime à être au lit, et si elle est éveillée, elle ne peut plus s'endormir. Si ce n'eût été par ménagement pour elle, assurément j'aurais bien trouvé, comme à Paris, le temps d'écrire pendant la nuit. La main sur la conscience, il n'y a guère de justice dans cette inculpation ; n'y entre-t-il pas un peu d'ingratitude ? Ma pauvre femme, qui depuis quinze jours passe sa vie à chercher tout ce que j'égare, qui souffre que mon laboratoire envahisse la maison ! Il est difficile de voir un plus bizarre assemblage que celui qui couvre la table de la salle à manger. Des vessies, des bouteilles à vin, des tubes, des limes, des creusets, des outils, des livres, des ustensiles de cuisine sur une litière d'allumettes. Je crois réellement qu'au moment de quitter mes hochets, j'ai joui de mon reste. Hélas ! il n'est que trop vrai, il faut être le 15 à Tours pour y commencer mon service. J'ai entrevu mon collègue, c'est un bonhomme. Je suis, suivant lui, un *petereau:* c'est une expression du cru, qui signifie un rejeton ; je remplacerai toutes ces vieilles souches, qui tirent à la fin. Il ne voit qu'argent dans cette affaire ; il veut avoir moitié dans les émoluments attachés au dépôt du vaccin. J'aurais bien dû prier notre préfet de penser à ma présentation ; mais je suis resté tout confit dans mes idées phosphoriques.

« J'embrasse mon ami de toute mon âme, vos aimables enfants bien tendrement. Veuillez bien, Madame, présenter mes respects à Mme Delaroche, et recevoir l'assurance du dévouement le plus tendre et le plus respectueux qui fût.

« J'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur. »

LETTRE XXXVI[e]

DE GUERSANT

« Paris, 28 février 1815.

« J'attendais, mon cher ami, chaque jour, de vos nouvelles, et surtout avec impatience l'article sur les maladies des abeilles que vous m'aviez promis bien positivement. Je suis très pressé par le libraire et je compte lui remettre demain l'article *Épizootie* terminé, moins le dernier chapitre, où je comptais insérer votre article. Mais pour vous éviter l'embarras d'une rédaction que je n'aurais pas le temps d'attendre, faites-moi seulement le plaisir de me répondre courrier par courrier, s'il est possible, aux questions suivantes, qui me suffisent pour rédiger un petit chapitre sans trop d'erreurs :

« 1° Qu'est-ce qui arrive dans la ruche quand, par un vice d'organisation de la reine, la fécondation, ou plutôt la ponte, se trouve retardée jusqu'après le vingt et unième jour ?

« 2° Quels sont les symptômes de la diarrhée ? le vin, le sucre et le miel sont-ils un bon moyen pour y remédier ?

« 3° Quelle est la cause du vertige, en quoi consiste-t-il ? est-ce une maladie épidémique ?

« 4° J'aurais désiré plus de détails que vous ne m'en avez donnés sur le faux couvin ; quel est l'état du couvin

ainsi dénommé ? Quelle est la cause de cette altération ? quel moyen employer pour arrêter cette contagion ?

« 5° Quelle a été la cause de la destruction de toutes vos ruches, il y a deux ans ? Quelle était la maladie qui les a ravagées ?

« Excusez, mon cher ami, mon profane bavardage ; je suis un ignorant et, qui pis est, un paresseux, qui n'ai pas le temps de lire tout ce qu'il faudrait pour me mettre au courant. En répondant à ces questions, vous m'éviterez des recherches que je redoute, et vous me mettrez en état de parler comme un savant, même de ce que je ne connaîtrai pas.

« Sans vous, je suis aux abois ; et, en vérité, vous devez bien avoir un peu pitié des paresseux, car vous l'êtes passablement. Répondez-moi promptement, c'est le seul moyen que je puisse me charger de plaider votre cause auprès de Mmes Duméril et Delaroche, qui sont très fâchées contre vous.

« Vous voiez, mon cher ami, que vous ne pouvez résister à tous ces arguments.

« Du reste, je vous embrasse de tout cœur et vous renouvelle l'assurance de l'amitié de ma femme et en particulier celle du meilleur de vos amis.

« Mille compliments de nos parts à Mme Bretonneau.

« Vous avez sçu sans doute ce que contenait cette lettre, lors de votre passage à Amboise; mais enfin j'ai préféré vous l'envoyer à la brûler. »

LETTRE XXXVII[e]

DE DUMÉRIL

« 5 mars 1815.

« C'est moi, mon cher ami, qui réponds à la lettre pleine d'intérêt que vous avez écrite à ma femme et qui nous a donné un nouveau témoignage de votre amitié, dont nous n'avions pas besoin de nouvelles preuves. Je me suis chargé de vous répondre pour vous prouver que je suis tout à fait bien. Vous avec sçu, je suppose, par Guersant l'*accident* que j'ai éprouvé; car il ne vous a peut-être pas dit que le sang que j'ai rendu à diverses reprises était tout à fait pur, sans mélange ni de mucus, ni d'air. Je le sentais sortir, pour ainsi dire, et une petite toux en opérait le rejet. Les saignées, la diète, le repos, le silence, ont opéré ma guérison complète au quatrième jour. La saignée m'avait heureusement débarrassé de ma toux nerveuse, dont je n'ai pas eu un seul accès depuis. Mon pouls, qui était naturellement à quatre-vingt-quatre, est tombé à soixante, et maintenant, depuis que j'ai repris de la nourriture, il n'est remonté qu'à soixante-douze. C'est le soir du mardi gras, au moment où j'allais me mettre au lit, après avoir eu assez de fatigues physiques dans la journée, que le premier crachement de sang a eu lieu. J'ai cependant dormi toute la nuit.

« L'heure me presse; je suis obligé, ayant été dérangé, de finir en vous embrassant.

« Votre ami. »

LETTRE XXXVIIIe

DU MÊME

« 28 octobre 1815.

« Mon cher ami, nous ne nous écrivons guère et je ne suis pas le moins coupable, de sorte que ce serait à moi de vous demander excuse. Je ne veux cependant pas vous laisser ignorer que ma femme est très heureusement accouchée d'une fille. Nous en sommes, comme vous devez bien le penser, fort réjouis. Les choses se passent le mieux du monde : la petite tette très bien et la mère remplit aussi, et au mieux, tous les devoirs de sa fonction. Elle me charge de beaucoup d'amitiés pour vous.

« La santé de mon petit Auguste m'a encore donné bien des inquiétudes ; enfin il est au mieux, il se développe, engraisse et se trémousse maintenant de manière à prouver qu'il a bien envie de vivre.

« J'ai sçu que vous n'étiez pas à Tours cet été; que vous vous étiez arrangé pour faire le service de l'hôpital pendant l'hiver. Nous espérons que, placé comme vous l'étiez, assez loin des grandes routes, vous n'aurez pas été tourmenté par la soldatesque, dont on a été bien fatigué ici et dans les environs de Paris, où le mal dure encore.

« Mme Guersant est près d'accoucher et elle est très bien, ainsi que toute sa famille. Picard a perdu sa femme. La famille Cloquet est très bien ; Hippolyte va venir

à Amiens avec moi pour trois jours ; il publie en ce moment un manuel d'Anatomie, en deux volumes, qui paraîtra au commencement de novembre[1] ; d'après ce qu'il m'en a communiqué, j'espère qu'il lui fera honneur. Ce pauvre Obeuf a beaucoup souffert, il y a eu une bataille auprès de sa maison. M[me] Delaroche se rappelle à votre souvenir ; je présente mes civilités amicales à M[me] Bretonneau et me dis

« Votre dévoué et sincère ami. »

LETTRE XXXIX[e]

DE DE VILLENEUVE

« Novembre 1815.

« Je vous sais double gré de votre souvenir, mon cher ami ; je languis d'être loin de nos champs et de vous ; car vous savez que vous tenez une bien grande place dans mes affections ; bientôt, j'espère, je serai libre, et je porte mes vieux lares à Chenonceaux ; mais n'allez pas y faire faux bond à votre tour, car j'en serais inconso-

[1] *Traité d'Anatomie descriptive*. Paris, 1815 ; 2 vol. in-8°.

Hippolyte Cloquet, dont il a été plus d'une fois question dans cette première période de la Correspondance, était le fils aîné du professeur de dessin qui fut si lié avec Bretonneau.

Se voua surtout à l'étude de l'Anatomie, et fut un des plus distingués professeurs particuliers de l'époque. Une décision ministérielle le nomma agrégé et membre de l'Académie. — T.

lable. Nous tâcherons de placer d'une manière ou d'autre cet éternel beau-frère, que je ne veux pas reconnaître. Je vais en causer avec Chaptal et M. de Marolles ; mais dans ce moment tout est dans la nuit et le chaos, tout a été déplacé par la secousse, et rien ne remplace ce qui était, que le chef de l'État, dont on attend beaucoup; mais que faire, quelques talents et quelque bonne volonté qu'on ait, quand on trouve dix-huit cent millions de dettes, les provinces ruinées, plus des trois quarts de toutes les administrations à supprimer, les rouages à simplifier? vous conviendrez que c'est une couronne d'épines et qu'un ange n'y ferait œuvre.

« Enfin nous verrons, au milieu de tout cela, ce à quoi il faut penser. Toutes les portes sont assiégées de demandeurs ; on croit qu'il n'y a qu'à paraître et importuner pour obtenir, et tout le monde dit avoir des droits. C'est un spectacle amusant que l'on se donne à bon marché quand on entre aux Tuileries; ensuite d'entendre les plus grands admirateurs du misérable fou se réunir à tout propos et parler de leur amour pour les Bourbons. Le monde fait pitié, en vérité, et nos champs valent mieux que tout cela, malgré l'ennuyeux voisinage de mon ancien valet. Nous nous reverrons bientôt, quand j'aurai mis en train l'affaire de..... Si l'on peut compter sur la justice des hommes, il faut espérer.

« Ah ! mon cher ami, votre souvenir m'occupe bien souvent ; mille tendresses à M[me] Bretonneau. Mon frère vous remercie de votre lettre, moi de votre confiance ; j'ai besoin de respirer loin de Paris et près de vous.

« Je vous embrasse de tout mon cœur. »

LETTRE XL[e]

DE CHAPTAL

« 11 décembre 1815.

« J'ai bien présumé, mon cher Bretonneau, que les bruits qu'on a fait courir de mon départ pour les États-Unis d'Amérique affecteraient mes amis, et c'est la seule peine que j'en aie éprouvé. Quoique mon intention n'ait jamais été d'abandonner un pays auquel je tiens par habitude et par affection, mes opinions sur l'état actuel de l'Europe et sur l'Amérique, qui est appelée à un si bel avenir, ont bien pu donner quelque fondement à ce bruit. J'ai dit souvent que les simptômes d'agitation qu'éprouve l'Europe depuis de longues années, et l'inquiétude des esprits, annonçaient plutôt une décomposition qu'une régénération. Je pense fermement que le plus haut terme de la civilisation des peuples est le plus haut degré de dépravation ; que l'un amène nécessairement l'autre, et que les nations ont leur état d'enfance, de force et de dégénération, tout comme les individus.

« La Grèce, l'Égypte, Rome, ont parcouru leur cercle; l'Europe pourra bien les imiter. L'Amérique a encore deux à trois siècles de croissance. Le sol peut nourrir cent cinquante millions d'habitants et il n'en a que neuf. Les travaux agricoles ne dénaturent point l'espèce ; mais les arts de luxe, les grandes réunions et les travaux

sédentaires la détériorent. Mais en voilà assez pour une lettre ; nous reprendrons cette série de vérités aux Arpentis, où je vous ajourne à la fin de mars.

« Ne croyés pas, mon cher Bretonneau, que je renonce à mes douces occupations de sciences. Je viens d'imprimer un petit traité sur le sucre de betteraves, dont M. La Nouvelle vous donnera un exemplaire. Il en a un second pour M. le préfet, à qui je vous prie de dire mille choses de notre part, et assuré-le que nous comptons sur lui dans notre retraite philosophique des Arpentis.

« Adieu, mon cher ami, comptés sur des sentiments qui ne finiront qu'avec moi.

« *P.-S.* Si le docteur Moreau vous tombe sous la main, ne m'oubliés pas auprès de lui ; il est digne de notre confrérie[1]. »

[1] Cette lettre est remarquable, et on voit avec quelle sagacité de vues Chaptal prédit deux grands faits que le temps a en partie confirmés : l'avenir de l'Amérique et la décomposition de l'Europe.

Chaptal, né à Nogaret (Lozère) en 1756, et mort à Paris en 1832, fut un des plus beaux caractères de son époque et un des hommes qui furent le plus utiles à leur pays.

Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, il y professa la chimie d'après les idées de Lavoisier, et acquit une grande réputation en démontrant ses applications aux diverses branches de l'industrie et des arts.

Un moment compromis sous la Révolution par ses relations avec les Girondins, il ne tarda pas à être remis en liberté et fut chargé de réorganiser, après le 9 thermidor, l'École de médecine de Montpellier. Après le 18 brumaire, il fut appelé au conseil d'État et puis nommé ministre de l'Intérieur par le premier consul, qui s'entourait de tous les talents supérieurs et de toutes les illustrations du pays.

C'est l'époque la plus brillante et la plus bienfaisante de la vie de Chaptal. Sous son initiative intelligente, le commerce, l'industrie, les arts et les sciences reçurent une vive impulsion. Il prit à l'égard des hôpitaux des mesures réparatrices, libéra ces établissements de leurs dettes, réorganisa leur personnel, améliora la condition des malades, propagea en France la découverte de Jenner, créa la Société de vaccine, régla l'exploitation des eaux minérales, créa les cours d'accouchements à la Faculté, et provoqua le décret qui régit les inhumations.

LETTRE XLIe

DU MÊME AU MÊME

« 26 janvier 1816.

« Je ne veux pas laisser à d'autres, mon cher Bretonneau, le soin de vous apprendre que nous avons nommé hier M. Duméril à la place de M. Tenon. Il a principalement concouru avec Savigny, qui, je le sais, est connu de vous. Le premier ne l'a emporté que de six voix sur cinquante-cinq [1].

Nous ne citons ici que celles de ces heureuses innovations qui touchent à l'hygiène et à la médecine, mais son activité se porta sur toutes les branches de l'art et de l'industrie nationale.

Chaptal avait acquis en 1802 les terres et le château de Chanteloup, bâti autrefois par le roi Philippe V d'Espagne pour la princesse des Ursins, et qui abrita la fameuse disgrâce de Choiseul. Napoléon Ier l'érigea en majorat quand, en récompense de ses éclatants services, il le nomma comte de l'Empire.

Chanteloup est à peu de distance de Chenonceaux, et ce voisinage dut faire naître les affectueuses relations qui s'établirent vite entre le puissant ministre et le jeune et obscur médecin de campagne; relations qui, comme le prouve la Correspondance, furent si utiles à ce dernier.

A la Restauration, Chaptal tomba en disgrâce, et c'est sans doute en ce moment que courut le bruit de son départ pour l'Amérique, et qu'il écrivit à Bretonneau la lettre que nous donnons de lui.

Il fut compris, lors de la réorganisation de l'Institut, parmi les membres de l'Académie des sciences et élevé à la pairie en 1819. — T.

[1] Voici quel était l'ordre de la présentation :

1° Duméril et Savigny *ex æqúo,* 2° Blainville, 3° Levaillant, 4° Desmarets, 5° Vieillot.

Au premier tour de scrutin : Duméril, 24 voix; Savigny, 16; Magendie, 7; Chaussier, 6; Blainville, 1.

Au second tour : Duméril, 28 voix; Savigny, 16; Magendie, 2; Chaussier, 1.

« Nous nous portons tous bien; il nous tarde de vous voir.

« Vous voilà avec un nouveau préfet; si les changements pouvaient améliorer l'administration et le sort des administrés, il n'y aurait bientôt plus rien à désirer.

« Amitiés. »

LETTRE XLII[e]

DE HUSSON

« 5 février 1816.

« Mon cher camarade,

« Quoique j'aie la presque certitude que vous serez assez paresseux pour ne pas m'accuser réception de la médaille que j'envoie pour vous à votre préfet, je ne veux cependant point qu'elle parte sans y joindre un léger souvenir de ma part.

« J'ai vu dans le monde ces jours-ci M. Destouches, avec qui j'ai parlé de vous.

« Adieu, mon cher ami, ne doutez pas du sincère attachement et de la parfaite considération de

« Votre affectionné et dévoué confrère,

LETTRE XLIII[e]

DE BRETONNEAU A DUMÉRIL

« Tours, le 14 septembre 1816.

« Je comprends très bien, mon cher ami, qu'avec les occupations multipliées de votre pratique, vous n'ayez pu répondre à une lettre obligée que je vous ai écrite en courant; mais que j'aie laissé passer les mois sans me rappeler à votre amitié, c'est ce que je ne puis comprendre.

« Depuis longtemps, dix à douze jeunes gens qui suivent l'hôpital me prient de vous demander si vous viendrez cette année; ils souhaitent presque aussi vivement que moi que ce soit vous qui présidiez le jury. Je sais bien qu'ils ont intérêt à vous désirer et à vous louer, mais je n'en suis pas moins charmé de leurs souhaits et de tout le bien que je leur entends dire de vous; pour avoir tant différé de me rendre à leurs instances, il faut que je sois bien malade. Il est vrai, j'ai l'âme assez malade : en venant seul habiter la ville, je me croyais prémuni par l'âge contre la vivacité de mes affections; une assez longue expérience de la vie m'a été inutile; je ne cède pas au besoin de me plaindre, mais au désir de donner à mon ami une excuse valable de ma négligence.

« Le séjour de la ville m'expose continuellement à quelques chagrins qui, peut-être, me touchent trop au cœur. Ce M. Mignot *Turonum,* à force de sourdes intrigues

et de basses flatteries auprès des administrateurs, a obtenu le partage de la place de chirurgien en chef dont il n'était que suppléant. Le docteur Gouraud, mon ami, remplissait cette place depuis treize ans avec zèle et distinction, et la rétribution payée à l'établissement par ses élèves a presque toujours fait les frais de son traitement[1]. J'avais l'espoir que notre préfet serait obligé de revenir sur son arrêté, ce M. Mignot n'étant pas docteur; mais j'apprends que sa réception, suivant les anciennes formes, lui donne même droit. J'apprends aussi que M. Godefroi est nommé provisoirement membre du jury en remplacement de M. Bouriat, qui vient de mourir; c'eût été une consolation pour moi de voir Gouraud obtenir ce petit dédommagement. Je sais que si vous y pouviez quelque chose, il suffirait de vous en avoir prévenu.

« Je me suis livré avec zèle cet hiver aux recherches d'anatomie pathologique; j'ai été étonné de la fréquence de la simultanéité d'affection des membranes séreuses. Lors même que la phlegmasie chronique d'une de ces membranes a été déterminée par une cause extérieure, cette lésion ne tarde guère à retentir dans quelque autre point de ce système; autant j'aimerais à discuter avec vous sur ce sujet quelques questions de médecine pratique, autant je suis éloigné de les traiter par écrit.

« Je me sens encore plus coupable envers M[me] Duméril qu'envers vous; ne m'excusez point auprès d'elle, c'est une cause désespérée, et surtout ne lui dites rien qui puisse me mettre plus mal dans son esprit; recommandez-

[1] Gouraud (Vincent-Olivier), ancien chirurgien des armées de la République, chirurgien en chef de l'hôpital de Tours (1804-1822). Il était le père de Henri Gouraud, qui fut professeur agrégé à la Faculté, et auquel nous consacrons plus loin une note biographique. — T.

moi à l'indulgence de Mme Delaroche. Je n'ose vous parler de notre cher Guersant, je ne lisais plus quand j'ai reçu son livre.

« J'embrasse bien tendrement vos enfants.

« Votre ami. »

« Avez-vous osé goûter de cette poudre de piment que je vous ai envoyée? elle est bien plus forte que celle de l'Inde. Surpris que la pulpe d'un fruit de solanée eût une saveur si brûlante, j'avais d'abord trouvé que les cloisons seules recélaient ce principe âcre, bien distinct de la pulpe. J'ai enfin découvert que c'était une véritable huile essentielle renfermée dans des vésicules qui sont très apparentes sur les cloisons des fruits de quelques variétés. J'ai recueilli dans mes tubes capillaires une assez grande quantité de cette huile pour l'examiner. Je l'ai trouvée volatile, inflammable, exhalant, lorsqu'elle est répandue sur l'eau, une odeur très différente de celle des fruits, et qui rappelle l'arome du réséda; cette huile produit sur la langue et sur les lèvres l'impression du feu : l'épiderme de l'extrémité de mes doigts en ayant été bien imprégnée, j'y ai éprouvé pendant vingt-quatre heures chaque fois que je me suis lavé les mains une sensation analogue à celle que l'huile volatile produit sur les lèvres. Cette vive irritation, quelque intense, quelque prolongée qu'elle ait été, n'a été suivie ni d'inflammation ni d'érythème ; la poudre contenue dans les deux petits flacons a été préparée avec les cloisons séchées des fruits du piment annuel, variété à fruits ronds et réfléchis. »

LETTRE XLIVe

DE BRONGNARD[1]

« Paris, 14 octobre 1816.

« Ne prenez pas la peine de lire cette lettre ce soir ; réservez-la pour la route.

« Puisque vous voulez bien, mon cher ami, me demander des commissions géognostiques pour votre tournée actuelle, je vais me permettre de vous en donner quelques-unes que vous remplirez si l'occasion se présente.

« Vous allez parcourir un pays riche en pétrifications. Sans avoir vu ce pays, j'ai une opinion sur la place qu'il doit occuper dans les terrains secondaires, opinion qui ne s'accorde pas tout à fait avec celle de M. d'Halloy, mais qui est fondée entièrement sur les espèces de coquilles qu'il renferme. Je crois que c'est le *calcaire grossier* ou

[1] Brongnard (Alexandre), minéralogiste et géologue, né à Paris en 1770, mort dans la même ville en 1847.

Ingénieur des mines en 1794, professeur d'histoire naturelle à l'École centrale des Quatre-Nations (1796); il fut, en 1800, directeur de la manufacture de Sèvres, où il fit renaître l'art de la peinture sur verre, puis professeur de minéralogie au Muséum et membre de l'Académie des sciences en 1815.

Il est l'auteur, entre autres travaux, d'un *Essai d'une classification naturelle des reptiles,* d'un *Traité élémentaire de minéralogie,* d'un *Traité des arts céramiques.*

Collaborateur de Cuvier, il prit part au grand ouvrage sur la *Description géologique des environs de Paris.*

Alexandre Brongnard doit être considéré comme le fondateur de la *Méthode en géologie.* — T.

calcaire à *cénites* des environs de Paris, répandu en couches peu puissantes, mais tout à fait désagrégées, et je me fonde sur ce que toutes les espèces de coquilles que j'en ai vues ressemblent aux espèces de Grignon, etc. Cette opinion peut donc se vérifier par l'examen des espèces, et il faut tâcher d'en recueillir beaucoup. M. de Tristan, à Orléans, s'en occupe beaucoup, et si vous le voyez, engagez-le bien de ma part à poursuivre ce travail.

« J'ai déjà quelques échantillons de ce terrain, principalement l'*arca diluvii,* le *pectunculus pulvinatus* (?) le *fissunella labiata,* le *calystrea trochiformis,* un *buccinum* (?), un *nana, columbilla, cyprea pediculus, cerithunis* (?) *natica epiglottina, cardium aculeatum,* etc., etc.

« Ces coquilles viennent d'un terrain friable, coquillier de la véritable falunière de Touraine qui se présente dans son plus bel aspect, dit-on, au sud de Tours, entre Sainte-Maure, sur la route de Châtellerault, et Manthelan, à l'est de cette route. C'est sur les territoires des communes de Louans (nom fort remarquable), de Sainte-Catherine-de-Fierbois, de Ligueil, etc., que se trouvent les coquilles en question. Mais le terrain que je rapporte au *calcaire grossier à cénites* me paraît beaucoup plus étendu et paraît s'étendre jusqu'à Doué, et peut-être au delà, au sud-ouest de Saumur, au nord au Lude sur le Loir, à l'est à Lussaut, près d'Amboise, etc.

« Il s'agit donc, si vous le pouvez :

« 1° De recueillir, pour ainsi dire, à poignée, sans triage, les coquilles que vous rencontrerez ; de mettre dans des boîtes à part les coquilles trouvées bien évidemment ensemble et pêle-mêle, ayant soin d'étiqueter la boîte du lieu où les coquilles ont été ramassées, et de

bien examiner si des ravines ou d'autres causes locales accidentelles et *actuelles* n'auraient pas pu réunir dans un même fond des coquilles provenant de diverses couches : car je vous dirai que les coquilles des faluns sont rarement entières ; les plus entières sont évidemment roulées, beaucoup sont brisées, et le sol est, dans certains endroits, presque entièrement composé de débris de coquilles.

« 2° De recueillir des échantillons coquilliers des calcaires en couches solides, que vous aurez occasion de rencontrer dans ce pays ou *sur ses limites,* en indiquant toujours exactement le lieu, le rapport de position des échantillons et, autant qu'il est possible, le rapport de position des couches de la carrière avec celle des roches qu'on peut voir. Ce dernier point est souvent impossible à déterminer, même pour les géognostes qui vont exprès pour l'observer ; ainsi je n'espère pas que vous puissiez vous en occuper.

« 3° De ne pas négliger de découvrir la craie, reconnaissable par ses silex, ses bélemnites et ses ananchites ; si vous le pouvez et si vous la découvrez dans quelques puits, ravins, carrières, marnières, fondations de bâtiments, etc., examinez bien dans quel rapport de position elle se trouve avec le falun : je prétends, moi, qu'*elle est dessous ;* c'est là le point capital.

« 4° Si vous trouvez de la pierre ou de la terre chloritée, c'est-à-dire mêlée de points verts, ne négligez pas de la prendre, ainsi que les coquilles qui l'accompagneront, en distinguant soigneusement celles qui lui appartiendront évidemment des coquilles des faluns qui pourraient avoir été mêlées, par voie de transport, avec ces roches chloritées. Pour rendre cette question plus claire

et plus intéressante, je vous dirai que le calcaire chlorité est tantôt partie constituante et caractéristique des parties inférieures de la craie, tantôt partie constituante et caractéristique des assises inférieures du calcaire grossier. Mais les coquilles fossiles qu'il renferme dans ces deux cas sont très différentes et servent, outre quelques caractères minéralogiques, à le faire distinguer hors de place.

« 5° Enfin, et je crois qu'en voilà bien assez, prenez toutes les pétrifications que vous trouverez, toutes celles qu'on voudra vous donner, en pensant à votre ancien ami et confrère.

« *P.-S.* Si vous trouvez quelque zélé naturaliste sur les lieux, qui veuille répondre à loisir à une partie des questions précédentes, ayez la bonté de lui en donner un extrait. Si même j'en avais le temps, je le ferais d'avance, mais j'ai été prévenu trop tard de votre voyage.

« Que mes nombreuses et verbeuses questions ne vous importunent pas. Je sais ce que c'est que de voyager en poste pour affaires, et je me trouverai bien heureux si vous m'apportez seulement une coquille avec *sa position.* »

[1] Cette lettre de Brongnard, trouvée sans suscription dans les papiers de Bretonneau, n'a pas dû, — les termes dans lesquels elle est conçue ne permettent guère d'en douter, — lui être adressée directement à lui-même. Elle lui fut sans doute remise par le destinataire, probablement Duméril, pour qu'il résolût les questions posées par le savant géologue.

Nous la publions à cause de son intérêt local. — T.

LETTRE XLV[e]

DE GUERSANT

« 1816.

« Enfin, mon cher ami, j'ai pu me vaincre assez pour rompre mon trop long silence. Tout paresseux que je suis, le vice ne m'a pas encore tellement corrompu que je ne m'aperçoive pas de mon fatal penchant à la paresse. Oui, mon ami, je me sens bien coupable, je le confesse ; mais ce qui me console, c'est que vous l'êtes presque autant que moi. Au reste, vous avez dû voir que si je ne réponds pas exactement à vos lettres, au moins j'en fais bon usage, et qu'à peu de chose près j'ai fait imprimer presque en entier une de vos dernières épîtres ; nous sçavons ce que vaut une ligne, nous autres auteurs de dictionnaire à soixante-douze francs la feuille.

« Je vous parle ainsi parce que je pense que vous avez dû lire votre article *Abeille*, dans l'article *Épizootie*[1]. Au

[1] On a vu dans une précédente lettre de Guersant (page 266) les questions qu'il avait à ce sujet posées à Bretonneau, et auxquelles celui-ci répondit par une note, qui constitua le fond même de l'article de son ami.

Cet article parut dans le Dictionnaire en 60 volumes, dont Guersant était un des rédacteurs (Édition Panckoucke, tome XIII, 1815), sous le titre : *des Épizooties des Abeilles*. Il est consacré à l'étude des causes de destruction des hyménoptères, et des mesures qu'il faut prendre pour les prévenir ou les combattre. L'auteur fait les honneurs de son travail à Bretonneau, et déclare que presque toutes les observations qu'il renferme lui sont dues. Il nous apprend que le médecin de Tours possédait de nombreuses ruches et qu'il en perdit cent trente-deux dans l'année 1812, qui fut une année de désastres.

Guersant fit de cet article un tirage à part qui fut également publié en 1815 sous le titre : *Essai sur les Épizooties*. — T.

reste, si vous ne l'avez pas lu, je vous envoie par votre voisin, M. Dromery, un des exemplaires que j'ai fait tirer à part et que j'ai augmenté d'un supplément sur la clavelée. Lisez, je vous prie, tout cela, mon cher ami, et dussiez-vous ronfler vingt-quatre heures de suite, lisez-le assez pour me donner franchement quelques avis sur la forme et le fond. Vous m'écrirez vos observations sur une feuille volante que vous m'enverrez ; je tiens beaucoup à cette revue critique, que je vous prie en grâce de faire sans ménagement, afin que je puisse en profiter.

« Mais c'est trop parler de moi quand je devrais vous entretenir de vous et de vos amis. Duméril et Savigny étaient, comme vous sçavez, en concurrence. Duméril ne l'a emporté que de trois voix ; il en a eu vingt-huit et Savigny vingt-cinq. Ils se sont conduits l'un et l'autre en braves gens. Aucun n'a cherché à déprécier l'autre, mais Duméril a eu des amis beaucoup plus chauds et beaucoup plus actifs ; il l'a emporté, j'en suis bien aise, car je crois que s'il n'avait pas réussi cette fois-ci, il aurait eu de la peine à arriver une autre fois. C'est cependant très fâcheux pour Savigny, qui n'a rien, car on vient de lui supprimer les appointements des membres de la commission chargée de travailler à l'ouvrage sur l'expédition d'Égypte, et le voilà réduit à vivre sur quelques centimes arriérés qui lui sont dus.

« Néanmoins, je l'ai trouvé très calme et moins abattu que je ne l'aurais cru. S'il survenait d'ici peu de temps une place vacante, je ne doute pas qu'il ne fût nommé ; mais ces zoologistes ont la vie dure : celui qui vient de mourir avait plus de quatre-vingt-dix ans, et si les autres

se font attendre aussi longtemps, Savigny court grand risque de ne pas arriver de sitôt [1].

« Quant à vous, mon ami, on me dit que vous avez pris la médecine clinique en belle passion et que vous passiez votre vie au lit des malades et dans la salle des morts. Je vous reconnais bien là. Pour moi, mon cher ami, je vois aussi beaucoup de malades, mais peut-être un peu trop en courant pour ma propre instruction. Je brûle les jours qui s'écoulent comme des heures, et je tâche de gagner le plus d'argent possible, car j'en ai grand besoin. Ma femme, comme vous sçavez, s'est avisée de faire une fille, et me voilà, mon cher ami, avec trois filles; du reste la dernière fille est assez gentille et la mère se porte bien.

« Ce pauvre Duméril n'est pas si heureux que nous de ce côté; sa petite est morte il y a quelques jours, et c'est un grand chagrin, surtout pour la mère.

« Mille amitiés de la part de ma femme, mon cher ami, et surtout de ma part; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de Mme Bretonneau, et surtout écrivez-moi.

« Tout à vous. »

[1] Duméril sembla prendre à tâche de confirmer cette observation de Guersant en mourant à son tour plus qu'octogénaire, à quatre-vingt-sept ans.

LETTRE XLVIe

DE OBEUF

« Meudon, 15 décembre 1819.

« Le jeune homme qui vous remet ma lettre était venu me consulter et, par le plus grand hasard, vint à me dire qu'il partait pour Blois. Cette circonstance me fit aussitôt penser à vous, mon cher ami, et, m'en entretenant avec ma femme en sa présence, il en entendit assez pour nous dire qu'il vous connaissait et nous offrir d'être le porteur de notre lettre. Il nous raconta que, traversant une prairie dans votre voisinage de Chenonceaux et tenant à la main plusieurs plantes qu'il avait recueillies, vous les acceptâtes et l'invitâtes à déjeuner, étonné sans doute de rencontrer un amant de Flore au milieu des profanes qui foulent au pied ses autels.

« Une circonstance de cette force m'a déterminé à vous écrire, à accepter sa proposition, dans la pensée satisfaisante de nous remettre en votre souvenir. Vous savez que depuis votre départ je n'ai entendu parler de vous qu'à l'occasion des graines d'œillet que j'ai été chargé de remettre au jardinier de Saint-Cloud. Vous direz, d'après ce que je vous expose, qu'il me faut des occasions ; mais pour vous, je crois qu'il faut au moins un événement pour que nous ayons de vos nouvelles et de celles de Mme Bretonneau. Êtes-vous en vie ? Votre guérison s'est-elle opérée et votre santé est-elle durable ?

« Je suis content de vous apprendre que ma bâtisse, dont vous me détourniez tant, est terminée. J'ai fait une assez jolie maison. J'ai dépensé beaucoup et je me suis encore plus donné de mal, car vous savez que quelquefois je mets la main à l'œuvre ; la serrurerie est la partie dont je me suis chargé moi-même. La guérison de la première maladie ne s'obtiendra qu'avec le temps ; pour celle de la seconde, je n'y pense plus.

« J'ai été, cette année, plus content de mon sort médical.

« Ma femme vous embrasse; mon petit bonhomme grandit et se porte à merveille.

« Je vous prie de présenter mes civilités à Mme Bretonneau, dont je me rappelle toujours le bon accueil à la rue de la Roquette.

« Votre ami.

« *P.-S.* J'ai réchappé les essaims que j'avais et que vous aviez condamnés.

« Je ne suis pas mieux monté que vous l'avez vu, malgré que j'en aie acheté un autre au printemps dernier.

« Je ne sais si je suis mal placé pour ce genre de culture ; je crois qu'il ne faut pas y exposer beaucoup d'argent. »

LETTRE XLVIIe

DE BRETONNEAU A Mme BRETONNEAU

« Tours, 1819.

« Chère amie, l'espoir que ma réponse te parviendrait plus tôt par le messager me fait perdre un jour ; elle a été reprise aujourd'hui et mise à la poste. Maintenant je t'écris par Dervaut, pour plus de sûreté.

« Voici ce que je vois de plus pressant à faire à ce pauvre malade. Que je suis contrarié de te savoir malade, que je crains pour toi cette vilaine fièvre, chère bien-aimée ! je t'amènerai ici.

« N'est-ce pas une chose bien remarquable, que l'an passé il n'y avait point eu de fièvre d'accès dans le centre de la ville, tandis qu'il y en avait énormément dans les environs ?

« Je te dis, dans la lettre de la poste, qu'il faut donner le quinquina en lavement au déclin d'un accès, s'il y a frisson, chaleur suivie de sueur et cessation de fièvre surtout, si la langue est pâle dans toute son étendue, sans rougeur remarquable à la pointe ni sur les bords. Le quinquina (deux gros ou quart d'once) doit être délayé dans un verre d'eau tiède ; si l'enfant avait été auparavant à la garde-robe, cela vaudrait mieux ; il faut faire en sorte qu'il garde le lavement au moins quatre heures, en donner un second si le premier était rendu. Si la fièvre n'est pas supprimée (ce qui serait extraordi-

naire), il faut encore donner le lavement au déclin de l'accès. Mais si elle l'est, attendre cinq, six, sept, huit jours ; mais j'espère bien l'aller voir; je vais réclamer notre cher docteur, qui se moque un peu de moi.

« Chère bien-aimée, toi qui prenais tant de part à mes travaux, tu serais dans l'enchantement de mes aiguilles à cataracte; oh! tu ne peux te faire idée d'un tel succès.

« J'ai opéré ce soir une bonne femme qui n'en a rien senti. Je n'ai pas non plus senti pénétrer l'instrument. Écoute un peu la différence. J'ai essayé, avec un instrument venu de Paris, à pénétrer dans l'œil d'une pauvre chienne, je n'ai pu par aucun effort en venir à bout.

« Ne t'afflige pas trop pour la pauvre bête ; hier j'ai eu la barbarie d'essayer deux de mes aiguilles sur un œil de Bodine : ce soir il était impossible de reconnaître l'œil opéré, et Dieu sait cependant combien, en lâchant la tête de la pauvre bête, on lui avait laissé faire de fâcheux mouvements. Bonsoir, chère amie bonne. Je ne partirai que jeudi pour les Pins. Tu me feras plaisir si tu peux m'envoyer de mon fil d'acier fondu, qui est avec les autres barres d'acier fondu, trois ou quatre baguettes de la grosseur des plus grosses aiguilles à tricoter des bas et les deux degrés au-dessus.

« Tu vois que c'est pour la fabrique des aiguilles. J'ai un bien complaisant acolyte dans M. Mignon, habile tourneur. Il m'a fait de merveilleuses petites meules de pierre à rasoirs et de grès du Levant ; il a imaginé de les travailler avec des éclats de cailloux, cela a bien ménagé les burins et surtout cela a bien mieux réussi. Bonsoir encore, bonne et bien-aimée femme. »

LETTRE XLVIII[e]

DE VELPEAU[1]

« Paris, 17 avril 1820.

« Monsieur,

« Je cours vite au devant des reproches qui me sont trop justement dus, afin que ma course en absorbe une partie, s'il est possible. Je sais combien je suis blâmable, combien je mérite d'être taxé d'ingratitude. J'aurais dû vous écrire deux jours après mon arrivée, et il m'a pourtant été impossible de le faire plus tôt qu'aujourd'hui. Je n'ai pu rencontrer M. Duméril que mardi, pour un instant seulement; vous aviez raison de dire que ses occupations étaient multipliées: il n'arrête chez lui que pour ses repas, et encore il s'en faut bien qu'il soit tranquille. Je lui ai donc présenté mon petit flacon apprêté, comme il était convenu; et le tout, j'oubliais de vous le dire, s'était très bien conservé. Après l'avoir vu et observé en tous sens, il m'a dit qu'il fallait que je revinsse un autre jour, vu qu'on l'attendait je ne sais où.

[1] Les lettres de Velpeau, comme celles de Trousseau, rendent compte de la plupart des actes qui ont marqué sa carrière et sa vie. Toutefois sa correspondance, en exceptant les premières années de son séjour à Paris, fut moins intime et moins constante que celle de Trousseau, et contient quelques lacunes. Ces lacunes sont comblées dans les notes qui accompagnent ses lettres et dans la biographie de Bretonneau, qui est inséparable de celle de ses illustres disciples. — T.

« Je me suis aperçu, dans cette entrevue, qu'il n'était pas flatté qu'on eût émis quelques parcelles de vos idées dans le précis du département. Il désire que votre mémoire paraisse promptement, parce que, dit-il, ces avertissements détachés ne peuvent donner que de l'antipathie pour l'ouvrage même. J'ai pu atteindre M. Guersant mercredi, moins distrait par les emplois publics, ou peut-être plus affable encore; j'ai pu l'entretenir plus longtemps : il vous menace, il craint qu'on ne vous menace plus fort encore.

« Les membranes croupales peuvent naître *isolément* dans les fosses nasales, dans la bouche, dans le larynx, dans la trachée et dans les bronches, etc. Votre épidémie peut avoir un caractère particulier, mais ce n'est pas là la marche constante du croup. Chacun d'eux les observe de temps en temps, et toujours d'une manière sporadique; ils trouvent une concrétion membranéiforme tantôt dans la trachée, sans qu'il y en ait vestige sur les amygdales; d'autres fois la couenne occupe le larynx seulement, et quelquefois aussi on ne rencontre aucune exsudation concrétée.

« Vous devez décrire votre maladie comme une épidémie que vous avez observée, et ne pas trop généraliser. Tous ceux qui généralisent trop échouent, et il m'a donné en preuve M. Broussais.

« Or, après ce narré assez sérieux, je n'ai pu m'empêcher de rire; puis je me suis égosillé pour faire entendre que, loin de trop généraliser, vous vouliez, au contraire, séparer une maladie d'une foule d'autres avec lesquelles elle n'a aucune analogie, et que votre but était de démontrer que l'affection se développait constamment sur les amygdales avant de s'étendre dans le larynx, et qu'on pou-

vait toujours en arrêter les progrès, si on la prenait avant qu'elle eût franchi l'arrière-bouche.

« Tout cela s'accorde mal avec leurs idées; ils ont guéri des croups bien conditionnés par les méthodes générales. Ils n'appellent croup que le mal porté au plus haut degré, c'est-à-dire lorsque le malade est suffocant, et qu'il est obligé de tenir la tête en arrière, ayant la voix croupale; puis ils demandent si à ce terme les fumigations gutturales guérissent les patients. Ils n'y entendent rien jusqu'alors, et ils n'y entendront rien jusqu'à ce que votre mémoire vienne leur boucher les yeux.

« Envoyez-le-leur donc vite. M. Guersant pense comme M. Duméril; il aimerait bien que vous vinssiez vous-même pour le présenter, il espère vous écrire un peu en détail sous quelque temps. Je lui ai demandé à le voir lorsque l'occasion s'en présenterait; il me l'a promis. J'attends.

« Jeudi je fus à la société de la Faculté dans l'espoir d'y joindre M. Duméril, afin de parler à M. Moreau pour les ouvrages dont vous désirez des extraits; il m'a remis au lendemain, parce que M. le bibliothécaire n'y était pas. Vendredi je ne le trouvai point. Samedi j'eus l'honneur de dîner avec M. et Mme Guersant, dont les bontés m'accablent, me rendent confus; ils vous aiment tous beaucoup [1].

« M. Guersant m'a donné une lettre pour M. Moreau.

[1] On voit combien Bretonneau était bienveillant et paternel pour ses élèves, qu'il appelait, du reste, « ses fils. » Velpeau, malgré son énergie et son intelligence, se fût trouvé bien seul à Paris, et forcé peut-être de renoncer à la lutte de haute main qu'il entreprit, s'il n'avait été, par la sollicitude de son maître de Tours, mis immédiatement en relation avec ses amis Guersant et Duméril, dont l'influence était déjà considérable. Cette sollicitude le suivra toujours dans sa carrière. — T.

« Aujourd'hui je suis allé à la bibliothèque, où j'ai pris les petits extraits ci-joints. Dans Aétius on ne trouve qu'un bavardage insupportable, et qui ne signifie rien. J'ai cherché tous les articles qui me semblaient devoir contenir quelque chose qui eût du rapport avec cette maladie, et je n'ai rencontré que ce que vous voyez [1].

« Après ces deux ou trois phrases en tête, il tombe tout de suite dans un précipice de remèdes plus ridicules les uns que les autres, tels que la fiente d'hirondelle, de chien, d'enfant, etc. Enfin, dans cet article qui est assez long, je n'y ai rien trouvé que ce que vous avez sous les yeux qui me parût intéressant; en somme, il ne paraît pas avoir vu cette maladie. M. A. Séverinus [2] en traite assez longuement; cette maladie occupe 35 pages in-4°. Ce sont les propres expressions d'Arétée [3], seulement il les commente et délaye ses phrases. J'en ai cependant pris quelques mots, afin que vous voyiez si l'ouvrage pourrait vous convenir; il n'est pas très rare, ce me semble. Quant à Ghisi [4], personne ne l'a; pas un libraire ne le connaît. Y attachez-vous assez d'importance pour le faire venir d'Italie [5]?

[1] Aétius. — Lib. II, serm. IV, cap. XXVI.
Le passage d'Aétius annoncé par Velpeau est rapporté dans la *Diphthérite* de Bretonneau, page 494. — T.

[2] Severino (M.-Aur.). *Pædanchone Loimodes, seu de pestilenti ac præfocanti pueros abcessu.* In *de recondita absc. nat.* 2e édit. Francofurti ad M. 1643, in-4°, et édit. subseq. — Même ouvrage, sub titulo : *De pædanchone maligna seu de theriomate faucium*, etc., *cui accessit comment. Cl. V. Th. Bartholini.* Næapoli, 1653.

[3] Arétée. — *De acutorum et diuturnorum morborum causis et signis libri IV. De eorundem curatione libri IV.* Venetiis, 1552, in-4°.

[4] Ghisi. — *Historia del angine epidemiche dell anni* 1747 *e* 1748. In *lettere mediche del D. Mart. Ghisi, etc.* Crémone, 1749.

[5] Bretonneau composait alors son fameux ouvrage sur la diphthérite,

« Notez bien les croups sporadiques; celui de *Nelia*, de vos petits Anglais, etc. Séparez et insistez sur les affections qui ont quelques traits de ressemblance avec le croup tourangeau. Ils sont difficiles à persuader. L'observation est un moyen d'enrichir la science trop lent pour eux; l'imagination marche bien plus vite. Rien, à mon avis, n'est plus inexact que ce qui se fait dans les hôpitaux de Paris; les malades sont traités à la diable, les observations rédigées comme on veut, et non comme elles sont. Cependant les autopsies, quand on en fait, sont minutieuses. On a fait aujourd'hui l'ouverture d'une femme de quarante-cinq ans, morte d'une fièvre adynamique; une phlogose vive du canal alimentaire sans boutons, plaques ni ulcères, j'en suis sûr, je l'ai vue, touchée et de bien près; rien ailleurs, absolument rien.

« M. Dupuytren a emporté le corps de la mâchoire inférieure; cette opération est plus simple à beaucoup près qu'on ne le pense[1].

« Je vous en prie, Monsieur, n'épargnez pas mes peines, vous me rendrez un véritable service toutes les fois que vous me procurerez l'occasion de vous être utile.

« Agréez, s'il vous plaît, Monsieur, l'éternelle reconnaissance de votre très humble et obéissant serviteur.

« *P.-S.* J'ai laissé chez vous le certificat que vous

dont il avait commencé les deux premiers mémoires en 1818, et qui furent lus par lui à l'Académie de médecine au mois de juin et au mois d'août 1821.

Velpeau et plus tard Trousseau nous donnent dans leurs lettres toute l'histoire de cet ouvrage, qui ne fut définitivement publié qu'en 1826, et dont le retentissement fut considérable. — T.

[1] A cette époque, l'amputation du corps de la mâchoire, devenue plus tard usuelle, était considérée comme une opération nouvelle et hardie. Dupuytren la pratiqua le premier en 1812. — T.

m'avez fait. Auriez-vous tant de complaisance que de le faire signer à MM. Gouraud et Mignot, et de me le faire passer. »

LETTRE XLIX[e]

DU MÊME

« Paris, 7 mai 1820.

« Quand j'eus l'honneur de vous écrire l'autre jour, je ne vous parlai que du croup et toujours du croup. Maintenant j'aurais bien d'autres objets sur qui vous entretenir, si je ne craignais d'abuser de votre patience; aussi ne vous parlerai-je que de ce qui me semble vous intéresser d'une manière plus spéciale.

« Mais revenons au croup avant de passer outre. Ce sujet est à vous, rien qu'à vous. Vous ne trouverez parmi les membres de la société de la Faculté que MM. Guersant surtout, et Duméril, qui s'en occuperont avec le désir de trouver le vrai. Quant aux autres, n'en attendez rien que de la censure si vos idées n'impressionnent pas agréablement leur entendement.

« Pour la plupart ils n'ont jamais vu, ou s'ils se donnent la peine d'en regarder un seul, je le répète, un seul tout au plus encore, à la manière de M. Gouraud, c'est pour

trancher tout de suite et n'y pas revenir. Ils trouvent immédiatement dans Hippocrate, Galien ou Jurine, Albin, Caillaux, etc., des axiomes pour établir leurs principes à n'en pas démordre. J'en ai parlé à MM. Cloquet, à M. Husson, qui m'a dit vous connaître, et à M. Fouquet[1]. Les deux premiers attendent votre travail avec impatience.

« Mais, du reste, ils ne paraissent pas s'être beaucoup occupés du croup. Les autres disent que depuis longtemps il ne s'en est présenté à leur observation, et que d'ailleurs ce doit être une autre maladie dont vous voulez parler, parce qu'ils regardent comme des vérités irréfragables tout ce qu'on a débité sur cette maladie. Je ne vous parle pas de M. Guersant, que je n'ai eu occasion de voir qu'une fois depuis que je vous ai écrit : il n'avait rien de neuf sur cet article; il ne veut pas que ce mal soit contagieux; d'ailleurs il vous aura sûrement écrit lui-même, comme il me l'avait bien promis. Quant à M. Duméril, il m'a procuré tous les moyens possibles pour faire des recherches à la bibliothèque et ailleurs; il m'a même dit que si vous vouliez absolument *Ghisi*, il le demanderait à la Faculté pour lui, et qu'il vous l'enverrait pour le temps de vos recherches.

« Pour ses idées personnelles, il n'en peut véritablement rien dire, à cause de ses travaux sans nombre : pensez donc qu'il fait actuellement un cours de pathologie interne à la Faculté; qu'il est examinateur; qu'il a un

[1] C'est de Fouquier, médecin à la Charité et professeur de Clinique médicale, qu'il s'agit ici, et non de Fouquet. Il était, à cette époque, président de l'Académie de médecine (1820). Né en 1776, il mourut en 1850. — T.

hôpital, une clientèle considérable[1]; et avec cela il est secrétaire de la société, qui, pour le dire en passant, ressemble un peu à celle de Tours. A présent, je trouve que les médecins de mon pays valent bien ceux d'ailleurs.

« Enfin, après tout, ils pensent qu'il est temps de le publier, cet ouvrage, afin de mettre chacun à même de porter son jugement, et de donner au genre humain une arme pour le défendre d'un monstre qui le menace continuellement.

« Je vous en supplie, mon très cher maître, si vous désirez quelques recherches, quelques notes, etc., n'importe comment, dites-moi seulement un mot, faites un signe et je satisferai vos désirs autant qu'il sera en moi. Cela m'est beaucoup plus facile maintenant que lors de mon arrivée. Mais, hélas ! que je suis en peine de ce que sont devenues les fièvres putrides chez vous, et le croup lui-même dont vous menaciez la gente humaine !

« Je voulais vous dire un mot sur la manière de M. Dupuytren sur l'opération de la cataracte. Je l'ai vu opérer six fois, et j'ai vu à peu près une douzaine de ses opérés; mais rien n'est plus difficile que de recueillir une observation exacte dans les hôpitaux, principalement sous ce docteur aussi vain qu'habile[2].

[1] Duméril était en outre membre de l'Académie des sciences, professeur adjoint au jardin des Plantes (il fut titulaire en 1825), membre de presque toutes les sociétés savantes de France et de l'Europe, et un des collaborateurs les plus actifs des bulletins scientifiques de l'époque.— T.

[2] Ce docteur aussi vain qu'habile !
L'histoire a ratifié ce jugement que portait Velpeau encore étudiant

« A la visite se trouve un individu affecté de cette maladie. Sans autre précaution, il l'opère *illico*. Son aiguille ne vaut guère mieux que celles que vous avez vues, elles piquent mieux cependant. Il n'ouvre pas la

et à peine sorti de l'École de Tours, — mais déjà doué d'un puissant esprit de pénétration, — sur le premier chirurgien de son temps.

Rien n'égalait, en effet, la vanité et l'orgueil de Dupuytren, si ce n'est son extrême habileté opératoire. Ayant débuté dans la carrière par un échec au concours pour la place de chef des travaux anatomiques, où il fut battu par Duméril (1799), il se promit dès ce moment, il avait à peine vingt et un ans, de poursuivre la suprématie et la supériorité dans sa carrière, et il se tint à lui-même toute sa vie la parole qu'il s'était donnée dans sa jeunesse.

A ces idées de suprématie il sacrifia son repos, sa santé, mais jamais son orgueil, et on a pu même dire de lui que ses actions les plus indifférentes comme les plus grandes, l'attitude, la parole, les gestes et jusqu'à certaines habitudes, étaient le résultat de l'étude et de la volonté. Il réalisa ses ambitions, et, premier chirurgien du roi, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, professeur de Clinique chirurgicale, membre de l'Institut, ayant écarté tous ses rivaux, arrivé à une fortune considérable, il exerça sur son époque une influence extraordinaire, et fut entouré par ses contemporains d'une admiration dont nous pouvons aujourd'hui difficilement nous faire une idée. Cette âme hautaine et ambitieuse savait s'élever, du reste, jusqu'à la véritable grandeur, et après la révolution de 1830, qui avait confondu sa suprême ambition (il était sur le point d'être appelé à la pairie), il écrivait au roi Charles X, pauvre et proscrit :

« Sire, grâce en partie à vos bienfaits, je possède trois millions : je vous en offre un, je destine le second à ma fille, et je réserve le troisième pour mes vieux jours. »

Son habileté chirurgicale, très vantée par les médecins de son temps, était très réelle, quoique peut-être exagérée. On voit, en effet, quelques réserves dans la lettre de Velpeau, témoin oculaire de ses opérations.

Il cite des insuccès. « Il est trop brusque, dit-il, et parfois imprudent. »

Begin et Sanson, ses exécuteurs testamentaires, établirent de leur côté, après sa mort, que certaines de ses statistiques n'étaient pas toujours très exactes et que les chiffres des succès étaient quelquefois grossis.

Son talent de diagnostic était cependant incomparable et porté quelquefois si loin qu'il paraissait aux assistants éblouis le résultat d'une intuition miraculeuse, et a donné naissance à d'extraordinaires légendes.

Mais c'est surtout dans les leçons cliniques qu'il excellait. Sa parole était claire et précise, souvent élégante ; son exposition, où ses idées s'enchaînaient sans effort, semblait dictée par une logique supérieure. Il avait le talent de mettre immédiatement en lumière les faits les plus intéressants et de transporter tous ses moyens et toutes ses idées sur ce

membrane hyaloïde, mais il passe au-devant de la capsule antérieure et entraîne tout en masse entre le corps vitré et la choroïde, alors l'opération est finie; il ne s'inquiète aucunement de la capsule et ferme promptement l'œil pour ne plus l'ouvrir d'un mois. Il attache la plus grande importance à ce précepte. Quelquefois au bout de sept à huit jours il regarde la pupille, et si tout est bien, il renvoie son malade avec injonction de se servir de son œil comme je viens de vous le dire; puis c'est un malade perdu pour les observateurs. Parmi ceux que j'ai vus, moi, plusieurs étaient très bien : un avait le cristallin relevé jusqu'à la pupille, et sa conjonctive était enflammée, l'opération datait de six semaines; d'autres ont des lambeaux de membranes comme les vôtres. Il a fait une pupille artificielle qui n'a point réussi; il est trop brusque et parfois imprudent, je crois.

« Soit dit sans flatterie, j'aimerais mieux votre médecine que toute celle qu'on fait à Paris. A l'Hôtel-Dieu, M. Husson saigne à toute outrance, c'est un boquillon : une femme anémique a le malheur d'avoir la diarrhée et quelques coliques, vite quinze sangsues, puis trente; mort ! Intestins sains, foie descendant jusqu'à l'hypo-

sujet. Aussi, il n'était pas de fait en apparence ordinaire qui ne permît à sa sagacité et à son expérience les plus remarquables observations.

Dupuytren mourut en 1835 d'un épanchement dans la plèvre. On lui proposa l'opération.

« Que ferai-je de la vie? dit-il. La coupe a été si amère pour moi! »

Ainsi, ce grand ambitieux, qui avait réalisé tous ses rêves de grandeur, mourut désillusionné et n'attachant plus de prix à l'existence.

On verra dans la correspondance de Trousseau que, vers la fin de sa carrière, le clinicien de l'Hôtel-Dieu, qui avait lui aussi atteint et même dépassé le but des songes chimériques de sa jeunesse, offrit à son tour un nouvel exemple de cette désillusion, et plus d'une fois laissa échapper des paroles de tristesse et de découragement. — T.

gastre, et ne contenant pas une goutte de sang. Les pneumoniques, huit, dix, douze saignées dans quatre à cinq jours; en outre, trente, quarante, cinquante sangsues et plus : ils meurent, les poumons sont hépatisés, mais c'est cette induration blanche, vous savez bien. Vive votre manière! vous n'êtes pas assez hardi cependant.

« Les phlegmasies intestinales sont fréquentes ici, mais à la Broussais. Les sangsues font bien. M. Salmon[1] a maintenant une fièvre qui ressemble beaucoup aux nôtres; je me suis fait associer M. Husson. Ce soir nous lui mettons quinze sangsues à l'anus; diète sévère.

« On reçoit tant de ganaches, de sots, d'ignorants, que je suis un peu vexé de n'avoir pas 1200 francs et un certificat de six ans d'études dans l'hôpital de Tours, afin d'en augmenter encore le nombre; il ne me faudrait que cela et peut-être moins d'un an à Paris, mais enfin *necessitas non habet legem.* S'il vous était possible de me dire deux mots seulement sur vos desseins actuels et quand votre mémoire espère venir à Paris, vous obligeriez infiniment celui qui a l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

« Au cas qu'il ne vous eût pas écrit, M. Guersant demeure rue de Braque, au Marais.

« L'ouvrage de M. Laennec vient de paraître en deux volumes avec son stéthoscope[2]. Plusieurs médecins en

[1] Camarade de Velpeau, ancien élève de l'École de Tours.

[2] *De l'Auscultation médiate* ou *Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur, fondé principalement sur ce nouveau mode d'exploration.* — Paris, 1819; 2 vol. in-8°. — Il y eut une deuxième édition que l'on confond parfois avec la première : *Traité de l'auscultation médiate et des maladies des poumons et du cœur.* — 2 vol. in-8°; Paris, 1826.

font beaucoup de cas pour le diagnostic des viscères pectoraux[1]. Mon certificat, s'il vous plaît. M. Broussais est un enragé : qui voit son *Examen de la doctrine médicale* voit l'homme[2]. On ne l'aime pas du tout. Beaucoup d'élèves sont moins enthousiasmés; il a souvent raison, quelquefois grand tort. Je n'ai pu suivre encore sa visite.

« Celui qui a l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

LETTRE L[e]

DU MÊME

« Paris, le 16 mai 1820.

« Monsieur,

« Je vous disais, la dernière fois que je vous ai écrit, qu'à Paris personne ne pensait au croup. Eh bien ! je le dis encore et j'en suis plus convaincu que jamais.

« Ce n'est pas de cette maladie dont j'ai à vous parler cette fois; il s'agit de la fièvre entéro-mésentérique. Il y

[1] L'éloge n'est pas exagéré. Velpeau ne prévoyait guère à cette époque l'avenir qui attendait la découverte de Laennec. — T.

[2] Cet ouvrage, qui avait eu un si grand retentissement, et qui était aussi remarquable par la hardiesse de vues de l'auteur que par la vivacité avec laquelle il attaquait ses adversaires, avait paru en 1816. — T.

a six jours, un certain M. Lugol, médecin de l'hôpital Saint-Louis [1], faisant un cours à l'École pratique, fit part d'une opinion particulière sur la propriété désinfectante du chlore, contre laquelle je croyais avoir de fortes objections à faire. Je l'abordai donc, lui exposai mes raisons, et bientôt, je ne sais comment, nous tombâmes dans le croup et les fièvres putrides. Je lui parlai de ce qui s'était passé à Tours, de ce que vous aviez fait, de ce que vous deviez faire, et enfin de ce que j'avais vu, et aussitôt mon homme reste comme stupéfait ; il veut que je lui donne votre mémoire avant même qu'il ne soit fait. Mais ce qui le pétrifie surtout, ce sont les fièvres entéro-mésentériques. Il m'a dit en avoir donné la première idée à M. Petit, que depuis il en avait vu un grand nombre et qu'il pourrait bien publier quelques idées sur cette maladie.

« En conséquence, il a voulu absolument que je vous fasse part de ses désirs et me charge de vous demander ce que je peux raisonnablement lui dire de ce que nous savons. Avec ces messieurs, j'observe beaucoup de réserve pour ce qui concerne vos opinions, parce qu'ils sont encore pire que M. Haime [2].

« J'ai voulu voir ce M. Lugol en besogne. Pour cela, je suis allé à son hôpital et j'ai vu, ou du moins il m'a semblé qu'il savait mieux faire un livre que traiter un malade. Ce matin, il m'a fait demander pour voir un

[1] Lugol, élève d'Alibert, était médecin de l'hôpital Saint-Louis et s'occupait des affections de la peau et spécialement des affections scrofuleuses, dans lesquelles il préconisait l'iode et ses préparations comme base du traitement.

Né en 1787, il mourut en 1853. — T.

[2] Haime, médecin de Tours.

mort qu'il croyait atteint de cette affection ; et, en effet, nous avons trouvé plaques, boutons, etc... Voilà quant à celui-là. Maintenant un autre. Un M. Lerminier[1], de vos anciennes connaissances, médecin de la Charité, m'entendit, il y a quelques jours, prononcer à sa visite le mot de fièvre entéro-mésentérique, et tout de suite le voilà qui me questionne depuis un bout jusqu'à l'autre, mais d'une manière très pressante ; il me prie d'aller chez lui pour en causer plus à notre aise. Le résultat de cette conférence est qu'il me charge de vous demander si vous ne pourriez pas lui donner quelques idées sur cette maladie qui l'occupe depuis longtemps, et sur laquelle il a fait des remarques intéressantes. D'après votre réponse, il vous écrira lui-même d'une manière plus précise, et afin de savoir aussi si vous ne connaîtriez pas une vallée, du côté de Marmoutier ou aux environs de Tours, qui fût favorable à leurs phtisiques, qu'ils voudraient y transporter. Cet homme ne me paraît pas être un savant fameux ; mais il a l'air plus praticien et meilleur observateur que beaucoup d'autres qui font plus de bruit. Il désire bien voir votre croup aussi.

« Monsieur, depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, vous voyez que j'ai bien entendu parler de la fièvre putride ; de plus, j'en ai vu un grand nombre dans les

[1] Lerminier, médecin de la Charité, était né en 1770. Il avait été l'élève et l'ami de Corvisart. L'un des médecins de Napoléon Ier, il le suivit en Espagne et en Russie, où il se distingua pendant l'incendie de Moscou.

C'était un excellent praticien, doué d'un bon jugement et parfaitement instruit, quoiqu'il eût peu écrit; c'est dans son service hospitalier que furent recueillies par Andral les observations qui servirent de base à sa *Clinique médicale*.

Il fut de l'Académie de médecine dès sa fondation (1820) et mourut en 1836. — T.

hôpitaux. Elle est extrêmement commune à Paris. Toutes ou presque toutes les fièvres muqueuses et bilieuses, adynamiques, ataxiques, peut-être le typhus et la gastro-entérite de M. Broussais, ne sont autre chose. J'en ai vu quatre autopsies depuis trois jours; les altérations sont absolument les mêmes. On regarde cela comme de la phlogose ordinaire; les plaques, les boutons, etc., ne méritent pas de fixer leur attention. Ah! les chiens, je leur arracherai les yeux[1].

« Je vous ai parlé de M. Salmon. Je l'ai tenu huit jours à notre régime. Comme il a des parents ici, j'ai cru devoir leur dire que cette fièvre devenait souvent putride et que, s'ils le désiraient, je ne serais pas fâché qu'ils le fissent voir par un médecin de la ville. M. Husson fut appelé : diète sévère, pas même du bouillon. Le délire arrive, sangsues; délire plus fort, sangsues. Aujourd'hui, vingtième jour de la maladie et douzième d'un traitement aussi Broussayen, mon malheureux camarade n'a peut-être pas vingt-quatre heures à vivre! Ce n'est que ce matin que j'ai pu obtenir du docte professeur de donner le kina; mais, hélas! est-il encore temps? Il en a reçu une once en lavement, et on lui en a passé l'infusion d'une once par la bouche.

« J'attends la journée de demain dans une cruelle

[1] On voit avec quelle véhémence le jeune étudiant de Tours dénonce l'aveuglement des plus célèbres praticiens de Paris en face des altérations anatomo-pathologiques de la fièvre putride. Ces altérations, il avait appris à les connaître de Bretonneau. Il avait été le témoin et l'auxiliaire de ses recherches. Il avait appris à en établir les signes cliniques, et il ne peut retenir les échos de sa surprise en face du chaos qui continuait à obscurcir une question que son maître avait si nettement élucidée.

Si la question de priorité dans les découvertes des lésions de la fièvre typhoïde n'était pas tranchée en faveur de Bretonneau dans vingt endroits de cet ouvrage, ce passage suffirait à l'établir. — T.

inquiétude, il est dans l'état de Mlle Cl..... vingt-quatre heures avant sa mort.

« J'aurais beaucoup à vous dire sur cette fièvre, mais je crains de vous ennuyer. L'histoire des fièvres est encore à faire tout entière, et comptez que vous êtes redevable envers l'humanité sur cet article.

« J'attends que vous vouliez bien me donner de vos chères nouvelles pour vous en écrire davantage, Monsieur.

« Votre très humble serviteur.

« *P.-S.* Je demeure actuellement rue Saint-Jacques, n° 58. »

LETTRE LIe

DU MÊME

« **18 juin 1820.**

« Ayant appris, Monsieur, que votre ami M. Moreau, d'Amboise, était à Paris, j'étais allé savoir s'il ne pourrait me donner quelques renseignements sur l'état de votre santé, dont j'étais fort inquiet. N'ayant pas eu le bonheur de le rencontrer, j'avais résolu de choisir un moment plus favorable; mais en rentrant j'eus la satisfaction de trouver une lettre de M. Leclerc [1], qui, par son silence

[1] Médecin de Tours, collègue de Bretonneau à l'hôpital.

sur votre état, me porte à croire que vous êtes mieux, et puis il vous débarrasse de la visite de l'hôpital, ce qui vous soulage d'autant.

« Mes trois malades ne sont pas morts! ils ne sont pas sûrs de se sauver ni l'un ni l'autre, le kina les tirerait peut-être de là, mais !... Celui de la Charité est actuellement le mieux, quoique très mal encore. Je vous ai dit un mot de sa complication pulmonaire. M. Lerminier veut que ce soit une vraie péripneumonie, à cause des crachats que nous appelons marbrés. Si vous vous rappelez le n° 8, Rey, de la salle 2, que nous désignions sous l'épithète de marbré par excellence, vous aurez une idée de l'état du malade dont il est question ici. Son expectoration a été plus abondante encore; j'avoue que j'ignore pourquoi il n'est pas mort; la médication employée est si embrouillée qu'on n'y peut rien reconnaître. On lui a donné des potions toniques, camphrées, du kina en petite quantité, du polygala, etc. Le dévoiement est presque cessé, la langue humectée, mais faiblesse extrême. — Celui de l'Hôtel-Dieu était dans l'adynamie et l'atonie les plus prononcées, lorsque M. Husson se décida à lui administrer du kina; mais il fallut y joindre les stimulants, aromatiques et diffusibles. Néanmoins allègement léger pendant trois ou quatre jours. On est revenu aux antiphlogistiques, les sangsues, les bains; toujours diète sévère. Une chose m'étonne, c'est qu'on puisse tirer autant de sang à cette époque et chez un sujet aussi faible et aussi déteint que celui-ci sans le tuer. Aujourd'hui, sa vie ne semble tenir qu'à un fil. Pourtant on en a vu revenir d'aussi malades. — Celui du Val-de-Grâce est le plus mal des trois; depuis quinze jours, il n'avale que des adoucissants, aucune substance alimentaire. Vous

savez qu'il a été saigné suffisamment, il lui est survenu ce qui arrivait aux chiens que M. Magendie nourrissait exclusivement avec du sucre, c'est-à-dire qu'une de ses cornées s'est perforée sans inflammation, qu'il y a eu staphylôme de l'iris et que son œil est perdu. Ce n'est pas grand dommage, car il est presque certain que le patient mourra sous quelques jours.

« Vous distinguerez aisément, je pense, quelle a été la conduite médicale la plus raisonnable de ces différents praticiens. Et, je le demande, ont-ils beau jeu de se targuer de leur prééminence de savoir l'un sur l'autre ? — Pourquoi cette fièvre est-elle si fréquente ? Pourquoi, dans presque toutes les maladies aiguës, qui n'ont pas une phlegmasie locale pour cause, trouve-t-on les mêmes altérations ? Qui est-ce qui a raison dans les explications qu'on en donne ? Est-ce Broussais ? Sont-ce les autres ? Est-ce vous ? Enfin quel est le traitement qui lui convient le mieux ? Mais, voyons, j'en veux peut-être trop à Broussais ; il s'agit de trouver le vrai, et pour cela il faut laisser de côté les préventions, l'esprit de système et les intérêts particuliers. A l'une de ses dernières leçons on lui apporta le tube digestif d'un homme mort au Val-de-Grâce, dans les rangs d'un autre médecin. L'historique portait qu'il était entré pour un catarrhe pulmonaire, qu'il était survenu de la diarrhée, qui n'avait cessé qu'avec la vie de l'individu ; un des poumons était, disait-on, hépatisé et renfermait beaucoup de tubercules ; nous ne le vîmes pas ; mais les glandes mésentériques, d'un volume considérable, étaient entièrement réduites en substance blanche, caséeuse, assez tenace, que personne à Paris ne distingue de la matière tuberculeuse. A l'extérieur de l'intestin iléon, on voyait une foule de plaques noirâtres,

circonscrites et couvertes d'une grande quantité de petits tubercules granulés de la même nature que les glandes. A l'intérieur, de larges et profonds ulcères correspondaient à ces différentes plaques extérieures; leurs bords étaient également garnis des mêmes granulations. — Broussais ne voit là qu'un catarrhe pulmonaire, qui a déterminé la formation de tubercules dans le poumon, puis une gastro-entérite suivie de ceux du mésentère, etc. Moi, je vois quelques symptômes et surtout toutes les altérations de l'entéro-mésentérique. Je vois la désorganisation des ganglions mésentériques comme suite de résorption de matières hétérogènes pendant un long laps de temps, et je ne vois point de tubercules vrais des phtisiques. Mais cet homme a-t-il donc eu la fièvre entéro-mésentérique, ou bien ces altérations ne sont-elles que les suites de l'inflammation ordinaire de ces parties? Dans ce cas tout s'explique pour le mieux du monde, et *vivat Broussais* pour l'étiologie. Alors tous les individus, phtisiques ou autres, qui ont eu la diarrhée, devraient présenter les mêmes altérations; en effet, c'est ce qui arrive fréquemment. Tourmenté de ces réflexions, j'examine à la Charité l'intestin d'une femme morte d'une vieille maladie pulmonaire et qui avait eu la diarrhée pendant des mois. J'y vois bien quelques excoriations, mais rien d'entéro-mésentérique. Je me dis : C'est peut-être l'âge, car la femme était vieille. Je retourne à l'hôpital de M. Guersant, où je vois une jeune fille de vingt ans, morte on ne sait trop de quoi, qui, me dit votre ami, avait eu le typhus accompagné de symptômes d'entéro-mésentérique, et chez laquelle la diarrhée avait persisté jusqu'à la mort. Nous devions, en conséquence, rencontrer des plaques et le reste; mais rien de tout cela n'existait, il n'y avait

qu'une légère rougeur dans tout l'intestin; il n'y avait point non plus de groupes de cryptes muqueux formant plaques, que vous crûtes autrefois et que M. Guersant croyait aussi être très naturels au tissu. J'envoyai Broussais au diable pour la millième fois. — Or, examinez donc tous vos malades qui mourront après avoir eu la diarrhée, et que l'on juge cette question importante. Car il est révoltant de voir mourir la moitié du genre humain des suites d'une maladie que l'on guérirait peut-être toujours si elle était mieux connue. Il paraît qu'elle est fréquente chez les enfants, même les plus tendres, mais qu'alors elle se manifeste par des symptômes légers, puis qu'elle finit par la chronicité; d'où la plupart des maladies de cet âge, peut-être les scrofules, et surtout le *carreau*, que je serais très porté à lui attribuer comme suite; car je vous ai dit que M. Guersant trouvait souvent des plaques ulcéreuses avec de gros ganglions chez eux. Je vous ai dit aussi que son dernier croupé avait des plaques et quelques ulcères, et aujourd'hui je vous dis que je viens de voir un enfant de dix mois dans le marasme, mort du croup, sur lequel je reviendrai, dont on ne connaît point l'histoire antérieure. Chez M. Guersant, ils en sont toujours là; eh bien! dis-je, cet enfant avait tous les ganglions mésentériques et bronchiques considérablement développés, et dégénérés en matière crémeuse, caséeuse, ou tuberculeuse, comme le disent les Parisiens. Puis dans l'intestin, des plaques affaissées, cicatrisées; des ulcères dans le même état et d'autres ulcères à bords relevés, profonds, taillés à pic, enfin, vous savez, et quelques plaques encore saillantes, tout cela sans rougeur de la muqueuse. Or, je vous demande si cet enfant n'a pas eu la maladie de nos militaires,

quelle qu'elle soit? et je vous demande aussi s'il y a loin de l'état du mésentère de ce malade à celui des individus affectés de carreau?

« Ces questions m'en font naître une foule d'autres; il faudrait que je vous écrivisse un volume, et je m'aperçois que mon papier se remplit, quoique j'aie beaucoup de choses plus pressantes à vous dire. La première c'est que je me suis enfin résolu à mettre vos idées sur cette fièvre sous les yeux de M. Guersant. Il avait une fille de quinze ans au plus haut degré d'adynamie. J'ai dit que sa maladie était dans le ventre; il s'est moqué de moi; j'ai soutenu ma proposition. Il lui donnait du sirop de kina, des gommeux, des vésicatoires, etc.; j'ai dit que vous auriez donné le kina à haute dose, en lavement surtout. On l'a fait, elle est convalescente de l'adynamie, mais elle reste avec de graves symptômes pulmonaires; il l'a dit phtisique. Je lui ai dit que vous pensiez que cette fièvre était due à un exanthème spécial de la muqueuse intestinale et que le kina en était peut-être le spécifique, administré d'une certaine manière. J'ai défendu la cause des boutons et des plaques de toutes mes forces, et il est presque d'accord; mais il veut qu'il y ait plusieurs éruptions différentes; c'est probable, mais il en sépare qui ne le méritent pas. Quant au kina, il pense absolument comme vous, et il croit aussi que les autres toniques nuisent. — Enfin, plus j'avance et plus je crois fermement à vos premières idées sur la spécificité de cette maladie.

« Je vous donnais l'état de mes trois malades jeudi; aujourd'hui, dimanche, celui de la Charité est en pleine convalescence, celui de Broussais est *ad patres* d'avant hier soir. Les deux yeux étaient pleins de pus, rien au cerveau, les poumons sains, et dans le ventre

rien de bien manifeste jusqu'à l'iléon. Mais alors ulcères nombreux, larges, profonds, ganglions volumineux, quelques-uns en suppuration, etc. Hier, à l'hôpital Saint-Louis, avec M. J. Cloquet, nous examinâmes les intestins d'une fille de vingt-deux ans, qui avait, disait-on, un catarrhe vésical et une gastro-entérite; elle avait succombé après quatre ou cinq jours d'entérite, avait eu le dévoiement; mais l'histoire qu'on m'en fit ne me présentait rien qui approchât de la marche ordinaire de notre maladie; vous pensez combien j'étais curieux de voir si les mêmes altérations s'y trouveraient.

« Rougeur assez marquée de la muqueuse à la partie concave dans l'iléon, par portions seulement, phlogose décidée dans le gros intestin; mais point de plaques, d'ulcères, ni de groupes muqueux; quelques trous d'inflammation et des excoriations dans la vessie. Il y avait de quoi crever de rire à les voir se débattre pour qu'il y eût là gastro-entérite intense. L'inflammation terrible dont on voyait quelques restes avait tué la malade dans son premier stade, puis s'était évanouie, etc. etc. Notez qu'elle avait été saignée assez abondamment et tenue au régime antiphlogistique.

Le croup. — « Je ne trouve rien de curieux ni d'intéressant sous ce rapport dans les auteurs. J'ai parcouru les nombreux volumes du *Journal général* de la société, ou de M. Sédillot où on trouve une lettre adressée à M. Bouriot par M. Valentin, qui cite Samuel Bard (lettre à John Morgan sur l'angine suffocante, premier volume des *Transactions philosophiques*, de Philadelphie). J'ai cherché cet article; mais comme elles ne sont pas traduites, je n'ai pu déchiffrer l'anglais pour vous en rendre compte. (Voyez le 23e, 24e ou 25e volume du *Journal*

général, au commencement[1].) J'ai vu, au Val-de-Grâce, un militaire pris de la fégarite à un très haut degré; il m'a fait entendre que plusieurs de ses camarades en avaient autant. Comme il ne parle pas français, je n'ai rien pu savoir de plus. Gargarisme muriatique; touché avec le collyre de Lanfranc, il guérit. M. Guersant dit qu'elle affecte souvent les enfants. J'en ai vu plusieurs chez lui, il les touche avec l'acide hydrochlorique, et ils guérissent comme chez nous. Dans ce moment, il a deux frères pris en même temps, l'un beaucoup plus malade chez lui, et l'autre, moins, chez M. Jodelot, chirurgien du même hôpital[2]. Le sien a été touché et bientôt guéri; l'autre, traité par les sangsues et les injections détersives, est dans le même état que lors de son entrée[3]. Il commence à croire la contagion possible, Je reviens au croup. Celui dont je vous parle plus haut a été vu par M. Guersant. Le second jour, tous les symptômes du croup

[1] L'ouvrage de Samuel Bard, *Researches on the Nature, Causes, etc., of sore throat* (New York, 1771), avait cependant été traduit par F. Ruette, Paris, 1810. — Bretonneau en cite des passages dans son livre. — T.

[2] Jodelot (Jean-François-Nicolas), né à Nancy, reçu docteur en cette ville en 1791, servit dans l'armée, puis fut à Paris médecin de l'hôpital des enfants malades et de l'hôpital des orphelins. — T.

[3] On retrouvera plusieurs fois le terme de « fégarite » dans les lettres de Bretonneau et de ses élèves. Pour le médecin de Tours, en effet, la fégarite des Espagnols, la stomacace des anciens, la gangrène scorbutique des gencives, qui avaient toujours été considérées comme indépendantes de l'angine maligne et qui au fond sont des noms différents répondant à une interprétation identique, n'étaient qu'une variété d'une seule et même affection, la diphthérie buccale ou stomatite diphthéritique.

Cette manière de voir, que Bretonneau basait sur ses célèbres observations de la Légion de la Vendée (1818), a été admise jusqu'au remarquable mémoire de M. Bergeron sur « l'identité de la stomatite ulcéreuse des soldats avec la stomatite membraneuse des enfants ». Dans ce travail et dans ceux qui ont suivi (*les Stomatites*, Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales. Première partie, tome XII. — *Discours*

décidé, fausses membranes et boutons couenneux sur les amygdales et les autres parties de l'arrière-bouche; touché le matin, touché le soir, fumigé le lendemain deux fois, le troisième aussi, mort dans la nuit. Croûte épaisse sur les piliers et derrière le voile du palais, presque plus rien sur les amygdales, quelques portions de membrane dans le larynx et la trachée, beaucoup de mucus grisâtre dans les bronches, poumons tuberculeux au sommet, et l'abdomen comme je vous ai dit, etc.

« On l'a pourtant touché et fumigé, disent les élèves, et il est mort! En voici la raison, et il s'en faut bien qu'elle soit exagérée : Un remède donné, il doit guérir une maladie; la médication n'est comptée pour rien. M. Guersant voit le malade, dit : Il faut le toucher. MM. les élèves, imbus chacun de leur doctrine; le font ou ne le font pas, ou comment le font-ils? J'en ai eu un échantillon dans une fumigation qui a été faite devant M. Guersant : une cupule de la capacité de trois onces à peu près, dans laquelle une cuillerée de sel et de manganèse; on verse là-dessus de mauvais acide hydrochlo-

prononcé au Congrès international d'Hygiène, août 1891), cet auteur conteste l'existence de la stomatite diphthéritique, et reproche à Bretonneau d'avoir confondu avec elle la stomatite ulcéreuse. — Il est certain que le médecin de Tours, à qui on doit cependant la description de cette dernière affection, alla trop loin en niant son existence spéciale, et en la faisant rentrer dans le cadre de l'angine maligne; et, à ce point de vue, les critiques de M. Bergeron, appuyées sur de brillants travaux, sont d'une irréprochable justesse. Mais cependant, s'il est vrai que nombre de faits rapportés par Bretonneau peuvent être attribués à une épidémie de stomatite ulcéro-membraneuse évoluant au voisinage d'un foyer de diphthérie, — ce qui a pu expliquer l'erreur du grand praticien, — il n'est pas moins incontestable que la stomatite diphthéritique, c'est-à-dire la localisation buccale de la diphthérie, existe réellement, et qu'à ce point de vue Bretonneau ne s'est pas trompé et a pénétré avec sa sagacité ordinaire un des processus les moins connus avant lui de l'affection. — T.

rique, non pas du sulfate; il se dégage une petite fumée qu'on passe devant le nez de l'enfant assis dans le lit et incliné en arrière; puis c'est là une forte fumigation, jugez du reste. Je me suis mis en colère, j'ai juré, pesté, sermonné M. Guersant. Il est convenu de tout, qu'il faudrait agir soi-même, mais que dans un hôpital c'était difficile. Hier, il fut appelé auprès d'un enfant de vingt mois atteint du croup depuis deux jours; il voulut m'envoyer chercher, mais il avait perdu mon adresse. Il a remarqué la couenne au fond de la bouche, mais il a cru que la trachée et les bronches étaient prises; en conséquence, il s'est contenté de fumigations, très fortes, cette fois-ci. Je dois le voir ce soir avec lui. — Vous voyez que tout va comme à Tours. On ose vous accuser de paresse, il leur faudrait votre mémoire pour fixer leurs idées. M. Guersant défend maintenant votre opinion avec ardeur. M. Jodelot, à qui nous en avons touché un mot ce matin, se raidit vivement; cependant il se rendra après avoir lu le mémoire. Suivant lui, le croup peut se développer cette année de cette manière, et d'autres fois affecter une marche bien différente, etc.

« M. Lerminier a vu M. Moreau, l'a chargé de vous parler de ses phtisiques et de la fièvre. Nous avons eu une longue conférence ces jours. C'est un bon homme, il me prête des livres, il est bientôt de votre avis, mais je n'aime pas qu'on se rende sans examiner les choses. Il se joint à MM. Guersant, Husson, Jules et Hippolyte Cloquet pour me charger de vous dire bien des choses gracieuses de leur part.

« J'ai eu le malheur de dire un mot sur l'application des sangsues dans l'œil à M. J. Cloquet; il veut absolument que je lui en donne une note. »

LETTRE LII[e]

DU MÊME

« Paris, le 19 juillet 1820.

« Monsieur,

« Vous m'avez dit une fois de vous écrire longuement et souvent; vous voyez que je n'oublie pas cette permission. Dans mes lettres précédentes, je vous parlais de maladies plus ou moins intéressantes, ce qui pouvait peut-être vous amuser un peu. Mais il n'en est pas de même cette fois-ci; je ne veux vous parler que de moi ou de ce qui m'intéresse personnellement, et ce n'est pas sans répugnance que je m'y décide. Le temps et les circonstances me pressent tellement que je ne puis vous entretenir d'aucun malade qui semble vous intéresser, quoique j'en ai un bon nombre.

« Je vais donc vous dire que depuis que je suis à Paris toutes les personnes de vos connaissances ou celles que j'aye pu faire ont paru très étonnées de ce que je ne faisais pas les démarches convenables pour me faire recevoir docteur. Je leur contais ma situation malheureuse, mais je n'avais pas l'air d'attacher beaucoup de prix à ce titre; en conséquence, ils me sollicitaient pour que je fisse au moins un effort. J'avais résisté à MM. Duméril, Guersant, Lerminier, Hippolyte Cloquet, etc. Mais depuis environ un mois M. Jules Cloquet s'est mis après moi, plus fort

encore que les autres. Je suis confus de toutes les bontés dont il m'accable. Il prétend que mes études à l'hôpital de Tours seraient prises en considération, et pour cela il veut que j'adresse une pétition au Conseil de santé afin d'obtenir au moins mes inscriptions, et de subir ensuite mes examens quand il me sera possible d'en faire la dépense. Il se charge de me faire inscrire à la Faculté et de m'avertir lorsque mon tour serait venu. Ce service ne serait pas un des moindres. Nous avons parlé ce matin ensemble à M. Richerand, avec lequel il est ami, qui ne m'a pas paru mal disposé. Il m'a dit de me présenter mercredi prochain muni d'un certificat de six ans au moins d'études dans un hôpital. Comme je n'en ai que cinq, je craignais de blesser votre délicatesse en vous demandant plus; mais M. Cloquet s'est mis à rire de mon scrupule en disant que les années n'étaient que pour la forme, à cause de la loi, en sorte que celui qui les donnait ne pouvait attacher aucune importance à un plus ou moins grand nombre, mais que l'on attachait beaucoup d'importance à ce que le certificat fût bien en ordre, en toutes lettres, et le service dont on a été chargé bien circonstancié. C'est d'après ses conseils, Monsieur, que je me suis déterminé à vous demander cette pièce qui me devient indispensable pour mercredi 26 juillet. Il faudrait qu'elle fût signée de vous et de M. Leclerc, au moins, et de MM. Mignot et Gouraud, s'il était possible.

« Étant ainsi disposé, je pourrai du moins, si jamais il m'en prenait envie, me faire recevoir en peu de temps; tandis qu'autrement, et d'après la nouvelle ordonnance, cela me deviendrait tout à fait impossible. Je ne vous en dis pas plus. Vous voyez ma position et j'attends avec impatience votre réponse, craignant fort que vos occupa-

tions multipliées ne vous empêchent de vous occuper de cette affaire[1].

« Je n'entends plus parler de votre croup; n'aurai-je donc pas l'avantage de voir les médecins de Paris se disputer sur l'opinion qu'ils doivent porter de cet ouvrage? J'en ai parlé à M. Larrey, qui me prie de transmettre ses amitiés à M. Gouraud, si j'en ai l'occasion. Il dit que la croûte observée sur le vivant n'est pas la même que celle vue sur le mort !... Un de ses anciens élèves doit publier incessamment un ouvrage intéressant sur cette maladie, très commune cette année dans toute la France. Je n'ai pu savoir ce qu'il en dit de neuf ni où on trouve ses observations. Prenez garde à vous.

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« *P.-S.* Mes humbles civilités à tout le monde, s'il vous plaît (je m'entends). »

Note de J. Cloquet annexée à la lettre de Velpeau.

« Je pense, mon cher ami, que vous pouvez sans scrupule accorder à M. Velpeau la demande qu'il vous fait, la chose étant purement de forme; l'essentiel dans cette affaire consiste dans l'étendue des connaissances que pourra montrer votre protégé, qui a été, je m'en suis aperçu, éduqué à fort bonne école.

« Tout à vous; je vous embrasse bien tendrement et présente mes respects à Madame.

« J. Cloquet[2]. »

[1] Bretonneau rendit à Velpeau le service qu'il lui demandait. — T.

[2] Cloquet (Jules), fils puîné de l'ami de Bretonneau, né à Paris en 1790, mort à Paris le 24 février 1883. Familiarisé de bonne heure par son père

LETTRE LIIIe

DU MÊME

« 3 août 1820.

« Je n'entreprendrai pas de répondre à votre excessivement et supernaturellement obligeante lettre du 25 aujourd'hui, car je ne suis pas encore revenu de l'étonnement de mon âme à son égard ; et puis je suis dans une telle joie de tout ce que j'ai vu ce matin, que je crois de ma vie n'avoir été si heureux. Or, je ne puis résister au désir de vous rendre compte de ces divers événements, d'autant mieux qu'ils roulent pour la plupart essentiellement sur vous, vos opinions, vos travaux, le croup enfin ! 1° A sept heures, je sortais de la Charité pour aller aux Invalides, où, m'avait-on dit, je devais trouver quelque chose d'intéressant, lorsque M. le baron Larrey, à qui je ne songeais nullement, vient me donner

avec l'étude et la pratique du dessin, Jules Cloquet eut l'idée d'appliquer cet art à l'anatomie dans ses cours privés, et cette méthode d'enseignement alors nouvelle eut un grand succès.

D'abord prosecteur à la Faculté, fonctions qu'il exerçait au moment où il ajoutait ce post-scriptum à la lettre de Velpeau, qui lui avait été recommandé par Bretonneau, il fut élu agrégé en 1824 et obtint au concours la chaire de Clinique chirurgicale en 1831.

C'est probablement à la suite de ce concours que Bretonneau écrivit à Velpeau la lettre de condoléances que l'on trouvera plus loin, et qui débute en ces termes : « Ils vous ont préféré Jules. »

Cloquet fut en outre membre de l'Académie et de l'Institut.

Il a publié de nombreux travaux sur l'anatomie et la pathologie chirurgicale. — T.

de sa canne sur les épaules et m'adresser aussitôt une foule de questions tant sur le croup que sur les fièvres, en me disant d'abord que depuis quelques jours il avait entendu plusieurs médecins parler du croup de Tours, de la méthode du docteur Bretonneau, etc.[1]. Nous sommes entrés là-dessus dans une discussion fort vive et fort longue ; car vous savez qu'il n'est pas facile d'être concis avec lui. Enfin, après avoir passablement divagué en

[1] L'illustre chirurgien, qui avait si rapidement apprécié Velpeau, était né en 1760 à Beaudéan, près de Bagnères-de-Bigorre.

Après avoir fait quelques études médicales à Toulouse, il entra au concours dans la marine, qu'il quitta bientôt pour le service de santé de l'armée, et fut nommé en 1792 chirurgien-major des hôpitaux de l'armée du Rhin. Dès lors commença pour lui cette série d'expéditions et de travaux qui ont immortalisé son nom à l'égal des plus pures et des plus grandes gloires de la Révolution et de l'Empire, et ont fait de lui l'expression la plus haute du chirurgien d'armée, dont il résuma tous les devoirs et toutes les vertus.

Il prit part aux campagnes du Rhin, d'Espagne, d'Italie, d'Égypte, d'Ulm, d'Austerlitz, de Russie, de Saxe et de France. Son dévouement, son courage à toute épreuve, sa science chirurgicale, son esprit éminemment organisateur, le prestige et l'influence qu'il exerçait sur le soldat, le rendaient en effet partout indispensable, et, partout où il était, l'armée se sentait rassurée, et ses chefs ne l'ignoraient pas.

On lui dut la création des ambulances volantes, — innovation des plus heureuses dans la chirurgie militaire, — qu'il établit pour la première fois à l'armée du Rhin, et fut chargé d'appliquer aux quatorze armées que possédait la France, le principe des appareils inamovibles, celui des amputations primitives dans les plaies par arme à feu, et de nombreux ouvrages dans lesquels il a consigné les résultats de son immense expérience chirurgicale.

Larrey avait été chirurgien de l'empereur, était baron de l'Empire, membre de l'Institut d'Égypte, de l'Institut de France, de l'Académie de médecine, de toutes les Académies d'Europe et d'Amérique, du conseil de santé des armées, professeur au Val-de-Grâce, chirurgien en chef du Gros-Caillou et des Invalides. Il mourut en 1842.

Son fils, le baron H. Larrey, a été loin de fléchir devant le redoutable héritage du nom glorieux qui lui a été transmis, et, après avoir occupé à son tour les plus hautes charges du service de santé de l'armée, lui a également succédé à l'Institut, à l'Académie de médecine, à la Société de chirurgie, et continue à prendre une part active aux travaux de ces savantes compagnies. — T.

tous sens sur l'existence de la couenne, sur l'étiologie de la maladie, sur le topique, etc., je suis arrivé à ce résultat : de lui faire avouer que vous aviez peut-être bien raison et qu'il pourrait bien s'être trompé quelquefois sur la nature de cette maladie. Il a fini par me dire d'aller chez lui la semaine prochaine, pour voir une collection d'observations qu'il a recueillies ou qui lui ont été communiquées sur le croup, et il m'emmène à son hôpital, qui n'est certainement pas un des moins intéressants de Paris. J'y rencontre un militaire atteint de fégarite très prononcée... Voilà mon baron qui me parle de scorbut, de gangrène et autre rêverie semblable; il me dit qu'il a vu cette affection *scorbutique* régner je ne sais plus quelle année, d'une manière épidémique, quelquefois même s'étendre sur les amygdales, qui tombaient en lambeaux, et faire mourir beaucoup de gens. Vous devinez sans peine quel effet produisaient sur moi de semblables phrases ! Puis tout de suite les explications arrivent en foule et se succèdent avec rapidité : c'est la diminution, c'est la perte générale des humeurs. C'est une affection locale qui, par suite, dérange et altère toutes les fonctions de l'économie. Doucement, celle-là n'est pas trop mauvaise[1]. Je ne dis mot, et me donne bien garde de lui parler, à cette occasion, du croup ni de la fégarite, et de prononcer votre nom; car il aurait suffi de lui faire entrevoir ce que vous pensiez à cet effet, pour l'éloigner de cent lieues de ce que je veux obtenir de lui. C'est qu'il

[1] Pas trop mauvaise, en effet, puisque Larrey donnait ainsi de l'affection que Velpeau considérait comme une stomatite diphthéritique l'interprétation qui est aujourd'hui à peu près généralement acceptée : *une affection primitivement locale devenant secondairement générale.* — T.

me raconte paisiblement et le mieux possible ce qu'il a vu dans son affection *scorbutique*, le traitement qu'il a employé, de quelle manière elle se terminait, et si elle ne se compliquait pas quelquefois avec une maladie couenneuse du fond de la bouche, etc. Ensuite j'examine son homme avec soin, et je vois : face rouge, gonflée, yeux animés, mouvement fébrile, chaleur sèche à la peau, langue sale, couverte d'un enduit jaune verdâtre. Les gencives présentent un liseré très étroit d'un rouge livide, sans gonflement, qui a été couvert d'*ulcères blancs grisâtres;* du côté droit de l'intérieur de la bouche, j'observe une large plaque s'étendant depuis l'orifice du canal de Sténon jusqu'au pied du pilier antérieur du voile du palais, etc. Les ganglions simples cervicaux correspondants sont fortement gonflés. J'ai cherché à savoir le traitement employé jusqu'alors, mais impossible; il m'a lâché le mot : esprit de sel, eau salée, acide... antiscorbutique et je ne sais plus quoi. Malheureusement, son hôpital n'est accessible aux étrangers que le jeudi; cela n'empêchera pas, je l'espère, que je parvienne à savoir d'une façon plus positive ce qu'on a fait à ce malade. Celui de Broussais a été guéri avec le collyre de Lanfranc, à l'acide hydrochlorique. Adieu, monsieur Larrey.

« En arrivant, je vais à la leçon du professeur Marjolin[1] ;

[1] Marjolin (Jean-Nicolas), professeur à la Faculté, né en 1780, mort en 1850. Il avait concouru sans succès contre Dupuytren, en 1812, pour la chaire de médecine opératoire.

Il obtint plus tard la chaire de pathologie externe (1819) et fut chirurgien de l'hôpital Baujon, membre de l'Académie et médecin du roi.

Marjolin était un savant aimable et sympathique, un chirurgien habile, humain et consciencieux. Il a laissé peu de travaux, et le seul de ses écrits qui mérite d'être cité est une excellente thèse de concours sur les hernies (1812). — T.

il se trouve qu'il en était aux diverses angines. Après les avoir divisées et subdivisées à sa manière, il finit par dire un mot du croup, dont il doit parler en grand dans une de ses prochaines leçons; et, en terminant, il dit : « Le croup « paraît être une maladie spécifique trop peu connue jus« qu'à présent. J'ai entendu parler d'un travail sur ce mal « par un médecin fort distingué, dont je ne me rappelle « pas le nom, je ne sais pas s'il n'est point d'Orléans, qui « doit paraître incessamment. Ce médecin est porté à « croire que le croup commence toujours par les amyg« dales, d'après un grand nombre d'observations, et « à conclure, d'après les faits, qu'on peut constamment « guérir les malades quand l'affection n'a pas franchi le « gosier. » J'ai cherché à l'attraper pour savoir de lui qui lui avait parlé de ce médecin, et qui il était ; je n'ai pas pu y parvenir. Mais j'ai su qu'un des élèves de l'hôpital de M. Guersant lui avait parlé du croup de Tours et du topique, de sorte que je ne doute pas que ce n'était de vous qu'il voulait parler. Après cela, je m'en vais à la société de l'École, qui tient séance aujourd'hui. Il se trouve qu'on a une observation du croup par M. Saillie, de Versailles, à lire avec le rapport de M. Léveillé[1].

« Ce M. Saillie a observé un enfant très jeune qui a présenté les symptômes d'un léger catarrhe pendant quelques jours; puis on l'a laissé exposé à l'air frais, et les symptômes de catarrhe se sont aggravés à un tel point que la face est devenue *bleuâtre* et la *voix croupale*. M. le docteur ne doute pas de l'existence du croup. Il applique

[1] Léveillé, né en 1765, mort en 1829, disciple de Desault, médecin très érudit, membre de l'Académie de médecine, se livra à l'enseignement de l'Anatomie et de la Physiologie et publia de nombreux et importants travaux. — T.

trois sangsues sur chaque clavicule, qui saignent abondamment; l'enfant paraît beaucoup soulagé au bout de trois heures, mais M. Saillie n'est pas satisfait; le soulagement n'est qu'apparent, il tient à la faiblesse produite par la perte de sang; l'irritation lui semble aussi forte. En conséquence, il emploie le sulfure de potasse, et, après la première application, le malade est guéri comme par enchantement ! ! Pendant cette lecture je n'étais pas trop à mon aise, j'enrageais, j'aurais voulu être membre de la société pour un instant seulement, afin de parler à ces beaux faiseurs de croup. Mais M. Guersant me fait signe et demande la parole. Vous voilà sur la table et bientôt vous avez fait le tour du cercle, quoiqu'il soit grand. M. Guersant réfute les observations de M. Saillie, dit qu'une foule de prétendus croups ne sont que des catarrhes plus intenses ou de nature particulière, que le croup est une maladie spécifique, toujours précédée de la formation d'une fausse membrane sur les amygdales dans l'arrière-bouche, etc. Il appuie les aperçus que vous lui avez donnés de ses propres observations; mais il s'élève aussitôt, dans toute l'assemblée, un murmure, un tumulte, un bruit terrible, une véritable révolution : tout le monde parle, questionne, objecte ou combat, et personne ne s'entend; il y avait réellement pour étouffer de rire. M. le président a beau clocheter, il ne peut établir le silence. On distingue les voix de MM. Récamier[1], Fouquet, Léveillé, etc., contre vous, et celles de

[1] Récamier (Joseph-Claude), né dans le département de l'Ain en 1774, mort à Paris en 1852, était à cette époque médecin de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie, professeur à la Faculté et au collège de France. Ardemment royaliste, il refusa de prêter serment, en 1830, au nouveau gouvernement, et résigna toutes les charges qu'il occupait.

MM. Guersant, Duméril, Larrey, Husson, Marjolin, Piorry, Desgenettes, pour vous; et, par parenthèse, M. Desgenettes, président, cite en riant (c'est son habitude) un enfant qui lui a présenté la voix croupale, il y a quelques jours, dont les parents, fortement alarmés, cherchaient de tous côtés des secours en même temps qu'ils n'en trouvaient point. Lorsqu'il l'eut examiné, les symptômes parurent diminuer; il l'examina de plus près, prescrivit des adoucissants, et le lendemain il était guéri. Il conclut que ce n'était pas le croup, et il dit à M. Guersant : « Je suis des vôtres [1]. » On finit par dire généralement : « Il faut attendre ce travail, on

C'est une des figures les plus originales et les plus intéressantes de l'époque, et la hardiesse de son esprit, la fertilité de son imagination, la solidité de sa science pratique, jointes à sa haute moralité et à l'indépendance absolue de son caractère, lui font parmi ses contemporains une situation exceptionnelle que l'histoire doit aujourd'hui enregistrer. On sait que c'est à lui que sont dus l'invention du spéculum et les premiers progrès qui furent réalisés dans la chirurgie gynécologique, entre autres le traitement des fongosités utérines, l'abrasion de l'utérus et l'extirpation de l'utérus cancéreux. — Ses travaux sur le traitement du cancer par la compression sont remarquables autant par la nouveauté des vues qu'il exprime que par la puissance de son raisonnement et la force de sa dialectique.

Récamier était le proche parent de la célèbre amie de Chateaubriand. — T.

[1] Desgenettes, né à Alençon en 1762, mort à Paris en 1832.

Médecin en chef de l'armée d'Italie en 1794, professeur au Val-de-Grâce en 1796. Inspecteur général du service de santé, après 1802. Baron de l'Empire.

Fit avec Larrey et Antoine Dubois la mémorable campagne d'Égypte. On connaît le trait d'héroïsme dont il fit preuve en s'inoculant la peste, dans le dessein de rassurer l'armée.

Il prit part à la plupart des campagnes ultérieures de Napoléon Ier.

Fut un des premiers élus membres de l'Académie royale de médecine en 1820, membre de l'Institut en 1832, et la même année professeur d'Hygiène à la Faculté.

Entre autres travaux nombreux et importants, Desgenettes, qui a été un excellent écrivain, a laissé des notes pour servir à l'histoire médicale de l'armée d'Italie (1797) et à l'histoire de l'armée d'Orient (1802). — T.

« pourra l'examiner et le juger avec connaissance de « cause. »

« Mais tenez-vous bien, mon très cher maître, heurtez le plus doucement que vous pourrez les opinions reçues; insistez sur l'identité et sur la différence de la couenne buccale et de la concrétion laryngienne de l'angine maligne; sur la différence de cette couenne d'avec les autres concrétions morbifiques: le charbon de la face, l'affection vraiment gangréneuse de la bouche, etc. Quel trouble, grand Dieu, vous allez introduire dans la Médecine ! Ah ! ma foi, voilà une lettre de vous qui m'arrive; j'avais pourtant une autre révolution plus forte à vous raconter. Elle est arrivée à l'occasion d'une thèse soutenue aujourd'hui, à l'école, sur la non existence des fièvres essentielles ; mais ce sera pour une autre fois, d'ailleurs celle-là est plus plaisante qu'intéressante.

« Je me porte très bien.

« Le certificat est dans les formes, il ne lui manque qu'une *apostille* de la mairie. Du reste, je n'ai pu le présenter qu'hier, et on n'a pu examiner aucune demande à cause de l'ordonnance concernant la réorganisation des études médicales, dont le conseil a été obligé de s'occuper[1]. En conséquence, remis à huit jours. M. le comte Chaptal peut tout pour moi; il est le seul peut-être qui puisse m'obtenir une place dans un hôpital ou ailleurs, la table et le logement seulement pour commencer. Mon bon Jules Cloquet et M. Guersant s'en sont déjà occupés pour l'hôpital Saint-Louis. M. Cloquet demande pourquoi

[1] Il s'agit sans doute de l'ordonnance royale du 5 juillet 1820, qui prescrivait que les étudiants soient pourvus des titres de bachelier ès lettres et de bachelier ès sciences. — T.

vous ne lui écrivez pas. Ses vésicatoires, que font-ils? Ce pauvre M. Husson désire vos tubes, il n'a pu en faire faire. »

LETTRE LIVe

DU MÊME

« 14 août 1820.

« Deux raisons principales, Monsieur, m'empêchaient de vous écrire aussitôt que je l'eusse voulu, à cause des nombreuses choses que j'ai à vous dire. La première, c'est que je voulais savoir la décision du conseil à l'égard de ma demande, afin de vous la transmettre; toujours d'autres occupations les détournent et j'attends encore. La deuxième, c'est que votre lettre, qui devait m'arriver, contient sans doute bien des articles auxquels j'aurais voulu répondre avant tout. Mais j'ai pensé que vous aviez la foire, à Tours, et qu'il devait vous être impossible d'écrire, peut-être même de me lire; ce qui fait que j'aurais tardé jusqu'à la fin de ce trouble, sans un incident heureux qui vient de m'arriver hier par l'organe de M. Jules Cloquet. Vous ne vous faites pas d'idée du tourment qu'il s'est donné pour moi depuis que je lui ai fait voir votre lettre du 26 juillet. Enfin, pour tout dire dans un mot, il est parvenu à m'accrocher une chambre et une *espèce de manière de vivre* à l'hôpital Saint-Louis,

où j'irai le 22 août, à titre de remplaçant provisoire, s'il ne survient pas d'accident jusque-là.

« Je reviens un peu sur cette lettre : après l'avoir lue, relue, tournée et relue cent fois, je n'ai jamais pu comprendre les motifs qui avaient pu déterminer tant et de si grandes preuves de faveur et de bienveillance, et surtout le bienfait qu'elle m'annonce[1]. Longtemps j'ai cru que c'était un rêve agréable qui venait repaître mon imagination. Je ne pouvais en croire mes yeux; des louanges, des encouragements, des promesses de protections, etc. Tout cela se conçoit encore; mais ce qui ne se conçoit pas, c'est de l'argent donné à qui on est loin d'en devoir. J'ai cherché depuis, de tous côtés, des expressions pour rendre les sentiments de reconnaissance dont mon cœur est accablé, et je n'en ai trouvé nulle part, de sorte que je suis obligé de me taire et même de vous prier encore d'intercéder pour moi auprès de MM. Leclerc et Mignot. Quant au résultat de tout cela, le voici : c'est qu'étant nourri et logé pour rien, je peux rester ici *ad vitam æternam*, et qu'à la fin de tout, s'il ne peut me venir de petit salaire de nulle part, je suis résolu de solliciter mille francs auprès des personnes obligeantes qui voudront bien me les prêter, à condition de les rendre après mon établissement. Cette somme sera, je pense, suffisante pour satisfaire aux frais de ma réception, en y joignant

[1] Malgré les dures privations que subissait Velpeau, ses ressources commençaient à s'épuiser, et son retour en Touraine s'imposait avant qu'il eût pu subir ses épreuves de doctorat.

C'est alors que Bretonneau, d'accord avec les docteurs Leclerc et Mignot, eut la bienfaisante pensée de lui envoyer une somme d'argent pour qu'il pût continuer ses études encore quelque temps. Cette généreuse action honore autant le maître qui la conçut que l'élève qui avait su s'en rendre digne. — T.

votre bienfait. Ce parti n'est pas avantageux, je le sais parfaitement bien; je le réserve aussi pour le dernier. Pourtant, il me semble encore meilleur que celui de me rendre comme je suis parti, à présent surtout que j'ai vu le cas que l'on fait des officiers de santé, et l'avilissement auquel ils sont voués pour l'avenir, quelques connaissances qu'ils aient.

« Mon petit Jules me promet merveilles; il m'assure qu'il aura mes vivres et mon logement pour moi, là, absolument pour moi, qu'il m'attachera à ses consultations, qu'il me procurera quelques malades, etc... Mais, malgré que je sente parfaitement toute l'étendue de sa bienveillance, je n'en crains pas moins que plusieurs de ces promesses ne s'effectuent point. D'un autre côté, l'hôpital est, comme vous le savez, situé hors la ville; en outre, il faudra que j'y reste jusqu'à neuf ou dix heures le matin, à cause du service; de plus il faudra que j'aie l'air de négliger volontairement tous les autres hôpitaux, afin de plaire aux chefs de celui-là. Ce sont des petits contretemps qui m'embarrassent et me déplaisent.

« Car ce qui m'attache dans la capitale, sous le rapport de l'instruction, c'est le service de tous les hôpitaux ensemble, et celui de l'Hôtel-Dieu et de la Charité en particulier. Or, d'après mes arrangements, il sera impossible, à peu près, que je suive aucun de ces établissements. A cet égard, ma douleur est profonde quand je pense à la fièvre entéro-mésentérique, et j'y pense souvent; elle mérite l'attention d'hommes plus savants, je la voudrais suivre dans tous ses détails, et la surprendre dans quelques points encore trop obscurs à mon avis; pour cela, il me faudrait une autre position. Ce qui aggrave mes maux et m'empêche de me pourvoir ici

comme tant d'autres, c'est que j'ai deux ans de trop; cela me met hors de tous les concours. Il vient de s'en faire un pour une réception gratuite de docteur, instituée par feu M. Cabanis, qui m'a joliment vexé : ils n'étaient que deux concurrents, très médiocres ; mais il fallait être élève de l'École pratique. Pour être admis à ceux qui auront lieu pour l'internat au mois de novembre, il ne faut avoir que vingt-quatre ans, puis avoir été un an externe. Voilà pourtant, que je crois, la seule place qui me convienne, à l'Hôtel-Dieu surtout, pour les recherches que je voudrais faire. Ils ont six cents francs, et deux ans me suffiraient : ils peuvent y rester quatre. Nonobstant l'âge, c'est d'une difficulté extrême; il faut de grandes protections, et je m'exprime difficilement et suis très facile à intimider. Cependant je les ai tâtés, les internes, et, dans les concours que j'ai vus, tous m'ont paru assez faibles.

« Tout le monde ici me dit que M. Chaptal peut aplanir toutes ces difficultés, s'il le veut, ou me placer avantageusement ailleurs : MM. Duméril, Guersant, Lerminier, M. le baron Larrey, avec lequel je suis intime, et qui veut me présenter lui-même au comte Chaptal, lorsqu'il sera de retour, enfin tous ces conseils, qui me semblent n'avoir que mes intérêts pour but, m'engagent à vous prier de vouloir bien lui en dire ce que vous en croirez convenable, et d'avoir la complaisance de me faire part de ce que vous penserez de ce qu'il peut ou de ce qu'il veut à mon égard. M. J. Cloquet, qui doit vous écrire ces jours-ci pour que vous lui parliez relativement à sa place de chirurgien à l'hôpital Saint-Louis, me dit qu'il est extrêmement obligeant, mais qu'il le faut solliciter souvent et fortement, parce que ses nombreuses occupa-

tions l'engourdissent, ou plutôt font qu'il oublie aisément. Quel bonheur pour moi, si j'avais le droit de me livrer à toutes les recherches qui me flatteraient, dans un vaste hôpital comme il s'en trouve ici, et où les maladies ne sont vues, en général, que très superficiellement !...

Croup. — « Je suis allé trouver M. Marjolin, il s'était effectivement trompé. Il voulait dire de Tours, c'était de M. Bertono, Bertolleau, dont il voulait parler; ils estropient tous votre nom. Je l'ai remis sur la voie autant que j'ai pu, et il est allé faire sa leçon ; là il vous a donné beaucoup d'éloges, par anticipation. Il a cité des cas où il croyait se rappeler en effet que la maladie commençait comme vous l'annonciez ; il a fini par dire qu'il ne s'étendrait pas davantage sur ce mal, en attendant qu'il pût se procurer votre travail, en engageant sept à huit cents auditeurs, qui l'écoutaient, à le lire sitôt qu'il serait paru. Ainsi, vous voyez que vous êtes déjà répandu dans le monde médical, et que votre nom se rattache tout de suite à celui du croup. Il m'a appris aussi qu'en 1814 il avait régné à Paris une angine maligne épidémique, et il a décrit trait pour trait le mal de Tours ; l'infortunée Joséphine de Beauharnais [1] en a été victime et une foule d'autres, parmi lesquels M. Terro, ou quelque chose comme ça, administrateur des hôpitaux, qui gagna le mal en allant visiter ces établissements, car la maladie était contagieuse.

« M. Larrey semble avoir vu bien des cas intéressants; il est quelquefois d'accord avec vous, d'autres fois il en diffère, et en résumé c'est qu'il n'a pas vu le croup véritable sous cette dénomination. Il veut, d'après un avis de

[1] L'impératrice Joséphine mourut, en effet, d'une angine diphthéritique le 29 mai 1814, à la Malmaison, après six jours de maladie.

Sœmering, que le croup soit une inflammation intense de la muqueuse aérienne où va se distribuer l'artère bronchique exclusivement.

« Cette membrane s'épaissit par le développement et le déplissement de ses vaisseaux et se couvre quelquefois d'une pellicule membranéiforme qui s'organise et s'identifie promptement avec la mère membrane.

« Mais que la maladie qui s'accompagne de ces concrétions membranéiformes si épaisses n'est point le croup proprement dit, mais bien une autre maladie, de sorte qu'il fait à peu près la même différence que vous entre le croup vrai et les autres maux qui lui ressemblent en apparence, à l'exception qu'il appelle croup ce que vous nommez probablement catarrhe et qu'il ne donne point de nom à celui qui vous occupe spécialement ; à cet effet, il me force de vous envoyer le rapport de la société philomatique sur un mémoire qu'il présenta dans le temps sur ce mal. Tout ceci n'est que d'un intérêt très secondaire, mais on s'y prend comme l'on peut pour obtenir des hommes ce que l'on en veut. Au milieu de ce galimatias, j'y ai trouvé autre chose : c'est que très certainement il a vu la même maladie que vous traitez en ce moment à Tours, en Italie, vers l'année 1794 ou 1795, comme l'atteste un passage de ses campagnes militaires. Lisez de la page 80 à 90 des trois premiers volumes, et vous trouverez en gros la description du mal des gencives porté à un haut degré ; de plus, il m'assure, d'après la description que je lui en ai faite, et d'après l'état de son militaire, que c'était absolument cela ; mais que par politique il n'a pas dit qu'il était mort un grand nombre de malheureux qui en avaient été atteints, et qu'ils périssaient comme étranglés dans l'espace de quatre ou cinq jours, qu'ils

exhalaient une odeur insupportable par la bouche, et le reste. Du reste, il m'a avoué que n'étant point médecin, et d'ailleurs les circonstances environnantes étant contraires, il n'avait fait aucune autopsie; c'est lui-même qui me fait prendre cette note sous ses yeux afin que je vous l'envoie. Je crois qu'il veut obtenir une citation dans votre ouvrage. Quoi qu'il en soit, je trouve ce passage fort intéressant en ce qu'il tend à prouver que l'affection des gencives s'y joint assez souvent, surtout quand il est épidémique ou contagieux ; mais, je le répète, tenez-vous bien, ils sont tous sur la défensive, même sur l'offensive, s'il est besoin. J'ai vu M. Petit, sa fièvre à la main. Aussitôt que j'aurai reçu votre lettre, je m'acquitterai d'elle : de la cataracte, du rétrécisssement de l'urètre, de la blennorrhagie. »

LETTRE LV[e]

DU MÊME

« 24 août 1820.

« Qu'est-ce que c'est, Monsieur ? Le *Constitutionnel* me fait bien peur ce matin ; il parle d'un incendie qui a peut-être détruit tout un quartier de la ville de Tours ?

« J'ai reçu votre lettre de par M. Joubert, que je suis allé voir. Je ne doutais pas que vous ne fussiez extrême-

ment tracassé par les malades et autres affaires, mais vous m'aviez dit que votre lettre était prête ; il me semblait qu'elle n'avait qu'à partir, c'est pourquoi je l'attendais et la désire encore bien vivement, car vous me devez, s'il vous plaît, furieusement de détails sur le croup et les ampoules surtout, qui sont attendues avec quelque impatience. Car je les ai promises pour vous dans le temps. M[me] de Puységur vient à Paris, me dites-vous, et elle désire me voir. Vous m'obligeriez beaucoup de me la faire rencontrer, si surtout elle m'apporte une de vos lettres.

« Je ne vous écris qu'un mot à la hâte, puisque M. Joubert ou un autre Tourangeau vont me servir pour vous en faire passer un cahier. Fallait-il encore que votre sensibilité vienne ajouter à vos embarras ? En vérité, M. Leclerc devrait bien prendre en considération la conjoncture présente, et ne pas aller si souvent à la campagne. Qu'y fait-il ou qu'y a-t-il à faire ? Je me permettrai de lui en glisser un mot en plaisantant ; car j'ai peur qu'on ne murmure après vous. Votre travail est promis depuis si longtemps, qu'on a droit de l'attendre sous peu. Je suis à l'hôpital Saint-Louis, remplaçant un élève de seconde classe, sous M. Richerand et, par contre-coup, sous M. J. Cloquet. J'ai la chambre et on me nourrit en secret, pour ainsi dire, par la voix de M. Jules. Ce n'est pas trop plaisant, mais qu'y faire? mille fois trop heureux encore de l'avoir. Ma demande à l'école n'est pas encore expédiée: ils me promettent tous leur faveur, mais il faut que la commission d'instruction publique décide avant ; j'y ai adressé une pétition hier, et je n'espère guère avoir la réponse définitive qu'à la fin du mois prochain. Les membres du conseil me disent qu'ils pensent

que j'aurais toutes mes inscriptions en les payant, et que trois ou quatre mois ensuite suffiraient pour passer mes examens. Si on parvient à m'employer à Paris, ce ne sera plus le temps qui me chagrinera; déjà j'y peux vivre; c'était l'objet indispensable, et je ne désespère pas que les faveurs de tant d'hommes réunies n'arrivent peut-être à me procurer quelque emploi lucratif. J'écris à M. Mignot et à M. Leclerc. Mille fois merci de votre petit conseil. J'aurais écrit à M. le docteur, mais à M. Mignot j'hésitais. Cet homme a vraiment de bonnes qualités; il m'a toujours traité avec une grandeur d'âme remarquable, et assurément je n'ai jamais remarqué chez lui d'aussi mauvais sentiments qu'on lui en suppose, sous aucun rapport. Je l'ai toujours vu porté à faire le bien. Pour moi, j'ai des preuves de son enthousiasme à mon égard. Et quelle autre faut-il que cette dernière partie d'un si respectable *trio?...* J'apprends que l'incendie de Tours n'était rien. M. Cloquet vous a écrit, il m'a remis une brochure que je vous enverrai par les occasions qui se présentent.

« La note des sangsues est imprimée. Ils me l'ont chippée, elle est dans le numéro de juillet de leur journal; il doit m'en venir quelques feuilles, je vous en ferai passer une pour que vous me disiez si j'ai menti, car j'ai fait de mémoire. Vous n'y verrez pas tout à fait ce que j'ai dit, parce que les épreuves n'ont pas, ce me semble, été corrigées; encore moins ce que j'aurais voulu dire, parce que je ne voulais pas qu'on m'imprime : il eût fallu mieux traiter le sujet, mais je n'y tiens pas. Seulement le titre qu'on m'y donne ne me plaît pas [1]. Si elle tombe dans les mains

[1] *Mémoire sur l'emploi des sangsues à la face interne des paupières contre les opthalmies aiguës.* (*Journ. de médec. chirurg. et de pharmacie.* Juillet 1820.)

de quelques connaisseurs, on me croira présomptueux. Je serai bien content de voir Mme Chastenet de Puységur. »

LETTRE LVIe

DU MÊME

« Août 1820.

« Ah! Monsieur, combien votre lettre m'a restauré l'âme ! Comme je l'ai dévorée ! Il me semblait que j'étais à Tours; en la lisant, je croyais voir tous nos malades et les objets dont vous me parlez. Une inspiration divine vous a fait venir au-devant de tous mes désirs en me donnant la fin de l'histoire de Liger, Clarté et de la Rousseau, que je n'avais pas osé vous demander, craignant de vous ennuyer. Je vous en remercie mille fois. Mais j'apprends en même temps, et je m'en étais douté, que vous aviez été et que vous êtes encore malade. Je ne sais pourquoi la nature a établi pour loi presque constante que la peine suivrait de près le plaisir. Je sais bien que ma recommandation ne servira à rien en vous engageant à vous ménager davantage. L'humanité pourtant, ainsi que la philologie, pour lesquelles vous avez tant de propension, devraient l'emporter sur votre philosophie. Je ne vous en parle plus, parce que vous riez déjà.

« *Histoire du malheureux Salmon.* — Léger accès de

fièvre le 28 avril. Le 29 au matin, rémission presque complète, mais langue blanche au centre, rouge sur les bords, etc.; il se lève et va prendre du chocolat, bien que je l'eusse averti; fièvre plus forte le soir que la veille. Jusqu'au cinquième, tous les matins, espèce de rémission incomplète; le sixième, diarrhée, borborygmes, abattement moral, idées lugubres, aucune douleur, un peu de toux et d'expuition, χρωια très prononcé (deux ou trois fois le jour de la crème de riz, eau de riz). Pas de changement jusqu'au neuvième; trois ou quatre selles dans les vingt-quatre heures; la nuit fut un peu plus agitée. Je fis part de mes craintes aux parents et on appela M. Husson. Aucune substance alimentaire, de l'eau de riz pour boisson et un demi-lavement du même liquide. La dixième nuit plus agitée, délire; le onzième, délire plus fort la nuit; le jour, tourmenté par des idées religieuses; on fait venir un prêtre. Le pouls a toujours été mou et fréquent; quinze sangsues à l'anus le soir; délire intense la nuit. Douzième, même état, assez calme dans le jour; la nuit comme la précédente. Treizième, inquiétude plus prononcée, les crachats sont marbrés et difficilement expulsés à cause de leur viscosité, le son de voix particulier existe; en pressant les flancs on produit une légère douleur : quinze sangsues qui coulent jusqu'au quatorzième jour à une heure après-midi. La nuit un peu moins agitée, mais faiblesse extrême, pouls petit et dépressible, tendance à la syncope, envie de vomir au moindre mouvement (ne semble-t-il pas mourir de faim et de perte des matériaux de la vie?). Dans la nuit délire furieux. Le quinzième jour, yeux hagards; le délire continue, beaucoup de toux, la langue se sèche à la pointe et se réhumecte alternativement; le soir, potion éthérée

et sirop de pavots pour combattre, disait-on, les symptômes cérébraux, vésicatoires aux deux jambes; la nuit, délire plus fort encore.

« Le seizième, délire très fort, carphologie, dents et lèvres fuligineuses. On appelle M. Fouquet en consultation. Je plaide pour le kina et une diète moins sévère. C'était assez son avis; mais, je vous l'ai dit déjà, M. Husson est un Broussais fieffé, il permet seulement un peu de bouillon de poulet coupé. Dix-septième, plus mal; délire continuel, furieux (le dévoiement est cessé depuis cinq jours) : douze sangsues au cou, vésicatoires aux cuisses.

« Le dix-huitième, pouls faible, vermiculaire, face hippocratique, yeux renversés sous la paupière supérieure, sueur partielle. M. Husson dit ouvertement que c'est un homme mort, qu'il n'y a plus d'espoir. En conséquence, il me permet de lui administrer le kina; deux lavements sont gardés, et l'infusion d'une once avalée; un peu plus vivant le soir.

« Le dix-neuvième il vivait encore, il était mieux; pouls plus fort, mieux général; il reconnaît les personnes, le délire est modéré : un lavement, une infusion.

« Le vingtième, mieux étonnant; jusqu'à midi pas de délire; il demande à manger et parle de sa convalescence : lavement, infusion. On veut y joindre une potion : forte infusion de polygala de Virginie, extrait sec de kina, éther xxx gouttes. J'objecte, mais inutilement : « Puisque le kina l'a sauvé, on ne peut lui donner de « trop forts stimulants, qui favoriseront en même temps « l'expectoration. » Redoublement le soir, délire la nuit.

« Le vingt et unième au matin, vomit l'infusion et la potion; beaucoup plus mal que la veille; langue sèche.

Je demande qu'on ne donne qu'un lavement; mais potion, infusion, tout est donné : même état tout le jour.

« Le vingt-deuxième au matin, yeux hagards, renversés, ne peut plus rien prendre, soubresauts continuels des tendons et des muscles de la face, langue sèche et noire. Je veux donner un lavement, on ne le permet pas. Sinapismes aux pieds; à midi, sueur générale, copieuse, d'expression; à cinq heures, râle commençant; à sept heures, il cesse d'exister !!!

« Je n'ai pu trouver personne qui ait voulu faire l'autopsie; trois fois j'ai mis le scalpel à la main et trois fois il m'est échappé. Je ne me croyais pas si lâche !!! vous concevez l'importance que j'y attachais. Mais concevez-vous l'insouciance de M. Husson? Et tous les médecins de Paris sont de même, à très peu d'exceptions près. Quoi qu'il en soit, je suis aussi intimement convaincu qu'il est possible de l'être, d'après l'analogie des symptômes, que les mêmes altérations que nous avons observées tant de fois existaient chez M. Salmon, et je pense bien que vous n'en doutez pas non plus. Dans l'historique, je ne décris que les symptômes les plus saillants pour être moins long, sachant d'ailleurs que vous suppléerez facilement au reste; et puis c'est assez de dire que tous les accidents des fièvres muqueuse, adynamique et ataxique au plus haut degré ont successivement tourmenté le malade jusqu'à la fâcheuse catastrophe. Je ne me permettrai qu'une seule réflexion, vous laissant le soin du reste : c'est que le malade serait guéri si on eût administré le kina plus tôt, et que même à l'époque où on l'a donné, il pouvait encore triompher, si l'administration eût été méthodique; je trouve que le vingtième jour est une preuve surprenante de son extrême utilité dans ces cas.

Toutes les fièvres décrites sous les noms de muqueuse, bilieuse, ataxique, adynamique, gastro-entérite, traitées ici comme telles, ne sont autre chose que la fièvre entéro-mésentérique à différents degrés d'intensité. J'en ai vu à l'Hôtel-Dieu, à la Charité, à l'hospice de clinique interne, à Saint-Louis et au Val-de-Grâce; partout mêmes symptômes, même appareil de phénomènes, et partout il en meurt, moins cependant, je pense, chez M. Broussais qu'ailleurs; en général, elle est moins grave que chez nous, — mais nous sommes au printemps.

« Monsieur, ils ont tous vu les altérations pathologiques qui s'y développent, mais chacun les interprète à sa manière et pas un ne semble approcher du vrai. — Un jeune homme de vingt-deux ans arrive à la Charité accompagné du cortège de symptômes qui suivent toujours cette affection : depuis quinze jours, fièvre, coliques, diarrhée, etc.; le lendemain ataxie complète : lavement émollient, sangsues à l'anus, boissons délayantes. La nuit suivante, le délire devient furieux; on est obligé d'attacher le patient. Le dix-septième au matin, yeux fixes, ouverts, immobiles; le malade paraît insensible, ne répond à aucune question; la face est extrêmement rouge : polygala serpentaire, éther, sinapismes, etc. « Le kina est un stimulant trop fixe, il faut des diffusibles à cause du cerveau » (c'est M. Hipp. Cloquet qui parle). Le soir on applique vingt sangsues au cou. Le dix-huitième jour, le malade parle, est plus calme, en un mot paraît mieux; la langue est humide, mais excessivement rouge, saignante; les stimulants sont continués, tout s'aggrave, et mort le vingtième.

« M. Fouquet dit : « C'est dans le cerveau que nous « allons trouver le mal et dans le ventre. » On commence

donc par le crâne : tout était dans l'état que vous avez vu tant de fois, mais ils le trouvèrent très malade et furent presque tentés de s'en tenir là ; enfin on ouvrit le ventre : ganglions très gros, violets, intestins violets, livides par plaques à l'extérieur ; dans l'intérieur, boutons, plaques, ulcères, muqueuse de couleur vineuse, etc., au plus haut degré, comme chez celui pour lequel vous me reprochez mon pyrrhonisme à l'égard du kina. Moi, qui étais dans l'amphithéâtre, par conséquent assez éloigné, je les distinguais très bien. Je devais donc m'attendre à ce que ces désorganisations fussent attentivement examinées par ceux qui en étaient très près ; mais non, M. Fouquet y jette un coup d'œil en disant : « Oui, c'est évidemment « enflammé, mais voyez comme la membrane est bour- « souflée et cette couleur livide des adynamies, » puis tous se sauvèrent. Ma foi, je n'y pus pas tenir, je sautai dans l'enceinte, pris le scalpel de l'élève interne, ouvris la plus grande partie de l'iléon et lui fis baiser les boutons, les plaques et les ulcères en lui disant : « C'est cela qu'il faut « examiner et non pas cette rougeur qui n'est qu'acciden- « telle. » Le pauvre diable fut un peu étonné de voir ces énormes plaques, mais il n'en continua pas moins à nettoyer ses mains et ne parut pas en penser plus long. Admirez, Monsieur, s'il vous plaît, la sagacité de pareils observateurs et leur utilité pour les progrès de la science !

« — Voulez-vous voir M. Broussais ? Dans sa leçon sur le cancer, il se trouve qu'on lui avait apporté les intestins d'un homme mort d'une entérite chronique, dans lesquels il y avait un grand nombre de larges ulcères évidemment produits par l'exfoliation de la muqueuse dans les points qu'avaient autrefois occupés les plaques. Ces

ulcères étaient profonds, à bords durs et relevés, comme vous savez. Eh bien, croirez-vous que pour lui ce sont là des cancers ou des ulcères cancéreux, et que, suivant lui, tous les cancers du pylore, de la matrice, etc., n'arrivent pas autrement ? donc les cancers des muqueuses sont toujours produits par une subinflammation de ces membranes. Il était rayonnant de joie d'avoir rencontré un cas semblable pour convaincre ses auditeurs de l'excellence de sa doctrine, et, en effet, tous vous gobent ça le mieux du monde.

« A Saint-Louis, le fameux Lugol, dont je ne vous parlerai que le moins possible, car il me fait pitié avec son envie de se faire un nom au détriment de toutes les vérités connues, m'a paru plus ignorant encore que tous les autres sur la nature de ces fièvres. Un individu qui avait été traité par lui, dans l'idée d'un embarras gastrique, par les évacuants, puis de la diarrhée par les astringents, a fini par succomber après un long traitement aussi embrouillé qu'irraisonnable. A l'autopsie, légère phlogose de l'intestin grêle avec plaques, boutons et quelques ulcères; le fond de l'estomac était aussi un peu rouge et la muqueuse ulcérée; il a été impossible de fixer un instant son attention sur les altérations intestinales; tous les accidents étaient pour lui le résultat de la phlogose de l'estomac et du cerveau, qui était, ma foi, très sain; mais n'importe, le malade avait eu le délire et quelque autre symptôme encéphalique, c'en était assez.

« — Cette fièvre me paraît bien singulière et de plus en plus spécifique; elle a l'air de se moquer de la médecine et de tous ses moyens de guérir quand ça lui fait plaisir, et de tuer quand il lui plaît. J'ai pris en même temps et au même degré, c'est-à-dire des malades de vingt et quelques années, au dixième jour, avec tous les symp-

tômes que nous attribuons à la deuxième série : deux à l'Hôtel-Dieu traités à la manière de Broussais, mais moins méthodiquement; deux au Val-de-Grâce, traités à la Broussais dans les règles; et deux à la Charité, traités par les vomitifs et les stimulants légers. Eh bien, aujourd'hui, sixième jour de ce traitement, les six malades sont mieux et à peu près au même degré; ne trouvez-vous pas cela un peu bizarre? Depuis quatre jours la scène a changé. A présent, dixième jour, trois de ces malades sont convalescents, mais les trois autres sont très mal. Chose singulière, il y a un convalescent dans chaque hôpital! Des trois restant, celui de la Charité est le plus mal; il est probable qu'il mourra sous quelques jours : notez que l'organe respiratoire est vivement affecté chez lui et qu'un des poumons semble être totalement hépatisé. Le traitement a été un mélange de stimulants diffusibles, aromatiques, et les excitants externes. Les deux autres sont à peu près au même degré; il reste encore un peu d'espoir, mais ils courent bien des risques. Ils étaient forts, jeunes et robustes; on les a saignés abondamment et tenus à une diète sévère. J'attends les résultats. Je vous cite ces malades pour que vous voyiez que cette maladie se comporte à Paris comme à Tours. Elle n'y règne pas avec autant d'intensité et néanmoins elle fait encore beaucoup de victimes. Il ne se passe guère de jours que je ne voie quelque autopsie de ces malheureux. J'ai vu, avant-hier, 27 mai, qu'elle donnait des coups de botte aux malades de M. Broussais comme aux nôtres. Un militaire qui avait eu une gastro-entérite très intense, qu'on avait saigné et resaigné, semblait aller beaucoup mieux après un mois de maladie environ, lorsque tout à coup des douleurs abdominales très vives

se manifestèrent, accompagnées de vomissement et de tension des parois du ventre comme chez le Bouvier. Je dis à M. Damiron[1], médecin de cet hôpital, qui me dit connaître M. Gouraud, et à qui je dois l'avantage de pouvoir suivre les visites médicales du Val-de-Grâce, qu'il était probable que si cet individu succombait on trouverait une perforation intestinale. Ils n'en crurent pas moins tous à une belle péritonite par transmission d'inflammation de la muqueuse à la séreuse. En conséquence, cent vingt sangsues sur le ventre dans l'espace de deux jours. Mais la botte ne fit pas grâce, et l'animal mourut le troisième : phlogose générale de la tunique péritonéale, peu de fluide épanché, parce que l'ouverture, qui était du diamètre d'une pièce de dix sous, avait contracté de légères adhérences avec la partie postérieure de la vessie. Ils voulurent douter encore que cette altération eût déterminé la maladie dernière; ils pensaient que cette dernière ne s'était opérée qu'au moment des vomissements produits par la péritonite, et devait être considérée comme effet et non comme cause. Enfin ils finirent par l'admettre pour cause. Dans l'iléon, larges ulcères avec destruction de la muqueuse, boutons et le reste, mais ayant l'air d'être déjà modifiés; l'ouverture se trouvait au milieu d'une large plaque ulcérée en approchant du cæcum. Vous pensez que tous ces messieurs phlegmasificateurs triomphent dans ces cas. Si l'on avait l'audace de n'être pas de leur avis, il ne faudrait plus penser à la médecine, de sorte que je suis obligé de jouer

[1] Médecin du Val-de-Grâce. Il est l'auteur d'un mémoire sur la variole, dans lequel il adoptait la cautérisation préconisée par Bretonneau. Né en 1785, mort en 1832. — T.

un assez triste rôle avec ces gens-là pour en tirer quelque chose.

« Ce matin, 31 mai, on a autopsié, à la Charité, un individu qui était convalescent d'une entéro-mésentérite, lorsqu'une péripneumonie a remis le malade au lit pour n'en plus sortir. La diarrhée a continué, le poumon gauche totalement hépatisé, couenneux entre les plèvres, etc., la muqueuse de l'intestin grêle légèrement phlogosée dans le jéjunum et une partie de l'iléum; dans ce dernier on voyait les plaques affaissées, guéries, dont la place était marquée par une couleur livide et la destruction des valvules. Dans le cæcum et le côlon ascendant, il y avait une pluie de taches noires verdâtres, qui étaient évidemment la place qu'avaient occupée les boutons dans l'état aigu de la fièvre. Ces boutons et ces plaques semblent s'être terminées par résolution... La fin du rectum était très rouge et même excoriée, elle pouvait expliquer pourquoi la diarrhée avait persisté. M. Lerminier, à qui appartenait ce malade, que je croyais savant sur cette matière, et qui avait bien connu la maladie, m'a furieusement étonné lorsque je l'ai vu faire ouvrir deux pouces de l'iléon, y regarder avec une lunette, éloigné de six pieds; et comme il n'a pas vu de plaques, de retourner au poumon, de sorte que, pendant qu'avec un des internes nous avons examiné le tube digestif dans toute son étendue, mon homme s'est éclipsé et je ne l'ai pas revu. Voyez maintenant si vous pourrez tirer quelque chose de pareils gens[1] ! Néanmoins il me charge de vous

[1] On voit avec quelle plume alerte et quelle mordante et précise observation Velpeau trace le tableau des amphithéâtres de Paris et esquisse la silhouette des chefs du service hospitalier. « Suum cuique, » aucun n'est épargné. Il faut dire que la confusion qui existait à cette époque dans les

faire ses compliments en attendant qu'il vous puisse écrire lui-même. Pour moi, j'y perds courage et, dorénavant, je veux me borner à les observer sans leur parler de ce que je pense; et puis, avec ces hommes de Paris, je ne suis pas à mon aise; il faut que je prenne le langage de chacun, avec les jeunes gens surtout, qui avalent tout ce qu'on leur dit sans le mâcher, dans l'école qu'ils suivent. Ainsi, avec les uns, je suis obligé de demander des renseignements sur les fièvres bilieuse, adynamique, ataxique, etc.; avec d'autres, sur la gastro-entérite compliquée d'adynamie; avec d'autres, enfin, sur la fièvre entéro-mésentérique. Tous les élèves des différentes sectes conviennent bien y voir les mêmes altérations; mais, comme leurs maîtres, ils les interprètent chacun à leur manière et se moquent sérieusement les uns des autres. Il n'y a pas à résister, M. tel l'a dit. Je cours d'un hôpital dans l'autre et je vois partout la même chose. Je vais quelquefois, dans le même jour, à l'Hôtel-Dieu, au Val-de-Grâce, à la Charité et à l'hôpital des enfants, et partout j'en vois quelques-uns morts ou vifs, et M. Guersant, qui me plaisante à ce sujet, me dit que je suis à la piste des fièvres entéro-mésentériques, que j'en ai une sur le nez qui me la fait voir partout.

« *Du croup.* — Après quelques considérations métaphysiques sur les maladies pestilentielles[1] :

esprits même les plus distingués au sujet des fièvres et l'insouciance avec laquelle on pratiquait journellement devant lui les autopsies étaient bien faites pour étonner cet esprit si profondément sagace et élevé à l'exacte et sévère école expérimentale de Bretonneau. — T.

[1] Velpeau passe ici sans transition à un passage de Marc-Aurèle Séverin relatif aux angines, que lui a demandé Bretonneau pour la rédaction de l'historique de son étude sur la diphthérite. — T.

« Unam ex tot omnibus commemorabo potissimam,
« quæ dicta est nobis ἀγχόνη λοιμώδης, *tonsillæ* pestilentes,
« ab aliis vero nostris aut *strangulatorius faucium affectus,*
« aut *carbunculus pestilens,* aut *laqueus gutturis;* a ple-
« risque *passio anginosa* barbare, et inscite : quibusdam
« aut *ulcus syriacum* cum Aretæo, *aut tonsillæ pestilentes,*
« cum Aëtio Amideno. Posset vero, siquidem insolentiam
« et diritatem hujus vitii spectes, nominari Dei vindicis
« ira, flagellum augescentis emerito mortalitatis, sacra
« lues, dirum supplicium, furiale venenum, Persephones
« gladius, Charontis vectura, limbus exsaturatus, et aliis
« ejus modi notis notari. . . . .

« Tertio enim, *in l. de veteri medicina,* monuit, *oportere*
« *de arte tradere vulgo nota,* γνωστὰ λέγειν τοῖσιν δημότῃσιν :
« quod et alibi solenne, ac frequens, summi dictatoris
« præceptum ego spectans, in hac mea, *de pestilente, ac*
« *strangulante pueros abscessu,* disputatione servabo.

. . . .

« *Primum* historia mali cum circumstantiis omnibus
« accurate descripta, qua monstratur, et ab anno 1618,
« erupisse insuetum inter nostras gentes affectum, qui
« homines, potissime pueros, extincto vel præcluso
« spiritu, novissime interimeret. . . . .

. . . .

« Morbo huic τὸ θεῖον, quod Hippocrates primus adstruxit,
« nos divinum dicere consuevimus, esse nemo dubitavit
« ad hanc diem; sive quod Dei provisoris vindiciis im-
« missus, ut initio præfati fuimus, sive quod aëre com-
« municetur, sive quod occultæ sit naturæ : quæ tres
« effatus divini sunt interpretationes medicorum commu-
« nes. Nimirum hunc, An. Christi supra MDCXIIX in
« nostram gentem ingressum, antecessit boum annua lues;

« qua mirum in modum strangulati concidebant. Cum « enim primum homines incessit iniqua lues, demirati « satis non sunt tam medici, quam naturæ interpretes « omnes, immanem tum afficiendi, tum conficiendi, « modum. Exstant de hac re propria et peculiaria Aretæi « Cappadocis monumenta; quæ, quoniam brevia, com-« pendiosa, luculenta, accommodata, rata, et gravitatem, « et majestatem Hippocratis referunt omnia, præstiterit « semel integra, quam concisa sæpius, ac disjecta pro-« duci : tum ut antiqua morbi idea, quantum hodierna « coëat, perspici possit; tum ut suo quasi πρωτοτύπῳ, et « exemplari norma, ad exercitationem hanc omnem « parato, nobis liceat uti. Interim autem audieris sum-« mum virum quasi vices nostras loquentem, c. 9. l. 1. « *de causis, et signis morborum*, in hunc modum ver-« sione Junii Pauli Crassi; *Ulcera tonsillis fiunt aliqua « mitia, familiaria, non lædentia : aliqua aliena, pesti-« fera, necantia.* . . . .
« *Pestifera sunt lata, cava, pinguia*, etc. etc. . . .

. . . .

« *At si in pectus per arteriam id malum invadat, illo « eodem die strangulat.* . . . .

. . . .

« *Puellis quoque usque ad menstruæ purgationsis tem-« pora hæc vitia usitata sunt. Regio Ægypti horum affe-« ctuum plane fœcunda est : aër enim spirando siccus « adducitur; varios præterea cibos suggerit. Radices « enim, herbæ, atque olera, ibi large proveniunt, et « acria semina, et potio crassa, utpote Nili aqua. Sibi « vero Ægyptii ex hordeo et ex floribus, scilicet vinaceis, « potiones acres conficiunt. Syria quoque maxime illa, « quæ Cœle, i. e. cava nominatur, hujusmodi morbis pro-*

« *creat, unde Ægyptia, et Syriaca ulcera id genus appel-*
« *lant.* . . . .
. . . .
« (*At si in pectus per arteriam id malum.*). . . . .
« Pulmo enim et cor neque talem odoris fœditatem,
« neque ulcera, neque saniosos humores, sustinent. Hæc
« ab Aretæo reddita causa mortiferæ destillationis. Cui
« tamen adversantur experimenta, quod pulmo quidem
« vomicas et tubercula diuturna, et usque etiam ulcera
« sustineat, perstante vita hominis ad decades annorum
« etiam una plures : cor vero, ut ostendimus *hoc eodem*
« *opere*, vitia pleraque, hoc est, tubercula, scliromata,
« ulcera, concrementa multigena et horrenda, patitur;
« quanquam autem ejus facti multiplicis plenam et satis-
« facientem ibidem exposuerimus rationem, nihilominus
« placet magis ea ratio. . . . .
. . . .
« (*Pallida s. livida facies*) Vitio præcordiis incumbente,
« a pulmone præsertim, qui de proxima vicinia, qualis
« ipse est, tales et genis refundit colores [1]; etc. »

« Quant au traitement, il passe en revue tous ceux qui ont été employés avant lui. On y retrouve saignée générale, sangsues, émétique, purgatifs, vésicatoires, sinapismes, etc.

« J'ai feuilleté Marc-Aurèle deux fois, et je n'ai pu y trouver d'autre article que celui d'où je tire ces notes, qui eût du rapport avec votre objet. Je vous envoie ce petit extrait qui ne vous servira sans doute à rien, puisqu'il ne dit rien qu'Arétée n'ait beaucoup mieux fait

[1] Severino (M. Aur.). *Loco citato.*

sentir que lui. Quoi qu'il en soit, si vous y trouvez quelque chose d'utile, je peux vous copier l'article entier, vous n'avez qu'à parler. J'ai vu dans Cœlius Auratio et n'y ai rien trouvé digne de vous être transmis. J'ai aussi vu l'article de M. Desgenettes, que vous citait M. Gouraud; mais il ne dit rien du tout qui se rapporte au croup, ni même au mal de gencives des militaires vendéens. La note de Broussais renferme tout son mémoire; d'ailleurs vous pourrez le voir. Pour Ghisi, impossible de l'avoir; je vous avais dit que M. Duméril pensait pouvoir se le procurer à la Faculté, mais personne ne le possède. J'ai aussi mis M. Guersant en quête, il n'a pu le trouver nulle part; de manière qu'il semble ne pas résider à Paris, ce M. Ghisi. Il ne reste donc plus qu'une ressource, celle de le faire venir d'Italie. Ce sera bien long, et les libraires n'ont pas l'air d'être fort amateurs de ces sortes de commissions. Il faudrait donc, si vous le voulez, me le dire tout de suite, afin de ne pas perdre de temps. Plusieurs ouvrages le citent, mais je crois que leurs auteurs n'ont pas eu la curiosité de le lire. — J'ai montré vos dernières observations à M. Duméril, qui dit que cela paraît être d'une grande importance et qu'il ne conçoit pas pourquoi vous ne vous dépêchez pas de publier ce travail plus promptement, afin d'appeler l'attention des praticiens sur cette fâcheuse maladie; il dit que ce ne sera qu'après sa publication que vous pourrez le perfectionner s'il y manque quelque chose, parce que l'on ne manquera pas de faire mille observations que vous mettrez à profit.

« Quant à lui, il ne trouve rien de choquant dans vos idées; du reste, il y a longtemps qu'il n'a vu de croup. C'est M. Guersant qui est peut-être le plus praticien

d'entre les médecins de la capitale, quoiqu'il ait aussi ses petites manies théoriques; de sorte, en vérité, Monsieur, que je serais tenté de croire que vous êtes le seul médecin, dans toute l'acception du mot, qu'il y ait au monde. Il n'est pas trop content de vous. Vous l'avez tancé un peu trop fort cette fois. Aussi maintenant est-il tout à fait rendu. Quant à votre opinion et à vos idées, il les partage entièrement. Il conçoit très bien tout ce que vous lui avez dit; mais son doute lui paraît assez raisonnable, et il veut, avant de l'abandonner, que votre ouvrage ait paru pour voir si l'observation des autres praticiens, qui se trouvent à même de voir cette affection, s'accordera avec la vôtre; il veut, dis-je, savoir si partout et dans toutes les circonstances le croup contagieux et sporadique, car il ne doute plus que celui de Tours ne soit contagieux, suit la même marche et se développe de la même manière que celui que vous décrivez; ce qui, comme vous pensez bien, ne peut être prouvé pour tout le monde qu'après un certain laps de temps. Jusqu'à présent, tous les cas qui se sont présentés à lui sont en faveur de votre manière de voir; ils sont au nombre de cinq, mais il les trouve peu concluants; c'est pourquoi il voudrait avoir quelque observation plus positive avant de vous écrire. Tous ses enfants étaient malades, plus ou moins, avant d'avoir le croup. Le premier était un phtisique très avancé; il n'a eu le croup que lorsque, chez un individu sain d'ailleurs, il n'aurait déjà plus été temps d'y remédier. Il y avait bien couenne dans toute l'arrière-bouche; il fut touché et fumigé quelques heures avant de mourir. Un autre s'est trouvé dans le même cas, il a encore pu voir les concrétions au fond de la bouche; ensuite deux petites filles chez lesquelles il a vu les taches sur les

amygdales avec voix croupale, mais sans fièvre ni symptômes généraux, ce qui l'étonne beaucoup, ont été touchées et guéries. Plusieurs bouches malades ont aussi été guéries de la même manière; il m'en a montré une, il y a quelques jours, chez laquelle on voyait des lambeaux auprès des molaires, qui est guérie. Enfin le cinquième croupé a été vu vingt-quatre heures avant sa mort. On a vu les amygdales, les piliers, la luette et toute l'arrière-bouche encroûtés de fausses membranes. On a touché et fumigé, et j'ai assisté à l'autopsie. Les amygdales et toutes les parties touchées par l'acide étaient nettoyées mais très rouges ou plutôt d'un rouge violacé; les lacunes des amygdales renfermaient néanmoins encore des portions de fausses membranes. La face postérieure du voile du palais en était tapissée. Un tuyau remplissait le pharynx et la trachée; arrivée aux bronches, la concrétion devenait diffluente, etc. Cet enfant fort jeune était malade depuis longtemps, sans qu'on sache trop ce qu'il avait eu; car, pour le dire en passant, ils ne savent presque jamais l'histoire antérieure de leurs malades. Vous voyez que tout cela n'est pas capable de faire varier votre sentiment.

« J'oubliais de vous dire que j'ai vu, au Val-de-Grâce, un militaire affecté d'ulcération couenneuse au fond de la bouche. M. Damiron m'a dit en avoir eu plusieurs cette année avec l'affection des gencives; faut-il l'en croire ? ils guérissent à l'aide de gargarismes hydrochloriques et d'attouchements avec le collyre de Lanfranc. Celui que j'ai vu était dans l'hôpital depuis cinq semaines, ses gencives n'étaient plus malades; l'avaient-elles été? on touchait le fond de la bouche depuis un mois. J'ai dit que j'étais persuadé que l'acide hydrochlorique réussirait

mieux, que je l'avais vu employer avec avantage en pareille occurrence, sans parler du croup, car tout serait perdu. Après trois applications il n'y avait plus rien, si ce n'est ce prolongement de la gencive sur la dernière molaire que vous avez remarqué si souvent. C'en était assez pour moi, et si d'autres ont guéri par leurs moyens, on peut, ce me semble, en faire honneur à l'acide mis dans les gargarismes et non au collyre de Lanfranc.

« M. Petit à la fièvre n'est point M. Petit le caustique; le premier est médecin de l'Hôtel-Dieu et ne jouit pas d'un fameux crédit; j'espère cependant aller le voir bientôt ainsi que sa fièvre. L'autre est celui qui a écrit quelques articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

« M. Guersant dit qu'il croit avoir vu de ces plaques sur des individus sains; il penserait qu'elles tiennent à une disposition anatomique; au moins les rencontre-t-il fréquemment chez les enfants.

« Son croupé de ce matin en avait beaucoup, mais il avait de la diarrhée; un autre enfant mort dans l'atonie, sans adynamie, nous a présenté un exanthème bien marqué. Cette fièvre me tourmente on ne peut plus. Broussais fait des miracles dans les inflammations bien prononcées. Ménagez moins les sangsues.

« Je vous quitte à regret; je vous en ai pourtant assez dit, je pense, néanmoins j'y reviendrai.

« Votre reconnaissant élève. »

LETTRE LVIIe

DU MÊME

« 1820.

A M. Bretonneau pour Messieurs les étudiants en médecine et en pharmacie de l'hôpital général de Tours[1].

. . . .

« Ce que je vois ici me fait sentir le prix des avantages que présentent les hôpitaux de province à ceux qui veulent se donner la peine de travailler; car réellement il est fort difficile dans la capitale d'apprendre autre chose que des théories, à moins d'être interne quelque part. Oh! alors, les avantages sont immenses : les internes de 1re classe sont logés, nourris, et ils ont six cents francs de pension. Ils sont obligés de diriger le service médico-chirurgical pendant l'intervalle des visites. Ils coupent, tranchent, réduisent les fractures, etc., et traitent les malades selon leurs caprices, en suivant les préceptes du maître cependant; de sorte que celui-ci ne s'occupe, pour ainsi dire, que des opérations sérieuses. Vous voyez que ceux-là ont bien les moyens de s'instruire, tandis que ceux qui ne sont attachés à aucun service ne peuvent entrer à l'hôpital qu'à l'heure des visites; ils n'ont pas le droit d'interroger un malade, le plus souvent même ils

[1] Fragment de lettre.

ne peuvent pas le voir, à cause de la foule qui se précipite toujours autour des lits. Quant à la chimie, la physique, l'histoire naturelle, la botanique, etc., on a toutes les commodités désirables. On vit ici pour ce que l'on veut, comme l'on veut; rien ne paraît ridicule, on trouve des exemples de tout.

« J'ai vu Mlle Rous..., qui ne m'a pas paru connaître ce nom; elle m'a dit aussi qu'elle ignorait encore le mariage de son cousin. Moi, je dis à monsieur son frère, afin qu'il lui redise si bon lui semble, qu'elle n'est pas là dans un établissement convenable à l'obtention de son bonheur; il m'a semblé qu'elle manquait de quelque chose dans cette maison; du reste, c'est dommage, elle ressemble beaucoup à son petit Rous..., et par conséquent c'est une bonne petite personne. J'ai vu aussi M. Amédée, qui se porte très bien et qui se plairait, je crois, autant à Tours qu'à Paris. Je prie M. Remond d'avoir la complaisance de me rappeler au souvenir de sa parente, et de présenter l'hommage de mon respect à M. et Mme Parmentier. Je vous prierais aussi de me donner des nouvelles de ce pauvre Moreau, et comment s'est terminé la maladie de son beau-père, et des nouvelles aussi des curiosités qui arrivent dans l'hôpital. Adieu.

« Votre ami.

« *P.-S.* Mon adresse est : rue du Foin, maison des Abeilles, n° 19. — Je n'ai vu ni Merg., ni Durand; j'ai rencontré le grand Lavergne et M. Fouquet le lendemain de mon arrivée. »

LETTRE LVIII[e]

DU MÊME

« Août 1820.

« Lorsque M[lle] Henriette m'a remis vos chères notes, j'attendais encore quelques jours pour vous écrire à cause d'un typhus dont je voulais vous donner l'histoire. Elle m'a fait bien grand plaisir, cette pauvre demoiselle; j'avais besoin de quelqu'un de Tours pour me donner une foule de petits détails. Elle m'a dit aussi que M[me] X... avait été dangereusement malade. Mon Dieu, ayez-en donc bien soin de cette chère dame; il me semble qu'elle ne se donne pas suffisamment de distractions, qu'elle cherche trop la solitude. Cette vie n'est pas en rapport avec les besoins moraux de son âge.

« Le croup règne donc encore? J'attends avec impatience ce que vous voudrez bien m'en dire. Vous avez enfin trouvé *Ghisi*. J'en suis extrêmement content, mais que dit-il ce *Ghisi?*

« M. Tonnelé[1] est rendu, m'avez-vous dit; tant mieux! qu'ils se rendent tous, vous en serez plus fort contre ceux de Paris, qui ne seront pas moins opiniâtres. Vous me demandez la fin de mes observations, elle ne sera pas longue. Le petit croup de M. Guersant a suc-

[1] Médecin à Tours, père du docteur Tonnelé, qui fut directeur de l'École de médecine (1841).

combé, comme je vous l'annonçais, le jour même où je le vis. L'autopsie n'a pas été faite à cause des parents; il faudrait que vous fussiez là pour leur apprendre à sacrifier un peu d'intérêt mal entendu à l'avantage de se pouvoir convaincre de la vérité par l'observation des faits. M. Guersant commence à se convaincre de vos idées, non plus par ce que vous lui en avez dit, mais, ce qui vaut beaucoup mieux, par ses propres observations. Depuis ce dernier enfant, il a été appelé auprès d'un autre qui lui offrait la plupart des symptômes du croup, à tel point, m'a-t-il dit, qu'autrefois il n'aurait pas balancé à le traiter comme tel et par la méthode perturbatrice.

Enfin, lui ayant observé le gosier, dans lequel il n'y avait rien du tout, et se rappelant ce que vous lui aviez dit du croup *sine materia*, il s'est contenté de quelques sangsues appliquées au cou et d'eau de guimauve pour tout médicament. L'enfant est parfaitement guéri après quelques jours de ce traitement, et je ne doute plus maintenant, me dit-il, d'avoir pris un grand nombre de fois de telles affections pour de vrais croups, que je guérissais en effet; mais voilà l'explication de nos miracles. M. Duméril en a parlé à M. Royer-Collard; impossible de lui faire entendre raison. Ce n'est pas étonnant, il a écrit sur le croup et jamais il n'en a vu, le pauvre sire[1];

[1] Royer-Collard (Antoine-Anastase), né en 1768 à Sompuis (Marne), mort à Paris en 1825. Médecin en chef de la maison d'aliénés de Charenton, inspecteur général de l'Université, professeur de médecine légale à la Faculté (1817), puis professeur de pathologie mentale (1819), membre de l'Académie de médecine, il a occupé de grandes positions, mais a laissé peu de travaux qui méritent d'être signalés. Velpeau dit qu'il écrivit sur le croup sans en avoir jamais vu. — Ce ne fut pas, en effet, un praticien, il exerçait trop de fonctions officielles pour cela. Il avait fait partie, en 1802, de la commission d'examen des mémoires envoyés au concours sur le croup, et avait été rapporteur de cette

enfin, quoi qu'il en soit et qu'ils en puissent dire, vous voyez que tout s'accorde ici pour confirmer votre opinion sur le mal.

« Mon malade de la Charité est à peu près guéri, celle de l'Hôtel-Dieu a fini par aller beaucoup mieux; le jour que j'ai reçu vos notes, elle était très bien; mais depuis ce temps j'ai aussi été malade, et il a fallu que je reste au lit cinq jours. Cette interruption a gâté toutes mes affaires; de sorte que le 3 juillet je suis allé pour la voir et l'on m'a dit qu'elle était morte. Je ne sais qu'en croire; j'ai déjà inutilement cherché des renseignements plus positifs, et je veux encore voir s'il ne me serait pas possible de savoir au juste ce qu'elle est devenue. Cette fièvre diminue beaucoup dans les hôpitaux de Paris, sans être rare cependant. Je viens de voir encore une de ses victimes : un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans est apporté dans les salles de M. Lerminier, dans un état très avancé de la maladie; on dit vaguement huit jours, moi je suis sûr qu'il y en avait au moins quinze; d'ailleurs, voyez-le plutôt : face terreuse, plombée, yeux caves, pommettes enfoncées, toute la peau sèche et terreuse, plus de tissu adipeux, délire tranquille, continuel, stupeur, langue humide sur les bords, sèche, noire, râpeuse, encroûtée au centre, dents et lèvres fuligineuses, respiration lente et faible, expectoration marbrée, diarrhée très fluide, etc., carphologie, symptômes ataxiques faibles. Je n'ai jamais pu faire entendre à M. Lerminier que c'était la même fièvre; il en revenait toujours aux symptômes cérébraux.

commission (*Rapport à son Excellence le Ministre de l'intérieur sur les ouvrages envoyés au concours sur le croup*. Paris, 1812). Il était le frère du grand homme d'État, et le père d'Hippolyte Royer-Collard. — T.

On lui a administré des infusions de kina, de polygala, du camphre, des vésicatoires, des sinapismes, etc. Il est survenu une parotide très volumineuse à droite, et ce malheureux a encore prolongé son existence une dizaine de jours. A l'ouverture, on est vite allé au cerveau, qui n'a rien présenté de particulier; ensuite on est descendu dans la poitrine : encore rien là, si ce n'est la muqueuse bronchique un peu rouge, vous m'entendez, ce rouge violet. Donc voilà une fièvre adynamique essentielle.

« Mais, Messieurs, les intestins? — Bah! que voulez-vous qu'il y ait? quelquefois des ulcères, mais c'est un effet de la fièvre.

« On les ouvre enfin, et on les trouve couverts de plaques et d'ulcères depuis le jéjunum jusqu'au côlon descendant. M. Lerminier, pendant ce temps, était à causer avec quelque autre; il est venu jeter un coup d'œil : « Ah! oui, voilà des ulcères; » puis il s'est en allé. « Nous en causerons, » m'a-t-il dit en courant.

« Mais que diable voulez-vous faire avec ces gens-là? Pour moi j'y perds patience et ne veux plus rien dire. D'ailleurs, je suis ici pour apprendre et non pour raconter. Et pourtant on ne peut s'empêcher de voir, avec une espèce d'indignation, tant d'hommes célèbres se débattre, pour ainsi dire, à qui s'engagera dans l'absurde.

« J'arrive de la société de l'École, où l'un d'eux, M. Récamier, présente gravement un côlon qui offre une perforation à la suite, dit-il, d'une maladie chronique du bas-ventre, et cette perforation, selon lui, s'est effectuée du péritoine vers la muqueuse. D'après le rapport de mes yeux, elle est en tout semblable à celles que nous avons vues à Tours. Et aussitôt en voilà une foule qui se lèvent et disent : « Cela est particulier, que les perforations de

« l'intestin soient si fréquentes dans une foule de mala-« dies. » M. Husson dit : « Moi, j'en ai eu deux ou « trois depuis un mois, une surtout la semaine dernière, « chez une malade qui, convalescente d'une fièvre putride, « s'est donné une indigestion, et chez laquelle la mu-« queuse était enlevée comme avec un emporte-pièce. » Un autre dit : « J'en ai presque toutes les semaines. » Un troisième dépose dans les cabinets de l'École une portion de côlon garni de nos gros boutons encore crus. M. Duméril dit : « C'est l'étiologie de ces différentes « altérations qu'il faudrait établir. »

« Vous voyez qu'ils ont le nez dessus, mais ils n'y verront pas clair. Le principe de leur imagination les éloigne de plus de cent lieues. Ils vous décriront une perforation, une plaque, un ulcère, un bouton, etc., comme autant de maladies différentes. Mais ne craignez pas qu'ils aillent placer là la cause des fièvres essentielles; il faut convenir qu'avec des contagionnistes semblables, Broussais pourrait bien triompher, quoiqu'il prenne lui-même une fausse route; car, je vous le demande, y a-t-il un seul de leurs principes capable de résister à la moindre des objections? En vérité, la médecine suit la marche de notre gouvernement, elle s'enfonce dans l'arbitraire; et si quelqu'un ne prend pitié d'elle, Dieu sait ce qu'elle deviendra! O Molière! Molière! où es-tu?...

« Je vous disais l'autre fois que le typhus ne pourrait bien être autre chose que l'entéro-mésentérite avec quelques modifications dans les symptômes. Eh bien! je persiste. Lisez, si vous en avez le loisir, de Hildenbrand, qui passe pour un modèle, et Hernandez, et si vous y pouvez trouver autre chose d'un peu clair que la fièvre en question, je vous dirai, moi, ce que j'ai vu ici depuis quelque temps: trois

typhiques. Premier jour, rien autre chose que ce que nous voyons toujours, c'est-à-dire invasion par brisement des forces, mal de tête, frissons irréguliers, bouche pâteuse, langue rouge à la pointe, puis borborygmes et le dévoiement. Ensuite il survient du délire et de la stupeur, alors c'est le typhus; surtout prenez-y bien garde, s'il arrive à cette époque une éruption de petites taches rouges sur toute la surface du corps. Ceux dont je vous parle n'ont rien laissé à désirer sous ce rapport; deux ont été très simplement, et la maladie s'est terminée le vingtième jour. On a employé le régime antiphlogistique, quelques sangsues sur le ventre et des vésicatoires aux jambes. Le troisième a été beaucoup plus malade, et j'ai cru un instant qu'il éclaircirait la question. La face était fortement colorée, le délire continuel, la langue très rouge à la pointe, et sur les bords rousse, sèche et râpeuse au centre; les selles fréquentes, le ventre douloureux, et l'éruption couvrait le tronc; il a vomi, a eu des sangsues, des vésicatoires, des sinapismes, de l'infusion de kina, du polygala, et le vingt-troisième jour il entrait en convalescence ! Je ne vois rien là qui ne s'observe dans l'entéro-mésentérite; mais n'a-t-on pas dit un millier de fois qu'il y avait des pétéchies dans la fièvre putride. J'ignore si tous les typhus ressemblent à celui-là; mais, certes, s'il en est le prototype, je suis plus porté à croire que jamais que cette maladie n'est qu'une espèce, qu'un membre enfin, séparé mal à propos du tout auquel il appartient; il en manque, je le répète, le point capital : l'autopsie. Puis on ne peut pas raisonnablement tirer de conclusions générales d'un fait particulier. Mais, de l'aveu même des médecins dogmatiques, on rencontre quelquefois des ulcères et des plaques; donc quelquefois c'est

l'entéro-mésentérite, etc. Méfiez-vous, Monsieur, de leurs *quelquefois*, de leurs *souvent* et de toutes leurs propositions vaguement établies.

« J'aurais bien voulu aussi vous parler de plusieurs autres maladies; car, comme je suis presque entièrement absorbé par celle-là, je dois furieusement vous ennuyer, si vous n'êtes pas dans des dispositions semblables. Ainsi j'ai à vous dire un mot de cette affection des gencives avec carie des alvéoles, puis de la blépharoblennorrhée des enfants, et enfin de la cataracte; il faut aussi, avant tout, un petit mot sur vos ampoules : qu'elles sont jolies, fines et délicates! mais je ne conçois pas comment vous les tirez[1]. Je les ai présentées à M. Husson; à leur vue il a été saisi d'admiration, il a voulu que je lui fasse voir comment vous faisiez pour en tirer d'aussi fines. Pour cela, je suis allé au bureau du vaccin, nous avons travaillé de notre mieux, et notre mieux est très mal; mais il suffit pour leur faire comprendre votre manière.

J'ai donc été à même de les voir en action, les fameux vaccinateurs parisiens. Soyez étonné si la vaccine ne paraît pas préserver tous les individus à qui on l'applique. Pour vacciner de bras à bras, ils prennent le vaccin au neuvième jour, avec la lancette à vaccin. On prend une gouttelette de vaccin sur un bouton, puis on fait de suite quatre piqûres sans remettre la lancette en contact avec de nouveau vaccin. Jusque-là passe encore. Mais pour le recueillir ils le prennent au dixième jour généralement. Ils le recueillent, le conservent et l'envoient dans les départements dans des tubes dont

[1] Ampoules de verre que fabriquait lui-même Bretonneau pour recueillir le vaccin. — T.

voici à peu près la forme et le volume, et ils appellent cela des ampoules capillaires ! puis ils paraissent surpris de recevoir tous les jours des lettres qui leur annoncent que leur vaccin n'a rien produit. Pour le coup je leur ai dit ma pensée tout entière; j'étais fier, j'avais votre lettre imprimée à la main. Ce pauvre M. Husson était tout confus, il vous portait aux cieux; toutes vos idées l'ont singulièrement frappé. Il en conçoit toute la force; il a de suite envoyé chez son faiseur d'ampoules avec un modèle afin d'en avoir de semblables. Le recueillir au septième jour, ils n'en obtiendront jamais de quoi remplir leurs gros tubes, cela est vrai; mais avec les ampoules capillaires vous en aurez un aussi grand nombre au septième jour qu'au dixième, avec leurs maussades appareils. Or, comparez les propriétés contagieuses du virus maintenant et vous verrez les avantages. D'accord, d'accord. M. Husson est enchanté, il vous loue et vous superloue. Mais une difficulté l'embarrasse, et j'avoue qu'elle me paraît très grande, si elle n'est pas même insurmontable. Il s'agit de graver l'importance de ces procédés dans l'esprit des personnes à qui ils envoient leur vaccin, et ils en font une dépense énorme : deux cent quatre-vingts demandes par mois généralement. Or, dans leurs gros tubes, la plupart n'en trouvent pas suffisamment pour vacciner un sujet; que diront-ils quand on leur enverra un cheveu? et la manière de l'employer, comment la leur faire entendre ? Enfin M. Husson est désespéré de sa vaccine; il craint, avec raison, qu'on ne la compromette tellement, qu'elle finisse par perdre la confiance qu'elle mérite si justement. En attendant, il va cependant tâcher de mettre vos bons avis à profit, et vos ampoules sont autant de moyens précieux pour lui; il ne

voulait pas croire d'abord qu'elles étaient creuses, il a fallu que j'en remplisse d'encre devant lui pour le convaincre. Quel physicien !

« L'affection gangreneuse des gencives ne paraît pas très rare, M. Guersant en a vu beaucoup. J'ai pu en voir trois exemples dans son hôpital. Ils n'ont pas d'idées fixes sur le mode de développement ni sur l'étiologie de cette affection. Ils se demandent si la maladie commence par les gencives ou par la mâchoire elle-même; ils seraient portés à croire l'un et l'autre comme possibles, mais ils ne les observent jamais au premier degré. Ce n'est qu'au moment où le mal envahit la joue qu'ils s'en occupent, et alors ils l'appellent le charbon. Un de ceux que j'ai vus était mort d'une autre maladie; l'affection gingivale était encore peu avancée, on l'a disséquée avec soin, et voilà ce qu'elle a présenté : c'était du côté droit de la mâchoire supérieure; la gencive était décollée du bord alvéolaire, d'une couleur rousse noirâtre; son tissu ramolli répandait une odeur insupportable, et un fluide séreux putride rendait les surfaces correspondantes de la gencive et de la mâchoire humides et glissantes. La membrane de l'intérieur de l'alvéole, ainsi que celle du canal dentaire, examinées avec soin, ont offert la même altération, de sorte que les moyens d'union des parties molles avec les parties dures étaient entièrement détruits par la maladie. Les dents et les alvéoles étaient d'un rouge tirant sur le brun, lisses, séparées de toutes parties vivantes, et comme nécrosées. Un des élèves dit avoir vu les parties osseuses ramollies, tandis que la gencive n'était que très peu malade. Le second malade, mort aussi, a présenté absolument les mêmes altérations avec quelque chose de plus; la muqueuse correspondante de la joue commençait

à reprendre, et la portion malade était aussi réduite au putrilage noirâtre infect. Le troisième malade n'est pas mort. C'est un enfant de six ans, assez bien constitué, d'ailleurs; son histoire date de loin. Je ne l'ai vu qu'au degré nommé charbon. D'après ce que m'en a dit M. Guersant, le mal a commencé comme chez les précédents, et il est parvenu à l'état d'un enfant, — je ne sais si vous vous le rappellerez, — qui est mort l'an passé au n° 20, salle 4, qui fut touché avec l'acide nitrique. Alors ils l'ont cautérisé en traversant la partie morte avec un fer rouge, à plusieurs reprises, et touchant ensuite avec quelque acide. Le kina, les antiscorbutiques à l'intérieur. — Le mal s'est arrêté, sans renoncer à sa proie pourtant; car le petit malade en est à sa troisième rechute, et son ulcère, maintenant, offre l'aspect d'un *Noli me tangere*. — M. Guersant pense que cette maladie commence quelquefois par la membrane interne des joues, puis s'étend jusqu'aux gencives; que d'autres fois c'est l'inverse, et qu'enfin les os peuvent aussi être primitivement affectés. Choisissez !

« Mes plus humbles respects autant que possible à tous.

« Votre très humble et obéissant serviteur.

« *P.-S.* Nélia n'a pas gagné de docilité, m'a-t-on dit, à la campagne. »

LETTRE LIXe

DU MÊME[1]

« 31 août 1820.

« En somme, l'extraction présente, à ce qu'il paraît, comme une exception rare le manque d'ophtalmie parmi les accidents consécutifs ; elle est plus délicate à exécuter que l'abaissement considéré suivant la méthode banale, plus douloureuse, exige plus de soins avant, pendant, après. Peut-être a-t-elle moins souvent pour suite la cataracte membraneuse. Celle-là n'est pas suivie d'inflammation ; dans le cinquième des cas, elle peut être perfectionnée, peut n'être pas douloureuse, ne réclame presque aucun soin minutieux, et ordinairement les malades sont guéris le huitième ou le quinzième jour, tandis que par celle-ci, tant bien qu'ils aillent, la cure n'est parfaite qu'après vingt jours et plus souvent un mois.

« On dit que les cataractes laiteuses, fluides, molles, pierreuses, adhérentes, membraneuses, doivent être opérées par extraction exclusivement ; le crystallin déplacé irrite sans cela les parties avec lesquelles il est en contact ; il agit comme un corps étranger, il ne faut pas l'enfoncer dans le corps vitré, on détruirait l'artère centrale de la rétine, et puis dans ce lieu il ne s'absorberait pas. L'irritation produite pendant l'opération provoque

[1] Il manque le début de cette lettre. — T.

une plus grande sécrétion d'humeur aqueuse qui distend alors la sclérotique ; de là les ophtalmies internes si fréquentes et la perte de la vue dans un assez grand nombre de cas. Enfin la cataracte membraneuse est bien plus commune après la dépression qu'après l'extraction (Marjolin). Quelques-unes de ces objections ne sont-elles pas fondées ? les faits répondent négativement à plusieurs ; cherchez-en pour répondre au reste.

Caustique dans le canal de l'urètre. — « Cette méthode, renouvelée de Hunter par Home, modifiée chez nous et employée par Petit, semble avoir bien peu de partisans. D'après M. Dupuytren, le mécanisme du rétrécissement du canal de l'urètre n'est pas bien connu. Il dit qu'ils ne sont presque jamais dus au boursouflement de la muqueuse, mais presque toujours le résultat de son ulcération.

« Depuis plus d'un demi-siècle, on a généralement nié cette ulcération et pourtant elle lui paraît très fréquente. Pourquoi ne s'ulcérerait-elle pas là comme ailleurs, quand elle est longtemps enflammée ?

« Il l'a vue nombre de fois ulcérée largement dans plusieurs points à la fois. Il pense alors que le rétrécissement s'opère de cette manière : lorsque l'ulcère commence à déterger, ses bords se rapprochent, comme ils le font pour les mêmes maux qui se cicatrisent sur la peau. Or, à mesure que la cicatrice s'avance, la muqueuse cède, diminue le diamètre du canal qu'elle tapisse, et il s'effectue un rétrécissement d'autant plus considérable que la perte de substance produite par l'ulcération était plus considérable ; il dit en avoir vu un si grand nombre dans le même canal de l'urètre, qu'il présentait alternativement des renflements et des étranglements, de telle

manière qu'il avait l'aspect d'un cylindre de toile lié en plusieurs endroits de son étendue ; or, quand on se propose de détruire ces rétrécissements, on a tort de vouloir dissiper des fongosités, puisqu'elles n'existent pas ; le but où on doit tendre est de détruire les cicatrices vicieuses pour en procurer de plus avantageuses aux fonctions de l'organe malade. Pour ce faire, on devrait porter sur la cicatrice le caustique approprié, jusqu'à ce qu'on reforme une ulcération analogue à la première, ensuite introduire dans l'urètre des bougies, ou mieux encore des sondes de gomme élastique d'un volume successivement augmenté, jusqu'à ce qu'on eût dépassé de beaucoup le calibre naturel du conduit des urines, en les tenant longtemps à ce degré pour que la nouvelle cicatrice se forme de toute pièce, et non par le rapprochement des bords de la muqueuse, parce qu'alors c'est comme si on n'avait rien fait. Il pense que les récidives, si fréquentes, ne sont dues qu'à ce malentendu sur la manière dont il faudrait traiter ces maux pour les guérir radicalement, ce que l'on ne peut pas toujours prétendre. Il n'a employé le caustique que deux ou trois fois ; un de ses malades a déjà éprouvé plusieurs rechutes, le second n'en a pas éprouvé, bien qu'il y ait dix ans qu'il l'a traité, le troisième n'en a pas éprouvé non plus, mais il n'y a que six mois que le traitement est terminé. En résumé, il l'emploie rarement, parce que les bougies ou les sondes de gomme élastique lui réussissent presque toujours. Il blâme le procédé de Home, qui consiste, comme vous le savez, à introduire un morceau de pierre infernale au bout d'une bougie sur le point rétréci; celui de Petit, qui consiste à envelopper le caustique d'un corps gras pour ménager les parties saines. Ni l'un ni l'autre ne rem-

plissent leur but : le premier cautérise toutes les parties qu'il touche en passant jusqu'au point malade, et rarement on arrive jusque-là ; le second les cautérise toutes aussi, ou bien n'en cautérisera aucune, parce que si le corps gras qu'il enveloppe se fond, il le peut avant d'arriver précisément au point que l'on veut toucher ; ou s'il ne se fond pas, il ne servira de rien sur les parties avec lesquelles il se trouvera en contact. Il veut qu'on porte dans le canal une sonde d'argent, jusqu'au rétrécissement, qu'elle soit percée au bout, de manière à ce qu'on puisse y conduire une bougie, armée d'un morceau de nitrate d'argent, autant de fois et aussi souvent qu'on le jugera nécessaire et convenable, etc.

« Pour retirer tout le parti possible de ses bougies, il commence par les plus petites, comme tous le font, et va graduellement jusqu'aux plus grosses sans interruption ; il reste longtemps à ce volume, puis il diminue aussi graduellement, mais ce traitement doit durer six mois au moins.

Croup. — « Je n'ai pu m'empêcher de voir Marteau ; il a vu, bien vu, mais je l'aime moins qu'Arétée. Qu'est-ce qu'il nous baragouine avec ses antiputrides, ses vésicatoires et son extrait de Saturne ? J'ai vu Home, point Fothergill ni les Italiens. Je trouve bien « odore in fossibus ingrato, spiritu graviolente et putrido ; avula, tonsillis et pharinge tumefactis et florido colore intensibus, insequentibus postea maculis albis prope tonsillas, ulcus fætidum et sanis suitivis tegentibus, etc. » ; mais ce n'est pas le Pérou. Arétée, Arétée !... Il est vrai qu'ils sont plus modernes.

« J'enrage, depuis quatre jours. Quatre enfants sont morts du croup chez M. Guersant ; ils ne parviendront

jamais à attraper la manière de les traiter, si vous n'y venez la leur montrer.

« Je ne peux arriver à son hôpital qu'une demi-heure après sa visite, je voudrais être à même de les traiter moi-même ; leurs essais mal entendus accuseront votre méthode et les dégoûteront en les éloignant du vrai, j'en suis sûr. J'y suis arrivé hier pour en apercevoir deux mourant; on s'apprêtait pour les toucher avec deux brins de charpie, en vérité, et un collutoire aussi fort que vos gargarismes, mais pas plus. Vous parlez que je me suis mis en colère, en voyant surtout des élèves instruits, d'ailleurs, me dire avec un sourire moqueur que le bon remède n'avait pas encore réussi. J'ai vu ce matin l'autopsie : couenne épaisse jusqu'aux bronches chez l'un, très diffluente et par lambeaux, nageant dans le mucus chez l'autre. Votre travail, votre travail, pour qu'ils vous entendent.

« Si j'étais de garde à l'hôpital des enfants, comme à l'hôpital de Tours, il est probable que je leur fermerais le bec.

« Je ne peux pas relire. Petit Joubert part trois jours plus tôt qu'il n'était dit. »

LETTRE LX[e]

DU MÊME

« Paris, 15 septembre 1820.

« Vous voilà donc enfin, Monsieur, membre du jury de votre département ; je suis persuadé que c'est malgré vous. Vous auriez beau vous en défendre, les honneurs viendront, quoi que vous en disiez, et bientôt vous serez membre de toutes nos sociétés de Paris, qui, soit dit en passant, ressemblent sous beaucoup de rapports à celles de Tours. Mais puisque ce sont des titres que des milliers d'hommes briguent, pourquoi ne les accepteriez-vous pas ? Certes, s'ils sont la récompense du mérite et du savoir, vous y avez plus de droits que tous tant qu'ils sont. Quel est donc le malheureux docteur de Tours, qui a été destitué d'un si noble emploi ? si c'est le professeur Herpin, il doit avoir le bec diablement jaune de dépit [1].

« J'apprends en même temps que vous aurez le professeur Orfila pour président. J'en suis fort aise ; il passe pour bon enfant, un peu goguenard, je pense, mais gai, sans cérémonie ; habile médecin, je ne le crois pas, mais savant homme, chimiste surtout. Il me semble que vous vous accorderez bien tous deux. Je désirerais assez qu'il

[1] Le docteur Herpin, médecin de l'hôpital, père du docteur Herpin, de Tours, qui est aujourd'hui le doyen du corps médical tourangeau. — T.

me connût, puisque je reste à Paris[1]. Ce pauvre diable de Cottereau, que ses parents entêtés ne veulent pas laisser venir à Paris avant qu'il ne soit reçu pharmacien, et qui perd son temps chez M. Lecouvre, se présentera sans doute à votre tribunal. Son âge seul, ce me semble, doit faire obstacle à ce qu'il soit reçu. Est-ce assez pour vous empêcher de me l'envoyer ? j'aimerais bien encore l'avoir pour camarade. En somme, je suis très content que vous soyez membre du jury, ce titre n'est dû qu'à vous. Une réflexion pénible m'accable en ce moment. Je ne sais à quoi attribuer votre si long silence. Ne seriez-vous point malade ? J'en ai furieusement peur, connaissant vos nombreuses occupations et votre indifférence pour vous-même. Puisse ce retard tenir à une autre cause !

[1] Orfila, dont le nom, — que nous retrouverons assez fréquemment dans la correspondance de Bretonneau, — évoque une des plus légitimes illustrations de la Faculté de Paris, était né à Mahon en 1787. Venu en France en 1807, il ouvrit un cours de chimie dans lequel il posait les bases d'une science nouvelle, la Toxicologie, et publia, après avoir soutenu sa thèse de doctorat (*Nouvelles Recherches sur l'urine des ictériques,* Paris, 1811), son célèbre *Traité de Toxicologie générale.* (Paris, 1814-1815.)

Peu après, il obtint sa naturalisation et fut successivement nommé professeur de Médecine légale (1819), de Chimie médicale (1823) et doyen de la Faculté (1831).

Il fut remplacé dans son long et remarquable décanat à la révolution de 1848, et se retira en léguant à la Faculté les témoignages de sa capacité administrative et de son profond souci de l'enseignement.

Orfila était un très brillant professeur et un habile écrivain. Parmi ses nombreux et intéressants travaux, celui qui mit le sceau à sa réputation fut son *Traité de médecine légale*. Son administration fut très remarquable, et on lui doit, dans la direction des études, d'importantes améliorations, telles que la création des écoles secondaires, l'élévation du niveau de l'enseignement pour les médecins, l'accroissement des moyens d'instruction, l'établissement d'une clinique d'accouchement, la création du musée Dupuytren, d'un jardin botanique, etc.

Il mourut en 1853, laissant à la Faculté et à l'Académie, qui le comptait depuis longtemps parmi ses membres, des dons importants destinés à la fondation de prix. — T.

« Je n'ai point vu Mme de Chastenet[1]. Vous savez que M. Husson voit avec douleur que les ampoules n'arrivent point. Dans votre lettre du 26 juillet, je trouve que vous vous engagiez à terminer votre mémoire sous deux mois. Je me tue de dire à M. Jules[2] que vous n'avez pas un moment pour manger seulement; malgré cela je crains qu'il ne vous accuse d'un peu de paresse. Comme il vous a écrit pour que vous vissiez M. Chaptal, il me demande souvent si vous lui avez parlé; il croit qu'il est de retour à Paris, et pense qu'on a bientôt écrit une lettre malgré de nombreux travaux. N'allez pourtant pas croire qu'il se fâche; je ne l'en crois pas capable, il vous aime trop. Si vous avez eu la bonté de penser à moi lorsque vous avez vu M. le comte Chaptal, je serai charmé aussi de savoir s'il peut quelque chose pour les concours surtout, parce que, si je devais concourir, j'aurais besoin de me préparer; car ce sont des travaux tout particuliers que ces concours, et qui ne servent pas d'une obole pour la pratique, seule partie qui m'enchante.

« Je vous ai dit que mon âge trop avancé m'empêchait d'être admis et qu'il fallait passer par l'externat. D'ailleurs, les protégés presque seuls sont admis ; il paraît que j'obtiendrai toutes mes inscriptions, du moins le

[1] Mme de Chastenet de Puységur, belle-sœur du marquis de Puységur, si connu pour sa passion pour le magnétisme. La comtesse Anne de Chastenet était une des plus aimables femmes de la Restauration. Elle avait épousé avant la Révolution le comte Anne de Chastenet de Puységur, qui était un marin très distingué, et servit pendant l'émigration dans la marine portugaise en qualité d'amiral.

Bretonneau était intimement lié avec tous les membres de cette famille des Puységur, qui compte encore de nombreux représentants en Touraine. — T.

[2] Jules Cloquet.

conseil de l'École me l'assure. Si M. Duméril ne s'en était pas mêlé un peu, j'en aurais eu pour une année, je crois, avant que ce n'eût été terminé. Je n'aurai cependant la réponse définitive qu'à la fin de ce mois ; du reste cela me tourmente moins, puisque je reste ici. Après cela, si j'avais suffisamment pour les frais et que je voulusse aller promptement, je le pourrais dans l'espace de quatre mois. Si vous avez le temps, vous aurez, s'il vous plaît, la complaisance de me dire votre avis sur les projets que je vous ai décelés dans ma dernière feuille.

« Savez-vous que depuis que je suis à Paris je n'ai reçu de vous qu'une lettre qui me parlât un peu du croup, et que toutes les autres fois vous me promettiez toujours des détails que je meurs d'envie de connaître ? et tout cela était promis par contre-coup à MM. Guersant et Duméril principalement.

« Pensez-vous que le mois de novembre approche et que M. Leclerc quitte le service ? Je n'ai pu vous envoyer la note sur les sangsues, l'imprimeur ne l'ayant pas séparée[1]. Il m'en a donné deux exemplaires, mais il leur manque trois pages, de sorte qu'il faudrait avoir le numéro du journal de juillet tout entier. J'esséyerai. Mais si quelqu'un de Tours l'avait en attendant ? J'ai vu M. Demours[2], qui est content comme un roi de ce que j'en ai

[1] Velpeau avait fait paraître une note sur le traitement de l'ophtalmie aiguë par les émissions sanguines locales. C'était son premier essai. (Voir p. 334. — T.)

[2] Demours, né en 1762, mort en 1836, était fils du célèbre oculiste de Louis XV, à qui appartient la découverte de la membrane de l'humeur aqueuse de l'œil.

On lui doit à lui-même l'opération de la pupille artificielle et l'emploi de la belladone pour dilater la pupille.

Il était membre honoraire de l'Académie de médecine et oculiste des rois Louis XVIII et Charles X. — T.

dit. C'est un homme admirable ; quoiqu'on ne dise rien quand on est avec lui, il ne laisse jamais languir la conversation. On a critiqué son ouvrage, il convient qu'il y a des endroits qui le méritent, il espère le *raccommoder.* Il m'a montré tous ses mémoires, ses consultations; il veut que j'aille avec lui au Cercle médical, là où ils sont soixante-dix, et qui ont de l'esprit comme *six, dirait Piron, s'il vivait encore.*

« Enfin, n'importe; il m'assure que toujours il se sert des sangsues avec le même avantage, et que depuis qu'il a vu vos observations de cataractes, il s'en sert pour les siennes avec un égal succès, quoique ce soit l'extraction, comme vous savez. Il ne veut pas croire que le nitrate d'argent soit utile dans les cas d'ulcération de la cornée ; bien plus, il le redoute comme la foudre. On détruit par cette méthode les différentes lames de la cornée, et six mois, un an plus tard, plus ou moins, il vient des staphylômes de l'iris, ou bien l'œil se vide. Quel bon homme ! il est de Paris, je vous assure, entêté commme une mule. M. Hainke, professeur à Loches, est son gendre. M. Jadelot, à l'hôpital des enfants, en a fait mettre depuis peu. Je ne connais pas les résultats. A Saint-Louis, j'ai pu en appliquer à un malade, mais il a fallu en mettre six du premier coup, et de très mauvaises, qui ne voulaient pas s'attacher; elles ont gravouillé sur la face interne de la paupière de manière à l'irriter de la bonne façon ; néanmoins, le lendemain elle était mieux. Plus possible d'en remettre, — une saignée générale, collyre mucilagineux. — Les collyres légèrement astringents n'étaient pas admissibles, quoique l'ophtalmie fût au quinzième jour. Il guérit lentement, puisque au quinzième jour de cette application il ne l'est pas encore. On ne sait plus même

ce qu'on lui a fait. On me demandait ce matin si ce n'aurait pas été le cas d'employer les sangsues ; vous parlez de mon envie de rire! mais, mieux que cela, l'oxyde de bismuth que je leur ai proposé, et avec lequel j'ai guéri devant eux une ophtalmie de deux mois en quatre jours, a été essayé par le bon Jules, chez un sujet qu'ils tiennent à l'hôpital depuis je ne sais quel temps ; à la seconde application, l'œil était moitié mieux ; n'importe, le lendemain, sans autre examen, « pommade de Desault »; j'ai beau dire qu'on y mette de l'oxyde. Oui, mais les cryptes sébacés sont malades. Enfin il va mieux. C'est égal, on est trois jours sans y penser; je parviens à faire reprendre l'oxyde, je ne sais trop qui le met ni comment, néanmoins il va mieux.

« Ils ont le diable au corps, je ne sais pas ce qu'ils veulent, je veux bien que l'on me pende s'ils sont capables de montrer à guérir les malades ! La moitié de ceux qui croupissent dans les hôpitaux de Paris guériraient s'ils étaient à Tours.

« M. Richerand a pratiqué l'opération de la cataracte par abaissement, il y a quelques jours, — elle était laiteuse, membraneuse et adhérente, — avec l'aiguille de Scarpa, dont la lame très allongée et la pointe très acérée pénètre assez facilement. Voyant qu'elle était laiteuse et que sa capsule adhérait à l'iris, il s'est contenté de la percer pour que le cristallin liquéfié s'épanchât dans les chambres, ce qui en effet a eu lieu ; le malade a semblé souffrir assez vivement, cependant il n'est survenu aucune espèce d'inflammation ; l'humeur laiteuse a été absorbée, et la circonférence de la capsule s'éclaircit ; le malade dit y voir beaucoup mieux. Le huitième jour il s'en va parfaitement rétabli des suites de l'opération. Que les

extracteurs en montrent autant, puis nous verrons. Je ne sais si je vous ai parlé de la méthode de Foubert pour la fistule lacrymale, ou celle de Dupuytren. Le père Boyer n'en veut pas. M. Roux dit que c'est une méthode antiphysiologique, antichirurgicale, qu'il faut proscrire loin de la bonne chirurgie; mais, en vérité, elle est si simple, si facile et si sûre, qu'il me semble qu'on ne doit plus en pratiquer d'autre. Elle n'exige qu'une minute, presque pas de douleur. »

LETTRE LXI[e]

DE BRETONNEAU A VELPEAU[1]

« Tours, octobre 1820.

« J'avais commencé à vous écrire plusieurs jours avant le départ de M[me] de Chastenet. Je ne doutais point que ma réponse ne fût prête à lui être remise ; il en a été autrement. Je renonce, pour l'instant, à suivre le plan de cette lettre, dont je retrouve le commencement. Je ne pourrais aujourd'hui entreprendre de vous répondre en

[1] La suscription de cette lettre est ainsi conçue : « Aux soins de Madame la comtesse de Chastenet, hôtel de Madame la duchesse de Bourbon, rue de Varenne. »

M[me] Anne de Chastenet de Puységur, dont la famille était si intimement liée avec Bretonneau, demeurait en effet chez la duchesse de Bourbon, dont elle était l'amie. — T.

détail et de revenir sur l'arriéré sans courir le risque d'en rester encore au procédé de fabrication des tubes fusiformes. Je veux d'abord vous parler de ce qui vous concerne. J'ai vu deux fois M. Chaptal, ou plutôt trois, car j'y suis resté à coucher. Je compte le revoir lundi ou mardi. Je le crois au moment de partir bientôt pour Paris. Je lui ai parlé de l'intérêt que je prends à vous et à vos études, et pour que cela ne ressemblât point à une recommandation dont on s'acquitte, malgré l'assurance qu'il m'avait donnée de prime abord de vous être utile, quoiqu'il m'eût dit : « Envoyez-le-moi, qu'il vienne ; je « trouverai à le placer, » je ne m'en suis pas tenu là, j'ai voulu qu'il s'intéressât à vous pour vous-même : j'ai fait ressortir l'éloge de votre zèle et de votre aptitude du récit de mes recherches ; j'y suis revenu à plusieurs reprises, j'ai lu quelques articles d'une de vos lettres, où se montrent à la fois le goût et le talent de l'observation ; enfin Moreau, qui affectionne tous ceux que j'aime, s'est chargé de l'entretenir de vous. Vous le connaissez : bon, honnête, spirituel, il est apprécié dans la maison et vous êtes en bonnes mains.

« La charte médicale me paraît bien ajournée, presque aventurée ; il faudrait, pour s'en occuper, du loisir, etc., etc. Je n'en ai pas moins parlé des trop justes réclamations de notre bon Jules ; qu'il me permette de le remercier ici de toute l'amitié qu'il vous témoigne. Vous avez eu raison de lui dire que j'étais bien harcelé ; j'ai, en vérité, fait cinq cents lieues ce mois-ci. Au moment où je prenais la résolution de me soustraire à ces excursions lointaines, qui n'ont eu que l'intérêt du lucre, des personnes avec lesquelles j'ai d'intimes relations m'ont forcé à continuer ma vie errante. M. de

Villeneuve a eu son petit-fils malade, son fils. Je me voyais déjà libre de ce côté; mais, au moment où je venais de faire mes adieux, arrive un ancien voisin : il s'est fracturé l'humérus sous le deltoïde ; quel nouvel encombre ! Vous jugez comment peut aller le travail sur le croup. J'espérais qu'une angine tonsillaire, qui s'est encore terminée par suppuration, me serait une occasion de quelques jours de retraite. La veille du jour où l'abcès s'est ouvert, j'étais encore à minuit dans le cimetière de Saint-Jean et j'avais fait dix lieues le matin. C'est de la folie, me direz-vous ; je le disais aussi, et ce n'était pas en riant, car je souffrais comme un damné. *Sed occasio præceps, non reditura transiebat ; datam tenere.*

« Une petite fille guérie du croup, consécutif de l'angine maligne et d'une affection identique de la membrane pituitaire, avait succombé dix jours après sa convalescence à une fièvre algide. J'ai eu la certitude que je cherchais principalement ; la première maladie n'avait laissé aucune lésion dans les canaux aériens, mais tout le reste était obscurci et tout à fait inappréciable ; quarante-huit heures s'étaient écoulées, la température était à $28 + 0$ (Deluc) ; et la terre échauffée par les rayons du soleil à plus de 40. Le cadavre était gonflé comme une outre.

« Je pleure chaque fois que je pense à tous ces malheureux, tués par l'*aria callida* (les émanations du Ruau Sainte-Anne), et dont vous examiniez si scrupuleusement l'encéphale. Vous devez verser des larmes de sang en vous reprochant de leur avoir laissé emporter dans la tombe le meilleur de leur secret. Quoi ! vous ne vous ressouvenez pas si nous avons jeté les yeux sur la muqueuse gastro-entérique de ce jeune homme qui arrivait de Rochefort et qui vint mourir dans son troisième accès de

fièvre pernicieuse et léthargique, dont nous trouvâmes la rate tuméfiée, ecchymosée, déchirée ? Nous étions en si beau chemin, je crois, que nous y regardâmes et que nous n'y vîmes rien.

« Si mon travail reste là, il n'en est pas de même de la maladie : elle continue à moissonner un ou deux enfants par semaine ; quelquefois elle paraît s'éteindre, puis elle s'étend brusquement, sans que jamais un très grand nombre d'individus soient atteints à la fois. Treize enfants, externes dans un même pensionnat, ont eu l'angine maligne pendant le mois dernier ; l'affection s'est propagée dans quelques-unes de leurs familles. Sur ces treize enfants de cinq à huit ans, six sont morts avec tous les symptômes du croup. Des sept autres, cinq ont été gravement malades, deux promptement guéris. Ils ont dû évidemment leur salut au seul traitement topique. Je les ai tous scrupuleusement examinés. Un seul vu par M. Douet me laissait quelques soupçons.

« Les concrétions tonsillaires n'avaient pas plus d'une ligne carrée d'étendue. J'avais pu les enlever et je les avais trouvées, à la vérité, tout à fait semblables aux concrétions croupales. Mais ce mal si léger avait cédé si facilement à des applications topiques ! ! Notez cependant que la sœur aînée s'est trouvée trois jours plus tard bien plus gravement affectée ; le mal a gagné manifestement le larynx et elle a échappé à un grand danger. Enfin le plus jeune frère a succombé, victime d'une indocilité qu'aucun effort n'a pu vaincre. Parmi les six qui sont morts, deux n'ont point été traités topiquement, et aucun des quatre autres ne l'a été avant le quatrième jour. Un d'eux n'a été vu qu'au septième jour de la maladie, déclarée seize heures avant sa mort.

« Dans le plus grand nombre des cas, les symptômes de l'angine maligne ont été si peu prononcés, qu'ils ont été généralement méconnus. Je demande à une petite fille de la Magdeleine si elle a mal à la gorge (elle était convalescente d'une fièvre d'accès), elle assure que non. De son côté, la sœur dit qu'elle boit et mange bien. J'avais été frappé de l'aspect du mucus qui se trouvait dans son crachoir. Ce mucus, très fluide, avait une *teinte rosée*. J'examine sa bouche avec soin; je cherche une cuiller pour abaisser la base de la langue et explorer l'arrière-bouche. Je n'en vis point sur la tablette et une mauvaise honte m'empêcha d'en demander; le lendemain *j'attribuai aux oreillons* le gonflement considérable de l'angle de la mâchoire. Ce qui eût dû m'effrayer me rassura; je serrai encore le gosier de l'enfant: point de douleur, nulle difficulté d'avaler, c'était tout simple. Le jour suivant, l'illusion se dissipa: voix, toux, suffocation croupales; le pharynx était tapissé de concrétions dont on n'apercevait pas la circonscription. Fumigation, application topique, etc., etc.; expectoration de lambeaux membranéiformes.

« En deux jours le pharynx se nettoya presque complètement; les symptômes du croup, à l'exception de l'altération du timbre de la voix, commençaient à céder. Je recommandai une légère fumigation, c'était la quatrième; cette pauvre petite resta levée tout le jour. J'attribue la plus grande partie de ce succès, aussi prompt qu'inespéré, à la lenteur avec laquelle avait marché la maladie chez un sujet affaibli par la fièvre précédente; elle périt dans un brusque accès de suffocation, après avoir passé la nuit la plus paisible.

« Ce n'est pas maintenant le vingtième exemple de

croup essentiel que j'aye pu recueillir ; il est constant que dans tous ces cas le pharynx a d'abord été envahi. Le gonflement des ganglions lymphatiques, qui *simule la tuméfaction des parotides et des glandes sous-maxillaires*, aurait pu dans la plupart des cas donner l'éveil. Mais comment les parents ne seraient-ils pas surpris par les progrès insidieux de cette terrible maladie, quand des médecins expérimentés y sont trompés ? C'est de cette façon déplorable que M. Roland a perdu le second de ses fils. L'aîné avait eu mal à la gorge ; une fièvre assez vive avait attiré l'attention du père, qui reconnut l'angine maligne. Les ganglions lymphatiques du col, voisins de l'angle de la mâchoire, s'étaient considérablement tuméfiés. Deux applications topiques ayant suffi pour mettre fin en vingt-quatre heures à la maladie, le docteur doutait que son fils eût échappé à un grand danger. Depuis trois ou quatre jours, le second de ses fils était d'une humeur plus difficile, d'ailleurs nulle altération appréciable dans sa santé. Le gonflement des glandes cervicales, un léger mouvement de fièvre engagent M. Roland à faire un examen du gosier. Il fut effrayé en le voyant tapissé de concrétions qui descendaient dans le pharynx au delà de la portée de la vue. Point de toux, nulle gêne dans la respiration, nul changement dans le timbre de la voix. Deux applications d'acide muriatique très affaibli ont été faites dans les vingt-quatre heures. Le lendemain, extinction de voix, toux croupale ; en quelques heures la respiration devint sifflante. Je n'ai vu l'enfant qu'à cette époque. Le mélange de miel et d'acide hydrochlorique avait à peine l'acidité du citron, et le pinceau dont on s'était servi était à peu près du volume de ceux dont vous me parlez. Toutefois le pharynx était déjà

en bon état ; je jugeai que l'enfant était sans ressource, moins d'après la gravité des symptômes que d'après la rapidité de leurs progrès, et je le dis au père. Je l'engageai, s'il voulait faire quelque tentative, à essayer des fumigations, à ne pas les prolonger et surtout à ne pas trop les répéter, enfin à préférer celles d'acide hydrochlorique. Trois ou quatre inspirations de vapeurs hydrochloriques provoquèrent la toux. Le gosier fut touché plus largement qu'il ne l'avait été, et il fut convenu que, si l'état du petit malade s'améliorait, on le laisserait tranquille jusqu'au soir, ou même jusqu'à ce que l'amendement temporaire eût cessé. Le pouls était à peine fébril. Des mucosités qui paraissaient venir du larynx ayant été expectorées, la respiration cessa d'être sifflante, et quelques personnes de la famille qui vinrent voir l'enfant, et le trouvèrent jouant avec un de ses oncles, dirent à M. Roland qu'il avait bien tort de s'alarmer ; que non seulement son fils n'était point en danger, qu'il n'était pas même malade. L'enfant mangea de grand appétit quelques cuillerées de vermicelle. A trois heures du soir il eut la respiration plus gênée, après quelques instants de sommeil ; ensuite il se trouva de nouveau aussi bien que dans la matinée. A neuf heures, je le vis dans un accès de suffocation ou plutôt dans le râle de l'agonie, qui n'a duré que quelques heures. Si ce n'est pas là le croup proprement dit, je ne sais pas où peut exister la différence. On n'alléguera pas la préexistence des concrétions dans le pharynx. On voit trop clairement que le plus souvent on n'a pas dû y faire attention.

« Ainsi Ghisi, le père du croup, dans sa lettre sur les angines épidémiques des années 1747 et 1748, voit la mala-

die se présenter sous deux aspects [1]. Les unes, dit-il, se donnaient ouvertement à connaître, même aux assistants, par l'inflammation très apparente, les ulcères de l'arrière-bouche, la fièvre, la difficulté ou l'impossibilité d'avaler, la salivation, etc., etc., la tuméfaction du col, etc..., et, si on n'y prenait attention, elles ne tardaient pas « ad « offendere la via del respiro, et i polmoni come l'altre che « vi descrivere in aprile... » C'est bien évidemment l'angine maligne qu'il a eue sous les yeux. Son fils faillit mourir de cette espèce d'angine ; il laissa soigner son gosier par le docteur Scatti, c'était ce qu'il avait de mieux à faire ; il est resté sans doute bien étranger à ce traitement, au moins n'en dit-il pas un seul mot, non plus que des médications générales opposées à cette première espèce d'angines.

« La seconde espèce se terminait du deuxième au septième jour.

« Je passe à la seconde et je traduis mot à mot: « Les « autres, au contraire, traîtresses et mortelles angines, « sans attaquer la gorge et quelquefois en laissant « presque libre et naturelle la faculté d'avaler, frappaient « et tuaient quelques hommes sans précaution et beau- « coup d'enfants non soignés. » Il décrit ensuite le croup, les concrétions tubuliformes expectorées; son tableau de la dernière scène est d'une affreuse vérité. Il n'a fait qu'une ouverture de cadavre. Il a bien observé la concrétion de la trachée ; il dit positivement « alla fauci tutto « si vide sano » ; dans l'arrière-bouche tout se trouve sain. Vous qui savez combien de circonstances peuvent faire illusion, vous pèserez ce seul et unique témoignage.

[1] *Loco citato.*

Mais qu'il y eût ou non des concrétions dans le pharynx, il n'en reste pas moins constant que ces deux sortes d'angine régnaient en même temps, qu'elles avaient la même terminaison, et il est plus que probable que l'angine de la première et de la seconde espèce sont des nuances d'une seule et même maladie, les mêmes, absolument, qui s'offrent dans ce moment à l'observation des médecins de ce pays-ci. Ceux qui sont moins attentifs ou plus offusqués par la science (elle nuit souvent au savoir-faire), donnent à ces diverses nuances les noms de croup, d'angine gangreneuse, de scorbut, de gangrène scorbutique des gencives ; je vous fais grâce de la synonymie. L'imbroglio s'accroît du nombre des diverses espèces d'angines qui se montrent en même temps. Si, dans les excursions que j'ai entreprises pour éclaircir cette question, je n'ai pas trouvé toujours ce que je cherchais, j'ai fait parfois mon profit de ce que je ne cherchais pas. Six enfants sont morts, à quinze lieues d'ici, d'angine maligne, et seize individus avaient succombé dans un autre petit village, près de Saint-Aignant, quelques mois plus tôt ; je n'avais pu douter que la maladie n'eût offert tous les caractères de l'inflammation couenneuse du pharynx et de la trachée, d'après les diverses relations que j'avais entendues ; notez cette particularité, c'est un officier de santé qui parle : « C'était le quatrième enfant de cette « maison; je n'avais pas vu les autres; je fus appelé trop « tard, je l'aurais pourtant sauvé à force de camphre et « de quinquina, *mais il avait depuis trois semaines le* « *scorbut.* » Le reste ne vaut pas la peine d'être écouté. Le mal, disait-on, continuait à faire des victimes. A six lieues de Chenonceaux, me voilà allant de ferme en ferme.

« Je ne puis douter que trois enfants ne soyent morts

de l'angine maligne, mais je ne trouve plus que des angines tonsillaires bien simples, bien bénignes, ou de légers érythèmes de la muqueuse du gosier. Un gonflement considérable du col, une grosse fièvre, font craindre pour la vie d'un fermier du voisinage ; après une heure de marche me voilà chez le voisin. Il était très souffrant des oreillons, ayant peine à mâcher et grand'peur d'étrangler, quoiqu'il eût le gosier bien pâle et qu'il n'eût aucune difficulté d'avaler. Huxham a très bien compris que tous les maux de gorge qu'il avait observés pendant la durée de l'épidémie qu'il a décrite n'étaient pas de même nature[1]. Le temps apprendra si cette inflammation couenneuse qui accompagne la scarlatine est une affection éruptive qui a de la ressemblance avec cet exanthème, si elle ne diffère pas de l'affection épidémique apportée par la légion de la Vendée[2]. Celle-là n'est-elle pas susceptible, comme l'exanthème qui l'accompagne, d'une terminaison prompte et spontanée, heureuse ou funeste ? Je l'ai à peine entrevue, et j'y remarquai encore d'autres points de dissemblance indiqués dans une lettre à mon ami Guersant.

« Les propriétés désinfectantes du chlore, la prépara-

[1] Huxham. — *A dissertatio on the malignant Sore Throat.* London, 1757.

[2] Quelques années plus tard, Bretonneau avait résolu la question. Dans son *Traité de la Diphthérite,* il s'attache, en effet, à distinguer « l'inflammation pelliculaire de la diphthérite » de l'inflammation couenneuse des tonsilles dans la scarlatine. Il montre que, dans celle-ci, l'ulcération superficielle des amygdales n'est recouverte que d'une exsudation couenneuse et non de pellicules membranéiformes, et décrit les caractères différentiels de ces deux affections. Il établit qu'au contraire de ce qui se passe dans la diphthérite, le danger dans la scarlatine n'est pas proportionné au développement de l'inflammation couenneuse du pharynx, mais à une intoxication due à des germes septiques qui ne laissent pas de traces et dont l'intensité provoque les graves désordres qui amènent la mort. — T.

tion inexacte de M. P..., m'ont sans doute porté à avoir trop bonne opinion de son efficacité. Peu susceptible de se combiner aux liquides dont la température est élevée, il arrive dans les dernières cellules de l'éponge pulmonaire ; son inspiration est plus dangereuse que celle des vapeurs hydrochloriques. Le premier de ces gaz cause des péripneumonies graves, longues, assez souvent mortelles ; l'autre affecte plus particulièrement le larynx. Les animaux se rétablissent plus promptement des désordres occasionnés par son inspiration. Je ne puis vous donner que ce sommaire d'un chapitre de mon travail ; j'ai encore à répéter et à suivre le résultat de plusieurs expériences. Il faut aussi ajourner les détails des opérations de trachéotomie. Je vais rassembler ici brièvement et sommairement quelques nouvelles données sur la phlegmasie maningogène. (J'ai grande aversion du néologisme. N'allez pas prendre au sérieux une mauvaise plaisanterie. J'aimerais assez cependant un mot simple qui indiquât sans périphrase l'affection morbide, l'inflammation couenneuse spécifique qui, suivant son siège, prend des dénominations si diverses. Je le voudrais mieux sonnant [1].)

« Depuis votre départ, j'ai rencontré plus de vingt individus affectés d'angine maligne. La légion n'a pas cessé de fournir des exemples de stomacace. Vous voyez que le croup n'avait point encore été aussi effrayant. La maladie s'est montrée dans les lieux éloignés. On vient de me citer Blois. On ne parle encore que de maux de gorge gangreneux, observés par le docteur Sellier. La légion de la Vendée envoye dans cette ville un détache-

[1] Bretonneau n'avait pas, on le voit, trouvé encore le terme de diphthérite. — T.

ment. Depuis longtemps je n'ai plus vu les concrétions membranéiformes s'étendre dans les dernières ramifications des bronches. Je n'ai pas encore rencontré un seul exemple bien constaté de terminaison spontanée ou de guérison obtenue par les traitements généraux. M. Origet[1] m'a parlé d'une jeune personne qui guérissait sans traitement topique ; elle avait arraché de son gosier des concrétions qui ne s'étaient point délayées dans l'eau ; elle était, au quinzième jour, encore malade. Il me l'a fait examiner : elle avait une complète aphonie, mais le gosier n'offrait pas la plus légère trace de phlogose, ni de concrétions. Que je regrette de n'avoir pas vu cette malade avant le traitement, ou plutôt au commencement de sa maladie !

« Huit enfants se sont trouvés affectés à la fois de stomacace, à l'office des petits garçons ; tous les huit et surtout six l'étaient gravement, tous du côté droit : le bord alvéolaire, l'intérieur de la joue et le bord correspondant de la langue étaient recouverts de concrétions. Quelques autres, atteints à un degré léger, ont été guéris instantanément, tous très promptement. Je me suis demandé pourquoi ils étaient si exactement affectés de la même manière. Tous avaient la joue droite gonflée et les ganglions lymphatiques sous-maxillaires plus volumineux que de grosses avelines. Je n'ai pas su trouver de réponse satisfaisante à cette question. Vous ne me parlez pas de l'état du pharynx de vos enfants croupés. J'en infère qu'il était tapissé de concrétions.

« Que M. H. n'ait pas goûté le mémoire de Marteau, qu'il l'ait cru d'un contemporain, quoique l'indication de

[1] Médecin de Tours.

la page et du volume du journal fût en tête de la note ; qu'ensuite il m'en ait demandé une nouvelle communication quand je lui en ai fait l'éloge, tout cela ne me surprend pas ; mais vous, mon cher Velpeau ! ! Allons, de bonne grâce, une génuflexion devant les mânes de Marteau ; si vous hésitez, combien vous allez vous repentir ! Il a décrit la fièvre *entéro-mésentérique ;* il croit que c'est une inflammation sourde du cerveau, etc., etc.; mais il a très bien noté l'enchroïa[1], la fréquence de la diarrhée séreuse: la longueur interminable de la maladie, qui régnait épidémiquement, affectait surtout les jeunes gens, était meurtrière, s'accompagnait de toux, d'éruption miliaire, etc., etc. Il avait grande confiance aux emissions sanguines, mais vous le lirez, et bien ferez. Quand il n'aurait jamais vu la fièvre entéro-mesentérique, quand il n'aurait pas cité deux fâcheux événements occasionnés par des noyaux de cerises, quand il n'aurait pas dit que pour perfectionner l'art il fallait interroger les cadavres, vous lui devriez encore une génuflexion pour son beau travail sur l'angine maligne[2]. Quoi ! vous n'avez pas pris goût à un morceau si substantiel et si savoureux, un os médullaire, comme le dit Rabelais...! *num misero carmen aut herba nocent ?*

« Cette maladie est nouvelle pour le pays qu'il habite :

[1] « Ghisi aussi. Il en donne une observation détaillée, et, le croiriez-vous, ennuyé de la longueur de la maladie, il a employé le mercure doux et l'honneur de la cure lui est tout à fait attribué. » (*Note ajoutée par Bretonneau.*)

[2] Marteau, de Grandvilliers. — *Description des maux de gorge épidémiques et gangreneux qui ont régné à Aumale et dans le voisinage.* Paris, 1768. Bretonneau, dans son *Traité de la diphthérite,* fait également un grand éloge du mémoire de Marteau. Mais il lui reproche d'avoir confondu, à l'exemple de Fothergill et d'Huxham, l'angine scarlatineuse avec l'angine diphthéritique. — T.

elle est épidémique, de manière cependant qu'elle n'attaque que peu de sujets à la fois ; elle est contagieuse, il l'observe depuis huit ans. On ne sait où atteindre le mal de gorge gangreneux. Diversité de son invasion, son irrégularité. Description parfaite comme tableau et perspective de la maladie. Que dites-vous de ces fusées au larynx et au pharynx? « C'est toujours un fâcheux pro- « nostic quand on cesse d'en apprécier la *base* ou la *cir-* « *conscription;* quand l'aphte s'étend vers le larynx, etc., » *n'est-ce pas là le croup?* L'exanthème est décrit de main de maître : « Cette peau saillante par petits bou- « tons, comme un cuir chagriné ou comme la peau d'une « jeune volaille plumée... » Voilà précisément ce que j'ai rencontré, et c'est au moins une modification bien remarquable de la scarlatine. « Dans les cas de terminaison « favorable, l'escharre se divise et laisse apercevoir entre « plusieurs bandes blanches des chairs plus vermeilles. « L'aphte, qui devient mortelle, *s'étend*, *s'épaissit, devient* « *jaune, grise, brune ou noire à la fin.* Les yeux sont « tristes, larmoyants, *ténébreux,* et les extrémités plom- « bées..... Dès avant d'administrer le vomitif, je touche « l'aphte avec un pinceau de charpie ou de linge mollet, « imbibé d'esprit de sel... Il faut toucher mollement... » — Lisez donc toute la fin... — « Je redoute le danger, « il est prompt comme l'éclair... ; j'ai eu le désagrément « de n'approcher de certains malades que pour m'aperce- « voir qu'au bout d'un jour ou deux il était trop tard. » Notez que j'omets à dessein d'excellentes phrases que je pourrais citer. Mais son observation particulière de 1756 [1] (tome IV du journal, premier semestre), vous ne l'avez

[1] Ancien journal de médecine.

pas lue, non certainement, vous eussiez rendu plus de justice à cet honnête Marteau... Lisez, lisez, et faites amende honorable ; si j'entreprenais de citer, je transcrirais. Il parvient, non sans peine, à faire l'ouverture du corps : quels précieux détails il nous a laissés ! et vous n'êtes pas content de lui ? *La membrane interne de la trachée s'exfolia d'un bout à l'autre sous nos doigts...* Il ajoute, à la vérité, que le poumon était sphacélé, mais il a soin de vous prouver qu'il ne l'était pas. « Jusque-là, l'odeur du cadavre n'avait été que fade, l'ouverture du côlon répandit une exhalaison si infecte, etc. » Vous qui avez vu une fois le sphacèle du poumon, que l'on rencontre si rarement, vous savez si à l'ouverture de la poitrine l'odeur du cadavre était fade. Vous appréciez les causes de l'illusion du bon Marteau sous un autre jour, vous revoyez les mêmes objets et vous ne méconnaissez pas leur véritable coloris à travers la fausse teinte que leur donne la prévention. Il est évident que Marteau était peu versé dans la pratique de l'anatomie pathologique, quoiqu'il en sentît l'importance ; il se plaint amèrement des obstacles qu'il a rencontrés ; sans doute, il n'était pas assez persuadé que vouloir et pouvoir sont presque synonymes. Vous voyez toutefois que dans cette circonstance il se fit prêter main-forte, et cela n'est pas beau? digne d'éloges ? Il ne s'est pas aperçu, je l'avoue, que l'angine maligne n'était point une affection gangreneuse ; il a pris la concrétion méningoïde pour la membrane muqueuse exfoliée.

« Mais s'il y eût vu tout à fait clair, il ne me laissait rien à dire ; de bonne foi, je crois que j'aimerais autant avoir appris que d'avoir à enseigner. Depuis longtemps, toute mon érudition se bornerait à être bâtard. Malheu-

reusement ce souhait modeste peut encore moins se réaliser que vos glorieux présages. Je vous en remercie, j'en suis aussi touché et reconnaissant que si je prenais grand plaisir à y croire. J'ai toujours oublié de vous dire que, loin de vous blâmer d'avoir respecté les restes de votre ami Salmon, je vous avais fort approuvé. Je vous aime mieux moins savant et plus affectueux. Puisque me voilà revenu à vous, permettez-moi, mon cher ami, de vous donner quelques conseils; ils sont dictés par l'attachement; permis à vous de ne pas les goûter ou de les approuver et de ne pas les suivre.

« Maintenant que vous voilà fixé à Saint-Louis, je crois qu'au lieu de regretter de ne pas être ailleurs, vous feriez sagement de porter votre attention sur ce qui vous entoure; vous trouverez nécessairement quelque objet digne de la fixer. Si vous avez du loisir, lisez nos meilleurs classiques, les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, Boileau, La Fontaine, les romans de Voltaire, quelques volumes de sa correspondance. Si, en lisant, vous ne vous livrez pas seulement au plaisir de lire, si vous donnez quelque attention à l'art avec lequel les mots sont adaptés à l'expression de la pensée, votre style, qui est devenu de jour en jour plus correct, se perfectionnera encore. Livrez-vous à des recherches anatomiques qui aplanissent les difficultés de votre sujet favori, qui vous ouvrent la voye ou éclairent des points accessoires. Mme Dupin disait souvent : *Ce qu'on sait souffre de ce qu'on ne sait pas;* c'est l'expression un peu vague et précieuse d'une pensée fine et juste. Ainsi, un peintre habile possède dans la perfection l'entente du coloris, de la perspective, et, dans une rare et fidèle expression des passions, on reconnaît son savoir, on

admire son talent ; hâtez-vous de contempler son chef-d'œuvre. Tout à fait étranger aux connaissances chimiques, il a fait usage de couleurs qui, par le contact de l'air ou leur mélange, vont bientôt s'altérer. Notre art, plus complexe qu'aucun autre, exige que nous sachions directement et à côté ; nous procédons autant par voie d'exclusion que d'admission, et souvent nos plus importantes distinctions ne s'établissent pas si sûrement par leurs signes propres que par leurs caractères négatifs.

« Quand vous aurez bien étudié la muqueuse intestinale dans l'état sain, examiné, suivi, comparé quelques-unes de ses altérations éloignées ou rapprochées de la lésion entéro-mésentérique, vous aurez fait un grand pas dans la recherche de la vérité. Je m'étais bien promis d'ajourner quelques réflexions sur l'entéro-mésentère, que je voulais remettre à un temps plus opportun ; la crainte que vous ne vous engagiez dans de fausses routes, que je crois pouvoir déjà vous signaler, me détermine à vous communiquer des considérations qui m'ont été rappelées par la lecture de vos lettres.

Fièvre entéro-mésentérique. — « Observez d'abord que toute lésion ulcéreuse offre dans la perte de substance un caractère commun bien propre à faire naître plus d'une illusion ; que le caractère particulier imprimé à quelques ulcères par la cause qui les a produits s'efface après un certain laps de temps : ce sont alors de simples solutions de continuité, etc., etc. J'omets à dessein les détails et les preuves. Notez aussi que la plupart des phénomènes généraux de l'inflammation compliquent toutes les phlegmasies spécifiques, ce qui donne beau jeu aux faiseurs de systèmes. Ceux mêmes qui sont dus aux causes les plus permanentes et les plus matérielles, les ulcères cancéreux

et tuberculeux, par exemple, ne peuvent être bien appréciés dans leur dernier degré qu'après avoir déjà été étudiés à des époques moins avancées. Alors l'œdème, l'induration blanche et rouge, toutes les altérations dues à une phlegmasie chronique, la végétation des bourgeons charnus, la pénétration réciproque des tissus, leur mortification, leur fonte, la coagulation du pus obscurcissent le vrai caractère de la maladie, au point qu'il ne peut être qu'à peine discerné par des yeux exercés.

« On trouve fréquemment dans le canal intestinal des phthisiques deux sortes d'ulcères, les uns dus à la résorption du pus aphteux, à bords minces, etc.; les autres avec épaississement de tissu, mais du tissu de toutes les tuniques, dû au ramollissement des tubercules sous-muqueux ou sous-séreux. On trouve aussi des plaques ou épaississements de membranes sans ulcérations. Ces plaques, qui ont la même origine que les ulcères, n'occupent pas particulièrement la fin de l'iléon : j'ai eu l'occasion d'examiner depuis peu les ulcères tuberculeux que j'avais déjà vus bien des fois ; j'y ai apporté la plus scrupuleuse attention. Un militaire, *qui tuberculis deputabatur,* a succombé dans le second degré du marasme, après deux jours d'une fièvre plus intense, accompagnée de diarrhée, et, au jugement du docteur L***, de quelques autres symptômes d'entéro-mésentérique. Dans l'éponge pulmonaire, les plèvres, leurs replis, des tubercules crus sans nombre. La muqueuse trachéale légèrement rosée ; le péritoine et tous ses replis parsemés de tubercules de toutes grosseurs. A l'ouverture du tube intestinal, l'aspect de la muqueuse ulcérée et surtout l'aspect d'une plaque que le docteur revendiquait pour l'entéro-mésentère ; j'ai redoublé d'attention en pensant à vous. Le carreau, une

conséquence de l'entéro-mésentérique!!! Rappelez-vous que vous avez vu Broussais montrant à ses auditeurs des plaques entéro-mésentériques pour des ulcères cancéreux, et souvenez-vous qu'il est difficile, mais important, de ne pas confondre la vraie et la fausse angusture, le quinquina Loxa et le Calisaya, etc. Hélas! il faut moins de science que de métier, et voilà ce qui assure à jamais le succès des systèmes...

« Des tubercules sous-péritonéaux correspondaient à toutes les plaques. Quelques-uns, de la grosseur d'un noyau de cerise, faisaient saillie intérieurement et surtout extérieurement. La tunique muqueuse participait à peine au gonflement des autres tuniques et du tissu cellulaire qui les unit dans les points où elle était ulcérée. Loin d'avoir acquis de l'épaisseur, elle se trouvait amincie. La valvule iléo-cæcale était légèrement phlogosée; il n'y avait ni plaques, ni ulcères, vers la terminaison de l'iléon.

« J'ai examiné avec le plus grand soin le canal intestinal d'un vieillard mort d'une diarrhée chronique; nuls vestiges de plaques ni d'ulcères: la muqueuse du gros intestin et particulièrement du rectum, et le tissu sous-muqueux épaissis, tuméfiés, avaient pris un teint brun foncé; la tunique péritonéale était marquée de bandes noires longitudinales; cette teinte n'indiquait certainement point une affection gangreneuse, elle paraissait due à l'absorption de la matière colorante qui teignait la tunique muqueuse. Voici une autre altération de la muqueuse intestinale. M. Bouchet éprouva, l'été dernier, des douleurs d'entrailles qui se terminèrent par une diarrhée prolongée; deux mois plus tard, la constipation succéda à la diarrhée: vomissements, coliques;

constipation plus opiniâtre, vomissements copieux de matières excrémentielles. Des pilules d'opium et de calomel procurent un soulagement inespéré, et pendant trois mois de convalescence apparaît la régularité des déjections; le retour des forces et d'un peu d'embonpoint me confirmaient dans l'opinion qu'un étranglement accidentel sans lésion squirrheuse avait occasionné les symptômes graves qui avaient fait craindre pour ses jours. Le visage n'avait point le teint jaune-paille, le pouls était rarement accéléré ; des écarts de régime ont rappelé la diarrhée ; succès apparent des mêmes moyens sans interruption des progrès rapides du dépérissement. Autopsie cadavérique : invagination du côlon droit, huit pouces au-dessus du cæcum.

« La portion supérieure invaginée de huit lignes dans la portion cæcale ; ulcération du bourrelet muqueux, soudure de la tunique péritonéale, dilatation médiane du cæcum, adhérence des tuniques, simple destruction de la tunique muqueuse dans quelques points rapprochés du bourrelet. Les plus grands de ces ulcères, à bords assez minces, avaient la dimension d'une pièce de cinq francs. Les ganglions mésentériques n'étaient pas sensiblement tuméfiés.

« Mme Renault a succombé à une *affection aphteuse* du canal intestinal. Les symptômes fébriles avaient une intensité qu'on n'aurait pas soupçonnée à la vue des ulcérations aphteuses, rares, superficielles et d'une petite étendue. Non, assurément non, il n'y a aucun rapport entre ces diverses affections et l'exanthème entéro-mésentérique ; ou du moins il n'y en a pas d'autre que la solution ulcéreuse de continuité, qui ne s'observe qu'à une époque assez avancée de cette maladie.

« Un militaire a succombé il y a quelques semaines, au neuvième jour d'une fièvre ataxique, avec complication péripneumonique. Autopsie cadavérique : Sur la muqueuse gastrique, mucus jaunâtre; dans le premier tiers de l'intestin grêle, chyle blanc, crémeux, épais; dans le second tiers, intégrité parfaite de la muqueuse; les premiers boutons sont trouvés à quatre pieds de la valvule; en descendant ils se serraient de plus en plus, étaient mêlés de plaques épaisses de six à huit lignes. Sur la plupart, les villosités de la muqueuse n'étaient pas encore effacées; rougeurs assez vives dans l'intervalle, deux ou trois plaques seulement, et le sommet de quelques boutons commençant à s'ulcérer, ou plutôt on commençait à apercevoir les bourbillons furonculaires ayant déjà une teinte ocracée, qui est très probablement le résultat de l'action colorante qu'exerce la bile sur un tissu inerte. Les ganglions mésentériques correspondants avaient acquis le volume de grosses noix; ils paraissaient plutôt développés, amplifiés, qu'enflammés; en les divisant avec le scalpel, on les trouvait tendus d'*un blanc rosé.*

« C'est dans la première période de cette maladie, de même que dans le principe de plusieurs autres affections transmissibles, qu'ils atteignent leur plus grand développement. Je crois plus que jamais à la transmissibilité de la fièvre entéro-mésentérique. Depuis votre départ, vingt-deux individus; vingt ont été atteints dans le petit bourg de Chenonceaux, six dans une même maison, quatre dans une autre. La plupart ont été très gravement affectés; trois ou quatre ont succombé. En retrouvant là cette même affection qui s'est à peine montrée ici, depuis votre départ, et la voyant passer successivement d'une extrémité du village à l'autre, et conserver cet ensemble et cette

même diversité de symptômes qu'elle avait montrés dans des circonstances atmosphériques si différentes, j'embrasserais tout à fait cette opinion qu'elle est contagieuse, et je ne me fais aucun scrupule de me trouver seul de cet avis. Je vois que vous n'avez pas besoin d'être encouragé à suivre des recherches dont vous ressentez si vivement l'intérêt ; il ne tiendra pas à moi que vous n'obteniez bientôt plus de facilités pour suivre vos projets. Quelques faits recueillis à Chenonceaux semblent encore indiquer qu'on ne serait plus exposé à contracter cet exanthème du canal intestinal, quand à une époque antérieure de la vie on a déjà éprouvé les symptômes qui le caractérisent. Si une semblable question reste souvent indécise, relativement à la petite vérole, vous jugez que dans ce cas-ci la certitude sera toujours bien plus difficile à acquérir.

« J'avais donné, il y a huit jours, ce brouillon à un scribe, pour essayer son savoir-faire, voir le parti que j'en pourrais tirer pour mon travail, et aussi dans la double intention de conserver quelques passages de ma lettre pour mémento, et vous éviter la peine de la déchiffrer. Mon homme est allé à la campagne ; j'aime mieux vous expédier cet in-folio tel quel, que de vous laisser encore dans l'attente. M. Chauveau vous portera, j'espère, des ampoules et le procédé de fabrication.

« Cherchez, je vous en prie, l'ouvrage de Fothergill[1] : il a été traduit en français ; je suis porté à croire qu'il a plutôt traité son sujet en savant qu'en observateur. Je m'en rapporterai à votre jugement. »

[1] Fothergill. — *An Account of the Sore Throat attended with ulcers.* London, 1748, in-8°. *Ibid.*, 1754, in-8°. Traduct. franc. par l'abbé Larivière. Paris, 1749, in-12.

LETTRE LXII[e]

DE VELPEAU

« Paris, 2 novembre 1820.

« M. Guersant, toute sa famille et vos autres amis me chargent de vous dire mille choses obligeantes de leur part. Et que veulent-ils que je vous dise? qu'ils vous aiment, vous admirent et vous chérissent autant que possible? Que sais-je encore? Après tout ils auraient plus tôt fait de le dire eux-mêmes. Je l'ai dit à M. Guersant, qui pour plus d'une raison devrait bien vous écrire; il en convient, mais il jure n'en rien faire avant que vous ne soyez venu à Paris : « Qu'il vienne! qu'il vienne! il faut « qu'il vienne, puisqu'il l'a promis! Qu'il abandonne tout « pour un mois ou deux; il emploiera ce temps à faire « imprimer son travail à Paris; je veux le voir, je veux « l'entendre lui-même. » M. Duméril me donne les mêmes raisons. Qu'ai-je à dire à cela, moi? qu'ils ont raison et de joindre ma faible voix aux leurs. M. Orfila est de retour, il vous a vu, entendu; je vous avertis, non sans crainte de blesser votre modestie extrême, qu'il n'a trouvé dans sa tournée aucun médecin aussi zélé, aussi savant, aussi habile que vous : ce sont ses propres expressions; il vous adjoint M. Barbier d'Amiens. Depuis longtemps j'étais bien pénétré de la plus que vérité de ces titres, j'apprends cependant avec une bien vive satisfac-

tion que justice vous est rendue par un homme de premier mérite.

« M. Guersant ne voulant pas parler lui-même, il vous fait dire par moi que deux croups se sont offerts à son observation depuis que je vous ai parlé. L'un rentre dans la catégorie de la tourbe croupale, j'ai peine à prononcer méningoïde; il a présenté tous les symptômes de cet horrible mal; on a vu la couenne, on l'a touché, il est mort. Vous devinerez aisément le reste. L'autre est plus intéressant et tout neuf. Un enfant de cinq à six ans est pris tout à coup de ce que nous appelons pseudo-croup. En attendant mieux, M. Guersant, prévenu contre l'illusion, observe l'arrière-bouche et le gosier; rien, absolument rien, pas même de la rougeur. Il rassure les parents, prescrit quelques sangsues et une diète adoucissante. Deux jours après le petit malade se porte bien. Le quatrième jour, nouveaux accidents; les parents, tranquillisés par l'issue de la première attaque, s'en effrayent moins. M. Guersant arrive le cinquième pour voir la mère atteinte d'un autre mal, et trouve de la fièvre à l'enfant; il le fait tousser devant lui, on lui conte ce qui s'était passé la veille, il oublie la gorge et présume que ce ne sera rien; le sixième, il est mieux; le septième, M. Guersant le voit : la toux est grasse, la respiration pas gênée, la fièvre assez forte; refusant de craindre l'inflammation méningogène, dans ce cas, il laisse encore le gosier. Le huitième, les parents sont épouvantés par les symptômes terribles du croup; la toux est suffocante, la voix glapissante, la respiration entrecoupée, enfin ils croient leur malheureux enfant mort, lorsqu'une dernière quinte est suivie de l'expulsion d'un long tube membranéiforme épais, consistant, ayant la

forme de la trachée-artère; alors les accidents deviennent moins alarmants. M. Guersant, qui ne vit le malade que le neuvième, remarqua plusieurs points couenneux sur les amygdales et les piliers du voile du palais; le petit patient disait éprouver une douleur cuisante le long de la trachée-artère. Il avait expectoré, depuis le tuyau, quelques crachats mêlés de stries sanguinolentes, et la fausse membrane elle-même présentait aussi quelques points tachés de sang; on s'est contenté depuis d'une médication mucilagineuse et adoucissante, et l'enfant est à peu près guéri; le timbre de sa voix est seulement un peu plus sonore et plus aigre que dans l'état naturel. Il semble que l'épithélium excessivement mince qui recouvre les papilles de la muqueuse se soit exfolié avec la concrétion morbide, ce qui rendrait le passage de l'air plus douloureux. D'où est parti le mal? est-ce des bronches, de la trachée, du larynx ou des amygdales? Y avait-il quelques points méningoïdes dans l'une ou l'autre de ces parties lors de la première attaque, ou bien le croup *sine materia* est-il susceptible de se terminer par le croup membraneux? Voilà autant de questions que je vous adresse, n'osant résoudre aucune d'elles. Ce qui est de fait et très intéressant sous un autre rapport, c'est la guérison spontanée de la pauvre petite fille.

« *Le carreau, conséquence de l'entéro-mesentérique!!!...* — Eh! qu'a donc de si révoltant, mon Dieu, cette proposition? D'abord j'ai demandé s'il n'en était pas une, et je n'ai pas dit que cela fût. Mais, avant tout, qu'est-ce que c'est que le carreau? Les descriptions qu'en donnent les auteurs ne se ressemblent guère quand on les compare. Cette maladie ne paraît avoir été examinée que par un petit nombre d'hommes et d'une manière très superficielle.

Pour moi, il m'a semblé qu'on entendait par là un gonflement plus ou moins considérable des ganglions lymphatiques du mésentère avec dégénérescence caséeuse ou tuberculeuse. Or, je demande s'il n'est pas possible que chez les sujets jeunes, chez lesquels le système lymphatique prédomine, et lorsque la convalescence de cette fièvre a été longue et difficile, ces glandes conglobées s'engorgent, puisqu'elles le sont dès le principe, se tuméfient, se désorganisent graduellement par l'effet de l'irritation continuelle dont elles sont alors le siège ? Pendant qu'il y a des ulcères dans le tube digestif, il s'y fait toujours quelque travail suppuratoire; les absorbants le remplissent de ce fluide hétérogène qui les irrite, les enflamme, — à part même le virus propre à la fièvre, — et qui bientôt détermine le gonflement des ganglions qui correspondent à ces vaisseaux. Il m'était passé par la tête que, dans les individus où tous les phénomènes inflammatoires marchent très lentement, il pouvait bien arriver que les ulcères de la muqueuse se cicatrisassent à la longue, pendant que les ganglions continueraient à se gonfler, à suppurer, à se désorganiser en un mot, et eussent produit, dans ce cas, ce qu'on appelle « carreau ». Voilà, Monsieur, ce que j'avais pensé, ce que je vous demandais; j'en suis encore là.

« Vous croyez que je prends tous les ulcères de la muqueuse intestinale pour ceux produits par la fièvre entéro-mésentérique? Je crois pouvoir vous assurer que tous ceux que je vous ai cités comme tels en étaient réellement; j'ai négligé les détails parce qu'ils étaient inutiles pour vous, et vous voudrez bien croire que j'y regardais de très près. Quand je vois des ulcères ronds taillés à pic, à bords relevés, décollés, de toutes gran-

deurs sur la muqueuse de la fin de l'iléon et dans le gros intestin, au milieu de grosses plaques, larges, très saillantes, et de boutons gros comme des pois, des têtes d'épingle, très nombreux, ne dirais-je pas que ce sont là des suites ou des attributs de la fièvre entéro-mésentérique? Certes, vous m'avez trop donné de leçons pour que je confonde les diverses espèces d'ulcération de la muqueuse avec celle-là; c'est parce que tout me force à croire que cette maladie est une et indépendante des autres, que je me raidis contre la prévention, que je cherche si les désordres qu'elle produit ne s'expliqueraient pas mieux d'une autre manière, afin de ne pas m'engager dans une fausse route dont je ne pourrais me retirer plus tard que fort difficilement. Tout conspire même pour me faire rendre. Dieu veuille que la vérité soit dans ce sens. Une femme de quatre-vingt-quatre ans, mais verte pourtant, a une luxation de l'humérus, pendant le traitement de laquelle tous les symptômes d'une gastro-entérite se déclarent; elle résiste à la diarrhée pendant un mois. A l'ouverture de son cadavre : poumons engoués, muqueuse intestinale phlogosée dans toute son étendue, mais ni plaques, ni boutons, ni ulcères; et d'une.

« De deux autres femmes empoisonnées par l'extrait de noix vomique, dont on fait un fréquent usage à Saint-Louis, l'une n'a offert que de légères traces d'inflammation; mais la muqueuse gastro-entérite de l'autre, qui avait eu pendant longtemps le dévoiement, s'est trouvée d'un rouge écarlate, gonflée, rugueuse; enfin l'inflammation était au plus haut degré d'intensité, dans tout le gros intestin surtout, sans qu'il y eût rien d'analogue à ce que l'on trouve dans la mésentérite. Ces deux

observations sont venues au-devant de mes désirs. J'en voudrais bien d'autres; je sais où elles sont, mais je ne peux pas les suivre.

« J'avais à vous parler encore d'une autre femme, mais un contre-temps me fait plier ma lettre pour l'envoyer bien vite; j'arrive tout essoufflé de chez M. Husson, à qui j'avais laissé votre procédé des tubes, afin qu'il ajoutât ce qu'il croit convenable pour faire sentir le vice des méthodes employéees jusqu'ici pour conserver et propager le vaccin, ce qui n'est pas fait encore partout; il suffit que je vous nomme pour qu'on cherche à me faire du bien, de sorte qu'il voudrait me protéger aussi, lui. Il s'agit d'une folie réellement sérieuse, et que je n'excuserai qu'autant qu'elle vous paraîtra raisonnable. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous trouvez où placer cette pensée d'Horace :

> Qui fit... ut nemo, quam sibi sortem
> Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illa
> Contentus vivat, laudet diversa sequentes?

« En effet, l'ambition nous laisse rarement tranquille, elle nous montre le bonheur là où nous ne sommes pas. Je tiens fortement à n'être pas obligé d'avoir recours à mes parents pour les frais de ma réception de docteur; je voudrais les gagner, mais non par la seule faveur, car il est à peu près décidé que je ne peux concourir; d'ailleurs, en concourant j'aurais tout à risquer. Supposez donc que l'extrême bienveillance de quelques personnes me fît admettre, ce ne serait plus dans l'ordre ordinaire, ce ne serait pas juste. Ce n'est pas même sans quelque ombrage, sans quelque dépit, que plusieurs élèves me

voient à Saint-Louis. J'avais spéculé sur l'enseignement, sur l'anatomie. J'ai rassemblé sept jeunes gens pour commencer, qui m'ont donné chacun dix francs pour leur faire une espèce de cours, de répétition d'ostéologie. J'aurais pu en trouver un plus grand nombre pour l'hiver; mais la légion des professeurs autorisés arrive, il faut que je déniche de ma petite salle. Je serais obligé de louer un amphithéâtre et d'acheter des cadavres, si je persistais. Vous voyez que le commerce n'est pas *lucratif*. M. Husson me propose de m'envoyer à Bruxelles auprès de M..... Je n'ai pas eu le temps de chercher son histoire, qui doit être bien connue : il a joué un grand rôle dans notre révolution. J'aurais trois mille francs de pension annuelle, je serais obligé d'être avec lui deux heures le matin et une heure le soir, pour lui tenir compagnie et lui aider à lire les journaux. Il promet que je pourrais suivre l'hôpital de la ville, dont les médecins sont recommandables, etc. Je vous avoue que cette affaire me plaît; j'ai un extrême désir de me livrer à la littérature, dont je sens vivement le besoin. J'y pourrais rester deux ans, sans préjudice pour mon âge. C'est un grand politique, un déporté; mais qu'est-ce que cela me fait? c'est aussi un savant. Avant de décider, M. Husson exige de moi une lettre de vous, à lui adressée, dans laquelle vous *lui* direz tout ce que vous pensez de moi, bien ou mal. Il veut aussi qu'on n'en parle à personne, à cause de ses emplois qu'il craindrait de perdre, si on savait qu'il correspond avec ces gens-là. Il faudrait que cela fût fait avant huit jours. Pardonnez-moi, Monsieur, s'il vous plaît, encore cette importunité, qui ne sera probablement pas la dernière, puisque vous me permettez toujours d'y revenir. Je vous prie donc d'avoir la com-

plaisance, sitôt la présente reçue, s'il vous est possible, de m'envoyer sous enveloppe une lettre pour M. Husson, dans laquelle il trouve ce que vous pensez de moi. J'aimerais mieux montrer plus de mérite que vous n'en annoncerez. Au moins veuillez donc ne pas exagérer mes qualités, si vous m'en connaissez quelques-unes. En même temps, deux mots pour moi de ce que je dois faire en pareille occurrence, car je ne veux rien décider avant de connaître votre avis et de savoir au juste ce que c'est que tout ça. N'importe ce que vous en penserez, ayez la bonté de m'envoyer cela et de me le dire; je ne cesserai d'être tourmenté jusqu'à ce que j'aie votre réponse.

« M. Chauveau, qui attend sa maman sous quelques jours, se joint à moi pour vous présenter nos humbles respects; nous avons vu M. Édouard. Très humble serviteur à M. Leclerc et M. Mignot.

« J'attends en tremblant votre lettre. »

LETTRE LXIIIe

DU MÊME

« Décembre 1820.

« Il n'est pas impossible que je ne vous arrive avant « quinze jours. » Assurément c'est le plus utile des efforts que vous puissiez faire. Malgré l'intérêt de cha-

cune des phrases contenues dans cette précieuse lettre, celle-ci est mille fois plus intéressante encore. Je suis allé le soir même que je l'ai reçue chez M. Guersant; cette nouvelle l'a fait pâlir de joie. Madame est venue augmenter et partager l'allégresse commune, et tous croyaient déjà vous tenir. J'ai eu beau m'égosiller pour leur faire entendre que vous disiez simplement que vous pourriez bien venir et non pas que vous viendriez sous quinze jours, afin de modérer la vivacité d'une joie que je crains que vous ne trompiez; tout a été inutile; ils ont conclu que vous ne pouviez vous dispenser maintenant d'arriver la semaine prochaine. En conséquence, ils apprêtent ce qu'il faut pour vous recevoir. Ainsi vous voyez, et moi aussi je vois, avec bien du plaisir même, que vous avez contracté l'engagement d'être à Paris à la fin du mois; or, vous ne contractez aucun engagement que vous n'y répondiez. Donc vous serez ici dans quinze jours.

« Le croup sporadique, qui se termine spontanément après l'expulsion de la fausse membrane, n'est pas la diphthérite; c'est là une question, en êtes-vous bien sûr? Je me rappelle fort bien la jeune Caroline, dix-sept ans, du n° 28 de la salle des femmes, qui expectora une longue portion membranéiforme rougeâtre, assez consistante. Je me souviens aussi qu'elle resta enrouée pendant assez longtemps, mais voilà tout. Je ne sais pas ce qu'on voyait au fond de la bouche avant ni après l'expulsion de la concrétion. D'ailleurs cette observation surannée ne peut vider ni résoudre la question. M. Guersant regrette fortement de n'avoir pas gardé son morceau pour vous convaincre; il l'a examiné avec beaucoup d'attention, il assure qu'il ne différait en rien des autres; il dit aussi

que dernièrement un enfant lui a présenté cette particularité, qui porterait à nier sur le vivant l'existence de la concrétion, quoiqu'elle y soit depuis longtemps. L'autopsie est venue éclaircir son doute; mais il attribue l'analogie de couleur de ces parties différentes à la ténuité de la fausse membrane, dans ce cas, qu'il dit être demi-transparente. Si j'osais douter sur la nature du mal, ce serait dans cette observation. Il est loin de se flatter de pouvoir éclaircir vos doutes, il faut que vous soyez ici pour l'électriser.

« Quant à Sœmering, c'est un anatomiste plutôt qu'un médecin; ainsi en fait d'observations médicales il ne fait pas loi. Mais croyez-vous que le croup épidémique contagieux puisse guérir spontanément ou par l'emploi des méthodes générales? Je n'ai jamais pu le nier à ma conscience, ni à personne, ni à vous; vous le savez. Les observations qui tendent à le prouver me semblent trop claires et portent à mon avis le caractère de l'évidence. J'ai vu Marteau et l'observation que vous me citiez, je ne ferai point de génuflexion; elle est belle pourtant, mais je ne lui pardonne pas d'avoir substitué l'acétate de plomb à l'acide hydrochlorique, et d'attribuer une grande partie de ses succès aux vésicatoires, etc. J'ai vu sa gangrène du poumon, sa membrane interne de la trachée-artère exfoliée. J'ai vu Regnault, qui paraît avoir observé le même mal, je vous en aurais transcrit quelques passages si vous ne fussiez pas venu; il ne vaut pas Marteau. Dans le soixante-quatorzième volume des mélanges de l'Académie de chirurgie, on trouve l'épidémie qui régnait à Paris en 1748, décrite parfaitement par Chomel; il donne des observations particulières (9 ou 10). Il affirme que chez tous l'aphte paraissait sur l'une ou

l'autre amygdale dans les premières vingt-quatre heures, qu'elle s'étendait rapidement dans le larynx et la trachée. Il y avait gonflement derrière les mâchoires, *gonflement particulier*. L'haleine était insupportable, l'aphte s'étendait quelquefois sur les bords de la langue; elle était épidémique et contagieuse, il l'a observée dans la maison de Saint-Cyr, rue du Bac. Il cite des demoiselles de deux à quinze ans, il dit en avoir guéri[1]. Astruc lui envoie trois observations de guérison, celles-là pourraient bien être regardées comme apocryphes[2]. Fothergill en donne une description qui a besoin d'être examinée de près, il en guérissait beaucoup. Il dit que le premier jour tout le fond de la bouche, les amygdales surtout, étaient d'un rouge violacé, livide : « On voit quelquefois, au lieu de « cette rougeur, une large tache d'une figure irrégulière, « d'un blanc pâle et entourée d'un cercle vermeil. » La gangrène s'étendait, suivant lui, très vite dans la trachée, dans le poumon, et même jusque dans l'estomac, etc. Si vous voulez voir tous les auteurs qui l'ont décrite, vous eu avez un million à feuilleter. Sgambatus l'a décrite à Naples, en 1720, sous le titre de *Pestilente faucium;* Mercatus, à Francfort, en 1614, dans la vingt-quatrième consultation de ses œuvres, tome 7, page 137. Cortesius aussi, dans ses *Mélanges de médecine,* en 1625; il dit, à la page 698 de son in-folio, après avoir parlé du caractère contagieux et de la malignité de cette maladie :

[1] Chomel. — *Dissertation historique sur l'espèce de mal gangreneux qui a régné parmi les enfants de l'année dernière.* Paris, 1749.

[2] Astruc. — *Lettre sur l'espèce de mal de gorge gangreneux qui a régné parmi les enfants l'année* 1748. Paris, 1748.

« Divi Francisci custos, vir doctrina et moribus insi-
« gnis, hac lue obsessus, tonsillas solummodò et garga-
« reonem inflammatione læsa habebat, et continuò que-
« rebatur se percipere in ore fœtorem quemdam; et ut
« hâc de re certior redderetur, ad se vocavit baccalaureum
« quemdam amicissimum, qui maximo affectu assistebat,
« rogavitque ut vellet olfacere, percipereque naribus, an
« verum esset talem fœtorem emittere, an ab ejus ima-
« ginatione prodiret. Olfecit baccalaureus, me (scilicet
« Cortesio) præsente, et multis aliis. At statim, non
« multis elapsis horis, decubuit solâ faucium et glandu-
« larum inflammatione vexatus, absque aliquâ manifestâ
« corruptione partium; omnibusque præsidiis ex arte
« factis, quarto die suffocatus periit; et tamen custodem
« non tetigerat, sed solo olfactu aerem ex ore prodeuntem
« naribus traxerat; quare ab hujus modi exemplo veni
« in sententiam morbum non esse absque aliquâ conta-
« gione (*Miscell.*, p. 698)[1]. »

« Il en traite fort au long; vous verrez tout cela d'ailleurs quand vous serez arrivé. M. Béclard me procurera peut-être quelques-uns des *Italiens* que vous m'avez demandés. Pour conserver les pièces pathologiques, avez-vous essayé le vinaigre de bois ? M. Jules loue beaucoup un mélange, à parties égales, d'alcool et d'essence de térébenthine, ou bien l'acide arsénieux. Quant à moi, vous voyez que je suis encore à Paris; mes projets sont partis avec le crépuscule et ne sont pas revenus avec l'aurore : en même temps que je remettais votre trop

[1] Cortesi ou Cortesius (J.-B.) — *Miscellanearum medicinalium decades denæ, in quibus pulcherrima ac utilissima quoque, ad anatomen chirurgiam, et totius fere medicinæ theoriam et praxim spectantia, sparsim quidem, sed jucundissimo ordine continentur.* — Messanæ, 1625.

flatteuse lettre à M. Husson, et qu'il me disait que j'allais partir sous trois jours, il en recevait une de son autre main, qui lui annonçait que la place était prise[1] ! Comme ils étaient tous deux chargés de cette emplette, M. de la Romiguière a trouvé le premier[2]. Ce pauvre M. Husson est resté comme pétrifié de douleur, et moi passablement vexé de ce contre-temps; je m'en suis allé voir le concours des internes, où j'ai trouvé pour question à traiter par écrit : *les fractures du péroné, la trachée-artère et le croup;* pour question à traiter verbalement pendant cinq minutes : *Décrire les parties constituantes de l'œil et l'amaurose.* Toute mauvaise modestie de côté, et sans y mettre de présomption, je vous demande un peu si je ne pouvais pas répondre à cela ? si ces questions n'étaient pas faites pour moi ? Enfin, fortement irrité de ces controverses, j'ai voulu m'essayer et je me suis lancé pour l'école pratique. J'ai été questionné sur la chimie, je ne sais si je serai reçu; on m'a dit que j'avais bien répondu, mais cela ne rapporte rien, c'est un essai; il ne me reste plus d'espoir que dans M. Chaptal : il n'est pas ici encore, je crois ?

« J'apprends que Langeais possède un nouveau médecin; on dit que Châteaurenault en demande un, que Luynes est une bonne collocation ? Ayez la complaisance de ne pas m'oublier auprès de Mme Bretonneau. M. Chauveau, qui attend sa maman samedi, et M. Martineau vous présentent leurs très aimables civilités. Arrivez promptement, on le désire sérieusement. »

[1] Il fut très heureux que ce projet, qui eût pu si singulièrement modifier la carrière de Velpeau, n'ait pu être réalisé. — T.

[2] La Romiguière, homme d'État et avocat célèbre, né en 1775, mort en 1847. Il fut conseiller à la Cour de cassation, puis pair de France (1841). — T.

LETTRE LXIV[e]

DU MÊME

« 1er janvier 1821.

« Vos amis, Monsieur, sont tout sérieusement fâchés contre vous; ils croient que vous vous moquez; ils vous accusent de faussaire. Pour moi, mon divin maître, je ne vous conçois plus; j'ai perdu, comme eux, l'espoir de voir jamais accomplir les promesses que vous leur avez faites et que je me suis efforcé de rehausser encore. N'est-il pas extraordinaire, en effet, qu'à la fin de la mi-novembre vous dussiez être à Paris dans *quinze jours,* et que le mois de janvier arrive sans que l'on ait ouï parler de vous non plus que si vous étiez allé trouver *Confucius ?* En vérité je m'y perds. Je crains furieusement que la raison d'un tel contre-temps ne soit désagréable à apprendre. J'ai entendu vaguement corner à mes oreilles qu'un bouleversement terrible avait eu lieu dans l'hôpital de Tours; y seriez-vous pour quelque chose? J'ai appris aussi je ne sais quelle aventure d'un parent de M. de M... Je vous avoue que je suis fort inquiet; toutes ces raisons se confondent dans mon esprit pour y former un amalgame insoluble dans tous les réactifs dont je puis disposer ; il faut nécessairement votre intermède. Les humains sont si inhumains! chaque vérité qui se dévoile les effarouche tellement qu'ils se révoltent presque toujours contre elle; il s'ensuit que l'organe qui

la produit est souvent persécuté. Servet, Descartes, Galilée, Le Tasse, Molière, Pope, Bayle, Voltaire et cent autres furent cruellement traités parce qu'ils avaient une âme supérieure à celles de leurs contemporains. Je ne serais pas étonné que la crasse ignorance et l'envieuse médiocrité ne cherchassent à vous susciter quelque ennui. Vos nobles confrères m'ont toujours paru tellement disposés à vous déprécier dans l'opinion publique que je crains toujours pour vous; vous avez beau dire que la vérité triomphe à la longue des attaques de la malignité, je ne peux le croire. L'histoire fournit trop de preuves du contraire, elle est souvent vaincue.

« Chaque jour, depuis le commencement de ce mois, semblait me promettre votre débarquement ou de vos nouvelles; mais à la fin votre silence me chagrine, je ne peux plus retenir le désir que j'ai de vous prier de le rompre. Mme de Chastenet, qui s'était chargée de vous remettre dans le temps un griffonnage de ma part, m'avait promis de vous presser de finir votre travail. A propos de Mme de Chastenet, savez-vous que je me suis fait diablement mal chez elle ? N'ai-je pas eu l'imprudence, je ne sais par quelle balourdise, de critiquer avec amertume le magnétisme animal, ainsi que ses sectateurs? J'oubliais que M. de Puységur... Assurément elle doit bien m'en vouloir; en effet, j'ai eu bien tort, car le magnétisme fait des progrès à Paris, et je commence à croire qu'il y a quelque chose de vrai dans ce qu'on dit. J'ai vu quelque chose qui m'étonne : comment séparer quelques grains d'or d'une si grande quantité de poussière[1]?

[1] Velpeau tombait en effet très mal, car Mme Anne de Chastenet de Puységur, belle-sœur du marquis de Puységur, s'occupait beaucoup de

« Monsieur, il est des amis bien pernicieux ; il en est que vous connaissez mal. Il est affreux que je sois obligé de vous dévoiler leur hypocrisie. La reconnaissance m'oblige à respecter de telles gens, et je vous suis redevable des bontés les plus chères. Leur procédé me fait horreur; j'attends toujours pour vous en instruire, le papier ne doit pas être dépositaire de telles menées.

« Comptant toujours sur vous, je n'ai pas vu beaucoup d'auteurs. Dites-moi, s'il vous plaît, ce dont vous avez besoin encore. Mercatus, bien que médecin de deux rois d'Espagne, n'est pas fameux; Cortesius vaut encore moins; Sgambatus est un peu plus clair. Il dit assez bien : « Nam hæ sunt ulcera; ulcus autem omne morbus « in solutione continui cum deperditione substantiæ, in « his autem pueritis nullam principio est substantiæ « deperditio, sed eadem par inflammata redditur alba. » J'avais bien encore mes griefs contre la fièvre entéro-mésentérique, si vous ne deviez venir; et puis il y a plus d'un siècle que je n'en ai vu. Je suis au désespoir de ne plus observer ni voir mes malades; ne pouvant mieux faire, je me suis mis dans les cadavres jusqu'au cou : je suis prosecteur du bon Jules, dont je ne suis pas quitte à moins de cinq à six heures par jour; puis je donne deux heures à sept ou huit jeunes gens, que je fais travailler à l'École pratique et qui me promettent cent soixante francs pour l'hiver. Vous voyez que tout le

magnétisme. Son amie, la duchesse de Bourbon, mère du duc d'Enghien, était très passionnée elle-même pour l'illuminisme et toutes les théories empiriques du XVIIIe siècle. Nous avons vu plus haut que cette princesse avait mis à sa disposition un appartement dans son hôtel de la rue de Varennes. C'est là qu'en rentrant de l'émigration elle avait reformé un salon éclectique et spirituel, du reste, où elle réunissait les survivants des adeptes au magnétisme qu'avaient épargnés l'échafaud et l'exil. — T.

monde se mêle de professer. Le reste de mon temps est consacré à la physique et à la chimie. Quelquefois je m'amuse avec Voltaire, dont le jugement me paraît bien léger dans un assez grand nombre de cas. Je l'aime beaucoup pourtant; il est ami du genre humain, il est gai, quoique malade. On n'en peut pas dire autant du misanthrope Jean-Jacques. — M. Béclard est un rude professeur[1], il ne ménage pas toujours Bichat. M. Jules veut l'être aussi, mais il n'est guère gros. Le roi fait deux académies, voudrez-vous en être[2]?

« Pardon de mon bavardage. Je vous souhaite bien sincèrement la bonne année. Permettez-moi d'adresser mes bien tendres vœux à Mme Leclerc; personne au monde ne l'estime et la respecte comme moi. Et mon cher maître d'anatomie daigne-t-il se souvenir encore de moi? Que je serais heureux d'apprendre que le nouvel an l'égaie et qu'il m'aime encore! Que Mme Bretonneau

[1] Béclard, né à Angers en 1785, mort à Paris en 1825.

Sa carrière, si courte, fut des plus brillantes. Chirurgien en chef de la Pitié (1815), professeur d'Anatomie à la Faculté (1818), membre de l'Académie (1820).

Béclard était un professeur éloquent et érudit, qui a jeté un grand éclat sur l'enseignement de la Faculté.

Ses deux principaux ouvrages sont : *Additions à l'anatomie générale de Bichat* (1821); *Éléments d'anatomie générale ou Description de tous les genres d'organes qui composent le corps humain* (1823), dont la 4e édition (1864) est accompagnée d'*Additions de Jules Béclard.*

[2] L'Académie de médecine, destinée à remplacer l'Académie royale de chirurgie et l'Académie royale de médecine supprimées en 1793, avait été récemment créée. Une ordonnance royale du 27 décembre 1820 avait nommé une partie de ses membres, parmi lesquels Alibert, Bertin, Chaussier, Récamier, Pinel, Corvisart, Hallé, Pariset, Orfila, Béclard, Esquirol, Larrey, Dupuytren, Richerand.

L'Académie constituée désigna de nouveaux membres pour remplacer les places qui restaient vacantes, et ces choix devaient être approuvés par une seconde ordonnance royale qui fut édictée le 6 janvier 1821. C'est ce qui faisait dire à Velpeau que le roi créait deux académies. — T.

me permette de lui souhaiter une plus longue vie que celle de Ninon de Lenclos et une santé à toute épreuve. Me permettez-vous aussi de présenter mes hommages du premier de l'an à Mme du Tillet ? Je suis bien importun, mais tous les animaux parasites en sont là. Tirez-nous de peine, s'il vous plaît; un seul mot, ce n'est pas long.

« Votre très humble et obéissant serviteur.

« *P.-S.* Un entérotome, par M. Jules, il y a quelques jours. On peut ouvrir tout l'intestin dans un clin d'œil, sans le déranger de place. L'extrémité de la branche mâle A est arrondie, épaisse, plus longue, et ne coupe pas dans cet excédent. Elle chemine dans la cavité intestinale. La femelle B fait un angle contraire avec celle-là, qui ne coupe pas non plus, afin de ne pas s'accrocher.[1] »

LETTRE LXVe

DU MÊME

« Paris, 30 janvier 1821.

« Depuis le 15 novembre, Monsieur, vous n'avez pas eu le temps de me dire un mot, et si des irradiations collatérales ne m'eussent appris que vous existez, je vous croirais chez Pluton; vous jugez quelles ont été mes

[1] Velpeau avait esquissé l'instrument sur les marges de la lettre. — T.

angoisses, combien je suis malheureux! toujours dans l'attente et toujours trompé. Je remettais encore pour vous écrire, puisque Cottereau m'annonçait, il y a vingt jours, que vous m'enverriez une bonne épître sous peu, et votre personne même peut-être, et que M. Chaptal m'a dit qu'il vous aurait amené sans la fin prématurée de votre ami, M. D..., mais que vous ne pouviez tarder plus de quinze jours. Voilà comme on raisonne! Plein de ces idées chéries, je me croyais l'égal des dieux: quelle folie! Si j'étais le seul qui eût à souffrir de votre retard, je n'en parlerais pas; mais il en est tout autrement : il s'est établi une espèce de schisme relativement à vous; vos antagonistes et vos sectateurs se sont mutuellement lâché des bordées assez vives, de sorte qu'ils se trouvent tout naturellement engagés dans une lutte dont ils ne peuvent sortir sans votre ministère. Vous ne vous figurez peut-être pas comme les Parisiens sont légers : ils louent, ils blâment avec la même ardeur; jugez-en par cet échantillon. Le professeur Richerand, qui ne vous connaît pas du tout, se permit un de ces jours, en plein auditoire, en faisant sa leçon dans le grand amphithéâtre de la Faculté, de citer vos expériences sur l'acupuncture et de dire : « Un des médecins « les plus distingués de France, M. B..., est parvenu à « passer des aiguilles au travers le ventre, l'estomac, les « intestins, les gros vaisseaux, etc., sans douleur. » Notez qu'il n'a su cela que par ricochet et sans le moindre détail. Eh bien, s'ils veulent vous dénigrer ce sera avec la même circonspection. Comme votre travail est promis depuis six mois à ces différents gobe-mouches-là, et qu'il doit toujours arriver dans quinze jours, il s'ensuit qu'ils commencent à railler vos amis et leur proposent le défi,

de manière que ceux-ci, dont je ne suis en ce moment que l'écho, se trouvent entrer comme partie dans la dispute, surtout M. Guersant, qui y met beaucoup de chaleur. En somme ils me chargent de vous dire que pour l'intérêt de votre réputation, de la leur, de la vérité surtout, de presser ce malheureux croup autant que possible. Ils disent qu'en dépit de votre clientèle vous pouvez le terminer; qu'il faut venir à Paris. Ce voyage est indispensable, et bien vite. M. Chaptal est du même avis, il le veut. Vous ne savez pas combien il vous aime et vous admire : dans une séance de la Compagnie dont il est président, il vous a tellement dessiné, qu'on vous craint d'avance; à les entendre, il aurait fait entrevoir qu'il veut vous fixer à la tête d'un grand hôpital de Paris, et même vous faire professeur à l'École. Il est tout-puissant. Si vous le vouliez, l'humanité vous réclame pour l'Hôtel-Dieu. Sinon la médecine est dans de mauvais draps. Broussais va tout envahir; j'avais donc raison de dire que vous êtes le seul médecin qu'il y ait au monde.

« Mais savez-vous comment il m'a traité, le savant célèbre? Je le suis allé voir pour apprendre de vos nouvelles, le 10 janvier. Aussitôt il se rappelle la peinture, beaucoup trop flatteuse sans doute, que vous lui avez faite, ainsi que M. Moreau, et cherche de suite s'il ne pourrait me procurer ce que je désire. Il finit par me dire qu'il fera pour moi tout ce qu'il pourra (il peut beaucoup), mais qu'il faut attendre M. le docteur Bretonneau afin d'en décider avec lui. Depuis ce temps j'y suis retourné une fois. Voici le projet dont il m'a fait part : au printemps il doit faire nommer un assez grand nombre de médecins et de chirurgiens adjoints aux concours, et il n'est pas, dit-il, impossible que j'en obtienne une, malgré que je ne

sois pas docteur; bien que je le lui aie fait observer, je ne sais comment il l'entend. Grand Dieu ! si j'avais une place semblable, quel sort digne d'envie ! quelle position conforme à mes goûts ! C'est alors que toute contrainte serait bannie et que la médecine pratique deviendrait l'unique objet de mes études et de mes méditations. Ne pensez pas que je m'aveugle, je sais combien je suis loin de la vérité; mais on en donne à tant d'autres qui en sont indignes que, s'il me l'accordait, j'y oserais prétendre, et vous avez trop d'influence sur mon cœur, vous m'avez trop prodigué de soins et de bienfaits pour que je ne me permette pas de réclamer encore votre appui dans cette conjoncture. Si vous étiez à Paris, j'y croirais; comme vous n'y êtes pas, un mot pour lui, si ce n'est point lasser votre extrême complaisance, dont je suis très indigne, dans votre prochaine lettre serait, ce me semble, très nécessaire. Cependant vous le connaissez mieux que moi, permettez que je vous laisse dépositaire de mon sort. C'est un véritable coup d'État, il ferait mon bonheur et celui de ma famille.

« Vous voyez que je suis coiffé de mon moi, je vous en parle assez; je sais me rendre justice pourtant, et suis assurément moins présomptueux que je ne le parais. J'ai tant d'autres choses à vous dire que je ne sais par où commencer; j'attendrai, cela n'étant pas d'un intérêt majeur, que votre lettre me parvienne, si elle ne tarde pas trop. Vous devez avoir bien du neuf en thérapeutique. M. Mignon me parle du calomel d'une manière toute particulière. M. G... désire non moins fortement que moi que vous nous instruisiez de ce qu'il en est. La fièvre entéro-mésentérique règne encore, dit-on. A Paris, il règne une épidémie de folie. Les étudiants en

médecine sont les plus fous de tous, ils se sont révoltés contre les professeurs; je ne sais si on ne fermera pas l'École[1]. M. Chauveau me désespère, il est externe à l'Hôtel-Dieu; je ne sais ce qu'il a dans l'encéphale, il n'apprend rien, il ne peut travailler, il ne sera, je crois, jamais interne. Comme camarade il me chagrine et pour ses parents, encore surtout qu'ils lui portent un dévouement particulier. Je le fais disséquer autant que je peux; et mon cher professeur, qu'il y vienne avec ses trois cent trente-trois f. six s. huit c.! il n'a que six élèves, je le parie; moi, j'en ai quinze dont dix me payent quarante francs, ce qui fait quatre cents. Belle Lisette! heim! Qu'en dites-vous, mon cher docteur, de cette luronne-là? Pardonnez mes impertinences, je vous en supplie; j'avais le cœur tellement gros de colère l'autre fois que j'avais besoin d'un peu de crédit pour vous avertir qu'un homme, qui passait jadis pour votre ami, vous trahissait horriblement; soyez moins confiant et défiez-vous. M. Duchatel vous dira; je le supplie d'être discret, il y va du repos de ma conscience. J'ai trop de confiance en votre caractère pour craindre sous ce rapport. Mon cœur se sent trop obligé envers cet homme pour que mon âme n'éprouve pas une espèce de combat en faisant cet aveu. La charmante, aimable et spirituelle dame Le J... aussi s'occupe de moi. Que je suis heureux d'avoir pu exciter en elle une pensée en ma faveur! Voudriez-vous lui en témoigner ma vive reconnaissance?

« Cette proposition est plus obscure que celle d'Euclide,

[1] On sait qu'elle ne fut fermée que plus tard. Le 21 novembre 1822, une ordonnance décréta la suppression et la fermeture de la Faculté. Elle fut réorganisée le 2 février 1823. — T.

une femme de quatre mille francs; ce n'est pas cher, je n'y entends rien, veuillez, s'il vous plaît, m'éclaircir cette affaire. M. Duchatel vous aidera. Tous vos amis vous font mille compliments.

« Mes très humbles respects à mon professeur d'anatomie. »

LETTRE LXVIe

DE GUERSANT

« Paris, 24 mars 1821.

« Mon ami,

« Duméril m'a remis hier votre lettre, que j'ai dévorée des yeux, lue et relue, parce que, sous le rapport de l'étiologie de la maladie, les observations assez nombreuses que j'ai occasion de faire ici à l'hôpital des enfants m'ont conduit à des résultats à peu près semblables; mais je n'avais pas eu une aussi heureuse inspiration dans la trouvaille d'un moyen qui paraît réellement victorieux.

« Duméril m'avait déjà parlé vaguement de l'usage de l'acide hydrochlorique d'après ce que lui avait dit M. Chaptal. M. Chaptal lui-même m'en avait aussi parlé, mais d'une manière trop peu précise pour que j'osasse rien tenter à cet égard. Je voulais vous écrire tous les jours, et tous les jours de nouvelles distractions, de nou-

velles remises. La lecture de votre lettre m'électrise, je n'y puis plus tenir, écrivez-moi bien vite. Comment dirigez-vous sûrement vos fumigations? y portez-vous l'acide hydrochlorique lui-même avec des pinceaux, etc., etc., etc.? Vite, vite, je vous prie; des détails, car j'ai des occasions fréquentes de répéter vos expériences.

« En attendant, voici mes idées sur toutes ces maladies que vous ramenez peut-être un peu trop vite à une seule.

« Il y a plusieurs sortes d'inflammations couenneuses dans les inflammations des membranes muqueuses : l'inflammation de toutes les parties de la bouche, des amygdales et du pharynx, qui sont toujours recouvertes de l'épiderme et dans lesquelles la couenne est toujours placée sous l'épiderme. Dans ce genre, se trouvent les différentes maladies connues sous le nom d'*aphtes,* les ulcères gangreneux de la bouche, qui commencent toujours par une inflammation couenneuse, excepté dans quelques cas cependant, où il y a maladie des os; dans tous ces cas l'exfoliation de l'épiderme, puis de la couenne, laisse la membrane muqueuse à nu et le plus souvent sans ulcérations.

« Dans toutes les membranes muqueuses qui n'ont point d'épiderme, la conjonctive, la muqueuse du larynx, de l'œsophage, de l'estomac, la muqueuse est plus ou moins recouverte d'une fausse membrane très épaisse, mais jamais interposée, sous un épiderme qui n'existe pas.

« Viennent ensuite des sous-divisions dans ces deux genres. Les aphtes forment certainement un genre bien distinct des plaques irrégulières qui se rencontrent sur les parois des gencives et des joues. L'inflammation couenneuse des amygdales, de la luette et du pharynx

forment ensuite un cas bien distinct. J'ai toujours trouvé cette maladie réunie avec celle du larynx; mais j'ai trouvé aussi l'inflammation couenneuse du larynx et des bronches sans aucune altération sur les amygdales et la glotte, *sans aucune, je vous assure.*

« Il se rencontre aussi une inflammation des amygdales bien distincte et qui se termine par la gangrène, une véritable angine tonsillaire gangreneuse qui envahit tout le tissu de l'amygdale et a la couleur et l'odeur de la gangrène. J'ai enlevé ainsi une amygdale gangreneuse; je vous engage donc à n'être pas trop exclusif dans vos généralités ou à ne pas vouloir tout ramener à la couenne, qui, comme vous le dites bien, est une inflammation.

« Je voulais publier un petit mémoire sur ces inflammations couenneuses; mais je n'ose plus rien dire d'après la grande masse de faits que vous nous annoncez.

« Quant à la contagion de ces inflammations couenneuses, je vous avoue que je suis peu disposé à y croire dans la plupart des cas et pour toutes. Dans un hôpital où nous avons de quatre à cinq cents enfants, nous avons dans une salle un ou deux enfants attaqués de cette maladie, et je n'ai jamais vu qu'elle se communiquât aux autres. L'épidémie peut n'être pas contagieuse.

« L'ophtalmie blénorrhée est, au contraire, très contagieuse. J'en ai eu cette année une épidémie affreuse. J'ai inoculé la maladie sur des aveugles, tous ont contracté la maladie, et le peu que j'en avais inoculé à des chiens, à des lapins, a déterminé sur eux la même altération.

« Nous vous embrassons de cœur.

« Répondez-nous.

« Tout à vous, votre ami.

« Excusez mon griffonnage. »

LETTRE LXVIIe

DE BRETONNEAU A Mme BRETONNEAU

« Paris, 27 juin 1821.

« Merci des nouvelles un peu plus satisfaisantes que tu me donnes. J'en suis enfin quitte ! au moins de la moitié, chère amie, et c'est encore tout étourdi de cette lecture que je t'écris[1].

« Samedi dernier mon travail n'était pas terminé, ou ne l'était pas à ma guise. Je n'avais plus d'autres ressources que la séance générale de mardi, mais plusieurs personnes étaient inscrites, et il était difficile d'obtenir encore une faveur. Cependant il le fallait, ou attendre quinze autres jours. A quelques égards, je n'aurais pas trouvé que ce fût trop, car je ne prévoyais pas comment, en soixante heures, je pourrais refondre tout mon travail, lui donner de la force en lui laissant de la clarté, et le réduire à une heure de lecture. J'ai passé ces soixante heures à copier, écrire et copier, mangeant et buvant du café, et cependant à deux heures j'avais encore trois pages à transcrire. Quelles pages, écrites pendant que le sommeil *tenait* mes doigts engourdis ! elles n'étaient pas lisibles. A trois, il fallait lire et arriver. J'ai été rendu à

[1] Bretonneau avait lu à l'Académie, le 26 juin 1821, son premier mémoire sur la diphthérie. C'est de cette séance qu'il rend compte à Mme Bretonneau. Les membres de la compagnie chargés d'examiner ce travail furent Bertin, Double et Guersant. — T.

temps; mais imagine qu'abasourdi par cette précipitation (où était ma reine Blanche?), je n'ai pas eu l'instinct de prendre un cabriolet. Tout essoufflé, la langue sèche comme un pendu, j'ai commencé, d'abord sans qu'on pût m'entendre, mais bientôt encouragé par le silence, que j'ai eu le bonheur de prendre pour celui de l'intérêt, tandis qu'une curiosité maligne, sans doute, écoutait seule un aussi beau début. Enfin je me suis remis; j'ai lu et passablement articulé que de trompeuses apparences avaient jeté dans de dangereuses erreurs les plus habiles gens du monde. J'ai indiqué comment le hasard m'avait offert la vérité d'où j'avais pu observer; et dès ce moment, historien impassible, j'ai laissé les événements enseigner ce qu'ils m'avaient appris. J'ai conclu, avec assez de modestie, que l'illusion, dont les causes étaient appréciées, pouvait d'autant moins subsister que des observations bien faites avaient été souvent au moment de la faire cesser.

« Je te devais, chère amie, ce long récit, cause de mon long silence; mais ce n'est qu'à demi fait. Que c'est mal de prévoir !

« Le fidèle Velpault, le saint Jean de mes disciples, qui examinait les contenances tandis que j'étais si empêché de la mienne, prétend que d'abord toutes les têtes se sont soulevées avec un mouvement improbateur, qu'ensuite le doute les a fait pencher jusqu'à ce que l'assentiment les ait inclinées à divers degrés d'approbation. Tu sens bien qu'ici je reprends mon rôle d'historien, et qu'il est du métier de raconter bien des anecdotes sans les croire. N'y crois pas non plus, mais croyez, Mademoiselle, au plaisir que je vais avoir de vous embrasser, et que ce n'est pas une histoire. Quatre à cinq jours de

recherches de bibliothèque et je pars. J'emporte pour Étienne les merveilles des merveilles sur la greffe, le petit livre de M. de Thudy. A... m'a fait l'extrême plaisir de le copier. Toi, toi-même tu en seras enchantée. Il y a aussi des choses qui intéressent M. de Villeneuve. Je ne mérite que par mon bien tendre attachement toute sa partiale amitié. »

LETTRE LXVIIIe

DU MÊME A LA MÊME

« 28 juillet 1821.

« Chère amie, ce travail est fort avancé ; il y a cependant encore beaucoup à faire ; j'écris à Duméril. Je projette de lire à la séance du 7 août, d'arriver chez lui dimanche à cinq heures du soir, à sa maison de campagne, grand colloque ; lundi je me prépare, mardi je lis, et mercredi je pars pour Marseille. Tu verras que je m'y serai bien fait attendre, par les lettres que je confie à ton amitié. Tu verras aussi bien de la souplesse, bien de l'amabilité et, ce qui me va surtout au cœur, bien de l'inclination pour ma bonne et excellente femme.

« Mon amie bonne, de cette façon j'abrégerai bien mon absence ; mais il m'est plus triste et plus pénible que je

ne le puis dire de partir sans te voir. J'ai encore bien à piocher tout le traitement. Il a fallu perdre quelques moments avec Étienne. En vérité c'est un supplice de dépêcher sa vie de cette façon-là.

« J'embrasse mon amie bonne de toute mon âme. Je joins ici des dispositions testamentaires, telles, à peu près, qu'elles m'avaient été indiquées par M. Brachard. Mon amie bonne est trop raisonnable pour en éprouver une impression de tristesse. Si je ne la connaissais pas aussi bien, j'aurais laissé cette pièce dans mon secrétaire.

« Chère amie bonne, quelle liberté! quel fardeau de moins quand ce malheureux mémoire sera lu et imprimé; cela me prendra bien encore quelque temps, mais, pour le coup, ce ne sera plus un travail assommant.

« J'espère que nous nous reverrons; j'espère que les greffes auront leur tour. Malgré moi, je te vois faire une petite mine triste en faisant le testament, et je serais tenté de le remettre dans mes fouillis; mais à coup sûr il y serait encore égaré, comme le modèle que j'ai perdu.

« Ma reine bonne, écris-moi au moins deux fois; à coup sûr je te répondrai au moins une. »

LETTRE LXIXe

DE DUMÉRIL

« 1er août 1821.

« Vous avez arrangé les choses au mieux, mon cher ami, tenez à cette dernière idée de lire le 7; je vais voir Béclard [1], et les dispositions seront prises pour que vous ayez la parole à l'Académie.

« Ainsi, je vous attends samedi à Sceaux, comme vous me l'annoncez.

« Croyez au véritable plaisir que vous ferez à votre ami.

« Ce 1er août.

« Ma femme vient en ville aujourd'hui pour y donner à dîner à de Candolle [2] et à quelques amis. »

[1] Béclard était secrétaire perpétuel de l'Académie. Il fut remplacé en 1822 par Pariset. — T.

[2] De Candolle avait fait partie de cette pléiade de jeunes gens d'élite qui, aux abords de 1796, s'étaient rendus à Paris pour prendre leur part de la renaissance scientifique qui se manifesta après les orages révolutionnaires.

C'est là où, aux leçons de Cuvier, de Lamarck, il se lia avec Duméril Bretonneau, Delessert, Pastoret, Brongniard, Morellet, et avec presque tous les hommes qui devaient devenir l'illustration du pays dans le premier tiers de ce siècle.

De bonne heure remarqué par les savants du temps, il ne tarda pas à acquérir, par ses travaux spéciaux, une réputation scientifique qui le désigna en 1808 à la chaire d'Histoire naturelle de la Faculté de Montpellier, laissée vacante par la mort de Broussonnet.

En 1816, il donna sa démission et se retira dans son pays natal, à Genève, où il apporta les ressources de son génie et de son infatigable activité. On lui doit de nombreux travaux sur la botanique. — T.

LETTRE LXXe

DE BRETONNEAU A Mme BRETONNEAU

« 7 août 1821.

« Chère amie bonne,

« J'ai vu, bu, lu, voilà une plaisanterie de gens en goguette et bien contents moi et mon ami [1].

« Je suis venu dîner chez lui dimanche soir; j'étais parti de Tours samedi après dîner; ainsi, comme tu vois, l'expression n'est point forcée. J'ai reçu un accueil que je te laisse deviner, parce que celui de la bonne et franche amitié n'est pas facile à décrire; il a quelque chose de si délicat qui se sent mieux qu'on ne l'exprime! J'ai été en arrivant entendu d'un bout à l'autre, malgré une cruelle migraine; tu ne me prendras pas pour le serpent qu'on réchauffe dans son sein, et tu imagineras encore que le mal de tête avait un peu cédé quand nous nous sommes enfoncés dans l'éternel mémoire, premier encouragement dont pour mon repos j'avais grand besoin, car il n'était pas facile de se mettre à travailler sur nouveaux frais. Il a fallu cependant s'en occuper, ranger les feuilles et sur quelques points se rendre à de bons avis et faire quelques changements. Ces lectures ne peuvent se faire

[1] Bretonneau venait de lire le 6 août 1821 son deuxième mémoire sur la diphthérie. Ce travail fut renvoyé à la commission composée de Bertin, Double et Guersant, qui avait déjà été chargée, de rapporter le mémoire lu le 26 juin 1821. — T.

sans incidents. Toujours dans la hâte, courant encore, sur le pont Neuf le vent m'a enlevé ma péroraison. Mademoiselle, ce vent était un ouragan et il ne fallait pas moins pour emporter un morceau d'un si grand poids; raillerie à part, j'en ai retrouvé en quelques minutes une page entière que je me suis hâté de griffonner. Madame voudrait savoir l'impression qu'a faite le mémoire? eh bien, si nous en croyons le témoignage un peu suspect de l'amitié, elle a été à votre gré. Je redoutais que les vieux contes dont il avait fallu semer mon débit ne fissent dormir debout mon auditoire; on ne m'a rien objecté, et M. Bourdois[1] a eu la politesse de me citer encore un témoignage que j'avais laissé dans les rebuts; je n'en ai pas moins remercié le vieux docteur de son intention. Voilà-t-il pas assez de nouvelles pour une dame qui n'écrit pas? j'aurais tant aimé un petit mot! Mais peut-être l'aurai-je demain. Je pars à midi, je serai samedi matin à Lyon, et si peu de temps à Marseille que, si tu n'as pas le soin de bien calculer, je serai dans l'attente de tes lettres, qui ne me parviendront pas, chère amie bonne; je serais bien malheureux!

« Mille tendresses à M. de Villeneuve. Je crains bien de ne pouvoir réaliser, avant de partir, le projet d'aller voir Mme de la Roche-Aymon.

« Soyez si bonne que d'être mon interprète.

« Armand m'a procuré un passeport que j'avais oublié. »

[1] Médecin de l'ancienne cour devenu sous l'empire le médecin de la cour nouvelle. Il représentait à l'Académie les traditions du XVIIIe siècle et l'érudition de l'ancienne Faculté. Il y jouissait d'une grande considération qu'il devait à son urbanité, à sa dignité parfaite et à ses relations d'amitié avec les plus grands personnages de l'époque. Il était né en 1754. — T.

LETTRE LXXI[e]

DE VELPEAU

« Paris, 15 septembre 1821.

« Monsieur,

« Je suis fort curieux de savoir si vous avez fait bon voyage, de savoir aussi comment se porte mon ancien maître d'anatomie, et si M. Édouard partagera la couche de sa douce amie. Vous ignoriez sans doute, lorsque vous passâtes par ici, que M. G... était à Paris. Il y est resté quinze jours et je ne l'ai su qu'hier. Dépêchez de finir votre ouvrage, car quelques-uns pensent que vous n'en ferez rien ; ils disent que maintenant, le grand coup de feu étant passé, ils vous connaissent assez pour vous croire capable de n'y pas travailler avec la même ardeur. M. Guersant en est un, il en a bien peur; il croit, et il me semble bien qu'il a raison, que la forme monographique lui convient mieux que tout autre, ou bien celle que vous me traciez en passant le pont Louis XV. Assurément cet ouvrage se vendra très bien; mais dépêchez-vous, votre honneur et l'humanité y sont compromis, et n'oubliez pas la fièvre. Vous devez avoir ces jours-ci M. le professeur Béclard.

« Vous permettez probablement au pauvre Morand, qui ne sera, je pense, jamais beaucoup plus savant, d'aller faire vivre sa mère à la Chapelle. Avez-vous vu avant de

partir M. Marjolin? Depuis que vous êtes de retour, avez-vous vu M. Chaptal ? Quand vous aurez tenté l'hydrochlorate de protoxyde de calcium, vous savez comme j'ai besoin des résultats de ces tentatives; mes préparations vont très mal, impossible d'avoir des cadavres un peu convenables. J'ai cependant arraché hier un enfant des griffes de M. Guersant. Un autre obstacle auquel je n'avais pas encore pensé, c'est que la température étant abaissée et l'atmosphère humide, il sera impossible de faire sécher nos pièces. Pour comble de malheur, en flânant ainsi, je serai mal disposé à *jaser* quand il en sera temps. Mais l'amitié que semble vous avoir vouée M. Béclard me console un peu, elle réagira peut-être sur moi. Il est vraiment le dépositaire de mon sort avec M. Chaussier. Nous n'avons plus que six semaines avant d'entrer en joute. Vous voyez que j'aurai bien besoin de votre réponse avant la fin du mois; mais vous devez être tellement occupé en rentrant ainsi après une longue course, qu'il vous sera difficile. Je suis loin d'oublier M. Mignot; il se porte bien, je pense? On m'apprend que son fils est à Tours maintenant.

« Votre respectueux élève. »

LETTRE LXXII[e]

DU MÊME

« Septembre 1821.

« Avez-vous fait bon voyage? Comment avez-vous retrouvé vos *dieux Lares?* Les greffes et l'agronome suisse sont-ils bien arrivés au port ? Quelle teinte animait la figure de vos serins quand vous leur avez raconté le succès du croup [1]. N'allez pas leur faire trop pousser le nez; il faut avoir pitié des sots : j'y compte. En attendant, voici ce que j'ai trouvé; cela se réduit à peu de chose, quoique j'aie vu un assez grand nombre de *bavards*. La thèse de votre ami M. *Boullon* n'est pas visible. B... ne l'a pas plus que les autres. J'ai trouvé *Home* dans les commentaires de Leipsic; mais ce n'est point lui qui parle, ce n'est qu'un simple extrait de trois pages. En voici la substance. N° 3, dans le même ouvrage, il y a encore un article concernant *Penrose* [2]. Je n'y ai pas vu un mot qui parût digne de vous. Il dispute sur le nom le plus convenable, etc. Voici *Mercatus* n°s 1, 2 et 4. J'ai repris les deux mots qui vous manquaient d'Arnauld.

[1] Le propos est assez irrévérencieux, mais Velpeau ne ménageait guère ses termes. Il n'était pas du reste encore de l'Académie, et nous savons que les jugements qu'on porte sur l'illustre compagnie sont autres selon qu'on lui appartient ou qu'on ne lui appartient pas. — T.

[2] Penrose. — *Dissert. on the inflammatory, gangrenous, and putrid Sore Throat, also, etc.* Oxfordiæ, 1756.

« Au revers du n° 3, j'y ai joint quelques lignes de *Malouin*[1] qui m'ont semblé assez intéressantes, puis j'ai feuilleté les citoyens que vous voyez couchés au n° 4; ils paraissent tous avoir une épidémie de scarlatine angineuse. Je ne crois pas que vous en eussiez pu tirer un mot propre à notre affaire. En voici un échantillon tiré de la *Gazette de santé*, n° 4. Pardon, ce sont les feuilles telles qu'elles m'ont servi à la bibliothèque. Je les aurais voulu transcrire. Mais vous allez voir que je suis en partie excusable. Ah! j'oubliais vos enfants chéris. Je les ai portés chez M. Guersant mercredi seulement; il travaille au rapport de toutes ses forces. Je ne pense pas qu'il l'emporte sur M. Alibert[2] pour le *professorat*.

« Voici donc ce qui justifie un tant soit peu ma paresse : vous connaissez mes projets près de l'École. Eh bien! le concours pour les prix que j'attendais au mois d'août commence le 6[3]; et le concours pour les aides, que je n'attendais qu'au mois de novembre, a lieu le 1er d'Auguste. Je m'explique mal encore le mouvement subit qu'ont imprimé

1 Malouin. — *Histoire des maladies épidémiques de l'année* 1747, *observées à Paris en même temps que les différentes parties de l'air.* In mém. de l'Acad. roy. des sciences, 1747.

2 Il s'agissait de la chaire de Thérapeutique, et ce fut, en effet, Alibert qui fut nommé. La figure d'Alibert est une des plus intéressantes et des plus sympathiques de l'époque. Venu à Paris en même temps que Bretonneau et ses illustres condisciples, il fut un des fondateurs de la société médicale d'observation (1797) et ne tarda pas à entrer à l'hôpital Saint-Louis (1806), où il s'attacha à l'étude des maladies de peau, mal connues en France avant lui. Alibert était un médecin lettré et artiste, continuateur des élégantes traditions du siècle précédent. Sa *Physiologie des passions* lui avait valu une très grande réputation d'écrivain, comme son célèbre traité des affections cutanées avait consacré sa gloire scientifique. Ce dualisme, qu'on constatait parfois dans l'ancien monde médical, est devenu rare aujourd'hui. — T.

3 Il s'agissait du concours à l'École pratique, où Velpeau obtint le prix.

ces affiches aux facultés de mon entendement. La crainte et l'espérance, le besoin et l'ambition la plus ardente que j'aie jamais ressentie, enfin toutes les passions que suscitent une forte envie de parvenir se disputent en ce moment le domaine de mon âme. J'oublierai Morphée. *Labor improbus omnia vincit.* Mais ce n'est pas assez, il faut employer l'intrigue et les faveurs. *Occasio præceps.* Je ne dois en négliger aucune, j'ai des concurrents qui ne les ménageront pas; joignez à cela leur mérite réel. Ce sont les premiers sujets de l'École, qui ont remporté toutes les palmes depuis cinq ans. Hélas! que j'ai peur! N'est-ce pas malédiction du sort? une place de chirurgien à l'admission centrale des hôpitaux se trouve vacante, et le concours a lieu aussi le 6 août. M. le comte Chaptal m'eût donné là un bon coup d'épaule, car il m'a si bien accueilli que j'ose y compter; elle était compatible avec les autres. Ces trois portes se fermeront-elles sans que j'aie pu entrer nulle part? Si vous étiez à Paris alors!! En attendant, je vais tourmenter M. Duméril, etc. Mille compliments à tout le monde, M. Leclerc et M[me] Bretonneau surtout. Les voyageurs? qu'il y a déjà longtemps que vous êtes partis!

LETTRE LXXIIIe

DU MÊME

« Paris, 5 octobre 1821.

« C'est parce que vous êtes très pacifique, mon très cher maître, que je vous tourmente plus que ne le ferait une bonne dose d'aloès dans l'infusion de séné. Je sais que vous me pardonnez habituellement mes incartades et mon bavardage ennuyeux. Cela me rend audacieux, et vous voyez que je n'épargne guère votre patience. Il ne faut pourtant pas vous fâcher trop fort, parce que j'ai quelque chose d'intéressant à vous dire cette fois; eh oui! d'intéressant, très intéressant même; vous avez tort d'en rire et de croire que je plaisante, vous allez voir que je parle sérieusement. Vous raillez déjà, j'en suis sûr; vous pensez que je veux vous parler de quelque moquerie insignifiante, du charlatanisme et des bévues des médecins de Paris, par exemple, ou bien de la fièvre entéro-mésentérique, ou enfin de quelque autre mal moins important encore. Vous n'y êtes pas, tout cela n'est rien en comparaison de ce que je veux vous dire. C'est du neuf, c'est du contradictoire, et c'est aussi du confirmatif. Vous pestez, vous murmurez, Monsieur, après le fâcheux qui vous amuse ainsi avec des bagatelles. C'est tout exprès que je le fais; pardonnez-m'en l'aveu, parce que je suis content d'irriter votre curiosité en suspendant votre jugement. Ainsi, avant de vous mettre à votre aise, je vais vous répéter que je suis extrêmement inquiet sur votre compte; je conçois difficilement la cause de votre silence opiniâtre. Je n'ignore

pas pourtant combien vous devez être tourmenté par les malades et les maladies. Je pense bien aussi à tous les tracas que vous donnent mille autres affaires encore. Mais enfin il faut qu'il y ait quelque chose de plus, car il y a bien longtemps que vous me promettiez, à moi, des détails sous quelques jours. Des causes beaucoup plus énergiques vous auraient fait mettre la plume à la main, si rien de grave ne vous eût arrêté : la lettre de M. Jules, par exemple, qui peut justement croire que vous le négligez, ainsi que votre travail sur le croup qui devrait être arrivé. M. Leclerc vous aurait-il laissé l'hôpital sur les bras tout le temps? Non, je ne l'en crois pas capable. Je suis donc réduit à croire de plus en plus que c'est une maladie grave qui vous empêche d'agir. Fasse le ciel que je sois dans l'erreur, et que votre retard tienne à une cause moins chagrinante! Je suis d'autant plus étonné que plusieurs contretemps se réunissent pour me contrarier; en effet, M. Chauveau m'avait annoncé qu'il arrivait à Paris le 1er octobre; il devait me donner de vos nouvelles et des siennes avant de partir de Tours, et nous sommes au 5; quoique je n'aie pas vu l'homme ni reçu de renseignements de sa part, veuillent les dieux que je me lamente mal à propos, et qu'aucune de mes craintes ne soit fondée! Maintenant que vous êtes las de m'entendre sous ce rapport, venons à notre affaire.

« C'est le croup qui va être l'objet de notre entretien. M. Albers, de Bremen, étant venu à Paris, vous pensez bien que j'étais curieux de le voir et de l'entendre[1]. Je l'aperçus

[1] Albers, de Brême. Ce médecin avait obtenu avec Jurine le prix au célèbre concours fondé par Napoléon Ier (1807). Il avait publié en 1816 l'ouvrage suivant : *Commentatio de tracheitide infant. vulgo croup vocata, cui præmium à quodam imp. Napoleone proposit. ex dim., part. delatum est.* Leipzig, 1816. — T.

d'abord à la société de l'École. Je ne savais comment l'aborder, mais je vis avec satisfaction qu'il parlait à M. Guersant, et lui promettait d'aller le voir à ses visites d'hôpital; et, mieux encore, le hasard le conduisit le lendemain à l'hôpital Saint-Louis. Je pus savoir alors le jour où il irait à l'hôpital des Enfants; vous pensez que vous voilà bien vite sur le tapis, et le croup en mouvement! Précisément le jour qu'il vint, M. Guersant avait une victime de cet affreux mal à autopsier. Après toutes les questions qui ont paru dignes de lui être adressées, il en résulte que M. Albers a vu plusieurs épidémies de vrai croup, qu'il n'a jamais vu la concrétion couenneuse s'étendre sur les amygdales et l'arrière-bouche sans que les individus aient succombé, qu'il est intimement convaincu en avoir observé chez lesquels la fausse membrane existait dans la trachée sans qu'elle se fût jamais montrée sur aucun point de l'arrière-bouche, et d'avoir guéri plusieurs de ceux-là. Il ne croit pas à la contagion, et il est presque de votre avis sur le croup *sine materia*.

« Enfin je peux vous dire qu'il m'a paru fort raisonnable; il veut bien douter de tout ce qu'il a vu, jusqu'à la publication de votre ouvrage, dont M. Guersant lui a promis un exemplaire en votre nom sitôt qu'il l'aurait en mains.

« A présent voyons deux cas tout nouveaux : Un enfant de trois à quatre ans de constitution faible, lymphatique, scrofuleuse, est pris tout à coup, et par quintes, de toux vive, avec voix sonore. M. Guersant examine avec l'attention la plus scrupuleuse l'arrière-bouche. Aucun signe de phlogose ne s'y fait voir. Rassuré par cet examen, il ne prescrit rien et pense que ce mal disparaîtra comme celui de Nélia. Les mêmes symptômes continuent, s'exaspèrent; le lendemain même examen. Rien de plus que la

veille, bien qu'on pût voir tout l'intérieur du pharynx et même la face supérieure de l'épiglotte; les amygdales étaient pâles comme dans la plus parfaite santé. Le troisième jour tous les signes du croup le plus prononcé se réunissent, et font désespérer tous les spectateurs de la vie de cet enfant. M. Guersant, s'en tenant toujours à l'absence de la maladie au fond de la bouche, ne sait trop qu'en dire, et ne prescrit que des moyens doux et insignifiants. Le quatrième jour au matin l'enfant était moribond. En examinant attentivement le pharynx on aperçoit un petit point couenneux sur l'épiglotte. On applique des sangsues, et le petit malheureux succombe vers le milieu du jour. Les amygdales et le pharynx étaient parfaitement sains. Le larynx, la trachée et les divisions des bronches étaient remplies d'un tube membranéiforme extrêmement épais.

« M. Guersant persiste à dire que la fausse membrane peut naître primitivement dans la trachée et remonter secondairement, de même que l'inverse peut arriver. Ce fait parle et paraît avoir été bien observé. Je ne l'ai point vu. Un autre enfant, que je viens de voir, âgé de quatre ans, assez fort, mais tuberculeux encore, a été pris de tous les symptômes du croup le mieux caractérisé, avec concrétion membranéiforme sur les amygdales, le voile du palais, l'uvule et le larynx; la voix sonore, aigre, croupale en un mot. On l'a traité par les sangsues, les vésicatoires à la partie antérieure du cou, les vomitifs, et il est guéri!... Sa voix est encore un peu aigre, le pouls est petit et faible, mais la respiration est libre, l'arrière-bouche est nettoyée, la luette est diminuée de moitié de son volume ordinaire. Elle paraît avoir été comprimée par la coque membraneuse qui l'enveloppait.

Cette fausse membrane s'est détruite comme en s'usant par lames, successivement, dit M. Guersant, et il n'y a pas eu de desquamation. Je ne l'ai vu que guéri.

« M. Guersant est vrai. Il y met de la bonne foi, il veut voir clair. Que dites-vous de ces faits? Il est appelé dans une maison où un enfant se meurt du croup, pour un autre qui est pris de tous les symptômes de cette maladie. Le premier a couenne et le reste. C'est M. Husson qui le voit, il meurt. Mais je n'ose pas l'aller voir à cause des ampoules. M. Guersant examine le second; tout est sain ; il rassure les parents très alarmés, prescrit quelques sangsues ; deux jours plus tard il est guéri.

« De vos nouvelles, si vous le pouvez. Si des détails plus étendus vous flattent, vous en aurez. Mille amitiés de la part de tout le monde. Mille respects aussi, s'il vous plaît, à tout le monde.

« Très humble serviteur. »

LETTRE LXXIV[e]

DU MÊME

« 22 octobre 1821.

« Monsieur,

« Je n'ai encore pu m'informer de votre affaire avec le libraire Crévot[1]. Le matin du jour où j'ai reçu votre lettre, j'avais vu M. Guersant; mais ignorant que quel-

[1] Éditeur de Bretonneau.

qu'un fût chargé de vendre votre marchandise, je ne lui en parlai pas. Ce matin, je suis allé à son hôpital, il n'y était plus; hier j'ai cherché M. Duméril à son hôpital, chez lui, inutilement, de sorte que je ne sais rien de relatif à votre marché futur. Mais je sais qu'on crie déjà, et que plusieurs vous taxent de négligence et vous accusent même de n'avoir pas cité les sources modernes et plusieurs anciennes où cette maladie se trouve dessinée. On dit que votre travail reste ainsi incomplet; je me tue de soutenir que votre mémoire n'est qu'une analyse, et que bientôt l'ouvrage entier dissipera les nuages qui offusquent leur imagination ombrageuse. Mais vos amis me répondent en vous raillant: « Nous le connaissons, « il va nous jouer le mauvais tour de s'endormir et de « n'y plus penser. Nous en serons quittes pour l'avoir « prôné sans le pouvoir justifier. Sérieusement, il aurait « bien tort; son honneur, etc., y sont compromis. » Pour mon compte, si je connaissais les moyens d'accélérer la publication, je les mettrais promptement en usage. Je vous promets de m'informer sous peu de M. Crévot, et de vous en instruire.

« Mais ce n'est pas cela que je voulais vous dire; je me soustrais un moment à mes préparations, qui ne vont pas trop mal, pour vous écrire vite ces deux mots : vous me dites que M. Chaptal revient à Paris; oui, mais ce n'est que dans la première quinzaine de novembre, car on vient de me le dire chez lui; or, à cette époque, le concours où je voulais être admis sera terminé [1]. La liste

[1] Le concours pour lequel Velpeau sollicitait l'appui de Bretonneau auprès de Chaptal avait pour objet la nomination à une place d'aide d'anatomie. — T.

d'inscription sera fermée le 28 octobre, je suis au désespoir de ne pas en être; je tiens plus à ce titre qu'à tous les autres ensemble, il est en vérité impossible de concevoir le prix que j'y attache pour de très puissantes raisons. Cette conclusion me ferme presque toutes les portes qui conduisent où je voudrais aller.

« Le respect que porte l'administration aux désirs de M. Chaptal ne me permet pas de douter qu'il ne pût lever cet obstacle. Je crois, d'ailleurs, qu'il n'y a que le texte de leurs règlements qui me refuse; le sens peut m'admettre. Je serais l'homme le plus content du monde si vous le voyez, qu'il vous donnât deux mots pour ceux de qui cela dépend, et que vous me les fassiez parvenir pour le 30; peut-être que le 2 ou le 3 je me ferais encore inscrire, si j'en avais la permission; la première séance n'a lieu que le 8; que je suis malheureux de ne pouvoir réussir par là! Si mon autre affaire manque aussi, je suis perdu!...

« *P.-S.* — Il faut que vous voyiez M. Chaptal, je vous en prie; je ne dors plus, depuis que j'entrevois l'insuccès de cette démarche. »

LETTRE LXXVe

DE GUERSANT

« Paris, 31 octobre 1821.

« Que faites-vous, mon cher ami? où en est votre mémoire sur l'entéro-mésentérite? êtes-vous bientôt en état d'envoyer cela à Duméril? Velpeau m'a dit que vous trouviez bien doux qu'on vous laissât tranquille ; mais cependant il n'y a plus à reculer, il faut enfin que vous accouchiez; vous êtes depuis assez longtemps dans les douleurs de l'enfantement. J'ai fait enfin votre rapport mardi dernier. Duméril m'avait promis de s'occuper de le faire copier et de vous l'envoyer de suite. Je suis bien fâché de n'avoir pas pu le faire plus tôt, mais ma paresse n'est pas la véritable cause de ce retard; il était impossible d'occuper l'Académie de ce rapport pendant le temps de la discussion de son règlement, qui n'a fini que mardi; vous trouverez peut-être ce rapport un peu long, mais j'ai cru utile dans vos intérêts de présenter avec quelques détails les points les plus importants de votre affaire, parce que la plupart des membres n'en avaient qu'une idée très incomplète et même fausse. Que voulez-vous faire de ce rapport[1] ?

[1] Guersant avait lu le 30 octobre son rapport à l'Académie sur le mémoire de Bretonneau. Ses conclusions étaient les suivantes :

« Sans partager toutes les opinions de l'auteur, nous pensons que son ouvrage, très remarquable sous le rapport de la sagacité et de l'exactitude des observations et contenant beaucoup d'idées neuves présentées

« Voulez-vous que nous l'imprimions dans le journal? Voulez-vous le réserver pour votre volume seulement? Sauf meilleur avis, je le ferai imprimer d'abord dans le journal, et ensuite dans le volume. Il peut paraître le mois prochain dans le journal, et contribuera, je pense, à faire connaître encore votre mémoire d'une manière avantageuse. Vous pourriez ensuite, dans votre préface, répondre à quelques points de la critique du rapport, si vous le jugez convenable. Bertin[1] avait fait trois pages de critique sur votre mémoire, et le tout *ab irato*, parce que vous n'avez pas été le voir; il paraît assez susceptible; néanmoins je l'ai calmé de mon mieux en prenant pour mon compte une partie du blâme, et lui disant que vous aviez l'intention d'aller le voir, et que c'est moi qui suis cause que vous n'y êtes pas allé. Double[2] était, au contraire, on ne peut plus bienveillant; mais il avait voulu

avec art et une élégante facilité, mérite les plus grands encouragements et l'approbation de l'Académie.

« Nous saisissons cette occasion, Messieurs, pour vous prier de donner à M. Bretonneau un témoignage public de l'intérêt que ses talents et ses travaux sont faits pour inspirer en le désignant au nombre de vos correspondants dès qu'il vous sera permis de faire un choix parmi les médecins distingués qui sollicitent cet honneur. »

Bretonneau fut élu membre correspondant le 23 octobre 1824. — T.

[1] Bertin (René-Joseph), fils de l'anatomiste (1757-1828). Professeur d'Hygiène à la Faculté, où il remplaça Hallé (1822). A laissé un nom honorable dans la science, et entre autres travaux un ouvrage sur les affections du cœur rédigé par Bouillaud. Paris, 1824. — T.

[2] Double, né à Verdun-sur-Garonne en 1776, mort à Paris en 1842.

Fut avec Portal un des fondateurs de l'Académie de médecine. Praticien consommé et écrivain habile. D'une grande honorabilité et d'une remarquable indépendance de caractère.

On lui doit un des beaux exemples de la dignité professionnelle : la pairie lui ayant été offerte à la condition qu'il renonçât à la pratique de la médecine, il répondit par un refus.

Il est l'auteur d'un *Traité de Séméiologie générale* qui a été très estimé et est encore plein d'utiles enseignements. — T.

être chargé du rapport, et m'a un peu boudé, je crois, de n'y avoir pas consenti. Il m'a dit qu'il aurait été bien aise de profiter de cette occasion pour faire connaître plusieurs recherches importantes et plusieurs faits curieux qui lui sont personnels. Je crois qu'il y a un peu de jactance dans son fait, et je lui ai observé fort poliment qu'un rapport était principalement destiné à faire connaître l'ouvrage dont on était chargé de rendre compte, et non pas son travail particulier. Sur quoi il m'a répondu qu'il le publierait à part. Je lui ai laissé votre mémoire, qu'il n'avait pas eu le temps de lire encore, à ce qu'il m'a dit; si vous avez besoin qu'on vous l'envoie pour y faire les changements nécessaires pour l'impression, marquez-le-moi, je le lui redemanderai. Indiquez-moi par quelle voie je puis vous le faire parvenir. Ne pensez-vous pas qu'il serait bon de déposer vos pièces au cabinet de l'École de médecine ? elles seraient vues là tous les jours, au lieu qu'elles seront enfermées dans les archives de l'Académie, et n'en sortiront pas de sitôt.

« Quant à la planche qui accompagne le mémoire, peut-être sera-t-il bon de la faire lithographier et de la joindre au mémoire. Répondez-nous sur tout cela à Duméril ou à moi, il traitera en conséquence avec le libraire; mais, sur toutes choses, ne perdez pas de temps pour terminer votre mémoire sur l'entéro-mésentérite, et rassemblez toutes vos observations sur la diphthérite : je désirerais, sauf meilleur avis, qu'elles fussent le plus multipliées possible.

« Velpeau a assez bien réussi dans ses préparations, voilà bientôt le moment décisif pour lui. Écrivez à Béclard et Orfila, je leur parlerai de mon côté, et Cloquet aussi; je désirerais bien que ce pauvre garçon pût obtenir

quelque chose, il est très laborieux, et mérite vraiment d'être encouragé.

« Mille amitiés de la part de tous les miens et en particulier de votre tout dévoué. »

LETTRE LXXVI[e]

DE VELPEAU

« Paris, 12 décembre 1821.

« Mon très cher maître,

« Un si long silence de ma part vous a dû faire croire que le résultat de mes beaux projets avait été malheureux; je devais en effet vous écrire aussitôt après notre concours, qui devait être terminé le 8 ou le 9 novembre, et c'est aujourd'hui le 12 décembre! La raison en est bien simple, cependant: nos questions verbales et par écrit, qui devaient finir le 8, nous ont conduits jusqu'à la fin de novembre; et depuis cette époque les juges, au nombre de six, MM. Chaussier[1], Richerand, Duméril,

[1] Né à Dijon en 1746, mort à Paris en 1828. Médecin à Dijon avant la Révolution et déjà célèbre par ses travaux de Médecine légale, Chaussier fut appelé, lors de la fondation de l'École de médecine, à la chaire d'Anatomie et de Physiologie. C'est lui, du reste, qui avait rédigé le célèbre rapport lu par Fourcroix à la Convention le 7 frimaire an III, rapport qui rétablissait les Facultés de médecine sous le nom d'Écoles de santé.

Chaussier était un vaste et judicieux esprit, qui a touché à presque toutes les parties de la science et a publié de nombreux ouvrages; mais ce sont surtout ses travaux de Médecine légale qui ont illustré son nom. — T.

Marjolin, Lallement[1] et Béclard, n'ont cessé de se disputer pour décider quels seraient les heureux concurrents; enfin ils ont fini, et notre sort vient d'être, à l'instant même, déterminé. J'en tiens la décision de MM. Marjolin, Béclard et Duméril: vous jugez combien, jusque-là, mon esprit inquiet a dû souffrir; car sur quinze que nous étions d'abord, neuf sont restés et ont combattu jusqu'à la fin; de ces neuf, d'après l'analyse comparée de nos questions, j'en remarquais cinq (en comptant moi) qui pouvaient prétendre à la nomination; j'étais fortement appuyé par M. Richerand, je ne comptais pas moins sur M. Duméril, mais les autres étaient également poussés, deux surtout étaient favorisés par MM. Marjolin et Béclard. M. Chaussier en avait aussi deux, et vous savez comme il est entêté; enfin j'étais dans les transes les plus affreuses; ne voulant pas avoir l'air d'un solliciteur importun, je n'osais aller voir personne: cependant, je tente sur M. Duméril, qui fut près de me faire crever le nez à force de louanges, que je crus et que je pense encore qu'il m'a données pour m'encourager à mieux faire; je ne lui en sais pas moins gré que si j'y attachais beaucoup d'importance[2]; moi, du reste, je sais bien ce

[1] Professeur de Clinique chirurgicale à la Faculté de Montpellier, dont il fut une des illustrations (1819-1845).

Il publia de nombreux travaux, dont le plus connu est son livre sur les *pertes séminales involontaires,* et le plus important son ouvrage sur l'*encéphale,* qui devint classique avant d'être terminé.

Élu en 1845 à l'Académie des sciences à la place de Breschet, il se fixa à Paris.

Né en 1790, il mourut en 1854. — T.

[2] Les éloges de Duméril n'étaient pas exagérés et le concours de Velpeau avait été en effet très brillant. Il inaugura cette série de triomphes qui le conduisirent en peu d'années aux postes les plus élevés de l'enseignement.

Il avait précédemment obtenu le prix d'Anatomie et de Physiologie. — T.

que je vaux, et ce qu'ils veulent bien me dire ne me fascine point les yeux. Enfin il me dit que deux de nous étaient placés les premiers sur leurs notes et que j'étais un de ces deux. Cette phrase me tranquillise complètement, seulement il fallait attendre ; et, en effet, je viens tout à l'heure d'être nommé aide d'Anatomie à la Faculté de médecine de Paris. En voilà un titre, j'espère !...

« Nos questions ont été d'ailleurs assez singulières, c'est moi qui les ai toutes tirées. La première était ainsi conçue : « Le pied, la station; » deux minutes pour y penser, douze minutes pour répondre. La deuxième : « L'articulation de la tête avec la colonne vertébrale, ses muscles, ses mouvements et ceux de la tête du fœtus dans son passage à travers le bassin lors de l'accouchement; » même temps que pour la première. La troisième : « Décrire la langue, ses usages, ses maladies, surtout son *cancer;* » quatre heures et demi de temps par écrit. La quatrième était composée de cinq lettres : « Le col; » huit minutes seulement étaient accordées pour y répondre et sans réflexion. La cinquième enfin : « La ligature de l'artère brachiale au pli du coude et l'amputation du bras dans l'article. » Dans la première, je me suis trop arrêté à la description du pied, de sorte que je n'ai pas eu le temps d'embrasser convenablement la station. Dans le col, j'ai brillé, m'a-t-on dit. La langue, c'était par écrit, je n'en sais rien. Les opérations, il n'y a pas eu grande différence.

« Mais enfin, je suis nommé, peu m'importe le reste maintenant. Voilà, Monsieur, le beau côté de mon affaire; l'autre, celui des hôpitaux, n'est pas de même. J'ai vu M. Chaptal, mais il n'a pas été possible d'approcher du concours. Je vous avoue que ce revers m'afflige autant

que l'obtention de l'autre place me réjouit ; je vais donc me livrer à l'anatomie et à la chirurgie morte, puisque ma position l'exige, et qu'il faut d'ailleurs se conformer aux circonstances. Mais, vous le savez, mon goût dominant aurait été d'étudier la nature et la ressource de l'art contre les maladies au lit des malades. Ne pouvant entrer dans les hôpitaux, je suis privé de cette précieuse carrière, et ce n'est assurément pas le plus petit de mes chagrins; mais qu'y faire ?

« Pardon, Monsieur, en faveur du cas présent, de vous avoir si longuement parlé de moi; j'aimerais bien maintenant entendre parler de ce que vous faites de votre livre, vos amis en sont fort inquiets. Vous vous souvenez du libraire que vous a proposé M. Béclard? Sous tous les rapports possibles, je donnerais toutes choses pour savoir de vos chères nouvelles, ainsi que de M. Leclerc, de Mme Bretonneau, de M. Mignot, etc.

« Que mai n'arrive-t-il demain !

« Très humble. »

LETTRE LXXVIIe

DU MÊME

« Paris, 7 avril 1822.

« Monsieur,

« Après six mois d'attente j'ai enfin reçu un petit paquet venant de vous par la voie d'un de vos neveux. Fortement étonné de votre long silence, j'ai rapidement parcouru les feuilles qui recouvraient les lames de caoutchouc, et ce n'est pas sans surprise que j'ai tourné la dernière sans avoir rien vu, sinon deux mots vis-à-vis chaque espèce de lame. Et cependant il m'est arrivé hier une lettre de Cottereau, qui m'annonce que vous avez dû m'écrire quelques jours auparavant. Ne sachant que penser, je croyais que la lettre adressée à M. Duméril nous dédommagerait. Pas du tout; vous ne lui parlez que de votre gomme. Il n'y a pas un mot sur votre mémoire. Vous avez bien l'air d'imiter ces gens qui, ne voulant pas accorder ce qu'on leur demande, feignent de ne pas entendre. Quoi qu'il en soit, malgré votre négligence dans la publication d'une des meilleures monographies de ce siècle, M. Duméril ne vous en remercie pas moins de votre note sur les bandelettes de gomme élastique; il en prévoit toute l'utilité; il m'a dit qu'il en parlerait à l'Institut. Il ne serait pas fâché d'avoir des détails plus circonstanciés touchant cette matière. Du reste il vous écrira bientôt. Quant à M. Mignot, il ne l'a

point vu et moi je n'en ai point entendu parler. J'ignore aussi ce qu'est devenu l'échantillon que vous dites avoir envoyé à M. Béclard; je l'ai vu plusieurs fois et il ne m'en a rien dit.

« J'ai appris que M. Gouraud renonçait à la Touraine pour venir habiter la capitale. Ce changement aura sans doute produit des tracas dans votre hôpital : quel est son successeur? Je vous avoue, Monsieur, que s'il m'était permis d'être fâché, je ne manquerais pas de l'être beaucoup; car, outre toutes les choses intéressantes qui se sont passées sur les bords de la Loire, telles que cette fièvre putride, etc., ne pas m'avoir dit un mot depuis six mois, malgré les engagements que vous aviez pour ainsi dire contractés avec MM. Béclard et Guersant, n'est vraiment pas pardonnable, d'après toutes les occasions qui se sont offertes. Et le pauvre libraire qui a mis votre ouvrage dans son prospectus est joliment content de vous! Si cependant vous vouliez bien avoir la complaisance de m'en dire quelque chose d'ici à dimanche, vous m'obligeriez beaucoup. Si d'un autre côté vous aviez quelques objets à tirer de la ville de Paris, j'aurai alors un messager sûr, en attendant que je puisse vous porter moi-même ce dont vous voudrez bien me charger vers le commencement de mai.

« Salut à M. le docteur Leclerc, mes humbles respects à madame son épouse, et ma révérence à M. Mignot.

« Si vous ne m'écrivez pas, j'appellerai tous les mauvais génies pour vous punir.

« Monsieur, votre très humble et respectueux élève. »

LETTRE LXXVIII[e]

DE GUERSANT

« Paris, 29 juin 1822.

« Mon cher ami,

« Je ne comprends en vérité rien à votre silence. Voilà bientôt une année que vous êtes venu nous communiquer votre mémoire. Tous les matériaux étaient disposés pour l'impression; on vous a trouvé un libraire qui vous en donne quelque argent. Si vous aviez voulu vous en occuper seulement quinze jours, tout était terminé; et vous avez la paresse de laisser là tout ce travail, qui vous a coûté du tems, des recherches et beaucoup de peine.

« De tous côtés on me demande votre ouvrage qu'on croit déjà imprimé depuis longtemps, et je ne sçais plus que répondre. Cloquet, de son côté, m'a demandé plusieurs fois et particulièrement encore hier le rapport que je vous ai envoyé il y a plus de six mois pour l'imprimer dans le journal. Peut-être, en effet, serait-il bon qu'il fût inséré, au moins en partie, dans quelque journal, pour entretenir l'attention du public sur votre travail.

« Je n'ai pas voulu prendre sur moi de faire imprimer ce rapport, parce que Velpeau m'a dit que vous n'en étiez pas content, et j'ai craint de vous contrarier; cependant, je crois qu'il est assez favorable à votre travail pour donner l'envie de le connaître. J'ai promis à Cloquet de

vous écrire aujourd'hui. Répondez. *Oui ou non, le voulez-vous ?*

« Dans le cas où vous consentiriez à ce qu'il le fût, indiquez-moi quels sont les passages qui vous blessent, et je verrai à les modifier.

« Si vous consentez à ce qu'on l'imprime dans le journal, renvoyez-moi la copie que Duméril vous a fait remettre, car le rapport est resté à l'Académie, et je ne pourrai donner l'original à l'imprimeur[1].

« Adieu, mon cher ami, je vous aime toujours, malgré votre oublience de vos amis.

« Je vous parlerais bien un peu médecine, mais on m'a dit que vous étiez dans les greffes jour et nuit, et il est beaucoup plus amusant sans doute de s'occuper d'entes que de parler de maladies, de mourants ou de cadavres. Je vous laisse donc à toutes vos nouvelles idées; mais au moins répondez-moi et renvoyez-moi le rapport, si vous consentez à ce que je le remette à Cloquet.

« Tout à vous.

« Votre meilleur ami. »

[1] Il s'agissait du rapport lu à l'Académie par Duméril sur le mémoire de Bretonneau. — T.

LETTRE LXXIXe

DE BOULLON

« Abbeville, 1er septembre 1822.

« Mon ancien ami[1],

« A quoi tient-il donc que j'aie de vos nouvelles ? Je vous ai écrit plusieurs fois, par diverses occasions ; j'avais même quelque espoir de vous revoir, et je n'ai plus entendu parler de vous. Je sais que vous êtes fort occupé. Mon fils, qui vous a rencontré chez M. Guersant, m'a parlé de vous comme d'un homme tout particulier, tout occupé d'un travail qui emploie tout son temps, absorbe toutes ses pensées. Je vous ai volontiers reconnu à ce tableau. Mais êtes-vous tellement absorbé et distrait par vos occupations, que le souvenir de vos anciens amis ne trouve plus de place ? J'ai beau vous admirer (car je suis bien loin de suivre votre exemple), j'avoue que votre oubli, votre silence au moins, me donne du chagrin. Je m'informe de vos nouvelles à toutes les personnes que je suppose pouvoir m'en donner, et j'ai quelquefois le bon-

[1] Boullon était un médecin distingué d'Abbeville, l'un des fondateurs de la Société médicale d'émulation, et qui avait été condisciple de Bretonneau à l'École de médecine de Paris.

Au moment de l'échec injustifié de Bretonneau à l'un de ses examens de doctorat, il prit vivement partie pour lui, et ce souvenir ne s'effaça jamais de la mémoire du médecin de Tours. Il lui dédia plus tard son livre sur la diphthérie, et lui rappela dans cette dédicace la preuve d'amitié qu'il avait alors reçue de lui. — T.

heur d'en avoir. C'est ainsi que j'en ai eu par la dame qui veut bien se charger de vous faire parvenir cette lettre, et dont un heureux hasard m'a procuré la connaissance. J'ai appris d'elle avec bien du plaisir qu'elle vous connaissait particulièrement. J'espère donc que dans un jour de repos (s'il en existe pour un médecin et pour un homme studieux), vous me donnerez de vos nouvelles. Vous me direz ce que vous faites, etc. etc.; si vous ne vivez qu'au jour le jour ou dans l'avenir; si les années de votre séjour à Paris et le souvenir des amis de votre jeunesse ne sont plus rien pour vous. Vous avez raison de ne plus y penser; mais comme je suis moins distrait que vous par le présent, je penserai encore à vous, en regrettant que vous m'ayez oublié.

« Comme j'aurais du plaisir à recevoir de vous des détails sur ce qui peut vous faire plaisir ou peine! Je vais vous parler de ce qui m'intéresse. D'abord je me porte bien, ainsi que ma femme et ma famille. L'ami Guersant m'assure que mon fils Alphonse, qui étudie en médecine, travaille et fait de bonnes études. Je sais qu'il a de la facilité, mais je doute qu'il soit passionné pour le travail. Je crois bien qu'il pourra devenir instruit; il est à assez bonne école et il a toutes sortes de moiens d'instruction; mais ce n'est ni un Bretonneau ni un Guersant. On peut avoir beaucoup de mérite encore sans cela.

« Mon fils aîné est reçu avocat et habite près de nous. Ceci ne peut pas avoir beaucoup d'intérêt pour vous, avec qui cette profession n'a rien de commun; mais, comme chose qui contribue à ma satisfaction, vous y prendrez quelque intérêt. Enfin, mon cher, j'ai été heureux dans la vie et je le suis encore. Si j'en apprends autant de vous, comme je l'espère, ce sera une grande jouissance de

plus. J'ai regretté bien des fois d'être séparé de vous. Nous étions faits l'un pour l'autre. Si quelque jour vos travaux vous portent à visiter Abbeville, vous retrouverez, j'espère, votre ami sympathisant avec vous. Après cela, il sera peut-être sage de nous oublier réciproquement, pour n'avoir pas le chagrin de nous survivre. En attendant, je vous embrasse encore, puisque vous existez. »

LETTRE LXXX[e]

DE VELPEAU

« Mai 1823.

« Avec mon bonnet, ma robe et le *dignus est intrare,* je vous salue, mon cher maître. C'est enfin fini depuis mardi : je suis docteur[1]. Je vous en devais les preuves par une occasion que j'adresse à M. Parmentier. Ne sachant comment faire, je vous en laisse un paquet pour plusieurs personnes que vous verrez. Je vous demande pardon de cet embarras. J'avais M. Laennec pour président; mes examinateurs étaient MM. Béclard, Désor-

[1] Velpeau venait le 23 mai 1823 de soutenir sa thèse de doctorat. Elle avait pour titre : « *Sur quelques propositions en médecine.* » Voir la Biographie de Bretonneau. — T.

meaux[1], Cayol[2], Guersant et Gaultier de Glaubry[3]. Ils ont commencé par m'accabler de louanges, puis nous avons disputé, surtout avec MM. Cayol et Guersant. Il a été question de vous plus d'une fois[4]; la bienveillance qu'on vous porte a rejailli sur moi, car on a terminé en me donnant un *très satisfait*, de même qu'à tous mes examens, excepté le premier, ce qui prouve qu'on obtient ces notes avantageuses à bon marché, puisque ma thèse a été faite le jour de l'Ascension et le dimanche suivant, et qu'au total elle ne m'a coûté que douze heures de travail. La raison de cette négligence de ma part, outre

[1] Désormeaux (Marie-Alexandre), né à Paris le 5 mai 1778, mort le 29 avril 1830. Commença ses études de médecine en 1795. Pris par la conscription, il fit diverses campagnes en qualité de chirurgien surnuméraire et rentra à Paris en 1802. Il remplaça Baudelocque à la chaire d'Accouchement de la Faculté après une des plus brillantes luttes dont fasse mention l'histoire des concours (1811), et, à la mort de Chaussier (1828), fut nommé médecin en chef de la Maternité. On lui doit d'importants articles spéciaux dans le Dictionnaire en vingt et un volumes et deux thèses importantes sur l'accouchement par les pieds (doctorat) et sur l'avortement (chaire d'Accouchement). — T.

[2] Cayol (Jean-Bruno), né à Marseille le 17 avril 1787, mort le 24 septembre 1856. Interne des hôpitaux de Paris, il fut reçu docteur en 1810. Médecin du bureau central en 1812. Nommé professeur à la suite de l'ordonnance royale du 2 février 1823, il fut exclu de sa chaire de Clinique interne à la Charité après la révolution de 1830. — T.

[3] Gaultier de Glaubry (Charles-Emmanuel-Simon), né à Paris en 1785, mort en 1855. Entra d'abord dans le Service médical des armées, devint chirurgien-major de la garde impériale, puis chirurgien de l'École polytechnique. Il se fit recevoir docteur à Paris au commencement de la Restauration. Agrégé en 1823, chargé de la Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu (1828-1829). Membre de l'Académie de médecine en 1837. Médecin consultant de Napoléon III dès 1852.

On a de lui : *De l'altération du virus vaccin et de l'opportunité des revaccinations* (1838). *De l'identité du typhus et de la fièvre typhoïde* (1844). — T.

[4] Les sujets que traitait, en effet, Velpeau dans sa thèse, les fièvres intermittentes, les compressions, les atlérations du sang, avaient été rédigés sous l'inspiration de Bretonneau. — T.

celles que je vous ai données dans le temps, est qu'il m'eût été de toute impossibilité d'y penser les autres jours de la semaine, vu que depuis le matin jusqu'au soir je suis occupé à des leçons, des répétitions ou des préparations; qu'il faut encore un peu travailler la nuit : il en résulte que mes idées, non plus que les vôtres, n'ont pas été assez clairement exposées pour être bien entendues, et que nous avons assez vivement combattu, sans peut-être trop nous comprendre. M. Guersant était le plus acharné; mais, comme il m'a dit que plusieurs des propositions qu'il refusait n'eussent pas été approuvées par vous, je ne vous en dirai rien jusqu'à ce que vous ayez bien voulu me donner avis des idées qui vous paraissent vraies et de celles que vous croirez fausses, parce que, malgré ses arguments, je suis loin de croire qu'il ait raison. Votre lettre à M. Bougon a produit un meilleur effet; nous sommes maintenant très bons amis, nous faisons de l'anatomie et des opérations ensemble; il vous aime beaucoup. Vous allez être nommé membre correspondant de l'Académie. Je me suis aussi emparé de M. Desneux.

« Avec tout cela je me prépare au concours, et, s'il n'y a pas trop de coteries, je pourrai bien devenir professeur agrégé ! Mais bref de ce côté; quand ce mémoire arrive-t-il ? Le temps est passé il y a longtemps, et vos amis ne savent trop que croire à cet égard. De plus, on le demande souvent et je trouve qu'il est urgent de le publier, sinon il ne produira pas tout le bien qu'on est en droit d'en attendre.

« Serviteur très humble. »

LETTRE LXXXI[e]

DU MÊME

« Paris, 24 juillet 1823.

« Vous avez donc, mon cher maître, vingt élèves dans votre hôpital? ma foi, vous serez obligé d'en faire une école secondaire. M. Trousseau me dit que quelques-uns travaillent bien et sont déjà passablement forts; c'est une pépinière qu'il faudra nous envoyer pour la transplanter dans un plus vaste champ, lorsqu'elle aura fait sa première crue. Il me confirme aussi ce que m'avait assuré M. Moreau la semaine dernière, savoir: que vous travaillez décidément à votre livre. Il ne me fallait pas moins de ces deux témoignages pour me le faire croire; car véritablement nous avons été si souvent déçus dans notre attente que pour ma part je n'ose plus rien promettre. Je conçois pourtant, il faut en convenir, qu'il vous faille beaucoup de temps pour traiter convenablement ce sujet et qu'il vaut mieux retarder sa publication de quelques mois que de le donner incomplet; mais aussi depuis deux ans!!! Vous parlez de le donner à M. Béclard. A mon avis ce sera fort bien fait. Il me semble important qu'il puisse être mis en vente au mois de novembre, lors de la rentrée. Insistez sur les preuves, n'épargnez pas trop les mots, discutez les points nouveaux que vous voulez faire

admettre, entourez-les de tout ce qu'il peut y avoir en leur faveur; n'oubliez pas surtout que la doctrine de M. Broussais est ici regardée comme un colosse qu'on n'ose attaquer, et qu'en la combattant vous devez employer tout ce que le raisonnement et les faits peuvent fournir contre elle.

« Vous saurez, Monsieur, ou vous savez déjà peut-être que le concours pour les douze agrégés est affiché du 22 de ce mois, qu'il aura lieu le 20 octobre. Ce passage est on ne peut plus critique pour moi; je serai probablement forcé de me mettre dans la section de chirurgie, il en faut quatre, et j'aurai pour antagonistes : Jules Cloquet, Lisfranc, Samson, Maingault, le fils Dubois, un Baudelocque, etc. Jugez si je dois être à mon aise! car enfin je ne m'abuse pas sur mes forces et ne puis pas contester leur mérite de manière à prétendre l'emporter sur eux. Comment faire donc? car, si je ne suis pas admis, toutes mes espérances sont perdues : plus de cours particuliers, plus de dissections, et partant tous les moyens de parvenir me sont enlevés; cela ne va pourtant pas mal dans ce moment-ci, et mon sort futur présente une assez jolie figure. Il paraît que dans cette adjudication de places la faveur jouera un grand rôle : en conséquence de quoi je vous supplie, quand vous en trouverez l'occasion, de ne pas négliger les recommandations auprès des professeurs que vous pouvez connaître. M. Laennec est le grand dispensateur, je tâche de me l'attacher par tous les moyens possible; je l'ai fait président de ma thèse[1]. J'emploie le stéthoscope dans mon

[1] L'illustre auteur du *Traité de l'Auscultation médiate* était à cette époque médecin de la Charité et professeur de Clinique interne à la

cours d'accouchement pour reconnaître la grossesse. Un de ces jours il doit venir avec M. de Kergaradec et quelques médecins étrangers à une de mes leçons pour y donner plus d'importance, et pour examiner avec nous les femmes qui doivent servir à nos exercices. Ainsi, vous voyez que je m'y prends de loin; mais il est comme un enragé pour qu'on parle latin, vous savez que cela n'est pas mon fort. Cependant je vais travailler cette langue de nouveau, j'ai encore trois mois; mais je ne

Faculté, où il avait été appelé par l'ordonnance du 2 février 1823. Il avait, en 1822, remplacé Hallé à la chaire de Médecine du Collège de France.

Né à Quimper en 1781, Laennec, après avoir fait à Nantes ses premières études médicales sous la direction de son oncle, médecin instruit des hôpitaux de cette ville, vint aux environs de l'année 1800 continuer ses études à Paris. De bonne heure, suivant l'impulsion qu'avait donnée Bichat et qu'entretenait auprès des nouvelles générations l'inimitable enseignement de Corvisart, il s'adonna, de concert avec Bayle, à l'étude de l'Anatomie pathologique, et ils doivent être considérés l'un et l'autre comme les chefs de l'École anatomo-pathologique qui travaillait alors à se fonder.

C'est dans cette période de sa vie qu'il publia ses remarquables travaux sur la péritonite chronique, sur les vers vésiculaires et sur certains tissus morbides, — le squirrhe, l'encéphaloïde, la mélanose, le tubercule, — dont il fit connaître la structure mieux qu'on ne l'avait fait avant lui.

Bientôt médecin de l'hôpital Beaujon (1812), puis de l'hôpital Necker (1816), il commença cette admirable série de recherches qui aboutirent à la découverte de l'*Auscultation* et à la publication du traité célèbre, qui devint à partir de ce moment le code scientifique des médecins de tous les pays (1819).

Chargé en 1823 de la Clinique de la Charité, dans cette même chaire qui avait illustré son maître Corvisart, il éleva son enseignement à une hauteur qu'aucun médecin n'a depuis égalé. Ses découvertes dans les affections des voies respiratoires, sa sagacité dans le diagnostic, ses vastes connaissances en anatomie pathologique, son originale et profonde érudition faisaient de sa clinique une mine féconde et inépuisable pour les nombreux auditeurs qui, venus de toutes les parties de l'Europe, se pressaient autour de lui, et auxquels il s'adressait en latin pour être mieux compris d'eux.

Il mourut trop tôt pour la science, le 13 août 1826, à l'âge de quarante-cinq ans. — T.

sais de quels ouvrages me servir pour aller plus vite. Quant à M. Bougon, nous devenons tout à fait amis. J'essaye aussi de débaucher M. Alibert et M. Cayol, pourriez-vous m'aider ? J'accepte enfin tous ceux que je peux attraper. Il faut en outre que je fasse aussi du bruit avec ma plume, et j'apprête en ce moment de quoi les aller amuser bientôt à l'Académie. C'est un mémoire sur les tumeurs graisseuses de l'ovaire, contenant des poils, des os et des détritus d'embryon ou de fœtus. J'avais appris, il y a quelque temps, qu'une de ces tumeurs s'était offerte à votre observation l'an passé; M. Trousseau m'a promis de m'en envoyer promptement tous les détails[1]. Si par hasard vous aviez quelques faits ou quelques idées relatifs à ce point d'anatomie pathologique, vous m'obligeriez bien en me les faisant transmettre. Je cherche aussi depuis longtemps la vésicule ombilicale, l'allantoïde et ce qui est relatif à ces deux poches dans le fœtus. Pour cela il me faut des sujets de deux à quatre mois de conception, venus entiers avec le moins de tiraillements possible, et sans séparation du placenta ni même des membranes, si on le peut; auriez-vous quelques choses à cet égard ? De plus, depuis un an je médite un manuel de médecine opératoire; cet ouvrage manque, mais je ne peux m'y mettre avant l'hiver, et peut-être quelqu'un aura-t-il pris l'avance. Enfin je cherche quelque ouvrage latin, qui en vaille la peine, à traduire. En connaissez-vous ?

« J'espère que voilà des projets. Dieu sait ce qui en

[1] Ce travail fut publié par Velpeau sous le titre suivant : *Mémoire sur les tumeurs abdominales formées par des détritus de grossesse extra-utérine.* (Société philomathique, 1826.) — T.

résultera !... Si vous aviez un moment, vous devriez bien m'écrire un peu en détail ; dans ce moment j'ai besoin de vos conseils sur tout cela et une foule de points de théorie. »

LETTRE LXXXIIe

DU MÊME

« Paris, 23 octobre 1823.

« En vérité, mon bon maître, il est bien malheureux d'être toujours obligé d'user de reproches les uns envers les autres ; nous en sommes pourtant réduits là ! et cette fois, je ne sais trop lequel en mérite le plus, mais je ne vous ai pas écrit depuis... j'en ai honte. Et vous, dans votre dernière lettre, vous me promettiez des détails et sur vos mémoires et sur ma thèse, que j'attends encore ; néanmoins tout cela n'est pas grand'chose, vous ne manquerez pas de raisons pour vous justifier, et moi j'ai bien aussi mes excuses. Quoi qu'il en soit, je viens de voir M. Béclard, qui m'annonce des pièces à dessiner et vos mémoires. Dieu veuille qu'ils arrivent bien vite ! Personne, en effet, n'en a plus besoin que moi, vu que votre cause à Paris est devenue la mienne. Vous savez que maintenant, en médecine comme en politique, il y a deux couleurs bien tranchées. Dans vos provinces, Messieurs, vous pouvez à la rigueur vous dispenser d'entrer dans l'une plutôt

que dans l'autre; mais, à Paris, c'est différent, il faut absolument se mettre à droite ou à gauche. Or, quant à la politique, je n'y pense guère; mais, en médecine, sans être partisan d'aucune doctrine, j'ai cru devoir attaquer celle du « Paracelse moderne »[1]. Maintenant, vous devinez qu'il me faut du solide pour m'appuyer, et que je ne puis ou ne dois profiter de vos observations et de vos opinions que lorsqu'elles seront publiées par vous.

« Vous concevrez mieux l'ardeur de mes désirs quand vous saurez que je suis devenu praticien, puisque depuis un mois je suis chef de clinique à l'hôpital de la Faculté, ce qui équivaut au titre de chirurgien en second, et que là j'ai à lutter contre M. Bougon lui-même et contre presque tous les élèves, car c'est une épidémie. A propos de cette place, c'est à M. Bougon que je la dois; elle était occupée par Paul Dubois, qui n'y venait jamais; je ne l'ai pas demandée, et on ne me l'a proposée qu'assez longtemps après sa démission donnée. Croyez-vous que cela puisse déplaire à M. Béclard ? je ne le voudrais pourtant pas pour tout au monde, car il a toujours paru me vouloir beaucoup de bien. Elle n'est pas très lucrative (cinq cents francs et le logement), mais elle est honorifique et offre beaucoup d'autres avantages; d'ailleurs elle flatte mes goûts. Il faut vous dire aussi que tout cela n'est que provisoire, car on est actuellement en discussion au ministère à l'effet de savoir si cet hôpital rentrera sous la direction

[1] A l'ouverture d'un de ses cours, Laennec, pour faire comprendre à ses auditeurs les vices de l'esprit de système, leur exposa un jour la vie et les doctrines de Paracelse. A ce portrait, tout le monde reconnut Broussais, et lui-même crut devoir répondre à cette leçon par une violente diatribe contre le chef de l'École anatomo-pathologique. Mais le nom de « Paracelse moderne » resta à Broussais. — T.

de l'administration des hôpitaux ou s'il restera comme dépendance de la Faculté. Est-ce Morand que vous voulez envoyer à Paris? je suis bien fâché de ne l'avoir pas su plutôt, je l'aurais pris avec moi dans cet hôpital; j'y ai deux élèves que je prends où je veux, mais je n'ai pas de raisons pour renvoyer ceux qui y sont maintenant. Je pense, et M. Béclard doit vous l'écrire, qu'il faut l'envoyer; il concourra pour l'externat, alors M. Béclard le fera entrer dans son hôpital à la Pitié, où il sera logé et nourri à très peu de frais; plus tard on verra.

« Notre concours des agrégats n'est pas encore en mouvement, on est après scruter notre conduite au conseil royal, afin d'envoyer la liste des candidats; j'ai toujours bien peur, et j'aurais bien voulu vous prier, lorsqu'il était encore temps, d'en parler à M. Béclard, qui d'ailleurs en a déjà deux à soutenir. M. Bougon vous estime beaucoup, il a presque envie de vous écrire; c'est à votre lettre que je dois ses bontés. Si vous pouviez lui adresser deux mots de remerciement pour moi, ce serait, je crois, très bien. Une autre fois, je vous parlerai de notre genre de travail et de la manière dont nous nous arrangeons.

« Qu'une lettre de vous serait jolie! »

LETTRE LXXXIII[e]

DU MÊME

« 15 novembre 1823.

« Toutes vos dépêches, mon cher maître, sont arrivées à bon port. Les bouteilles étaient claires et saines comme en partant de chez vous. Elles se sont déjà fait voir au cours de M. Béclard, qui s'occupe de leur trouver un peintre. Vous lui aviez demandé Brunner[1] et Peyer[2]. Il m'a dégoûté de lire le premier de ces auteurs en m'assurant qu'il ne contenait rien, absolument rien, dont vous puissiez vous servir. Quant à l'autre, il ne le possède que dans la bibliothèque *in-folio* de M. Mauget, ce qui en rend le transport fort difficile. D'après ce, j'ai pris le parti de le lire pour vous en envoyer un extrait ; mais je suis fort embarrassé, vu qu'il n'y a rien peut-être qui vous soit bien utile, et que cependant vous pourriez bien être assez content de l'avoir en entier. Il commence par donner une description détaillée des glandes qui portent son nom, il s'arrête avec complaisance sur les agminées qu'il appelle des plexus, puis il parle de leurs usages, de l'action des remèdes sur elles, et enfin de leurs maladies. J'ai fait copier le morceau qui m'a paru le plus intéressant de ce chapitre, et je vous l'envoie.

1 Brunner. — *Physiologica de glandulis duodeni cogitata.* Heidelberg, 1685.

2 Peyer. — *Exercitatio anatomico-medica de glandulis intestinorum, earumque usu et affectionibus.* Schaphusæ, 1677.

« Après cela on trouve ses correspondances avec Muratto sur les organes, et le tout est terminé par des figures qui représentent assez bien les plaques que vous avez tant de fois examinées. D'un autre côté, nous devons commencer, la semaine prochaine, une série d'expériences sur des chiens. Je devine bien que vous voulez savoir si l'inflammation que l'on produit à l'aide de substances irritantes introduites dans le tube digestif est accompagnée des mêmes altérations que ce que vous appelez la *dothinentérique* (en voilà encore une que je n'avais pas l'honneur de connaître !) ; par avance je pense que non, mais je ne sais si ces résultats seront bien concluants en en faisant l'application au cas que vous traitez. J'aurais bien voulu savoir quelles substances vous voulez principalement mettre en usage. Ne pourriez-vous pas nous envoyer promptement quelques mots à cet égard ? Je vais aussi vous chercher quelques morceaux de *tripes* chez M. Récamier et à la Charité.

« Notre concours commence enfin jeudi 20 ; je combattrai dans deux légions : pour la médecine et pour les accouchements, en chirurgie. Mes juges sont : MM. Beudant, Esquirol, présidents ; Fizeau, Fouquier, Récamier, Dupuytren, Boyer, Marjolin, Richerand, etc. Je n'ai jamais eu si peur, je n'aurai rien, bien sûr, j'ai des pressentiments qui m'accablent ; quoi qu'il en soit, dépêchez votre mémoire, car on vous l'exploite d'avance. M. Lerminier décrit déjà cette maladie sous le nom d'exanthème interne.

« Votre très humble et triste élève. »

LETTRE LXXXIVe

DU MÊME

« 28 novembre 1823.

« Eh ! non, il n'est pas fini ce grand conflit. Comment avez-vous pu le supposer, puisqu'il n'est commencé que du 20 de ce mois ? Vous ignorez donc qu'ici comme ailleurs, n'a pas fini qui commence ? Vous ignorez donc que ce terrible concours durera six mois ? Voici cependant où nous en sommes : les candidats sont divisés en trois sections, médecine, chirurgie, sciences accessoires, ce qui formera trois concours distincts qui auront lieu l'un après l'autre. En médecine, nous sommes vingt-six. Il y a quatre épreuves : la première, composition latine, la même pour tout le monde, est passée de jeudi ; la deuxième, leçon orale d'une heure, question tirée au sort, il en passe deux par jour. Il y a séance tous les deux jours. La troisième, lecture publique des compositions latines par les candidats ; on en lira trois par jour. La quatrième enfin, une thèse latine, sera discutée pendant deux heures par l'auteur et quatre attaquants, ses compétiteurs, un par jour seulement. En tout, il y a quarante concurrents ; voyez maintenant si cela peut être fini. Vous serez étonné peut-être de me voir dans la section de médecine ; il paraîtrait, en effet, que j'eusse dû me placer de préférence dans la chirurgie, les accouchements, ou dans les sciences accessoires pour l'anatomie et la

physiologie. Mais j'ai réfléchi que, puisqu'on commençait par la médecine, il serait toujours temps de me rejeter sur les autres, si cette porte m'était fermée. En outre, en chirurgie il y a quatre places à donner et j'y trouve Jules, Lisfranc, Paul Dubois, Baudelocque[1], Belmas[2], etc., qui me paraissent redoutables, soit sous le rapport des connaissances, soit à cause des appuis qu'ils ont. La dernière section ne me paraît pas plus chanceuse; il est vrai qu'en médecine nous sommes vingt-six pour cinq places et que j'ai à combattre Cruveilhier[3], Rochoux, Dugès[4], Dapan, Miquel, Andral[5], Gérar-

[1] Baudelocque (César-Auguste), né à Hailles près d'Amiens le 9 décembre 1795, mort à Paris le 20 mai 1851. Docteur en 1822, il fut reçu dès son premier concours à l'agrégation en chirurgie (1824). Chirurgien à l'hôpital des Enfants, membre de l'Académie de médecine. Son père était cousin germain de l'illustre professeur Jean-Louis Baudelocque, luimême était gendre de Deneux. Il s'est surtout occupé d'obstétrique et des maladies des enfants. — T.

[2] Belmas, né à Paris le 25 décembre 1793, mort le 22 octobre 1864. Échoua à l'agrégation. — T.

[3] Cruveilhier, né à Limoges en 1791, fut nommé professeur d'Anatomie à la Faculté en 1825, et en 1835 professeur d'Anatomie pathologique. Membre de l'Académie en 1836.

Toute la génération qui nous a précédés a connu et aimé Cruveilhier, qui fut un professeur érudit, un écrivain net et élégant et un praticien très recherché et très considéré. Son *Traité d'Anatomie* a été le livre classique par excellence et le rudiment de tout le corps médical de l'époque. — T.

[4] Dugès, né à Mézières (Ardennes) le 19 décembre 1797, mort à Montpellier le 1er mai 1838.

Docteur en 1821, Dugès fut nommé agrégé à Paris en même temps que Andral, Bouillaud, Cruveilhier, Piorry et Velpeau.

Professeur d'accouchement à la Faculté de médecine de Montpellier, puis professeur de pathologie externe et de médecine opératoire, membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences. On lui doit d'importants travaux d'accouchement et de zoologie. Il a publié la *Pratique des accouchements* de Mme Lachapelle. — T.

[5] Andral, né à Paris en 1797, mort en 1876. Élu agrégé à la suite de ce concours, s'adonna avec ardeur aux études anatomo-pathologiques.

D'abord professeur d'hygiène, puis de pathologie externe, il succéda

din[1], qui est passé hier et qui a semblé très fort, Bouillaud, le neveu de Bayle, etc.; mais enfin ils me font moins peur que les autres. Après cela, le jury de ma section n'est pas trop bien composé pour moi ; je ne sais si vous pourriez quelque chose auprès de quelques-uns des juges. Ce sont : MM. Esquirol, président ; Landré-Beauvais[2], doyen, Royer-Collard, Récamier, Cayol, Bertin[3], Fizeau[4], Jadioux, Alère.

« Je ne vois guère là dedans que le doyen qui m'appuiera peut-être. Chose qui arrive, il faut pourtant que j'en arrache une. On commence à dessiner vos pièces

à Broussais dans la chaire de Pathologie et de Thérapeutique générale (1839). Membre de l'Académie en 1824, de l'Institut en 1843. Ses ouvrages les plus importants sont une *Clinique médicale* dont il puisa les matériaux dans le service de Lerminier, et un *Traité élémentaire de pathologie et de thérapeutique générale* qui résument ses leçons à la Faculté.— T.

[1] Gérardin devint agrégé de la Faculté et membre de l'Académie. Né en 1790, il mourut en 1862. — T.

[2] Landré-Beauvais, professeur de Cliniquc médicale à la Faculté, en fut le doyen de 1815 à 1830, époque où il fut destitué.

Né à Orléans en 1772, il mourut à Paris en 1840.

On lui doit un ouvrage estimé : *Traité des signes des maladies* (1810). — T.

[3] Bertin (René-Joseph-Hyacinthe), né le 10 avril 1757, mort en 1828. Docteur de la Faculté de Montpellier en 1791, il entra immédiatement dans le service médical des armées. Après les campagnes de Prusse et de Pologne (1807), il se fixa à Paris, où il fut nommé médecin en chef de l'hôpital Cochin et plus tard de celui des vénériens. En 1822, il fut nommé à la chaire d'Hygiène.

Il s'est plus particulièrement occupé des maladies du système circulatoire et a laissé un excellent *Traité des maladies du cœur et des gros vaisseaux*. — T.

[4] Fizeau était professeur de Pathologie médicale à la Faculté, et c'est tout ce que l'histoire peut dire de lui, car il n'a pas laissé d'autre titre à son souvenir. Il avait été nommé par ordonnance royale lors de la réorganisation de la Faculté dissoute (1825). Les attaques motivées par sa médiocrité et par l'origine de sa nomination ne lui manquèrent pas. Mais il se consola par la possession de sa chaire. Il la garda, en effet, longtemps, car, né en 1775, il mourut en 1864. — T.

samedi. M. Béclard y met tout le zèle possible ; il est serviable, très serviable. Par ma position, relativement à M. Bougon et la famille Dubois, je me trouve entre deux feux, cela me chagrine et m'inquiète beaucoup. Ils paraissent devenir réciproquement soupçonneux les uns envers les autres, j'ai peur qu'il n'en retombe quelque chose sur moi. Il est certain, pourtant, très certain même, que je ne flatterai jamais l'un aux dépens de l'autre. Les expériences ne sont pas encore en train, quoiqu'on prenne date ; dépêchez-vous, cela est important [1].

« Je ne puis rendre, mon cher maître, le sentiment que me fait éprouver votre inquiétude sur mon sort.

« Très humble.

« *P.-S.* Autrefois vous disiez que l'homme peut tout ce qu'il veut. Eh bien, moi, je veux une place d'agrégé, et je la veux absolument, nous verrons si votre maxime est juste. Prenez garde, je vous en rends responsable.

« Pardonnez-moi, car c'est en courant que j'écris. »

[1] On sait que Velpeau fut élu à ce concours après de brillantes épreuves. — T.

LETTRE LXXXV[e]

DU MÊME

« Paris, 8 décembre 1823.

« Que les humains sont drôles ! partout ils sont les mêmes ; en vérité, la société est une chose bien singulière. Figurez-vous que nous avions nos malheureux chiens qui soupiraient, pour ainsi dire, de plaisir après les poisons que nous avions l'intention de leur faire avaler. M. Béclard avait un local tout prêt pour les mettre, eh bien! pas du tout, voilà qu'on le lui enlève, parce qu'il appartient à la Faculté, et qu'il doit servir à d'autres professeurs ; tant il est vrai que les administrations se ressemblent partout et que toujours il faut casser mille épines avant de cueillir une rose. Quoi qu'il en soit, en attendant qu'on trouve où les placer d'une manière sûre, ce qui ne tardera pas, on commence à dessiner vos pièces, et je vous envoie vite ces deux mots pour vous dire que M. Béclard pense qu'il faudrait que vous envoyassiez les pièces qui vous restent et que vous avez gardées à cause qu'elles sont décolorées, parce que, dit-il, la couleur n'est pas la chose importante ici; on ne peut d'ailleurs la prendre d'une manière un peu passable que sur une pièce fraîche. Ainsi, mon cher maître, vous voyez qu'il faut vous dégarnir de vos morceaux friands, que vous gardiez sans doute parce que vous nous croyez des pro-

fanes ; mais détrompez-vous, nous entendons paroles sacrées, même la dothinentérite.

« Le préfet a dû recevoir votre diplôme.

« C'est lundi 15 que pour la première fois, et pour la dernière aussi peut-être, je mets la robe de professeur.

« Très humble disciple. »

LETTRE LXXXVI[e]

DE DUTROCHET A BRETONNEAU[1]

« Paris, 7 mars 1824.

« Mon cher confrère,

« Je vous prie de vouloir bien remettre le paquet ci-joint à M. de Villeneuve, il contient le livre dont je vous ai parlé.

[1] Dutrochet, physiologiste et physicien français, né au château de Néon (Poitou) le 14 novembre 1776, mort à Paris le 4 février 1847.

Fils d'officier émigré pendant la Révolution, Dutrochet mena la vie accidentée de la plupart de ses contemporains; d'abord timonier dans la marine, puis soldat dans l'armée vendéenne, il abandonna la carrière militaire et vint étudier la médecine en 1802.

Docteur en 1806, médecin militaire pendant la campagne d'Espagne, il se retira dans sa famille à Châteaurenault (Indre-et-Loire) en 1809.

C'est là où il dut se lier avec Bretonneau, et c'est dans cette paisible retraite qu'il commença sur la physique, la physiologie et l'histoire naturelle les études qui ont illustré son nom.

Dutrochet a publié de nombreux ouvrages. La plus connue de ses découvertes est celle qui est relative à l'endosmose et à l'exosmose.—T.

« J'ai consulté mes notes relativement à la *faculté digérante* des diverses cavités du corps animal, je trouve que des expériences ont été faites sur cet objet par le docteur Emmert ; elles sont consignées dans le journal complémentaire du *Dictionnaire des sciences médicales*, tome V^e. Le mémoire est intitulé : *Sur les changements que certaines substances subissent dans le corps lorsqu'on les introduit dans la cavité abdominale des animaux vivants;* j'en ai copié les passages suivants :

« La chair ingérée dans la cavité péritonéale se ramollit « et prend l'aspect d'une substance jaunâtre à demi fluide « et acidulée, qui se rapproche beaucoup du pus par ses « qualités physiques...; en conséquence le péritoine, et « sans doute aussi toutes les membranes séreuses, jouis- « sent d'une certaine faculté digestive qui augmente « beaucoup dans l'état inflammatoire. »

« Vous voyez que cela vient à l'appui de vos observations et de vos idées.

« Recevez, mon cher confrère, l'assurance de mon amitié. »

LETTRE LXXXVII[e]

DE VELPEAU

« 26 mai 1824.

« Eh bien, mon cher maître, encore un concours; ils ne nous laissent pas prendre haleine. Jules a fini son temps pour le prosectorat, et sa place est à disputer entre quatre. Vous allez dire peut-être que ce n'est là qu'une miniature du concours pour l'agrégation. Eh bien! vous vous tromperiez fort, car je tombe de fièvre en chaud mal, par la raison que les combattants sont les plus vigoureux champions de tous les agrégés; l'un d'eux a déjà concouru dix fois au moins et n'a encore jamais été vaincu. Pour les places d'aides, nous concourûmes ensemble ; je le suivis de près, mais je fus mis après lui; les autres ne sont pas moins redoutables, de sorte que je ne dois pas trop compter sur le succès. Cependant il me faudrait cette place avant d'aller vous voir. Nous avons déjà fait la composition écrite; pendant un mois nous allons faire des préparations anatomiques, après quoi nous terminerons par deux ou trois épreuves verbales. Je crois qu'il n'y aura pas de différences tranchantes entre nous, de sorte que nos chances tiennent particulièrement à l'esprit des juges qui nous observent. Ces juges sont : MM. Roux[1], Bougon, Duméril et Richerand, ce

[1] Élève favori de Bichat, Roux avait succédé en 1820 à Percy, comme professeur de Clinique chirurgicale; il remplaça à l'Institut, en 1824,

qui semblerait dire que ce jury a été composé pour moi. Néanmoins, dans la conjoncture actuelle, je ne puis compter que sur M. Bougon, qui est très bon mais très faible, M. Richerand en ayant un autre qu'il veut absolument pousser ici. M. Béclard portera son élève et son ami avec sa ténacité ordinaire. M. Roux soutient le quatrième ; enfin il n'y a que M. Duméril qui paraît devoir rester neutre, il faudrait donc me le gagner et paralyser un peu Béclard en leur remettant à chacun une lettre avec une bonne petite phrase tranchante qui dirait presque que vous voulez que je sois prosecteur, et je pourrais bien l'être en effet. Cette lettre devrait avoir l'air d'être écrite à propos d'un autre motif ; ce ne serait qu'en passant, pour ainsi dire, que vous en parleriez ; vous savez bien, d'ailleurs, etc. »

LETTRE LXXXVIII[e]

DU MÊME

« Paris, le 10 juin 1824.

« M. Béclard vient de m'envoyer une nouvelle épreuve, mon cher maître, de vos lithographies, avec injonction

Boyer, dont il avait épousé la fille, et, à la mort de Dupuytren, il succéda au grand chirurgien à l'Hôtel-Dieu.

Roux, s'il n'égala pas Dupuytren, fut du moins un opérateur très brillant. On lui doit la staphyloraphie et l'introduction en France de la méthode de Hunter dans le traitement des anévrismes.

Né en 1780 à Auxerre, il mourut à Paris en 1854. — T.

de vous la faire passer immédiatement. Il est étonné, ainsi que moi et tous vos amis, de la lenteur que vous mettez à finir votre travail ; sérieusement, j'en suis chagrin et je commence à croire comme eux que vous ne terminerez pas; j'en suis d'autant plus fâché que cela semble diminuer la confiance scientifique que l'on avait en vous, et que bien des fois déjà je me suis à cet égard beaucoup trop avancé. En effet, j'ai dit nombre de fois en public et à nos connaissances ce que la science pouvait attendre de votre ouvrage. J'ai menacé les broussistes exagérés, je me suis retranché derrière votre mémoire, et je me suis servi de vos arguments, etc. En vérité, finissez-en; vous aurez beau dire, vous n'êtes pas excusable, certainement vous avez eu du temps suffisamment pour faire quatre volumes.

« Je vous avoue que je suis bien plus actif, moi qui suis petit; car, quoiqu'il faille que je fasse quatre leçons par jour, outre de mon service de l'hôpital qui dure jusqu'à midi, quoiqu'un nouveau concours soit encore venu s'adjoindre à tout cela, je n'en ai déjà pas moins présenté et lu trois mémoires à l'Académie depuis la terminaison du concours de l'agrégation. Je sais bien que la chose est différente, je sais bien que vous tenez aux principes de Boileau ; que vous limez toujours et que vous ne voulez pas qu'il y ait le plus petit pli dans vos écrits. Peut-être avez-vous en cela quelques torts, et en tout état de choses vous auriez pu vous presser davantage.

« Quant à mes lectures, elles paraissent avoir produit un assez bon effet, on veut déjà me nommer membre adjoint. Mes deux premiers mémoires traitent des enveloppes du fœtus, j'en ai encore trois à faire sur ce point; mes commissaires sont : MM. Adelon, Desormeaux et

Ralier ; ils me préparent un beau rapport[1]. Dans celui d'hier je parle de l'affection des symphyses dans l'œdème des femmes en couches[2], et j'e nai promis d'autres sur la péritonite puerpérale, sur l'altération des fluides, sur la diversité des inflammations, etc. Mais ce n'est plus cela, il faudrait que j'eusse la place de prosecteur, l'auriez-vous oublié ? Le temps presse, il ne faut pas que je laisse mes compétiteurs s'emparer tout à fait de l'esprit de mes juges. Il faut absolument que vous écriviez à MM. Béclard et Duméril, d'autant mieux que le protégé de M. Béclard a dit ou fait une composition au-dessous des nôtres, et que ses préparations ne vont pas bien. Tout de suite, s'il vous plaît. Je viens de saigner M. Orfila, qui est très mal, il a un violent érysipèle à la face. »

[1] *Recherches sur diverses parties du produit de la conception considéré chez l'homme,* par M. Velpeau, agrégé à la Faculté de médecine, chef de clinique à l'hôpital Saint-Come, etc.

Lues à l'Académie de médecine le 4 mai 1824.

[2] A l'époque (1824) où Velpeau faisait à l'Académie la communication dont il parle à Bretonneau, le mémoire de Davis qui venait d'inaugurer la théorie de la phlébite (1823) n'était pas encore connu, et les vaisseaux lymphatiques étaient toujours, depuis les travaux de Robert White (1784), généralement considérés comme le siège de la *phlegmatia alba dolens.* Dans sa lecture, Velpeau contesta cette théorie au nom de l'anatomie pathologique, apporta de nouvelles observations à l'appui de son argumentation et déposa les conclusions suivantes :

1° Le gonflement aigu des membres abdominaux chez les femmes en couches reconnaît pour cause, dans quelques cas au moins, une inflammation des symphyses et des veines.

2° D'un autre côté, les accidents observés sur le vivant se rapporteraient aussi bien à une lésion grave des veines profondes qu'à celles des lymphatiques.

3° Jusqu'à présent, il resterait encore à démontrer que ces derniers organes sont véritablement la cause de la phlegmatia alba dolens.

Ce n'était pas encore la vérité et la doctrine définitive, mais nous sommes en 1824, et Virchoff, qui montra, comme on le sait, la subordination pathologique de l'altération de la paroi de la veine à la coagulation primitive et spontanée du sang, vient à peine de naître. A cette date, l'indication de la phlébite comme une des causes de la phlegmatia dolens constituait donc un réel progrès et un pas considérable en avant. — T.

LETTRE LXXXIX[e]

DU MÊME

« Paris, 7 août 1824.

« Depuis longtemps vous nous trompez, mon cher maître, quand vous dites que votre travail est terminé. Pour mon compte, j'avais bien résolu de n'en plus rien croire avant de le voir; mais vous le disiez l'autre jour d'un ton si positif que je me suis encore laissé persuader. Ce qu'il y a de pire, c'est que je l'ai annoncé comme sûr à MM. Béclard, Duméril, etc.

« Maintenant, quand ils me rencontrent, ils me raillent et me disent: « Eh bien! croyez-vous encore à l'exacti- « tude de votre cher maître? Vous ne voyez donc pas « qu'il s'amuse et qu'il n'a jamais pensé à publier le « travail qu'il annonce?... » Que répondre à de semblables accusations? qu'elles ne sont, du moins en apparence, que trop bien fondées! Il paraît certain que vous ne viendrez point encore cette année, puisque vous n'en parlez plus et que les vacances commencent le 26 de ce mois. En tout cas, puisque je ne puis m'en aller avec vous les premiers jours de septembre, comme je l'avais projeté, vous pouvez vous attendre à être querellé rudement lorsque je serai chez vous.

« Quand vous me répondîtes à l'égard du prosectorat, vous aviez l'air de vous moquer de cette place; c'était, ma foi, bien à tort, car cette cage-là était plus importante pour moi que vous ne pensez, et vous voyez qu'elle ne

tenait qu'à un fil, et que même on a été forcé de briser ce fil par le sort. Enfin elle m'était échappée, j'essayais de m'en consoler; mais, au moment où je n'y pensais plus, le conseil de la Faculté n'a-t-il pas annulé ce concours!... Tous les professeurs n'ont-ils pas décidé qu'il fallait recommencer. Oh! pour le coup j'en suis las, depuis un an que je ne cesse de concourir. Véritablement je pense que je vais y renoncer. Si vous étiez ici, j'aurais de ce côté bien des petites affaires à vous conter qui vous feront rire alors que je vous les dirai, et qui en attendant ne laissent pas de me nuire et de me faire du mal.

« Vous avez l'air de croire qu'il est facile de trouver une dothinentérite au douzième ou au quinzième jour; je vous proteste, moi, que depuis un mois j'en cherche et en fais chercher dans tous les hôpitaux sans pouvoir en obtenir. Hier au soir, d'après ce qu'on m'avait dit, je croyais en tenir une à la Charité, et pas du tout, il n'y avait pas de lésion dans le tube alimentaire. »

LETTRE XC^e

DU MÊME

« 13 octobre 1824.

« Vous auriez peut-être droit, mon bon maître, de m'adresser quelques reproches sur ma négligence à vous écrire, mais votre mémoire sur le croup devait m'arriver *dix jours* après mon départ de chez vous et je l'attendais.

« J'ai reçu depuis une lettre de Cottereau, par laquelle il m'annonçait que la copie en était faite et que je ne pouvais manquer de l'avoir bientôt. M. Guérin, qui vous a vu avant de partir pour ici, me parle de six mois, de sorte que je ne sais plus que croire; de grâce, envoyez-le, vous ne devez pas avoir grand'chose à y faire, vos malades peuvent attendre ; reléguez d'ailleurs vos consultations et vos visites dans l'une des deux moitiés de la journée, l'autre vous restera pour écrire. En courant à la perfection on laisse quelquefois perdre l'utile, et s'il est vrai que vos deux mémoires soient au-dessous de ce que vous désirez, il est certain aussi que dans ce moment ils pourraient rendre des services signalés à la science; il est sûr encore qu'après l'impression il vous serait beaucoup plus facile de les polir et de les perfectionner, si vous le jugez à propos, que pendant qu'ils sont dans votre portefeuille où les critiques ne peuvent plus attaquer. Vous me direz que je vous querelle toujours et que j'oublie les liens qui vous empêchent de marcher. Sans doute, j'avoue mon tort de ce côté; mais, en vérité, si vous saviez combien de personnes désirent que vos travaux soient promptement rendus publics, vous feriez quelques efforts de plus et vous les donneriez tels quels.

« Je ne vois pas, par exemple, qui est-ce qui peut maintenant retenir la diphthérite. M. Guersant m'a remis votre dessin, vous n'avez qu'à dire un mot et nous en aurons une copie. Depuis mon triste voyage, le sort de mes parents a dû nécessairement m'écarter de la science, et l'intérêt que vous me portez m'oblige à vous faire part de quelques consolations que m'ont procurées mes démarches.

« Avignon était le lieu qu'occupait le régiment de mon

frère. M. Pamard est le chirurgien-major en chef de l'hôpital, et le bonheur a voulu que j'eusse son fils parmi mes élèves. Il est allé en vacances, et avec son père et M. de Lauriston ils ont fait réformer, mais trop tard, hélas! celui dont le départ fut la cause première de la perte douloureuse que je viens de faire... Mon autre frère veut être prêtre; il a dix-neuf ans, sait à peine lire, n'est jamais sorti de son village et présente encore toute la rudesse d'un sujet tout neuf. Cependant l'archevêque de Reims me promet de le prendre au printemps si je puis le lui donner en cinquième. Comment faire pour arriver là? Ses désirs sont vifs et sa tête est bonne . . . . . .

. . . .

« Je vous ai dit un mot déjà des travaux que j'avais commencés concernant l'altération des fluides et tendant à démontrer surtout le transport du pus par le moyen des veines ou par d'autres voies. Je les avais suspendus un moment pour différentes raisons, et j'y reviens maintenant. Je voudrais prouver aussi que les cancers étant établis au dehors ne se forment au dedans que par le transport de leur germe et ne sont point des dégénérescences phlegmatiques. Je possède des faits assez curieux sur ces deux points ainsi que sur la nature essentiellement différente d'un grand nombre d'inflammations. Si vous aviez fini, je trouverais dans votre livre les preuves nécessaires pour démontrer ces propositions. En attendant, si vous aviez un quart d'heure dont vous puissiez disposer pour m'envoyer l'indication des cas les plus propres à les appuyer, vous me rendriez bien service. Quatre lignes sur deux observations, curieuses du reste, vous rappelleront dans quel sens il m'en faut : un homme fort reçoit un coup sur le testicule, qui s'engorge et

devient cancéreux. Il meurt neuf mois après. Une masse d'encéphaloïdes s'étend du testicule au diaphragme; toutes les veines qui se déchargent dans le grand tronc abdominal sont remplies par une concrétion fibrineuse qui adhère dans un point seulement de la veine cave, vis-à-vis les rénales et au-devant des globes accidentels. Dans ce point, le caillot lui-même est transformé en matière cérébriforme, et de plus il y en a aussi plus bas quelques masses isolées. Les poumons renferment des productions semblables par centaines, depuis le volume d'une noisette jusqu'à celui du poing, sans qu'il y ait d'adhérence, d'induration ou la moindre altération dans le tissu propre de l'organe, etc.

Une femme d'une constitution robuste est amputée du sein gauche; elle a sept ans de santé parfaite. On ampute le droit, il survient des végétations, la cicatrice ne finit pas, on les enlève. Elle meurt six mois plus tard; d'innombrables squirres sont éparpillés entre les muscles de ce côté du thorax. Le poumon correspondant surtout en est tellement recouvert à la superficie, en renferme une si grande quantité dans son tissu, que quand on le soulève il ressemble à un pied de pommes de terre qu'on enlève de terre. Cependant son parenchyme n'est aucunement malade, et les corps de son extérieur ne tiennent à la plèvre qui le recouvre que par des espèces de pédicules quelquefois moins gros qu'un fil ordinaire. D'où sont-ils venus, ces cancers? Dans l'un, le testicule était plein de matière encéphaloïde; tous les autres cancers du même sujet étaient cérébriformes. Dans l'autre, le sein était squirreux, les poumons n'étaient remplis que par des squirres, etc. Je trouve dans ces faits et quelques autres de quoi fortifier ces deux assertions: les fluides

peuvent transmettre les germes des maux d'un organe dans l'autre ; les cancers peuvent se développer sans inflammation préexistante.

« Donnez-moi des preuves et encore des preuves.

« Vous savez que je me permets de lire vos journaux avant qu'ils ne partent. Vous voyez que M. Magendie n'est pas gêné. Je vous envoie la quittance de la ventouse. — *Vale.* »

LETTRE XCI

DE JACQUART A TROUSSEAU [1]

« 25 mars 1825.

« L'émigration prochaine vous portera, mon cher Trousseau, les observations que je vous ai promises. Je m'occupe en ce moment des lettres de M. Velpeau, et j'espère les lui adresser à la fin de la semaine. Notre pauvre maître roule maintenant sur la route d'Azay et est parti si précipitamment, qu'il n'a pas signé la lettre qu'il vous écrit. La dothinentérie marche, mais bien lentement ; tout s'accorde pour retarder son allure qui naturellement n'est pas vive. Cependant comptez toujours sur M. Bretonneau ; il ira vous voir, ne fût-ce qu'avec une portioncule ; il nous l'a promis, et je lui pousserai si fort

[1] Jacquart était un élève en médecine de l'hôpital de Tours qui servait de secrétaire à Bretonneau. — T.

l'épée dans les reins, qu'elle enfoncera plutôt jusqu'à la garde que de souffrir qu'il recule. Que direz-vous de M. Bretonneau, qui souffre qu'on fasse son portrait? c'est un compatriote, le fameux Berton, qui en est chargé par M. Guizol; il y aura des lithographies et vous en aurez. Le Gendron dont parle Velpeau est le plus plat imposteur qui ait jamais griffonné; non seulement il est faux qu'il ait guéri un croup par les scarifications, mais encore des gens qui n'avaient encore aucun symptôme de diphthérite ont été scarifiés par lui et ont eu le croup quelques jours après. Si vous avez le temps; si, malgré vos travaux pour le concours, vous vouliez flétrir un tel menteur, je vous enverrais toutes les notes qui vous seraient nécessaires. En vérité, je suis sûr que Broussais, puisque vous le jugez observateur, doit être stupéfait en lisant de telles choses, et qu'il doit dire : « Ma foi, c'est sans m'en douter « que j'ai appris à faire de si belles cures[1] ! »

« Merci, mille fois merci de vos trop obligeants regrets et de votre souvenir; croyez qu'il n'est aucune amitié qui me fût plus chère que la vôtre, et que je ferai tout au monde pour l'obtenir et la cultiver.

« Votre tout dévoué.

« *P.-S.* Veuillez, je vous prie, dire à M[me] Martigné que j'ai remis ses lettres, et que j'ai été désolé qu'un devoir pressant me forçât de quitter Paris sans lui faire ma visite et lui présenter mes respects. »

[1] Les assertions de Gendron furent l'objet d'une très vive communication de Bretonneau à la Société de médecine de Tours. — T.

LETTRE XCII^e

DE TROUSSEAU[1]

« 25 mai 1825.

« Mon cher Maître, nous avons enfin reçu, lu et fait lire votre intéressante lettre, qui a paru telle à tout le monde; elle nous a valu deux leçons entières de M. Récamier, consacrées exclusivement à vous, à vos éloges, à votre dothinentérite; ainsi donc dépêchez-la, Broussais l'attend comme l'antéchrist, tous les petits antibroussistes de Paris l'implorent pour l'opposer comme le bouclier d'Ajax. Velpeau en est aux mains avec le Val-de-Grâce, et quoiqu'il plaide assez bien votre cause, il ne la fait pas valoir. L'avocat n'est pas aimé, je dis plus, il n'est pas estimé; et voulez-vous en savoir le motif? C'était en arrivant à Paris un petit écolier, et maintenant il se fait dix mille francs de ses cours. Ceux qu'il a devancés ne lui pardonnent pas, et comme il ne repousse point la

[1] Les lettres de Trousseau à Bretonneau, qui sont contenues dans cet ouvrage, font passer devant nous toute la vie de l'illustre praticien, depuis le jour où il arrivait à Paris, pauvre et inconnu, mais déjà riche des enseignements que Bretonneau lui avait inculqués, jusqu'à l'époque où, parvenu au faîte des honneurs et de la célébrité, il continuait à entretenir son vieux maître des événements qui pouvaient l'intéresser, et à l'entourer de la piété filiale la plus tendre.

Nous insistons dans la biographie de Bretonneau sur ces affectueuses relations entre le maître et le disciple qui tint à honneur à l'être toujours, et sur les doctrines scientifiques qui leur furent communes et dont Trousseau fut l'éloquent propagateur. — T.

calomnie il en est la victime. Vous nous dites souvent que, la dothinentérite une fois au jour, vous ne vous exposerez plus de nouveau à une grossesse aussi difficile, à une part aussi laborieux. Je serais presque tenté de vous croire, car la tendresse exclusive que vous avez pour cette dernière fille est d'un vieux père, et surtout d'un père injuste. La pauvre diphthérite, l'abandonnez-vous? La préface, ou, si vous l'aimez mieux, la dédicace? cela n'est pas long, et faute de cela la pauvre enfant ne peut se produire.

Il faut que je vous parle angine à propos de diphthérite, parce que précisément ce matin nous avons eu avec le père Récamier une petite discussion y relative. Un enfant de dix-sept ans, malade depuis huit jours, vigoureux, bien coloré, est entré à la clinique il y a sept semaines. Il avait, il semblait avoir une dothinentérite; soixante sangsues bien gourmandes lui furent appliquées sur la bedaine, et au bout de quarante jours de maladie il ne délira plus, il eut faim, il se remplumait un peu, toutefois en conservant une mine suppurée. Samedi il se plaint du mal de gorge : langue saburrale, légère fièvre, inappétence, épigastralgie, nulle tuméfaction aux ganglions cervicaux. On lui prescrit une saignée. Dimanche et lundi étaient fêtes, il n'y a pas eu de clinique. Ce matin nous l'avons autopsié. Dimanche soir on appela l'interne, qui lui trouva quelques concrétions sur la luette et les amygdales, le vit suffoquer, prescrivit des sangsues au col, des vésicatoires, et n'empêcha pas qu'il n'étranglât quatre heures après. La luette, les amygdales, la base de la langue, la partie postérieure du pharynx, le commencement de l'œsophage étaient tapissés d'une concrétion jaunâtre, caséeuse, albumineuse, s'écra-

sant sous le doigt, se divisant, s'en allant sous un filet d'eau, *absolument* analogue aux concrétions albumineuses qui tapissaient la plèvre cotonneuse de Tuphéau, n° 3, salle 4. Cette concrétion formait une couche épaisse sur le larynx, en remplissait les ventricules, tapissait la glotte et toute la trachée pour diminuer insensiblement et disparaître entièrement avant la deuxième division des bronches. On a appelé cela *croup;* j'ai nié comme un beau diable, j'ai dit que c'était là du fromage et non de la *couenne,* que le vrai croup était membraneux et qu'il y avait entre ces deux maladies une immense différence, que la non-tuméfaction des ganglions était un signe négatif de plus, qu'ils n'avaient affaire (*eux regardeurs*) qu'à une pharyngo-trachéite, peut-être aussi spécifique que l'angine diphthérique, mais à coup sûr totalement différente de cette dernière. Comme je criai le plus haut, j'ai paru les convaincre.

« Les poumons étaient considérablement infiltrés de serum et de sang.

« M. Récamier m'a dit avoir eu deux cas d'angine véritablement gangreneuse, où les deux piliers du voile du palais et l'amygdale étaient détruits par un véritable et très légitime sphacèle, et cela pour y avoir mis le nez, les yeux, et l'envie d'y voir autre chose. Cette autopsie m'a paru bien intéressante sous un autre rapport; venons-en à l'intestin. Les ganglions mésentériques étaient un peu plus volumineux, et d'une couleur beaucoup plus foncée que dans l'état sain; aucun d'eux ne contenait de pus. Il fallait beaucoup de bonne volonté pour voir dans les plaques de Peyer et dans les cryptes de Brunner la trace d'une phlogose de soixante jours de date; tous ceux à qui je les montrais les ont bien vues mieux que moi;

je n'y voyais plus rien qu'un très léger boursouflement au niveau de quelques points rouges, et très certainement il avait eu la dothinentérite. Donc, dans un cas même où l'éruption était très bénigne, les émissions sanguines ont énormément retardé la convalescence, qui a été fort orageuse, et qui à coup sûr était empêchée par autre chose que par l'ulcération des intestins que l'autopsie n'a pas montrée. Donc il faut que les saignées altèrent bien profondément la crase du sang, ou plutôt favorisent singulièrement cette altération. J'ai cru que vous ne verriez pas cette observation sans intérêt.

Je ne clorai pas cette lettre sans vous parler d'un pauvre agonisant que nous autopsierons sans doute demain : c'est aussi un dothinentérite. Ils sont arrivés deux ensemble, celui-ci âgé de vingt-huit ans, fort, mais pâle (au sixième jour de l'invasion réelle), l'autre âgé de dix-huit ans (au dix-huitième jour de l'invasion). Ce malade était frais, coloré, délirant un peu, beaucoup plus faible que l'autre; la langue était sèche sans être encroûtée. M. Récamier les a aspergés séance tenante; voici son procédé : il fait asseoir le malade nu dans une baignoire, et lui verse sur la tête de grands bassins d'eau, d'abord à 24° ou à 25°, puis à la température du robinet de l'eau froide; cela dure cinq à six minutes. On vous ramène les gens dans leurs lits, on les couvre bien, et voilà qui est dit. L'affusion n'a rien fait au premier que le faire grelotter pendant plus de deux heures. La langue du deuxième s'est humectée dix minutes après l'aspersion (il n'avait pas bu depuis une heure). La langue est restée humide et il est entré en pleine convalescence. Ce même malade allait donc très bien. Que lui a-t-on fait ? On l'a saigné au bras, on lui a mis sur le ventre vingt-cinq sangsues et

un énorme vésicatoire entre les deux épaules[1]. Procédons par ordre. Le sang s'est fort difficilement et imparfaitement coagulé, sans couenne, sans marbrure, sans serum; les sangsues ont bien saigné, le vésicatoire a bien pris et vigoureusement suppuré, et cela il y a huit jours. Or, savez-vous où il en est maintenant? eh bien! son vésicatoire me semble gangrené, et tout son dos est tellement tuméfié (sans rougeur, sans douleur), qu'il semble recéler un vaste abcès. L'état général empire rapidement, je crains bien qu'il ne meure. Le pauvre garçon était resté dix-huit jours chez lui ne buvant que de l'eau panée, se levant pour ses nécessités, et, par une heureuse inspiration de Dieu, ne faisant point appeler de médecin. Son mauvais génie l'amène à l'hôpital; on trouve cet homme bien, on veut qu'il aille mieux et voyez[2]! Je suivrai son histoire avec attention et je vous tiendrai au courant.

« 26 mai.

« A l'autre. C'est moi qui ai autopsié le moribond d'hier. J'ai envoyé au diable leur maladroit entérotome,

[1] Récamier était doué d'un esprit novateur et entreprenant dont il a donné en médecine comme en chirurgie de nombreuses preuves. Sa pratique d'affusion froide dans la dothiénentérie a devancé la méthode de Brandt, comme en gynécologie il a devancé les hystérectomistes. Mais ce qui nous gâte, — comme le fait remarquer Trousseau avec son sagace coup d'œil clinique, — le trait d'intuition thérapeutique dont il est ici question, c'est la suite, les sangsues et les vésicatoires du lendemain.

Tant il est vrai qu'il est difficile, même à l'homme du caractère le plus hardi et le plus indépendant, de se soustraire complètement aux idées doctrinales ambiantes! — T.

[2] « Cet homme allait bien, on veut qu'il aille mieux! » N'est-ce pas là, franchement, notre histoire à tous? Et ne sommes-nous pas encore aujourd'hui trop souvent enclins à vouloir hâter la marche des signes favorables? — T.

et je leur ai incisé leur iléon avec des ciseaux ordinaires, et cela avec une grâce que vous auriez avouée.

« L'éruption, au seizième jour, remontait jusqu'au milieu du *jéjunum*. Elle était excessivement confluente partout. Toutes les glandes de Peyer, sans en excepter une, étaient plus ou moins malades. Brunner n'était pas plus épargné; le cœcum, le côlon étaient envahis. Je vous leur ai lavé leur tripe, je l'ai déroulée méthodiquement, et, une tripe saine sous les yeux, je leur ai montré ce dont ils ne se doutaient pas encore. Je compte déjà plus de vingt adeptes physiologiques que vos Omar ont convertis. Ainsi donc vivent les sangsues! Et pourtant, quels beaux cas pathologiques nous avons tous les jours sous les yeux! quelle belle clinique pourrait faire un homme d'un jugement droit! Nous avons malgré les sangsues toujours des dothinentérites, toujours des pneumonies, des pleurésies, des affections aiguës de toute sorte.

« Encore une angine comme celle de l'autre jour, succédant à une diarrhée chronique de quatre mois. Le malade n'est pas encore mort, il paraît même très vigoureux. *Il y a tout lieu de craindre* que nous n'en fassions l'autopsie. Voilà son histoire. Dimanche soir, jour de la mort de l'autre angineux, dans la salle duquel il se trouve, il a senti un léger mal de gorge; lundi c'était plus fort; mardi il s'en plaignit à M. Récamier, qui passa outre; hier il s'en plaignit un peu plus fort, et finalement il parvint à attirer l'attention; ce matin il s'en plaignit fort amèrement; voici les symptômes : ptyalisme considérable, douleur pharyngée, aphonie, toux aphone, fièvre peu sensible, langue saburrale. Le voile du palais est libre, la luette est coiffée d'un dé membraneux ou caséeux, la narine gauche occluse; la droite est libre, et sécrète d'abondantes muco-

sités ; le pilier antérieur droit est rouge, pointillé, marbré, libre de concrétions; les deux amygdales, le pharynx aussi loin qu'on peut l'apercevoir, le pilier antérieur gauche, sont recouverts d'épaisses membranes, dont la couleur n'est pas uniforme. Elles sont en général jaunâtres ; quelques parties semblent noires, quelques autres d'un rouge de sang ; et tout cela ne me paraît que caséeux. J'oubliais de vous dire qu'il n'y avait point de tuméfaction dans les ganglions cervicaux, et que les tonsilles elles-mêmes étaient peu gonflées. J'irai voir ce malade ce soir, avant dîner, car il pique vivement ma curiosité, et j'irai ratisser quelques concrétions.

« 29 au matin.

« L'angine de ce pauvre diable s'amende notablement; le voilà bien, toujours aphone, mais ne suffoquant pas ; on ne lui a rien fait; s'il lui mésarrivait, je vous le ferais connaître, et je vous entretiendrais des résultats de l'autopsie. Ses concrétions disparaissent par parcelles, on n'en retrouve aucune trace dans son crachoir. Je n'ai point vu avec vous d'angine de cette sorte, et si c'est là ce qu'ils appellent croup, ils sont à quelques lieues de votre diphthérite. Faites votre dédicace, un mot de préface, faites un titre, et dites quels arrangements vous voulez faire avec le libraire. MM. Guersant et Velpeau attendent. Cottereau vient de passer son troisième avec *très satisfait*. Samedi il subit le quatrième et huit jours après le cinquième. Il vous enverra sa thèse pour que vous la corrigiez, et la soutiendra dans les premiers jours de juillet. Ce sera à cette époque que moi, misérable, je commencerai mes examens. Le troisième m'effraie sérieusement.

J'étudie la botanique avec assez d'activité ; je lis de la chimie et de la matière médicale, et, Dieu aidant, j'obtiendrai un *médiocrement satisfait*. Quant à ma thèse, peut-être la soutiendrais-je avant la fin de l'année, et dans ce cas je la coucherai en peu de pages, ou bien je la remettrai au mois de novembre prochain, et je disserterai au long sur la résorption.

« Nous avons autopsié un squirre du pylore non ulcéré. La muqueuse était saine, sans rougeur, sans épaississement; il y avait là cinquante Broussistes qui étaient un peu embarrassés.

« Nous avons une dothinentérite au quinzième jour. M. Récamier lui a donné l'ipécacuana au dixième jour, elle va mieux qu'avec les sangsues. Il nous arrive un méningitique dont tous les symptômes sont de n'en avoir aucun. Cet homme paraissait simplement aliéné. J'ai promis à M. Récamier la couronne civique s'il le tire d'embarras; il n'est qu'au huitième jour d'hébétement, et n'offre encore aucun symptôme hydrencéphalique. Je vous tiendrai au courant de son affaire. Ma lettre a bien l'air d'un registre mortuaire ; je vous en demanderais pardon, si vous n'étiez pas médecin.

« Excusez mon griffonnage, mes solécismes, mes barbarismes, mes tout ce que vous voudrez, je n'ai ni le temps ni d'écrire de suite ni de relire.

« Offrez mes respects profonds à Mme Bretonneau, et prenez pour vous ce que vous trouverez d'affectueux dans mon cœur. »

LETTRE XCIII^e

DU MÊME

« 4 juin 1825.

« J'ai reçu, mon cher Maître, votre dernière lettre, et je n'ai pas été peu surpris des singuliers résultats de vos expériences sur les chiens [1]; les diverses personnes à qui je les ai fait connaître les ont lues avec un grand intérêt, et désireraient bien que, votre diphthérite finie, vous vous occupassiez de rédiger un petit mémoire y relatif; ils ne savent pas, les demandeurs, que la dothinentérite sera une œuvre posthume. Billard, l'ancien interne d'Angers, a dû vous envoyer son mémoire sur la membrane muqueuse, couronné à l'Académie [2]. Fidèle aux principes d'exacte politesse, vous ne lui en avez pas accusé réception, ce qui est très bien !

« Cottereau vous écrivait dernièrement que j'allais

[1] Bretonneau avait fait sur les chiens de nombreuses expériences dans le but de déterminer l'action de certains agents médicamenteux. Il s'agit sans doute ici des expériences qu'il fit sur eux avec le calomel.

Frappé des inconvénients et des dangers qu'offrait chez les malades atteints de diphthérie l'emploi des mercuriaux, il voulut déterminer quel était exactement le degré de gravité des accidents qu'offre cet agent, et soumit des chiens à l'usage du calomel à doses réfractées. Inutile de dire que ces animaux offrirent des érosions, des ulcérations gangreneuses, de graves altérations de la muqueuse, etc., accidents analogues à ceux qu'il avait obtenus quelquefois chez les diphthéritiques qu'il avait traités par le calomel. — T.

[2] Billard. — *De la Membrane muqueuse gastro-intestinale dans l'état sain et dans l'état morbide*, ou *Recherches d'anatomie pathologique sur les divers aspects sains et morbides*, etc. Paris, 1825, in-8°.

vous envoyer une observation de dothinentérite avec gangrène du poumon. Deux en trois semaines, c'était trop fort; ce n'en est pas moins très exact. Deux jeunes gens, l'un avec la variole, l'autre avec la dothinentérite, ont succombé à trois semaines de distance à la plus légitime, la plus incontestable gangrène qu'il soit possible de voir et de sentir. C'est moi qui ai fait l'autopsie du dothinentérite, et je vous en parle en homme qui en a encore le nez rempli. J'espère que cela va vous faire rire. Tous les deux à peu près au même jour de l'éruption et d'une éruption que vous aviez démontrée si identique. Je vous envoie l'observation rédigée par un jeune homme de l'Hôtel-Dieu, qui l'a faite pour vous, et par là vous verrez et la façon de traiter de M. Récamier, et la notion que les élèves commencent à prendre de votre maladie, grâce à vos élèves qui s'égosillent *pro propaganda.* J'ai passé samedi mon premier examen et j'ai la note *très satisfait.* Cottereau, qui vous dit mille choses aimables, passe sa thèse dans huit jours; il vous verra à Tours à la fin du mois. J'ai eu, pendant deux jours, une fièvre assez violente, j'avais de la diarrhée et je commençais à craindre la dothinentérite; grâce à Dieu, j'en suis quitte pour la peur. Adieu, mon cher Maître, croyez aux sentiments d'affection et de reconnaissance de votre élève.

« Présentez mes respects à Mme Bretonneau. »

LETTRE XCIV^e

DU MÊME

« Paris, 10 juin 1825.

« Je dis adieu aux hôpitaux, mon cher Maître; je prépare mon premier examen que je passe le 2 ou le 3 de juillet. Cottereau vient de passer son cinquième, avec *très satisfait*. Il avait le père Laennec, et ils ont discuté en latin sur la pneumonie, *expertus loquebatur*. Vous recevrez sa thèse dans quatre ou cinq jours, et il compte sur votre complaisance pour que vous la revisiez promptement, car il la doit soutenir à l'époque où je commencerai. La mienne est faite; je l'ai commencée avant-hier matin et finie hier soir, c'est vous dire que je ne vous prierai pas de la corriger. J'ai fait un pot pourri de résorption, de fièvre marécageuse, de dothinentérite, de sugillations, et le tout fera quinze pages d'impression. Je suis bref, premièrement parce que je n'ai pas le temps, et secondement parce que les frais d'impression sont énormes, et que je n'ai pas d'argent. C'est mon frère uniquement qui fait tous mes frais d'étude, et je dois ne pas abuser de sa bonté [1]. Je tremble pour mon troisième et mon quatrième examen; les trois autres ne m'inquiètent guère, et j'espère me tirer de ma thèse par la discussion. Je vais vous dire deux mots de l'Hôtel-Dieu.

[1] M. Jacquemin, frère de Trousseau, issu d'un premier mariage de Mme Trousseau. Officier très distingué devenu général. — T.

« Un petit varioleux, qui a eu au vingtième jour une belle adynamie, a succombé au vingt-cinquième, avec deux énormes escarres gangreneuses, et très véritablement, et très visiblement, et très odorifiquement gangreneuses à la face postérieure de chaque poumon. Le petit garçon à l'angine, que je vous disais avoir eu une dysenterie et entrer en convalescence de son prétendu croup, s'est éteint doucement quatre jours après ma lettre écrite. Il avait dans l'intestin grêle des ulcérations d'un demi-pied de long, et cela dans tout l'iléon; de plus des tumeurs grosses comme un œuf de pigeon, qui ressemblaient à des tubercules crus, et qui étaient elles-mêmes ulcérées; du reste, cet intestin avait acquis une capacité énorme, et les glandes de Peyer étaient ou n'étaient pas comprises dans les tumeurs et dans les ulcérations, qui affectaient la forme la plus irrégulière. La couleur, la solidité des bords de ces ulcères attestaient qu'ils étaient fort anciens, et qu'ils étaient presque tous cicatrisés. Or, ce garçon n'avait presque pas eu de fièvre lors de sa prétendue dysenterie, et cela m'a paru n'aller pas mal à la spécificité dothinentérique. Son larynx était enflammé sans concrétions.

« Je vous ai laissé un homme avec une méningite. J'avais forcé le diagnostic de M. Récamier, qui prétendait que la raideur extraordinaire des membres de ce malade et le renversement de la tête indiquaient plutôt une arachnoïdite de l'épine. Il est mort le lendemain du jour où je vous avais écrit. La tête n'avait rien, mais nous avons trouvé à la hauteur des lombes et dans le rachis des masses tuberculeuses qui avaient produit une suffusion de pus. J'en ai conclu que M. Récamier avait bien diagnostiqué, et j'en ai fait mon profit. Du reste, tubercules crus dans les poumons, ganglions mésentériques tuber-

culeux. C'est moi qui ai ouvert le rachis avec un rachitome qui est bien le plus merveilleux instrument que je connaisse ; on vous met à nu une moelle épinière avec autant de facilité que le cerveau.

« Une jeune fille dothinentérique nous est morte d'hémorragie intestinale. Une seconde a succombé à la suffusion par perforation. Vous voyez que c'est comme chez nous.

« M. Bayle a fait sur la fièvre intermittente qu'il a observée à Rome un mémoire intéressant sous le rapport anatomo-pathologique. Il cite trois observations qui lui sont personnelles, et dans lesquelles la rate déchirée a causé trois péritonites mortelles par épanchement dans l'abdomen. Il en conclut que la fièvre intermittente est une splénite.

« M. Récamier vous invite à insister sur la contagion dothinentérique, et à montrer comment, dans les grandes villes, on perd facilement le fil de la contagion. Il m'a été impossible, avec quelque soin que j'aie adressé mes questions aux malades, d'arriver à soupçonner même qu'ils avaient été en contact avec quelque pestiféré. »

Voilà le rachitome : A. Manche. BB. Lame d'acier fort épaisse. D. Biseau épais, d'environ huit lignes de long à partir de la ligne X. Z. — C. Partie sur laquelle on frappe à coups de marteau. T. S. Ligne suivant laquelle je suppose que l'on fasse une coupe de l'instrument.

E. Dessin de cette coupe.

C'. Correspond à C. dans la grande figure.

D'. Correspond à D.

X'. Z'. Correspond à la ligne X. Z [1].

On incise les muscles du dos jusqu'aux lames des ver-

[1] Trousseau a esquissé l'instrument sur une des marges de la lettre.— T.

tèbres, sur lesquelles on appuie le biseau de l'instrument. Le biseau qui finit carrément dans la ligne X. Z. ne peut pas pencher de plus de six ou huit lignes malgré les coups de marteau, et comme la moelle ne remplit pas la cavité, elle n'est jamais entamée par l'instrument. On coupe de cette manière les lames des vertèbres du haut en bas, et il ne reste plus qu'à détacher quelques aponévroses pour enlever toute l'épine d'une seule pièce, et alors se voit le rachis qui repose sur les corps des vertèbres. Il faut que cet instrument soit bien commode, puisque j'ai pu faire, la première fois que je m'en servais, une *rachitomie* fort propre.

LETTRE XCV^e

DE VELPEAU

« Paris, 7 juillet 1825.

« Cottereau vient de passer sa thèse [1], il s'est bien défendu ; on a trouvé son latin mauvais, mais il avait M. Laennec pour soutien ; on lui a donné *très satisfait.* Trousseau s'amuse à être malade depuis son premier examen. La trachéotomie m'a vivement piqué; dites donc vite s'il existe encore, ce serait là une belle affaire !... Le mémoire n'est pas encore chez l'imprimeur, parce que MM. Guersant et Duméril ont voulu l'examiner de près ;

[1] *De Veneficio a miasmatibus paludosis.* — *Julio* 1825.

il n'y a point d'arrangements de faits avec les libraires, parce que, pour le vendre à ces messieurs, il faut qu'il soit parfini, tel qu'il doit paraître. C'est pour cela que nous vous avons tourmenté jusqu'ici et que nous vous tourmenterons encore. Notez bien que MM. Guersant et Duméril sont de la partie. Vous avez les livres de M. Edwards, et il en a besoin; il m'a chargé de vous les demander. Envoyez-les-moi donc le plus tôt possible. Vous me parlez de journaux, mais vous ne m'avez point dit, à la fin de l'année, quels étaient ceux que vous vouliez garder. Celui de Magendie traîne et ne paraît plus souvent. Mille remerciements pour les soins que vous avez donnés à mes parents, vous m'avez un peu consolé. Ma sœur demeure chez M. Rouillé, dans la rue du Commerce. Je lui avais écrit en même temps qu'à vous; ils ont dû retourner vous trouver, j'espère que vous pourrez les guérir. Si vous voulez bien le permettre, je vous laisserai les 307 francs pour mon frère du collège, à mesure qu'il en aura besoin. Le principal m'écrit qu'il fait des progrès, et qu'il promet beaucoup; si vous saviez comme cela me fait plaisir!...

« Une femme de cinquante ans était traînante depuis quelques jours; elle est prise de fièvre avec langue blanche et chargée; quelques douleurs vagues se manifestent dans le ventre, la prostration survient, puis la diarrhée, et cette femme meurt le seizième jour avec la langue croûteuse, rousse, etc. A l'autopsie les intestins grêles ne sont aucunement malades, l'estomac pas davantage, le gros intestin seulement est légèrement rouge dans toute son étendue. Tous les symptômes de l'adynamie ont existé. Cependant il n'y avait pas de dothinentérite; j'ai passé plusieurs nuits près de cette malade, je lui ai prodigué

tous les soins imaginables, elle n'en est pas moins morte, et je cherche encore la lésion qui l'a fait mourir. Au nom du ciel! qu'avez-vous d'utile contre ces terribles maladies? Je ne pouvais pas faire une perte plus sensible; cette femme avait toujours été ma bonne, depuis que je suis sorti de Saint-Louis. Elle m'avait suivi à l'hôpital, où elle s'est tuée à force de travail et de zèle; elle m'était attachée comme une mère, elle entendait mes intérêts, toutes mes affaires mieux que n'aurait fait une épouse. Elle me connaissait et savait prendre mon caractère; enfin, il n'était pas possible de trouver plus de qualités qui me convinssent dans une personne de cette classe. Il faut avoir senti le besoin de domestique semblable pour comprendre le tourment que me cause sa mort. Si de l'or pouvait la racheter!...

« Je vous en supplie, tout de suite bien vite un mot sur la cautérisation. M. Serres revendique ou plutôt feint d'ignorer que cette idée vous appartient [1]; est-il certain que vous lui en avez parlé quand vous vîntes à Paris en 1821, et que vous répondit-il? En quelle année avez-vous eu cette idée, et quand fut-elle mise à exécution pour la première fois?... Je suis tellement engagé qu'il faut que je réponde sur-le-champ dans les *Archives.* »

[1] Serres venait de publier le mois précédent dans les *Archives de médecine* une note sur *la Méthode ectrotique de la variole, appliquée au traitement de la variole confluente,* procédé qu'avait imaginé Bretonneau et que Serres tenait de lui. — T.

LETTRE XCVI^e

DU MÊME

« Paris, 30 juillet 1825.

« Et nous aussi, mon cher Maître, nous voudrions bien annoncer dans un journal la résurrection de Mlle de Puységur[1]. M. Guersant voulait le faire tout de suite, il ne voit pas en quoi cela peut vous déplaire ; ce ne serait qu'une note qui ne pourrait gêner en rien la diphthérite, et qui ferait grand plaisir aux *Archives*. Si vous y consentez, je n'aurai besoin que de la lettre que vous avez écrite à Cottereau, et de celle que vous avez eu la bonté de m'adresser; avec cela je ferai un petit article sur la trachéotomie, et ce sera une occasion bien naturellement amenée pour annoncer enfin l'apparition du mémoire sur le croup. Que je suis content de l'ardeur qui vous anime ! Dieu veuille que cela dure ! Je vous avoue que j'ai une fameuse envie de renouveler vos expériences sur les chiens. Comme animaux de la même famille il n'y a qu'eux qui soient capables d'imposer silence à la horde des *visiologistes*. Je crois que vous servirez l'humanité en frappant fort et sans réserve sur ces derniers[2]. Le manuscrit serait copié s'il eût été possible de l'arracher plus tôt des mains de M. Guer-

[1] Bretonneau venait de remettre la trachéotomie en honneur dans la diphthérie en opérant avec un brillant succès la fille de son ami le comte de Puységur. — T.

[2] On voit que Velpeau était entré hardiment dans la voie que lui avait tracée son maître et avait pris position contre le physiologisme. — T.

sant; il le serait néanmoins, si mon copiste n'était pas malade. Enfin, je le livre à M. de Puységur, et nous gardons ce qu'il y a de copié; bien entendu qu'avant deux mois l'impression en sera terminée. M. Guersant aurait bien voulu vous écrire, mais il n'a pas un instant de libre; moi-même je suis dans le même cas, l'anatomie chirurgicale me tourne la tête, et un nouveau concours m'arrive pour consolation...

« Votre embryon, ses membranes et tout votre œuf m'intéressent beaucoup. Si vous pouviez me l'envoyer par Cottereau [1]? Il va bientôt revenir, je pense; dites-lui donc bien tout ce que vous désirez en fait de journaux, etc.

« Votre très humble. »

LETTRE XCVII[e]

DU MÊME

18 ou 19 août 1825.

« Vous nous plaignez, mon cher Maître; en vérité, je vous plains bien aussi, moi, d'être si tourmenté; mais toujours est-il qu'il nous faut la diphthérite; et dépêchez-vous pour la dothinentérite; après cela nous vous ferons

[1] Velpeau, chef de clinique dans un service qui comprenait une division d'accouchement, commençait alors à rassembler les matériaux qui devaient lui permettre de publier en 1833 son *Traité d'Embryologie ou d'Ovologie humaine*. — T.

nos condoléances. Le feu de file que nous avons commencé sur vous ne cessera qu'après votre capitulation, soyez-en bien convaincu. Voici l'observation que vous me demandez; vous la trouverez incomplète peut-être, et cela tient à ce que, ne soupçonnant pas une terminaison aussi prompte, ni une maladie aussi grave, je ne me suis pas assez pressé d'en recueillir tous les détails pendant la vie de l'individu. Au reste, Omar[1] a vu les *tripes* que je conserve.

« Pagès, vingt-trois ans, étudiant en pharmacie, fut conduit à l'hôpital de la Faculté le 13 août 1825 ; depuis huit jours il était mal à son aise ; le 9, il ressentait quelques coliques et un peu de fièvre; le 10, la diarrhée survint, et tous les symptômes augmentèrent légèrement d'intensité. Lors de son entrée, la langue était rouge, mais légèrement à la pointe, et verdâtre sur le dos ; elle était molle, plate et humide. Le ventre n'était pas douloureux ; peau ni chaude ni sèche ; fièvre nulle, intelligence saine ; ce jeune homme paraissait simplement indisposé : air triste et morose ; j'ai appris qu'il avait éprouvé quelques contrariétés. Le 14, même état : yeux un peu hagards, figure étonnée ; néanmoins pas de délire décidé. Le soir à onze heures cet homme se jette par la fenêtre et se tue sur le coup.

« Autopsie le 16 à dix heures du matin. *Crâne :* fracture comminutive du frontal ; lobe antérieur droit du cerveau désorganisé ; toute la surface cérébrale couverte de sang fluide. *Poitrine :* tous les organes dans l'état naturel. *Abdomen :* foie non altéré ; sang épanché au-devant du rein droit ; ganglions mésentériques très gros, rouges

[1] Surnom amical que Bretonneau avait donné à Trousseau.

et spongieux ; muqueuse intestinale couverte d'une quantité considérable de pustules et de plaques ; les pustules sont dures, aucune n'est ulcérée ; les plaques sont extrêmement saillantes et comme spongieuses. On trouve des boutons jusque dans le rectum d'une part, et le duodénum de l'autre. *Estomac :* légèrement phlogosé sur les replis de sa membrane muqueuse. Tous les autres organes sont sains.

« Je n'ai pu voir encore M. Robiquet ; dites-moi donc, *a parte,* s'il faut absolument que j'envoie un exemplaire de mon *Anatomie* à MM. Mignot, Leclerc et Gouraud ; je n'en ai débattu que cinquante et j'aurais besoin d'en avoir un cent. Je crains bien que les lithographies soient perdues ; en tous cas, vos épreuves nous serviront beaucoup. Trousseau a dû vous dire que vous n'auriez pas de coupe verticale de la tête avant d'avoir envoyé la diphthérite ; on vous la fera passer pendant l'impression du mémoire, et vous direz alors tout ce que vous voudrez sur une feuille explicative. Quant à l'Académie, je persiste. »

LETTRE XCVIIIe

DE TROUSSEAU

« 21 août 1825.

« Henri Gouraud vous aura remis ma thèse, mon cher Maître, et vous aura dit que j'avais eu la note *extrêmement satisfait*[1]. J'ai reçu de M. Récamier, de M. Guersant, les compliments les plus flatteurs, enfin je ne me suis pas montré moins digne de vous que mes devanciers Velpeau et Cottereau. La discussion a été fort orageuse; je leur avais mis un morceau de chien dans l'avant-propos, et un révérend Broussiste, que j'avais en tête, m'a poussé de *rudes* bottes, et a poussé des clameurs désespérées en voyant que je lui ripostais vaillamment. Comme je suis hargneux, je lui avais aussi dit deux mots de la dothinentérite, qui m'a valu une pointe de M. Récamier et de M. Bertin; quoi qu'il en soit, je me suis tenu ferme sur mes arçons, et grâce à vous, mon cher Maître, j'en suis sorti avec les honneurs du combat. Velpeau, M. Orfila, M. Récamier, veulent que j'attende, ainsi que Cottereau, le prochain concours de l'agrégat; mais vous savez quels obstacles m'opposeront mon manque absolu de fortune et d'autres petites considérations particulières.

[1] Trousseau. — *Des Lividités cadavériques du canal digestif.* (Thèse de doctorat, 1825.)

« Je suis depuis quinze jours la clinique de M. Husson, qui, vous le savez, est ultra-Broussiste. Nous avons eu quatre dothinentériques, deux au sixième et huitième jour, un au vingtième avec hémorragie intestinale et perforation de l'avant-dernière plaque de Peyer, un autre au vingt-deuxième jour. Demain, nous ferons encore une autopsie, vous voyez que cela ne va pas mal.

« Deux mots pour le malade du vingt-deuxième jour. C'était une jeune fille qui avait des symptômes assez graves ; mais, du reste, elle n'était pas au terme où l'on doit désespérer ; elle a succombé à l'adynamie. Une vingtaine de glandes de Peyer étaient malades. Un petit nombre de cryptes de Brunner boursouflés aussi ; mais voici le singulier : tout cela marchait à la résolution, et il n'y avait pas une trace d'érosion, c'est-à-dire que pas un seul *luma* dothinentérique ne s'était fait jour à travers la muqueuse et dans la profondeur des glandes de Peyer, nulle part on ne rencontrait de tissu nécrosé; ceci prouve manifestement que l'on peut mourir sans ulcérations au vingt-deuxième jour, et peut-être que les sangsues ont empêché les furoncles d'aboutir sans empêcher la malade de succomber.

« J'oubliais de vous dire qu'outre les quatre dont je viens de vous parler, nous avons ouvert jeudi dernier un autre au trente-sixième jour, qui a eu une parotide critique le vingtième jour de l'affection, laquelle parotide avait dénudé la moitié de la face. A propos de parotides critiques, M. Récamier m'a dit qu'il avait vu des sangsues crever immédiatement après avoir aspiré quelques gorgées de sang d'une parotide sur laquelle on les avait appliquées. Un jeune homme de Grenoble m'a assuré

qu'il possédait une observation analogue; ceci prouverait un peu en faveur de l'humorisme.

« Vous voyez en quinze jours sept individus qui succombent à la dothinentérite sur environ dix-huit malades : cela ne laisse pas de prouver que M. Broussais est l'homme du monde le plus véridique.

« Adieu, mon cher Maître, je vous embrasse et je vous aime de tout mon cœur. »

LETTRE XCIX[e]

DU MÊME

« Août 1825.

« Il faut, mon cher Maître, que tous vos élèves et vos amis ne crient plus, mais hurlent après votre infâme paresse; tout le monde vous pille, vous promène en lambeaux ; vous êtes cause que j'ai eu plus de vingt disputes, que Velpeau est enroué ; et si Cottereau n'était pas si occupé de son déménagement, je crois, Dieu me damne, qu'il gagnerait à votre service une nouvelle fluxion de poitrine. M. Serres a commencé la danse et vous a volé votre variole. M. Meyraux vous arrache les furoncles ; André se pare de votre dothinentérite ; M. Louis, de vos ulcérations tuberculeuses ; M. Deslandes, de vos cryptes sébacés de la variole, et vous ne voulez pas entendre que lorsque vous arriverez ils feront sur

vous une grosse huée comme sur un plagiaire. En voilà qui méditent les sugillations cadavériques ; mais je les ai prévenus et je n'en reste pas là. Au nom de Dieu, faites vite, au risque de faire un peu moins bien ; ces gens de Paris sont des lamproies. Nous avons été si niais que de vous rendre la diphthérite, et voilà qu'elle ne nous sera pas rendue avant l'année prochaine. Vous me faites courir chez M. Guersant, on me garde des larynx, et vous ne nous dites pas ce qu'il faut en faire ; en vérité, ce n'est guère bien.

« Pour vous faire enrager à votre tour, il faut absolument que vous me disiez un peu au long ce que vous pensez de la coloration de la membrane muqueuse de Billard[1]. Je m'occupe en ce moment d'un travail sur cet objet. Je pense qu'en rapportant ses autopsies il n'a nullement tenu compte de l'influence de la mort sur cette coloration et de l'influence même des gaz intestinaux. J'ouvre, moi, tous les cadavres qui me tombent sous la main, et quand je rencontre quelqu'un, je suis toujours tenté de lui demander : « Voulez-vous que je vous ouvre « seulement un peu de ventre? » Mais j'ouvre vingt-quatre heures, quarante-huit heures, soixante-douze heures après la mort ; et quoique je consigne ces altérations avec soin dans mon travail, je voudrais quelques autopsies plus fraîches. D'abord d'enfants morts-nés, et vous en avez chaque semaine à l'hôpital ; puis d'enfants qui succombent dans le *tour* de la maternité, etc.; des jeunes gens, des adultes, des vieillards. En dix ou douze jours vous aurez au juste ce qu'il me faut ; et vous aurez la complaisance de mettre l'âge, le nom, la couleur des

[1] Billard. — *Op. citat.*

portions pâles, les degrés de rougeur et de transsudation des parties déclives, mais surtout bien exactement, très exactement, la couleur de la membrane muqueuse non sugillée; puis la couleur de la muqueuse, l'intestin étant distendu par les gaz. Vous chargeriez-vous de la partie de la coloration? Les détails antérieurs à la mort, l'âge, le nom, le sexe, seraient confiés aux soins de quelque bon garçon de l'hôpital de Tours, qui vous transcrirait le tout, et vous le remettrait pour me le faire passer. Cela, je vous assure, m'importe extrêmement.

« Veuillez donc, en courant dans votre cabriolet, lire les dix pages qu'a mises Billard à l'article *Coloration*, et me dire quelques-unes des objections que vous pourriez trouver. Quant aux observations nécroscopiques que je vous demande, ce sont seulement des ouvertures telles que vous les rédigez ordinairement, seulement un peu plus soignées sous le rapport de la coloration de la membrane muqueuse. Je tiens beaucoup aux poupons que Billard a colorés en rose et en blanc laiteux, peut-être à cause du mucus qui recouvrait la membrane très mince à cet âge; au reste, examinez cela avec vos scrupules ordinaires. Je tiens singulièrement aussi à la couleur de la peau. Et puis, vous prierez le grand Paris de me transcrire l'observation de la fille Gagnot, qui succomba à la dothinentérite, au commencement de votre service en 1823. Encore une chose : me dire, et c'est le plus important, quelle est la couleur de la muqueuse vivante d'un chien; de la muqueuse morte, superposée et déclive : vous avez assez commis de meurtres pour avoir cela présent, et au besoin vous en commettriez bien encore un, pour l'amour de moi et de la science. De mon côté, j'ai fait la connaissance d'un équarrisseur, et j'espère pouvoir ouvrir deux ou

trois chevaux vivants, moyennant le voyage à Clichy et peut-être une douzaine de francs; mais ce seront des chevaux malades, et les objections que l'on me fera seront fondées. Vos chiens doivent, avant tout, allumer le premier fanal. Voilà bien des demandes, mon cher Maître, voilà bien de l'ennui pour vous; mais tout cela c'est pour me venger des courses inutiles que vous me faites faire chez M. Guersant, rue Paradis, et par delà le boulevard des Invalides.

« Il faut pourtant maintenant que je vous mette du baume dans le sang, et que je vous désopile la rate. Un homme grave, rédacteur principal des *Archives,* a pris loyalement votre défense, et a tombé à bras raccourci sur M. Serres, l'accusant de vous avoir volé votre méthode de cautérisation; « il est vrai, ajoute votre champion, « que M. Bretonneau n'avait pas eu l'heureuse idée d'ap- « peler cette méthode ectrotique comme M. Serres; mais « il l'avait appelée tout bonnement diphthérite, parce qu'il « substituait une inflammation à une autre inflamma- « tion [1]. » Convenez que votre défenseur est honnête homme. Voilà, mon cher Maître, comme on vous défend; jugez du reste! ils écrivent tous de même, c'est à qui griffonnera le plus de papier, et pas un seul ne s'avise de lire ou de regarder auparavant.

« J'en reviens à mes moutons : vous avez eu le cadavre d'un guillotiné; dites-moi un petit mot de sa membrane

[1] L'article était de Velpeau et était consacré à la méthode de cautérisation qu'avait préconisée Bretonneau comme moyen d'arrêter certaines inflammations pustuleuses de la peau, et en particulier l'éruption varioleuse. Au cours de cette note, Velpeau prenait à partie Serres qui venait de publier un travail sur le même sujet (voir page 500), et lui reprochait de s'être approprié la méthode de son maître et de n'avoir même pas cité son nom. (*Arch. gén. de méd.,* t. VIII, 1825.) — T.

muqueuse, vous me rendrez un grand service. Un docteur de Grenoble, dont je connais le fils, a donné avec succès, dans les fièvres intermittentes, du charbon végétal pilé au lieu de quinquina, et cela à dose de deux ou trois gros ; la même médication lui a réussi dans les diarrhées rebelles. En vérité, ce serait bien prudent de faire manger à quelques-uns de nos malades quelques-uns de vos morceaux de charbon ; ce n'est pas mauvais, et ce ne peut avoir grand inconvénient. Ce docteur a essayé cette médication dans les fièvres franches et contractées au bord des marais.

« Je suis toujours la clinique de Broussais; il a en ce moment six dothinentérites, et deux qu'il avait auparavant, soit huit. Je vous tiendrai au courant du traitement, des symptômes, de la durée. Je fais des opérations à force, et, en vérité, il ne faut qu'un peu de métier; les grandes opérations précisément sont celles qui sont le plus faciles, et la taille est certainement plus facile sur le cadavre que l'extraction d'une dent. M. Lisfranc, qui opère sur le cadavre beaucoup mieux que Dupuytren, ne cesse de nous répéter qu'avec quelques principes et cinq ou six mois de manœuvre, on devient tout aussi habile que son maître, et je le vois d'après ses prosecteurs, qui n'ont pas un an d'études chirurgicales, et qui opèrent tous admirablement. Si vous entendiez M. Lisfranc, vous seriez étonné et enchanté de la précision mathématique qu'il met dans toutes les opérations. Je l'ai déjà vu souvent opérer sur le vivant; il opère vite et bien, et ne dévie pas un instant des principes qu'il nous donne. Quant aux opérations délicates, c'est autre chose, et il n'appartient peut-être qu'à peu de gens de les faire jamais bien.

« Adieu, mon cher Maître, excusez mon griffonnage

et mon bavardage, et croyez à l'attachement sincère et à la reconnaissance de votre élève.

« Ma mère doit vous consulter sur quelques projets dont je lui ai parlé dans une lettre que je lui écrivais hier.

« Présentez mes respects à Mme Bretonneau. »

LETTRE Ce

DU MÊME

« 1er septembre 1825.

« Mon cher Maître, je comptais vous griffonner quelques lignes dont j'eusse chargé Léridon; mais il est parti comme il était venu, et j'ai différé jusqu'au départ de Mme Gouraud. J'ai commencé aujourd'hui à suivre la clinique de Broussais, au Val-de-Grâce, et le cours de médecine opératoire de Lisfranc. C'est dans le chantier de la médecine physiologique que je vais voir manœuvrer le grand faiseur. Je prendrai des notes exactes et je vous tiendrai au courant. J'ai quitté par conséquent la clinique de M. Husson, dont je veux vous dire un mot. Il fait des leçons de clinique trois mois l'année, et alors les salles de M. Récamier sont désertes. Pendant les neuf autres mois, il fait sa visite rapidement et sans souffler. C'est un médecin plein de candeur et de bonne foi, qui a embrassé la doctrine physiologique parce qu'elle lui semblait moins meurtrière que la médecine de la Salpêtrière,

qui a déjà renoncé aux sangsues dans la diphthérite pour prendre le calomel, et qui depuis quinze jours n'applique presque plus de sangsues à ses dothinentériques, parce que vraiment il lui en mourait une quantité énorme, et qu'il s'est vu forcé de convenir que ceux qui lui arrivaient à l'hospice après vingt jours de maladie étaient moins mal que ceux dont il avait sucé le sang. Cette inamovible dothinentérite lui a ouvert les yeux, et désormais il n'opposera plus à ses coups que la diète et l'eau chaude : ce sont ses expressions.

Hier matin, pour clore dignement l'année, nous avons fait l'autopsie d'un varioleux au dixième jour, et d'un dothinentérite au cinquième et demi. Les glandes de Peyer étaient, dans le varioleux, très saines et très apparentes, ce qui se trouvait fort à propos pour les mettre en parallèle avec les intestins de l'autre. Voici l'histoire du dothinentérique : il est entré à la clinique samedi dernier; j'étais dans les salles lorsqu'il y arriva, à cinq heures du soir. Il était venu à pied, soutenu seulement sous les bras; ses guides nous dirent qu'il n'était malade que depuis trois jours, que très *certainement* le mercredi matin il travaillait et mangeait comme d'habitude, que le mercredi soir il avait été pris de fièvre, puis de délire violent, puis de diarrhée, que le délire n'avait pas cessé, que cependant on avait pu l'amener jusqu'à l'Hôtel-Dieu. Il offrait les symptômes suivants : langue rouge à pointe sèche, gercée, saignante, fuligineuse; lèvres dans le même état; dents sèches, sanglantes; délire violent, furieux; agitation extraordinaire; face grippée, sourcils contractés, narines sèches, yeux injectés, roulant dans les orbites avec vivacité; peau chaude, sèche; pouls fréquent, peu onduleux; légère diarrhée. Le

malade ne peut rendre compte de son état; sensibilité abdominale peu vive. Il n'avait pas la coloration dothinentérique, et surtout ce n'était point là les symptômes ordinaires de l'affection à la fin du troisième jour; aussi soupçonnais-je d'abord une résorption purulente, ou une suffusion de même nature dans quelques cavités; un examen attentif me ramena à la dothinentérite, et je fis mon profit de cette nouvelle observation.

« Le lendemain matin, le délire était moins violent; les autres symptômes, d'ailleurs, n'avaient pas changé. M. Husson balançait entre une arachnitis et une gastro-entérite; il se tint en expectation, et ne prescrivit que de l'eau de gomme et un lavement émollient. Le lendemain matin, mêmes symptômes que la veille. Lorsque nous portions la main sur l'abdomen, le malade nous repoussait avec colère, et témoignait de la douleur par les mouvements et les contractions des muscles de la face. M. Husson crut devoir appliquer vingt sangsues sur l'épigastre, et autant à l'anus; celles de l'épigastre saignèrent très abondamment, et le malade expira sept heures après l'application des sangsues. L'éruption dothinentérique était certainement à son début, les glandes de Peyer n'avaient que peu de relief, aucune n'était ulcérée. La muqueuse qui les recouvrait n'était pas ramollie, les ganglions peu développés n'étaient encore que d'un rose un peu vif. Ces phénomènes anatomiques me semblent caractériser le premier ou le deuxième jour de l'éruption, et je ne doute pas que, deux ou trois jours plus tard, le follicule et les ganglions n'eussent eu un volume au moins double. Je me méfierai donc dorénavant d'une dothinentérite qui à son début offrira *un délire phrénitique,* et je me méfierai également des émissions sanguines, tant préconisées pour calmer

ce délire. Un mot sur mes lèvres, la langue et mes dents *saignantes* ou *sanglantes*. Je vous ai entendu dire plusieurs fois que vous soupçonniez fortement le sang de colorer le mucus de la langue et des dents, et de causer ainsi en partie la croûte fuligineuse qui les recouvre souvent. J'ai pu m'assurer à Paris de la réalité de cette conjecture. Quelquefois un pauvre malade est dans les salles de clinique obligé de tirer quarante fois la langue en un quart d'heure. Cet organe tuméfié, gercé, rencontre les dents qui l'accrochent, le déchirent et causent une effusion de sang assez abondante pour que j'aie pu quelquefois en recueillir sur mes doigts. Il en est de même des lèvres, dont les mouvements ataxiques déchirent les gerçures, absolument comme le rire déchire les gerçures causées par le froid. J'ai vu le sang qui en découle venir teindre les dents, s'y dessécher, et former une espèce de matière noirâtre qui, délayée dans l'eau, colore ce liquide en rouge.

« M. Husson m'a beaucoup parlé de vous; il m'a chargé de vous dire qu'il vous priait de l'employer en toute occasion, qu'il serait trop heureux de vous être agréable en quelque chose. Il vous conjure de faire paraître promptement votre livre de la diphthérite; que si vous ne pouvez le faire paraître tout de suite, vous lui en envoyiez au moins ce qui est fait, pour le lire à l'Académie lui-même, parce que votre dothinentérite devient du domaine public et qu'on vous la volera, et qu'ensuite on vous dira des injures lorsque nous autres, vos amis ou vos élèves, voudrons récriminer, etc., etc.

« Je veux avoir le cœur net de vos furoncles internes. L'autre fois, je vous en ai parlé; et parce que je vous avais dit je ne sais quelle bêtise, vous m'avez répondu par des railleries et par des balivernes. Encore une fois

j'y reviens; j'ai examiné, palpé, lavé, coupé, avec le soin le plus scrupuleux, tous les boutons les plus saillants des dix dothinentériques qui ont succombé ce mois passé; je les ai examinés dans l'intention de montrer du tissu nécrosé aux schismatiques, et en vérité je n'ai pu *découvrir un seul* bourbillon, et pourtant nous en avons ouvert un au *treizième jour*, au vingtième, au dixième, au vingt-cinquième, etc., etc., et, je vous le répète, pas un *seul bourbillon*. J'en ai vu des bourbillons avec vous, j'en ai vu dans deux autopsies faites chez M. Récamier; mais j'en ai vu peu, et la très immense majorité des boutons ne cachait point de *luma*. Je ne veux donc pas que vous l'appeliez éruption *furonculaire*, puisque le furoncle n'est qu'une exagération de votre maladie et un accident peu fréquent en comparaison avec la quantité de boutons qui ne deviennent jamais furoncles. Je vous accorde le mot dothinentérite, parce qu'en somme il n'exprime qu'une éruption *saillante* sur la muqueuse, mais je voudrais que votre sous-titre fût celui-ci : *ou inflammation aiguë des glandes de Peyer et de Brunner*. J'ai dit *aiguë* parce que l'inflammation du tuberculeux est *chronique;* maintenant il sera facile, à ceux qui connaîtront ces glandes, d'imaginer quel doit être leur aspect lorsqu'elles sont tuméfiées, lorsque même elles ont été nécrosées par la véhémence ou par la spécificité de l'inflammation. Je crois m'être assuré, sans doute je me trompe, que dans beaucoup de cas la muqueuse sur les glandes de Peyer était ulcérée, même *assez profondément,* sans qu'il y eût énucléation d'un bourbillon. J'ai vu cela très positivement à une autopsie que nous fîmes il y a quatre jours.

« Je vous parlerai bien d'une éruption singulière que nous avons depuis deux mois à Paris. C'est une variole,

c'est une varicelle, c'est une varioloïde, c'est on ne sait quoi. Trois vaccinés sont maintenant dans les salles avec cette éruption ; des gens non vaccinés en sont pris aussi, et ne contractent pas la véritable variole des véritables varioleux à côté de qui ils couchent. Les boutons ne sont point comme ceux de la variole, semblables à des gouttes de cire ; ils sont pointus comme des boutons de sagesse, de grosseur variable et non pas phlycthénoïdes comme dans la varicelle. Et puis si la maladie va plus vite que la variole, elle va plus lentement que la varicelle. Qu'est-ce que tout cela ? On dit que la maladie règne dans la maison royale de Saint-Denis, où cependant on n'admet aucune pensionnaire à moins d'avoir des traces et un certificat de vaccine. Je regrette de n'avoir pas le temps de m'occuper de cette affaire.

« Que faites-vous de Cottereau? Le cours de Lisfranc va commencer demain. Broussais a commencé aujourd'hui. Je crains bien qu'il ne s'amollisse dans les délices de Capoue, et que ses belles vendanges ne le retiènnent encore une quinzaine à Tours.

« J'apprends aussi avec bien du plaisir que vous avez maintenant pour élèves Gouraud et Bassereau ; ce sont deux brillants sujets et deux bons travailleurs ; tâchez de les garder au moins cet hiver, et dites-leur que je me chargerai avec grand plaisir de leurs inscriptions tant que je serai à Paris. Faites-leur surtout bien entendre qu'ils ne pourront presque rien faire s'ils viennent de trop bonne heure ici. En vérité, je crois impossible d'étudier utilement à Paris si l'on n'a pas encore étudié ailleurs. Je compte vous envoyer à la rentrée deux élèves : l'un a passé tous ses examens et veut faire sa thèse avec vous; l'autre est un jeune Lyonnais, plein de moyens, que je

veux arracher aux agressions de Broussais; ce ne seront point des Aussendons, je vous en réponds. Adieu, mon cher Maître, je vous embrasse de tout cœur, et je regrette bien de n'avoir pas le temps de causer plus longtemps avec vous. Veuillez dire mille choses amicales et présentez mes respects à Mme Bretonneau. »

LETTRE CI^e^

DU MÊME

« 3 septembre 1825.

« J'ajoute à ma lettre un troisième appendice, pour répondre à celle que Cottereau m'a apportée de votre part, ou plutôt pour vous dire encore deux mots de la dothinentérite. Un enfant de seize ans arrive chez M. Husson avec une légère fièvre; point de délire, un peu de diarrhée; somme toute, une bénigne dothinentérite; et il est pris tout à coup de péritonite, et meurt hier. Il n'avait point eu de sangsues. Un autre est arrivé au neuvième jour, avec délire, tympanite, constipation, langue fuligineuse, etc., etc.; on ne lui a rien fait, il paraissait agonisant; il a vécu deux jours et a succombé hier. Comme j'ai toujours des limiers pour me dépister des autopsies, et que je suis plus que jamais le *vultus papa,* on est venu me relancer au Val-de-Grâce, et bien vite je suis descendu à l'Hôtel-Dieu. Or voici le résultat

de l'autopsie du premier : perforation du *cœcum ;* du *cœcum,* vous entendez ? perforation au centre d'une petite agglomération de cryptes de Brunner ; le reste malade pas pour la peine. J'ai pensé que ce *cœcum* vous ferait plaisir, car le cas est rare.

« Passons au deuxième : il faut vous dire que je sape le physiologisme de toute votre force, et que, depuis mon entrée chez M. Husson, je crie toujours à la dothinentérite immuable, aux lividités cadavériques. Or donc, ce dernier jeune homme étant mort pendant la visite, on l'a mis incontinent sur le ventre, et jusqu'au moment de l'autopsie il est resté dans cette position. C'était un coup de théâtre à l'ouverture de l'abdomen, et les *lividités* sont aux nues. Or c'était bien la plus belle, la plus pustuleuse, la plus bosselée, la plus fongueuse de toutes les dothinentérites. La spécificité est à l'ordre du jour ; mais votre Omar a saisi cet intestin, et, après l'avoir montré aux infidèles comme le pain azyme, il a pris un bistouri, une pince, il a détaché de la muqueuse les glandes de Peyer toutes seules, les a regardées à contre-jour, par transparence, dans tous les sens, les a épluchées, disséquées au beau milieu des plus énormes gibbosités, et il n'a pas vu de *bourbillon,* pas de *bourbillon,* pas de *bourbillon!* Il est vrai que nous n'étions qu'au commencement du treizième jour ; mais, puisque l'*énucléation* se fait au quatorzième, je devais découvrir déjà du tissu nécrosé. Seulement le sommet de quelques-unes de ces fongosités commençait à s'imprégner de bile ; mais cette mort du tissu manifestée par l'imbibition avait l'air d'avancer de la muqueuse à l'intérieur des cryptes et n'était pas, comme le furoncle, enkystée en quelque sorte.

« Vient une troisième autopsie. Un enfant a fait, ce mois de juin, une dothinentérite très grave. Les sangsues lui ont permis d'entrer en convalescence au commencement d'août. Est survenue une scarlatine dont lui avait fait cadeau un voisin ; les sangsues ont encore fait justice de la scarlatine, mais la cacochymie et la leucophlegmatie ont fait à leur tour justice du malade, qui ce matin nous a montré ses intestins.

« De l'eau dans les cavités et dans le tissu cellulaire sous-cutané. Des glandes de Peyer et de Brunner ardoisées dans le fond de l'intestin, et cela sans trace aucune de cicatrice.

« Voilà, j'espère, un sépulchrétum que Mme Gouraud vous portera.

« Deux mots de moi, maintenant ; vous avez parlé avec maman, et je suis on ne peut plus content que vous ayez été consulté dans cette affaire. Vous ne voulez pas que j'aille à Châteauroux ; je ne le veux pas plus que vous. Vous ne voudriez pas que je revinsse à Tours, et la raison me dit, en effet, que je n'y devrai plus revenir avant un an. Vous désirez que je reste à Paris, et peut-être, en effet, ce serait un parti sage ; mais écoutez, mon amie doit bientôt partir pour Tours, elle vous verra, elle causera avec vous de ce qui me concerne. J'aime assez que mes intérêts soient discutés par les deux personnes que j'affectionne le plus au monde, et qui ont le plus de droits à ma reconnaissance. Ce que vous aurez décidé, je le ferai, si toutefois je me sens la force de le faire. Adieu, mon bon Maître ; écrivez-moi deux mots lorsque le dothinentérite vous ennuiera, et croyez toujours à l'attachement inviolable et à la reconnaissance de votre élève.

« *P.-S.* Cottereau me dit que Mme Bretonneau est

enrhumée, espérons que les vendanges la guériront ; dites-lui que je le souhaite de tout mon cœur, et que je lui présente mes hommages respectueux. »

LETTRE CII[e]

DU MÊME

« 8 septembre 1825.

« Mon cher Maître, j'ai attendu l'occasion de M. Gentil pour vous dire deux mots de mes projets et d'une lettre que j'ai reçue de ma mère, depuis celle que M[me] Gouraud a dû vous remettre de ma part. Ma mère me mande qu'elle vous a vu, qu'elle a causé avec vous de mon avenir ; que d'après cet entretien elle a pu conclure que je devais rester dix-huit mois à Paris, que douze cents francs de plus devaient me suffire, et qu'en un mot elle m'engageait à emprunter cette somme à Jacquemin. Ce n'était sans doute pas de cette façon que vous l'entendiez, ni moi non plus, d'après ce que m'avait dit Cottereau. A cela je réponds que je resterais à Paris si j'avais douze cents francs à moi ; mais que je ne les emprunterai certainement pas, parce que je ne veux pas commencer mon état avec une dette aussi considérable que celle que j'aurais alors. Sans doute, il serait fort avantageux pour moi de pouvoir passer encore un an à Paris, en me livrant

exclusivement à l'étude de la médecine et de la chirurgie; mais il me faudra bien partir, si je ne trouve pas à me colloquer avantageusement à Paris. Examinons un peu la chose : je vois ici beaucoup de malades, je suis avec soin trois cliniques médicales, une au Val-de-Grâce, deux à l'Hôtel-Dieu, et j'y apprends bien peu de chose, sinon que les médecins sont bien menteurs et la nature bien puissante. Outre cela, je suis le cours d'opération de Lisfranc, j'écharpe des cadavres pour répéter quatre et cinq fois la leçon, de manière à savoir très bien faire ce qui ne demande absolument que du métier.

« Lorsque j'aurai suivi deux cours opératoires, lorsque j'aurai mis en capilotade une vingtaine de cadavres, alors j'aurai assez d'habitude pour pouvoir m'exercer seul à toutes les opérations de la chirurgie, même aux plus graves. Tout cela finit à midi et demi; et puis je passe quelques heures à disséquer, en conservant tous les rapports anatomiques, dans l'intention de me fortifier sur l'anatomie chirurgicale. C'est ainsi que je vais encore passer quatre ou cinq mois, et alors je saurai très bien mon manuel opératoire. Dans quatre ou cinq mois, j'aurai épuisé le contingent de la somme que Jacquemin avait mise à ma disposition, et à cette époque la faim me chassera de Paris. C'est alors, mon cher Maître, qu'il faudra me décider pour un établissement quelconque, et jusque-là j'ai le temps d'y penser.

« J'en arrive à un petit article d'une lettre que m'a écrite l'abbé Dupuy, je vous le transcris fidèlement : « Ta mère me charge de te dire que, toutes les fois que « tu trouveras l'occasion d'écrire à M. Bretonneau, tu « feras bien d'en profiter. Il paraît que ce docteur s'est « plaint plusieurs fois de l'ingratitude de ses élèves, et

« que, sans te nommer, il t'a désigné de manière à ce « qu'on ne pût s'y méprendre. »

« Je vous avoue qu'une pareille phrase m'a un peu surpris, qu'elle m'a même affligé un instant, et qu'ensuite elle m'a fait rire de pitié, pensant que ça ne pouvait être qu'une Margueronnade, car j'ai l'intime conviction que vous n'avez jamais eu une pareille idée de moi, et à plus forte raison que vous n'avez jamais rien dit qui tende à le faire croire.

« Parlons d'autre chose.

« Me voilà en relation avec M. Magendie[1], et il est convenu que je serai admis à ses leçons de physiologie expérimentale; je vous tiendrai au courant de ce qui me semblera digne de votre attention.

« Il m'a dit que, dans toutes les compressions cérébrales, le sang des artères n'avait plus de rutilance, bien que l'inspiration et l'expiration s'effectuassent à merveille, chose qu'il a expérimentée en ouvrant la temporale des apoplectiques et la fémorale d'un chien dont il comprimait le cerveau ; ce qu'il y a de bizarre, c'est que la section du pneumo-gastrique n'amène pas la même coloration.

« Il a injecté dans les veines des animaux de l'ichor gangreneux et des produits de la putréfaction animale, et a déterminé des vomissements de sang noir, analogue à celui du typhus ictérode et de quelques autres typhus, etc.

[1] Magendie, né en 1783, était à cette époque médecin à l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de médecine depuis sa fondation et membre de l'Académie des sciences (1821).

Depuis 1808, il s'était adonné aux travaux de la physiologie expérimentale, et avait commencé cette série d'expériences qui, continuées par Claude Bernard et Pasteur, ont jeté un si vif éclat sur la science française et porté si haut le nom de ces illustres physiologistes. — T.

Il compte continuer ses expériences et en tirer quelques inductions pathologiques. Il fait la visite dans une salle de l'Hôtel-Dieu, et il manœuvre devant moi avec la morphine, l'acide hydrocyanique et tous ces nouveaux médicaments. S'il obtenait quelque résultat qui en valût la peine, je vous le manderais. Voilà quel est mon but en suivant la visite de Magendie : 1° je cause physiologie avec lui ; 2° je vois employer les nouveaux médicaments, et 3° j'y apprends à me servir à mon aise du cylindre du père Laennec, parce que nous ne sommes que cinq ou six à suivre cette clinique.

« Velpeau s'occupe du lithographe; Cottereau et moi nous irons demain aux Enfants demander des larynx à M. Guersant, et Velpeau fera les coupes diverses dont il vous enverra le dessin. Cela une fois fait, Cottereau et moi nous nous chargerons des corrections des épreuves, et vous en aurez un exemplaire avant la fin d'octobre.

« Broussais a cent cinquante malades, et trois ou quatre seulement qui soient intéressants ; sur ces quatre, une dothinentérite peu grave, qui va très bien ; une pneumonie chronique, qui va mourir; une je ne sais quoi, qui a offert les symptômes les plus extraordinaires, et qui réchappera peut-être, et enfin un érysipèle du mois d'août qui est sorti guéri et est revenu quinze jours après avec une anasarque générale et un épanchement considérable dans la cavité abdominale ; du reste nulle douleur : vingt sangsues à l'épigastre (c'est le billet d'admission), de la limonade nitrée, la diète, et notre homme est tout à l'heure guéri. Cette anasarque, survenue après un érysipèle considérable, me semble avoir quelque point de contact avec celle qui survient à la suite des scarlatines. Les urines étaient limpides, j'y ai regardé. J'ou-

bliais : une fièvre intermittente, tierce et parfaitement nette, sans phlegmasie thoracique ni abdominale, chez un homme décoloré, qui habite Paris depuis quatre ans et qui, avant cela, avait eu longtemps les fièvres intermittentes ; cette fièvre tierce, dis-je, a été traitée par la diète et les sangsues, et depuis quatre jours n'est pas revenue. Broussais est parti de là pour pousser une grande clameur contre les *ontologistes*[1].

« Adieu, mon cher Maître, je vous embrasse de tout mon cœur. Votre élève reconnaissant.

« Veuillez offrir mes respects à Mme Bretonneau. »

[1] Pour Broussais, décrire un groupe de symptômes et donner à cette description un nom spécial de maladie, c'était créer un être fictif, imaginaire, et faire « de l'ontologie ».

Et dans le langage véhément créé par lui, être un médecin ontologiste c'était être un médecin rétrograde, hostile à la lumière et aux progrès. — T.

LETTRE CIII[e]

DE COTTERAU [1]

« Paris, 9 septembre 1825.

« Enfin j'ai vu Broussais à sa clinique, mon cher Maître, mais je ne l'ai vu qu'une seule fois. Cela m'a cependant suffi pour le juger, car il a eu soin de nous annoncer que naguère encore on était tout à fait niais en médecine, et qu'il avait fallu son apparition pour faire ouvrir les yeux et pour faire connaître toute l'absurdité du raisonnement de ces ontologistes immobiles qui se refusent toujours à l'évidence de ses assertions.

« Trop occupé de la recherche d'un logement, je n'ai pu y retourner, mais dans quelques jours j'espère le revoir.

« J'ai rendu une visite à M. Carre, que j'ai trouvé marié ; il a épousé, il y a deux ans, une jeune artiste, peintre d'histoire, et depuis lors il a cessé l'exercice de

[1] Cottereau fut le seul des élèves de Bretonneau dont la carrière ne répondit pas à ses brillants débuts.

Poussé sans doute par des besoins d'argent et déjà vieil agrégé de la Faculté, il s'associa à un pharmacien dont le renom a été célèbre, à Raspail, et lui apporta son concours dans l'exercice illégal de la médecine. Raspail ayant été poursuivi, il fut démontré que Cottereau signait les ordonnances que le premier dictait.

Devenu l'associé de Raspail et le sectateur de cette thérapeutique où le camphre jouait un si grand rôle, Cottereau mourut, dit-on, empoisonné par le camphre. La chose n'est guère probable, mais l'Académie de médecine en fut tout de même saisie. La commission refusa de se prononcer (8 juin 1847). — T.

la médecine ; il va même en quitter le titre le mois prochain. Il ne sait s'il aura le plaisir de vous aller voir, ce serait possible; mais au moins il compte sur votre visite dans quelques mois.

« Je vous ai annoncé comme devant venir aussitôt que la dothinentérie serait terminée, et il est trop sûr de votre amitié pour craindre que vous veniez ici sans l'aller voir. Sa femme est toute jeune, et elle aura plusieurs de ses peintures à la prochaine exposition. M. Bougon, dont le sort semblait vous intéresser, est allé faire un voyage dans les Pays-Bas ; son menuisier l'avait fait mettre à Sainte-Pélagie, où il est resté deux heures ; il paraît que la duchesse de Berry a fait payer ce qu'il devait à ce créancier[1]; mais les autres (qui sont nombreux) se sont montrés, et il a judicieusement pensé que le parti le plus avantageux à prendre, dans ce cas, était de quitter ses dettes, puisqu'elles n'étaient pas de nature à le quitter d'elles-mêmes. Tel est le motif de son départ précipité ; tel est aussi le mot de l'énigme de l'ami Velpeau.

« Nous attendons impatiemment des cadavres d'enfants pour vos coupes de tête et de larynx ; nous allons aller avec Velpeau chez M. Guersant, pour nous en procurer. Vous avez donc oublié les livres du docteur Edwards, que vous n'avez point remis à mon beau-père ? Je vous en prie, adressez-les à Velpeau, qui veut les lire, afin que M. Edwards les revoie à son retour de Londres, d'où il va arriver incessamment. Velpeau dit qu'il serait homme à se fâcher rouge, et vous savez en effet qu'il a

[1] Bougon était professeur et chef de service à l'hôpital de la Faculté. Il avait été le médecin du duc de Berry et l'avait soigné au moment de son assassinat avec Dupuytren et A. Dubois. Cette circonstance explique l'intervention de la princesse. — T.

l'air passablement original. Je pense bien que votre diphthérite va arriver en même temps ; nous comptons tous dessus, sous une dizaine de jours au plus tard.

« Mon petit, qui est chez mon beau-père maintenant, est malade, d'après ce que ma femme vient de me marquer. Je vous prierai de le voir ; sa mère en deviendrait malade, et pour un vous en auriez deux.

« Je réclamerai votre indulgence pour mon griffonnage et pour l'incohérence de ma lettre; mais mon beau-père monte en voiture, et j'ai à peine le temps de la terminer.

« Adieu, mon cher Maître, je vous embrasse.

« Votre respectueux et tout dévoué élève.

« La diphthérite surtout ; qu'elle paraisse avant deux mois, et la dothinentérie avant l'été. »

LETTRE CIV[e]

DE TROUSSEAU

« 16 septembre 1825.

« Mon cher Maître, l'anontologiste Broussais nous a laissé mourir un jeune dothinentérite au vingt-deuxième jour. Voici en peu de mots son histoire : arrivé au quatrième jour, on lui met quarante sangsues sur le ventre ; le lendemain quarante autres sangsues ; puis on le laisse tranquille. Au neuvième jour, Broussais prend le service et le trouve dans l'état suivant : langue médiocrement

rouge, humide, diarrhée peu vive, hoquet continuel depuis vingt-quatre heures, toux peu vive, respiration paisible, peu fréquente, pouls mal onduleux, grande difficulté de s'énoncer (quoique la langue fût nette et humide), gémissements, agitation violente, nulle douleur abdominale, douleurs de l'hypocondre gauche, pâleur extrême, amaigrissement déjà très sensible; vingt sangsues à l'anus pour la colite manifestée par la diarrhée, vingt-trois sangsues pour la gastrite. Le lendemain, mêmes symptômes; le hoquet est devenu intermittent, de continu qu'il était; le ventre est météorisé: vingt sangsues à l'épigastre, applications froides sur l'abdomen; le pouls est beaucoup plus fréquent, les yeux sont cavés d'une manière extraordinaire. La langue reste humide, le délire est assez violent, la pâleur est au comble, la peau est peu chaude. Les piqûres des sangsues restaient très livides, ce qui annonçait combien peu énergiques étaient les forces digestives de l'organisme. Dès lors, M. Broussais renonce aux sangsues et insiste sur les topiques réfrigérants appliqués sur la tête ou sur l'abdomen, selon que les symptômes abdominaux ou cérébraux semblent prédominer.

« L'amaigrissement est fort considérable; la respiration est lente, insensible; le pouls petit, misérable; le malade s'éteint enfin paisiblement le vingt-deuxième jour. Je dois vous avouer que ce hoquet, cette agitation extraordinaire, sans délire violent, cette pâleur, ces yeux si caves, cette peau froide, cette respiration pénible, en un mot cet aspect étrange me déconcertèrent, et je ne pus reconnaître l'affection. Je n'ai vu un pareil fait et un pareil ensemble de symptômes qu'à la fin des dysenteries aiguës et des péritonites; et pourtant j'étais certain qu'il

n'avait ni l'une ni l'autre de ces maladies. L'autopsie le démontra.

« La tête, le thorax, tout à fait sains ; l'estomac pâle, les intestins grêles, d'une intégrité parfaite, excepté dans les trois derniers pieds de l'iléon. Cinq ou six glandes de Peyer et pas plus étaient *légèrement* tuméfiées, et la muqueuse qui les recouvrait ramollie, sans être ulcérée. Les glandes de Brunner, circonvoisines, même celles du gros intestin, presque toutes un peu ardoisées; quelques-unes, encore très tuméfiées, témoignaient en faveur de la dothinentérite. Les ganglions, d'ailleurs, étaient là pour servir de pièces à conviction. Voilà donc une dothinentérite; et de quoi donc est mort ce malheureux? Ce n'est certes pas de son inflammation intestinale, mais bien de cet infâme empoisonnement. Mais si l'autopsie m'a démontré que les sangsues avaient été funestes à ce malade, elle m'a convaincu aussi qu'elles avaient modifié l'inflammation, car ce n'est point l'aspect ordinaire des glandes au vingt-deuxième jour.

« Depuis que je suis à Paris, j'ai ouvert plus de vingt dothinentériques, et je puis vous protester que tous ceux que les sangsues n'ont pas assommé du premier coup m'ont présenté des altérations beaucoup moins graves que ceux que l'on n'avait pas fait manger aux bêtes; il y a plus, je vous assure que généralement, dans toutes les autopsies que nous avons faites ensemble à Tours, j'ai vu l'appareil folliculaire beaucoup plus tuméfié que chez les malades qui, à la même époque, avaient succombé ici. J'en excepte, je vous le répète, ceux qui sont morts immédiatement après l'application des sangsues, ou qui sont morts sans sangsues, et le résultat de ces observations a été pour moi que les sangsues modifiaient avan-

tageusement l'inflammation locale, mais aggravaient singulièrement la maladie générale. Quelques autopsies m'ont également convaincu que la longueur des convalescences, que vous attribuez à la difficulté de la résolution des inflammations intestinales et à la paresse des ulcères dothinentériques, reconnaissait plutôt pour cause une atteinte plus profonde portée à la machine par le virus dothinentérique ; et pourvu que vous me promettiez de ne pas vous moquer de moi, j'explique cela en disant que les sangsues, causant une résorption rapide, donnent à l'économie une indigestion de produits morbides qui eussent pu être facilement assimilés et excrétés, si l'on eût laissé marcher naturellement la maladie.

« Pardon, mon cher Maître, de la liberté grande; mais dans l'intérêt de notre dothinentérite, je dois vous dire tout ce que je vois, tout ce que je pense. Que l'inflammation locale puisse être modifiée avantageusement et singulièrement atténuée par un traitement quelconque, cela n'en détruit pas du tout la spécificité. La variole elle-même n'est-elle pas susceptible de cette modification au rapport du bonhomme Stoll, *Aphorisme,* 531 et 532 (*Variolæ*)?

« Il nous est mort sans sangsues, mais avec du pus, une jeune fille, grande, belle, fraîche, mais qui avait la teigne et plusieurs traces de cicatrices au col. Elle entre à la clinique avec une scarlatine assez intense. L'angine était violente, le délire agité ; on prescrit des boissons adoucissantes. La stupeur engage M. Magendie à donner quelques gros d'esprit de *Mindererus ;* la malade semble devoir entrer prochainement en convalescence. Tout à coup la fièvre se rallume, le délire augmente, la soif

devient plus vive, la langue, les lèvres, les dents, sont sèches et fuligineuses. La suppuration de la tête se tarit. Il se fait en même temps une détonation sur les articles des poignets, qui deviennent excessivement douloureux. La main entière se tuméfie et s'infiltre. La tuméfaction et la douleur sont plus vives le lendemain. C'était, il me semble, une anasarque inflammatoire ; une petite phlyctène remplie de sérosité purulente se montra entre les deux métacarpiens de la main droite ; elle succombe le soir. Je n'ai pu assister à l'autopsie ; mais l'interne m'a assuré n'avoir absolument rien trouvé. La ganache n'a seulement pas disséqué les poignets. Cette observation m'a cependant rappelé les doigts de M. R..., l'ivrogne dont vous m'avez souvent entretenu.

« Je dois rapprocher de ce fait une observation que j'ai recueillie chez Broussais et qui ne sera pas pour vous dépourvue d'intérêt. Un militaire a un érysipèle à la face, très grave ; on le saigne abondamment, il est guéri et sort prématurément de l'hôpital. Quelques jours après, il est pris d'anasarque générale ; il reste encore huit jours au quartier ; il rentre à l'hôpital ; on lui met quelques sangsues sur le ventre ; il boit de la limonade nitrée, il urine et sue abondamment, et huit jours après l'anasarque était presque entièrement disparue. Cette anasarque, survenue après un érysipèle grave, me semble avoir de grands rapports avec celle que l'on observe à la suite des scarlatines. Vous pensez bien que je n'ai pas oublié de regarder les urines de cet homme ; elles étaient limpides, ce qui n'arrive pas dans les anasarques scarlatineuses.

« Cet érysipèle me mène tout naturellement à vous parler du traitement singulier qu'emploie M. Lisfranc,

d'après ce pauvre Béclard[1]. D'abord, — et ce n'est point là le surprenant, — il a eu depuis un mois une douzaine d'érysipèles à la face, dans son hôpital ; et la pénurie des sangsues l'ayant obligé à recourir aux saignées générales, il a tout traité par deux ou trois phlébotomies, et tous ont été guéris très rapidement. Mais si l'érysipèle devient phlegmoneux, dès le début il saigne; et si la saignée ne réussit pas, il pratique sur le lieu enflammé une quarantaine de mouchetures; et si le phlegmon semble devoir prochainement suppurer, il fait cinq ou six profondes incisions et évite ainsi toute suppuration. Exemple : un homme arrive avec un érysipèle phlegmoneux qui occupait toute la cuisse ; il fait huit incisions sur les diverses parties du membre ; ces incisions, d'un pouce de long, pénètrent jusqu'au delà de l'aponévrose. Le lendemain, *je l'ai vu,* presque plus de tuméfaction, nulle douleur, les compresses qui entouraient le membre étaient imbibées d'une quantité considérable de sérosité sanguinolente et purulente ; le troisième jour, cet homme pouvait se lever. Un autre entre avec un érysipèle phlegmoneux de la jambe; même traitement, même succès. Voilà ce que j'ai vu, voilà ce que M. Lisfranc m'a dit avoir déjà fait très souvent, et toujours avec succès ; et par là il prévient toutes les congestions du pus, qui s'écoule par les incisions, à mesure qu'il se fabrique, et par là il évite ces fusées purulentes dans les intervalles des muscles, et les désordres souvent mortels qui en sont la suite.

« Mais si l'érysipèle phlegmoneux occupe la tête, la face et le col, il ne pratique de semblables incisions que sur le col et sur le cuir chevelu. Sur dix cas de ce genre,

[1] Béclard venait de mourir.

il a eu huit fois un plein succès. Il applique cela au phlegmon simple, au bubon, et a lieu de s'en applaudir ; par là, il guérit promptement et ne craint point ces éternelles fistules cutanées.

« Un mot de la liqueur de Labarraque : ils l'emploient tous ici pour les ulcères dothinentériques du sacrum, et prétendent s'en bien trouver. Ils l'emploient dans les brûlures excoriées, en recouvrant de compresses imbibées de chlorure de calcium les compresses fenêtrées et enduites de cérat, qui sont immédiatement appliquées sur la peau malade. Tous leurs ulcères chroniques sont recouverts d'une compresse fenêtrée enduite de cérat; par-dessus une grande quantité de charpie imbibée de liqueur de Labarraque, et je vous jure que c'est avec un succès remarquable. Tout cela dans la salle 12.

« La diphthérite gengivale, qui, quoi que vous en disiez, diffère *toto cœlo* de la diphthérite trachéale, selon M. Guersant et selon moi, est, au dire de M. Guersant, avantageusement modifiée par un mélange d'une partie de chlorure de calcium sur deux parties d'eau commune.

« J'ai été aux Enfants : nous aurons des larynx autant et plus que nous en voudrons ; mais il serait à propos que vous nous disiez ce que nous en devons faire, car, selon vos louables habitudes, vous nous dites un mot en l'air, et il faut que nous le paraphrasions et que nous en fassions huit ou dix phrases ; il semble que vous parliez toujours avec des gens qui étaient hier et ce matin avec vous.

« J'ai répondu, comme je vous avais dit, à ma mère que je ne voulais pas contracter de nouvelles dettes, et que je renonçais à rester à Paris ; elle m'a écrit hier en m'annonçant qu'elle me donnait deux mille francs, et que

son plus grand désir était de me les voir accepter, espérant que cette somme me permettrait de rester à Paris encore au moins dix-huit mois, et me donnerait le temps de me préparer au concours de l'agrégation. J'ai reçu cette nouvelle avec la plus vive reconnaissance, et, Dieu aidant, j'espère arriver, comme Velpeau, à cette agrégation si ardemment désirée. Maman, d'ailleurs, doit vous consulter là-dessus. »

LETTRE CV[e]

DE BRETONNEAU A TROUSSEAU

« Tours, le 1er octobre 1825.

« Plusieurs traits de vos lettres, mon cher Omar, m'ont si vivement sollicité que j'ai eu quelque mérite à ne pas interrompre une occupation bien ennuyeuse pour y répondre. Mais Cottereau m'a fait une si grande peur de la colère rouge de M. Edwards que j'ai lu ses trois gros volumes tout d'une haleine; non pas tout d'une haleine, car il a fallu répondre aux importuns et passer la meilleure partie de mon temps sur les grands chemins. Enfin, à l'acquit de ma conscience, j'ai examiné le compte rendu de quarante-cinq mille malades admis dans les hôpitaux d'Irlande pour y être traités de la fièvre épidémique. J'espérais toujours que je parviendrais à entrevoir les caractères anatomiques d'une affection qui ressemble

à quelques égards à la dothinentérie, qui s'est présentée en Écosse sous un aspect plus propre encore à me faire soupçonner une identité qui eût donné un grand prix aux observations recueillies dans les trois royaumes par un grand nombre de praticiens et sur une si vaste surface; mais non, après la lecture la plus attentive, il ne m'est rien resté que des doutes. La tête d'un seul cadavre a été ouverte; peut-être sur deux autres les trois cavités splanchniques ont-elles été examinées; on apprend seulement qu'il ne s'est rien rencontré d'anormal. Le sang est versé à torrents par un M. Welsh, à Édimbourg : il en tire jusqu'à cent trente-six onces en sept saignées, sans parler d'une petite application de sangsues; suivant lui, quand la saignée n'abrège pas le cours de la maladie, elle prolonge au moins la vie du malade; aussi en tire-t-il encore quelques onces, pour compléter la centaine, à un malheureux qui est dans la sueur froide de l'agonie, et qui est arrivé au trente-sixième jour de la maladie. C'est au seizième qu'on a commencé et c'est pour la sixième fois qu'on extrait les dix dernières onces, et, certes, on ne s'en fût pas tenu là, s'il ne fût mort deux heures plus tard. Eh bien, mon ami, si les calculs de ce monsieur sont justes, il n'a pas proportionnellement perdu plus de malades que ceux qui les ont purgés. Généralement la mortalité parmi les pauvres et les nécessiteux dans les hôpitaux des fiévreux d'Irlande et d'Écosse n'est évaluée qu'à 1 : 22; beaucoup plus forte parmi les riches, on la voit notée à 1 : 6, 1 : 3 et même 1 : 4; il me semble que beaucoup *de nécessiteux,* guéris dès le cinquième ou sixième jour, augmentent assez gratuitement les listes des fiévreux.

« Je quitte à ma grande satisfaction cet ennuyeux sujet

pour en venir à vos lettres, pour vous en remercier, pour vous dire que je les ai lues avec le plus vif intérêt. Ce n'est pas assez dire au moment de livrer à l'impression le travail dont je me suis depuis longtemps occupé; ma conscience me fait un devoir d'examiner contradictoirement tout ce que j'ai avancé. Vos yeux exercés, votre zèle, votre activité dans la position où vous vous trouvez me sont d'un merveilleux secours; j'aime surtout à vous trouver en opposition avec les opinions que vous me connaissez ou avec celles aussi que vous me supposez. J'ai quelquefois éprouvé le regret que vous fussiez parti avant d'avoir pris une plus exacte notion de l'ensemble et des détails de mon travail. A tout prendre, il est mieux que cela soit ainsi; combien de lecteurs me feront des objections auxquelles je croirai avoir répondu!

Vous n'avez donc point trouvé de bourbillons au treizième, au vingtième, au vingt-cinquième jour, etc.? *Hoc juvat et melius est, non mentiar*. Ce n'est que depuis le seizième jusqu'au dix-neuvième jour que l'on voit s'opérer le sequestre du bourbillon dothinentérique, et si vous en eussiez rencontré à une autre époque, ma description se trouvait entachée d'anachronisme, ou j'aurais attribué à l'éruption exanthématique plus de régularité dans sa marche qu'elle n'en avait réellement. De mon propre mouvement, j'avais déjà renoncé à l'épithète furonculaire; mais pour cela je n'adopterai point votre sous-titre : *Inflammation aiguë des glandes de Peyer, etc. etc.*, parce que je rentrerais dans le physiologisme, parce que, en différant d'indiquer le siège de l'éruption dothinentérique, j'achève inopinément de la caractériser par un trait distinctif. Vous prétendez avec raison que l'inflammation

furonculaire n'est pas la terminaison nécessaire inévitable des pustules dothinentériques. Vous verrez que j'ai insisté à plusieurs reprises sur ce point; mais comme ce mode de terminaison n'est point rare, que dans certaines épidémies graves et meurtrières on l'observe chez tous les sujets qui succombent après le seizième jour de la fièvre dothinentérique, j'ai dû signaler l'inflammation *térébrante*, qui perfore quelquefois le canal *digestif*. L'omission d'un point aussi important laisserait la description de l'éruption dothinentérique aussi incomplète que le serait celle de la petite vérole, si elle ne mentionnait pas les cicatrices excavées qui succèdent fréquemment aux boutons. Je ne doute pas plus que vous que les émissions sanguines ne modifient l'éruption dothinentérique lorsqu'elles sont très abondantes et pratiquées de très bonne heure. Cependant, en 1819, après des applications réitérées de sangsues, j'ai trouvé l'éruption furonculaire ulcérée sur un grand nombre de sujets. J'ai le souvenir le plus positif de l'aspect des ulcérations profondes de l'iléon de Mlle Clarisse. M. Auvé et une servante dans la même maison offraient l'éruption confluente la plus furonculaire qu'on puisse imaginer.

« C'est surtout dans le cours des épidémies meurtrières que les maladies contagieuses acquièrent la totalité de leur développement.

« Je n'avais recueilli qu'un seul exemple de perforation du gros intestin, celui que vous me communiquez ajoute beaucoup à la valeur de la première observation.

« Je vous sais bien bon gré d'avoir compris, avant que je m'en fusse expliqué, que je n'avais jamais pensé à rien dire de semblable à ce qu'on vous a écrit. Si j'avais un peu de loisir, ce ne serait pas là l'emploi que je voudrais

en faire. J'en entends bien d'autres sans m'émouvoir. C'est déjà trop sur ce sujet.

« J'ai beaucoup moins connu M. Husson que plusieurs de mes anciens camarades d'étude, mais jamais je ne suis allé à Paris sans recevoir de lui les plus aimables prévenances. J'accepte sa proposition avec reconnaissance, et déjà M. Jacquart s'est mis à transcrire les premières parties de la dothinentérite avec une ardeur que j'ai peine à contenir. Aussitôt que la diphthérite sera terminée, je poursuivrai sans interruption un travail dont je suis sans cesse détourné à mon grand regret; dès que je serai quitte du jury, j'écrirai à Velpeau, et je répondrai en détail à toutes ses demandes.

« Ali-Cottereau vous a donc bien mal expliqué ce que j'entendais faire de cette coupe verticale de la tête et du col, passant par la ligne médiane, si vous n'avez pas compris que j'avais l'intention d'indiquer sur cette coupe le lieu d'élection de la trachéotomie, la position de la canule d'argent, etc. etc. ?

« Ce n'est point par obstination que je tiens à la *stomacace diphthérite,* mais je ne doute pas qu'il n'y ait d'autres stomacaces de nature fort différente. L'étude de l'inflammation cantharidique du tissu muqueux m'en a appris sur ce sujet plus que je n'en cherchais à savoir. J'ai vu sous mes yeux la fausse membrane se produire : c'est tout bêtement la fibrine du sang qui se concrète à la surface du tamis organique, qui laisse transsuder ce liquide ou une partie de ses matériaux immédiats; c'est un vrai *départ* fort analogue à celui qui s'opère *dans le bain* usité pour la saignée du pied. Bien des modes inflammatoires du tissu muqueux amènent un semblable résultat.

« Je vous remercie de vos incisions thérapeutiques. Mon Dieu, que je suis malheureux de ne pouvoir me livrer avec quelque suite au travail! De nouvelles tracasseries administratives viennent d'ajouter à mes embarras; tous les élèves internes ont été chassés pour quelques peccadilles, et je me trouve condamné, à cette occasion, à perdre encore plus de temps à l'hôpital. J'ai appris avec grande satisfaction, et des espérances que vous ne manquerez pas de réaliser, ce que vous me dites de la détermination qu'a prise madame votre mère. Le bambin de Cottereau est bien; remerciez-le, je lui répondrai; mais surtout continuez à m'écrire sans compter.

« Voici les livres de M. Edwards. J'écrirai au premier jour à Velpeau, il se chargera de mes remerciements.

« Tout à vous. »

LETTRE CVI[e]

DE VELPEAU

« 10 octobre 1825.

« En vérité, mon cher Maître, il faut que vous n'ayez pas reçu ma lettre ou que vous ne l'ayez pas lue.

« Croyez-vous, en effet, avoir répondu d'une manière bien catégorique, en disant à Trousseau que vous entendiez qu'on vous fît dessiner une coupe verticale de la tête du larynx et de la trachée? D'après ce que m'avait dit Cot-

tereau, c'était bien ainsi que j'avais compris les choses; mais dans cette coupe il y a nombre de particularités sur lesquelles on peut plus ou moins insister, et vous ne me l'indiquez point. Vous demandez aussi des dimensions d'épaisseur, de largeur, de longueur des voies aérifères, etc., et d'une manière aussi vague. Vous vouliez que je fisse lithographier le portrait du croup *aux frais du libraire,* etc., et vous ne parlez plus de tout cela. J'avais des têtes, des larynx, un bon dessinateur tout prêts; mais c'est en vain, vous n'avez pas répondu.

« Cottereau devait apporter la diphthérite, et vous l'avez encore; nous l'aurions vendue si vous eussiez voulu la lâcher.

« Vous vouliez publier promptement et *incognito* la dothinentérie, et maintenant vous parlez de l'envoyer à l'Académie; pourquoi faire? pour traîner deux ou trois ans encore; avec toutes vos lenteurs il ne vous restera plus rien de vos propres idées, chacun les morcèle à sa manière, les perd ou les rend ridicules, et prévient mal en votre faveur en leur ôtant tout ce qu'elles ont d'utile; pour mon compte, je vous avoue que je regrette de n'avoir pas rendu publiques la plupart des choses que j'ai apprises sous vous, tant je suis vexé; oui, vexé, c'est le mot, de voir tous les jours les pillards vanter comme neuves, et leur appartenant, des idées avec lesquelles j'ai vécu et que j'ai reçues de vous.

« Quant à vos lithographies intestinales, j'ai fait remuer de fond en comble les magasins de Béchet, libraire, chargé de vendre la bibliothèque de Béclard, et il m'a dit qu'il espérait les retrouver.

« Je vous en prie encore, cher Maître, répondez, que dois-je faire pour les dessins du croup? Envoyez-nous

vos manuscrits; mais comptez bien que vous ne les reverrez pas avant l'impression.

« M. le docteur Delaunay se chargera de vos commissions.

« Je ne sais si Trousseau vous rend bien ce qui se passe relativement aux dothinentérites de Paris. S'il m'était possible de disposer d'un moment, j'aurais bien des choses à vous dire sur ce point; j'ai gagné pour lui M. Royer-Collard, il va entrer à Charenton. »

LETTRE CVII[e]

DE TROUSSEAU

« Paris, 17 octobre 1825.

« Mon cher Maître,

« Si vous avez la prétention de nous avoir donné de très lucides éclaircissements sur votre larynx et sur ses coupes, je trouve que vous êtes un peu loin de compte, et je vous fais juge en votre propre cause : « Ali-Cottereau « vous a donc bien mal expliqué ce que j'entendais faire « de cette coupe verticale, si vous n'avez pas compris « que j'avais l'intention d'indiquer sur cette coupe le lieu « d'élection de la trachéotomie, la position de la canule « d'argent, etc. etc. ? » Vos *et cætera* sont certainement très clairs, et vous nous rendriez grand service de nous

réexpliquer ce que vous croyez nous avoir si bien expliqué, car nous ne savons ce que nous devons faire ni ce que vous voulez faire. Enfin, mon cher Maître, imaginez donc que vous ne parlez pas continuellement à des gens qui sont continuellement dans votre poche, et, pour Dieu ! si vous parlez à des Athéniens à qui trois mots suffisent pour comprendre une phrase, au moins prononcez les trois mots de rigueur.

« J'entre à Charenton, mon cher Maître, et dans huit jours ce sera une affaire faite. Voici mes motifs : j'ai songé que, dans le cas même où je serais reçu agrégé, il ne me resterait pas assez de temps pour gagner de l'argent, parce que la première année je serais forcé de faire mes cours gratuits, si toutefois je fais ces cours; j'ai songé qu'ensuite je perdais à Paris un temps infini en longues courses, en tentations auxquelles je succombais, en curiosités médicales satisfaites, et qu'en somme la semaine, le mois se passaient sans m'avoir beaucoup profité. J'ai donc fait un grand coup d'État, je me suis fait présenter à M. le docteur Royer-Collard par le compatriote Velpeau. Il m'a agréé comme interne, et moyennant une heure de service tout au plus, je suis logé, nourri, éclairé, blanchi, etc. Je puis donc en liberté préparer mes examens pour l'agrégation, étudier l'aliénation mentale en me promenant, et vous éventrer tant de bêtes que vous voudrez, à l'École vétérinaire d'Alfort, qui touche presque la maison des fous. Cette dernière idée me sourit surtout singulièrement, et je me fais une véritable fête de faire les recherches que vous m'ordonnerez, et de chercher dans le canal digestif des pauvres bêtes des armes contre ce fat de Broussais.

« Je m'étudierai surtout à vous donner une description

pathologique des épidémies que j'aurai occasion d'y observer, et, Dieu aidant, j'en tirerai quelque science; joint à cela que j'y veux puiser les matériaux, — vous allez rire, — j'y veux, dis-je, puiser les matériaux d'un cours de *pathologie et d'anatomie pathologique comparées* que je veux faire, s'il est possible, aussitôt que je serai reçu agrégé. Mes exploits anatomiques m'ont enfin valu de bons ganglions axillaires; j'ai eu la fièvre comme une bête, et, moyennant une bonne application de sangsues *loco dolenti,* rien n'a suppuré, la douleur a disparu, mais je suis resté huit jours malade, et d'aujourd'hui seulement je commence à être un peu vaillant.

« Parlons de Broussais. Il avait six dothinentériques dans la salle 17. Tous ont été traités de même, et vous savez comment un est entré en pleine convalescence le septième jour, deux autres le dixième jour, un autre le quatorzième jour, deux autres, enfin, après une lutte pénible, au trente-deuxième et au trente-cinquième jour. Rien, je vous l'avoue, ne me surprend autant que ce succès *très brillant,* à côté des insuccès de M. Husson, qui les traitait absolument de même, et qui en a perdu les deux tiers. L'affaire des quatre premiers, qui paraissait assez sérieuse à leur entrée à l'hôpital, a été aussi uniment qu'un rhume un peu violent.

« Cette différence tiendrait-elle à ce que les malades arrivent à M. Husson lorsque la maladie n'a pu se terminer d'elle-même au logis, tandis qu'en tout état de cause on envoie les autres au Val-de-Grâce ?

« Pensez à cela si ce n'est pas déjà fait et rendez justice à Broussais en croyant que, si comme théoricien c'est un animal, comme médecin dans les maladies graves il gouverne bien ses malades. Gaubert, du reste, lui a parlé

de vous comme d'un praticien plein de talent et de bonne foi, et il attend votre ouvrage pour juger et très certainement pour condamner, surtout maintenant que j'ai entendu dire à Cottereau que vous les *saliez au sel d'Epsom,* comme des jambons de Mayence. Pour moi, j'ai salé ici un scarlatineux qui fébricitait continuellement depuis que l'éruption était passée, et la convalescence s'est déclarée immédiatement; j'ai salé une vieille dame qui avait la diarrhée et un catarrhe diabolique : la diarrhée et le catarrhe ont été supprimés; je me suis salé moi-même pour une diarrhée rebelle, et ma diarrhée n'est pas revenue ; j'en salerai bien d'autres si Dieu me prête vie, et le tout *ad majorem tui gloriam, et Broussai inglo-riam.* En attendant cette heureuse occasion, mon cher Maître, je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous supplie de songer un peu à ce que je vous ai recommandé dans ma précédente lettre.

« Votre élève tout dévoué et reconnaissant.

« *P.-S.* Présentez mes respects à Mme Bretonneau. »

LETTRE CVIIIe

DE COTTEREAU

« Paris, 25 octobre 1825.

« Ah ! mon cher Maître, que d'obstacles à surmonter dans la vie ! j'apprends chaque jour à connaître ceux que l'on rencontre dans la capitale, et ils sont bien nouveaux

pour un arrivant de la province. J'ai vu votre ami M. Carre, comme je vous l'ai marqué; c'est l'homme du monde le plus obligeant. Il était médecin d'un bureau de charité; las de la médecine, il a voulu me rendre le service de me céder cette place, et il a donné sa démission.

« J'ai couru, j'ai sollicité, et enfin, après un mois de promesses et d'eau bénite de cour, l'intrigue a fait nommer à ce poste un ami de l'agent comptable du bureau.

« *Sic vos non vobis*, etc.

« Il est vrai que ce titre est purement honorifique, mais il répand, et c'est pour cela que je le désirais. Du reste, j'ai fait pour réussir tout ce qui m'a été possible et je me console aisément d'avoir échoué. Cependant, comme il faut que j'arrive à quelque chose, et qu'il est d'autres routes, je songe à la clientèle. C'est une mine riche dans notre pays; il y a si peu de connaisseurs!

« J'ai montré aujourd'hui votre sonde à un docteur qui a écrit sur les maladies des voies urinaires, M. Nauche, et votre nom, vrai talisman, m'a valu l'accueil le plus favorable. Ce médecin a été votre condisciple et, de plus, très lié avec vous, d'après ce qu'il m'a dit. Il ne vous a point oublié, car il s'est empressé de me demander des nouvelles de votre diphthérite. Vous voyez que, quoique inédit, cet ouvrage n'en est pas moins connu de tout le monde, et que l'on grille universellement de le voir paraître. M. Nauche a admiré votre sonde; il a même ajouté que, dans la deuxième édition de son ouvrage, il ne manquerait pas d'en faire mention. Mais j'arrive enfin où j'en veux venir, mon cher Maître, et en vous apprenant que ce docteur, qui jouit d'une belle réputation, a déjà lancé huit ou dix jeunes médecins qui lui étaient recommandés; c'est assez vous dire que, si je ne craignais

point d'abuser de vos bontés, je me trouverais trop heureux d'avoir une lettre à lui présenter de votre part. A la manière dont il s'est entretenu de vous avec moi, nul doute qu'il n'en fût charmé, et qu'il ne se fît un plaisir de m'être utile. Ce n'est point un homme qui vise à augmenter sa fortune; il est riche, et ne se fait pas payer du quart des malades qu'il traite, aussi en a-t-il plus qu'il n'en peut voir, raison pour laquelle il lui est facile de servir les débutants. Si vous êtes si bon, je vous prierai de me la faire avec un peu plus de promptitude que vous n'en mettez dans l'envoi de votre livre, qui paraîtra Dieu sait quand, quoique nous l'annoncions comme étant sous presse, et de la remettre à mon beau-père, qui a quelque chose à me faire passer.

« Vous trouverez assurément que je ne me lasse pas d'être importun; mais j'ai déjà tant de fois éprouvé votre obligeance, que je ne puis m'empêcher d'y recourir dans un cas où deux mots de vous suffisent pour me mettre à flot.

« Vous avez répondu à Trousseau, au sujet de votre coupe verticale, de manière à laisser Velpeau dans la même incertitude où il se trouvait auparavant.

« La note que vous avez écrite vous-même et le détail verbal que j'y ai joint avaient bien suffi pour lui indiquer ce que vous désiriez; il ne voulait que savoir vos intentions relativement à la lithographie et aux conditions à faire avec le libraire, car ce dernier ne peut se charger de rien avant de posséder votre manuscrit et de pouvoir le livrer à l'impression.

« Les corrections et les additions doivent être terminées; pourquoi donc ne nous vient-il pas?

« En vérité, vous le faites trop longtemps attendre, et

je crois que nous finirons par passer pour de faux prophètes, Omar et moi, qui ne cessons de répéter journellement, à quiconque veut l'entendre, qu'on est au moment de le mettre en vente.

« Nous allons plus loin, nous assurons que la dothinentérie suivra immédiatement; et, en effet, vous étiez assez avancé à l'époque de mon départ pour que cela pût avoir lieu. Nous sommes tout stupéfaits de voir le retard qu'éprouve l'arrivée de la première partie.

« Allons, mon cher Maître, faites-la donc partir, qu'elle accompagne la lettre que je réclame de votre complaisante amitié; que nous puissions au moins voir cette production briller dans tout son jour, et confondre le troupeau des moutons physiologiques.

« Nous l'attendons avec impatience, et moi particulièrement, que vous avez chargé de la porter chez M. de Genoude; je brûle de la tenir entre mes mains.

« Votre élève dévoué et reconnaissant.

« *P.-S.* Mes hommages respectueux à Mme Bretonneau. »

LETTRE CIX^e^

DE TROUSSEAU

« Paris, 27 octobre 1825.

« Nous avons travaillé hier, Velpeau et moi, pendant une bonne heure à comprendre ce que voulait dire la lettre que vous lui écriviez par Daveau, et il est résulté de notre travail que nous n'y avons rien compris, sinon que vous aviez été si bon que de vous intéresser un peu

à ma santé; que vous étiez obligé de gagner de l'argent, parce que vous aviez des enfants adoptifs qui vous ruinaient; que vous ne m'aviez pas attendu pour gratter quelques morts à la Ferrière, et pour leur regarder le larynx, voilà tout. Or, vous en avez mis trois pages, et certes une page et demie eût suffi, et au delà, pour nous expliquer ce que vous vouliez que nous fissions de vos larynx ennuyeux. Au nom de Dieu, écrivez plutôt avec un crayon dans votre voiture, et répondez-nous autre chose que des calembredaines. Je tiens en bride des internes des Enfants; Velpeau s'est emparé d'un lithographe, il couche en joue un libraire, et voilà qu'internes, lithographe et libraire attendent et attendront, certes, encore plus de deux ans une diphthérite à laquelle vous mettez une préface depuis cinq mois. Pendant que cela se passe, nous avons tous montré la dothinentérite, nous l'avons placardée dans tous les amphithéâtres de Paris, et si je ne prenais la précaution de faire faire une thèse sur ce sujet par un de mes bons amis de Paris, qui relatera, en vous nommant en toutes lettres, plutôt cent fois qu'une, les idées présumées que vous avez de cette affection, le nom que vous lui avez imposé, etc. etc. etc., on vous pillerait insolemment le plus beau fleuron de votre couronne, et en vain, nous autres petits, nous réclamerions : ce serait de l'eau claire. Cette thèse, au moins, sera un autre jalon et retiendra peut-être ceux qui voudraient s'attribuer l'honneur d'une découverte qui vous appartient. Quant à votre diphthérite, je me trompe, quant à votre *diphthérie,* car il est évident qu'il faudra dire une *gastrie,* puisqu'on dit l'inflammation *gastrique,* et que vous ne voulez plus que l'on parle de la dothinentérite, mais bien de la *dothiénentérie,* parce que vous

ne pourriez pas vous servir de l'adjectif *dothinentérique*. Ah ! mon cher maître, que vous méritez bien le nom de vétillard, comme déjà vous vous êtes si bien acquis celui de musard ! Quant à votre diphthérie, vous disais-je, nous n'y comptons plus et nous n'en parlons plus à personne, car il est honteux de mettre tant d'années à raturer un ouvrage qui ne vous avait coûté que dix-huit mois à composer. Dieu vous assiste dans votre allaitement ! Le pis de tout, c'est que la honte, les reproches, rien ne prend sur vous, et je vous entends d'ici rire, en repassant longuement vos canifs, et en taillant méthodiquement le biseau de vos rasoirs ; n'en parlons plus, car la bile nous passerait dans le sang.

« Du 29.

« Réparation d'honneur, mon cher Maître : j'ai reçu hier la petite lettre du grand Panier de Léridon, et vous m'y dites des choses si aimables, que je n'ose plus avoir le courage de vous gronder.

« J'ai donc reçu avant-hier ma nomination pour Charenton ; au lieu de la place d'externe pensionnaire, j'ai celle de second interne en médecine, ce qui me donne six cents francs d'appointements, outre les avantages attachés à la première. Je remercie le ciel de ce bonheur inespéré, car je me vois dans la possibilité de dépenser de l'argent pour ma bibliothèque, qui est bien mal montée, et de ne pas penser à ma toilette jusqu'à nouvel ordre. On a pour Alfort toutes les facilités possibles, et je pense que d'ici une quinzaine de jours je me serai fait l'ami de quelque vétérinaire, et que j'aurai vu quelque chose de nouveau. Vous ne savez pas quelle serait mon audace si j'étais reçu agrégé ? ce serait de faire, quand j'en aurais

amassé les matériaux, un cours d'anatomie pathologique et de pathologie comparées. Ce serait quelque chose de neuf et de fort intéressant; et plaise à Dieu que je n'aie pas sur les ongles au concours!

« Ma besogne à la maison royale est peu de chose : tenir un cahier, faire une feuille et remettre quelques notes sur l'état des malades au médecin en chef. En tout, je n'ai pas plus de deux heures et demie d'occupation obligée; je suis trop heureux, comme vous voyez, et je pourrais m'instruire à mon aise, non dans la médecine pratique, mais dans les fatras de billevesées des auteurs passés et présents. Me conseillez-vous d'acheter le grand dictionnaire des sciences médicales, pour me faire une petite monographie sur toutes les maladies importantes, ou bien me conseillez-vous de prendre une nosologie, celle de Pinel, par exemple, et de tâcher de me procurer les bonnes monographies parues sur chacune des maladies dont il traite. J'attendrai vos conseils.

« Maintenant, mon cher Maître, parlons un peu de médecine. Il y a Bocage et Bocage, comme me disait un jour Mimi-Doucet en parlant de Pape et de Grotius (Parmentier vous contera le fait), comme il y a tumeur blanche et tumeur blanche, comme il y a squirre et squirre. Or, écoutez ce que j'ai vu faire à M. Lisfranc[1] :

[1] Lisfranc professait à cette époque une clinique à la Pitié, dont il était le chirurgien en chef (1824). A ses leçons se pressait une foule d'élèves, attirés par la sûreté de son diagnostic, par son habileté opératoire et les ingénieux aperçus que lui fournissaient son érudition et son expérience.

Au milieu des occupations créées par son service d'hôpital et une clientèle des plus considérable, Lisfranc a publié d'importants travaux sur un grand nombre de sujets. Le plus célèbre de tous est son fameux *Traité de Clinique chirurgicale de la Pitié* (1843-1846).

Il était agrégé de la Faculté. Né en 1790, il mourut en 1847. — T.

je lui ai vu guérir des tumeurs blanches, et plus d'une, par des sangsues; je lui ai vu guérir des squirres, et plus d'un, par des sangsues. Écoutez jusqu'au bout et ne citez pas si vite Mme de Waters. Voilà le traitement des tumeurs blanches : sont-elles douloureuses? large application de sangsues, saignée générale, régime sévère, immobilité de la partie; quatre ou cinq jours après la tumeur est-elle encore douloureuse? une autre large application de sangsues; généralement la douleur cesse, la tumeur diminue. C'est alors qu'il emploie les résolutifs; mais quels sont ces résolutifs? ce sont des phlogisticants. Il a remarqué que, si une grande quantité de sangsues éteignait une inflammation locale aiguë, une application de cinq ou six seulement ramenait à l'état aigu une inflammation chronique. Il applique donc d'un côté de sa tumeur cinq ou six sangsues; elle redevient douloureuse, rougit, s'enflamme enfin, et loin d'essayer à calmer cette inflammation, quand elle ne dépasse pas les bornes, il l'exaspère souvent par de légères frictions mercurielles; cependant la phlogose est arrivée où il veut l'amener, alors il applique des cataplasmes émollients, et, au bout de quelques jours, on sent un ramollissement fort remarquable à l'endroit même où il a sollicité cette inflammation. Il manœuvre ainsi sur toute la tumeur et à plusieurs reprises, et enfin il arrive à l'avoir entièrement ramollie. C'est alors qu'il emploie le bandage compressif, et, après deux ou trois jours d'application, tout ce qui était ramolli dans la tumeur a disparu; il reste alors une tumeur moitié moindre de ce qu'elle était auparavant, mais aussi dure. Il recommence sur cette tumeur ce qu'il a fait pour la première, et il arrive enfin, — ce que j'ai vu de mes propres yeux, — à ramener l'article à son état naturel.

Mais lorsque les sangsues deviennent inutiles, c'est alors qu'il a recours au moxa; mais il n'applique pas de larges moxas, parce qu'il connaît l'étendue et la difficile guérison des solutions de continuité faites par le feu; les moxas n'ont qu'une ligne et demie environ de diamètre, de telle sorte qu'il peut en appliquer au moins un chaque jour, et en obtient facilement la guérison, jugeant que ce n'est pas la grandeur, mais bien le nombre des moxas qui favorise l'entière résolution des tumeurs. Mais il est une bonne quantité de tumeurs blanches contre lesquelles il échoue tout comme les autres.

« Venons au squirre. Une femme a été opérée par Dupuytren, il y a deux ans, d'un squirre volumineux au sein gauche; ce chirurgien lui enleva en même temps les plus gros grains d'un chapelet de glandes qu'elle avait sous l'aisselle du même côté. Cette femme est revenue à la Pitié ce mois de septembre; les glandes axillaires avaient pris depuis quelque temps un développement plus rapide. Elle y ressentait des douleurs périodiques et lancinantes; elles avaient ce toucher inégal et mamelonné, qui est de si mauvais augure. M. Lisfranc attaque ces tumeurs précisément comme les tumeurs blanches, et j'ai vu la malade il y a trois jours; les tumeurs ont toutes disparu à l'exception d'une seule, qui peut encore avoir le volume d'une petite noix et qui a beaucoup diminué elle-même. Ces glandes étaient-elles véritablement squirreuses? Je ne le crois pas; mais vous-même peut-être les auriez crues telles, et vous n'auriez pas osé tenter un traitement qui pourtant a eu un succès heureux [1].

[1] Comme le fait observer Trousseau, il est probable qu'il ne s'agissait ici ni de tumeurs blanches, ni de squirres. Mais il est difficile de ne pas admirer la science, aujourd'hui complètement oubliée, avec laquelle Lis-

Autre exemple : une vieille femme allemande vient dans la même salle avec un énorme cancer de la joue, tuméfaction et induration des ganglions sous-maxillaires. M. Lisfranc ose enlever le cancer, il traite les ganglions indurés comme je viens de vous le dire, et aujourd'hui ils n'existent plus. Quand ces observations ne mèneraient qu'à être plus hardi dans l'extirpation des cancers ulcérés, elles ne seraient pas à dédaigner. Il est certain au moins qu'il ne coûte rien de recommencer ces essais, car le pis qu'il en puisse arriver, c'est que les malades meurent comme ils meurent.

« Adieu, mon cher Maître; quand je serai plus habile, je vous dirai au juste quelle espèce de tumeurs blanches on guérit, quelle espèce de glandes squirreuses on modifie; mais sachez par avance que les tumeurs blanches, si heureusement traitées, étaient souvent celles qui s'étaient développées à la suite de diastases ou d'entorses; cependant elles duraient depuis quatre ou cinq ans, et le genou, le pied ou le coude avaient un développement énorme, de telle sorte que l'amputation avait été proposée à quelques-uns dans d'autres hôpitaux. Adieu; encore une fois je vous félicite bien sincèrement de l'heureux établissement de votre neveu, et je vous engage à penser un peu à ce que je vous ai demandé; en vérité j'en ai grand besoin.

« Votre élève très attaché et très reconnaissant.

« Veuillez présenter mes respects à Mme Bretonneau.

« *P.-S.* Mon adresse : Deuxième interne, maison royale de Charenton. »

franc maniait les antiphlogistiques, et obtenait par cette méthode de traitement la résolution d'affections graves pouvant en imposer à un chirurgien comme Dupuytren, dont le talent de diagnostic était incomparable. — T.

« Du 30.

« J'étais hier chez Velpeau quand il a reçu votre lettre : celle-là du moins est claire, et nous saurons au moins que faire. Il est donc décidé par nous que nous ne nous occuperons des planches et des coupes que lorsque nous aurons entre les mains la diphthérite, parce que, sans cette précaution, il ne nous serait pas possible de la livrer à l'impression avant deux ou trois mois. Ainsi donc nous l'attendons dans huit jours, comme vous nous l'avez promise, et alors, la coupe faite et dessinée, nous vous l'enverrons et vous y ferez ce que bon vous semblera. Il faut pourtant que vous sachiez une chose, c'est que nous ne pourrions pas avoir aux Enfants une tête entière, pour la bonne raison que c'est l'hôpital peut-être où l'on est le plus sévère pour la police de la salle des morts. On peut bien prendre un larynx ou des parties aussi peu apparentes, parce que l'infirmier de l'ensevelissoir n'y voit rien; mais il serait de toute impossibilité de prendre une demi-tête. Nous ne pourrons donc faire cela que sur une tête d'adulte, ou, pour mieux dire, sur une tête de jeune femme, à l'école pratique ou à l'hôpital de la Pitié. Dites-nous si cela pourra vous convenir. Il y aurait un autre moyen, ce serait de réduire une coupe de tête de femme, le larynx ne changeant pas chez elle à la puberté comme chez nous; de cette manière on aurait les formes et le développement de l'enfance. Vous déciderez, mon cher Maître, et nous ferons pour le mieux; mais sachez bien que nous ne nous occuperons point de cela avant d'avoir votre diphthérite. Vous reprochez à Velpeau un petit siège de Rhodes, à propos de Babet de Puységur; en vérité il y

a un peu de votre faute : vous lui lancez, il y a cinq mois, quelques détails en cinq mots, il brode sur le canevas, il vous presse pour que vous disiez si la broderie est bien comme il faut qu'elle soit, et vous lui répondez hier, quand déjà son premier volume est en vente.

« Savez-vous pourquoi Velpeau ne veut pas que vous fassiez lire la dothinentérie par M. Husson? c'est qu'il croit, et il n'a peut-être pas tort, que, vous fiant là-dessus, vous laisseriez votre dothinentérie dormir à côté de vous. Et puis, ceci soit dit entre nous, il n'aime pas M. Husson. M. Husson est chef de la cabale antijésuitique à l'Académie, et il a repoussé Velpeau, qui, n'étant ni jésuite ni antijésuite, a voulu louvoyer et s'est fait des ennemis des deux côtés.

« Quant à moi, je trouverais fort sage que vous envoyassiez à M. Husson la première partie de votre travail, quand vous ne devriez envoyer que celle-là; car selon moi il est fort important que toute l'Académie puisse dire au premier pillard : « Nous avons entendu. » D'autant plus que la première édition de l'entéro-mésentérique de Petit et Serres étant épuisée, il se peut qu'ils en refassent une autre, *revue, corrigée et considérablement augmentée,* et vous sentez combien ils pourraient réclamer la priorité. Puis vous vous déciderez à fâcher M. Guersant, car je crains qu'il ne soit piqué de la première faveur accordée à M. Husson; vous savez d'ailleurs mieux que moi ce qu'il faudra faire en pareille occasion. »

LETTRE CXe

DE COTTEREAU

« Paris, 5 novembre 1825.

« Une occasion se présente, mon cher Maître, et nous en profitons pour vous faire passer le premier volume de l'*Anatomie chirurgicale*[1]. C'est du fruit nouveau et qui fera bruit. Notre Velpeau ne pouvait choisir un sujet plus avantageux, car tout ce qu'en ont dit les anatomistes français qui l'ont précédé se réduit à bien peu de chose, et il est le premier qui l'ait traité d'une manière spéciale. Comme il est à la connaissance de chacun que c'est le scalpel à la main qu'il a rédigé son livre, et que d'ailleurs cet ouvrage manquait à la science, nul doute qu'une édition tirée à quinze cents exemplaires seulement ne soit rapidement épuisée, et qu'une seconde ne vienne bientôt donner à l'auteur une nouvelle récompense de ses travaux.

« Quant à moi, je suis toujours en espérant, et j'attends que votre complaisance m'ait adressé la lettre dont je vous ai parlé pour me présenter chez le docteur Nauche. Sans doute, mon cher Maître, vous pourrez trouver un moment pour l'écrire, et vous ne me refuserez pas ce service si notable, mais qui du reste ne peut ajouter à ma

[1] Velpeau. — *Traité d'Anatomie chirurgicale ou Anatomie des régions considérée dans ses rapports avec la chirurgie.* (Paris, 1825-1826.)

reconnaissance, toutes vos bontés l'ayant déjà mise dès longtemps dans l'impossibilité de s'accroître.

« Votre élève dévoué. »

« *P.-S.* La diphthérite viendra-t-elle ? Allons, qu'elle ne se fasse donc plus attendre ; c'est une vieille connaissance déjà, et elle ne doit plus se gêner avec nous. Trousseau est maintenant encloîtré avec ses fous, et nous ne pouvons le voir souvent ; mais au moins il n'y a qu'un pas de Charenton à Paris, et nous aurons le plaisir de le posséder de temps en temps ; j'en suis bien aise pour moi, et encore plus pour lui, car il eût été bien dommage qu'il se fût confiné dans une province.

« Je viens à l'instant même de recevoir la lettre que vous avez remise à Pâris ; vous pouvez croire que je ferai pour lui tout ce qui sera en mon pouvoir. Quant à la recherche dans les bibliothèques, je vais m'en occuper sans retard et vous faire savoir ce que j'aurai trouvé et en quoi consistent les secours mécaniques de M. Py. A quel parti vous arrêtez-vous? Vous le savez ; je vous l'ai marqué et j'attends impatiemment votre réponse. Avec cela je me prépare à l'agrégation, et je passe une partie des nuits à étudier. Au moins, si à l'époque du concours je suis toujours dans les mêmes dispositions, si le nombre des faux dévots n'est pas trop considérable parmi les compétiteurs, je pourrai me mettre sur les rangs. Adieu, votre affectionné.

« Mes respects à Mme Bretonneau. »

LETTRE CXI^e

DE TROUSSEAU

« Charenton, 15 novembre 1825.

« Mon cher Maître, j'apprends ave inquiétude que ce pauvre Henri a un rhumatisme articulaire, et que cette maladie a été rebelle aux moyens que vous avez mis en usage; témoignez-lui, je vous en prie, toute la part que je prends à son accident, et dites-lui que ses bons amis de Paris en sont bien sincèrement affligés. A propos de ce rhumatisme goutteux, vous savez que dernièrement un médecin préconisait la compression, surtout pour prévenir le retour de la fluxion; je me doute bien qu'un comprimeur tel que vous a dû mettre plus d'une fois ce moyen en essai, et doit savoir mieux que moi à quoi s'en tenir. Me voilà à Charenton depuis quinze jours, on ne peut mieux sous tous les rapports, et d'autant mieux que je n'ai que deux heures d'occupation, ce qui me permet de travailler autant que je veux. Je jouis de la plus grande liberté; je peux entrer, sortir, m'absenter quand je veux, faire en un mot tout ce qui me plaît.

« Plût à Dieu que je trouvasse partout les mêmes facilités! Plût à Dieu surtout qu'Alfort me fût ouvert, et que j'y puisse faire mes expériences à mon aise! Il faut que je vous dise un mot de cette fameuse école d'Alfort : quarante chevaux, cinquante chiens, six professeurs et cent cinquante élèves, voilà tous les animaux de l'école,

qui rivalisent tous d'inertie et d'ignorance. M. Girard, le directeur, est un être imbridable, qui voit avec effroi les médecins entrer dans son domaine ; il a peur, et il a raison, qu'on lui monte sur le corps; il ne peut nous refuser l'entrée, mais il nous refuse des animaux et l'emplacement pour nos expériences ; ce qu'il y a de pis, c'est qu'il nous refuse des aides, et vous sentez qu'il en faut un grand nombre pour tenir un cheval ou un bœuf. Du reste, M. Girard n'a, comme vétérinaire, que le mérite le plus mince. M. Dupuy aime beaucoup les médecins; il sait, il sent à merveille qu'il ne doit rien à lui-même, mais tout aux médecins qui ont fait des recherches avec lui, et qui ont étendu sa réputation autant qu'elle l'est [1]. Il est ici reçu que lorsque M. Dupuy nous procure les moyens de faire des recherches, son nom doit figurer en tête des mémoires que vous faites ou que vous lisez à l'Académie. Rien n'est aussi amusant que de comparer les ouvrages intitulés : Dupuy et un tel, un tel et Dupuy; ce sont les choses les plus opposées entre elles, les plus bizarrement contradictoires. Du reste, quel-que soit son zèle intéressé pour nous, M. Girard le modère autant qu'il lui est pos-

[1] Dupuy, né à Breteuil (Picardie) le 27 septembre 1774, mort à Paris en 1849.

Professeur de Botanique et de matière Médicale à l'école d'Alfort, où il avait été élu par concours à l'âge de vingt-trois ans (1798).

Il avait été très lié avec Dupuytren, qui, comme plus tard Trousseau, se livra avec lui à des recherches d'Anatomie pathologique. On doit à Dupuy de nombreux travaux sur la morve, sur le cornage, sur la pousse, sur les épizooties. Il fit de nombreuses expériences physiologiques et vérifia les vues de Ch. Bell sur l'isolement dans les deux racines de la faculté motrice et sensitive.

Il expérimenta, avec Dupuytren, l'influence qu'ont sur la respiration et sur l'estomac les nerfs pneumogastriques et démontra, par des injections dans le sang de substances médicamenteuses et toxiques, l'action élective de ces substances dans l'organisme. — T.

sible. Il lui disait dernièrement : « Tu laisses venir ces « médecins à Alfort, ils nous éclipseront. » M. Dupuy lui répondait : « Eh bien, s'ils sont plus instruits que nous, « ils nous apprendront quelque chose, et peut-être aussi « qu'à leur tour ils apprendront quelque chose avec nous. » Mais il faut songer que M. Dupuy n'est que professeur, que M. Girard est directeur et a la haute main, de manière que son zèle est paralysé.

« Le professeur de clinique, M. Vatel, est un homme beaucoup plus nul que M. Dupuy ; il tremble lorsqu'il aperçoit un médecin à sa visite; un stéthoscope approché de la poitrine d'un cheval le fait entrer en convulsions; et l'animal, qui est bête et ne peut sortir de sa bêtise, ne veut pas que ses élèves s'en aperçoivent et conçoivent une bonne opinion du médecin aux dépens du vétérinaire. Aussi sont-ils encroûtés jusqu'aux oreilles; si ce n'est pourtant que, depuis deux ou trois ans, la gastro-entérite commence à être en honneur, et qu'il n'est plus un bon vétérinaire qui ose ne pas appliquer des sangsues à l'épigastre des poules malades. Mais pour les maladies externes, ils paraissent en deçà de tout ce qu'on peut imaginer.

« Les professeurs de chimie, de physique et d'anatomie sont des gens d'un grand mérite ; mais vous sentez qu'ils ne peuvent m'être d'aucune utilité dans le travail que je veux entreprendre. Toutefois, je ne veux pas jeter le manche après la cognée, et j'attaquerai M. Girard par son endroit sensible. Cet homme, s'il est rude et brutal pour ses subordonnés, s'il est âpre pour les jeunes médecins dont il n'a pas besoin, est au contraire l'être le plus vil et le plus rampant devant ses chefs, et devant tous ceux qu'il peut craindre. C'est encore par vous que je veux arriver à ce but.

« Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçois.

« Voilà comme : vous connaissez M. Bacot de Romand, vous êtes tout-puissant auprès de lui; vous connaissez notre général Donnadieu[1], vous avez le plus grand empire sur lui. Or, il faut que ces deux députés vous donnent une lettre pour leur honorable confrère, M. Syrieys de Mérilhac, lequel honorable confrère est à la tête de toutes les écoles vétérinaires, lequel Syrieys de Mérilhac est adoré par le plat M. Girard, d'Alfort, lequel honorable confrère ayant parlé pour moi, les portes me seront ouvertes à deux battants. Ainsi donc, mon cher Maître, veuillez faire pour moi le rôle de solliciteur; veuillez perdre quelques minutes en ma faveur, et priez M. Bacot et M. Donnadieu de vous donner une lettre pour M. Syrieys, dans laquelle on demandera à ce dernier ses bons offices pour M. Trousseau, jeune médecin qui a le plus grand désir de s'instruire, et qui voudrait trouver des facilités pour s'instruire et travailler à Alfort. Muni de ces lettres, je me présenterai à M. Syrieys, et je le supplierai de vouloir bien m'accorder son entremise auprès de M. Girard. Je compte sur vous, et sur vous seul, dans cette occasion. Veuillez, je vous en conjure, vous en occuper et le plus tôt que vous pourrez, et m'envoyer ces lettres avant la diphthérite, dont nous désespérons positivement.

[1] Le général Donnadieu, ardent royaliste du midi (il était né à Nîmes), représentait à la Chambre des députés le département d'Indre-et-Loire.

C'est le même officier général qui, commandant à Grenoble la 7e division militaire, eut à réprimer la conspiration bonapartiste connue sous le nom d'affaire Didier. L'inflexible dureté qu'il témoigna dans cette circonstance souleva de nombreuses marques de réprobation et amena sa disgrâce.

Mais il fut rétabli dans les cadres en 1823, et, à l'époque où écrivait Trousseau, il jouissait d'une grande influence auprès du gouvernement. — T.

« Depuis que je suis à Charenton, j'ai examiné la circulation dans le mésentère d'un petit cochon d'Inde. Une chose m'a paru très remarquable, c'est que pendant une heure que l'animal est resté soumis à l'expérience, je n'ai pas vu un seul vaisseau sanguin de plus, bien que le microscope fût très bon. Mais la rougeur inflammatoire se forme d'une singulière façon :

« La circulation s'arrête dans un point, les globules continuent à enfiler le vaisseau afférent, se pressent et s'extravasent dans la bifurcation d'un tronc, de telle façon qu'ils se rangent les uns à côté des autres, forment une petite masse assez semblable à une mosaïque, et si la circulation se rétablit dans la partie, les globules ainsi amoncelés paraissent tout à fait immobiles, et sont certainement soustraits à l'influence circulatoire. A l'œil nu, ces petites masses ressemblent à ces ecchymoses que l'on aperçoit sur le péritoine enflammé. Je recommencerai ces expériences, autant pour l'intérêt qu'elles m'inspirent que pour me familiariser avec la manœuvre du microscope. Ce microscope est celui d'Alfort, et pas un de ces butors-là ne savait et n'avait eu la curiosité de s'en servir. Nous nous en sommes emparés et nous l'avons apporté chez nous, où il restera tant que nous voudrons.

« J'ai deux mots à vous dire sur une autopsie de phtisique que nous avons faite hier. D'abord, il faut vous dire comment se font les autopsies. En général les médecins, qui craignent la mauvaise odeur, n'y assistent que le moins possible, et nous autres alors allons à l'amphithéâtre tailler, rogner, examiner comme nous voulons; nous commençons à pratiquer sur le sujet toutes les opérations chirurgicales que nous avons étudiées; puis quand il ne reste plus que le tronc, nous examinons les cavités

splanchniques. Nous sommes quatre élèves, je vous l'ai dit. Le premier interne, élève de Pinel et d'Esquirol, s'occupe spécialement de l'encéphale, et dirige sur cet organe toutes ses recherches. L'autre, c'est le premier en chirurgie, s'occupe principalement de la structure de la membrane interne des intestins, il a même fait un travail assez curieux là-dessus; un troisième, et c'est votre serviteur, ne voit que des altérations cadavériques dans les trois cavités, et s'adjuge pour district la poitrine et le ventre. Nous commençons donc l'autopsie par la tête, et l'homme de la tête nous montre, nous développe ses idées sur cet organe, sur ses altérations, etc., etc.; nous discutons, nous contredisons; et puis vient le thorax, et quand le thorax a été suffisamment épluché, nous arrivons à l'abdomen, qui nous mène ordinairement fort loin; puis chacun rédige son autopsie comme il l'entend, sans qu'aucun maître prétende lui imposer ses opinions. Je vous assure que, depuis mon départ de Tours, je n'ai pas encore fait d'autopsie qui m'ait autant satisfait que celles de Charenton. Nous avons donc fait hier une vile autopsie d'un vil tuberculeux, et l'intérêt que nous y avons mis nous l'a rendue à tous intéressante. Il m'a pris fantaisie d'examiner tout par le menu, et j'ai emporté dans ma chambre un morceau de poumon et une longue bande d'iléon.

« Dans quelques points de la trachée-artère, j'ai rencontré plusieurs cryptes muqueux tuméfiés se détachant en blanc et en relief sur la membrane mince, et entourés d'une petite auréole d'un rouge assez vif, dans laquelle je ne pouvais reconnaître l'arborisation des vaisseaux. En coupant ces cryptes dont le volume ne dépassait pas, dans la plupart des cas, celui d'une tête de petite épingle, je

les trouvais les uns composés d'une substance homogène, blanche, opaque, qui offrait absolument le même aspect que les petits grains que l'on a décrits dans les poumons et dans les corps bronchiques sous le nom de tubercules, et que vous avez vus souvent dans les bandelettes folliculaires de l'intestin grêle lorsque la phtisie tuberculeuse est déjà assez avancée. Les autres, et c'étaient les plus gros, se partageaient comme une noix verte dont on détache le cerneau. Il en sortait donc une matière opaline ou laiteuse demi-concrète, telle encore que celle que l'on rencontre au milieu de ces petites masses tuberculeuses qui dans le poumon ont la grosseur et la forme d'un petit pois rond. A mesure que je pénétrais dans les divisions des bronches, cette espèce d'*éruption* devenait plus confluente; au point que dans la quatrième division bronchique, dans un espace de quatre lignes carrées, je trouvais quelquefois huit ou dix de ces petits points blancs que j'ai décrits plus haut. J'ai pu, à l'aide de la loupe, reconnaître un point au centre de quelques-uns. Chose très remarquable, après quatre, cinq ou six divisions, les canaux bronchiques se rétrécissaient, sans suivre l'arborescence naturelle, et se perdaient enfin dans la masse pulmonaire tuberculeuse sans qu'il me fût possible de les suivre au delà. Il m'a semblé qu'au fur et à mesure que les canaux bronchiques se ramifiaient, les glandes muqueuses formaient de petits chapelets de tubercules dont les grains se rapprochaient, oblitéraient le tuyau dont ils formaient la paroi, et finissaient par se confondre avec les tubercules du reste du parenchyme. Cette dernière particularité demande à être examinée de nouveau et avec beaucoup plus de soins encore.

« Quant aux tubercules miliaires non ramollis que j'ai

disséqués et examinés avec la plus grande attention, ils ne m'ont paru différer en rien de ces cryptes muqueux signalés plus haut, et désormais il ne me semble pas impossible d'admettre, avec M. Louis, que chaque petit tubercule occupe une vésicule bronchique, et n'est peut-être autre chose qu'un crypte malade.

« L'estomac, qui m'a offert l'intérêt le plus vif et que je n'eusse pas donné pour un jour de vie, ne vous intéresserait guère, aussi je vous en épargne la description. J'arrive tout de suite aux glandes de Brunner et de Peyer, sur lesquelles vous avez peut-être porté un jugement un peu téméraire en considérant leur état pathologique chez les tuberculeux. Je crois, en effet, qu'elles ne sont pas plus des *apostèmes métastatiques* que les glandes muqueuses, ou du moins que ces dernières sont dans les mêmes conditions.

« Exemple : dans le duodénum, nous trouvons quelques cryptes tuméfiés et contenant une petite quantité de matière semblable à celle que nous avons examinée déjà dans les cryptes muqueux des bronches. Des glandes de Peyer, les unes entièrement ulcérées, présentaient des bords calleux renversés, entourés d'une petite auréole rouge et peu étendue. Leur fond uni et d'un rouge vif offrait l'aspect des membranes muqueuses accidentelles ; on n'apercevait à l'entour aucune glande muqueuse malade.

« Les autres offraient deux aspects différents dans la même bandelette. En effet, dans une portion de leur étendue, elles présentaient une altération semblable à celle que je viens de signaler, dans l'autre portion une agglomération de cryptes muqueux légèrement tuméfiés, et convertis en matière dite tuberculeuse; je dis *convertis* parce qu'il m'a été impossible de reconnaître une cavité

contenant une matière étrangère, et je me servais pourtant d'une bien bonne loupe.

« Ayez la bonté, mon cher Maître, de chercher avec soin sur le premier phtisique que vous ouvrirez l'altération bronchique dont je vous parle, et de m'en dire votre façon de penser, lorsque vous aurez le temps de m'écrire deux mots.

« A propos, j'allais clore ma lettre et oublier de vous dire que Velpeau a retrouvé vos planches dothinentériques et votre lithographie. J'ai revu M. Husson, et je lui ai reparlé des lectures à l'Académie; voici ses propres expressions : *Si Bretonneau veut me charger de cela, dites-lui que je le ferai avec le plus grand plaisir; mais avant tout qu'il examine bien s'il ne choquera pas Guersant.* Quant à M. Duméril, il vient peu à l'Académie; mais je suis tout à fait de l'avis de M. Husson, et je crains fort que M. Guersant ne vous pardonne pas d'avoir fait lire par un autre que par lui quelqu'un de vos ouvrages.

« Adieu, mon cher Maître; occupez-vous de mon affaire d'Alfort, de mon côté je vais m'efforcer d'apprivoiser ces bêtes-là.

« Votre élève reconnaissant et tout dévoué.

« J'écrirai minutieusement à tous nos Tourangeaux le résultat de leurs affaires d'inscriptions. »

LETTRE CXII[e]

DE COTTEREAU

« Paris, le 25 novembre 1825.

« J'ai vu l'article du *Journal général de Médecine* que vous vouliez connaître, mon cher Maître, et voilà en quoi consiste ce moyen mécanique proposé par M. Py; je dis proposé, car il n'annonce pas qu'il s'en soit servi, il ne fait que communiquer une idée qu'il croit bonne. Ce procédé si avantageux, selon lui, pour extraire la fausse membrane qui tapisse la trachée, et qui finit par occasionner l'asphyxie en oblitérant totalement ce canal, ce procédé se réduit à l'introduction, par les fosses nasales, d'une sonde élastique percée de plusieurs ouvertures à celle de ses extrémités qui doit être portée jusqu'à la glotte. Alors en aspirant soit avec la bouche, soit avec une petite seringue, il pense qu'on peut parvenir à détacher les pellicules diphthériques, à les faire pénétrer dans les trous de la sonde, et à les extraire ainsi de manière à prévenir l'occlusion des voies aériennes. Je ne dois pas omettre de vous dire que tous les moments ne conviennent pas à cette tentative, et qu'il existe *un temps d'élection, de maturité, un vrai temps psychologique* qu'il faut attendre pour opérer; c'est l'époque où les pseudo-membranes ont acquis une telle consistance, que leur adhésion à la tunique muqueuse puisse être facilement vaincue, et qu'elles soient elles-mêmes susceptibles de se détacher

en totalité et non partiellement. Ce sont les observations de Desault sur l'utilité de l'emploi des sondes en gomme élastique, dans le traitement de l'angine pharyngée, qui ont donné cette idée à M. Py. Du reste, ce praticien semble avoir une confiance extrême dans le polygala, seul ou mêlé à l'ipécacuana, pour combattre le croup. Vous voyez qu'il y a loin de cette manière d'agir à votre trachéotomie perfectionnée, et ce temps de maturité m'a tout l'air de ressembler à celui des fruits qui ne tarde pas à être suivi de la chute des feuilles, avec cette seule différence que dans l'un des cas la mort est bien réelle, tandis que dans l'autre elle n'est qu'apparente.

« A vous en croire sur parole, votre diphthérite doit arriver *incessamment ;* mais cet *incessamment* se fait longtemps désirer, et nous ne savons en vérité à quoi attribuer le retard qu'éprouve sa venue. On finira par reléguer son apparition avec celle du Messie des Juifs ou du Fils de l'homme des chrétiens. Qui peut donc la retenir? n'est-elle pas terminée? Quand je quittai Tours, vous n'aviez plus que de légères corrections. Que cette lenteur nous fait souffrir! Nous nous flattions encore de la recevoir, comme vous le marquiez dans la lettre dont Pâris était porteur, mais nous en désespérons maintenant. Il en est de même de la dothinentérite; nous l'avons annoncée tant de fois et tant de fois, sans qu'on l'ait vue mise au jour, que je ne crains pas de dire que nous avons au moins perdu cinquante pour cent de la confiance qu'on nous avait accordée d'abord. Réhabilitez-nous donc dans l'opinion, cela ne dépend que de vous. Il me reste maintenant à vous parler de la lettre pour le docteur Nauche; je suis toujours en l'attendant, et mon état est le même. Vos occupations vous l'ont sans doute fait perdre de vue;

mais je vous prie de me sacrifier cinq minutes, et c'en sera assez pour qu'elle soit écrite, car quelques lignes suffisent, et vous me rendrez bien service en me l'envoyant promptement. Je compte sur votre complaisance, et j'ose croire que sous quelques jours vous aurez bien voulu me l'adresser, sachant combien j'en ai besoin, et avec quelle impatience je l'attends.

« Dans cet espoir, et dans la crainte que l'heure du départ des courriers ne me devance, je me hâte de terminer.

« Votre affectionné et tout dévoué élève.

« Mes respects à Mme Bretonneau. »

LETTRE CXIIIe

DE BRETONNEAU A TROUSSEAU

« Tours, 2 décembre 1825.

« Il y a au moins sept jours que M. Bacot m'a remis le petit mot ci-joint; j'étais bien convaincu qu'il partirait le soir, mais Mme Follope a eu la scarlatine, mais le diable s'en est mêlé. J'ai dit bien doucement à M. Bacot que mon intention était de demander au général Donnadieu une seconde lettre de recommandation; croyez que si je me suis laissé détourner par lui de mon projet, ce n'est point par paresse, mais parce que j'ai très bien compris que M. Bacot, qui avait pris feu en écoutant ma supplique

et mes motifs, ne manquerait pas de se refroidir si une autre personne s'entremettait; cependant, si vous le jugez convenable, j'aborderai le général. M. Bacot pense que ce M. Syrieys ne doit être abordé qu'après ses chefs de bureau, si on veut que ces hautes puissances soient propices. Pour agir, j'attendrai vos instructions. Voilà enfin la diphthérite terminée, et si je n'avais tenu à en garder une copie, Velpeau l'aurait déjà reçue. Vous n'en aviez emporté que la moitié.

« Je n'attache pas autant que vous le pensez d'importance au mot, mais vos exemples ne sont rien moins que concluants. On dit : *gastrite*, on dit encore et on dit très bien inflammation *gastrique*, mais l'adjectif dérivé de *pleuritis* est *pleurétique*, etc., etc. Toute cette discussion se réduit à des mots, à rien qui vaille la peine de s'y arrêter. On trouvera dans le manuscrit *diphthérique* et diphthéritique. Il conviendra seulement de s'arrêter à l'un des deux, et je laisse tout cela à votre choix[1]. Je vais me remettre à la dothinentérie avec une nouvelle ardeur; j'aurai terminé à la fin de janvier mon service à l'hôpital. Quelles bonnes matinées je pourrai donner au travail! Jusque-là, n'attendez de moi que ce qui est déjà au net, environ les deux tiers aussitôt que je l'aurai revu. Publiez dans les journaux tout ce que bon vous semblera; mais vos deux observations isolées seraient bien insignifiantes. Si, dans le sens dont vous me parlez, vous désirez me rendre quelques services, ce n'est peut-être qu'en donnant une espèce de programme de l'ensemble de mes

[1] Trousseau trancha la question en faveur du terme *diphthérite*, et ce ne fut que beaucoup plus tard que, d'accord avec Bretonneau, il revint à l'expression de *diphthérie* à laquelle celui-ci s'était tout d'abord arrêté. — T.

recherches, et, si vous le voulez, d'ici à peu de jours je vous ferai transcrire deux pages de l'introduction où vous trouverez un exposé succinct de tout l'ouvrage.

« Tout à vous,

« Votre ami.

« Nous avons eu, ou plutôt M. L... a eu hier Mme Martigné à une soirée; elle est tout à fait bien et ne se ressent plus d'une légère indisposition dont elle m'avait parlé à son retour du Mans. Voilà encore une nouvelle perte! je crains que personnellement vous n'ayez perdu dans M. Royer-Collard un secourable appui [1].

« A demain. »

LETTRE CXIVe

DE TROUSSEAU

« Charenton, 14 décembre 1825.

« J'ai reçu il y a huit jours, mon cher Maître, votre lettre et le petit mot de M. Bacot; je vous en ai toute la reconnaissance imaginable, ainsi qu'à ce dernier; et je compte, aussitôt que la session des Chambres l'appellera à Paris, aller moi-même lui en témoigner ma gratitude; chargez-vous en attendant de tous mes remerciements.

[1] Royer-Collard, médecin en chef de la maison royale de Charenton, venait de mourir le 27 novembre précédent. — T.

« Vous avez lu, mon cher maître, le beau passage de Raynal sur la patrie d'Éliza, la maîtresse du bon Sterne, depuis celle de Raynal lui-même : « Territoire d'Ayinga, « tu n'es rien, mais tu as donné le jour à Éliza, etc. » Et moi je m'écriais tout transporté : « Territoire de Charenton, « tu n'es rien, mais tu as donné le jour à un dothinenté-« rique. » En effet, mon cher Maître, un des sept lits de notre salle de fiévreux a été honoré d'une dothinentérie, et notre modeste amphithéâtre a été le témoin de son éventration. C'était au dix-septième jour. Depuis le commencement du jéjunum jusqu'à la fin du côlon, les glandes étaient malades, et très malades. Vous sentez bien que j'ai fait mousser la dothinentérie! notre homme avait été saigné, sangsugé; il y a de remarquable que le ventre s'est ballonné, que le délire s'est manifesté avec le plus d'intensité après la déplétion produite par la saignée. La saignée fut faite au treizième jour. Le sang était couenneux, absolument comme celui d'une pleurésie fort intense. La couenne était épaisse, très résistante, d'un jaune assez foncé; le sang était bien pris en caillot, et il n'y avait pas dans la palette une goutte de sérum. Cet aspect du sang me parut assez extraordinaire pour que je crusse devoir vous en parler. L'intestin est dans l'eau au sublimé tout entier, avec son mésentère. J'ai recueilli son observation avec le plus grand soin. J'ai fait son autopsie avec minutie, je l'ai rédigée avec le plus grand détail; et j'ai orné cette observation, déjà bien intéressante par elle-même, d'une longue digression sur les lividités cadavériques, d'un examen critique de la coloration du sommet des valvules, de l'histoire de l'influence réciproque de la bile sur l'intestin livide et du sang qui transsude sur les mucosités intestinales. Car il faut que

vous sachiez que j'avais mis l'individu sur le ventre quatre minutes après la mort; que je n'ai vu de ma vie lividités plus concluantes, coloration rouge orangée plus manifestement cadavérique, etc. etc.

« Il faut vous dire qu'immédiatement après la saignée est survenue une rétention d'urine qui a duré jusqu'à la mort, qu'il fallut deux fois par jour sonder le malade, que la vessie remplissait l'hypogastre, laquelle stupeur de la vessie était bien manifestement due à la même cause que le ballonnement et que la constipation qui succéda brusquement à la diarrhée.

« Cette observation est une de celles que je ferai imprimer, avec deux ou trois autres que j'emprunterai à des gens qui ne se doutaient pas de la maladie, mais qui ont du reste parfaitement décrit la forme, le caractère de l'éruption au quatorzième et au quinzième jour.

« J'ai porté aux *Archives* un article intitulé : *De la Maladie à laquelle M. le docteur Bretonneau a donné le nom de dothinentérie*[1]. Après quelques préambules sur la nécessité de reconnaître dans les membranes muqueuses des maladies aussi distinctes et aussi spécifiques que celles de la peau, après avoir annoncé votre diphthérite comme étant sous presse, je divise mon petit mémoire en deux parties : l'une renferme l'histoire de l'altération pathologique propre à la dothinentérite; l'autre partie, qui n'est pas faite encore, renfermera quelques observations, les unes prises à l'Hôtel-Dieu, les autres chez Broussais, une à Charenton, celle de Leroy et de Cloquet à Tours; et ce qu'il faudrait surtout, ce serait de m'envoyer les observations que vous nous avez fait recueillir sur la

[1] *Arch. gén. de Méd.* Janvier 1826.

petite épidémie que nous eûmes ce mois de février dans la salle 4. On jugerait par là très facilement et des symptômes et du traitement de la maladie.

« Je discuterai aussi en peu de mots la synonymie.

« Le tout pourra tenir environ deux ou trois feuilles d'impression, et suffira, je pense, pour guérir les pillards. J'énonce en bon français que c'est pour modérer un peu leur ardente avidité, et éviter à mon maître la peine de faire des réclamations souvent inutiles, que je publie aujourd'hui avec son consentement quelques-unes de ses idées sur la dothinentérite[1]. Je tâche ensuite de donner une bonne couleur à votre invincible musarderie. J'essaye même de vous faire honneur de cette coupable lambinerie ; que le bon Dieu me pardonne et vous inspire une vergogne salutaire. Georget, en qualité de Tourangeau et de rédacteur des *Archives médicales*, a beaucoup à cœur de répandre et de défendre vos idées. Il guette votre diphthérite pour en donner dans son journal une analyse circonstanciée et propre à éveiller sur cette production l'attention de tous les médecins qui n'ont point eu connaissance de vos travaux. J'espère bien que samedi soir Mme Martigné me remettra votre infinissable diphthérite, qui avant un mois sera placardée dans tous les coins du pays latin. J'espère surtout que lorsque j'irai à Tours, ce mois de mai, passer quelques jours avec vous et avec ma famille, je trouverai la dothinentérite en état d'être emportée.

Maintenant il faut que je vous parle d'Alfort. J'ai été chez M. Durand, chef de bureau de l'agriculture; la lettre de M. Bacot m'y avait devancé. M. Durand m'a reçu avec

[1] Voir dans la Biographie l'appréciation du mémoire de Trousseau. — T.

la plus grande affabilité, m'a recommandé verbalement au directeur de l'école et à M. Dupuy; il m'a donné en outre une lettre pour le premier, qui m'a fort bien accueilli et m'a accordé l'autorisation de suivre tous les cours d'Alfort. Je dois aller demain faire une visite aux professeurs, et la semaine prochaine je ferai mes débuts vétérinaires. Veuillez bien, lorsque vous verrez M. Bacot, l'instruire de tout cela, et lui faire de ma part tous les remerciements que mérite son extrême obligeance.

« Maintenant il faut que je vous dise tout bas quels sont mes projets. Je veux être vétérinaire en titre. Pour cela, avec des certificats d'études des professeurs d'Alfort et un coup d'épaule de M. Durand, j'obtiendrai facilement l'autorisation de subir mes examens. Le premier examen consiste, je crois, à pratiquer les opérations de la maréchalerie, et une de ces importantes opérations est de forger et de ferrer. Comme je ne me soucie pas d'apprendre à ferrer et à forger avec les élèves d'Alfort, et que si je le faisais j'en serais certainement mauvais marchand, je me mettrai en apprentissage chez quelque petit maréchal du faubourg Saint-Antoine, que je payerai bien, et je me trouverai en état de faire toutes mes preuves. Tout cela soit dit entre nous. Une fois artiste vétérinaire, je me mets sur les rangs pour la première place vacante de professeur à Alfort, car vous savez que ces places se donnent au concours, et qu'il faut être vétérinaire pour être candidat.

« Tout cela ne m'empêche pas de travailler comme un nègre, et de préparer à force tous les matériaux de mon concours pour l'agrégation.

« Je lis maintenant Sydenham, dont vous m'aviez fait trop peu d'éloges. J'ai été ravi de ses fièvres intermit-

tentes, de ses varioles, etc. Je fais des extraits de cet auteur pour me dispenser de le relire tout entier lorsque j'aurai besoin de lui. Ensuite je reprendrai Stoll d'un bout à l'autre, puis quelques bonnes monographies, et avec ce petit arsenal je me présenterai bravement au concours.

« Je vois Velpeau toutes les fois que je vais à Paris; il est dans une belle colère contre vous, il ne veut plus vous écrire que pour vous accuser réception de votre manuscrit. Vous avez dû recevoir dans le temps un petit mémoire de M. Leuret[1] sur les villosités. Ce M. Leuret est mon camarade à Charenton.

« Dans plusieurs inflammations chroniques du tube digestif, j'ai vu les villosités noires depuis l'estomac jusqu'au rectum. Le dernier dothinentérite n'avait de villosités noires que dans le premier pouce du duodénum, de manière qu'il ne me semble pas, comme l'annonce M. Leuret, que ses opinions doivent changer la théorie des fièvres. Cependant je vous engage à lire son petit mémoire, et à croire surtout que je me suis assuré à l'aide du microscope de tout ce qu'il a dit dans son livre sur la structure anatomique de ces petits organes; que seulement les villosités ne me paraissent pas implantées par un pédicule étroit, mais bien par une base plus large que leur sommet, et peu apparente, parce qu'elle n'est pas colorée comme le sommet des villosités. Du reste il ne

[1] Leuret persista dans l'étude des affections mentales, et, docteur de 1816, fut nommé médecin en chef de Bicêtre en 1827.

On lui doit d'utiles réformes dans l'hygiène et le régime des aliénés, entre autres l'établissement de cours scolaires et les repas pris en commun aux réfectoires.

Ses principaux ouvrages sont : *Fragments psychologiques sur la folie* (1834). *Du Traitement médical de la folie* (1840). *Sur la Révulsion morale dans le traitement de la folie* (1841). *Anatomie comparée du système nerveux* (1848 et suiv. avec atlas). — T.

me semble pas démontré du tout que cette coloration des villosités soit due à l'inflammation; je crois, au contraire, qu'il y a là dedans quelque phénomène chimique qui demande à être étudié avec soin.

« J'ai des chiens, un chenil et un directeur qui ne me tracasse pas. Je leur injecte dans les yeux (*aux chiens s'entend*) de l'émétique dissous dans de l'eau, de la gomme-gutte dissoute dans l'eau-de-vie, et jusqu'ici il m'a semblé que la gomme-gutte n'était pas sans action. J'ai songé depuis vos expériences que la gomme-gutte, le jalap, etc., n'étant pas solubles dans les larmes, ce n'était pas merveille s'ils ne produisaient pas d'effet. Je vais suivre cela et vous instruire de mes résultats.

« Adieu, mon cher maître, je vous embrasse de tout mon cœur; je suis pour la vie votre très humble et reconnaissant élève.

« Nous recevons à l'instant la nouvelle de la nomination de M. Esquirol à la place de médecin en chef de cette maison. »

LETTRE CXV[e]

DE BRETONNEAU A TROUSSEAU

« Le 16 décembre 1825.

« Mon ami, je reçois à l'instant votre lettre du 14 décembre, et je regrette de ne pas y riposter par les deux gros cahiers de la diphthérite. J'étais résolu à passer la nuit; mais la table analytique ne pouvait être

tout entière recopiée pour deux heures. Criez tant qu'il vous plaira, mon enfant ne vous arrivera par la diligence que dans deux ou trois jours. Vous lui faites tort quand vous parlez d'un allaitement prolongé. Il était bien question de cela! Il fallait lui apprendre à parler, et Dieu sait si j'en suis venu à bout. Il a cependant besoin de s'exprimer correctement en venant dire à tant de gens qu'ils se sont trompés. Fortifié de la lecture des anciens, il a pris en grandissant de l'assurance, et vous verrez qu'il ne craint pas de relever des erreurs discréditées et d'articuler des vérités trop méconnues. Mais vous allez le voir. J'espérais m'établir pour causer quelques instants en liberté avec vous; mais l'heure n'est pas propice, et Mme M*** partirait sans emporter un mot de moi, si je ne prenais le parti de vous remercier de votre observation, de répondre *amen* à votre diatribe des *Archives*. J'irai chez M. Bacot aussitôt après le départ de mon enfant. J'approuve fort votre projet. *Perge, generose puer, sic itur ad astra*. La science y gagnera, et bien plus sûrement encore le savant professeur de pathologie comparée.

« La cantharidine n'est pas soluble dans les larmes, et elle enflamme l'œil. La résine de jalap triturée dans du jaune d'œuf ne l'enflamme pas plus que la résine en poudre. L'alcool instillé dans l'œil de quelques chiens rougit assez souvent la conjonctive. L'œil n'a pas chez tous les chiens la même tendance à s'enflammer sous l'influence du même *stimulus*. J'ai eu un barbet dont l'œil résistait très bien à l'action de l'émétique.

« Veuillez bien faire agréer mes excuses à votre ami M. Leuret. Je lui écrirai directement pour le remercier dès que j'aurai pu trouver un instant de liberté. Sans la maudite obligation de paraître deux fois de suite au tri-

bunal, vous auriez maintenant la diphthérite. Si je muse, ce n'est assurément pas entre mes draps. Il restera encore, malgré tout le soin que j'ai apporté à corriger le manuscrit, beaucoup à corriger. Faites au libraire la condition de m'envoyer la deuxième épreuve. Je m'en rapporte à vous et à vous seul du soin de corriger la première. Le manuscrit est très lisible. J'avais souhaité faire transcrire dans le deuxième volume les témoignages historiques; j'y avais de l'espace, mais cette transcription aurait demandé quelques jours de délai.

« J'espère que vous trouverez dans l'inflammation pelliculaire cantharidique plus que vous ne vous attendiez en rencontrer.

« Votre ami.

« Au mois de mai la dothinentérie !... Et j'aurai cessé au mois de février le service de l'hôpital! En vérité vous me faites tort[1]. »

[1] Les véhémentes objurgations de Trousseau et de Velpeau à l'adresse de Bretonneau, — au sujet du retard apporté à ses mémoires, — ont dû étonner plus d'une fois le lecteur. Des années pour arriver à écrire un opuscule ! A notre époque, on est plus expéditif ou plus pressé.

Oui, mais il faut réfléchir que Bretonneau n'avait aucune soif de célébrité et qu'il se souciait peu de produire du retentissement autour de son nom; qu'en se livrant aux laborieux travaux qui ont illustré sa mémoire, il obéissait uniquement à la sollicitation de son génie d'observation, à sa passion pour la recherche de la vérité et au but suprême qu'il poursuivait, la cure de ses malades.

Une fois la lumière faite dans son esprit, il appliquait publiquement ses découvertes dans son hôpital et dans sa clientèle, mais il en restait là, et il est certain que sans ses élèves la plupart de ses travaux lui auraient été ravis.

Notons aussi qu'il accomplissait ses fonctions hospitalières comme peu de médecins d'hôpitaux les ont comprises, restant à l'hôpital de six heures du matin à midi, y revenant fréquemment dans la soirée. Ajoutez à cela sa consultation très courue, ses nombreuses visites à la ville, dans les environs et dans les départements voisins, et nous comprendrons facilement qu'il n'ait guère eu le temps de rédiger ses travaux. — T.

Ce 16 Xbre 1825.

Mon ami, Je reçois à l'Instant ~~votre~~ lettre du 14 Xbre 1825 que Je regrette de ne pas y riposter par les deux gros Cahiers de la Diphthérite! J'étais résolu à passer la nuit, mais la Table ~~Analytique~~ ne pouvait être tout entière recopiée pour 2 heures. Criez ~~tant~~ qu'il vous plaira, mon enfant ne vous arrivera par la Diligence que dans deux ou trois Jours. Vous lui faites tort, quand vous parlez d'un allaitement prolongé. Il était bien question de cela! Il fallait lui apprendre à parler, et Dieu sait si J'en suis venu à bout. Il a cependant besoin de s'exprimer Correctement en venant dire à tant de gens qu'ils se sont Trompés. Fortifié de la Lecture des anciens, Il a pris en grandissant de l'assurance, et vous verrez qu'il ne craint pas de relever des Erreurs accréditées, et d'articuler des vérités ~~qui lui~~ ~~paraissent avoir~~ ont été trop méconnues. mais vous allez le voir, J'espérais m'établir pour causer quelques instans en liberté avec vous, mais l'heure n'est pas propice, et Madame Mx.. partirait sans emporter un mot de moi, si je ne prenais le parti de vous remercier de votre observation, de répondre amen à votre Diatribe ~~des~~ Archives. J'irai chez M. Barot, aussitôt après le départ de mon Enfant, J'approuve fort

Fac-Similé de la lettre CXV
de BRETONNEAU À TROUSSEAU

votre projet. Virgo generose puer, sic itur ad [astra?].. La Science y gagnera, et bien plus sûrement encore le savant professeur de Pathologie comparée.

La Cantharidine n'est pas soluble dans les larmes et elle enflamme l'œil. La résine de Jalap triturée dans du jaune d'œuf ne l'enflamme pas plus que la résine en poudre. L'alcool ~~app~~ instillé dans l'œil de quelques chiens rougit assez souvent la conjonctive. ~~L'œil des chiens~~ L'œil n'a pas chez tous les chiens la même tendance à s'enflammer sous l'influence du même stimulus. J'ai eu un Barbet ~~[illegible]~~ l'œil résistait très bien à l'action de l'émétique.

Veuillez bien faire agréer mes excuses à votre ami M. Leuret. Je lui écrirai directement pour le remercier, dès que j'aurai pu trouver un instant de liberté.

Sans la maudite obligation de paraître deux fois de suite au Tribunal, vous auriez maintenant la Diphthérite. Si je muse, ce n'est assurément pas entre mes draps. Il restera encore, malgré tout le soin que j'ai apporté à corriger le manuscrit, beaucoup à corriger. Faites au Libraire la condition de m'envoyer la 2e épreuve. Je m'en rapporte à vous et à vous seul

du soin de corriger la première. Le manuscrit est très lisible. J'aurais souhaité faire transcrire dans le 2e Volume des Témoignages historiques. J'y avais déjà l'espace, mais cette transcription aurait encore demandé quelques jours de délai. J'espère que vous trouverez dans l'inflammation ~~Canth~~ pelliculaire cantharidique plus que vous ne vous attendiez à y rencontrer.

Votre ami Bretonneau

Au mois de mai, la Dothinentérie !! et j'aurai usé au mois de Février le service de l'hôpital ! En vérité, vous me faites ~~peur~~.

Monsieur

Monsieur Trousseau, médecin

Interne à Charenton.

à Charenton

près Paris

LETTRE CXVIe

BRETONNEAU A Mme BRETONNEAU

« Décembre 1825.

« Je suis quitte de tous les préliminaires de mémoire et me voilà bien entré dans mon sujet. J'ai fini mes lectures et mis de côté mes in-folio; il faut être dans un fier engouement pour dévorer un pareil radotage. Je suis très content de M. Maurand, mon premier élève ; c'est un autre Velpeau. Je tâcherai de te le mener une fois. La plupart des nouveaux élèves ont fait de bonnes études latines, cela promet pour l'avenir; puisque je suis condamné à les enseigner, je veux y trouver quelque intérêt et quelque profit. Je fais rédiger par les plus avancés des histoires particulières des maladies; l'élève chargé de ce soin lit son observation à la leçon; quand le malade succombe, j'écris, avant de faire procéder à l'ouverture du corps, mon opinion précise sur la nature de la maladie et la cause de la mort. J'ai eu jusqu'ici l'audace d'indiquer jusqu'au degré de l'altération qui serait trouvée, et je n'ai pas reçu la millième partie d'un démenti. J'ai fait la semaine dernière une opération de cataracte avec le plus merveilleux succès. Tout cela est le résultat d'expériences sur de pauvres animaux vivants, etc., etc.; et consigné sur un gros registre après

revue et correction. Aussi je ne reviens guère de l'hôpital avant midi, quoique je parte à six heures. Je voudrais bien, avant de retourner à mes écritures, te dire un mot du pauvre jardin, j'espère l'aller voir bientôt; peut-être te mènerais-je M. L..., que tout ce désordre d'affaires rend bien triste et bien malheureux. Une femme de chambre de Mme de W... me retient pour quelques jours; j'ai promis de l'assister dans ses couches; si elle n'en prend pas son parti, je la confierai à M. Mignot.

« Je me sentirai bien allégé et je ne ferai plus de semblable entreprise. Chère amie bonne, que je serai heureux de me retrouver un moment à Chenonceaux! »

LETTRE CXVIIe

DE TROUSSEAU

« Lundi, 19 décembre 1825.

« J'ai reçu hier soir, mon cher Maître, la lettre que vous avez eu la bonté de remettre à Mme M***, et je vous prie, mon cher maître, d'adresser votre diphthérite à Mme Martigné, rue des Trois-Pavillons, n° 4, pour remettre à M. Trousseau; c'est la seule manière pour la faire parvenir promptement à Charenton. Autrement je craindrais qu'elle ne restât longtemps dans les bureaux de la diligence. Vous me la promettez, cette tant promise

diphthérite, pour dans trois jours. Ainsi, en prenant les choses au pied de la lettre, c'est pour les étrennes de l'an 1826. C'est bien les plus agréables étrennes que vous puissiez donner à vos élèves.

« Je ferai ainsi qu'il est requis. Je corrigerai moi-même la première épreuve. Je vous ferai tenir la deuxième, et je reverrai la troisième; à moins que vous n'aimiez mieux, pour vous éviter de la peine, me laisser le soin des deux premières, et revoir vous-même la troisième. Il est bien entendu que vous renverrez ces épreuves par le même courrier, afin que cela ne souffre pas de retard, et que tout soit tiré et distribué au plus tard le 1er de février.

« Vous me parlez de l'intention que vous aviez de faire transcrire dans le deuxième volume les témoignages historiques; il est beaucoup plus simple que vous vous occupiez de cela lorsque l'imprimeur sera à l'ouvrage, vous aurez tout le temps et tout sera plus tôt prêt.

Vous êtes bien présomptueux et presque fat de me goguenarder quand je vous accorde quatre mois et demi pour le parachèvement de la dothinentérie. Je veux être pendu si vous l'avez seulement commencée au mois de novembre prochain. Et pourtant vous aviez bien promis, bien promis, de venir, votre livre en mains, jeter quelque faveur sur les pauvres Tourangeaux qui oseront se présenter au concours de l'agrégation. Vous aviez promis de quitter huit jours la ville de Tours, et de venir nous animer *voce et gestis*. J'ai grand'peur que la honte d'avoir encore sur le métier votre dothinentérie ne vous retienne à Tours, et ne nous prive de notre plus ferme appui et de notre plus doux encouragement. Dans une circonstance aussi solennelle nous compterons pourtant sur vous.

« J'ai vu aujourd'hui M. Dupuy, d'Alfort; il me fait

déjà faire un mémoire sur l'empoisonnement miasmatique de la race humaine, qu'il croit exister aussi chez le mouton, et déterminer la maladie dite assez bêtement *pourriture*. Pour cela je lui ai posé neuf questions comparatives. Il doit me donner des renseignements sur les lieux, les saisons, les températures les plus favorables au développement de la pourriture, le mode de propagation, le caractère endémique ou contagieux de la maladie, etc. D'après cela je jugerai si raisonnablement on peut avancer une chose de cette importance. Si, au contraire, je juge que c'est une des mille et une billevesées du bon vétérinaire, je lui laisserai le soin de rédiger son mémoire, et je l'engagerai (modeste que je suis) à ne pas dire un mot de moi. Mais, dans le cas où les deux maladies concorderaient parfaitement, je ferais au long la partie de l'empoisonnement miasmatique de l'homme, mon très honoré Maître, et je surveillerais les solécismes du père Dupuy, qui, en médecine vétérinaire, est une bibliothèque ambulante, mais la bibliothèque la plus désordonnée qu'il soit possible de voir. Pour vous donner idée de la manière dont il conçoit l'empoisonnement marécageux et la fièvre intermittente, imaginez-vous qu'il me fait lire un rapport fort bien fait d'un médecin de Saint-Domingue sur une épizootie contagieuse, pestilentielle et charbonneuse qui a régné dans cette île en 1777. Épizootie tellement violente, qu'elle attaque les hommes chargés de donner des soins aux animaux, et s'est manifestée chez eux par des symptômes ataxiques et adynamiques et par des bubons charbonneux. Si c'est là la meilleure pièce qu'il ait à m'offrir pour lui faire son mémoire, il peut espérer que je ne m'en occuperai qu'ultérieurement. Et il a le cœur de regarder cela comme la

fièvre jaune, ou tout au moins la fièvre intermittente; et la meilleure raison, c'est que la maladie avait surtout exercé ses ravages sur le littoral : *ab uno disce omnes.* Du reste, en tâchant de digérer l'*ingluvies* du révérend professeur, on peut tirer de lui un parti bien avantageux, parce qu'il est d'un zèle et d'une complaisance à toute épreuve.

« Madame... me disait que vous vous étiez offert à solliciter pour moi la bienveillance de M. Esquirol; j'accepte avec bien de la reconnaissance cette nouvelle marque de bonté, et je vous demanderais la grâce de l'engager à faire quelque attention à votre pauvre élève, et à le faire piocher autant qu'il le voudra; et pourtant, s'il faut vous le dire tout bas, cette aliénation est une chose si intéressante et si belle à examiner, que je crains de m'en occuper avec trop d'ardeur, et de négliger pour cela l'objet de mon concours.

« La solution émétique a produit sur l'œil d'un de mes chiens une belle ulcération que j'abandonne entièrement à elle-même pour étudier les progrès de cette maladie, et voir comment elle parviendra à se guérir spontanément. L'autre œil ne se trouve pas bien de la gomme-gutte; mais il ne s'ulcère pas, et depuis dix-huit jours j'en mets presque deux fois par vingt-quatre heures. Un autre chien a été caressé par une solution de sublimé et par l'alcool à 36°. Je n'ai mis de sublimé qu'une fois, et j'ai bien fait, car j'aurais crevé l'œil comme avec un fer rouge. La conjonctive est tuméfiée, la cornée est opaque; j'abandonne tout à la nature maintenant. L'autre œil, que je traite par l'alcool, s'opacifie et rougit sous l'instillation de la liqueur. Le soir l'œil paraît même fort enflammé, chassieux, rouge, moins opaque; le len-

demain il n'y paraît plus. Je vais pourtant pousser ferme l'alcool, car je veux avoir le cœur net de mes gommes et de mes résines purgatives. Comme je vois mes chiens deux fois par jour, que je leur porte moi-même leur pitance, je puis les suivre exactement, et surtout les dompter à moi tout seul, car personne ne m'aide.

« C'est très bien à vous de songer de répondre à Leuret, il faut le faire aussitôt que vous aurez le temps. Je sens par moi-même combien il est doux pour un jeune homme d'être encouragé par un médecin qui occupe le rang dans lequel votre réputation vous a placé : il est tout fier à l'espérance d'avoir un petit mot de vous.

« Adieu, mon cher Maître, faites que j'aie la diphthérite dimanche au plus tard.

« Votre affectionné et reconnaissant élève.

« Présentez mes respects à Mme Bretonneau. »

LETTRE CXVIIIe

DE VELPEAU

« Décembre 1825.

« La dernière fois que vous m'écrivîtes, mon cher Maître, vous disiez sérieusement et bien positivement qu'une seule observation vous restait à rédiger pour mettre fin à la diphthérite. Depuis lors, trois mois se sont

écoulés. Il paraît que l'observation était longue. Pour le coup, je ne vous en parlerai plus, car vous avez bien l'air de vous jouer de notre crédulité. Il en sera de même sans doute de la dothinentérite ; ainsi *motus* sur tout cela. J'attendais bien de vous une réponse et quelques observations sur ce que je vous demandais dans ma dernière, mais il paraît que vous ne pouvez plus écrire. Quoi qu'il en soit, le jour de l'an arrive et mon cœur m'oblige à vous souhaiter la bonne année, ce qui me donne, comme vous voyez, l'occasion de vous gronder comme par le passé. Il faut pourtant que vous me répondiez, par la raison que j'ai besoin de savoir si vous renouvellerez votre abonnement au journal de Magendie et de M. de Férusson, si vous publierez réellement ce que vous avez promis, etc. J'aurais bien besoin surtout que vous eussiez la bonté de vous rappeler un militaire qui vint se loger, en 1818 ou 19, au numéro 5 ou 6 de la salle 3. Cet homme avait une paralysie partielle du bras droit qui vous parut alors fort singulière, et qui, dans le moment actuel, le devint bien davantage encore. Vous lui fîtes frotter le bras avec de la teinture de cantharides, etc. C'était un gros joufflu, qui ne cherchait point à en imposer ; vous l'examinâtes un grand nombre de fois avec attention pendant son séjour à l'hôpital. Je me sers de cette observation dans mes recherches sur quelques maladies du système cérébro-spinal [1]. Je crois être sûr, et je le dis, qu'il y avait paralysie jusqu'à l'avant-bras et que la main était libre ; il faudrait que vous puissiez me

[1] Velpeau. — *Mémoire sur une altération profonde de la moelle allongée, sans que les fonctions nerveuses aient été troublées.* (Clinique de M. le professeur Bougon.) *Arch. gén. de Méd.*, t. VII, 1825.

dire si je me trompe, et ce que vous savez sur cet individu. Je viens de révolutionner nos physiologistes à l'Académie et à la société philomatique, en leur lisant deux mémoires sur des faits négatifs de leur doctrine[1]; je leur en apprête un troisième confirmatif pour les calmer.

« Le fait dont je vous parle m'est utile pour cet effet. Ils sont restés stupéfaits à la vue de mon cancer dans un caillot fibrineux, ils ont des yeux et n'osent pas le voir. M. Laennec est nommé rapporteur ; il a examiné les pièces, il est convaincu. Je ne sais si vous recevez les *Archives* et la *Revue,* ce sont, je crois, nos deux meilleurs journaux ; je leur donne ces différents mémoires. Si vous ne les lisez pas, je tâcherai d'avoir quelques exemplaires de mes affaires à part. Les numéros des *Archives* d'octobre, novembre, décembre, ont déjà mes mémoires sur l'*alba dolens* des femmes en couches, et les membranes du fœtus. Le style du premier me semble fort incorrect. J'ai corrigé moi-même les épreuves des autres ; ils me paraissent un peu mieux. Je voudrais que vous en établissiez la critique sévère, et des choses et des formes. Je ne puis attendre ce service que de vous, car les amis qu'on peut avoir à Paris ne se permettent jamais, même les plus francs, de nous montrer ce qui est mal dans nos œuvres. C'est cependant pour moi une chose fort importante.

« Les places de Montpellier sont données : en me débattant, il est probable que j'y serais allé ; mais j'ai

[1] Velpeau. — *Mémoire sur quelques altérations de la moelle épinière dont les observations principales ont été recueillies à la Clinique et sous les yeux de M. le professeur Bougon.* (*Arch. gén. de Méd.,* t. VII, 1825.)

laissé faire et les autres sont passés devant. Jules s'est emparé de l'acupuncture[1] ; avec elle, il guérit tout et, qui plus est, il explique : les maladies ne sont pas des inflammations, c'est un fluide. Dame ! un fluide galvanique, magnétique, électrique, nerveux, comme vous voudrez ; enfin un fluide... qui s'accumule dans les organes. Eh bien ! ce fluide, l'aiguille l'enlève. Est-il en plus, on fait une saignée nerveuse ; est-il en moins, on en prend dans une autre personne, etc. Vous riez, mon Maître ? c'est exact, cependant, et le petit Jules va piquant, déchirant, coupant tous ceux qu'il rencontre avec son aiguille; rien ne lui résiste, toutes les névralgies, pleurésies, péritonites, pneumonies, etc., se sauvent devant le piqueur. Dans tout cela il y a un fait : c'est que Jules va promptement faire sa fortune; car déjà les comtesses, les duchesses, les princes, accourent se faire piquer, et bientôt il ne pourra plus y suffire. La crédulité publique est un aliment qui engraisse vite quand on sait s'en nourrir, et Jules ne l'ignore pas. »

[1] Les premiers essais d'acupuncture en France datent de 1810. Expérimentés avec succès par un médecin du nom de Berlioz, elle trouva dans Haime, médecin à l'hôpital de Tours, un partisan convaincu.

Témoin des succès qu'obtenait Haime dans certaines affections, Bretonneau institua des expériences destinées à établir l'innocuité de l'opération quand elle s'adresse à des organes importants.

Dès lors le signal fut donné, et de toutes parts les essais se multiplièrent. Jules Cloquet prit sous son patronage la nouvelle méthode de traitement et s'appliqua avec ardeur à la vulgariser. Il publia un ouvrage très complet sur elle. (Dentu, *Traité de l'Acupuncture d'après les travaux de M. Jules Cloquet*. Paris, 1826.)

Il y eut alors un véritable engouement, et, à un moment, toutes les maladies parurent devoir être traitées par l'acupuncture.

Le bon sens de Velpeau ne pouvait se tromper sur un mode de traitement qui lui paraissait illusoire ou voisin de la supercherie, et on voit avec quel esprit, quelle verve mordante il traite la médication à la mode, et celui qui s'en était fait le propagateur. — T.

LETTRE CXIX[e]

DE COTTEREAU

« Paris, 29 décembre 1825.

« J'ai reçu votre lettre, mon cher Maître, et je vous prie d'en agréer mes remerciements. M. Nauche a été agréablement flatté du souvenir que vous avez conservé de votre ancienne connaissance, et votre recommandation m'a valu les promesses les plus obligeantes. J'ai encore à vous témoigner ma gratitude pour les bons soins que vous avez bien voulu donner à mon petit ; j'ignorais absolument qu'il eût été indisposé, et j'ai été bien aise de voir la nouvelle de sa guérison accompagner celle de sa maladie. Ce qui a surtout été goûté par ma femme, c'est l'éloge que vous avez fait de sa gentillesse ; vous avez touché le point sensible chez une mère, et vous vous figurerez aisément quelle satisfaction vos paroles ont dû lui faire éprouver.

« Nous sommes arrivés à la fin d'une année que j'avais commencée sous vos auspices, et il n'en doit pas être de même de la prochaine, malgré que je l'aie ardemment désiré ; mais la nécessité a parlé et j'ai dû cesser d'être Tourangeau. Vous voudrez bien recevoir pour ce nouvel an mes souhaits de bonheur, je ne les particulariserai pas ; ce mot en dit assez, et je ne pourrais qu'affaiblir l'idée en cherchant à la rendre plus précise et plus claire. Vous me permettrez aussi de réclamer un présent pour

cette époque : c'est l'envoi de votre diphthérite, et je vous fais cette demande au nom de tous vos élèves parisiens ; il y a trop longtemps que nous l'attendons, et nous présumons que vous ne l'avez fait désirer jusqu'ici que pour nous en composer des étrennes. Aussi pensons-nous qu'elle ne peut décemment tarder davantage à nous arriver. Qu'elle vienne seule ou avec sa sœur la dothiénentérie, elle peut être assurée de l'accueil le plus favorable ; et il en est tant qui paraissent avec la presque certitude du contraire, que cela doit lui donner du courage.

« Oui, mon cher Maître, vous nous l'avez promise cent fois, et cent fois vous avez manqué à votre parole de nous l'adresser ; mais aujourd'hui nous l'exigeons, et vous serez trop juste pour vouloir qu'elle reste enfermée dans vos papiers, quand sa place est marquée dans la bibliothèque de tous les médecins praticiens, et quand le croup épidémique peut sévir à l'improviste et faire une foule de victimes que la connaissance de vos travaux ne manquerait pas d'arracher à la mort.

« Dans l'espoir de la recevoir sous huitaine, je vous embrasse.

« Votre dévoué et reconnaissant élève.

« Soyez, je vous prie, l'interprète de mes sentiments respectueux et de mes souhaits de nouvel an auprès de Mme Bretonneau. »

LETTRE CXX[e]

DE VELPEAU

« Décembre 1825.

« Mon cher Maître, vous demandez, pour finir la diphthérite, que nous fassions lithographier une coupe verticale du larynx et une autre coupe transversale, etc. La chose est très facile, mais je ne sais pourquoi, dans vos demandes, il y a toujours quelque chose qui nous arrête. Ainsi, qu'entendez-vous quand vous dites qu'il faut faire tirer ces dessins aux frais du libraire, et quand vous nous donnez le même conseil pour le dessin du croup? De quel libraire voulez-vous parler ? Je n'y comprends rien du tout, d'autant mieux que M. de Puységur me dit, en reprenant votre mémoire, que vous le feriez probablement imprimer à Tours. Je vous en prie, dites-moi donc une bonne fois positivement ce que vous voulez ; faut-il le vendre, et combien ? Envoyez l'ouvrage et je trouverai un acquéreur ; dites-moi ce que le crayon doit représenter, et, le mémoire vendu, je m'arrangerai, en votre nom, avec le libraire. *Une traduction de la Bible* ne ressemble guère à des écrits *sur le croup,* et je pense qu'il vaut mieux que vos élèves se chargent ici de corriger les épreuves ; en un mot, donnez-moi là-dessus votre dernière volonté, et je promets que tout ira vite. M. Guersant m'a remis *le portrait* du croup : qu'en faut-il faire ?

« Vous devez avoir reçu un gros paquet de papiers sur

l'anatomie du cou. Je vous ai fait passer toute la région sous-hyoïdienne, parce que je ne sais pas ce qui peut vous servir ; c'est une copie de mon brouillon : il manque beaucoup de mots que le scribe n'a pas entendus, elle pullule de fautes ; mais j'ai pensé que cela vous importait peu, pour ce que vous en vouliez faire. Quant aux lithographies intestinales, on ne sait pas où elles sont passées, tout a été perdu chez le malheureux Béclard. J'ai vu le libraire qui a dirigé la vente de sa bibliothèque ; il dit n'avoir rien vu de tout cela. Cependant il m'a bien promis de chercher s'il ne pourrait pas se rappeler où ces planches ont passé. D'un autre côté, je ne puis manquer de trouver le jeune homme qui les a faites, peut-être en a-t-il quelques copies. Au pis aller, nous les ferons refaire sur des pièces fraîches. Cette maladie est assez commune maintenant à Paris, et les deux amis s'en iront chaque matin à la potence. Mais parlons d'une manière précise, et fixez une époque. Si vous ne pouvez envoyer immédiatement la dothinentérite, au moins donnez *son titre arrêté;* dites quelle espèce de volume elle formera, et ce que vous en voulez, afin qu'on puisse charger du tout le libraire qui achètera le croup. Pendant que vous êtes en haleine, ne vous arrêtez pas. »

LETTRE CXXI[e]

DU MÊME

« Paris, 31 décembre 1825.

« Il y a six semaines, mon cher Maître, vous adressâtes une lettre à Trousseau, et dans cette lettre vous disiez que je devais avoir reçu la diphthérite ; cette nouvelle me fit beaucoup de plaisir, et je me dis : « Enfin, « elle ne peut tarder. » Mais le chagrin et de tristes réflexions sont bientôt venus prendre la place de la joie ; je n'ai pu m'expliquer le retard de cette dame, la diphthérite, qu'en supposant qu'elle s'était égarée chemin faisant, ou bien qu'enchanté de ses grâces, quelque voyageur l'avait enlevée. Alors je l'ai fait demander à Londres, au Havre, à Calais, et sur tous les ports ; partout on la connaît par son père, mais elle n'est nulle part. Il faut donc qu'elle soit restée chez vous, et, dans ce cas, il faut que vous preniez plaisir à vous jouer impitoyablement de notre crédulité niaise, ce qui n'est pas bien. Quoi qu'il en soit, j'en suis fâché, parce qu'ayant fini la composition de mon second volume, j'aurais pu m'en occuper plus librement dans ce moment.

« Ah ! voilà sir Omar [1] qui m'affirme qu'elle est déci-

[1] Trousseau.

dément partie et qu'il faut s'occuper de sa vente ; déjà cet intrépide s'effraie, pleure et craint que nous ne trouvions pas de marchand ; il a tort sans doute ; mais il est de fait que MM. les libraires ne veulent plus que des manuels ou des traités généraux, et notez que ce n'est pas de leur faute, que cela tient à l'esprit du siècle. Actuellement, en effet, les médecins ne veulent plus de la science, à moins qu'elle ne soit toute digérée dans un article du dictionnaire ou dans un livre élémentaire : « A « quoi bon, disent-ils, ces éternelles monographies ? bon « pour nos anciens, qui ne savaient rien ; mais mainte- « nant ! » D'un autre côté, vos longueurs sans fin ôtent véritablement beaucoup de prix à l'ouvrage, attendu que la plupart croient le connaître d'avance par les lambeaux plus ou moins dégoûtants qu'on en a arrachés pendant que vous vous amusiez à les coudre avec une si minutieuse attention. Cependant je ne suis pas de l'avis de Trousseau, et je persiste à croire que nous le vendrons bien. Si vous ne m'aviez pas fait tromper par M. de Puységur, mon libraire s'en serait volontiers chargé ; au reste, ils ne me le prendront qu'après l'avoir fait examiner par leur comité médical. Cette réponse ne peut que lui être favorable ; mais qu'il arrive.

« Terminez donc aussi la dothinentérie ; vous lui enlevez vraiment une grande partie de sa valeur, en ne la donnant pas au public, et je crois que vous êtes coupable envers l'humanité. Cottereau se remue, mais ne fait pas merveille ; il est arrivé trop tard à Paris, et surtout il faudrait qu'il y fût resté jeune homme ; c'est une grande affaire que d'avoir une femme et des enfants ! Pour Omar, il marchera, seulement il est enthousiaste et

trop tranchant, je pense ; donnez-lui quelques conseils sur ce point.

« Moi, je vous souhaite une bonne année et vous prie de croire à mon dévouement éternel et sans bornes.

« Votre ancien élève. »

FIN DU PREMIER VOLUME



TABLE

22172. — Tours, impr. Mame.